

ANTONIUS ARENA  
(Anthoine Arène)

# Meygra Entrepriza (1537)

Introduction,  
étude historique et littéraire,  
texte latin traduit et annoté  
par Dominique AMANN.  
Version provençale de Frédéric MISTRAL.

gallus  
cantat

gallus  
cantauit



gallus  
cantabat

gallus  
cantabit

*La Maurinière*

Éditions numériques

# **Meygra Entrepriza**

## **(1537)**

## DU MÊME AUTEUR

*Gammes, Accords, Tempéraments.*

Toulon, l'auteur, 1999, in-8°, 160 pages.

*Dragons et Dracs dans l'imaginaire provençal.*

Toulon, La Maurinière, 2006, in-8°, 288 pages.

*Jean Aicard, Contes et récits de Provence.*

Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-8°, 208 pages.

*Georges Sand, Le Drac.*

Marseille, éditions Gaussen, 2010, in-16, 160 pages.

*La Tarasque, un dragon en Provence.*

Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-4°, 112 pages.

*Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873.*

Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 304 pages.

Publications numériques sur le site Internet

**[www.la-mauriniere.com](http://www.la-mauriniere.com)** :

orgues et organistes ; musiciens toulonnais ;

musicologie et acoustique musicale ;

Provence.

**ANTONIUS ARENA**  
**(Anthoine Arène)**

# Meygra Entrepriza (1537)

**Introduction,  
étude historique et littéraire,  
texte latin établi, traduit et annoté  
par Dominique AMANN.**

—  
**Version provençale de Frédéric MISTRAL.**

Toulon, La Maurinière éditions numériques, 2019

Ce fichier PDF contient un livre numérique.

Il est proposé en lecture gratuite mais n'en demeure pas moins la propriété de son auteur.

Il est interdit de le modifier, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© La Maurinière éditions - Dominique AMANN, août 2019.

Site Internet [www.la-mauriniere.com](http://www.la-mauriniere.com)

ISBN 979-10-92535-08-2

## INTRODUCTION

Antonius Arena est généralement considéré comme le premier écrivain macaronique de France et son grand poème la *Meygra Entrepriza* achevé en 1537 est le plus long texte écrit par un Français dans ce genre littéraire. Malgré cela, la vie d'Anthoine Arène est encore aujourd'hui très mal connue car aux sources authentiques qui font cruellement défaut ont été substituées des légendes ou des affirmations sans fondement ; et, bien que fourmillant de précisions inédites, son poème est ignoré des historiens pour n'avoir jamais été traduit en français <sup>1</sup>, par défaut d'un texte établi de manière rigoureuse et d'un dictionnaire pertinent pour le vocabulaire non latin.

Si le poète de Saint-Rémy a survécu dans la mémoire collective, c'est principalement chez les chorégraphes pour sa description des basses danses de son temps : il n'est donc pas un enfant gâté des lettres et il est temps que la Littérature et l'Histoire redécouvrent cet écrivain original qui introduisit en France une expression nouvelle, le latin macaronique, et en fit une adaptation si personnelle et si achevée qu'il créa un nouveau dialecte factice, « l'arénaïque ».

---

<sup>1</sup> On ne saurait compter comme traduction française le très court résumé donné par Du Roure aux pages 311-317 du premier volume de son *Analecta-biblion*, qui ne fait que survoler le poème.

Originaire du Var, Antòni Arenò — de son vrai nom — est également un provençal : né dans la petite seigneurie de Solliès proche de Toulon, il a étudié à Avignon et à Toulouse avant de faire carrière à Aix puis à Saint-Rémy-de-Provence et il a été redécouvert par les premiers félibres dans les années dix-huit cent soixante.

Sa *Meygra Entrepriza* est un poème à la gloire de sa Provence natale et Frédéric Mistral, qui avait bien perçu le caractère provincial de l'œuvre, en a donné une paraphrase en vers provençaux, la confirmant ainsi dans son aire linguistique naturelle, travail considérable qui rappelle que le Maître de Maillane était lui aussi un remarquable latiniste.

Cette première édition française de la *Meygra Entrepriza* se devait de faire mieux connaître le poète en tirant de l'oubli des textes peu connus voire inédits et de valoriser sa langue provençale en la décortiquant de son enrobage latin.

Il convenait également, par la publication simultanée des deux textes, de souligner la remarquable identité de pensée entre Anthoine Arène et Frédéric Mistral à quelques siècles de distance : tous deux sont des juristes formés à l'Université, des latinistes férus de lettres classiques, des poètes inspirés ; tous deux sont aussi des provençaux fiers de leurs origines, attachés à leur terroir, à ses coutumes et ses traditions, souhaitant son autonomie sans toutefois rejeter la grande patrie française ; tous deux, enfin, ont voulu développer ou restaurer leur dialecte pour en faire une langue véritablement littéraire. Il était donc naturel que Frédéric Mistral rejoignît son devancier Antonius Arena et portât le même intérêt à un événement historique au cours duquel le peuple provençal résista héroïquement à une tentative d'annexion et de dépeçage qui aurait anéanti son identité.

La *Meygra Entrepriza* est un hymne provençal à la gloire du pays et de ses habitants : sous ses différentes formes ici publiées — latine, provençale ou française — elle exprime, au travers des siècles, le sentiment universel et indestructible de l'amour du pays natal et de l'attachement à la terre des ancêtres, le besoin d'un parler identitaire et d'une culture régionale... mais aussi des préoccupations politiques d'entente entre des peuples et des nations animés d'une Foi commune.

## **PREMIÈRE PARTIE**

**ANTONIUS ARENA**  
**poète macaronique**

## **CHAPITRE PREMIER**

### **BIOGRAPHIE D'ANTHOINE ARÈNE**

Les deux opuscules d'Augustin Fabre (1860) et de Frédéric Dolliéule (1886) ont fait surgir de l'oubli la vie et l'œuvre du poète provençal Anthoine Arène : avant eux, la littérature n'offre que de simples mentions ou de très courtes notices et les ouvrages ou articles publiés ultérieurement n'ont guère enrichi le propos.

La biographie de cet écrivain est, encore aujourd'hui, fort mal connue par défaut de documents pertinents, ses actes de naissance et de décès ayant notamment disparu. Les historio-graphes anciens et modernes y ont largement suppléé par des affirmations sans fondement — et parfois même sans vraisemblance — ou par des conjectures guère mieux inspirées... Aussi, à défaut de pouvoir reconstituer avec précision toute une existence, faut-il, avec une grande humilité, se limiter à retrouver l'origine des informations connues et à souligner les quelques certitudes qui peuvent être établies à partir des travaux des bibliographes, des historiens français et provençaux, des spécialistes de la littérature de la Renaissance, des dictionnaires et des nobiliaires.

## Une première notice... ignorée

Et pourtant le souvenir d'Antonius Arena aurait pu — ou dû — survivre grâce à la notice rédigée par Guillaume Colletet vers 1650, soit un siècle seulement après la mort du poète de Saint-Rémy ; mais cette notice est passée inaperçue et n'a jamais été publiée, si bien qu'Augustin Fabre, Frédéric Dolliéule et tous leurs suivants en Provence jusqu'à aujourd'hui en ont ignoré l'existence<sup>1</sup>.

Guillaume Colletet (Paris, 1598-1659), avocat au Parlement et au Conseil, fut également poète, essayiste et auteur dramatique. Il laissa une belle œuvre littéraire — traductions du grec et du latin, divers ouvrages en prose non imprimés, — pour laquelle l'Académie française le reçut au fauteuil n° 23 dès sa fondation.

De 1634 jusqu'à sa mort, il entreprit d'écrire les vies de tous les poètes français et ce gigantesque travail absorba la plus grande partie de son activité : selon Dominique-Martin Méon, l'auteur avait rédigé quatre cent cinquante-huit notices et, à sa mort, il laissa un énorme paquet de manuscrits in-4° inédits, contenus dans cinq cartons, sous le titre *Vies des Poètes françois par ordre chronologique depuis 1209 jusqu'en 1647*. Son fils François mit tout le texte au net, le remania quelque peu et le compléta en vue d'une publication, en disposant les notices

<sup>1</sup> Une exception : « M. Mouravit possède une copie de la *Vie d'Antoine d'Arena* de G. Colletet et compte la publier prochainement » (*Revue critique d'histoire et de littérature*, 14<sup>e</sup> année, premier semestre, nouvelle série, tome IX, 1880, « Chronique », page 102). Le notaire bibliophile Gustave Mouravit (1840-1920), originaire de Bordeaux et établi à Marseille, fut membre de l'académie d'Aix ; il n'exécuta pas son projet de publier la notice sur Arena. — Hors de Provence, Joseph Dedieu a cité cette notice dans sa thèse de 1909 sur Pierre de Laudun d'Aigaliers.

par ordre alphabétique. Ces deux ouvrages, après avoir appartenu à différents possesseurs, furent recueillis par la bibliothèque du Louvre (cote F 2398)... et brûlèrent dans l'incendie de cet établissement provoqué par les émeutiers de la Commune insurrectionnelle de Paris dans la nuit du 23 au 24 mai 1871.

En raison de l'importance de l'ouvrage, aucun projet de publication n'avait abouti mais les manuscrits de Colletet ne sont toutefois pas complètement perdus car ils furent très consultés à la bibliothèque du Louvre : de nombreux lecteurs en firent des copies partielles et publièrent même des extraits. Le manuscrit NAF 3073 de la Bibliothèque nationale de France contient ainsi cent quarante-sept notices : il a été copié au début du XIX<sup>e</sup> siècle, très probablement d'après François Colletet et non sur l'original, pour Louis Aimé-Martin qui en fut le premier possesseur. Entré dans les collections nationales en 1872, il contient la notice sur Antonius Arena, copiée par Édouard Tricotel<sup>2</sup> et remplissant les trois folios 19-21 recto-verso.

Cette notice est fort incomplète, véhicule les erreurs du temps sur le nom français du poète et ne connaît que sa première œuvre publiée en 1519. Elle cite toutefois la bibliographie pertinente — Gesner (1545) et Simler (1574), La Croix du Maine (1584) et Mareschal (1598) — et offre quelques détails nouveaux. Compte tenu de la minceur des renseignements apportés par les bibliographes qui l'ont précédé, Colletet est le

<sup>2</sup> Pour l'histoire de tous ces manuscrits, voir PANNIER (Léopold, 1842-1875), « Le Manuscrit des vies des poètes françois de Guillaume Colletet, essai de restitution », *Revue critique d'histoire et de littérature*, 5<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> semestre, 1871, pages 324-338 ; et BONNEFON (Paul), « Contribution à un essai de restitution du manuscrit de G. Colletet, intitulé *Vies des poètes françois* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2<sup>e</sup> année, 1895, pages 59-77.



premier historien de la littérature qui se soit véritablement intéressé à Anthoine Arène : c'est pourquoi sa notice est publiée — pour la première fois — *in extenso*, en annexe à la fin de cet ouvrage.

## Une onomastique erratique

L'identité de notre écrivain n'a pas été toujours bien reconnue et son patronyme a subi diverses déformations. Les quatre documents les plus anciens parvenus jusqu'à nous sont pourtant cohérents :

1° la lettre écrite de Chambéry en mai-juin 1543 par Jean de Boyssoné<sup>3</sup> débute par l'adresse : *Antonio Arena soleriensi*, dans laquelle le substantif *Antonio* et l'adjectif *soleriensi* sont bien au datif ; en revanche, *Arena* n'est pas décliné — il serait alors *Arene* ou *Arenae* selon la manière dont on écrit la désinence du datif, — ce qui donne à penser que, pour l'envoyeur, *Arena* était bien le nom, français ou provençal, de son correspondant ;

2° Conrad Gesner, dans la première édition de sa *Bibliotheca universalis* publiée en septembre 1545, attribue bien l'*Ad suos compagnones studentes* à un auteur nommé en latin *Antonius Arena* : *ANTONIUS Arena Prouincialis de Bragardissima uilla de Soleris, ad suos compagnones studentes* ;

3° la « Ratification de quittance pour barthelemy arene et ses

<sup>3</sup> La lettre écrite à Arena se trouve à la bibliothèque municipale de Toulouse, Ms. 834, *Copie de lettres écrites à et par Jean de Boyssoné, jurisconsulte de Toulouse*, folio LXXIX verso, page 160. Elle n'est pas précisément datée mais, dans le manuscrit, le classement de la correspondance est chronologique et la lettre est insérée entre deux missives également écrites de Chambéry et datées : la précédente, x *Calen. Maias* M.D.XLIII ; la suivante, XI *Cal. Junii* M.D.XLIII.

fraires », du 20 septembre 1550, cite en français « feu m<sup>e</sup> anthoyne arene » ;

4° et Jules-Raymond de Solier, en 1577, le nomme en latin *Antonius Arena* : *Hic locus est natalis Antonii Arenae jurisconsulti, salibus et facetiis percelebris, qui festivum tractatum de infelici Caroli Quinti in Provinciam adventu latino provinciali sermone conscripsit...*<sup>4</sup> « [Solliès] est le lieu natal d'Antonius Arena jurisconsulte, très célèbre par ses bons mots et ses plaisanteries, qui rédigea en langue latino-provençale un traité amusant sur la malheureuse incursion de Charles Quint en Provence... »

À cette date, l'identification était donc explicite et les lettrés connaissaient l'écrivain provençal Anthoine Arène par son nom latinisé, *Antonius Arena*, sous lequel il publiait ses poèmes.

Mais, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, des confusions sont apparues à la fois sur l'identité et l'ascendance du poète.

La Croix du Maine, dans son ouvrage publié en 1584, considérant le sens du mot latin *arena*<sup>5</sup>, a cru que ce patronyme était la latinisation d'un nom français qu'il supposa, sans aucune justification, être « Sablon » ou « De La Sable »<sup>6</sup> ; à sa suite, Louis Moreri (1683), Vincenzo Coronelli (1703) et Jean-Antoine Rigoley de Juvigny (1772)<sup>7</sup> ont répété ces deux patro-

<sup>4</sup> GESNER, *Bibliotheca universalis*, 1/ 1545, folio 54 recto ; *idem* dans l'édition de 1574, page 47, colonne 2. — « Ratification de quittance », archives départementales du Var, registre 3 E 61/92, minutes de Claude Laugier notaire à Solliès-Pont pour l'année 1550, folios 132-134. — SOLIER, *Rerum antiquarum*, livre III, chapitre 27, cité d'après Dolleuille, *op. cit.*, page 46, note 1.

<sup>5</sup> *Arena, ae*, substantif féminin : 1. sable ; 2. terrain sablonneux ; 3. désert de sable, rivage sablonneux, arène.

<sup>6</sup> LA CROIX DU MAINE, *Premier Volume*, page 20.

nymes. Jacques Le Long (1719) le nomme « de Sablon » ; les préfaciers de l'édition de 1760 de la *Meygra Entrepriza*, Breghot du Lut (1829) et Charles Lenient (1894) donnent « du Sablon »<sup>8</sup>. Mareschal (1598), les frères Debure (1765, 1783, 1791), Nodier (1834), Du Roure (1836), Gabriel Peignot (1842), Louis-Gabriel Michaud (1843), Ferdinand Hoëfer (1852), Ludovic Lalanne (1857), Jean-François Dupiney de Vorepierre (1864), Joseph-Marie Quérard (1869), Pierre Larousse (1873), Gustave Vapereau (1876), Brunet (1877) ou Vormus (1879)<sup>9</sup> ont préféré « De La Sable ». On trouve encore « Dusable » chez François-Xavier Feller (1781) ou « Du Sable » chez Colletet (ca 1650), Des Essarts (1800) et Louis-Mayeul Chaudon (1804)<sup>10</sup> ; « des Arennes »

<sup>7</sup> MORERI, *Le Grand Dictionnaire*, 3/ 1683, volume I, page 363, colonne 2. — CORONELLI, *Biblioteca universale*, volume IV, colonne 540. — RIGOLEY DE JUVIGNY, *Les Bibliothèques françaises*, nouvelle édition, 1772, volume I, page 50.

<sup>8</sup> LE LONG, *Bibliothèque historique*, page 918, colonne 1. — BREGHOT DU LUT, *Nouveaux Mélanges*, pages 8 et 9. — LENIENT, *La Poésie patriotique*, page 102.

<sup>9</sup> MARESCHAL, *La Guide*, page 249. — DEBURE (le jeune), *Bibliographie instructive*, 1765, volume III, page 455. — DEBURE (l'aîné), *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le duc de La Vallière*, 1783, volume II, pages 148, 149 et 150. — DEBURE (l'aîné), *Catalogue des livres rares et précieux de M. Mel de Saint-Céran*, 1791, page 141. — NODIER, *Du langage factice*, page 9. — DU ROURE, *Analectabiblion*, 1836, volume I, pages 306, 307 et 310. — PEIGNOT, *Amusements philologiques*, 3/ 1842, page 134. — MICHAUD, *Biographie universelle*, 1843, volume II, page 173, colonne 1. — HOËFER, *Nouvelle biographie universelle*, volume III, colonne 86. — LALANNE, *Curiosités littéraires*, 2/ 1857, page 72. — DUPINEY DE VOREPIERRE, *Dictionnaire français*, volume II, page 336, colonne 3. — QUÉRARD, *Les Supercheries littéraires*, 2/ 1869, volume I, colonne 378. — LAROUSSE, *Grand Dictionnaire universel*, volume X, 1873, page 847, colonne 2. — VAPEREAU, *Dictionnaire universel des littératures*, page 1293, colonne 2. —

chez Guillaume Colletet, ou « Des Arens » chez Jean-Baptiste Ladvoat (1760) et Nicolas Lenglet du Fresnoy (1778)<sup>11</sup>.

Et l'on rencontre également, chez tous les auteurs cités, les variantes orthographiques Aréna, Arèna, Arêna, Arenâ, Arene ou Arène.

Ces différentes erreurs avaient pourtant été dénoncées à diverses époques par Claude-Pierre Goujet (1735), David Clément (1751), Charles-Marie Fevret de Fontette (1769), Raynouard (1831), Octave Delepierre (1852), Jacques-Charles Brunet (1860) ou Robert Reboul (1878)<sup>12</sup>. Mais il fut d'autant plus difficile de lutter contre ces méprises que les patronymes Sablon, De Sablon ou Du Sablon, Dusable et Des Arènes existaient réellement dans l'onomastique française.

BRUNET (Gustave), « Quelques mots relatifs à la littérature macaronique à propos d'une satire inédite », *Actes de l'académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 3<sup>e</sup> série, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> années, 1877 et 1878 », page 145. — VORMUS, *Grand dictionnaire national*, page 212, colonne 1.

<sup>10</sup> FELLER, *Dictionnaire historique*, nouvelle édition 1781, volume I, page 201, colonne 1. — COLLETET, « Antonius de Arena 1520 », folio 19 recto. — DES ESSARTS, *Les Siècles littéraires de la France*, volume I, page 64, colonne 1. — CHAUDON, *Nouveau dictionnaire historique*, 8/ 1804, volume I, 1804, page 375.

<sup>11</sup> COLLETET, « Antonius de Arena 1520 », folio 19 recto. — LADVOCAT, *Dictionnaire historique portatif*, nouvelle édition 1760, volume I, page 84, colonne 1. — LENGLET DU FRESNOY, *Tablettes chronologiques*, nouvelle édition 1778, volume II, page 675, « année 1534 ».

<sup>12</sup> GOUJET, *Supplément au grand dictionnaire*, volume I, page 61, colonne 1. — CLÉMENT, *Bibliothèque curieuse*, volume II, page 17. — FEVRET DE FONTETTE, *Bibliothèque historique*, volume II, 1769, page 209, colonne 1. — RAYNOUARD, *Journal des savants*, décembre 1831, pages 738-739. — DELEPIERRE, *Macaronéana*, pages 149-150. — BRUNET (Jacques-Charles), *Manuel du libraire*, 5/ 1860, volume I, colonne 394. — REBOUL, *Anonymes*, page 36.

Il fallut attendre 1860 et l'opuscule d'Augustin Fabre pour que l'auteur de la *Meygra Entrepriza* fût à nouveau nommé correctement Anthoine Arène ou *Antòni Arenò* ou *Antonius Arena*, du moins par la majorité des auteurs<sup>13</sup>. Et, ainsi qu'y invite, dès 1582, le *Carmen arenaicum* de Du Monin, ce patronyme fournit l'adjectif « arénaïque » que l'on peut substantiver<sup>14</sup>.

D'autres écrivains ont assigné à notre poète provençal une origine noble.

Chorier, en 1671, paraît être le premier à le faire naître dans « la Maison Noble des Arenes de Provence », dont il ne cite qu'une branche tardive.

Cette famille est aujourd'hui bien connue, au moins pour ses membres installés à Marseille, à partir de Nicolas fait comte d'Arene le 5 mai 1421, jurisconsulte en renom de la ville de Bari que le roi René fit venir avec lui, le comblant de charges et d'emplois. Ce Nicolas épousa en 1428 Sibile, de la puissante famille locale des Montolieu ; ses descendants restèrent dans la ville et y exercèrent des fonctions importantes.

Leur origine plus lointaine est au royaume de Naples, comme l'indique Robert de Briançon (1693). Maynier de Saint-Marcel (1719) précise que ce Nicolas était arrière-petit-fils de Richard

<sup>13</sup> Le patronyme s'écrit « Arène » en français d'aujourd'hui et « Arene » en français de la Renaissance car les accents, aigu ou grave, n'étaient pas encore usités au XVI<sup>e</sup> siècle, comme on peut le voir dans le *Dictionnaire françoislatin* d'Estienne (1549) ; pour le prénom, l'orthographe « Anthoine » est la plus usitée dans les registres notariaux de l'époque. Pour la forme provençale, on doit écrire *Antòni Arenò* : le prénom porte l'accent tonique et le patronyme n'est pas accentué. En latin : *Antonius Arena*. On évitera les barbarismes Antoine Arena, Anthonius Arena, Antòni Arène, Antonius Arène...

<sup>14</sup> Jacob Michel, dans sa macaronée préliminaire au poème, reprend plus simplement l'adjectif du latin classique *arenarius*, *a, um*, « de sable ».

de Arena qui avait reçu la baronnie d'Arènes (Calabre, diocèse de Bari) de Charles II d'Anjou, roi de Naples et comte de Provence. Artefeuil (1757 et 1776) fait descendre cette famille italienne des Arena d'un certain Evandol comte de Conkublet qui, après avoir servi le roi d'Angleterre, vint s'établir à Naples où l'un de ses petits-fils épousa l'héritière de la baronnie d'Arène dont il prit le nom<sup>15</sup>... Mais aucun de ces historiens ne cite notre écrivain macaronique dans cette généalogie.

Moins bien inspiré, Barcilon de Mauvans (1700) n'hésite pas à faire du poète Antonius Arena le fils du jurisconsulte Nicolas et de Sibile de Montolieu, suivi en cela par Claude-François Achard (1786) ; Raynouard (1831), Delepierre (1852) et Norbert Bonafous (1860)<sup>16</sup> crurent devoir répéter cette erreur qui est passée chez les historiographes régionaux.

Et la majorité des auteurs ci-dessus cités, à la suite de Mareschal (1598) et Colletet (ca 1650)<sup>17</sup>, lui ont donné de la particule — nobiliaire ou non, — y compris en citant ses œuvres imprimées... alors que celles-ci ne l'ont jamais mentionnée, du moins du vivant de l'auteur : la particule n'est apparue que dans

<sup>15</sup> CHORIER, *L'Estat politique*, volume III, 1671, page 57. — ROBERT DE BRIANÇON, *L'État de la Provence*, 2/ 1693, volume I, page 297. — MAYNIER DE SAINT-MARCEL-FRANCFORT, *Histoire de la principale noblesse de Provence*, 1719, pages 56-57. — ARTEFEUIL, *Histoire héroïque*, 1757, volume I, pages 53-56. 2/ 1776-1786, volume I, pages 53-56.

<sup>16</sup> BARCILON DE MAUVANS, *La Critique du nobiliaire*. — ACHARD, *Dictionnaire de la Provence*, volume III, 1786, pages 31-32. — RAYNOUARD, *Journal des savants*, décembre 1831, page 739. — DELEPIERRE, *Macaronéana*, page 150. — BONAFOUS, préface à son édition de la *Meygra Entrepriza*, pages XI-XII.

<sup>17</sup> MARESCHAL, *La Guide*, page 249. — COLLETET, « Antonius de Arena 1520 », folio 19 recto.

les éditions ou retirages de l'*Ad suos compagnones studiantes* à partir de 1574 et, de cette date jusqu'à la dernière édition de 1758, seulement treize sur vingt-sept l'ont mentionnée.

## Des origines varoises

Antonius Arena est connu principalement par ses deux grands poèmes macaroniques : *Ad suos compagnones studiantes* (1528)<sup>18</sup> et la *Meygra Entrepriza* (1537).

Dans l'intitulé du premier, il se dit successivement *soleriensis* (1<sup>re</sup> édition, 1528), puis *de villa de Soleris* (2<sup>e</sup> édition, 1529) et enfin *de villa de Solerijis* (3<sup>e</sup> édition, 1531) : dans l'expression arénaïque *de villa de Soleris*, le premier *de* est la préposition latine gouvernant l'ablatif et marquant l'origine ou la provenance ; le second *de* est une préposition française dans laquelle la fonction grammaticale — apposition — prime le sens et Arena l'assortit du génitif. On peut supposer ici l'imparisyllabique *Soler* ou le parisyllabique *Soleris* formant tous deux le génitif *Soleris* ; et *Soleriis* est admissible, quoique moins fréquent en latin classique. Pour les substantifs *Soler* ou *Soleris*, l'adjectif dérivé est *soleriensis*, que le poète utilise effectivement, par exemple dans les titres de la préface et de la première macaronée préliminaires à son *Ad suos compagnones studiantes* ; on l'y retrouve à l'ablatif pluriel *Soleriensibus* au vers 1179. Dans la *Meygra Entrepriza*, les expressions sont équivalentes, avec la consonne *l* redoublée : *Solleris villa* (vers 1113 et 2203), ad-

<sup>18</sup> Ce poème est souvent désigné sous le titre abrégé *Ad suos compagnones*, qui dissimule de quels compagnons il s'agit. Dans cet ouvrage, il sera toujours nommé *Ad suos compagnones studiantes*, pour bien marquer que l'auteur cite ses amis étudiants et que cette composition est une œuvre de jeunesse. — Les exemplaires connus des premières éditions de Claude Nourry sont,

jectif *solleriensis* (vers 825). Quant au genre de ces toponymes, il est difficile de le préciser avec certitude, les noms de villes pouvant, en latin, appartenir à l'un des trois genres.

Dans la liste des villes de Provence donnée en langue provençale à la suite de la *Meygra Entrepriza*, Arena rattache *Solles bon pays*, « Solliès, bon pays », à la *vigario Deyros* « la viguerie d'Hyères » (folio Giiiij, colonne 2) : il est donc originaire de la petite seigneurie de Solliès, sise à l'est de Toulon, alors propriété de Palamède de Forbin qui l'avait acquise en 1468.

La racine latine *sol* correspondant au nom masculin *sol* « soleil », adjectif *solaris*, c'est l'étymologie qui a été la plus généralement invoquée, laborieusement justifiée par un temple solaire qui aurait existé à la place de l'actuelle église de Solliès-Ville — soit sur le lieu le plus élevé de l'endroit — et les deux soleils des armoiries les plus anciennes de la cité ; on a aussi fait référence au toponyme *Solier*, l'une des orthographes médiévales du nom du village, qui désignait, dans l'ancien français, le « grenier » — du latin *solarium*, par extension « endroit exposé au soleil ».

Mais, à défaut d'une étymologie latine véritablement acceptable et en raison de la proximité de l'hellénique Ὀλβία — *Olbia*, « Ville heureuse », nom dans l'Antiquité de plusieurs cités grecques, notamment d'une colonie de Milet en Scythie, sur la rive nord du Pont-Euxin, — située dans l'actuel hameau de L'Almanarre, commune d'Hyères, il n'est pas déraisonnable de

d'après les relevés de François Pic, rarissimes et difficilement accessibles : 1/ 1528, un seul exemplaire ; 2/ 1529, un seul exemplaire ; 3/ 1531, trois exemplaires ; 4/ 1533, cinq exemplaires. Dans ce livre, le poème *Ad suos compagnones studiantes* sera donc cité d'après l'édition de Lyon, 1538, Pierre de Sainte-Lucie, successeur de Claude Nourry.



rechercher une étymologie grecque, d'autant plus justifiée que les références ne manquent pas : on pourrait ainsi établir des rapprochements avec 1° Σόλλειον ou Σόλλιον (*Solleion* ou *Sollion*), une ancienne ville d'Acarnanie, en Grèce, aujourd'hui Pogonia ; 2° Σολόεις ou Σολοῦς (*Soloeis* ou *Solous*), désignant l'actuel cap Spartel, à l'entrée du détroit de Gilbratar, sur la côte marocaine, à l'est de Tanger ou bien une ville sur la côte nord de la Sicile, à l'est de Palerme, aujourd'hui Solanto ; 3° Σόλοι, (*Soloi*), nom de deux villes autrefois sises l'une à Chypre, au fond de la baie de Morphou, et l'autre en Cilicie, province turque ; tous toponymes grecs ne relevant d'aucune origine connue.

Au début du xvi<sup>e</sup> siècle, le toponyme « Solliès » désignait globalement toute la petite seigneurie possédée par Palamède de Forbin, composée d'une part de « la ville » — l'actuel Solliès-Ville — située sur une hauteur, blottie autour d'un minuscule château et défendue par un rempart ; d'autre part de « la plaine » où les différents hameaux et habitations dispersées étaient désignés « le Haut », « le Pont », « l'Hôtellerie », « les Toucas », etc. C'est seulement le 8 avril 1799 que le territoire fut partagé en quatre communes autonomes : Solliès-Ville, Solliès-Pont, Solliès-Toucas et Solliès-Farlède.

Par ailleurs, un acte notarié<sup>19</sup> de 1550 apporte deux éléments essentiels de la biographie d'Antonius Arena, tout d'abord en confirmant son origine solliésine et ensuite en attestant qu'il

<sup>19</sup> Cet acte figurait alors dans les minutes de M<sup>e</sup> Gensolen, notaire à Solliès-Pont, qui en prit lui-même la copie et la remit au chanoine Jean-Baptiste Davin, curé de Solliès-Pont, qui la fit parvenir aussitôt à Augustin Fabre. Il est partiellement cité ici d'après l'original, aujourd'hui conservé aux archives départementales du Var, registre 3 E 61/92, minutes de Claude Laugier no-

termina son existence comme juge royal à Saint-Rémy-de-Provence :

Lan a la natiuite nostre seigneur mil cinq cents cinquante et le vintuniesme septembre a tous presents et aduenir soye manifeste et notoyre comme ainsi soye que noble jacques raynault seigneur dallen fust este condamne a sires pyarres mathieu et barthelemy arenes fraires du lieu de souliers diocese de thollon et comme hoyrs uniuersels de feu m<sup>e</sup> anthoyne arene leur fraire juge rouyal de son viuant de la ville de saint remi en la somme de cent escus dor sol [...] de la cour de monsieur le lieutenant du seneschal au siege dyeres a la cour ordinaire du present lieu de souliers et en toutes et chascunes les aultres cours temporelles du present pays et comte de prouence [...]. Faict et publie a souliers dans la maison destude de moy dict noutere en presence de jacques gardano et guilhen gardano et piarres laugier dudict souliers tesmoins ad ce requis et appeles par moy claude laugier noutere et tabelhion rouyal<sup>20</sup>.

taire à Solliès-Pont pour l'année 1550, folios 132 recto à 134 recto, « Ratification de quittance pour barthelemy arene et ses fraires », le 21 septembre 1550.

<sup>20</sup> La famille arlésienne Renaud obtint, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, la seigneurie d'Alleins, dans les Alpilles, et s'y installa durablement jusqu'à la Révolution française. Jacques Renaud, seigneur d'Alleins, avait épousé le 6 juin 1527 Blanche d'Urre du Puy Saint-Martin. Anthoine Arène lui avait prêté cent écus d'or ; le débiteur avait remboursé soixante-dix écus ; sa veuve s'acquitta du reliquat en remettant à Barthélemy Arène quarante-deux setiers de blé. Cet acte contenu dans les minutes de M<sup>e</sup> Laugier est la reconnaissance par les trois frères Arène survivants du remboursement intégral de la somme due à leur frère décédé.

## Une famille modeste

Les registres de catholicité de cette époque ayant tous disparu et les minutiers des notaires du village n'ayant pas fait l'objet d'un inventaire systématique<sup>21</sup>, il est impossible de reconstituer la généalogie de la famille Arène et de donner le moindre renseignement fiable sur ses membres.

L'acte notarié cité ci-dessus reconnaît trois frères à Anthoine : Pierre, Mathieu et Barthélemy ; ceux-ci sont également mentionnés dans une épigramme de Louis Raynier publiée parmi les pièces préliminaires au *Ad suos compagnones studentes* : *Ludouicus Raynerius insule Martici studentibus nepotique suo Alexandro Riperto tabellioni / Ac domino Iacobo Bargerio suisque intimis amicis Petro & Mattheo ac Bartholomeo Arene Solerensibus epigramma*. Et le testament de Barthélemy<sup>22</sup>, en date du 8 juillet 1565, le dit « fils de feu Jehan mesnagier » : leur père était donc Jehan Arène, attaché à l'exploitation de son petit bien. Barthélemy possédait quelques terres, un jardin et une vigne qu'il cultivait lui-même ; il laissa un peu d'argent à son épouse Jehanne Clavel et à ses enfants, au nombre de douze.

Anthoine fut le seul des quatre fils de Jehan à recevoir une instruction scolaire et universitaire. Il ne parle jamais de sa fa-

<sup>21</sup> Les archives départementales du Var détiennent, pour Solliès-Pont, un registre des baptêmes pour les années 1534-1550 ; le registre suivant commence à l'année 1619. Pour Solliès-Toucas, le premier registre disponible est celui des baptêmes-mariages-sépultures à partir de 1630 et, pour Solliès-Ville, le registre des baptêmes-mariages-sépultures à partir de 1569. — Ces mêmes archives départementales conservent les minutiers de treize notaires établis dans la seigneurie de Solliès dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, formant un total de cent volumineux registres.

<sup>22</sup> Archives départementales du Var, registre 3 E 61/100, folios 210 verso à 215 verso.

mille, qu'il n'a peut-être guère connue : le seul membre de sa famille qu'il cite, en lui dédiant une macaronée préliminaire à son *Ad suos compagnones studentes* et en le nommant au vers 807 de la *Meygra Entrepriza*, est *Antonius Viallus*, docteur en médecine, habitant alors Auch en Gascogne, qualifié *avunculus* c'est-à-dire oncle maternel. Son village natal disposait au mieux d'un prêtre pouvant donner quelques rudiments scolaires aux enfants les plus éveillés ; et quand il parle de Solliès, c'est toujours en plaisantant et toujours en termes très généraux qui n'apprennent rien sur le lieu ni sur ses habitants, dont il ne cite aucun patronyme : il y a donc tout lieu de penser que le jeune Anthoine aura été adopté dans un âge précoce et élevé dans une ville plus importante par quelque famille compatissante grâce à laquelle il aura pu accéder à l'instruction et s'élever quelque peu dans la hiérarchie sociale. Seul Colletet parle, mais très succinctement, de cette période : « ses parens qui étaient assez accomodés des biens de fortune, prenant le soin de son institution l'envoyèrent faire ses études d'humanité et de philosophie en la ville d'Avignon<sup>23</sup> ».

Selon une tradition locale, la famille Arène habitait le hameau de l'*Oustourarié*<sup>24</sup> — de l'Hôtellerie, — que la carte de Cassini place juste à côté du pont établi sur le Gapeau. C'est pourquoi les félibres ont considéré qu'Arena était originaire de l'actuel Solliès-Pont : « *Ignoras pas que Mèste La Sinso, lou galejaire toulounen, e Antonius Arena, qu'an tóuti dous pas mau gaubeja lou chilet, soun tóuti dous fiéu de Souliés*<sup>25</sup> ».

<sup>23</sup> COLLETET, « Antonius de Arena 1520 », folio 19 recto.

<sup>24</sup> Cf. FABRE, *Antonius Arena*, page 56, qui, le premier, cite « une tradition fort ancienne »... sans pouvoir, toutefois, préciser davantage. Dolleule (page 12) a également colporté ce on-dit.

<sup>25</sup> *L'Aiòli*, 4<sup>e</sup> année, n° 129, vendredi 27 juillet 1894, « Nouvelun », page 4,

Antonius Arena est donc né au sein d'une famille très plébéienne et terrienne, dans la petite seigneurie de Solliès où ce patronyme était fort répandu<sup>26</sup> : cette origine était connue de son vivant, étant mentionnée dans les titres de ses ouvrages imprimés<sup>27</sup>. Il n'a rien à voir avec la famille noble des Arène de Marseille.

## Éléments biographiques

### a) Études juridiques

La jeunesse d'Antonius Arena n'est connue que par le peu qu'il en dit dans son *Ad suos compagnones studentes*, recueil composite voire hétéroclite, à la fois récit autobiographique et traité de chorégraphie. Le seul élément connu de ses années d'adolescence est qu'il fit des études juridiques : celles-ci étaient

colonne 1, compte rendu d'une assemblée félibréenne : « Vous n'ignorez pas que Monsieur La Sinse, le galéjeur toulonnais, et Antonius Arena, qui ont tous deux pas mal manié le chilet, sont tous deux fils de Solliès ». Ce paragraphe réfère évidemment à Solliès-Pont, qui est la ville natale de La Sinse. — Les félibres avaient également tenu, en janvier 1894, une grande assemblée à Solliès-Pont pour parler de l'œuvre d'Antonius Arena (manifestation annoncée par *Le Gaulois*, 28<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 5055, mardi 9 janvier 1894, « Échos de Paris », page 1, colonne 4 ; et *L'Univers*, n° 9370, mercredi 10 janvier 1894, « Chronique », page 2, colonnes 5-6).

<sup>26</sup> Frédéric Dolliéule (*Antoine Arène*, page 13) signale, dans le livre terrier de Solliès pour l'année 1586, six *Anthoyne Arène* différents. — Les sites Internet de généalogie mentionnent des listes pléthoriques d'Arène à Solliès au XVI<sup>e</sup> siècle : mais la plupart détaillent des filiations sans citer aucune source pertinente et les quelques références publiées sont souvent fautives.

<sup>27</sup> Seul Vormus cite fautivement « Soleure, près de Toulon » (*Grand Dictionnaire national*, page 212, colonne 1).

alors principalement orientées vers l'apprentissage du *Corpus juris civilis* publié sous le règne de l'empereur Justinien I<sup>er</sup>, comprenant 1<sup>o</sup> le *Codex Iustinianus*, 2<sup>o</sup> le *Digeste*, 3<sup>o</sup> les *Institutes* et 4<sup>o</sup> les *Novelles*. C'est en effet à partir de ces ouvrages que le Moyen Âge occidental découvrit et adopta le droit romain.

Dans la *Guerra avenionensi* (vers 409-708), Arena décrit son parcours universitaire. Au milieu de considérations générales sur la psychologie des étudiants, leurs amours débridées et les désordres qu'ils semaient dans les villes, il cite d'abord Avignon :

*Avinione vides dum bragant instudiantes  
Grandes merueilhas tunc agitare solent.  
Fecimus hoc anno totam tramblare la villam  
In grossis armis fortiter ipsa fuit.*

« Voyez-vous, quand les étudiants d'Avignon font la fête, ils se plaisent à multiplier les grands prodiges. Cette année, nous avons fait trembler la ville tout entière : elle se transforma vaillamment en grosses armées. » (vers 445-448).

puis la *docta tholosa* / *In iure studia maxima semper habens* (vers 563-564), « la docte Toulouse ayant toujours les meilleures écoles de droit », où les étudiants se plaisaient à maltraiter les sentinelles :

*Sic ego passato vidi de tempore nostro  
Grandas frastelatas sepe dabamus ei.*

« Moi-même j'ai vu cela de mon temps : nous lui administrons de belles raclées ! » (vers 567-568).

Il consacre enfin les vers 633-706 de son *Ad suos compagnones studentes* aux ravages de la peste survenue en Provence, précisant qu'il a lui-même dû fuir le fléau :

*Ipsa meos libros iam carregiare per orbem*

*Feci & cum bouibus milleque mille vices.*

« Moi-même j'ai déjà fait trimballer mes livres de par le monde, et avec des bœufs, à mille et mille reprises. » (vers 691-692).

Ces quelques éléments permettent d'établir une première chronologie.

Arena a débuté ses études à l'université d'Avignon<sup>28</sup>, alors réputée pour sa faculté de droit civil et canonique, comme le mentionne l'introduction du poème *Ad suos compagnones studentes* dans son incipit : *Anthonijs Arena Solerensis in florentissimo Studio auenionensi studens*, « Anthoine Arène de Solliès étudiant dans la très florissante université d'Avignon »<sup>29</sup>. Conrad Gesner, dans la première édition de sa *Bibliotheca universalis* publiée en septembre 1545, mentionne au folio 54 recto : *ANTONIVS Arena Prouincialis de Bragardissima uilla de Soleris, ad suos compagnones studentes, qui sunt de persona friantes bassas dansas in gallanti stilo bisognatas, cum guerra Romana totum ad longum sine require, & cum guerra Neapolitana, & cum reuoluta Genuensi, & guerra Auenianensi, & epistola ad falotissimam garsam pro passando lo tempus*, ce qui est effectivement le titre quelque peu abrégé de cet ouvrage dans les deuxième (1529) et troisième (1531) éditions de Claude

<sup>28</sup> Et non point à Aix, dont l'université était fort modeste et sans renom, comme le signalent : BOUCHE (H.), *La Chorographie*, volume II, livre X, page 841. — PITTON, *Histoire de la ville d'Aix*, livre VI, chapitre XIV, pages 590 sq. — BOUCHE (C.-F.), *Essai sur l'histoire de Provence*, volume II, pages 163-164. — HENRICY, *Notice sur l'ancienne Université d'Aix*. — GIRAUD, *Notice sur la vie de C.-A. Fabrot*, pages 16-17.

<sup>29</sup> Cette introduction, écrite à Avignon, a été insérée dans les éditions de Claude Nourry. Elle atteste qu'Arena avait déjà rédigé le traité des danses alors qu'il était encore étudiant, au moins dans une première version.

Nourry. Et il ajoute en commentaire, après un important espace typographique, la mention : *Liber excusus in 8 chartis 5 scriptus ab authore studioso iuris Auinione, anno 1519, uersibus elegiacis dictionibus Latinis & Gallicis ridicule permixtis*, « livre imprimé in-8°, en cinq feuilles, écrit par l'auteur étudiant en droit à Avignon, en l'an 1519, en vers élégiaques et expressions latines et françaises plaisamment mélangées »<sup>30</sup>.

Dans cette mention ajoutée, la date « 1519 » peut paraître surprenante voire erronée : la *guerra romana*, la *guerra neapolitana* et la *reuoluta genuensi* sont, en effet, des épisodes survenus en 1527-1528 ; et le texte de la deuxième édition est clairement daté à la fin de *anno mille cincentû & vintanouê ad vinta octo de mense februii*, soit le 28 février 1529.

Mais l'*Ad suos compagnones studentes* est un recueil composite formé de plusieurs macaronées écrites à des moments différents et finalement réunies en un même ouvrage... dans un ordre toutefois non chronologique, la *guerra auenionensi* (vers 409-708), c'est-à-dire la « campagne » des études universitaires à Avignon, ayant précédé les campagnes militaires de Rome, Naples et Gênes (vers 1-408) : la date « 1519 » pourrait alors correspondre à la rédaction de la première partie du recueil, le traité de la danse, qu'Arena composa *in florentissimo studio auenionensi studens*, « étudiant dans la très florissante université d'Avignon ». Un doute subsiste : Gesner et Simler, dans leurs éditions de 1545 et 1574, mentionnent l'ouvrage complet

<sup>30</sup> GESNER, *Bibliotheca universalis*, 1/ 1545, folio 54 recto ; cette référence bibliographique a été répétée à l'identique dans l'édition de 1574, page 47, colonne 2. Observation très juste car les deuxième et troisième éditions de Claude Nourry ont effectivement été disposées sur cinq feuilles marquées A-E, imprimées recto-verso et pliées en huit, fournissant donc quarante feuillets, soit quatre-vingts pages.



(carrière militaire + études de droit + traité des danses) en le datant « 1519 », suivis en cela par Colletet ; La Croix du Maine, Mareschal et Colletet citent séparément le traité de la danse et les campagnes militaro-universitaires... mais les catalogues ne signalent aucune édition sous le nom d'Arena avant 1528.

La *Bibliotheca universalis* de Conrad Gesner est le premier répertoire bibliographique jamais publié et il recense les ouvrages réalisés durant le premier siècle de l'imprimerie, soit la production d'environ mille huit cents auteurs. La date « 1519 » qu'il donne à propos de notre poète étudiant le droit à Avignon, même si elle est erronée en ce qui concerne la publication de l'*Ad suos compagones studentes* complet<sup>31</sup>, reste particulièrement intéressante car elle forme le premier jalon concernant la biographie de notre écrivain et ce repère temporel est cohérent avec une autre indication disponible : en effet, Arena atteste avoir reçu l'enseignement de Gianfrancesco Sannazari della Ripa (1480-1535)<sup>32</sup>, qui rejoignit l'université d'Avignon à la fin de l'année 1518. Arena se trouvait donc à Avignon « en 1519 » : il se peut tout aussi bien qu'il y soit arrivé précédemment.

Ripa ne vint pas seul à l'université d'Avignon : il était accompagné d'un confrère fort célèbre, André Alciat<sup>33</sup>, qui pro-

<sup>31</sup> Cette erreur de Gesner a été répétée par LE LONG, *Bibliothèque historique*, 1719, page 918, colonne 1 ; FEVRET DE FONTETTE, *Bibliothèque historique*, volume II, 1769, page 209, colonne 1 ; *Le Mémorial d'Aix*, 57<sup>e</sup> année, n° 80, dimanche 14 octobre 1894, « Feuilleton », page 3, colonne 2 ; et GIRARD, « Antoine Arène », *Les Alpilles*, n° 3, 1<sup>er</sup> mai 1897, page 8.

<sup>32</sup> *Per preceptorem meum dominum de ripa*, adresse préliminaire à la *Meygra Entrepriza*.

<sup>33</sup> Si aucun auteur ne mentionne qu'Arena fut l'élève de Ripa, plusieurs ont affirmé qu'il reçut à Avignon l'enseignement d'André Alciat : LA CROIX DU

fessa durant les quatre années 1518-1519, cours *De verborum obligationibus* ; 1519-1520, cours *De Praesumptionibus* et *De Vulgari et pupillari substitutione* ; 1520-1521, cours *De operis novi nunciatione* ou *De verborum significatione* ; et 1521-1522<sup>34</sup>. Arena reçut très probablement son enseignement... mais il ne le mentionne pas explicitement dans ses œuvres<sup>35</sup>.

À la suite de Gesner, et par défaut d'une autre indication, tous les biographes et bibliographes d'Arena ont signalé « son entrée » à l'université d'Avignon en 1519, précisant qu'il y fut élève d'Alciat.

Le second repère chronologique est l'épidémie de peste qui toucha le Languedoc puis passa en Provence à la fin de l'année 1520. Alciat quitta Avignon à la fin du mois de février 1521 en raison de l'arrivée du fléau et l'université ferma ses portes le mois suivant. À Aix-en-Provence, les premiers cas furent observés en juin 1521, le parlement s'exila à Manosque et la pan-

MAINE, *Premier volume*, 1584, page 20 ; MORERI, *Le Grand Dictionnaire*, 3/ 1683, volume I, page 363, colonne 2 ; CORONELLI, *Biblioteca universale*, volume IV, 1703, colonne 540 ; GOUJET, *Supplément au grand dictionnaire*, 1735, volume I, page 61, colonne 1 ; RIGOLEY DE JUVIGNY, *Les Bibliothèques françoises*, volume I, 1772, page 50 ; ACHARD, *Dictionnaire de la Provence*, volume III, 1786, page 32, colonne 1 ; MICHAUD, *Biographie universelle*, volume II, page 173, colonne 1 ; HOËFER, *Nouvelle biographie universelle*, volume III, 1852, colonne 86 ; DU ROURE, *Analectabiblion*, 1836, volume I, page 306 ; DELEPIERRE, *Macaronéana*, 1852, page 148.

<sup>34</sup> Pour l'enseignement d'Alciat à Avignon, voir ABBONDANZA (Roberto), « Vie et œuvre d'André Alciat », pages 96-97.

<sup>35</sup> Et Guillaume Colletet met en doute cette affirmation : « ce grand jurisconsulte de France et d'Italie André Alciat, que quelques-uns, mais ce me semble sans aucun fondement solide, ont voulu faire passer pour son maître » (folio 19 verso).

démie ne cessa qu'au printemps suivant<sup>36</sup>. Comme nombre de ses condisciples, Arena déguerpit devant la menace et s'en alla poursuivre son *cursus* à Toulouse, ainsi que le confirme la lettre de Jean de Boyssoné citée ci-dessus : *Quamvis ab eo tempore quo tu Tholosae legitimis studiis operam dabas te videre & alloqui datum mihi non fuerit, tamen...* « Bien qu'il ne m'ait pas été donné de te voir et de te parler depuis ce temps où, à Toulouse, tu te consacrais à tes études juridiques, cependant... ».

Pour les historiographes varois, Antonius ne serait resté à Toulouse que le temps de la peste puis aurait regagné aussitôt Avignon. Toutefois, il n'y a là aucune certitude : Arena a tout aussi bien pu terminer ses études à Toulouse dont l'université jouissait également d'une excellente renommée. On remarquera par exemple que, dans son poème *Ad suos compagones studentes*, dans la liste des docteurs en droit amateurs de danses (vers 1706-1723), il cite huit Avignonnais — Pierre Alberti, Roland, Jacques Theulier, François Merulli, Guillaume Ricy, Jean-François de Saint-Nazaire dit de Ripa, André Alciat et Jean de Montaigne, — mais aussi six Toulousains — Guillaume Pelati, Pierre Dafis, Guy Berbiguier, Antoine du Solier, Jean d'Ayma et Jean de Boyssoné. Par ailleurs, dans sa préface à la *Meygra Entrepriza*, il cite deux de ses maîtres : Guillaume

<sup>36</sup> Cf. les registres des délibérations du conseil de ville, BB 33 et BB 34, années 1520-1523. Voir aussi LAROCHELLE (Lucie), « La déstabilisation temporaire. La peste de 1521 à Aix-en-Provence ou la capitale décapitée », *Événement, identité et histoire*, 3<sup>e</sup> trimestre 1991, pages 83-93. — Année également attestée par BOUCHE (H.), *La Chorographie*, volume II, livre X, page 538 ; et PAPON, *Histoire générale de Provence*, volume IV, 1786, livre X, année 1524, page 36.

Benedicti professeur à Toulouse et Jean-François de Ripa enseignant à l'université d'Avignon.

Ces premiers repères chronologiques n'apportent que bien peu de certitudes : pour un début des études à Avignon vers 1518-1519, Arena serait né à Solliès aux environs de 1500. Réfugié à Toulouse en mars ou avril 1521 en raison de la survenue de la peste en Provence il y poursuivit son *cursus*. Il acheva ses études juridiques, avec le grade de maître<sup>37</sup>, vers 1523-1525 et l'on ignore ce qu'il fit ensuite jusqu'à son départ pour l'armée.

### **b) Carrière militaire (1527-1528)**

En 1527, Arena rejoignit l'armée aux ordres du marquis de Saluces et s'en alla participer à la septième guerre d'Italie (1526-1529). Cette courte période de sa vie est quelque peu connue puisqu'il lui consacre les vers 1 à 408 de son poème *Ad suos compagones studentes* :

— *guerra romana* (vers 1-196) : le connétable Charles III de Bourbon, quoique cousin de François I<sup>er</sup>, prit parti pour l'empereur Charles Quint et passa dans le camp ennemi ; pour payer ses troupes, il décida de prendre Rome et ordonna, le 6 mai 1527, l'assaut : lui-même fut tué dès la première attaque mais ses troupes envahirent la ville et s'y livrèrent à un effroyable pillage. Arena se trouvait avec les soldats qui voulurent protéger le pape Clément VII et se réfugièrent au château Saint-Ange. Ils durent toutefois capituler le 5 juin : les combattants furent libérés avec les honneurs de la guerre et le pape retenu prisonnier jusqu'au versement d'une énorme rançon. Arena décida de

<sup>37</sup> Dans l'édition de 1540 de *Sensuyent les Taux*, Arena est bien dit « maître » et non « docteur ».

revenir en Provence (*tornare ad patriam*, vers 129). Il conte longuement les mésaventures de son retour (vers 129-196), sans toutefois dire explicitement jusqu'où il a cheminé...

— *guerra napolitana* (vers 197-294) : il se trouvait au pied des Alpes lorsque des soldats envoyés vers le maréchal de Lautrec le convainquent de reprendre les armes<sup>38</sup>. Il s'enrôla donc dans la cavalerie pour une campagne qui le mena à Pavie en septembre 1527, puis à Naples pour un long siège au cours duquel sévit une redoutable épidémie de syphilis — au vers 252, Arena signale que lui-même ne fut pas infecté — et qui se termina par la mort, le 15 août 1528, de Lautrec, victime d'une fièvre.

— *revolta genuensis* (vers 295-408) : Gênes se retourna alors contre la France et Andrea Doria se rebella. Accablé par tant de revers, Arena mit fin à sa carrière militaire et décida de se donner dorénavant du bon temps.

36

### **c) Arena à Aix (1528-1536)**

Dans les derniers mois de 1528 Anthoine Arène quitta définitivement la vie militaire. L'historiographie locale le faire revenir à Solliès, mais il est manifeste, comme l'atteste d'ailleurs Honoré Bouche à plusieurs reprises<sup>39</sup>, qu'il s'établit à Aix, capitale administrative de la Provence, qui renfermait toutes les institutions judiciaires du comté, la vie intellectuelle et la bonne société.

En cette année 1536, la Provence était dirigée par un parlement et une chambre des comptes dont les officiers se recrutaient

<sup>38</sup> Compte tenu du court délai entre ces événements, il ne revint donc pas dans son pays natal, comme l'indiquent pourtant Fabre (*Antonius Arena*, page 21) et Dollieule (*Antoine Arène*, page 25).

<sup>39</sup> BOUCHE (H.), *La Chorographie*, volume II, livre X, pages 573, 574, 576.

principalement dans quelques familles formant une micro-société : le titulaire d'un office le transmettait fréquemment à l'un de ses fils ou gendres et les enfants de ces familles se mariaient souvent entre eux.

À la suite de l'union perpétuelle du comté de Provence au royaume de France proclamée le 15 janvier 1482, le roi Louis XII donna à Lyon, le 10 juillet 1501, des lettres patentes instituant un parlement à Aix et les confirma à Grenoble le 2 juin 1502. Ce parlement tint sa première séance le 8 novembre 1502 à Brignoles, en raison de la peste qui sévissait alors à Aix ; il s'installa ensuite dans la grande audience du palais d'Aix. Il formait une cour de justice jugeant en appel au nom du roi et en dernier ressort les affaires traitées par les juridictions des sénéchaussées : c'est pourquoi il était placé sous l'autorité du grand sénéchal de la province, représentant le roi. Quant à la chambre des comptes et archives, elle fut établie vers le XIII<sup>e</sup> siècle pour administrer les finances du comté de Provence et conserver ses chartes et documents.

Plusieurs éléments prouvent qu'Arena était parfaitement intégré à la vie de la capitale de la Provence.

1<sup>o</sup> La très longue liste qu'il donne, souvent de tête — les archives, mises en sécurité au château des Baux, n'étaient pas encore revenues à Aix, — à la suite de la *Meygra Entrepriza*, de tous les lieux habités, regroupés par bailliages, évêchés, etc. dénote une connaissance extraordinaire de l'organisation administrative de la Provence<sup>40</sup>.

<sup>40</sup> Dans sa *Statistique*, Christophe de Villeneuve mentionne, à propos d'Arena : « Ses opuscles sur la nomenclature des villes, bourgs et villages de la Provence avaient servi de règle aux actes du parlement relatifs aux localités » (volume III, page 305). En fait, c'est le contraire : Arena énonce seulement la liste en usage à la chancellerie et dans les greffes du parlement.

37

2° Arena connaît personnellement tous les messieurs du parlement, les cite par leur nom et les honore de quelques vers pour se concilier leurs faveurs ; il mentionne, mais plus rapidement, les officiers de la chambre des comptes et archives. Aux vers 543-548, il énumère quinze patronymes et encore cinquante-neuf aux vers 1295-1318, sans compter quelques personnalités nommées *passim* <sup>41</sup>... alors que, dans tout son poème, il ne cite pas un seul habitant de son village natal de Solliès. Et il annonce au roi de France que, s'il le gratifie de l'office qu'il lui demande à la fin de son poème, les secrétaires du parlement ne lui demanderont rien pour les frais d'acte.

3° Ses amis de l'époque, cités dans l'*Ad suos compagnones studentes* et la *Meygra Entrepriza*, se recrutaient dans la meilleure société de la ville : Barthélemy Portalenqui, religieux carme ; Guillaume Garçonnet, garde des sceaux de la chancellerie de Provence ; Nicolas Fabri, juriste aixois, aïeul de l'humaniste Claude-Nicolas Fabri de Peiresc ; le rapporteur général de la chancellerie du parlement Jacques Guérin.

Tout cela montre à l'évidence que notre poète — qui, étant sans fortune, se devait de pourvoir à sa subsistance — se trouvait au cœur de l'administration de la Provence, au parlement, où il avait un emploi subalterne depuis la fin de ses études, comme écrivain à la chancellerie ou dans quelque greffe. Parallèlement à cet emploi, il fréquentait la bonne société et cultivait la poésie dans les cercles littéraires de la ville... peut-être enseignait-il la danse... Quoi qu'il en soit, cette position ne devait pas être bien lucrative puisque, à la fin de sa *Meygra Entrepriza*, il n'oublie pas de solliciter un *officium grassum* (vers 2381) qui lui permettrait notamment de se marier.

<sup>41</sup> Pour la liste nominative de tous ces patronymes voir, ci-après, le chapitre III, § « Intérêt de l'ouvrage, un poème aixois », pages 105-109.

### d) *Jana Rosea*

Dans les éditions de 1529 et 1531 de son *Ad suos compagnones studentes*, aux vers 1739-1886 <sup>42</sup>, Arena adresse une lettre enflammée à une nommée *Jana Rosea* pour laquelle il affirme une passion violente. Singulière épître toutefois : d'un côté le poète décrit son amie comme une jeune fille si idéalisée et inaccessible qu'elle en paraît totalement irréaliste ; d'un autre côté, quoique la convoitant en mariage, il se plaît à l'accabler d'évocations crues, grivoises et même fort scabreuses dont il émaille ses vers !

Quoi qu'il en soit, Arena n'a pas contracté de mariage et n'a laissé aucune descendance.

### e) *Carrière juridique (à partir de 1536)*

En 1535 un édit royal réforma l'organisation de la Justice en Provence : les offices de viguier, juge d'appels et juge-mage firent place à des tribunaux de sénéchaussée dans les villes les plus importantes (Aix, Arles, Draguignan, Digne, Forcalquier) et à des charges de juges ordinaires et de procureurs dans les cités de moindre importance. Arena ne put obtenir un poste dans l'un des tribunaux des sénéchaussées et dut se contenter d'un emploi plus modeste de juge ordinaire au siège de Saint-Rémy où il fut nommé le 11 mai 1536 <sup>43</sup>. Il prêta serment le 27

<sup>42</sup> ATTENTION : dans l'édition française de l'*Ad suos compagnones studentes* (Paris, Honoré Champion, 2012, à partir de la page 131), le titre *Sequitur dansa communis versibus composita* ayant été compté pour un vers, il y a un décalage de la numérotation — le vers 1669 est indiqué 1670, — qui s'étend jusqu'à la fin de l'ouvrage et ne facilite pas, pour cette section, la comparaison avec d'autres éditions.

<sup>43</sup> Frédéric Dolliéule a publié dans son *Antoine Arène*, en appendice, les

juin suivant devant la cour du parlement séant à Aix qui le mit alors officiellement en possession de son office.

S'était-il installé aussitôt à Saint-Rémy ? avait-il commencé à y exercer ses fonctions ?... son poème ne le dit pas. En revanche, après avoir signalé l'entrée en Provence des ennemis et les premiers engagements à Antibes et Grasse, il est nettement plus disert pour décrire le projet d'un camp français à Aix (vers 421-472), l'abandon de ce dessein (vers 473-550), l'arrivée de l'empereur à Aix (vers 629-652), les combats autour de la capitale de la Provence (vers 719-946) et les exactions dans la ville (vers 1185-1402). Dans tous ces passages, les descriptions sont précises, les lieux et les personnes sont nommés et Arena atteste à six reprises avoir vu personnellement ce qu'il rapporte : *ad nos mandastis* (vers 421 ; et vers 436 qui nomme explicitement Aix), *vidi* (vers 491 et 931), *videbam* (vers 493 et 523), *mihi semblat* (vers 708). De toute évidence, il se trouvait à Aix lors du déclenchement des opérations militaires à la fin juillet et y est demeuré durant les premiers jours de l'occupation ennemie. Au vers 1513, il affirme avoir vu les désordres créés en Arles par des soldats indisciplinés : il avait donc quitté Aix pour se replier sur cette ville.

Après ces événements, il prit le maquis, comme il l'indique lui-même dans l'*explicit* de son poème. Il se joignit aux autochtones qui profitèrent de la déroute des ennemis effectuant une difficile retraite pour les dévaliser et remplir leur bourse à bon compte : ainsi, l'invasion aura fourni son contenu à la *Meygra*

---

*Lettres Royaulx de don d'office de Juge ordinaire faict à M<sup>re</sup> Anthoine Arena de Soliers à la ville de Saint Remy* dont l'original se trouve aux archives d'Aix-en-Provence (archives du palais de justice d'Aix, B 3320, registre d'insinuation des Lettres-Royaulx 1532-1537, folios 365-367 ; lettres royaulx données à Pruniers, en Sologne, le 11 mai 1536).

*Entrepriza*... et l'argent pris aux ennemis aura permis son impression.

On concevra qu'Arena, qui avait ses amis et ses activités à Aix-en-Provence, n'avait aucune envie de tout quitter pour aller s'enterrer dans une petite ville sans grandes ressources... Mais, malgré ses nombreux soutiens, il ne put obtenir la situation qu'il espérait, probablement parce qu'il n'était pas parvenu au grade universitaire du doctorat : il dut alors se résoudre à quitter la capitale de la Provence et à s'installer à Saint-Rémy : c'est de là qu'il écrivit, au début de l'année 1537, la préface de la *Meygra Entrepriza* et acheva ce poème, « ayant accompli les lassants travaux de notre chicaneuse cour de justice de la ville de Saint-Rémy<sup>44</sup> ». Si bien que celui que les historiographes modernes ont baptisé « jurisconsulte » en sous-entendant une position considérable resta en fait un petit robin cantonné dans l'office modeste de juge ordinaire qui lui avait été octroyé dans une ville secondaire.

Arena est l'auteur attesté d'un opusculé juridique au titre très développé : *SEnsuyuent les Taux moderations sallaires & emolumens des greffiers du parlement des aduocatz procureurs & greffiers des lieutenans des iuges ordinaires des huisiers & sergens avecques le grand arrest donne par nostre treschrestien Roy de France touchant la confirmation de la Justice et ordonnances de ce present pays de Prouence et la moderation des Amendes de douze Vingt liures en cas derreur & de mises aux premieres ordonnances de ce parlement de Prouence. Avec les villes & chasteaulx de Prouence extraictes par maistre Anthoine Arena*, publié en mai 1540 puis en 1545.

---

<sup>44</sup> Préface de la *Meygra Entrepriza* : *expletis fastidiosis negotiis nostre clamorose curie ville S[ancti] R[emigii]*.



Il est d'usage de lui attribuer l'opuscule anonyme *Articles de lestil & instructions nouvellement faitz par la souueraine Court de Parlement de Prouence a la requeste de messieurs les gens du Roy, sur labbreuiation des proces & playderies utilz & necessaires a tous officiers de Iustice & a tous Aduocatz & Procureurs de la dicte Court de Parlement & daultres Cours inférieures publiees a Laudience le quatorsiesme Iour du moys de Feburier Lan Mil D.xlij*, publié en avril 1542 puis en 1545 : ce fascicule contient, en effet, une macaronée composée par notre poète à l'occasion de l'arrivée à Saint-Rémy du président Jean Maynier d'Oppède<sup>45</sup> et, sur les pièces qui composent ce recueil, deux concernent Solliès.

### f) Décès

Anthoine Arène a laissé, en mars 1542, un testament nuncupatif dans les minutes de M<sup>e</sup> Viallis notaire à Solliès<sup>46</sup>, qui n'est toutefois d'aucun intérêt pour notre propos car, excepté les quelques fondations pieuses d'usage — enterrement, messes anniversaires, — il ne transmet aucun héritage particulier qui eût renseigné sur la fortune du testateur. En fait, sur la fin de

42

<sup>45</sup> FABRE, *Antonius Arena*, page 32 : « louange ignominieuse qui pèse sur la mémoire de son auteur comme une énorme flétrissure »... De toute évidence, Augustin Fabre songe ici à l'implication de Maynier dans les persécutions infligées aux Vaudois de Cabrières et Mérindol, mais il commet une erreur car celles-ci eurent lieu en 1545.

<sup>46</sup> Archives départementales du Var, minutes de M<sup>e</sup> Honoré Vialis, notaire à Solliès de 1530 à 1555, conservées dans les registres 3 E 61/18 (année 1533) à 3 E 61/36 (année 1555). Le registre concerné, très dégradé et fort peu lisible en raison de diverses atteintes — que nous avons pu consulter il y a plusieurs années, — est aujourd'hui incommunicable.

sa vie, Arena ne possédait aucun bien immobilier ni aucun capital : il vécut cigale, de ses seuls émoluments.

Honoré Bouche est le premier écrivain qui ait daté la mort d'Anthoine Arène : « il mourut l'an 1544<sup>47</sup> »... mention fort laconique publiée sans commentaires. Dollieule fit observer que, 1544 étant aussi l'année de la mort de Teofilo Folengo décédé le 9 décembre, l'historien provençal aurait pu être abusé : « Dans cette coïncidence, que Bouche n'a pas signalée, ne faudrait-il voir qu'une confusion ?<sup>48</sup> ».

La chronologie attestée est la suivante : d'un côté les deux ouvrages juridiques d'Arena ont été publiés le premier à Lyon en mai 1540 et le second en avril 1542 ; sa macaronée en l'honneur de Jean Maynier, baron d'Oppède, pour sa venue à Saint-Rémy a été composée au début de l'année 1542<sup>49</sup> ; et la lettre de Jean de Boyssoné citée ci-dessus est datable mai-juin 1543. D'un autre côté, la ratification de quittance datée du 21 septembre 1550 — citée ci-dessus — précise bien qu'à cette date Arena était déjà mort, célibataire et sans descendance. Son décès est donc intervenu entre mai-juin 1543 et septembre 1550. Si la date de 1544 peut être retenue par respect pour l'autorité de Bouche et au moins comme approximation, on observera

43

<sup>47</sup> BOUCHE (H.), *La Chorographie*, volume I, livre IV « De la division de Provence », chapitre IV, § III « De la cité épiscopale de Tolon », page 339.

<sup>48</sup> DOLLIEULE, *Antoine Arène*, page 45. — On notera que Moreri (*Le Grand Dictionnaire*, 1683, volume I, page 363, colonne 2) et Coronelli (*Biblioteca universale*, volume IV, 1703, colonne 540) ont signalé la mort de ces deux poètes la même année 1544.

<sup>49</sup> C'est par des lettres patentes du 12 novembre 1541 que le roi François I<sup>er</sup> créa un siège de second président au parlement de Provence et attribua cette nouvelle charge à Jean Maynier. Son installation eut lieu en janvier de l'année suivante et c'est ensuite qu'il annonça sa venue à Saint-Rémy.

toutefois que les deux opuscles juridiques d'Anthoine Arène ont été réimprimés à Lyon par Denys de Harsy en 1545 : il peut certes s'agir d'une édition posthume, mais l'on ne voit pas qui l'aurait décidée et dans quel but ; en revanche, Arena vivant aurait été le bénéficiaire de ce nouveau tirage...

Quant au lieu de son décès, il n'est pas non plus bien assuré.

Le Long fut le premier à préciser : « Cet Auteur est mort en 1544. Il étoit Juge de la Ville de Saint-Remy en Provence<sup>50</sup> », formulation qui n'affirme nullement qu'il est mort « à » Saint-Rémy. À sa suite, Le Long, Fevret de Fontette, Rigoley de Juvigny, Feller, Papon, Chaudon, Raynouard, Michaud, Hoëfer, Achard, Des Essarts, Du Roure le font mourir « étant juge de Saint-Rémy ». Ce n'est que plus récemment qu'Augustin Fabre (1860), Casimir Bouquet (1860) ou Robert-Marie Reboul (1878) déclarèrent qu'il était mort « à » Saint-Rémy<sup>51</sup>.

44

### Anthoine Arène et Solliès

Dans la première édition du poème *Ad suos compagnones studentes*, au recto du dernier feuillet, la devise *Tout par raison, Raison par tout, Par tout raison* s'intercale entre la fin du poème et l'*explicit* « finis Auenione ». Cette maxime n'est pas originale puisqu'on la trouve déjà dans *Les Folles Entreprises* de Pierre Gringore où elle entoure le bois gravé de Mère Sotte sur la page de titre. Dans les deux éditions suivantes, réalisées à Lyon par Claude Nourry, elle cède la place, sur la page de titre, à la mention abrégée *par tout Solies* encadrant un écu

<sup>50</sup> LE LONG, *Bibliothèque historique*, 1719, page 918, colonne 2.

<sup>51</sup> L'état civil de Saint-Rémy-de-Provence n'a pas conservé de registre de décès ou sépultures pour la décennie 1540-1549.

portant trois soleils séparés par une cotice, qui a parfois été considérée comme la devise personnelle d'Arena, alors même qu'elle ne se retrouve pas dans ses autres œuvres imprimées.

Arena consacre un petit passage de son traité chorégraphique à son village natal :

*Vsent & domibus que de dansare triumphant  
Et banquetando tempora plura terunt.  
Vt sunt avenione domus quas scire laborent  
Que bragam bragam continuare solent.  
Vel semper semper cum soleriensibus vsent  
Qui balando solent semper habere vogam.  
Sunt ibi bragardi iuuenes de corpore plures  
Gentes garsones patria nostra tenet.  
Et totus populus dansas demarchat ad vnguem  
De puncto dansat tota brigata bene.  
Gambadas fauchat campanas atque reversos  
Gentas noblesas corpore crede facit.  
Ad bene dansandum ioyhas seu premia donat  
Qui melius dansat ille repportat eas.  
Atque senes homines recte dansare videres  
Las gentes vielhe reppapiare solent.  
Est paradisus deliciarum patria nostra  
Gorgiasus paysus solerensis adest.  
Mille friandisas iuuenes ex corpore fringant  
Assaliunt omnes qui choreare volunt.  
Patria solerensis est fringandissima villa  
Dulcis amor patrie dulce videre suos.*

45

« Et qu'ils aient leurs habitudes dans les maisons où l'on se plaît à danser et passent beaucoup de temps à banqueter. Comme en Avignon, qu'ils tâchent de connaître les maisons où l'on se plaît à enchaîner fête sur fête. Ou bien qu'ils fassent

toujours comme les habitants de Solliès qui se plaisent toujours à faire fête en dansant. Il y a là de nombreux jeunes gens bien faits de leur personne — notre patrie compte de charmants garçons — et tout le monde y connaît les danses sur le bout des doigts : l'assemblée danse bien en cadence. Elle fauche les gambades, les cloches et les revers et affiche, croyez-moi, un beau maintien corporel. On offre des joies et des récompenses au concours de danse : le meilleur danseur les remporte toutes. Et vous verriez des vieillards danser à la perfection — les vieilles gens ont plutôt coutume de radoter. Notre patrie est le jardin des délices et le pays de Solliès aime bien s'en repaître. Les jeunes gens y brillent par mille gracieusetés corporelles et tous ceux qui veulent danser rivalisent. Notre Solliès est la ville la plus guillerette. Qu'il est doux l'amour de la patrie ! Qu'il est doux de voir les siens ! » (vers 1175-1196).

46

Dans la *Meygra Entrepriza*, Arena cite Solliès à trois reprises.

Tout d'abord d'une manière très incidente. Quand les mercenaires impériaux s'approchaient, le peuple terrorisé s'enfuyait :

*Per la monteriam fugiebant sollierienses*

*Est nemus obscurum villa ministrat eam*

*Per las montagnas vadunt sercando cauernas*

« Les Solliésins s'enfuyaient sur les crêtes, [où] il y a un bois obscur : elles sont administrées par la ville. Ils s'en vont de par les montagnes recherchant des cavernes... » (vers 825-827).

Puis vient le siège de la ville, qu'Arena décrit longuement, aux vers 1113-1176. Mais, malgré sa longueur et les informations qu'elle recèle, cette relation pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses, notamment sur deux points essentiels :

1° Antonius Arena a-t-il participé en personne à la défense de la cité ? — Malgré ce qu'ont certifié Fabre et Dollieule, dans ce passage de son opuscule le poète décrit un combat sans affirmer un instant y avoir été présent. Un seul vers — *Sed nos cum furia subito respondimus illi*, « mais nous, avec rage nous lui répondîmes du tac au tac » — pourrait être invoqué pour attester son concours : toutefois, comme Anthoine Arène était Solliésin, ce *nos* signifie simplement « les nôtres, ceux de de Solliès ». Antonius Arena place cet événement avant l'arrivée de l'ennemi à Aix, sur le trajet aller des Impériaux ; or, à cette époque, il se trouvait, de son propre témoignage, à Aix : il n'a donc pu participer aux combats de Solliès.

2° Où le combat a-t-il eu lieu ? — Arena ne parle que de *Sollieris villa* car, à son époque, l'expression désignait toute la seigneurie dans son ensemble : ce n'est qu'en avril 1799 que le territoire de Solliès, alors formé de la ville haute, de la ville basse et d'une trentaine de hameaux dispersés, fut partagé en quatre communes indépendantes dénommées Solliès-Ville, Solliès-Pont, Solliès-Toucas et Solliès-Farlède. Au Moyen Âge, la population se regroupait essentiellement dans la ville haute, remparée et formant *castrum* autour d'un « château » dont la petitesse des ruines actuelles atteste qu'il consistait en un simple *fortalicium*<sup>52</sup>. Dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, la vie se déplaça dans la plaine, sur les rives du Gapeau, où la famille de Forbin avait choisi de faire édifier sa nouvelle demeure. C'est là qu'il faut situer l'escarmouche décrite par Arena : la nouvelle ville basse était une proie plus tentante et plus facile pour des soudards et des pillards de passage pressés d'en découdre

47

<sup>52</sup> Archives départementales des Bouches-du-Rhône, site de Marseille, registre B 593 : inventaire du château de Solliès, liasse deux pièces, parchemin.



qu'un nid d'aigle sur un promontoire escarpé qui aurait exigé un long siège.

Enfin, il mentionne encore Solliès, au vers 2203, lors de la retraite impériale, ce qui pourrait donner à penser que la ville fut inquiétée une seconde fois...

Dans toutes ces évocations Arena n'apporte que des visions essentiellement idylliques et passe-partout qui ne renseignent nullement sur la seigneurie ; de plus, il ne nomme pas un seul habitant par son patronyme alors que, dans le reste de son poème, il se plaît à citer de nombreux personnages. Et s'il s'attarde longuement sur la modeste escarmouche solliésine — qui, de ce fait, dans son ouvrage, prend les dimensions d'une bataille historique — c'est uniquement par attachement pour sa terre natale dont il était heureux de décrire la résistance héroïque, car ce récit passe-partout pourrait tout aussi bien s'appliquer à chacune de ces nombreuses scènes de pillage auxquelles se livraient les envahisseurs : déjà, aux vers 825-832, pour décrire les Solliésins se réfugiant sur les crêtes avoisinantes, Arena avait repris les mêmes expressions par lesquelles il avait décrit la fuite des Provençaux (vers 815-824).

Tout cela confirme qu'en 1537 Anthoine Arène ne connaissait plus guère son village natal ni aucun de ses habitants.

### Anthoine Arène aujourd'hui

Anthoine Arène a été bien vite oublié de ses concitoyens : au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle Guillaume Colletet ajoute bien peu au peu que les premiers bibliographes avaient publié ; il confesse n'avoir pu se procurer un seul exemplaire de la *Meygra Entrepriza* dont il ignore même le titre exact ; et c'est à son époque

qu'apparaissent les erreurs sur l'identité et l'ascendance de notre poète. Arena n'a survécu que par le succès de son *Ad suos compagnones studiantes* très régulièrement réimprimé jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>... même si son contenu avait été quelque peu dénaturé par des ajouts inopportuns : et encore ses lecteurs n'étaient-ils intéressés que par le traité de chorégraphie qui, quoique moins complet et moins précis que la très célèbre *Orchésographie* de Jehan Tabourot, a toujours été étudié par les spécialistes de cet art.

### Achille Makaire et Augustin Fabre (1860)

Anthoine Arène n'est véritablement réapparu dans la littérature qu'en 1860, grâce à deux initiatives qui paraissent s'être déroulées parallèlement et indépendamment, à Aix et à Marseille.

Le libraire-éditeur aixois Achille Makaire, pressentant peut-être le succès futur du Félibrige créé le dimanche 21 mai 1854 par quelques écrivains avignonnais groupés autour de Joseph Roumanille, décida d'exhumer des ouvrages provençaux très oubliés et de les regrouper dans une « Bibliothèque provençale » : il publia ainsi, en 1859, le recueil de proverbes *La Bugado provençalo*<sup>54</sup> et, au début de l'année suivante, la *Meygra Entrepriza* dont il avait confié l'édition à Norbert Bonafous,

<sup>53</sup> François Pic mentionne des éditions et contrefaçons en 1528, 1529, 1531, 1533, 1535, 1538, 1543, 1546, 1570, 1572, 1574, 1575, 1576, 1579, 1581, 1584, 1586, 1587 — 1601, 1605, 1612, 1614, 1619, 1620, 1631, 1648, 1649, 1670 — 1758.

<sup>54</sup> BÈGUE (François de), *La Bugado provençalo vonté cadun l'ya panouchon, enliassado de proverbis, sentencis, similitudos et mouts per riré*, sl, XVII<sup>e</sup> siècle, in-16, 96 pages.

professeur à la faculté des lettres de la ville. Bonafous produisit un texte garanti conforme à l'édition originale de 1537... mais réécrit en latin moderne et le fit précéder d'une préface de vingt-quatre pages... bien mal documentée quant à la biographie du poète.

La *Notice* d'Augustin Fabre, datée à la fin « juin 1860 », vint à point pour rectifier les erreurs de Norbert Bonnafous et établir une première biographie du poète<sup>55</sup> ; et Frédéric Dolliéule, avec son étude de 1886, acheva cette redécouverte.

### Paul Arène (1892)

C'est ensuite le jeune Félibrige qui popularisa Arena. Si les six citations sélectionnées par Frédéric Mistral dans son *Tre-sor dóu Felibrige* passèrent quelque peu inaperçues<sup>56</sup>, en revanche l'écrivain provençal Paul Arène — séduit par sa parenté patronymique avec le poète-juge — s'attacha à le faire mieux connaître de ses compatriotes. En 1892, il composa un petit

<sup>55</sup> L'ouvrage fut annoncé notamment par BOUSQUET (Casimir), « Antonius Arena », *Revue de Marseille*, 6<sup>e</sup> année, 1860, pages 633-637.

<sup>56</sup> Dans son dictionnaire, Frédéric Mistral, après avoir nommé Arena au mot « MACARROUNI », le cite six fois : ARCHIEU, « archives » : Lous bons privileges e status que soun as archiéus d'Ais (*Sensuyvent les cites*, texte mis en provençal moderne). — CAT MIMOUN, « guenon » : Quattum maymonum mihi semblat, sive moninam (*Meygra Entrepriza*, vers 707). — EMPREMI, « imprimer » : Noun espargnarion or ni argènt à lous faire imprima (*Sensuyvent les cites*, texte mis en provençal moderne). — PÒU, « pouf ! » : Pòu ! pòu ! bombardae de tota parte petabant (*Ad suos compagnones studentes*, vers 17). — LAR, rivière Le Lar ou l'Arc qui baigne Aix-en-Provence : Laris ubi flumen semper abundat aquis (*Meygra Entrepriza*, vers 632). — LE-GIOUNARI, « légionnaire » : Les legionari quos haec Provincia fecit... (*Meygra Entrepriza*, vers 603).

poème destiné à un monument qu'il proposait d'ériger à Solliès ou à Saint-Rémy<sup>57</sup> :

PÈR UNO PÈIRE ESCRICHO  
en l'ounour d'Antonius Arena<sup>58</sup>

*Vès-aqui lou retra de Mèste Antòni Areno.  
Visquè bragard e s'enanè, l'amo sereno.  
Escoulan, pièi sòudard, felibre, ome de lèi,  
Prouvènço l'astruguè coume un enfant d'elèi.  
Souliès gardo soun brès ; mai à la fin, coume èro  
Juge dins Sant-Roumié, cantoun vesin de Berro,  
Sus lou parla latin trissè soun grun de sau.  
E toujour galejant, siegue en pas, siegue en guerro,  
Se bateguè pèr Franço e restè prouvençau.*

« Pour une pierre gravée en l'honneur d'Antonius Arena :

« Voyez ici le portrait de maître Anthoine Arène. / Il vécut gai compagnon et s'en fut l'âme sereine. / Étudiant, puis soldat, félibre, homme de loi, / la Provence l'applaudit comme un enfant d'élite. / Solliès garde son berceau ; mais à la fin, comme il était / juge à Saint-Rémy, cité voisine de Berre, / sur le parler latin il cuisina son grain de sel. / Et toujours galéjant, en temps

<sup>57</sup> Paul Arène naquit à Sisteron le 26 juin 1843. Après des études de philosophie, il devint journaliste. Écrivain français, auteur de pièces de théâtre, il fut aussi un poète provençal, ardent défenseur de sa langue méridionale. Fondateur du Félibrige de Paris, il participa à la création de *La Cigale*. Il est mort à Antibes le 17 décembre 1896.

<sup>58</sup> Ce petit poème a été publié pour la première fois par MISTRAL (Frédéric), *L'Aiòli*, 4<sup>e</sup> année, n° 113, samedi 17 février 1894, page 1, colonne 3 : c'est la version publiée dans cet ouvrage. Nouvelle publication, avec quelques modifications mineures, dans *L'Aiòli*, 7<sup>e</sup> année, n° 239, mardi 17 août 1897, page 2, colonne 1.

de paix comme en temps de guerre, / il se battit pour la France et resta provençal. » (traduction Dominique Amann).

Pour rendre hommage à sa mémoire, les félibres parisiens décidèrent la réalisation du monument à Arena portant les vers que leur collègue avait composés en son honneur. La ville de Saint-Rémy ayant été choisie, c'est sur son monument que furent gravés les vers de Paul Arène<sup>59</sup>.

### *Le Félibrige à Saint-Rémy-de-Provence (1897)*

À l'été 1897, au cours d'un grand voyage en Provence organisé par les « cigaliers » parisiens — membres de l'association *La Cigale* réunissant les Méridionaux de la Capitale — désireux de revoir leur pays et de rencontrer leurs confrères félibres du Midi<sup>60</sup>, la joyeuse compagnie littéraire fit étape, le vendredi 6 août, à Saint-Rémy-de-Provence où le programme<sup>61</sup> prévoyait l'inauguration à onze heures du matin d'un monument à Antonius Arena,

52

<sup>59</sup> Pour son portrait, peint par Félix-Auguste Clément et présenté pour la première fois au Salon de 1901, Paul Arène s'est fait représenter portant en main une *Meygra Entrepriza* dont le titre est bien visible sur la toile (cf. RIOTOR, *Les Arts et les Lettres*, 1<sup>re</sup> série, pages 419-420).

<sup>60</sup> Cette très importante manifestation avait été annoncée par la presse nationale : voir, notamment, *Le Figaro*, 43<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 173, mardi 22 juin 1897, « Le prochain voyage des félibres à Orange », page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1, long article de Gaston Davenay. On retrouve cet article dans la revue félibréenne *L'Aiòli*, 7<sup>e</sup> année, n° 235, mercredi 7 juillet 1897, page 1 colonne 3 et page 2 colonnes 1-2. Programme définitif à la une du *Figaro*, 43<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 200, lundi 19 juillet 1897, « Les fêtes d'Orange », page 1, colonnes 2-3.

<sup>61</sup> Voir *Le Gaulois*, 31<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 5734, lundi 19 juillet 1897, page 2, colonne 6, « Les fêtes félibréennes », qui donne tout le programme des

suivie d'un banquet : ce monument avait été commandé par les félibres et cigaliers parisiens à leur compatriote Louis-Cosme Demaille, sculpteur-statuaire né à Gigondas (Vaucluse) le 21 mars 1837 ; l'ouvrage était achevé à la mi-juillet 1897<sup>62</sup>.

Après avoir été accueillis à la porte de l'hôtel de ville par le maire M. Pierre Barbier, cigaliers et félibres furent reçus dans la grande salle du premier étage où un vin d'honneur les attendait : le premier magistrat leur souhaite la bienvenue par une courte allocution en provençal. Après d'autres paroles, provençales et poétiques, de la part de quelques Parisiens, toute la délégation se retrouva dans l'escalier d'honneur de la mairie pour l'inauguration de la plaque commémorative :

Car c'est sur l'une des parois qui l'encadrent qu'est fixée la plaque commémorative d'Antonius Arena. On découvre le marbre, au milieu duquel le ciseau du sculpteur Demaille a taillé dans le bronze les traits du poète macaronique. Cette œuvre est très appréciée. Sur le haut de la plaque, on lit ceci :

A LA GÈNTO MEMÒRI  
D'ANTONIUS ARENA

festivités depuis le départ en train de Paris le samedi 31 juillet jusqu'aux « excursions diverses » du lundi 9 août. *L'Aiòli*, 7<sup>e</sup> année, n° 240, vendredi 27 août 1897, page 2, colonnes 2-3, a publié l'allocution prononcée le 6 août par le maire de Saint-Rémy, M. Pierre Barbier. — Voir aussi le petit périodique local, *Les Alpilles*, n° 7, 1<sup>er</sup> septembre 1897, pages 10-13, qui a publié, dans un long article, le compte-rendu de la fête, le discours du maire de Saint-Rémy et la description du monument.

<sup>62</sup> Voir *Le Monde artiste*, 37<sup>e</sup> année, n° 29, dimanche 18 juillet 1897, page 454, colonne 2, « Lettres et Beaux-Arts » qui annonce : « Le sculpteur Louis Demaille vient de terminer le monument d'Antonius Arena, qui sera prochainement inauguré à Saint-Rémy ». Il convient de rappeler que le médaillon représentant Antonius Arena est une œuvre d'imagination, aucun portrait n'ayant subsisté de cet écrivain.

53

LI FELIBRE DE PARIS E LI CIGALIÉ  
AVOUST 1897

Puis au-dessous même du médaillon :  
*Gallus cantat, Gallus cantabat, Gallus cantavit, Gallus cantabit.*  
(Le coq chante, le coq chantait, le coq a chanté, le coq chantera)

Plus bas, ces vers de Paul Arène à son ancêtre prétendu [...] <sup>63</sup>.

**Une Meygra Entrepriza provençale (1894)**

De février à juillet 1894 Frédéric Mistral publia, dans *L'Aiòli* <sup>64</sup>, une « traduction » en vers provençaux de la *Meygra Entrepriza* d'après l'édition de Bonafous. Mais s'agit-il bien d'une véritable traduction ? En effet, dans l'introduction à ce travail, le poète déclare : *N'avèn fa que leva li terminesoun latino, e s'es léu descata l'apevoun prouvençau*, « Nous n'avons fait qu'enlever les terminaisons latines et le substrat provençal est vite apparu ». Par ailleurs, si Mistral suit de très près le texte latin, mot à mot, vers par vers, il en transpose le résultat dans la prosodie et la métrique provençales, sans toutefois aller jusqu'aux rimes. Il y a là une réécriture qui relève davantage de la paraphrase : la *Maigro Entre-presso* du Maître de Maillane n'est donc pas, à proprement parler, une traduction car Frédéric

<sup>63</sup> *Les Alpilles*, n° 7, 1<sup>er</sup> septembre 1897, page 12, colonnes 1-2. Ces inscriptions sont reproduites à l'identique dans *L'Aiòli*, 7<sup>e</sup> année, n° 239, mardi 17 août 1897, page 2, colonne 1, « Antonius Arena » ; ainsi que dans *Lou Felibrige*, 11<sup>e</sup> année, 1897, page 85. — *Les Alpilles* avaient déjà publié, dans leur n° 3 du 1<sup>er</sup> mai 1897, pages 7-9, une longue notice biographique sur Arena, essentiellement d'après Dolleuille.

<sup>64</sup> *L'Aiòli*, 4<sup>e</sup> année, en seize livraisons, du n° 113, samedi 17 février 1894, au n° 128, mardi 17 juillet 1894.

Mistral avait plutôt pour projet de démontrer que la *Meygra Entrepriza* était en réalité, sous le vernis latin, un poème appartenant à la littérature du Midi et qu'Antonius Arena devait être considéré comme un véritable poète provençal <sup>65</sup>.

**Le monument de Solliès-Ville (1920)**

À l'occasion de la création de sa pièce *Forbin de Solliès ou le Testament du roi René*, le 7 août 1920, Jean Aicard conçut un monument à la gloire d'Arena et l'offrit à la commune de Solliès-Ville. Il se présente sous la forme d'un mur, édifié par le maçon local Lucien Castel, portant en son centre une plaque de marbre sur laquelle ont été gravés quelques textes :

1° en haut : ANTONIUS ARENA.

2° juste au-dessous, de part et d'autre d'un bas-relief en bronze représentant Arena — tête et cou, profil gauche :

POETA	VIAMQUE
SEMITAS	JUSTITIÆ
SERVAVIT	LATAM
MUSARUM	JUDEX

« Poète, il a suivi les sentiers des Muses et, juge, la voie large de la Justice ».

<sup>65</sup> À ce titre, il ne serait pas justifié de traduire ces vers mistraliens en français : la *Maigro Entre-presso* doit rester un poème provençal, démontrant la « provençalité » d'Arena. Toute traduction de la *Meygra Entrepriza* doit être effectuée à partir du texte latin.

3° en bas :

SOLDAT-CITOYEN  
Né à Solliès. — Mort en 1544  
DÉFENDIT GLORIEUSEMENT  
SOLLIÈS ASSIÉGÉE EN 1536  
par les troupes  
de  
CHARLES-QUINT

Le profil d'Antonius Arena est dû au ciseau du sculpteur Paulin Bertrand qui, pour le réaliser, s'est inspiré du monument érigé à Saint-Rémy-de-Provence : « En contrebas, sur une autre placette, le médaillon d'Antonius Arena. Les traits du poète macaronique rappellent ceux du Béarnais, mais c'est un buste de Paul Arène qui se trouve à Saint-Rémy, qui a servi de modèle au sculpteur M. Paulin Bertrand<sup>66</sup>. »

La version développée ici par Jean Aicard — qui, de toute évidence, n'avait pas lu la *Meygra Entrepriza*, — selon laquelle Anthoine Arène aurait personnellement défendu le village et mis en déroute les troupes de Charles Quint, est très éloignée de la réalité, qui dit exactement le contraire, et relève davantage d'une conception « romantique » de l'Histoire.

\*

<sup>66</sup> *Je dis tout*, 16<sup>e</sup> année, n° 807, samedi 14 août 1920, numéro spécial « Les fêtes de Solliès-Ville », page 4, colonne 1 : le rédacteur a confondu Paul Arène auteur des vers et Louis-Cosme Demaille le sculpteur. Le médaillon de Paulin Bertrand, comme celui de Demaille, est une œuvre de pure imagination.

Lors de l'impression de la *Meygra Entrepriza* en 1760, la langue latine était encore suffisamment en usage pour que les esprits du temps continuassent à apprécier toute la saveur du macaronique.

En 1860, les lettres classiques avaient déjà bien régressé et la délectation de ces facéties langagières n'était plus autorisée qu'à de rares érudits.

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, un moraliste intransigeant, le révérend père oratorien Joseph Dedieu, professeur de lettres à la faculté libre de Toulouse, brandit ses foudres contre le « style macaronique et burlesque, parodiant les poèmes épiques que l'on révérait davantage, et foulant aux pieds la distinction comme le bon goût » et anathématisa définitivement Arena : « Son influence sur la France méridionale est l'une des plus néfastes que je connaisse ». Tout cela parce que notre poète avait abusé « de certains traits trop hardis, piquants, libertins et polissons » et qu'il utilisait la poésie pour relater des scènes de guerre<sup>67</sup>.

Aujourd'hui, seuls les historiens de la littérature en France et en Italie, ainsi peut-être que quelques félibres, continuent de s'intéresser à l'école macaronique dont Antonius Arena fut le premier représentant en France. Son traité des danses n'est pas assez complet pour que les chorégraphes puissent en faire un usage pratique ; ses écrits juridiques ont sombré dans le plus complet oubli... seule sa *Meygra Entrepriza*, reconnue depuis l'origine comme son véritable chef d'œuvre<sup>68</sup>, peut pré-

<sup>67</sup> Pour ces quelques citations, voir la préface de Joseph Dedieu à *L'Art poétique françois* de Pierre de Laudun d'Aigaliers, pages 29-30, dans la réimpression faite par Slatkine en 1969.

<sup>68</sup> « [...] mais de tous ceux qui en ont parlé, il n'y a aucun qui l'ait mieux décrite, & ait remarqué de plus grandes particularitez qu'Antonius de Arena

tendre à une réelle survie, notamment par ce qu'elle apporte quant à la langue macaronique dont elle forme le plus grand poème et à l'histoire de la région provençale au moment de l'invasion de Charles Quint.

---

[...] » (BOUCHE, *La Chorographie*, volume II, livre X, page 573. — « Mais la plus belle de ses pièces est la description de la guerre de Charles V en Provence. » (Moreri, *Le Grand Dictionnaire*, 1683, volume premier, page 363, colonne 2). Même mention chez CORONELLI, *Biblioteca universale*, volume IV, 1703, colonne 540. — PAPON, *Histoire générale de Provence*, volume IV, 1786, livre XV, page 725 : « De tous ses ouvrages, le plus remarquable est le Poème qu'il fit sur la guerre de Charles V en Provence. »

## CHAPITRE II

### L'INVASION DE LA PROVENCE EN 1536

#### Les guerres d'Italie

Avec les « guerres d'Italie », la France entra, de 1494 à 1559, dans une longue suite de onze conflits par lesquels les rois de France cherchèrent à faire valoir leurs droits héréditaires sur le royaume de Naples et le duché de Milan.

L'affaire est fort embrouillée...

Louis I<sup>er</sup> (1339-1384), comte puis duc (en 1360) d'Anjou, fondateur de la troisième maison d'Anjou branche cadette des Valois, ayant été adopté en 1380 par la reine Jeanne I<sup>re</sup> de Naples, reçut, à la mort de celle-ci en 1382, ses possessions en héritage<sup>1</sup>. Mais un neveu de la reine, Charles de Durazzo, réclama le royaume, s'y établit militairement et conserva le pouvoir effectif avec le soutien du pape Urbain VI.

Louis II (1377-1417), fils de Louis I<sup>er</sup>, et son fils Louis III (1403-1434) ne purent prendre possession de ce royaume, d'autant

---

<sup>1</sup> La reine Jeanne I<sup>re</sup> de Naples (morte le 27 juillet 1382) tenait son royaume de son père Charles de Calabre (1298-1328), qui le tenait lui-même de son père, Robert d'Anjou (1277-1343), comte de Provence, couronné roi de Naples à la mort de son père Charles II d'Anjou en 1309.



plus que le roi d'Aragon, Alphonse V le Magnanime, commençait à s'y intéresser, ainsi qu'à la Provence. René I<sup>er</sup> d'Anjou, « le bon roi René » (1409-1480), fils de Louis II et frère de Louis III, n'arriva pas davantage à arracher son royaume de Naples des griffes du souverain aragonais, qui s'en empara en 1442 ; et son neveu Charles V (1446-1481), resté sans enfants, légua son comté de Provence et ses droits sur Naples au roi de France Louis XI.

Mort en 1483, Louis XI n'eut guère le temps de s'intéresser au royaume de Naples. En revanche, son fils Charles VIII (1470-1498), tenta d'y recouvrer tous ses droits. La région était dans une situation politique complexe : Florence, Milan et Naples luttaient pour contrer la puissance vénitienne ; et le siège du pape régnant Alexandre VI Borgia était fort convoité par le cardinal Giuliano della Rovere, le futur Jules II. Charles VIII mort précocement, son successeur Louis XII (1462-1515) poursuivit la reconquête de Naples en y ajoutant les prétentions des Orléans sur le duché de Milan.

Malgré plusieurs guerres — première guerre d'Italie (1494-1497), Charles VIII ; deuxième (1499-1500), troisième (1501-1504) et quatrième guerres (1508-1513), Charles VIII et Louis XII ; cinquième guerre (1515-1516), François I<sup>er</sup> — les souverains français ne parvinrent pas à leurs fins.

Charles de Habsbourg (1500-1558) hérita de quatre dynasties : Bourgogne, Habsbourg, Aragon et Castille. Au décès de son père Philippe le Beau en 1506, il devint « duc de Bourgogne », c'est-à-dire souverain du Brabant, des Flandres, de la Hollande et de la Franche-Comté ; à la mort de son grand-père maternel Ferdinand II d'Aragon le Catholique en 1516, il hérita des couronnes d'Aragon, de Naples et de Sicile ; il s'autoproclama roi de Castille au détriment de sa mère qui en était la souveraine

en titre ; et son grand-père paternel l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, à son trépas en 1519, lui légua les duchés autrichiens.

Élu « roi des Romains » le 28 juin 1519, il ne fut officiellement couronné empereur du Saint Empire romain germanique que le 24 février 1530, sous le nom de Charles V<sup>2</sup> : il était alors le monarque chrétien le plus puissant.

Le règne de Charles Quint fut essentiellement marqué par sa rivalité avec le roi de France François I<sup>er</sup>, qui avait également brigué la couronne impériale : le roi de France voulait, à la suite de ses prédécesseurs, rentrer en possession de Naples et du Milanais ; et l'empereur souhaitait récupérer le duché de Bourgogne, dont il ne possédait plus que le titre.

En effet, en 1032, à la mort sans postérité de Rodolphe III « roi des Deux-Bourgognes » — c'est-à-dire du royaume de Bourgogne et du royaume d'Arles, — l'empereur romain germanique Conrad II le Salique hérita de ses possessions. Après avoir vaincu son cousin Eudes II de Blois qui, en tant qu'héritier plus direct de Rodolphe prétendait lui aussi à sa succession, Conrad annexa les Deux-Bourgognes au Saint-Empire. Ses successeurs, possesseurs de royaumes éloignés, renoncèrent progressivement à leur suzeraineté, devenue honorifique... jusqu'à ce que, le 4 juin 1365, l'empereur Charles IV se fasse couronner roi d'Arles en la cathédrale Saint-Trophime. Mais, rappelé dans ses fiefs par des affaires importantes, il décida d'abandonner son « royaume d'Arles » et céda tous ses droits à Louis I<sup>er</sup> duc d'Anjou. Le comté de Provence resta aux mains des ducs d'Anjou jusqu'à ce que Charles du Maine, héritier du roi René et mort sans descendance, cédât la Provence au roi de France Louis XI. Les visées de l'empereur n'étaient donc pas fondées et François I<sup>er</sup> se devait de rappeler ses droits légitimes.

<sup>2</sup> *Carolus quintus*, d'où Charles Quint.

Le traité de Noyon, conclu le 13 août 1516 entre François I<sup>er</sup> et Charles I<sup>er</sup> roi des Espagnes et futur Charles Quint, confirma, après la grande victoire française de Marignan le 14 septembre 1515, la possession du Milanais au roi de France. Mais Charles, devenu empereur en 1519, menaça le Milanais, que les Français perdirent à la bataille de la Bicoque le 27 avril 1522. François I<sup>er</sup> fit une nouvelle offensive, récupéra son duché à la fin octobre 1524 et décida de poursuivre sur Pavie capitale de la Lombardie, mais y connut une grande défaite le 24 février 1525 : fait prisonnier, il dut, par le traité de Madrid le 14 janvier 1526, renoncer à ses prétentions sur l'Italie.

Malgré une septième guerre (1526-1529), François I<sup>er</sup> ne put se maintenir dans le nord de l'Italie. Pour mieux contrer l'empereur, le roi de France noua alors des alliances avec les ennemis de l'Empire, principalement la Ligue de Smalkalde réunissant les princes allemands de confession luthérienne et l'Empire ottoman.

62

### La huitième guerre d'Italie

La campagne de Provence à l'été 1536 n'a guère intéressé les historiens car l'empereur y connut un échec retentissant et n'obtint rien pour l'avancement de ses affaires : cette aventure de très courte durée n'a pas fait varier l'Histoire et c'est ce qui explique le peu d'intérêt qu'elle a suscité.

La chronologie exacte des événements n'a jamais été totalement établie : les premiers historiens produisent des récits très peu datés et différent – voire divergent – entre eux sur de nombreux points. Il faut attendre le début du XIX<sup>e</sup> siècle pour obtenir des informations plus fiables assises sur des documents authentiques, archives et correspondances privées notamment. Une première mise en ordre chronologique a été effectuée par

Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi en 1833 et complétée par Victor-Louis Bourrilly<sup>3</sup> en 1918. La reprise et le recoupement de l'ensemble des sources permet aujourd'hui de mieux établir la réalité des faits.

Le 24 octobre 1535 à une heure du matin, Francesco Sforza, duc de Milan « par la grâce de Charles Quint », mourut sans héritiers. Antonio de Leiva prit possession du duché au nom de l'empereur, mécontentant ainsi les États italiens qui auraient préféré le voir rester indépendant. Par ailleurs, François I<sup>er</sup> exigeait de recouvrer Milan et la Lombardie, perdus à Pavie en 1525 : il considérait que le duché devait lui faire retour, soit directement à lui-même, soit à son second fils Henri duc d'Orléans mari de Catherine de Médicis<sup>4</sup>, voire éventuellement à son troisième fils Charles duc d'Angoulême que l'on marierait alors à une nièce de Charles Quint.

La mort du duc Francesco Sforza remit la délicate question sur le tapis et les deux antagonistes étaient prêts à recourir aux armes pour faire valoir leurs prétentions respectives.

Toutefois, Charles Quint rentrait d'Afrique et, s'il était auréolé de ses succès militaires, il avait épuisé dans cette guerre toutes ses ressources ; il devait, par ailleurs, s'assurer des alliances sur lesquelles il pourrait compter dans le cas d'un nouveau conflit, consulter le pape Paul III et les autres États ita-

63

<sup>3</sup> SIMONDE DE SISMONDI (Jean-Charles-Léonard), *Histoire des Français*, volume XVI, 1833, chapitre VI, pages 409-467 ; et chapitre VII, pages 468-530. — BOURRILLY (Victor-Louis), « Charles Quint en Provence, 1536 », *Revue historique*, 43<sup>e</sup> année, tome CXXVII, janvier-avril 1918, pages 209-280.

<sup>4</sup> Par cette alliance, le roi de France espérait que les Médicis agiraient de manière à constituer à Henri une puissante souveraineté en Lombardie.



liens — Lucques, Sienne, Ferrare, Venise, — amadouer les princes de l'Empire et le landgrave de Hesse ; il lui fallait enfin renouer avec Henri VIII d'Angleterre qu'il avait mécontenté en s'opposant à son divorce.

Quant à François I<sup>er</sup>, il n'était pas prêt non plus : il envoya Guillaume de Furstemberg faire des levées dans « les Allemagnes » et dépêcha Guillaume du Bellay sieur de Langey auprès des princes protestants réunis dans la ligue de Smalkalde et des catholiques ducs de Bavière ; Jacques Colin abbé de Saint-Ambroise alla s'assurer du duc de Gueldre ; les ambassadeurs Jean du Bellay à Rome, Jean de Langeac à Ferrare et Étienne de Laigues à Venise contrecarrèrent les menées impériales, tout en recrutant les bandes disponibles ; enfin, Jean de la Forest, ambassadeur du roi près l'Empire ottoman, conclut en février 1536 avec le sultan Soliman un traité de commerce et passa des accords militaires avec Barberousse.

Le roi de France disposait toutefois d'une armée royale : pour éviter de devoir faire toujours appel à des soldats étrangers, il avait réformé, par l'ordonnance du 12 février 1534, sa « gendarmerie », recrutée principalement dans la noblesse ; et l'ordonnance du 24 juillet 1534 avait établi sept légions de six mille hommes chacune<sup>5</sup>, en Normandie, Bretagne, Picardie, Bourgogne, Dauphiné, Languedoc et Guyenne, dont le roi nommait les colonels et les capitaines.

Les deux souverains avaient intérêt à jouer les procrastinateurs et, comme chacun se défiait de l'autre et était prêt à trahir ses propres engagements, l'affaire du Milanais était quasiment insoluble...

<sup>5</sup> Soit quarante-deux mille hommes : trente mille hallebardiers ou piquiers et douze mille arquebusiers.

François I<sup>er</sup> « résolut de s'emparer avant tout des États de la maison de Savoie, et de les incorporer à sa monarchie, pour qu'ils lui assurassent ensuite une communication facile avec les conquêtes qu'il pourroit faire en Lombardie<sup>6</sup> ». Il mit en demeure son oncle, le duc de Savoie et beau-frère de Charles Quint<sup>7</sup>, en lui envoyant Guillaume Poyet, président du parlement de Paris et porteur de ses exigences : du chef de sa mère, il demandait une part de l'héritage de son aïeul Philippe II ; en qualité de dauphin du Viennois et de comte de Provence, il réclamait quelques places du Piémont. Pour mieux marquer sa détermination, il protégea ouvertement les Genevois en révolte contre le duc et rassembla une armée aux frontières de la Bresse et de la Savoie. Enfin, la Cour se fixa à Lyon, position la plus centrale, en février 1536 et l'amiral de France Philippe Chabot<sup>8</sup> fut nommé lieutenant général.

L'empereur, de retour de Tunis, arriva à Naples le 25 novembre 1535. Pour gagner du temps afin de mieux fortifier le Milanais, il multiplia les arguties : il ne voulait parler que du duc d'Angoulême pour le Milanais car son frère Henri, marié à une Médicis, pouvait émettre des prétentions sur certaines régions

<sup>6</sup> SIMONDE DE SISMONDI, *Histoire des Français*, volume XVI, page 442.

<sup>7</sup> Charles III de Savoie (1486-1553), bossu ; marié à Villefranche, le 29 septembre 1521, avec Béatrice de Portugal, ce qui le fait beau-frère de Charles Quint. Il régna de 1504 à 1553. Allié à François I<sup>er</sup>, il se tourna, après Pavie, vers Charles Quint. Ses États étaient convoités par tous ses voisins.

<sup>8</sup> Philippe Chabot (1492-1543), seigneur de Brion et d'Aspremont, comte de Charny et de Buzançais, chevalier des ordres de Saint-Michel et de la Jarretière, gouverneur de Bourgogne et de Normandie, amiral de France. Prisonnier à Pavie avec François I<sup>er</sup>, il négocia habilement la libération du roi.

d'Italie : le duc d'Angoulême devrait alors épouser une nièce de l'empereur, ce qui garantissait que le duché de Milan ne serait jamais réuni à la couronne de France.

### *Février 1536*

Samedi 5 février 1536 : François I<sup>er</sup> revendique le Milanais pour son deuxième fils le duc d'Orléans. Il envoie à Charles Quint un ultimatum expirant le 1<sup>er</sup> mars suivant : l'empereur le reçoit à Naples vers le milieu du mois.

Vendredi 11 février : François I<sup>er</sup> signe la commission qui enjoint à l'amiral Chabot d'attaquer la Savoie.

Lundi 21 février : l'empereur répond à l'ambassadeur de France Dodieu de Vély qu'il est prêt à engager la conversation sur le duc d'Orléans. Parallèlement, il presse son épouse l'impératrice Isabelle de rassembler de l'argent et de mettre le Roussillon et la Navarre à l'abri d'une invasion ; il envoie Doria réorganiser la flotte à Gênes et renouvelle son alliance avec Venise.

Mercredi 23 février : François de Bourbon comte de Saint-Pol envahit la Bresse. Il prend ensuite le Bugey, le Valromey et entre en Savoie : le duc de Savoie se réfugie à Nice.

### *Mars 1536*

Début mars : François I<sup>er</sup> réclame à son oncle Verceil, Chieri, Asti, Coni, Fossano et Nice. Sur le refus du duc, le roi réduit ses prétentions à Turin et Verceil. — François I<sup>er</sup> a rassemblé une armée à Grenoble et Briançon : huit cents hommes d'armes, mille cheveu-légers, quatre mille légionnaires du Dauphiné ; sept à huit mille légionnaires picards, normands, champenois et languedociens ; deux mille aventuriers fran-

çais, trois mille italiens, six mille lansquenets et deux parcs d'artillerie.

Lundi 6 mars : cette armée se met en marche sous le commandement de l'amiral Chabot et prend aussitôt Turin.

Mercredi 8 mars : dans une note adressée à l'empereur, le roi : 1<sup>o</sup> demande le Milanais pour le duc d'Orléans et l'usufruit pour lui-même ; 2<sup>o</sup> se refuse à abandonner le moindre de ses alliés, ni le duc de Gueldre ni les princes protestants allemands.

Mercredi 22 mars : Charles Quint quitte Naples pour Rome. Il fait avancer vers l'Italie septentrionale l'armée qu'il a ramenée de Tunis.

Jeudi 23 mars : les troupes de l'amiral Chabot se mettent en marche et prennent rapidement Suse, Turin, Chivasso, Fossano, Pignerol, Chieri ; le duc de Savoie ne peut résister et se retire à Verceil, sur l'autre rive. En mettant ainsi la main sur la Savoie et le Piémont, le roi de France veut s'assurer la liberté du passage des Alpes en cas de guerre et avoir un gage à échanger contre le Milanais en cas de négociations.

### *Avril 1536*

Mercredi 5 avril : Charles Quint fait une entrée triomphale à Rome. Le lendemain il a une longue entrevue avec le pape, restée secrète.

Vendredi 7 avril : Dodieu de Vély et Hémard de Denonville, les ambassadeurs de France à Rome, apprennent du pape que l'empereur ne veut pas donner le Milanais au duc d'Orléans. — Les Français arrivent sur la Dora Baltea et Chabot établit son camp à Savigliano, au nord de Coni (province de Saluces). — Leiva se porte au secours du duc de Savoie avec dix mille hommes et s'établit face à Chabot. — Chabot reçoit du roi l'ordre de marcher sur Verceil.

Samedi 15 avril : Chabot franchit la Dora-Baltea. Le même jour, le cardinal Jean de Lorraine, plénipotentiaire du roi, quitte la Cour, alors établie à Saint-Rambert-sur-Loire (Forez), pour se rendre auprès de l'empereur.

Dimanche 16 avril : jour de Pâques.

Lundi 17 avril : l'empereur abat ses cartes. Devant le pape, les cardinaux et les ambassadeurs, il prononce un long discours en espagnol sur ses relations avec le roi de France, se donne le beau rôle et fait deux propositions : donner le duché de Milan au duc d'Angoulême en échange de l'évacuation du Piémont, ou bien vider le conflit par un duel dont l'enjeu serait constitué par la Bourgogne et le Milanais et au terme duquel le vainqueur devrait ensuite repousser les assauts des Infidèles<sup>9</sup>.

Mardi 18 avril : le cardinal de Lorraine arrive au camp de Savigliano, où Chabot s'apprêtait à attaquer Verceil. Le cardinal lui remontre que Verceil fait partie du duché de Milan et part s'entretenir avec Antonio de Leiva avec qui il décide une trêve de huit jours. Chabot en profite pour établir un camp mieux fortifié à Carignano sur l'autre rive du Pô, renforcer la défense de Turin et occuper Fossano, Vigone, Savigliano, Coni et d'autres villes le long du Pô ; toutes ces opérations sont achevées le 29 avril. — Charles Quint quitte Rome.

Dimanche 23 avril : l'empereur fait son entrée à Sienne.

Lundi 24 avril : par une déclaration solennelle, le pape Paul III refuse de soutenir l'un ou l'autre parti et il interdit à ses sujets de s'engager dans le conflit à venir.

<sup>9</sup> Du Bellay, Giovio ou Simonde de Sismondi donnent la date du 8 avril, mais, durant le séjour à Rome de Charles Quint, il y eut une activité diplomatique intense et plusieurs réunions furent tenues.

Du lundi 24 au mercredi 26 avril : à Sienne, le cardinal de Lorraine fait le siège de l'empereur pour qu'il accepte les conditions du roi de France, mais Charles Quint se sent en position de force et ne lâche rien. En effet : des troupes d'Allemagne sont arrivées dans le Milanais ; l'armistice intervenu entre l'amiral Chabot et Leiva a stoppé l'offensive française et permis aux Impériaux de se fortifier le long du Pô et du Tessin ; l'armée revenue d'Afrique s'approche, augmentée des bandes recrutées localement.

Samedi 29 avril : l'empereur entre à Florence et y reste jusqu'au 4 mai. — Le cardinal de Lorraine arrive à Rome : le lendemain, il trouve le pape bien décidé à ne pas prendre parti dans un conflit qu'il désapprouve.

Fin avril : obligés de se multiplier sur toutes les frontières du royaume, les Français abandonnent leur camp et décident de ne conserver que les villes du Piémont défendables, c'est-à-dire Turin, Fossano et Coni. Une seconde ligne de défense est constituée sur les points de passage : Pignerol, Vigone, Villafranca, mont Genève. Toutes ces cités sont aménagées pour accueillir des troupes et soutenir les assauts à venir. — Henri VIII d'Angleterre, sollicité par Charles Quint de renouveler ses traités, suspecte la sincérité de l'empereur : il préfère rester fidèle à l'alliance française et l'ambassadeur français à Londres, Antoine de Castelnau, multiplie les bons offices auprès de lui.

### ***Mai 1536***

Lundi 8 mai : à l'expiration de l'armistice conclu le 18 avril, Leiva passe la Sesia et s'avance jusqu'à Chivasso (mercredi 10 mai) puis Settino (vendredi 12 mai). Mais Leiva est malade et il stoppe là sa progression.

Mercredi 17 mai : le cardinal de Lorraine retrouve la Cour à Saint-Rambert (Forez) et informe le roi de l'échec de sa mission. François I<sup>er</sup> arrête alors son plan : toutes les frontières sont mises en défense ; les troupes recrutées seront rassemblées autour de lui et réparties ensuite au fur et à mesure que l'empereur dévoilera ses plans ; Henri d'Albret roi de Navarre est chargé de lever quatre mille hommes de pied pour la défense du Languedoc ; en Picardie, le duc Charles de Bourbon-Vendôme, assisté du sieur de la Rochepot frère puîné de Montmorency, installera de fortes garnisons ; en Champagne, le duc Claude de Guise et Robert de La Mark se hâteront de fortifier la frontière du côté du Luxembourg.

Jeudi 18 mai : Germain d'Urre sieur de Mollans est nommé viguier perpétuel de Marseille<sup>10</sup>.

Mercredi 24 mai : Charles Quint arrive à Alexandrie, dans la plaine du Pô ; il a un long entretien avec Andrea Doria.

Vendredi 26 mai : Charles Quint est à Asti où ses troupes se joignent à celles de Leiva. Au total : onze mille lansquenets, sept mille Italiens, deux mille Espagnols, des bandes ramenées d'Afrique ou levées dans le sud de l'Italie, soit plus de quarante mille fantassins. Leiva s'avance vers Moncalieri. — Le duc de Savoie veut reconquérir Turin mais la ville est fortement défendue par Claude d'Annebault et Charles de Coucis avec quatre mille légionnaires, quinze mille aventuriers gascons et deux mille Italiens.

Fin mai : Guillaume du Bellay seigneur de Langey va resserrer les liens avec les princes protestants allemands. — L'ambassadeur français auprès des cantons suisses, Daugerant de

<sup>10</sup> Honorat de Valbelle (*Histoire journalière*, volume I, page 280) donne la date du 5 juin, fête de la Pentecôte : il doit s'agir du jour où la nomination est arrivée à Marseille.

Boisrigault, s'active également à lever des troupes et à déjouer les intrigues impériales.

### Juin 1536

Jeudi 1<sup>er</sup> juin : le roi rappelle à lui l'amiral Chabot, qui entre en disgrâce pour ne pas avoir attaqué Verceil comme le lui prescrivait le premier ordre reçu. Il confie le commandement général au marquis de Saluces, commettant ainsi une erreur considérable : en effet, le marquis était en instance auprès de l'empereur pour obtenir le marquisat de Montferat dont la lignée venait de s'éteindre ; il demandait aussi en mariage la fille d'Antonio de Leiva ; enfin, il voulait que le roi de France, qui venait de conquérir le Piémont, lui restituât dix-sept places, soutenant qu'elles avaient été usurpées à son détriment par les ducs de Savoie. — François I<sup>er</sup> ordonne la levée de troupes en Picardie et Champagne. — Jean d'Humières, nommé le 31 mai lieutenant général du roi en Dauphiné, Savoie et Piémont, se met en route et établit son quartier-général à Embrun : il occupe solidement les vallées vaudoises, la vallée de la Dora Riparia, la Maurienne, le Queyras, Briançon, Château-Dauphin, Barcelonnette et les accès au mont Genève et au mont Cenis ; plus au nord, il occupe la Tarentaise et le Val d'Aoste. Genève est définitivement perdue pour le duc de Savoie. Mêmes précautions dans les hautes vallées de la Durance et de ses affluents. — Guillaume de Furstemberg et ses lansquenets vont envahir les Terres-Neuves<sup>11</sup> et le val de Luserna, avec ordre de faire le *gast* si l'ennemi voulait passer par là. — Les compagnies

<sup>11</sup> Terreneuve ou Terresneuves : les hautes vallées de l'Ubaye, du Var, de la Tinée et de la Roya.

de Bonneval et de Jean-Paul da Ceri, les bandes de Christophe Guasco et du marquis de Saluces sont envoyées en Provence et mises à la disposition du comte de Tende. — Jean de Bouliers et son frère Antoine sont envoyés dans la haute vallée de la Stura et fortifient ses principales places, notamment Roccasparvera.

Dès le début juin, on hâte les travaux de fortification de Marseille : le gouverneur fait réparer les remparts et consolider les portes ; les alentours sont rasés ; on commence la construction d'un fort sur la colline de Notre-Dame de la Garde ; remise en état de l'artillerie et notamment du gros basilic. Des troupes très nombreuses sont amassées progressivement dans la ville sous le commandement du comte de Tende grand sénéchal du roi, d'Antoine de la Rochefoucauld sieur de Barbezieux et d'Antoine Deprez sieur de Montpezat ; arrivent aussi les troupes libérées par la capitulation de Fossano. La marine est commandée par les frères d'Ornezan, notamment Bertrand d'Ornezan baron de Saint-Blancard.

Mardi 6 juin : Leiva laisse devant Turin, qu'il renonce à prendre, douze à treize mille hommes ; Jean d'Humières parvient à rester en communication avec la ville et à la ravitailler en argent. Leiva porte le siège devant Fossano défendue par les sieurs de Montpezat et de Villebon.

Mercredi 7 juin : le marquis de Saluces abandonne Fossano et se retire sur ses terres. Montpezat y fait transporter l'artillerie de Coni. La garnison tiendra trois semaines.

Dimanche 11 juin : Anne de Montmorency est envoyé auprès de l'ambassadeur impérial, le vicomte de Lombecke, pour lui signifier son renvoi. — Montmorency rentre en grâce auprès du roi après avoir été tenu à l'écart des affaires depuis six mois : il est pressenti pour le commandement de l'armée royale.

Mercredi 14 juin : le marquis de Saluces demande congé à Montmorency ; le 17 juin il renvoie au roi son collier de l'Ordre de Saint-Michel et passe aux Impériaux. Sa défection livre à l'ennemi tout le sud-Piémont.

Samedi 24 juin : les assiégés de Fossano, sans nourriture ni munitions et coupés des autres troupes françaises, doivent capituler mais Montpezat obtient de se maintenir dans la ville jusqu'au 4 juillet. Un messenger part aussitôt vers le roi qui reçoit la nouvelle le 28 juin. — Après la capitulation de Fossano, sa garnison est redistribuée sur Roccasparvera, Château-Dauphin, Pignerol et Exilles : les Français ne conservent que Pignerol et Turin mais d'Humières a parfaitement verrouillé la frontière des Alpes. — Les Impériaux occupent la plaine ainsi que Coni, Saluces, Mondovi et Tende ; l'empereur établit son quartier général à Savigliano.

Fin juin : Charles Quint reçoit à Savigliano la visite des légats du pape qui insistent en faveur de la paix. L'empereur est en position de force et a de nombreuses troupes disponibles : la guerre est inévitable.

### **Juillet 1536**

Début juillet : les Impériaux déclenchent une offensive dans le nord et prennent le château de Hondecourt. — François de Scépeaux sire de Vieilleville<sup>12</sup>, envoyé par le roi, se rend auprès du vice-légat du pape à Avignon et envahit la ville par surprise : Giano de Melfi et Stefano Colonna y établissent l'assiette d'un futur camp.

Mercredi 5 juillet : Georges de Selve, évêque de Lavaur et ambassadeur à Venise, informe le roi que l'empereur l'attaquera par la Provence.

<sup>12</sup> Voir ses *Mémoires*.

Jeudi 6 juillet : à Marseille, on commence à démolir la maison de l'aumône et Saint-Ferréol, dont les pierres sont portées à La Garde pour la construction d'une forteresse. Le vendredi 7, on hisse une première grosse pièce de bronze à La Garde et, le lendemain, une seconde ; accumulation de boulets et de poudre. Des troupes viennent renforcer la garnison <sup>13</sup>.

Mercredi 12 juillet : Barbezieux, vice-roi de Marseille, apprend que cinq galères ennemies ont attaqué Antibes. La place ayant fortement répliqué, l'attaquant dut se replier, ayant perdu de nombreux hommes et deux galères. — À la mi-juillet, les galères du roi attaquent dix-sept galères ennemies : elles en coulent trois et font prisonnier le prince d'Orange <sup>14</sup>.

Jeudi 13 juillet : conseil de guerre à Savigliano. Toutes les voies du nord étant trop bien défendues ou difficiles, on décide que l'attaque aura lieu par la route du littoral, Charles Quint disposant de la place de Monaco que le seigneur Étienne Grimaldi a mise en sécurité ; les galères de Doria accompagneront l'armée ; le royaume de France sera envahi par le sud. L'empereur reprend ainsi le plan du connétable de Bourbon... qui avait si bien échoué en 1524 ! Le comte de Nassau attaquera par la Picardie et la Champagne et menacera Paris. — L'armée impériale s'ébranle. Elle est formée en trois colonnes : la première, avec l'artillerie et les bagages, s'embarque à Savone sur les galères d'Andrea Doria ; la seconde colonne prend la route directe de Fossano à Nice, réunissant Ferrante Gonzaga avec ses cheveu-légers, le marquis del Vasto et ses Espagnols, la maison de l'empereur et Antonio de Leiva ; la troisième colonne, formée des troupes ita-

liennes, part de Coni et passe par le col de Tende ; et toutes trois convergent vers Nice, lieu de concentration générale des troupes.

Vendredi 14 juillet : le grand maître de la maison du roi, Anne de Montmorency, reçoit les lettres patentes lui accordant tous pouvoirs pour la direction de la guerre qui s'annonce.

Dimanche 16 juillet : Montmorency annonce son départ pour la Provence. Avant de quitter Lyon, où la Cour s'est établie, il assure définitivement la défense des places du nord.

Lundi 17 juillet : les galères de Doria attaquent de nouveau Antibes avec des forces plus importantes ; les Napolitains de Fernand de Sanseverino donnent l'assaut ; le seigneur Gaspard Grimaldi doit abandonner la ville et se replier vers Grasse <sup>15</sup> après avoir tué plus de trois cents ennemis <sup>16</sup>.

Vendredi 21 juillet : après avoir nommé le cardinal Jean du Bellay gouverneur de Paris et de l'Île-de-France, Montmorency quitte Lyon. — Henry VIII, roi d'Angleterre, écrit, de son château de Douvres, à Charles Quint en faveur de François I<sup>er</sup> son « très-chier et très-amé frère, cousin et perpétuel allié, le roy très-chrestien » ; il prie l'empereur d'arrêter son offensive guerrière et s'offre comme médiateur <sup>17</sup>.

Mardi 25 juillet, fête de saint Jacques : l'empereur passe le fleuve Var et entre à Saint-Laurent. Doria, qui commande la marine, bat la côte de ses canons et maîtrise tout le littoral jusqu'à Hyères. Sur la route de Fréjus, un incendie est allu-

<sup>15</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume I, page 284.

<sup>16</sup> GERMAIN, *Historia brauissima*, vers 68. GIOVIO, *Histoire*, volume II, livre XXXV.

<sup>17</sup> GRANVELLE, *Papiers d'État*, volume II, pages 470-472. L'empereur reçut cette lettre le 9 août, alors qu'il se trouvait à Tourves et lui envoya sa réponse le 11 août (GRANVELLE, *Papiers d'État*, volume II, pages 477-478).

<sup>13</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume I, page 281.

<sup>14</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume I, page 284.



mé dans les pins de l'Estérel : les Impériaux ont des victimes et perdent une partie de leur bagage. — Montmorency arrive à Avignon où trente mille hommes sont déjà rassemblés. Il décide de ne pas attaquer l'empereur et de le laisser s'épuiser dans un pays dévasté n'offrant aucune ressource à une armée en marche.

Jeudi 27 ou vendredi 28 juillet : Montmorency est à Aix où il trouve Claude de Savoie comte de Tende et gouverneur de la Provence, Jean Caracciolo prince de Melfi et Stefano Colonna qui ont déjà commencé à fortifier la ville pour la mettre en état de défense : destruction des bourgades, jardins et constructions à l'entour des remparts, préparation d'un camp fortifié au quartier Saint-Jean. Montmorency inspecte la ville et ses environs, juge la position inadéquate mais, devant l'enthousiasme des officiers présents, renvoie sa décision à son retour de Marseille.

Fin juillet : Charles Quint s'arrête quelques jours<sup>18</sup> à Fréjus pour y regrouper son armée et la passer en revue. Il a rassemblé quarante-cinq mille fantassins, cinq mille cavaliers, une importante artillerie et une grosse force navale. Les lansquenets sont commandés par Louis de Bavière et le duc de Savoie ; les Espagnols par Alfonso d'Avalos marquis del Vasto et Fernand Alvarez de Tolède duc d'Albe ; les Italiens par le prince de Salerne et Ferrante Gonzaga prince de Melitto. Antonio de Leiva prince d'Ascoli, goutteux, est porté sur une civière. L'armée doit traverser la Provence, en direction d'Aix, par l'antique *via Aurelia*.

Dimanche 30 et lundi 31 juillet : Montmorency visite Marseille ; il ordonne au baron de Saint-Blancard de courir la côte avec treize galères. Au retour, il repasse rapidement par Aix : il

décide d'abandonner la ville et de reporter la ligne de résistance sur le Rhône et la Durance ; tout ce qui pourrait servir aux ennemis sera détruit et les habitants auront six jours pour évacuer leurs biens et leurs denrées. — À Aix, Toulon et Marseille les garnisons sont renforcées. — Germain d'Urre sieur de Mollans juge Grasse indéfendable, fait des brèches dans les remparts et s'en revient par la vallée de l'Argens. — Ordre est donné de faire le gast devant les troupes ennemies au fur et à mesure de leur progression : Jean de Bonneval, adjoint au gouverneur de la province, en est chargé ; il se dirige vers Nice et prescrit partout le gast ; le seigneur de Callian, Louis de Grasse, donne l'exemple ; Joseph de Ville-neuve marquis de Trans en fait autant à Callas ; à Carcès Jean de Pontevès met lui-même le feu à ses récoltes et distribue son vin aux soldats ; Maure de Novate va faire le gast à Digne. — Après avoir gâté Brignoles, Bonneval va à Saint-Maximin. Il achève les destructions à Aix. Les archives du parlement et de la chambre des comptes sont évacuées au château des Baux, propriété de Montmorency. — Jean de Bonneval poursuit le gast sur Salon et arrive à Avignon.

### Août 1536

Dans le Nord, les Impériaux visent Paris par la vallée de l'Oise. Ils occupent Bray-sur-Somme, attaquent Saint-Riquier et Guise. Ils tentent de surprendre Saint-Quentin : la ville étant trop bien défendue, ils se détournent sur Péronne, qui résiste héroïquement du 12 août au 11 septembre et stoppe ainsi l'offensive impériale.

En Provence, les lansquenets de Furstemberg occupent Barcelonnette et les Terres-Neuves ; René de Montejean tient la Maurienne ; toutes les troupes disponibles de Savoie et Dau-

<sup>18</sup> GERMAIN, *Historia brauissima*, vers 86, précise *octo lucas*, « huit jours ».

phiné sont envoyées à Avignon : le prince de Melfi et Stefano Colonna ont aménagé l'emplacement, installé dans la plaine à l'est et au sud-est de la ville, entre le Rhône et la Durance. — Dans la première semaine d'août, la dévastation méthodique du pays est accomplie. L'ennemi avance facilement, sans rencontrer aucune résistance, mais dans un pays totalement dépourvu de ressources.

Mardi 1<sup>er</sup> août : de Lambesc, Montmorency prévient le roi qu'Aix ne sera pas défendue car la ville n'est pas tenable et il faudrait un mois de travaux et six mille hommes pour la défendre. La ligne de défense est reportée sur le Rhône et la Durance, de Marseille à Bouc, Arles, Tarascon et Avignon. De fortes garnisons sont installées à Tour-de-Bouc et Fos.

Mercredi 2 août : l'avant-garde impériale commandée par Ferrante Gonzaga est à Roquebrune, à l'ouest de Fréjus. De Fréjus, l'armée a décidé de passer par la vallée de l'Argens et l'ancienne *via Aurelia* : Le Luc, Brignoles, Tourves et Saint-Maximin. L'avant-garde est précédée des cheveu-légers de Ferrante Gonzaga qui font fonction d'éclaireurs.

Vendredi 4 août : l'empereur est au Muy. — Le roi, qui a quitté la Cour à Lyon, entre à Vienne. — Malgré les ordres de Bonneval, Montejean, Boisy, La Molle, Wartis et Sampiero avec cent cinquante hommes d'armes et trois cents de pied quittent leur camp de Tourves et vont à la rencontre de l'ennemi aux environs du Luc, lui donnent une chaude alarme et se replient vers Brignoles où ils doivent s'arrêter pour la nuit. L'ennemi les y surprend au petit matin : dans leur retraite, ils sont stoppés au lieu-dit Gaylet où, après une sanglante échauffourée, ils sont faits prisonniers.

Vendredi 4 août : Montmorency visite Arles, premier pont sur le Rhône en venant de la mer. La ville sera entièrement fortifiée en deux semaines par le prince de Melfi et Stefano Co-

lonna et accueillera l'artillerie d'Antoine d'Ancienville ainsi que les troupes de Melfi, Bonneval, Claude Gouffier, Jean de Foix, Jacques d'Anglure, Stefano Colonna, Claude Putrein, Pierre de Mars, Philibert de Rivoire et du baron de Rieux. — De même pour Beaucaire et Tarascon, que les Impériaux auraient pu attaquer en remontant le Rhône : les châteaux sont réparés et complétés de fossés et remparts ; cinq cents hommes y sont cantonnés, commandés à Beaucaire par Louis de Rabodanges et à Tarascon par Jean de Saint-Rémy.

Samedi 5 ou dimanche 6 août : Montmorency arrive au camp d'Avignon. Il décide de transformer la position en un camp retranché. On y travaille tout le mois d'août : fossés, voies parallèles et perpendiculaires.

Lundi 7 août : le roi est à Tournon ; il y laisse son fils aîné, le dauphin François, tombé malade après avoir bu un grand verre d'eau glacée à l'issue d'une partie de paume.

Mardi 8 août : l'empereur et le gros de l'armée entrent à Brignoles. — François I<sup>er</sup> arrive à Valence. Il y restera jusqu'au 10 septembre. Il fait réparer la ville, y concentre les troupes de Canaples et de Gilbert de Monestay, d'Hippolyte de Gonzague et de Lelio, soit environ douze mille hommes. La voie du Dauphiné est ainsi barrée pour une éventuelle retraite de l'empereur.

Jeudi 10 août : L'empereur quitte Brignoles. Doria ne peut réduire la Grosse Tour qui défend l'accès à la rade de Toulon<sup>19</sup> mais il débarque des troupes probablement à Six-Fours et Sanary ; de là, elles mettent à sac Ollioules et Évenos. La ville de Toulon ne fut guère inquiétée par l'ennemi<sup>20</sup> : dès le

<sup>19</sup> GERMAIN, *Historia brauissima*, vers 315, précise qu'il y perdit trois galères.

<sup>20</sup> LAMBERT, *Histoire de Toulon*, deuxième partie, volume III, page 48 :

mois de mars, sa défense avait été renforcée. — Le dauphin François meurt à Tournon : son écuyer, Sebastiano de Montecuculli, un Italien qui avait été en relations avec Leiva, est accusé et le crime imputé à l'empereur. — Le duc d'Orléans devient dauphin et ne peut plus prétendre au duché de Milan ; François I<sup>er</sup> établit de nouvelles dispositions que le prévôt de Cassano porte à l'empereur : le roi reçoit le Milanais et le transmet aussitôt au duc d'Angoulême ; il restituera dans les six mois les territoires occupés du duc de Savoie ; les litiges seront soumis à l'arbitrage du pape... conditions toujours inacceptables pour l'empereur.

Vendredi 11 août : toutes les troupes sont en place à Avignon. De Valence, où il a accumulé de grandes forces, le roi barre la route du Dauphiné. Marseille est bien fortifiée. Arles, Beaucaire, Tarascon et Avignon forment une ligne infranchissable le long du Rhône. Les Français tiennent tout le nord du Piémont. — L'empereur est à Tourves. Il poursuit par Saint-Maximin. L'armée prend la vallée de l'Arc, passe à Trets.

Dimanche 13 août : l'empereur fait son entrée à Aix<sup>21</sup> ; son armée s'établit sur les bords de l'Arc, au sud-ouest d'Aix, au

---

« Toulon n'avait pas eu à souffrir des événements qui venaient de s'accomplir dans le pays. Quoi qu'en disent quelques-uns de nos historiens, ni la ville, ni la Grosse-Tour ne furent occupées. Les registres des délibérations du conseil ne renferment rien qui puisse nous faire supposer la présence à Toulon, pendant les mois d'août et de septembre, soit d'un parti ennemi venu par terre, soit de la flotte de Doria sur rade. » — Il est vrai que les archives municipales ne mentionnent guère cet événement.

<sup>21</sup> Gaufridi a égaré quelques historiens en alléguant que l'empereur avait dans sa suite un nouveau sénat, qu'il créa de nouveaux fiefs et de nouvelles charges en faveur des siens, qu'il érigea quatre duchés, quatre principautés

lieu-dit le plan d'Aillane<sup>22</sup>. Charles Quint établit son quartier-général à la bastide de Beauvoisin, propriété d'Arnaud Borrilli, trésorier général des finances du roi en Provence.

Tandis que l'armée impériale suit la voie naturelle Argens-Arc, des détachements opèrent des pointes vers la mer et occupent notamment Carnoules et Solliès. Par Trets et Belcodène, l'ennemi s'avance jusqu'à Auriol, mais échoue à Roquevaire qui ouvre la vallée de l'Huveaune et la route de Marseille. Des convois de ravitaillement sont dirigés probablement depuis Hyères et les environs de Toulon vers Aix, par la vallée du Gapeau.

Mercredi 16 août : le marquis del Vasto et Paul de Saxe se rendent au Pont-de-Crau pour reconnaître Arles. Le marquis, grimpé sur une éminence, est repéré : l'alerte est donnée et, pris sous le feu, il fait aussitôt retour à son camp. Les Impériaux se contentent d'occuper le pays délimité par Cabriès, Vitrolles, Berre, Lambesc et Rognes.

Samedi 19 août : Charles Quint arrive avec dix mille hommes sous les murs de Marseille ; il est accompagné du duc d'Albe, du marquis del Vasto, de Ferrante Gonzaga et du comte de Horn, mais les galères de Doria ne sont pas au rendez-vous. L'empereur est découvert et canonné par les galères royales depuis le port de l'Estaque et par la ville : le comte de Horn tombe, mortellement frappé ; il faut retourner à Aix. — Blaise de Montluc, par une opération d'une grande audace, démolit le moulin d'Auriol qui approvisionnait en pain la maison de l'empereur et les six mille Espagnols de sa garde<sup>23</sup>. — Du

---

et quatre marquisats pour être substitués au comté de Provence... toutes affirmations dénuées de fondement.

<sup>22</sup> Ce quartier est aujourd'hui nommé Les Milles.

<sup>23</sup> MONLUC, *Commentaires*, volume I, pages 106-126.

côté de la Durance, les Impériaux s'emparent de Jouques, de Peyrolles, du Puy-Sainte-Réparate sur la rive gauche.

Mardi 22 août<sup>24</sup> : Fabrice Maramaldo franchit la Durance et donne l'assaut à Pertuis ; la population résiste et force l'ennemi à se retirer ; une partie fuit par Cadenet et Sénas en raison d'une crue subite de la rivière ; d'autres sont défaits à Lourmarin et Cucuron. Doria, avec vingt galères et deux frégates, se montre au large de Marseille : comprenant qu'il est arrivé trop tard, il se retire...

Vendredi 25 août : avec toute sa marine, Doria fait une grosse démonstration contre la Tour-de-Bouc : la garnison réplique vertement et l'ennemi doit se retirer. — L'empereur envoie à Toulon cinquante cheval-légers : du côté de Néoules, dans la vallée du Gapeau, ils sont arrêtés par les habitants et massacrés ; les lettres qu'ils devaient remettre à Doria sont apportées à Barbezieux et Montpezat à Marseille<sup>25</sup>.

Samedi 26 août : le pape tente une ultime démarche en envoyant Ambrogio Ricalcati à Charles Quint et Latino Juvenale à François I<sup>er</sup>... mais il ne recueille aucune adhésion dans les deux camps.

Fin août : soixante mille hommes et une abondante artillerie sont en réserve au camp d'Avignon. — Les Impériaux sont bloqués dans leur camp : leur état sanitaire est déplorable, la chaleur écrasante ; les chevaux meurent par centaines faute de fourrage ; l'abus de fruits verts a développé dysenterie et fièvres ; la famine est entretenue par la guérilla incessante des indigènes qui interdit tout ravitaillement.

<sup>24</sup> *Vicesima augusti*, « le vingt août » pour GERMAIN, *Historia brauissima*, vers 326.

<sup>25</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume I, page 288. — Pour Simonde, il s'agissait d'un convoi de vivres allant de Toulon vers Aix.

Jeudi 31 août : un gros détachement d'Impériaux, ayant contourné Marseille, arrive à l'embouchure de l'Huveaune. Les galères de Doria parviennent à débarquer du ravitaillement jusqu'au 5 septembre, mais les convois vers Aix sont systématiquement attaqués et les Impériaux perdent beaucoup de soldats.

### Septembre 1536

Au début du mois de septembre, l'empereur est dans une bien mauvaise posture. Il n'a pu livrer aucun combat et a été repoussé partout. Son armée est bloquée et décimée à Aix par la famine et les maladies : sept à huit mille hommes sont déjà morts. — Depuis le départ de ses troupes vers la France, les Français de Turin commandés par d'Annebault et de Buri ont repris Cirie et la vallée de la Dora Ripara. Guido de Rangogne comte de Mirandole, protégé des Français, disposant de onze à douze mille fantassins et de six cents cheval-légers, a attaqué Gênes par l'est le 30 août ; ayant échoué par manque d'artillerie, il remonta vers le Piémont et les Impériaux durent lever le siège de Turin et s'enfuir, permettant aux Français de reprendre le Piémont et le marquisat de Saluces. — Dans l'Italie du sud, Barberousse et les corsaires turcs ont repris les incursions ; Saint-Blancard, avec douze galères rapides et quelques navires turcs, ravage les côtes espagnoles : Doria n'a plus la maîtrise de la mer.

Samedi 2 septembre : le dauphin Henri arrive au camp ; sa venue stimule les troupes, mais il laisse le commandement et la stratégie au grand maître.

Dimanche 3 septembre : l'empereur, qui ne peut attaquer aucune ville et voit son armée dépérir inexorablement, se résout à cesser sa guerre.

Lundi 4 septembre : dans une lettre au comte de Nassau, Charles Quint lui annonce qu'il a décidé de s'en retourner par le même chemin, car tout ce qu'il a fait reconnaître – Marseille, Arles, le camp retranché d'Avignon, les ponts du Rhône, les passages vers le Dauphiné – lui a paru inattaquable. Ultime diversion : il fait croire à une grosse attaque contre Marseille. Il parvient à faire évacuer sa grosse artillerie et une partie du butin par les galères de Doria embossées dans la baie de l'Estaque.

Jeudi 7 septembre : mort d'Antonio de Leiva.

Vendredi 8 septembre : des navires de l'empereur sont à La Pinède et à Séon, aux environs de Marseille, pour y décharger le ravitaillement qu'ils apportent et charger du butin volé à Aix et aux environs. — Les galères royales conduites par Christophe de Lubiano prennent la mer... mais ne font rien : alors des tartanes marseillaises mettent le désordre chez l'ennemi, pillent les bateaux et coulent même quelques navires. — Tous les jours, les Marseillais sortent de la ville, attaquent l'ennemi et le détroussent <sup>26</sup>.

Dimanche 10 septembre : le bruit ayant couru que l'empereur s'apprêtait à attaquer le camp d'Avignon, le roi quitte Valence.

Lundi 11 septembre : les Impériaux reviennent à Aix, harcelés par les Marseillais. — Dans le Nord, le comte de Nassau lève le siège de Péronne.

Mardi 12 septembre : Doria donne le signal du départ à ses navires. — François I<sup>er</sup> fait son entrée dans le camp d'Avignon.

Mercredi 13 septembre : Charles Quint donne, dans l'après-midi, le signal de la retraite et fait mettre le feu au palais de justice d'Aix. Il a perdu presque la moitié de ses hommes. Il a décidé de s'en retourner à Fréjus par la même route. Re-

traite lamentable : les Impériaux sont constamment harcelés par les soldats du roi et les autochtones.

Vendredi 15 septembre : l'escadre impériale tente d'embarquer les hommes d'armes qui se trouvent à Toulon ; l'opération est rendue difficile par les attaques de la population et l'ennemi doit abandonner plus de cent cinquante chevaux, mules et mulets, ainsi que des bagages <sup>27</sup>.

Mardi 19 septembre : depuis la tour du Muy, quelques habitants attaquent le convoi ennemi. Voyant passer un homme richement vêtu, ils tirent sur lui. L'empereur fait le siège de la tour et Garcilaso entreprend de l'investir : il monte à une échelle, reçoit un panier de pierres sur la tête et choit dans le fossé ; ramassé par ses amis et transporté à Nice, il y meurt quelques jours plus tard <sup>28</sup>. Les embusqués sont capturés par trahison et pendus. — François I<sup>er</sup> est à Arles.

Mercredi 20 septembre : François I<sup>er</sup> arrive à Marseille dans l'après-midi. Valbelle dit que ce fut « un festival d'artillerie » <sup>29</sup>.

Jeudi 21 septembre : François I<sup>er</sup> visite le château d'If, construit en 1531, puis la Garde.

Vendredi 22 septembre : le roi quitte Marseille après déjeuner. Il n'ose passer par Aix en raison de la puanteur du camp im-

<sup>27</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume I, page 295.

<sup>28</sup> Garcilaso de la Vega (1501-1536), poète et soldat, un des grands noms de la littérature espagnole. — Différentes versions de cet événement ont été avancées : quelques historiens l'ont placé le 4 août, alors que l'empereur passait au Muy pour se rendre à Aix et d'autres ont avancé le nom de Pierre de Nassau. Camille Pitollot, se référant à un manuscrit de la bibliothèque de l'Escorial laissé par un témoin oculaire des faits, a rétabli la vérité dans son article « Sur la mort de Garcilaso, au Muy, en Provence », *Bulletin hispanique*, 1936, pages 129-150.

<sup>29</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume I, page 296.

<sup>26</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume I, page 292.



périal ; il revient à Avignon en cheminant par Marignane, Salon, Arles et Tarascon. — L'armée impériale est regroupée à Fréjus.

Samedi 23 septembre : François I<sup>er</sup> est de retour à Avignon.

Lundi 25 septembre : l'empereur franchit le fleuve Var et se dirige vers Nice.

Jeudi 28 septembre : François I<sup>er</sup>, assuré que l'empereur avait franchi le Var, quitte Avignon et dort à Caderousse.

Vendredi 29 septembre : l'empereur entre dans Nice ; il nomme le marquis del Vasto son lieutenant général au Milanais.

Vers la fin du mois, le comte de Nassau évacue la Picardie et la Champagne.

### Octobre 2016

86

Lundi 2 octobre : François I<sup>er</sup> arrive à Lyon et y demeure jusqu'au 11 octobre.

Mercredi 4 octobre : Charles Quint quitte Nice à bord d'une galère en partance pour Gênes où il séjourne quelques semaines.

Samedi 7 octobre : Sebastiano de Montecuculli, désigné comme assassin du Dauphin, est condamné à mort et aussitôt écartelé devant toute la Cour réunie.

### Épilogue

Arena a magnifiquement résumé, en français, cette malheureuse aventure impériale dans l'introduction de sa liste des villes et châteaux publiée à la suite du poème :

SEnsuyent les cites villes et chasteaulx [...] les quels lempereur vouloit prendre avecques son armee de cent ou quatre

vint mille combatans qui auoyt trayne et conduyct en ce pays de prouence et assis son camp cabannes tentes & pauillhons pres de lopulente et populeuse cite daix au lieu dictz plan dalhano mais le peuple prouencal pour lantique & cordial amour & inuiolee fidelite quil porte a sun souuerain seigneur le Roy de france & quil ont touiour pourte ala courone de France de grant courayge de son bon et propre mouuement sans aucuns gayges ne salayre dudict seigneur pour le maintenir et voulantz mourir tous pour luy se mirent en armes par escadrons & grans troppes & assemblees & par les passaiges & boscages & audict plan dalhano donerent tant descaramouches bateries et lourdes venues et froterent si bien ledit empereur et son armee & tellement les rendirent si indigens et pouures et necessiteux de viures & autres choses ala guerre necessayres et en desfirent tant ales escaramouches que oultre son gre furent contreinctz se mettre en fuyte & marcher bien vitemment au variable et inconstant pays de italie ason grant dommage honte et vitupere<sup>30</sup> sans toutesfoys que le Roy de france nostre puyssant & christianissime prince fisse rien demarcher ne bouger son camp et triumpante armee de cent mille valhans homes combatans gens duysans<sup>31</sup> et experimentes au fait de guerre quil auoyt au deuant la clere & fameuse cite Dauignon tous prestz a combattre et doner mortelle batalhe et assaut si ledit Empereur eusse eu couraige et bone hardiesse de vouloyr attendre noustre dict prince mais cregnant grandement la inestimable puyssance et fureur bellicouse de france et des fidelissimes prouencals neut pas loysir ne couraige attandre et se meist en fuyte acceleree avecques son armee toute desbiffée<sup>32</sup> affamee

87

<sup>30</sup> « Vitupère », qu'Estienne définit par le latin *vituperatio* : blâme, reproche, réprimande, critique.

<sup>31</sup> « Duysan », adjectif = accoutumé. Du verbe duire « accoutumer ».

<sup>32</sup> Du languedocien *desbefiar* « défigurer, délabrer ».



& mal en ordre bien galharde a soy retirer sans prendre congie  
ne dire a dieu aus paysans de prouence.

Le 15 novembre l'empereur s'embarqua à Gênes à destination de l'Espagne. Durant ce voyage, en raison d'un très mauvais temps, ses galères durent relâcher pendant environ quinze jours aux îles d'Hyères et ne purent en repartir que le 4 décembre<sup>33</sup>.

Au terme de cette désastreuse campagne de Provence, l'empereur a perdu la Savoie et le Piémont : l'année 1536 fut, après Marignan, la plus glorieuse du règne de François I<sup>er</sup>.

Grâce à l'entremise du pape Paul III qui cherchait à concilier les beaux-frères ennemis, François I<sup>er</sup> et Charles Quint signèrent, le 18 juin 1538, la Paix de Nice : la France retrouvait la possession de la Savoie et du Piémont mais devait renoncer à toute prétention sur le Milanais. L'entrevue d'Aigues-Mortes, le 15 juillet suivant, au cours de laquelle les deux protagonistes décidèrent de s'unir pour contrer le développement de la Réforme, confirma cet accord.

Il fallut encore trois guerres — la neuvième (1542-1546), la dixième (1552-1556) et la onzième (1557-1559) — avant que les traités de Cateau-Cambrésis, signés en avril 1559, n'établissent la paix avec l'Angleterre et l'Espagne : la France conservait Calais mais restituait le duché de Savoie et abandonnait ses prétentions sur l'Italie.

<sup>33</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume I, pages 300-301.

## CHAPITRE III

### LA MEYGRA ENTREPRIZA

#### Contenu de l'ouvrage

La *Meygra Entrepriza*, outre quelques pièces annexes, consiste principalement en un très long poème de deux mille trois cent quatre-vingt-douze vers latins macaroniques encadrés par un *incipit* et un *explicit* de quelques lignes chacun en prose.

L'ouvrage est patriotique : il exalte le sentiment national en chantant à la fois la petite patrie provençale opprimée et la grande patrie française salvatrice.

Il est aussi politique : dès l'*incipit* Arena oppose l'empereur « des lansquenets » et le « très chrétien » roi de France. Et dans le cours du poème il compare le roi François I<sup>er</sup> au héros légendaire grec Achille et au général romain Pompée (vers 2009), au général carthaginois Annibal et au juge biblique Samson (vers 2010) ; tandis que l'empereur est assimilé au Pharaon persécuteur du peuple élu (vers 2357-2358) ou au roi Hérode en fureur (vers 1975) et, s'il est plusieurs fois nommé « César » (vers 92, 244, 308, 315, 346, 623, 1404, 1570, 1670, 1687, 1706, 1800, 2012, 2148), ce n'est que par dérision.

## La ridiculisation de l'empereur

Arena se lance dans une diatribe épouvantable contre l'empereur, avec des expressions d'une violence inouïe.

Il ne nomme pas une seule fois l'empereur de son nom latin normal *imperator*, comme s'il voulait lui dénier cette qualité et ne pas l'inscrire dans la longue lignée des plus hauts gouvernants du monde occidental depuis l'Antiquité. En revanche, il multiplie les appellations pittoresques.

On trouve, tout d'abord, le *induperator* apparu chez quelques auteurs de l'Antiquité, notamment Ennius : *Omnibus cura viris uter esset induperator*, « Lequel des deux serait le chef était le souci de tous<sup>1</sup>. » Ce substantif est formé du mot *imperator* dans lequel on a inséré par épenthèse la syllabe supplémentaire *du*, licence accordée aux poètes pour allonger une voyelle (*religio* > *relligio*) ou donner une syllabe de plus à un mot (*alitur* > *alituum*) en fonction des nécessités de la versification. Arena le traite classiquement dans la troisième déclinaison des imparisyllabiques (*induperator*, génitif *induperatoris* ; vers 53, 289, 1383, 1635, 1885) ou, de manière plus originale, selon la deuxième déclinaison (*induperatorus*, *i* ; vers 414, 885, 1342)<sup>2</sup>.

Arena forge également, toujours par épenthèse, le néologisme imparisyllabique *imperelator* (génitif *imperelatoris* ; *incipit* et

<sup>1</sup> ENIUS, *Annales*, livre I « Romulus et Remus », vers 87 ; in WARMINGTON, *Remains of old Latins*, volume I, page 30. — Quintus Ennius (239-169), poète et dramaturge, est considéré comme « le père de la poésie latine » en ce qu'il a su adapter l'hexamètre dactylique épique d'Homère à la poésie latine ; seuls des fragments de son œuvre ont été conservés.

<sup>2</sup> On pourrait penser qu'*induperator* qualifie chez Arena un « empereur-dupe », mais cette idée est détruite par l'utilisation de ce qualificatif pour désigner Charlemagne (vers 2151), paré de toutes les qualités.

vers 32, 1409, 1628, 1686, 1741, 1876, 2085, 2105), avec son équivalent dans la deuxième déclinaison (*imperelatorus*, *i* ; vers 929, 2019, 2078) et le complète même en *imperelactor* (génitif *imperelactoris* ; vers 333, 896, 1848) dans lequel on pourrait voir un jeu sur le mot *lac*, « lait », peut-être pour attribuer à Charles Quint une dimension féminine.

On trouve encore deux formes dérivées du provençal : *empe-rayrus* et *imperayrus* (vers 735 et *explicit*).

Chez Arena, toutes ces formes sont strictement équivalentes au point de vue sémantique et ne relèvent que des nécessités métriques...

Charles V n'est qu'un « gipon »<sup>3</sup> (vers 31, 759, 1789, 2300), terme quelque peu polysémique.

1° L'expression « Jean Gipon » se lit dans les *Mémoires de Martin et Guillaume Du Bellay* pour l'an 1517 à propos du grand-père de Charles Quint : « Au mesme temps mourut Ferdinand, roy d'Arragon, qu'on appelloit Jean Gippon<sup>4</sup> » ; et, dans l'édition de 1787 des œuvres de Brantôme, l'éditeur en donne l'explication suivante : « voulant par-là taxer ce Prince de s'être laissé gouverner par Isabelle, Reine de Castille, sa femme, dont il endossoit la *jupe*, pour ainsi dire, pendant qu'elle portoit les *chausses*<sup>5</sup> ».

<sup>3</sup> Ce terme est inconnu de toutes les éditions du *Dictionnaire de l'Académie*. Il apparaît dans quelques dictionnaires français — Thomas Corneille, Pierre Richelet, Trévoux et Littré, — mais seulement pour désigner un tampon de laine servant à étendre la cire, l'huile ou le suif sur les cuirs.

<sup>4</sup> DU BELLAY, *Mémoires*, volume I, année 1517, page 90.

<sup>5</sup> BRANTÔME, *Œuvres du seigneur de Brantôme*, nouvelle édition 1787, volume IV, discours V « Ferdinand, roy d'Arragon », page 77, note de bas de page.

2° Dans son *Ieu du prince des sotz et mère sotte* (1511), Pierre Gringore mentionne « Vella la Lune, sans doubtaunce, / Qui est variable en sustance / Comme le pourpoint Jehan Gippon » ; et pour expliquer en quoi le pourpoint de Jean Gipon — Ferdinand d'Aragon — est « variable », les éditeurs indiquent en note que le mot « gipon », qualifiant « plutôt un fou, un homme bizarre, qu'un idiot », désignait également « une espèce de casaque courte ou de hoqueton un peu en lambeaux, ou de robe dégue-nillée, rapiécée, et rapiécée à la grâce de Dieu, avec des haillons de toute couleur », à l'image du royaume espagnol alors fait de parcelles progressivement annexées ; et ils ajoutent que la variabilité était proverbiale chez ce souverain qui changeait d'avis autant de fois que le commandaient ses intérêts<sup>6</sup>.

Charles du Moulin, à propos de la Navarre annexée par Ferdinand d'Aragon, ne nomme lui aussi ce prince que « Iean Gippon »<sup>7</sup>.

3° Enfin, *giponus* désigne, dans le vêtement masculin, la veste longue qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'en dessous de la ceinture, c'est-à-dire le pourpoint, qui a fait son apparition à la Renaissance en remplacement de la tunique ou de la robe médiévales et fut d'abord porté par les jeunes gens de la Cour. Et l'empereur Charles est d'ailleurs nommé *prepoynthus*, « Charles-pourpoint », au vers 1186, peut-être pour critiquer une élégance exagérée ou affectée.

En revanche, on ne saurait retenir l'étymologie proposée par Frédéric Dollieule, « *Janne gipone*, Jean voleur, de l'ancien bas

<sup>6</sup> GRINGORE, *Œuvres complètes*. Voir, dans le volume I « Œuvres politiques », le « Jeu du Prince des Sotz et Mère Sotte », en quatre parties : Cry, Sottie, Moralité, Farce. Dans la « Sottie », à la page 232, les trois vers cités et la note des pages 232-233.

<sup>7</sup> DU MOULIN, *Traicté*, page 63, n° 153.

latin *gippus*<sup>8</sup> », référence insuffisamment attestée : Du Cange ne signale ce mot que dans une seule citation et en fait également une forme de *gibbus*, « tumeur ». Quant au verbe *giponare* (vers 1182), auquel Dollieule donne les sens de « piller, butiner », il faut comprendre ici « traiter comme un Jean Gipon, faire un mauvais sort ».

L'empereur est encore gratifié d'autres épithètes peu flatteuses : *iactator* « vantard » (vers 1455) ; *flaccus* « mou du sexe » (vers 2116) ; *coardus* « couard » (vers 2116) ; *inuergognatus* « couvert de honte » (vers 2142). Il est hautain, méprisant, fier, il est un fléau pour l'humanité (vers 105-107) et d'une nature démoniaque : son cortège est celui du « noir Lucifer » (vers 774), ses griffes sont plus longues que celles du diable (vers 844). Il est un parjure : il n'a pas de parole et trahit ses serments les plus sacrés (vers 2213-2220). Il n'est plus qu'un roquet qui peut japper mais ne mord pas (2350) : il faut donc le tenir pour une nullité (*nientum*, vers 2119). Et Jean-François de Gaufridi mentionne que les Provençaux avaient, par dérision, déformé son nom, Charles Quint, en *Arlequin*<sup>9</sup>.

Il est présenté comme un velléitaire : il se dit « César » (vers 92, 346) et « maître du monde » (vers 95, 350), il voudrait être empereur (vers 32)... mais il ne mérite pas ce titre (vers 885) : il n'est que l'empereur des lansquenets (*incipit*).

Il ne se contrôle pas : il se met dans de grandes colères (vers 163, 745, 2196), dit des folies (vers 164, 195), perd la tête (vers 196, 1889-1890), divague (vers 1977, 1978). Il crie (*criando*, vers 80) ; il beugle (*bramat*, vers 82 ; *boabat*, vers 1969) ; il jase

<sup>8</sup> DOLLIEULE, *Antoine Arène*, page 40, note 1.

<sup>9</sup> GAUFRIDI, *Histoire de Provence*, 1/ 1694, volume II, page 456 ; et 2/ 1723, volume II, page 456.

(*iazat*, vers 2349 ; *iazando*, vers 105 ; *iazandum*, vers 50) ; il jure (*iurat*, vers 75 ; *iuravit*, vers 748) ; il menace (*rebrassat*, vers 75 ; *menassas*, vers 99, 749, 2349) ; il grimace (*congrimasando*, vers 79 ; *mignas*, vers 627, 708, 1974). Il s'emporte (*desportando*, vers 75), s'agite (*grans goras fecit*, vers 39 ; *es-crimat*, vers 75), s'échauffe (*eschalfatus*, vers 749), transpire (*suzando*, vers 750). La fureur le gagne (*furia*, vers 82, 100).

Charles est un bravache et un matamore qui se vante (*sese vantabat*, vers 91), fait le brave, fanfaronne (*brauabat*, vers 78, 105, 735 ; *brauegiat*, vers 625) mais ses propos ne sont que rodomontades (*brauitate*, vers 76, 1186, 1799, 2128 ; *brauetates*, vers 191) et il tremble à la moindre attaque (vers 2304).

Malgré tous ses débordements, il n'a fait trembler que les pleutres (*vilhacos*, vers 39, 625) et il n'aurait pu tuer que Carêmentrant (vers 77). Il ne s'est pas affronté à une véritable armée et a perdu la moitié de ses soldats, vaincus par de simples campagnards sous-armés et non entraînés. Et s'il avait tenté d'investir la Capitale du royaume, les seuls éclopés des hospices l'auraient mis en déroute avec leurs béquilles et leurs pots de chambre (vers 131-148).

Il n'a attaqué que des poulaillers (*gallinerios*, vers 1514 ; *colunberios*, vers 2197) ; il n'a tué que des poules (*gallinas*, vers 42, 1023) et des poulets (*polastros*, vers 41 ; *poletos*, vers 1513) ; il ne fit prisonniers que des ânes (*asinos*, vers 2114) et des chèvres (*cabras*, vers 2114) ; sa campagne provençale fut « sottie, lourdaude et bien perdante » (*incipit* et vers 34). Il n'osa pas affronter l'adversaire (vers 2115) et les moindres pétarades le firent détalé (vers 2118) : il a perdu tout courage pour la guerre (vers 1741, 2120).

Venu pour livrer une grande bataille et annexer toute la France, il n'a rien tenté et a dû détalé (vers 2127-2148) ; il s'est même esquivé devant son armée mutinée (vers 2239-2252) : dans

cette aventure, il a perdu tout honneur et tout le monde le tient désormais pour un moins que rien (vers 1876, 2190).

Charles Quint est souvent réduit à sa fonction de roi d'Espagne (*rex espagnolus*, vers 31, 884, 1101 ; *hispanus iactator*, vers 1455), alors qu'il possédait de vastes États jusque dans le nord de l'Europe actuelle. Et son Espagne est présentée comme un petit pays, situé de l'autre côté des Pyrénées et donc peu accessible ; avant Charlemagne, elle était totalement aux mains des Sarrazins et des Juifs (vers 2157-2158) ; aujourd'hui encore, tout le monde n'y est pas baptisé (vers 2159) et il y a encore des Maures ou des esclaves à Grenade (vers 2160) : il faudrait une nouvelle croisade pour achever sa christianisation (vers 2161-2162).

Ses soldats sont des soudards et des hérétiques, des hommes sans foi ni loi, des enragés (*campus furiens de gente tudesca*, vers 913) qui ne respectent rien, même pas le sacré : ils ne se rendent pas aux offices religieux (vers 917-918), transforment les églises en étables ou en latrines (vers 915-916), volent les objets précieux du culte (vers 921-925, 1357), jettent à terre et parfois même piétinent les hosties consacrées (vers 919, 928) ; ils ont même détruit plusieurs églises à Aix (vers 1391), et tout cela sans craindre Dieu (vers 848).

Les troupes impériales forment un camp *pessimus atque furens* « très mauvais et furieux » (vers 364, 2241), une funeste troupe (*guerra grauis*, vers 414), une armée perfide (*maligna*, vers 280, 497) et fourbe (*magagnoza*, vers 1123), une meute de voyous accablée de tous les vices (*tappa malorum*, vers 845-846), un ramassis d'alcooliques (vers 795-798)<sup>10</sup>, une perverse canaille

<sup>10</sup> L'intempérance des lansquenets, teutons ou suisses, est proverbiale et forme un véritable *topos* littéraire, illustré de manière anecdotique par la

(*peruersa canalha*, vers 847), un peuple maudit (*male dictus*, vers 911), une canaille hypocrite envers Dieu (*falsa canalha deo*, vers 920), une race ingrate (*genus ingratum*, vers 2167-2170). Ils assassinent le peuple, violent les femmes de tous âges et ne manifestent aucune pitié (vers 785-786 et *passim*) ; ils volent tout (vers 578-584, 1343-1362) et font tout le mal possible à tout le monde (vers 950)... : en un mot, ils sont pires que les Turcs (vers 840, 2229) et les Juifs (vers 920), ils ne méritent que la mort (vers 849-850).

Les Espagnols sont conduits par un Antonio de Leiva décrit comme « charlatan, spectre de la mort » (*forfontus mortis imago*, vers 111), dépravé (*ribaldus*, vers 701), paillard (*palhardus*, vers 705 et 716), qui ressemble à un singe ou une guenon (vers 707-708) ; il est un « sorcier perfide présageant le malheur » (vers 713), s'adonnant à des rituels sataniques (vers 1709-1716) et il a fait assassiner le Dauphin (vers 1719-1728). En un mot, il est un « antéchrist » (vers 1777), un suppôt du Démon.

Le duc de Savoie n'est qu'un bossu (vers 655-656) que sa femme mène par le bout du nez (vers 669-678) et le marquis de Saluces un traître qui a oublié tous les bienfaits à lui prodigués par le roi de France (vers 683-700).

Après tant de critiques formulées par notre poète sur le mode d'un implacable réquisitoire, il est difficile de le croire quand il déclare, à la fin de sa préface, qu'il « n'entend pas attenter à la majesté impériale »...

Mais ces outrances langagières ne sont pas sans visée cathartique : on peut y voir un essai d'abréaction, un besoin d'évacuer les images atroces laissées par la guerre, d'exorciser les peurs

---

célèbre chanson « Je gage de boire autant qu'un Suisse, pourvû que ce soit du vin sans eau... », particulièrement goûtée de Lulli.

et les pertes ; on peut y voir aussi un besoin de vengeance, le plaisir quelque peu sadique de voir humilié celui qui a tant nui, d'abaisser le premier souverain de l'Occident.

Il convient de rapprocher le poème d'Arena du deuxième roman de Rabelais, *Gargantua* publié en 1534 et dont les chapitres XXIII-XLIX relatent les guerres livrées par le roi Picrochole<sup>11</sup>, qui est une caricature de l'empereur : il incarne le mauvais souverain, rempli d'intentions revanchardes et belliqueuses, animé d'une folie mégalomane et d'une soif inextinguible de conquêtes, rappelant la devise de Charles Quint, *Plus oultre* ; il n'hésite pas à déclencher de grands conflits pour des motifs futiles. À l'inverse, Grandgousier, le père de Gargantua, est le modèle du bon roi qui, en toute occasion, négocie d'abord pour maintenir la paix. La déroute finale de Picrochole, obligé de s'enfuir misérablement, est annonciatrice de la défaite que l'empereur subira deux ans plus tard en Provence.

### *Hymne à la gloire du roi de France*

À l'opposé, toute la *Meygra Entrepriza* est un hymne à la gloire de François I<sup>er</sup> et de ses troupes. Le poème débute par une adresse au roi (vers 1-28) et s'achève par diverses requêtes au souverain (vers 2353-2392) nommé dans le premier et le dernier vers *rex bone de fransa* (vers 1 et 2392). De plus, de même que dans l'*Ad suos compagnones studentes* (vers 321-386), la *Meygra Entrepriza* contient, aux vers 1825-1844, un bel éloge du monarque. Arena ne fait toutefois pas parler le souverain et le met bien peu en scène, évoquant seulement son arrivée au camp d'Avignon et son inspection de la ville de Marseille.

---

<sup>11</sup> Ainsi nommé du grec *πικρός* (*picros*), « amer » et *χολή* (*cholè*), « bile ».



François I<sup>er</sup> est paré de toutes les vertus chrétiennes. Les rois de France se déclaraient souverains « par la grâce de Dieu » (vers 2) : ils affirmaient ainsi qu'ils ne tenaient pas leur couronne de quelques électeurs et du pape — comme l'empereur germanique — ou de quelque autre prince régnant, mais directement de l'autorité suprême, si bien que toucher à la personne du roi était attenter à la volonté divine. François est également dit *christianissimus*, « très chrétien » (*incipit*), superlatif par lequel les papes désignèrent le roi de France à partir de Charles V le Sage qui régna de 1364 à 1380<sup>12</sup> ; et il est « triomphant » (vers 1) car il est assisté et défendu par Dieu lui-même (vers 27-28, 63-66).

Il possède toutes les qualités humaines : il est complaisant et bon compagnon envers son peuple (vers 1837-1838), avenant, modeste, courtois, (vers 1839-1840) ; il est naturellement généreux et bienveillant (vers 1945-1948) ; il est un cavalier expert (vers 1827-1832), une lance redoutable (vers 1833-1836) et Arena le compare aux grands personnages de l'Antiquité : « il est un autre Pompée, un autre Achille, un terrible Sanson et un féroce Annibal » (vers 2009-2010) ; et il ressemble même au Christ (vers 1811, 1948)... si bien que *nullus cesar vincere posset eum*, « aucun César ne pourrait le vaincre » (vers 1800). Et son fils le Dauphin marche déjà sur ses pas (vers 1845-1852).

Le connétable Anne de Montmorency — qui tient auprès du roi de France la même place que Leiva auprès de l'empereur — est loué pour sa grande sagesse (vers 461, 463, 1858), son équité (vers 464) et ses qualités de grand chef militaire (vers 465-472, 1459-1464).

<sup>12</sup> Les souverains espagnols, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, étaient dits, quant à eux, *catholicissimi*, « très catholiques », depuis la bulle *Inter caetera* du pape Alexandre VI publiée le 4 mai 1493.

Et Arena cite, vers la fin de son poème, comme pour le donner en modèle des empereurs, Charlemagne, qui fut roi de France et qui christianisa les Espagnes (vers 2149-2158)... alors que Charles V, après avoir vaincu les Turcs, les laissa vivre dans leur religion et se contenta de leur imposer un tribut (vers 901-906).

Quant aux campagnards provençaux, ayant formé « mille escadrons valeureux » (vers 981), le poète proclame en plusieurs endroits qu'ils opposèrent avec courage et vaillance une guerre mortelle aux Espagnols (vers 947-1060, 1429-1438, 2045-2092) ; les villes résistèrent (vers 259-276, 1103-1109, 1177-1182, 2199-2210) et personne ne répondit à l'empereur lorsqu'il voulut recruter des espions (vers 2017-2040).

Arena affirme en plusieurs endroits une Provence totalement loyale et dont la fidélité au roi n'a jamais faibli (vers 241-242, 953-954, 957-958, 1100, 1111-1112, 1319, 2365, 2371) : les Provençaux de 1536 n'ignoraient certes pas que le salut ne pourrait provenir que de l'intervention de la France. Mais la réalité est peut-être plus complexe. Dans ses lettres patentes d'octobre 1486, Charles VIII avait déclaré que la Provence ne serait jamais « subalternée » à la France : en droit, la Provence restait un État indépendant, dont le roi de France n'était que le comte et sur laquelle il n'avait pas de pouvoirs royaux, cette province étant dirigée par un parlement<sup>13</sup>. Et cette situation dura officiellement jusqu'au décret du 11 août 1789 proclamant l'abolition des privilèges et des statuts particuliers des provinces : ce n'est que de ce jour que les Provençaux devinrent véritable-

<sup>13</sup> Arena est donc totalement dans l'erreur quand il déclare, dans sa préface au poème, que *ipse comitatus prouincie fuit unitus & incorporatus regno francie*, « ce comté de Provence fut réuni et incorporé au royaume de France », même s'il précise aussitôt que la Provence est toujours un comté régi selon ses statuts et privilèges.



ment des Français. Dans les faits, toutefois, les souverains français eurent souvent tendance à administrer la Provence comme n'importe quelle autre province de leur royaume et il fallut aux Provençaux une grande vigilance pour conserver, sinon une totale indépendance, du moins une autonomie reconnue. En 1536, si François I<sup>er</sup> réagit vivement aux entreprises de l'empereur, ce fut surtout pour ne pas perdre cette région si importante pour lui par les accès qu'elle lui donnait à la Méditerranée et à l'Italie : après la retraite de l'empereur, il se contenta de faire reconstruire le palais d'Aix qui avait été incendié, de manière à ce que son pouvoir conservât une apparence... et il oublia bien vite ses promesses d'indemniser ses sujets.

On remarquera aussi que le discours d'Arena est quelque peu ambivalent : d'un côté, il proclame François I<sup>er</sup> *rex NOSTER*, « NOTRE roi » (vers 1, 2353, 2379, 2392) ; d'un autre côté, alors qu'il cite plus de cent vingt fois la France, il ne la déclare qu'à cinq reprises *nostra* (vers 25, 412, 700, 1490, 2232) et il réserve le mot *patria*, « terre des pères, pays natal » (dix-huit occurrences), pour désigner la seule Provence ou son village de Solliès.

Il faut donc minimiser les affirmations d'allégeance au roi qu'Arena multiplie à l'envi : en effet, au moment où il écrivait son poème, ses compatriotes avaient déjà compris qu'ils n'obtiendraient aucun dédommagement ; et l'on n'oubliera pas non plus que l'auteur est ici fort opportuniste, la dédicace de son poème au roi de France ayant notamment pour finalité de lui soutirer quelques faveurs.

## Intérêt de l'ouvrage

### Ouvrage de la maturité

Premier des deux poèmes macaroniques composés par Arena, l'*Ad suos compagnones studentes* est une œuvre de jeu-

nesse composite, formée par assemblage de plusieurs macaronées écrites à des dates différentes pour diverses occasions, que l'auteur a voulu pérenniser en les livrant à l'impression. L'ouvrage a certes le mérite d'apporter quelques éléments biographiques sur l'auteur, mais ceux-ci restent fort ténus ; d'autre part, en l'absence de notations chorégraphiques et musicales, son traité de la danse demeure bien incomplet.

La *Meygra Entrepriza* est, au contraire, une œuvre homogène écrite d'un seul jet, en quelques mois seulement, offrant ainsi une meilleure unité de sujet, de lieu et de temps. Et, en 1536, Arena a acquis davantage de maturité, notamment en matière littéraire : quittant le registre des facéties estudiantines ou amoureuses, il se propose de rédiger un monument à la gloire de son pays qui, durant l'été 1536, par la résistance héroïque de ses habitants, avait mis en échec les visées hégémoniques de l'empereur et de sa colossale armée.

### Un poème historique

Le poème ne concerne guère la grande Histoire, celle des intérêts des Nations : il expose plutôt les intentions diaboliques de l'empereur, les mœurs dépravées des assaillants et le vécu quotidien héroïque des Provençaux embarqués dans une aventure qui ne les concernait pourtant pas.

Arena insiste longuement sur le terrible *gast*<sup>14</sup> qui priva, certes, l'ennemi de ressources vitales et le força à décamper rapidement, mais détruisit aussi des infrastructures essentielles à la vie quotidienne et les récoltes qui devaient nourrir le peuple pendant l'année à venir.

<sup>14</sup> Nommé aujourd'hui « politique de la terre brûlée ».

Sa petite chronique de la guerre fourmille d'observations originales et de détails qu'il est le seul à donner : c'est pourquoi Honoré Bouche, le célèbre historien de la Provence, s'inspira principalement de son poème pour relater l'invasion de l'empereur.

Arena donne une grande vie à son récit en entrecoupant très fréquemment la narration par des monologues et des dialogues. Il fait parler le petit peuple qui y va de ses réflexions et proverbes, de ses plaintes et de ses enthousiasmes ; il fait dialoguer les envahisseurs Espagnols et les Provençaux quand ils s'affrontent. Les imprécations de Piolenc (vers 1251-1254) et de Thadei (vers 1271-1272) contre les délinquants qu'ils poursuivent et jugent ne sont pas dénuées de pittoresque.

On entend aussi les prières des Espagnols qui se repentent de s'être aventurés dans cette impasse (vers 1079-1086 ; 1379-1386) et les « psaumes » par lesquels les Provençaux se gaussent d'eux (vers 2095-2100) ; et la prière de Leiva mourant à ses démons est fort pathétique (vers 1713-1728).

Les Grands s'expriment en de longues prosopopées : l'empereur, personnage principal, est le plus disert et tient de longs discours, pour exposer ses intentions (vers 83-98, 165-190, 746-748), déplorer la mort d'Antonio de Leiva (vers 1741-1788), sa situation critique (vers 1886-1896, 1911-1962, 1980-2016, 2271-2334), notamment à la suite du rapport de son espion (vers 1797-1884), ou encore s'adressant à ses soldats (vers 1409-1424, 1643-1670). On entend également parler la duchesse de Savoie venue se plaindre (vers 313-332) et l'empereur la réconfortant (vers 333-352), le grand maître Anne de Montmorency exposant ses plans (vers 470-472, 477-478, 1481-1496) ou Antonio de Leiva conseillant à Charles Quint de cesser son entreprise (vers 1687-1706). En revanche, le roi de France ne prononce

pas une seule parole : il est vrai que, durant tout le conflit, il ne vint pas en Provence et ne commanda ses troupes que par connétable interposé.

### *Un poème catholique*

Arena affiche des préoccupations très religieuses, à une époque où la Réforme commençait à s'implanter dans toute l'Europe. Il fait de nombreuses mentions de la Foi en Christ (vers 891, 897, 906, 907, 2152, 2156, 2371), de la prière (*mementa*, vers 1711 ; *precibus*, vers 1401 ; *precamur*, vers 2351 ; *precantur*, vers 1845 ; *pregare*, vers 1396 ; *preguabat*, vers 726 ; *vota*, vers 1244, 1586 et 1667) ; il se réfère aux Évangiles ; il accable les hérétiques et leurs mœurs, leur opposant la vie édifiante des sœurs de sainte Claire (vers 1393-1394), des Servantins (vers 1395-1396) et des religieuses de Nazareth (vers 1397-1400) ; il souligne enfin que la Provence est fidèle au pape.

Il manifeste en cela les craintes de son temps : en refusant de reconnaître le pape, les luthériens s'attaquaient à un pilier de l'ordre mondial ; et l'unité du pays autour d'un roi dit « très chrétien » nécessitait en France une religion unique. Honorat de Valbelle tient à leur égard les mêmes propos : *et davantage el meno de lausaquenés que son de cetro leoteriano, pires que Turs et de ayso voli blaymar l'Enperador que el sufferto en son camp lo dis lausaquenés violar los monesties de monges et raubar et pilhar los eglissos*, « Il y a pire encore : ce troupeau de lansquenets de secte luthérienne, pires que des Turcs. C'est de cela surtout que je blâme l'empereur qui accepte dans son armée ces lansquenets violeurs de nonnes, voleurs et pillers d'églises »<sup>15</sup>. L'inconduite des lansquenets allemands avait en

<sup>15</sup> VALBELLE, *Histoire journalière*, volume II page 313 et volume I page 295.

effet contribué, en ces premières années du développement de la Réforme, à asseoir la haine du luthéranisme et des luthériens : on notera toutefois que, dans le poème d'Arena, les lansquenets allemands au service du roi de France, quoique tout aussi luthériens et hérétiques que leurs homologues du camp adverse, ne sont nullement critiqués...

### Un poème provençal

Le poème est avant tout provençal : l'action militaire s'étant déroulée à l'est du Rhône, Arena n'y parle que de la Provence, de ses villes et de ses gens, de leur héroïsme quotidien, de leurs souffrances et de leurs luttes. Il magnifie leur résistance en lui donnant l'ampleur d'une épopée. Il cite précisément les lieux, nomme un grand nombre de personnalités, décrit de manière détaillée les opérations militaires : son but est clairement ici d'écrire une page de l'histoire de son pays pour la léguer à la postérité.

L'ouvrage est également un témoin de la langue provençale de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Né en Provence maritime, Arena a d'abord pratiqué le dialecte de la région toulonnaise, le parler maritime de son Var natal ; étudiant à l'université d'Avignon, il a entendu le dialecte rhodanien et, à Toulouse, le languedocien et le gascon. Lettré, écrivain et linguiste, il a ainsi eu l'occasion d'apprécier la variabilité de ces patois ou idiomes tant dans leur version orale que dans leur expression écrite et sa *Meygra Entrepriza* se ressent de toutes ces sources linguistiques.

Arena est réputé être un des premiers auteurs à être passé de la graphie languedocienne en *a* à la graphie provençale en *o* : « Le premier ouvrage imprimé que je connaisse, où l'on ait employé l'*o* pour l'*a* final, est le dénombrement des Bailliages,

qu'on trouve à la suite du poème d'Antonius Arena, intitulé *Meygra entrepriza*, etc., 1535 ; le second est le *Don-don Infernal* de la Bellaudière, imprimé à Aix, en 1538 ; le troisième, les *Obros et Rimos*, du même auteur, 1595, qui est le premier livre imprimé à Marseille. Depuis cette époque, les auteurs qui ont écrit sur la rive gauche de la Durance, ont en général employé l'*o* et ceux de la rive droite, l'*a* ou l'*e*.<sup>16</sup> » Dans sa pratique quotidienne de ces dialectes, Arena a donc remarqué des différences de prononciation et a voulu les traduire dans l'écriture.

### Un poème aixois

Le poème fourmille de détails sur la ville d'Aix et ses habitants pour lesquels il est une source unique.

Tout d'abord, Arena détaille bien les hésitations qui marquèrent la stratégie militaire dans l'urgence de la situation, les intentions de l'empereur n'ayant été connues qu'au fur et à mesure de leur réalisation.

La capitale du comté fut d'abord pressentie pour accueillir le camp des armées françaises. Le prince de Melfi, Stefano Colonna, Montejean et Bonneval inspectèrent la ville et ses terroirs environnants : ils indiquèrent au roi que le projet était réalisable sur les monts Barret et Thoasse (vers 427-442) ; des pionniers commencèrent les travaux de fortification (vers 443-452) et les autorités ordonnèrent à la population de rester sur place (vers 453-458).

Puis Anne de Montmorency vint en personne inspecter les lieux (vers 459-468) ; il remit en cause la décision prise (vers 469-472), fit cesser les travaux de fortification (vers 473-476) et décida d'établir le camp à Avignon (vers 477). Il autorisa

<sup>16</sup> HONNORAT (Simon-Jude), *Projet d'un dictionnaire*, page 48.

toutefois que la ville fût mise en défense (vers 479-480) et désigna Montejean pour en prendre le commandement à la tête de six mille hommes (vers 481-484) : les alentours furent rasés et les murs renforcés (vers 485-496).

Le grand maître se rendit à Marseille pour inspecter son système de défense et, à son retour, apprit que l'armée ennemie progressait à grands pas : il fit alors cesser tous les travaux, décida l'abandon d'Aix et permit à la population d'évacuer la cité (vers 497-516).

Arena consacre quelques vers à l'installation du camp ennemi sur le plan d'Aillane (vers 631-652), choisi pour être irrigué par le fleuve Arc toujours abondant. Quelques détails intéressants : 1° le manque de vivres et de moyens pour moudre les grains ; 2° la diarrhée provoquée par l'ingestion de raisins ou de fruits verts et que, à dessein, les Provençaux n'avaient pas « gastés » ; 3° les vols et les trafics permettant aux soldats de se procurer un peu de nourriture ou de se distraire à la taverne ; 4° les ravages de la dysenterie et la grande mortalité dans le camp espagnol (vers 719-732).

Il montre les Aixois se préparant à fuir devant l'avancée des ennemis, après avoir caché, dans le sol ou les murs, ce qu'ils ne pouvaient emporter (vers 751-758) ; les soldats pressés de rapiner les maisons abandonnées (vers 759-762) ; les sévices infligés à ceux qui étaient pris avant d'avoir pu déguerpir (vers 763-768).

Il décrit les forces espagnoles : la cavalerie (vers 787-792), l'infanterie et ses lansquenets alcoolisés (vers 793-800), l'artillerie (vers 801-802).

Un long passage est consacré aux petites gens obligés de s'enfuir à pied : les hommes portent de gros paquets sur le dos (vers 805) ; les gens faibles ou malades oublient leurs maux

(vers 806-808) ; les femmes enceintes accouchent sans assistance sur le bord des chemins ou doivent porter les berceaux sur la tête (vers 809-814). Et tous tentent de trouver refuge sur les endroits les plus escarpés, dans les forêts épaisses, à l'intérieur des grottes ou abris naturels (vers 815-836).

Le poète revient encore sur les horreurs de la guerre dans la ville : soldats pervers et voyous (vers 845-852), Génois et Niçois empressés à la rapine et aux vols (vers 853-882), empereur plus désireux de s'enrichir que de propager la foi chrétienne (vers 883-912, 933-942, 1327-1342). Les lansquenets allemands sont particulièrement visés : mercenaires enrégés, ils profanent les églises (vers 913-916, 1391), volent les objets du culte et piétinent les hosties consacrées (vers 919-932).

Enfin, Arena n'oublie pas ses concitoyens dont il décrit longuement la résistance héroïque malgré le manque d'armes et de munitions (vers 947-1112) : ils infligèrent aux ennemis des pertes considérables, de l'ordre de quinze à vingt mille morts.

Arena nomme un grand nombre de personnalités et de familles aixoises, donnant ainsi le premier catalogue des notables de la cité.

Au parlement : le président Barthélemy de Chassanée a droit à un éloge appuyé (vers 1199-1206). Aux vers 1209-1213, le poète cite les quatorze conseillers en place au moment où il écrit son poème : Antoine d'Albis (pourvu en 1510), Claude-Gaspard Jarente seigneur de Senas (1512), Jean Maynier baron d'Oppède (1522), François Sommati seigneur du Castelar (1533), Joachim Sade seigneur de Mazan (1530), Geoffroy Salla seigneur de Montjustin (1521), Charles Glandevès seigneur de Saint-Martin-de-Pallières (1523), Fouquet Fabri (1532), Georges Durand seigneur de Peynier (1524), Antoine Rolland seigneur de Reauville (1533), Honoré de Tributiis seigneur de Sainte-Marguerite

(1533), Nicolas Emenjaud seigneur de Barras (1535), Jean Donneault (1535) et François Rascas seigneur de Bagarris (1536) ; le dernier cité était toutefois entré au parlement après l'invasion de Charles Quint, en remplacement de Louis Martin seigneur de Puylobier, reçu conseiller le 24 décembre 1528 et mort à Montélimar le 10 septembre 1536, alors que les armées impériales étaient encore en Provence. Il cite enfin longuement l'avocat général Guillaume Garçonnet (vers 1229-1244) gouvernant la chancellerie et le procureur du roi Thomas Piolenc (vers 1245-1254). En revanche, il omet le procureur général Antoine Donati, l'avocat des pauvres Rémy Ambroix et le procureur des pauvres Antoine Guaridelly, personnalités de moindre importance n'appartenant pas à la société aristocratique de la ville et pourvus d'offices peut-être moins considérés.

À la chambre des comptes et archives : « M. de Vence » (vers 1257-1258), soit le grand président Balthazard Jarente nommé évêque de Vence en 1530 ; et ses deux maîtres rationaux, Honoré Arbaud (vers 1259-1260) et Pierre Vitalis (vers 1261-1262). Il omet le président François Jarente et le procureur général Jacques Boyer. Il termine avec l'avocat général Louis Thadei (vers 1269-1272).

Aux vers 543-548, Arena donne une liste de seize noms : il s'agit d'Aixoïses qu'il nomme *secretari*. On y trouve les quatre secrétaires rationaux archivaires titulaires en 1536 — Louis Borrilly, Balthazard Albert, Honoré Clari de Pontevès, Antoine Pellicot — ainsi que deux anciens secrétaires rationaux toujours en vie : Jean de Julianis et Milan Rissi ; puis Barthélemy frère de Milan Rissi et Barnabé d'Albis, secrétaire et notaire du roi en la chancellerie de Provence. Quant aux autres membres de cette liste, — d'Augier, Cotarel, Fabre, Flotte, Olivari, Pons, Silvy (peut-être François, greffier à la chambre des comptes de Provence), Vitalis — leur identification n'est pas aussi assurée

et la plupart demeurent fort inconnus : il pourrait s'agir notamment de membres du personnel subalterne du parlement ou de la chambre des comptes...

Aux vers 1295-1318, le poète nomme encore cinquante-neuf personnalités ou familles aixoïses en renom : Alby (Augier), Allicy, Astier, Audric, Aufredy, Becaris (Thomas de), Bézieux (Antoine de), Blegier (Honoré de), Boëri (ou Boyer), Brunellis, Bugade, Buxi, Calvin, Colonia, Consolat, Corbon, Raphaël de Cormis, Dazolis, les Desideri, Domicelli, Jean Donneault, Dragui, Georges Durand, d'Escalis, Fabre (Antoine de), Nicolas Fabri, Ferre-Porte (Honoré), Ferrier, Fresquière, Genesy, Hermite, Pierre de Joannis, La Resvarié, Maurel, Mella, Méolhon (Benoît), Meslis, Meygron, Michel, Jehan Barthélemy Milon, le viguier Pequy, les Peyronnet, Pignoli (Fouquet), Pognant, Pontevès, Pontis, Raphaëlis, Pierre Raynaud, Remusat (Antoine), Ruffi (Barthélemy de), Geoffroy Salla, les Seguiran, François Silvy, les Talamer, Tardivy, Veteris (Henri), Vincenti et Pierre Vitalis.

Il cite enfin, *passim*, quelques autorités de la ville : le lieutenant général Guillaume Guérin (vers 1265-1266), les juges Blaiard (vers 1273-1274) et Meyran (vers 1277-1278) ou le rapporteur Guérin *noster amicus* (vers 1279-1292)...

### Défauts de l'ouvrage

Sur le plan formel, le texte est très compact et peu lisible : il n'y a pas de lettrines marquant des sections, d'intertitres ou de lignes sautées et les pages ou les vers ne sont pas numérotés. Le typographe a utilisé des caractères généralement usés ; l'encrage des feuilles est très irrégulier et souvent trop gras. Les noms propres ne portent pas de capitales. Et surtout l'absence complète de ponctuation ôte au lecteur contemporain les re-



pères habituels qui lui permettent de structurer sa lecture : notamment, si la plupart des vers forment phrases ou propositions, il n'est pas toujours très évident de délimiter les monologues et les dialogues.

Par ailleurs, l'opuscule est quelque peu confus. Arena entrecoupe le récit des faits de longues considérations sur les malheurs de la guerre, les atrocités commises par les envahisseurs, les châtements divins à venir... Il narre les combats d'Antibes, d'Aix, Saint-Maximin, Brignoles, Fréjus, etc., de manière très inégale et d'après des sources qu'il ne cite pas.

Enfin, il atteste avoir vu les préparatifs exécutés à Aix sous les ordres de « Montmorency le Sage », puis la fuite du peuple et des États à l'approche de l'ennemi ; et il précise, à la fin de sa narration, que son livre a été « écrit étant avec de gaillards habitants par les bosquets, montagnes et forêts de Provence en l'an 1536 » : Arena a donc participé à la défense de son pays, probablement les armes à la main puisqu'il avait été soldat, mais il est impossible de dire avec précision selon quelles modalités et jusqu'à quelle date.

Pour toutes ces raisons, la *Meygra Entrepriza* a fait l'objet d'appréciations variées. Les critiques sévères d'Augustin Fabre :

« L'œuvre a de grands défauts au point de vue de l'art. Cette longue composition, d'à peu près deux mille quatre cents vers, ne manque pas d'intérêt sans doute ; mais elle n'a, dans son ensemble, ni charmes, ni éclat, et l'on n'en lit avec plaisir que quelques passages. Sans division, sans épisodes, sans ces fleurs d'imagination qui donnent à la poésie sa couleur et son parfum ; la forme est trop prosaïque, bien qu'on y aperçoive des réminiscences classiques et que la lecture des bons poètes latins laisse des traces évidentes dans le souvenir de l'auteur. Et

puis, il faut bien le dire, Arena ne sait faire usage que de la poésie élégiaque et ses distiques ont un bien triste effet dans un ouvrage de longue haleine<sup>17</sup>. »

ont été heureusement modulées par Frédéric Dollieule :

« Le mérite littéraire d'Antoine Arène ne se réduit pas à l'art avec lequel il a su faire valoir une telle variété de matériaux. Sa versification est souple et facile ; à travers les barbarismes et les solécismes qui se succèdent sans discontinuité, les règles de la prosodie y sont, à quelques détails près, exactement observées. [...]. Quelques vers de sa facture, correctement tournés, nous montrent enfin, avec de très heureuses qualités, tout le parti qu'il aurait pu en tirer, s'il n'avait pas préféré, comme Folgelo, à un rang secondaire dans la véritable poésie une réputation hors de pair dans un genre travesti.<sup>18</sup> »

### Les éditions<sup>19</sup>

Pour la publication de son *Ad suos compagnones studiantes*, Arena s'était adressé à Claude Nourry, dit le Prince, célèbre imprimeur lyonnais, qui réalisa les quatre éditions de 1528, 1529, 1531 et 1533<sup>20</sup>, en y faisant figurer son nom, son adresse et sa marque.

<sup>17</sup> FABRE, *Antonius Arena*, page 36.

<sup>18</sup> DOLLIEULE, *Antoine Arène*, pages 27-28.

<sup>19</sup> La bibliographie des œuvres d'Antonius Arena a été magnifiquement établie par François Pic qui a pu corriger les erreurs accumulées par les bibliographes.

<sup>20</sup> L'édition de 1533 n'est pas, à proprement parler, nouvelle puisqu'elle est strictement conforme à celle de 1531.



La *Meygra Entrepriza*, véritable brûlot de par la diatribe qu'elle portait contre l'empereur, n'a pas trouvé preneur déclaré et a été imprimée sans aucune marque ; elle n'a connu que deux éditions du vivant de son auteur car, en raison du rétablissement rapide de la paix entre le roi France et l'empereur, l'ouvrage est vite devenu « politiquement très incorrect ». En raison du très petit nombre d'exemplaires cités par les bibliographes anciens et encore conservés de nos jours, il est manifeste que la diffusion du livre a été entravée par la censure ou la crainte de poursuites.

### 1/ *Avignon, 1537*

Cette édition *princeps* ne porte pas de nom de libraire ou d'imprimeur : seule apparaît, à la fin, la mention d'Avignon.

En cette année 1537, Avignon ne possédait qu'un seul imprimeur, Jean de Channey, actif en cette ville de 1511 à 1540<sup>21</sup> : durant cette période, il a produit trente-neuf ouvrages parfaitement identifiés, dont dix-neuf sont même datés. En outre, il est d'usage de lui attribuer trois ouvrages publiés sans mention d'imprimeur : *Le Rousier des dames siue le pelerin damours nouvellement composé par Messire Bertrand Desmarius de Masan*, le prétendu bréviaire d'Apt et la *Meygra Entrepriza*. Pour cette dernière, un seul indice a été avancé par Casimir Barjavel concernant les caractères et les lettres capitales ornées utilisés pour la composition de ce poème macaronique qui seraient les mêmes que ceux qui avaient servi pour les ordonnances de François I<sup>er</sup> imprimées l'année précédente par de Channey<sup>22</sup>.

<sup>21</sup> Voir PANSIER, *Histoire du livre*, volume II, chapitre XI « Les imprimeurs de la première moitié du XVI<sup>me</sup> siècle », pages 52 sqq.

<sup>22</sup> PANSIER, *Histoire du livre*, volume II, chapitre XI « Les imprimeurs de la première moitié du XVI<sup>me</sup> siècle », page 100. — Même observation chez

Compte tenu des très nombreuses défauts de cet ouvrage tant pour la forme que pour le contenu — notamment nombreuses fautes de composition, de morphologie et de syntaxe, caractères usés, pages trop grassement encrées, — l'attribution à de Channey, sans preuves mieux établies, n'est pas flatteuse pour cet imprimeur plus habitué à fournir des travaux de très belle qualité.

L'ouvrage d'Arena formant un brûlot d'une incroyable virulence contre l'empereur, il est plus probable qu'aucun imprimeur n'aura voulu encourir les foudres des autorités : il faudrait envisager plutôt un travail clandestin, qui expliquerait la piètre qualité de l'ouvrage ainsi que l'extrême rareté de cette première édition, dont seulement sept exemplaires sont aujourd'hui répertoriés<sup>23</sup>. La mention d'Avignon est explicable par le fait que la ville était alors une terre papale ne relevant pas de la juridiction du roi de France : elle constituerait seulement un artifice pour échapper à d'éventuelles représailles et n'attesterait nullement que l'ouvrage ait été effectivement imprimé à Avignon...

Selon l'usage de cette époque, le titre est très développé : *Meygra entrepriza catoliqui imperatoris quando de anno do-*

ROUARD (Étienne), « Note sur les éditions de la *Meygra Entrepriza* d'Antonius Arena », *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 14<sup>e</sup> série, juillet 1860, page 1404.

<sup>23</sup> Aix-en-Provence, bibliothèque-musée Paul Arbaud, cote R. 13. — Avignon, bibliothèque municipale, cote Rés. 897. — Marseille, bibliothèque municipale, cote Wa 556 Rés. — Montpellier, bibliothèque universitaire, section médecine, cote J. 304. — Paris, Bibliothèque nationale de France, cote Rés. p. Yc 52. — Versailles, bibliothèque municipale, cote Gouget in 8<sup>o</sup> 7. — Londres, British Library, cote G. 9803.

*mini mille.ccccc.xxxvj veniebat per prouensam bene corrossatus impostam prendere fransam cum villis de prouensa propter grossas & menutas gentes reiohire per A:arenam bastifausata*, « Maigre Entreprise de l'empereur catholique quand, en l'an du Seigneur 1536, il vint par la Provence, bien installé dans son carrosse, prendre la France et les villes de Provence, pour réjouir les Grands et le menu peuple, par A. Arena *bastifausata* ».

Ce dernier mot a probablement laissé perplexes tous les auteurs qui l'ont rencontré car chacun s'est empressé de ne pas le traduire : seul Du Roure a proposé « bafouée<sup>24</sup> », adjectif qui ne s'applique nullement au contexte. Il est vrai que le terme n'apparaît dans aucun dictionnaire d'aucune langue ; on ne le trouve que dans le titre de la *Meygra Entrepriza* : c'est donc un hapax. *Bastifausata*, adjectif féminin, ne peut se rapporter à *Antonium Arenam* et ne saurait qualifier ici que l'expression *Meygra Entrepriza*. C'est un composé des mots provençaux *basti*, « bâtir construire » et *faus* « faux », étant entendu que « faux » ne signifie pas ici « trompeur, traître, perfide » — puisqu'Arena n'a pas l'intention d'abuser qui que soit — mais doit être pris comme dans l'expression « un vers faux », c'est-à-dire qui n'est pas construit selon les règles : *bastifausata* signifierait alors « écrite en dehors de toutes les règles, construite à la diable », pour rappeler au lecteur que le style macaronique est une transgression permanente des usages orthographiques et grammaticaux.

Le titre est suivi de la légende *Gallus regnat gallus regnauit gallus regnabit*, « Le coq règne, le coq a régné, le coq règnera », où la séquence passé-présent-futur marque la permanence du règne du coq, c'est-à-dire l'éternité du royaume de France.

<sup>24</sup> DU ROURE, *Analectabliblion*, volume I, page 311.

Au-dessous, et au milieu de la page de titre, deux bois gravés superposés : celui du dessus, finement dessiné et délicatement gravé, représente un coq couronné, entouré de trois fleurs de lys et accompagné, de part et d'autre, des mentions *gallus cantat gallus cantauit* à gauche et *gallus cantabat gallus cantabit* à droite, « le coq chante, le coq a chanté — le coq chantait, le coq chantera ». Il surmonte un autre bois gravé, d'un dessin moins fin et d'une gravure plus grossière, représentant la partie inférieure de l'aigle héraldique, symbole de l'Empire. L'allégorie est facilement décryptable : le coq gaulois, représentant le royaume de France, a décapité et supplanté l'Empire. Sur les exemplaires conservés par la bibliothèque municipale d'Avignon sous la cote Rés. 897 et la bibliothèque municipale de Marseille sous la cote Wa 556 Rés., le bois inférieur a été supprimé.

Enfin, au bas de la page de titre, les deux distiques :

*Tu quicumque voles nostram truffare bisognam  
Corrige follisias grosse maraude tuas  
Et tibi si placeo fransam laudasse per orbem  
Bon compagnonus et mon amicus eris*

« Toi qui veux te gausser de notre besogne, rectifie tes folles paroles, gros maraud ; et si je te plais d'avoir loué la France de par le monde, tu seras un bon compagnon et mon ami ».

On trouve dans cet ouvrage, sous le titre général *Meygra Entrepriza*...

1° une épître en prose de dix pages adressée au *preclaro sapientissimoque viro domino guillermo garsoneto*, c'est-à-dire à Guillaume Garçonnet, « vice-chancelier du comté de Provence et avocat général au parlement ». Arena y rend un bel hommage au dédicataire et se flatte d'être honoré de son amitié et de sa protection. Il condamne fermement la conduite de

l'empereur à qui il rappelle, avec force arguments juridiques, que la France est un royaume indépendant, que son roi ne reconnaît aucun supérieur pour la gestion de ses affaires temporelles, que François I<sup>er</sup> est le roi « très chrétien » soucieux de défendre les biens de l'Église et de répandre partout la foi chrétienne, et que ceux qui l'agressent injustement encourent l'excommunication.

2° en pièces liminaires : a) une macaronée de huit distiques à la louange du même Guillaume Garçonnet ; b) une macaronée de huit distiques de Jacob Michel, d'Amirat, à Antonius Arena ; c) une macaronée de dix-huit distiques de Jean Blanc, médecin à L'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse), à Antonius Arena ; d) une macaronée de six distiques de Bellaud, de Grasse, à Antonius Arena.

3° le grand poème de deux mille trois cent quatre-vingt-douze vers, intitulé *Sotam Entreprizam...*, qui conte l'expédition de l'été 1536 en Provence.

4° sous le titre *SEnsuyuent les cites villes et chasteaulx...*, une longue liste, de vingt-trois pages et demie, des villes et villages de Provence « que l'empereur voulait prendre avec son armée »<sup>25</sup>.

5° *Ad playdegiantem auizamentum*, macaronée de vingt-sept distiques formulant de bons conseils pour les plaideurs.

6° La mention imprimée, au bas de la dernière page : *finis Imprime auinione millo cccccxxxviij*, « achevé d'imprimer à Avignon en 1537 », suivie de la date manuscrite, rajoutée à la plume par un ancien possesseur du livre, « 1537 ».

La préface et les macaronées préliminaires<sup>26</sup>, ayant trait au poème ou à l'auteur, ont été transcrites et traduites ci-après.

<sup>25</sup> Ce dénombrement a été reproduit par BOUCHE (H.), *La Chorographie*, volume I, livre IV, chapitre VI « Catalogue des Villes & des Villages de Prouence », pages 347-352.

<sup>26</sup> Tous ces textes sont écrits dans un latin médiéval expurgé des fantaisies macaroniques.

En revanche, nous avons laissé de côté la liste des cités et l'Avis aux plaideurs qui sont totalement hétérogènes au propos.

L'ouvrage est imprimé en lettres gothiques, sur soixante-seize feuillets non foliotés, tenant chacun vingt-deux lignes à la page pleine, au format approximatif de 130 × 90 mm selon la manière dont les exemplaires ont été éventuellement massicotés lors de leur reliure. Les bibliographes le décrivent généralement comme un « in-12 » en raison de son format mais, chaque feuille imprimée fournissant, après trois plis, huit feuillets, il s'agit en réalité d'un très petit *in-octavo*. Le livre est ainsi composé de neuf feuilles — soit 9 × 8 = 72 feuillets — plus une demi-feuille fournissant quatre feuillets.

Nous ne savons rien de plus de la réalisation de cette édition : le manuscrit d'Arena est perdu ainsi que les épreuves qu'il aurait pu éventuellement corriger.

## 2/ Toulouse, 1538

Un seul exemplaire est connu de cette deuxième édition, conservé par la Bibliothèque d'étude et du patrimoine de Toulouse sous la cote Res D XVI 737 ; la même reliure renferme un *Ad suos compagnones studiantes*<sup>27</sup> imprimé à Toulouse en 1538 dont la page de titre porte la mention : « On les vend a Tholose en la mayson de Nicolas Vieillard. 1538 » ; et l'*explicit* confirme : *Impraesatum in bragardissima Villa de Tholosè per Nicolaum Vieillard Calcotypum de Anno Mille Cincennum & triginta octo ad uinta quinque de Mense Frebruarij*, « Impri-

<sup>27</sup> Toulouse, Bibliothèque d'étude et du patrimoine, cote Res. D XVI 737 (1) pour la *Meygra Entrepriza* et 737 (2) pour l'*Ad suos compagnones studiantes*.

mé dans la très agréable ville de Toulouse par Nicolas Vieillard imprimeur en l'an 1538 le 25 février ».

La *Meygra Entrepriza* de Toulouse est typographiquement très différente de celle de l'édition *princeps* : si le titre est exactement le même, avec des capitales initiales aux noms propres, suivi du même *Gallus regnat...*, le petit bois gravé a été entièrement refait, montrant toujours un coq couronné entouré de trois fleurs de lys et de la mention *Gallus cantat...* ; il est suivi des deux distiques *Tu quicumque...* ; et la page de titre s'achève avec la mention *Cum Priuilegio*, bien qu'aucun privilège ne soit imprimé dans l'ouvrage. Le poème, composé en caractères romains, est précédé des mêmes pièces préliminaires que la première édition et identiquement suivi de la liste des cités ainsi que de la macaronée *Ad Playdegiantem auizamentum* toutes deux en caractères gothiques, cette ultime pièce se terminant sans autre *explicit* que la mention *Finis*<sup>28</sup>. L'ouvrage a été imprimé sur six feuilles pliées *in-octavo* : les quarante-huit feuillets ne sont pas foliotés.

Les deux ouvrages n'ont en commun que le format (12,8 cm de hauteur) car, d'une part, les caractères utilisés pour l'un et l'autre sont différents ; d'autre part, la *Meygra Entrepriza* est composée à seize distiques par page et l'*Ad suos compagnones studentes* à dix-sept. Mais la *Meygra Entrepriza* porte, au bas de la page de titre, la mention manuscrite à la plume *Tolosae 1538* : aussi est-il d'usage de considérer que les deux ouvrages sont sortis la même année des mêmes presses de Nicolas Vieillard<sup>29</sup>. Si l'*Ad suos compagnones studentes* a bien été publié

<sup>28</sup> Cette édition toulousaine n'est jamais citée par les bibliographes ou dans les catalogues anciens. Frédéric Dolleuille lui-même l'ignorait puisqu'il n'en a pas fait mention dans sa bibliographie des œuvres d'Antonius Arena.

<sup>29</sup> Nicolas Vieillard a travaillé jusqu'en 1541, date à laquelle il céda son atelier à Guyon Boudeville, qu'il avait formé au métier.

avec les mentions d'usage, en revanche la *Meygra Entrepriza* demeure frappée d'ostracisme — absence de nom d'imprimeur ou de libraire et de date, — car les gaudrioles arénaïques contre l'empereur sentaient encore trop le souffre.

Cette édition ne saurait être assimilée aux contrefaçons de l'époque. Il ne pourrait d'ailleurs y avoir contrefaçon *stricto sensu* puisque l'édition *princeps* a été publiée sans mention d'imprimeur ou d'éditeur et sans privilège réservant tels ou tels droits ; de plus, elle a été localisée à Avignon qui, à cette époque, était cité papale et donc « terre étrangère ».

L'édition de Toulouse a, de toute évidence, été réalisée sur un exemplaire de l'édition originale dont elle reproduit de nombreuses erreurs et tournures particulières. Elle aura très probablement obtenu l'accord de l'auteur qui, ayant été étudiant à Toulouse, devait y avoir conservé des amis désireux de posséder l'ouvrage.

L'édition de Toulouse est intéressante au moins comme indicatrice d'autres usages typographiques de l'époque. Le prote a adopté les caractères romains qui, en ce premier tiers du xvi<sup>e</sup> siècle, commençaient à supplanter les gothiques. La composition est d'une belle qualité ; l'impression est réussie mais la présentation générale est toujours compacte, sans ponctuation, sans divisions ni intertitres.

Le collationnement du texte d'Avignon avec celui de Toulouse montre que cette deuxième édition a reproduit bon nombre de fautes de la précédente ; on y trouve aussi des mots accolés ou coupés, des *u* et *n* renversés. On y voit apparaître de grosses erreurs : vers 49, *diuizat* au lieu de *deuizat* ; vers 80, *collum* au lieu de *rollum* ; vers 368, *pallastinerus* au lieu de *pallafrinerus* ; vers 605, *pussauo* au lieu de *passando* ; vers 1182, *giponaute* au lieu de *giponaut* ; etc.

Au point de vue des particularités typographiques, on remarque le remplacement systématique de la conjonction de coordination *et* par l'esperluette & ; le maintien du « v » en lettre initiale et son écriture « u » à l'intérieur des mots ; le rattachement systématique de la particule enclitique *-que* au mot qui la précède ; l'apparition de quelques diphtongues (six *ae* et onze *oe*) dans la seconde moitié du poème. Le prote a également apporté quelques modifications orthographiques systématiques : *christ* au lieu de *crist*, conformément aux usages de transcription de la langue grecque ; *gran* au lieu de *gram* ; *mortuus* au lieu de *mortus* ; *rien* au lieu de *riem*.

### 3 et 4/ Bruxelles ou Avignon, 1748 et 1750

Il fallut ensuite attendre plus de deux siècles pour que l'ouvrage fût réimprimé. Frédéric Dollieule signale deux éditions au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle :

1<sup>o</sup> à Avignon, sous le nom de Bruxelles, *apud J. Van Ulanderem Typographum*, en 1748. Petit in-8<sup>o</sup> de XII pages pour les liminaires, 78 p. pour le poème et 20 p. non chiffrées pour les deux pièces complémentaires. Édition mal imprimée et pleine de fautes.

2<sup>o</sup> à Avignon, en 1750, sous les mêmes noms supposés de ville et d'imprimeur. Édition ne différant de la précédente que par la date et un nouveau tirage des premières feuilles <sup>30</sup>.

François Pic mentionne quatorze exemplaires de 1748 et quatre exemplaires de 1750. Malgré la mention d'un éditeur

<sup>30</sup> Dollieule, *Antoine Arène*, pages 67-68. Ces deux éditions ont ajouté une ponctuation.

bruxellois, ces deux éditions sont supposées avoir été réalisées à Avignon depuis la remarque, pourtant fort subjective, de Rouard : « cette édition est détestable, et ne rappelle que trop la plupart des éditions avignonaises du XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>31</sup> ».

### 5/ Lyon, 1760

Cette belle édition est simplement datée *Lugduni M. DCC. LX*, « Lyon, 1760 » et le court « Avis des éditeurs » qui la précède n'est pas signé. Le texte latin a été ponctué pour en rendre la lecture plus facile.

Claude Bregnot du Lut a retrouvé, d'après un manuscrit rédigé par l'intéressé lui-même, l'histoire de cette réalisation, due au bibliophile lyonnais Pierre Adamoli (1707-1769) qui forma, pour ce faire, une société de huit personnes : l'édition fut réalisée par les frères Pierre et Benoît Duplain, libraires à Lyon avec un tirage de cent soixante exemplaires au format in-8<sup>o</sup>, xvJ-106 pages <sup>32</sup>. François Pic en a recensé trente-deux exemplaires.

### 6/ Aix-en-Provence, 1860

Norbert Bonafous, chargé par le libraire-éditeur aixois Achille Makaïre de réaliser cette publication, annonce une édition « entièrement conforme à l'édition originale de 1537 »... mais qui en diffère singulièrement, tant par l'adoption d'une ortho-

<sup>31</sup> ROUARD (Étienne), « Note sur les éditions de la *Meygra Entrepriza* d'Antonius Arena », *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 14<sup>e</sup> série, juillet 1860, page 1405.

<sup>32</sup> BREGNOT DU LUT, *Nouveaux Mélanges*, pages 8-11. — Une note manuscrite ajoutée dans l'exemplaire de la bibliothèque municipale de Lyon,



graphie latine contemporaine que par l'ajout d'une ponctuation. Par ailleurs, son introduction sur Arena renferme des erreurs considérables.

Aix-en-Provence, Achille Makaire imprimeur-éditeur, collection « Bibliothèque provençale », 1860, in-8°, xxviii-127 pages ; édition tirée à six cent vingt-six exemplaires.

Toutes ces éditions n'ont publié que le texte macaronique qui, en l'absence d'une traduction française, restait réservé aux seuls latinistes. Il fallut attendre l'année 1894 pour que la *Meygra Entrepriza* fût traduite, en l'occurrence en provençal moderne par Frédéric Mistral, et devînt ainsi plus accessible, du moins aux félibres et à leurs concitoyens provençalophones.

### 7/ *Édition italienne*

M<sup>mes</sup> Fausta Garavini et Lucia Lazzerini ont publié en 1984 les œuvres macaroniques d'Antonius Arena, avec une introduction, un appareil critique, des notes, un petit glossaire et une traduction, le tout en italien.

Cette édition italienne a, d'une manière générale, réécrit le poème original en latin moderne, composé le texte selon les usages typographiques contemporains, ajouté une ponctuation, encadré de guillemets les citations et les prosopopées. Elle a supprimé la capitale au début de chaque vers ainsi que les mains destinées à mettre en exergue des vers importants du poème. Enfin, à partir du vers 1294, marqué par erreur 1295, il

---

qui est l'exemplaire personnel de Pierre Adamoli, mentionne les noms des associés : Jacques-Annibal Claret de la Tourrette de Fleurieu, Antoine La Croix baron de Saint-Just, Jean-Henry-Bonaventure Dumas, Blaise Desfours, Claude Ruffier d'Attignat, Pierre Adamoli et les deux frères Duplain.

y a un décalage de la numérotation qui ne facilite pas la comparaison avec les autres éditions.



## CHAPITRE IV

### BURLESQUE ET MACARONIQUE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

#### Bouffon et burlesque

Bouffon, grotesque, pédantesque, macaronique... les adjectifs ne manquent pas pour qualifier une certaine littérature fort cocasse dont l'expression utilise un français très quotidien, argotique ou patois, et dont le registre va du comique au trivial, voire même jusqu'au graveleux. Mais ces termes ont été souvent confondus et il convient d'esquisser une typologie plus claire des genres de cette production littéraire singulière.

Selon Gabriel Naudé<sup>1</sup>, l'homme est « également défini par ces deux attributs de *risible* & de *raisonnable* » : il a autant besoin de rire que de penser, philosophes et bouffons lui sont tout aussi nécessaires. Et Naudé distingue 1° la poésie « bouffonne » des gens vulgaires ou dépravés, des paillards et des ribauds, amateurs de grivoiseries salées et de propos obscènes ; et 2° la poésie « burlesque », plus retenue, plus modeste, qui excite plutôt un rire modéré et une délectation intérieure.

---

<sup>1</sup> NAUDÉ, *Mascurat*, page 211.

La langue d'un peuple à une époque donnée est l'expression écrite ou orale de sa pensée. Les parlers vernaculaires des différentes peuplades de l'Europe occidentale au début de notre ère s'étant enrichis en incorporant le latin de l'envahisseur romain, il était naturel que, dans leur recherche d'une expression pittoresque, les auteurs burlesques eussent eu l'idée de mêler leur discours de mots latins ou d'expressions latines accommodés de diverses manières.

L'idée de mélanger différentes langues dans un même discours ou un même texte est généralement attribuée au poète latin Lucilius, du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., créateur de la satire. Il avait en effet l'habitude de semer quelques mots grecs dans ses vers latins :

Quo me habeam pacto, tametsi non quæri' docebo ;  
Quando in eo numero mansti, quo maxima nunc est  
Pars hominum, ut periisse velis, quem visere nolue-  
Ris, quum debueris. Hoc *nolue* et *debueris*, te  
Si minu' delectat, quod ἰσκρατικόν Isocratium est, Ὀ-  
κληρώδεςque simul totum ac συμμειρακιῶδες,  
Non operam perdo. Si tu hic...

« Tu ne t'informes pas de ma santé ; n'importe, je t'en donnerai des nouvelles : puisque tu es resté du nombre de ces hommes qui sont aujourd'hui le plus grand nombre, puisque tu voudrais savoir mort celui que tu n'auras pas voulu visiter quand tu l'auras dû. Si ce *tu n'auras pas voulu* et ce *tu l'auras dû* ne te plaisent pas, négligence tout Isocratique, niaiserie, puérilité, je n'ai pas perdu ma peine. Si tu...<sup>2</sup> »

<sup>2</sup> LUCILIUS, *Satires*, « Fragments du livre V », I, page 53 pour le texte et la traduction.

Le genre bouffon, avec ses propos scabreux, ses outrances langagières et son inspiration pervertie, ne saurait enrichir notre propos. En revanche, la littérature française burlesque, et plus spécifiquement celle qui utilise les mélanges linguistiques pour parvenir à faire rire le lecteur, présente le plus grand intérêt, notamment par ses inventions et ses trouvailles inattendues. Dans ce genre particulier, il est d'usage, aujourd'hui, de qualifier « macaronique » toute composition écrite hybride mêlant des mots pris dans la langue latine, dans la langue nationale ou dans des dialectes et patois régionaux. Cependant, tout mélange de plusieurs langues ne constitue pas nécessairement une expression macaronique : la vraie macaronée a ses règles comme toute langue régulière et, si de nombreux auteurs se sont essayés à ce genre, peu y ont réussi.

Pour mieux analyser cette littérature burlesque polyglotte, il convient de distinguer : 1<sup>o</sup> le style « farci » ; 2<sup>o</sup> le « latin de cuisine » et sa version pédantesque ; 3<sup>o</sup> le macaronique.

### Le style farci

Au Moyen Âge, on nommait « épîtres farcies<sup>3</sup> » des pièces chantées durant la messe alternant des paroles françaises et latines. En voici un exemple dans le patois de Langres :

<sup>3</sup> Le latin classique connaît le verbe *farcire*, « remplir, garnir, fourrer, bourrer », les adjectifs *farsilis*, « farci » et *fartilis*, « engraisé, rempli », ainsi que le substantif *fartum*, « farce, qui sert à farcir ». Pour le bas latin, Du Cange atteste *farsa*, au double sens de « farce, comédie » et de « farce, préparation pour farcir ». Les *epistolae farcitae* ou les chants latins *cum farsa* sont « farcis » en ce sens qu'entre les versets latins, on a « fourré » des versets français ou patois.

*Audite Christi fideles mirabilia Dei.*

Seigneurs & dames entendez

Qui a bonnes œuvres tendez ;

Conter vous vieil vérité pure

Témoignant la sainte escripture.

*Temporibus illis floruit electus à Deo*

*Blasius in Cappadociae regione*

*Vir pius & justus,*

*Signa & prodigia*

*Faciens in virtute*

*Domini nostri Jesu.*

En Cappadoce ot ung saint homme

Que l'escripture Blaise nomme

Qui en Dieu & par ses signacles,

En sa vie faisoit miracles.

[...] <sup>4</sup>.

dont le latin était généralement chanté par un clerc et le français par les enfants de chœur.

Le style farci se retrouve dans les fêtes ou offices des Fous et autres répertoires scéniques populaires, et a même perduré dans la chanson jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle :

Quoiqu'un docteur censure

*Vinum,*

Il est, je vous assure,

*Bonum ;*

Et comme chacun pense

*Sibi,*

<sup>4</sup> LEBEUF (Jean), *Traité historique*, pages 136-138 ; cantique, paroles et mélodie, précédé de la mention : « Extrait d'un manuscrit de Langres peu ancien, à l'article qui a pour titre : *Vita S. Blasii loco Epistolae* ».

Dès ma plus tendre enfance

BIBI.

ou encore :

Bacchus, cher Grégoire,

*Nobis imperat ;*

Chantons tous sa gloire,

*Et quisque bibat.*

Hâtons-nous de faire

*Quod desiderat ;*

Il aime un bon frère

*Qui saepe libat* <sup>5</sup>.

## Le latin de cuisine <sup>6</sup> et le pédantesque

Dans le registre du « latin de cuisine », ou *latinus grossus*, le texte est écrit dans une langue vulgaire truffée de mots ou d'expressions puisés dans la langue latine mais restant soumis à la terminaison et à la flexion de la langue vulgaire, qui reste prédominante, comme il apparaît bien dans cette épigramme

<sup>5</sup> Pour ces deux chansons, voir CAPELLE (Pierre), *La Clé du caveau*, page 96. — Pour la première chanson : *vinum* = « le vin » ; *bonum* = « bon » ; *sibi* = « en soi » ; *bibi* = « j'ai bu ». — Deuxième chanson : *Nobis imperat* = « nous commande » ; *Et quisque bibat* = « et que chacun boive » ; *Quod desiderat* = « ce qu'il désire » ; *Qui saepe libat* = « qui souvent boit ».

<sup>6</sup> L'origine de l'expression « latin de cuisine » n'a jamais été bien élucidée : ignorée des dictionnaires d'Estienne (1549) et de Nicot (1606), cette locution apparaît dans celui de Cotgrave (1611) au mot « cuisine » : « Latin de cuisine. *Grosse Latine.* » ; puis chez Oudin (1640), page 299 : « du Latin de cuisine. i. *mauvais Latin. Le vulgaire y adiouste*, il n'y a que les marmittons qui l'entendent, *d'autres disent*, les torchons. » On la trouve ensuite

qu'Étienne Tabourot a composée dans un langage qu'il nomme  
« excorilinguïlatinisé<sup>7</sup> » :

Dessous ce <i>tumule</i> est <i>iacent</i>	Sous ce tertre gît
Vn <i>impigre locumtenant</i> ,	un infatigable juge.
Il n'auoit <i>Caballe</i> ny mule	Il n'avait cheval ni mule
Il spermatisoit la <i>vetule</i> ,	Il spermatisait la vieille,
Il estoit braue & <i>pharetré</i> ,	Il était brave et bien armé,
Et quant il estoit <i>cathedré</i> ,	Et quand il siégeait
Il rendoit le droit iuste & <i>vere</i>	Il rendait le droit juste et vrai
Et au <i>diuite</i> & au <i>paupere</i> ,	et au riche et au pauvre.
Il auoit le <i>sermone insulse</i>	Il avait la conversation insipide
Et <i>diligoit</i> la bonne <i>mulse</i> .	et aimait la bonne bière.
Or apres auoir vicié,	Or, après avoir vécu
Il a auûi <i>trepudié</i> ,	il a aussi fait le saut,
Pris d'un immaturé trespas	pris d'une mort prématurée,
Auec les <i>inferes</i> là bas.	dans les enfers, là-bas.
Toy <i>viateur</i> qui cy <i>transige</i> ,	Toi, voyageur qui passe ici,
Puis qu'il n'a <i>linqué</i> de son <i>tige</i> ,	puisque'il n'a laissé de son vit
<i>Progenie</i> telle qu'il estoit	descendance telle qu'il était,
Prie le <i>Domine</i> qui tout voit	prie le Seigneur qui voit tout
Que sa <i>fatue</i> ame il refonde,	qu'il refonde son âme bouffonne

dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie française* : « On dit, *Du Latin de cuisine*, pour dire, De fort meschant Latin », définition qui ne varie guère dans les éditions successives. — Cette idée d'un latin de marmitons ne peut provenir que de Folengo qui se faisait appeler *Merlino Co-caio*, c'est-à-dire « Merlin le cuisinier » (*Merlinus coquus*) et servait ses macaronées comme des plats de macaronis.

<sup>7</sup> Néologisme pouvant dériver du verbe *excordare*, « ôter la raison » ou du verbe *excoriare*, « ôter la peau, écorcher ». Il signifierait alors « en langue latine contrefaite » ou « en latin écorché »... ou les deux à la fois, dans l'idée d'une langue construite en dehors des règles habituelles et qui écorche les mots.

Et qu'il <i>reuerte</i> encor au monde	et la renvoie encore en ce monde
Afin qu'il ayt propice <i>otie</i>	afin qu'il ait loisir propice
De nous <i>docer</i> la <i>stultitie</i> ,	de nous enseigner l'extravagance
De laquelle il <i>superoit</i> tous	dont il surpassait tous
Les <i>magnes</i> & les <i>parues</i> fous.	les grands et les petits fous.
Vale & ore <sup>8</sup> .	Va et prie.

En prose, Rabelais a donné le plus célèbre morceau d'anthologie de cette expression avec la *verbocination latiale* de l'écolier limousin que Pantagruel rencontra à une porte de Paris :

Quelcque iour, que Pantagruel se pourmenoit apres soupper auecq ses compaignons par la porte, dont lon ua à Paris, il rencontra ung escolier tout iolliet, qui uenoit par icelluy chemin : & apres qu'ilz se furent salués, luy demanda. Mon amy dont uiens tu à ceste heure ? L'escolier luy respondit. *De l'alme, inclyte, & celebre Academie, que lon uocite Lutece*. Qu'est ce à dire ? dist Pantagruel, à ung de ses gents : c'est (respondit il) de Paris. Tu uiens doncques de Paris, dist il. Et à quoy passez uous le temps, uous aultres messieurs estudiants audict Paris ? Respondit l'escolier. *Nous transfretons la Sequane au dilucule, & crepuscule, nous deambulons par les compites, & quadriuies de l'urbe, nous despumons la uerbocination Latiale, & comme uerisimiles amorabonds captons la beneuolence de l'omnijuge, omniforme, & omnigene sexe feminin, certaines diecules nous inuisons les lupanaires de Champgaillard, de Matcon, de Cul de sac, de Bourbon, de Huslieu, & en ecstase Venereique inculcons noz ueretres es penitissimes recesses des pudendes de ces meritricules amicabilissimes : puis cauponi-*

<sup>8</sup> TABOUROT, *Les Bigarrures*, folios 180 verso et 181 recto. Traduction française par Dominique Amann.

*zons es tabernes meritoires, de la pomme du pin, du castel, de la Magdaleine, & de la Mulle, belles spatules ueruecines perforaminées de petrosil. Et si par forte fortune y a rarité, ou penurie de pecune en noz marsupies, & soyent exhaustes de metalfer ruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices, & uestes opignerées, prestolants les tabellaires à uenir des penates, & lares patriotiques. A quoy Pantagruel dist. Que diable de langage est cecy ? Par Dieu tu es quelcque hereticque*<sup>9</sup>.

Le pédantesque<sup>10</sup> est une variante du latin de cuisine : il consiste à écrire un texte entièrement latinisé, avec une apparence très classique et des déclinaisons justes, mais en conservant les règles de la langue vulgaire. La première entrée de ballet de l'acte III du *Malade imaginaire* de Molière offre une magnifique poésie pédantesque dans laquelle le texte d'apparence latine est, en réalité, totalement français :

<sup>9</sup> RABELAIS, *Pantagruel*, chapitre VI « « Comment Pantagruel rencontra ung Lymosin, qui contrefaisoit le langage François » », pages 36-38. Pour cette transcription, nous avons conservé la graphie de l'édition sans laquelle la pièce perdrait la moitié de sa saveur, et composé en caractères italiques les passages en latin de cuisine. — Rabelais a pris l'idée de ce galimatias chez le frère mineur Jean Gachi de Cluses qui, dans son *Trialogue nouveau* dirigé contre Luther, met en scène trois personnages allégoriques : Zèle divin, Hiérarchie ecclésiastique et Vérité invincible. Son texte français est constamment mêlé de mots latins francisés, comme dans cette présentation de Hiérarchie ecclésiastique : « ... cancellant ses candides mains, esleuant aux sideres ses yeulx saphirins madides & irrigues de ses defluentes & lucides larmes, deplourant son oppression par ycelle lutherienne iniquité. De sa dulciflue bouche coralline en exaltation de voix se print à congeminier ses singultes & lugubres succes par distillation de telles parolles. » (folio 4 verso).

<sup>10</sup> Dont la création est attribuée à Camillo Scrofa, né à Vicenza (Italie) en 1526 et décédé le 5 janvier 1565.

*Scavantissimi Doctores,  
Medicinæ Professores,  
Qui hic assemblati estis ;  
Et vos altri Meßiores,  
Sententiarum facultatis  
Fideles executores,  
Chirurgiani & Apothicari,  
Atque tota Compania außi  
Salus honor, & argentum,  
Atque bonum appetitum*<sup>11</sup>.  
[...].

Savantissimes docteurs,  
De médecine professeurs,  
Qui ici êtes assemblés ;  
Et vous autres, messieurs,  
Des sentences de la Faculté  
Fidèles exécuteurs,  
Chirurgiens et apothicaires,  
Et toute la compagnie aussi,  
Salut, honneur et argent,  
Et bon appétit.  
[...].

et, qui plus est, construit selon les règles de la poétique française, avec octosyllabes ou décasyllabes et rimes.

En prose, les satires des deux Hotman<sup>12</sup> appartiennent tout à fait au genre pédantesque :

*Exivit non de paradiso (vt dicit Clemētina) sed de Palatio Parisius (qui tamen est paradisus aduocatorum) liber quidā nuper compilatus & intitulatus de nomine Anthonij Matharelli : qui se dicit procuratorem generalem Reginae matris*<sup>13</sup>...

« Il est sorti non du paradis (comme le dit Clementini) mais du Palais de Paris (qui cependant est le paradis des avocats) ce

<sup>11</sup> MOLIÈRE, *Le Malade imaginaire*, acte III, première entrée de ballet, page 28. Traduction française en regard par Dominique Amann.

<sup>12</sup> François Hotman, un jurisconsulte du xvi<sup>e</sup> siècle connu sous les pseudonymes *Franciscus Vilierius*, *Matago de Matagonibus* ou *Ernestus Varamundus*, a laissé deux satires : *Matagonis de Matagonibus* et *Strigilis Papirii Massoni*. Son fils, Jean Hotman, seigneur de Villiers, chaud partisan d'Henri IV, répondit au libelle d'un ligueur par sa satire intitulée *Antichopinus*.

<sup>13</sup> HOTMAN (F.), *Matagonis*, page 3.



livre récemment rédigé et attribué à Anthoine Matharelli qui se dit procureur général de la Reine-mère... »

*Salutes innumerabiles cum centum mille ducatis, singularrissime & amicabilissime domine Choppine* <sup>14</sup>...

« Saluts innombrables avec cent mille ducats, très singulier et très amical seigneur Choppin... ».

## La langue macaronique

Le macaronique est bien différent. Il est né en Italie et l'étymologie accorde deux sens au terme. D'une part, Rhodiginus atteste *macarona*, « macaron » au sens d'homme rude, grossier, rustique : *rudésque homines Macaronas dictitet simplex plebecula* <sup>15</sup>, « le simple citoyen nomme *macaronas* les hommes rudes ». Par ailleurs, *Maccherone* ou *maccarone* désigne, en italien, un mets populaire composé d'une pâte fine faite de farine non blutée et d'œufs, que l'on cuisine avec divers ingrédients, notamment de la viande et du fromage.

L'invention du genre macaronique est attribuée à Teofilo Folengo <sup>16</sup>, né à Cipada, près de Mantoue, le 8 novembre 1491. Après des études à Ferrare puis à l'université de Bologne, il en-

<sup>14</sup> HOTMAN (J.), *Anti-Choppinus*, page 1.

<sup>15</sup> RHODIGINUS, *Lectio num antiquarum libri XXX*, volume II, livre XVII, chapitre III, page 461.

<sup>16</sup> En français : Théophile Folengo ; en latin Theophilus Folengus. Dans la réalité, Folengo eut des prédécesseurs, notamment Tifi degli Odasi (1450-1492) et Giovan Giorgio Alione (mort en 1529) : le Padouan Tifi degli Odasi a laissé un *Carmen macaronicum de Patavinis* de sept cents vers contre ses concitoyens infatués de magie, intitulé *La Macharonea* ; quant à Giovan Giorgio Alione, qui ne respecta ni la décence ni la religion, ses *Opera iucunda* (Asti, François de Silva, 1521) furent interdits et il connut la prison.

tra en 1507 chez les Bénédictins et fit sa profession le 28 juin 1509. Il quitta quelques années plus tard son couvent et s'enfuit avec une femme qu'il avait séduite. Arrêté par la police pontificale, jeté en prison, il retrouva son monastère en 1526 et c'est là qu'il mourut le 9 décembre 1544. Folengo a fait publier à Venise en 1517, sous le pseudonyme de *Merlino Cocaio* — c'est-à-dire « Merlin le cuisinier » (*Merlinus coquus*), — un ouvrage en dix-sept livres de *Macaronicae* où il narre les aventures burlesques de Baldus ; en raison du succès de cette première publication, il la compléta de huit livres supplémentaires et l'édition finale parut en 1521. Ce macaronique italien est principalement triglossique : hybridation linguistique mêlant latin, langue toscane et dialectes régionaux.

Ce genre macaronique s'est ensuite répandu en Italie <sup>17</sup>, puis en France, Allemagne, Flandres, Hollande, Belgique, Angleterre, Portugal, Espagne.

Le macaronique est, encore aujourd'hui, souvent confondu avec le latin de cuisine et il faut attendre la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour en trouver la première définition pertinente :

La Poésie Macaronique est pour ainsi dire un ragoust de diverses choses qui entrent dans sa composition ; mais d'une manière qu'on peut appeler Paysane. Il y entre pesle-mesle du

<sup>17</sup> Parmi les principaux auteurs macaroniques italiens, il convient de citer : Guarini Capella, *Macharonea* (Rimini, 1526) ; Bartholomaeo Bolla, *Nova novorum novissima* (1604) ; Bernardino Stefania, *Macharonis forza* (1610) ; Andrea Baiano, *Fabula macaronea* (Brasciani, 1612) ; Giovan Gioacomo Ricci, *I Poeti rivali* (Rome, 1632) ; Cesare Orsini, dit Stopinus, *Capriccia macaronica* (Venise, 1636) ; Parthenio Zancloio, *Cittadinus macaronicus metrificatus* (Messine, 1647) ; Meno Beguoso, *Rasonaminti, canti, canzon* (Pava, 1773).

Latin, de l'Italien, ou de quelque autre langue vulgaire, aux mots de laquelle on donnoit une terminaison Latine, on y ajoute du grotesque de village, & tout cela joint ensemble fait le fond ou la matiere de la piece comme le Canevas d'une tapisserie. Mais il faut que tout soit couvert & orné d'une naïveté accompagnée de rencontres agréables, qu'il y ait un air enjoué & toujours plaisant, qu'il y ait du sel par tout, que le bon sens n'y disparaisse jamais, & que la versification y soit facile & correcte<sup>18</sup>.

La seconde édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1718) précisa les choses : « MACARONIQUE. adj. de tout genre. Il se dit d'une sorte de Poésie burlesque, où l'on fait entrer beaucoup de mots vulgaires, auxquels on donne une terminaison latine. »

Le latin de cuisine se rencontre dans des textes principalement écrits en langue vulgaire qui admettent des mots ou des locutions latines en les soumettant à la terminaison et à la flexion de la langue vulgaire ; et dans le pédantesque, le texte, bien que d'apparence toute latine, ne fait que décalquer l'expression de la langue vulgaire.

Inversement, la macaronée est écrite en latin et inclut des mots vulgaires augmentés d'une désinence conforme à la syntaxe latine, aboutissant ainsi à une phrase d'expression latine, quoique partiellement formée de mots ou de locutions qui ne le sont pas : derrière le comique ou la satire, les auteurs macaroniques cherchent donc à perpétuer l'art des Anciens de l'Antiquité.

<sup>18</sup> BAILLET, *Jugemens des sçavans*, volume IV, 3<sup>e</sup> partie, art. « Theophile Folengi », pages 212-213.

« Le dialecte, où s'exprime la culture locale, fournit souvent les termes les plus pittoresques et expressifs, voire grossiers et obscènes, alors que du côté du latin le choix expressif va dans le sens du sublime. On obtient ainsi un amalgame des deux extrêmes de la gamme stylistique, qui est l'élément essentiel, constitutif du genre macaronique.<sup>19</sup> »

Le macaronique est donc une langue construite selon des règles précises. C'est un assemblage de mots de différentes langues, savants ou populaires, nobles ou grivois, choisis pour leur côté pittoresque ou leur sens particulièrement évocateur ; et ces éléments linguistiques sont fondus dans le creuset du latin classique par la pratique des déclinaisons et des conjugaisons et de la poésie par l'adoption des règles de la prosodie latine classique : creuset purificateur puisqu'il produit une langue parfaite en toute apparence, éventuellement haussée au niveau de l'expression poétique et enrichie de références aux meilleurs auteurs de l'Antiquité. Mais le poète sait aussi échapper de temps à autre à cette rigueur formelle : « on y traite avec une égale irrévérence le dictionnaire et la syntaxe<sup>20</sup> ».

L'éclosion d'une expression polyglossique nécessite que ses écrivains et lecteurs connaissent les langues mélangées et les pratiquent au quotidien : or, au xvi<sup>e</sup> siècle, le latin était la langue de l'Université et de l'Église et les langues nationales — le toscan en Italie, le français en France — n'étaient utilisées que par les lettrés et les personnes éduquées. Il était par ailleurs nécessaire que les langues composées eussent une proximité

<sup>19</sup> GARAVINI (Fausta) *et alii*, « Écriture critique et genre macaronique », *Bulletin de l'association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n° 15, 1982, pages 40-41. Actes du colloque de Sommières, 14-17 septembre 1981, « Les rapports entre les langues au xvi<sup>e</sup> siècle », volume II.

<sup>20</sup> BONAFOUS (Norbert), préface à l'édition de 1860, page VIII.

morphologique suffisante avec le latin pour rendre plus facile leur fusion dans un même texte tout en apportant un vocabulaire nouveau, notamment dans le registre très populaire de la truculence et même de la scatologie.

« La poésie macaronique est donc un phénomène qui surgit dans les milieux cultivés. Il ne s'agit pas d'une improvisation grossière, mais d'une forme artistique consciente, élaborée par des humanistes, des universitaires, qui mêlent savamment le latin aux différentes langues vulgaires pour obtenir en quelque sorte l'équivalent grotesque des subtilités de la poésie classique dont ils ont une connaissance approfondie. On arrive ainsi à la création d'une langue abstraite, fabriquée de toutes pièces, mais suivant des règles rigoureuses.<sup>21</sup> »

« Dans la macaronée, le sel de l'expression résulte principalement de la nouveauté singulière et hardie d'une langue pour ainsi dire individuelle qu'aucun peuple n'a parlée, qu'aucun grammairien n'a écrite, qu'aucun lecteur n'a entendue<sup>22</sup> »... et qui ne pouvait être comprise que de fins lettrés polyglottes, contrairement au proverbe attesté par Claude-François Achard selon lequel on dit « d'une personne qui parle mal le Latin : *C'est du Latin d'Antonius Arena* »<sup>23</sup>.

## Le macaronisme en France

Anthoine Arène, contemporain de Folengo, fut le premier Français qui s'adonna au genre macaronique, dans quelques

<sup>21</sup> GARAVINI (Fausta) *et alii*, « Écriture critique et genre macaronique », *Bulletin de l'association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n° 15, 1982, page 40. Actes du colloque de Sommières, 14-17 septembre 1981, « Les rapports entre les langues au xvi<sup>e</sup> siècle », volume II.

<sup>22</sup> NODIER, *Du langage factice*, page 6.

<sup>23</sup> ACHARD, *Dictionnaire de la Provence*, volume III, page 562 colonne 2.

écrits — *De Arte dansandi* ; *De Guerra neapolitana, romana et genuensi* — finalement regroupés dans son *Ad suos compagones studentes*. Il a remarquablement exploité l'idée de mélanger diverses langues dans un même texte et a trouvé un style si personnel qu'il a créé une nouvelle expression littéraire, et même une véritable langue originale, rapidement nommée « arénaïque » comme l'atteste le *Carmen arenaicum* de Du Monin. Arena, parfait lettré de son temps, ajoute à son texte latin, aussi bien classique qu'estudiantin, du français et des dialectes méridionaux.

En écrivant ses premières macaronées, dans les années 1519-1520, notre poète ne connaissait probablement pas l'existence de Folengo dont les premières œuvres ont été publiées en 1517 et 1520 : il aura eu la même idée au même moment. Ce proto-macaronisme provençal serait donc une création locale, un produit autochtone et non un article d'importation, ce qui s'explique par la présence dans cette province des mêmes facteurs nécessaires à son éclosion : un milieu universitaire actif pratiquant le latin, une littérature locale de langue française et des dialectes ou patois populaires, tous d'origine principalement latine.

En revanche, en 1536-1537, la poésie macaronique italienne était bien connue en Provence. Arena connaissait alors Teofilo Folengo et ses *Macaronea*, qu'il cite à l'envi dans leur seconde édition de janvier 1520, en dix-sept chants : outre de nombreux mots et locutions — *ayme, oyme, nientum, atortum*, verbe *guadagnare (passim)* ; *altisonum murmur* (folio XIV recto), *nimio superatus amore* (folio XIV verso), *nomen ad astra* (folio XIV verso), *opus est* (folio XVII verso) ; *ex quo parlatu* (folios XLIX verso et XXX verso), *vade in malhoram* (folio L recto), *peruersa canaia* (folio LI verso), *murmure grandi* (folio LV verso), *tu pensare potes* (folio LXXVII recto), *de passu in passu*

(folio LXXXII verso), *praecepta tonantis* (folio CIX recto), — il en reproduit plus de quarante vers.

Les bons esprits de la Renaissance, qui pratiquaient au quotidien ces diverses langues, étaient à même de goûter la saveur et les facéties de tels mélanges. Aujourd'hui nous en avons perdu l'usage, ce qui nous condamne à de laborieux décryptages... qui n'ont plus aucun sel.

Le genre macaronique fut modestement cultivé en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, essentiellement en poésie.

Arena eut un émule, en la personne de Jean Germain, un avocat de Forcalquier, qui composa lui aussi une macaronée sur l'invasion de Charles Quint en Provence en 1536<sup>24</sup>. Son poème est formé d'environ quatre cents distiques élégiaques et, après une invocation à la Muse macaronique,

*O dea Merlini Cocai poëmate florens*

*Mesclatas linguas fac mea verba sonent.*

« Ô déesse de Merlin Cocai, source de la poésie, Fais que mes paroles fassent entendre des langues mêlées. » (vers 23-24).

développe un récit des événements insistant sur l'engagement décisif des milices locales.

<sup>24</sup> GERMAIN, *Historia bravissima*. — La date portée sur la page de titre, 1536, est fautive. En effet, la lettre de dédicace *Excelsi ingenij viro Antonio Gauffrido* est datée à la fin *calendis octobris* : or, les combats ayant cessé à la fin septembre, on imagine mal que l'auteur ait composé son poème en quelques jours. Par ailleurs, dans le titre qui précède les premiers vers, la date 1537 est clairement mentionnée. La publication eut donc lieu à la fin de l'année 1537, soit plusieurs mois après la *Meygra Entrepriza*, et Germain eut, de toute évidence, ce texte en main car on reconnaît, dans son poème, quelques petits emprunts à Arena. — L'*Historia bravissima* a été fautivement

Le poète Rémy Belleau, né à Nogent-le-Rotrou en 1528 et mort à Paris le 6 mars 1577, appartient à la Pléiade et ses œuvres, simples et pastorales, connurent un grand succès. Son poème macaronique, *Dictamen metrificum de bello huguenotico et reistorum piglamine, ad sodales*<sup>25</sup>, décrit les dégâts faits aux campagnes par les gens de guerre.

Étienne Tabourot (1547-1590), avocat à Dijon, est surtout connu par *Les Bigarrures* (1583) et *Les Touches du seigneur des Accords* (1585-1588). On lui attribue également le poème macaronique *Cagasanga*, sous-titré « Chant sur la defeatte des Reistres, à l'imitation du Pseaume *Quand Israel, &c* ».

Jean-Édouard Du Monin, mort assassiné en 1585 à l'âge de vingt-neuf ans, a cependant laissé une œuvre littéraire de quelque importance en raison de sa facilité à versifier dans différentes langues ; on y trouve notamment un *Carmen Arenai-cum* parfaitement macaronique<sup>26</sup>.

Janus-Cäcilus Frey, né dans le comté de Baden, vécut principalement en France. Nommé médecin de la reine-mère Catherine de Médicis, il mourut à Paris le 1<sup>er</sup> août 1631, victime de l'épidémie de peste. Il a laissé des écrits philosophiques et médicaux, ainsi qu'un *Recitus veritabilis* qui conte de manière fort comique une querelle survenue entre les vigneronns du village de Rueil et des archers de Paris.

nommée *Historia breuissima* par Fevret de Fontette, *Bibliothèque historique*, volume III, page 549, colonne 2 ; Brunet (Jacques-Charles), *Manuel du libraire*, 5<sup>e</sup> édition, volume II, colonne 1553 ; Delepierre, *Macaronéa*, pages 152-153 ; et encore quelques autres...

<sup>25</sup> BELLEAU, *Œuvres complètes de Remy Belleau*, volume I, pages 123-131. Le *Dictamen metrificum* a été également joint en supplément à la suite de *L'Eschole de Salerne* publiée par Martin.

<sup>26</sup> DU MONIN, *Nouvelle œuvres*.

Théodore de Bèze, mort en 1605, est davantage connu comme théologien calviniste ; il a néanmoins laissé des poésies ainsi qu'un pamphlet en prose, l'*Epistola magistri Benedicti Passavantii*, contre Pierre Lizet, premier président au parlement de Paris, qui eut la mauvaise idée de se mettre à la théologie. Cette diatribe est souvent qualifiée macaronique car elle inclut de nombreux radicaux puisés dans le français, mais son expression est manifestement française et il s'agit donc d'un latin de cuisine. On lui attribue la *Harenga macaronica*<sup>27</sup> adressée au cardinal de Lorraine célèbre pour sa cupidité, pour le prier de restituer une couronne d'or qu'il avait dérobée aux Dominicains de Metz.

Et notre littérature macaronique paraît s'achever avec le joli poème intitulé *Micheli Morini funestissimus trepassus* qui conte la fin du pauvre Morin tombé du haut d'un orme en voulant y dénicher un nid de pies et dont la fin a réjoui des générations de potaches :

[...].

De branchâ in brancham degradingolat, et faciens *pouf*,

Ex ormo cadit, et clunes obvertit olympos.

Hurlat *ho ! ho !* paysana cohors, junctisque priantes

In coelum recriant manibus ; sed frustra ! Morinus

Non est in vivis numerandus ! Tombat, et hujus

Tota rabotoso fracassantur membra paveto<sup>28</sup>.

« Il dégringole de branche en branche et, faisant *pouf*, tombe de l'orme et ses fesses se tournent vers l'Olympe. La cohorte

<sup>27</sup> *Harenga macaronica habita in monasterio cluniacensi*, Reims, 1566, in-8°.

<sup>28</sup> PEIGNOT, *Amusements philologiques*, 3<sup>e</sup> édition, 1842, page 140. L'auteur de ce poème n'a jamais été nommé ; pour la date, il paraît remonter à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

des paysans hurle « ho ! ho ! » et, priant les mains jointes, ils implorent le ciel ; mais, en vain ! Morin n'est plus du nombre des vivants ! Il tombe et tous ses membres sont fracassés sur le pavé rugueux. »

En revanche, quelques textes généralement classés « macaroniques » doivent en être distingués.

Denys Bouthillier<sup>29</sup>, outre quelques traités juridiques, a publié une *Admonitio macaronica* dirigée contre le chanoine Be-hot et dont l'apparence latine ne saurait dissimuler qu'il s'agit là d'une prose en latin de cuisine.

François Rabelais, le très célèbre auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua*, eut l'occasion de se rendre en Italie à au moins trois reprises : il y fit même un long séjour de trois ans, de décembre 1539 à janvier 1543. Des auteurs italiens qu'il eut l'occasion de découvrir, c'est incontestablement Folengo qui l'a le plus inspiré. Mais on remarquera que le plaidoyer du seigneur de Baisecul devant Pantagruel :

Donc commença Baisecul en la maniere, qu'il s'ensuyt. Monsieur il est uray, qu'une bonne femme de ma maison portoit uendre des œufz au marché. Couurez uous Baisecul, dist Pantagruel. Grand mercy monsieur, dist le seigneur de Baisecul. Mais à propos, passoit entre les deux tropiques six blancs uers le zenith diametralement opposé es Troglodytes, par aultant, que les monts Rhiphées auoient eu celle année grand' stérilité de happelourdes, moyennant une sedition de balliurnes meue entre les Barragouyns, & les Accoursiers, pour la rebellion des

<sup>29</sup> Denys Bouthillier, né en 1540 à Angoulême, s'établit à Paris vers 1571 ; il fut nommé conseiller d'État le 2 février 1617. Il est mort en 1622. Il était écuyer, seigneur de Fouilletourte (dans la Sarthe) et du Petit-Thouars.



Souysses, qui s'estoyent assemblés iusques au nombre de troys, six, neuf, dix, pour aller à l'aguillanneuf, le premier trou de l'an, que lon donne la soupe aux bœufz, & la clef du charbon aux filles, pour donner l'auoyne aux chiens. Toute la nuyct lon ne feist la main sus le pot, que despescher bulles de postes à pied, & lacquays à cheual pour retenir les bateaulx, car les cousturiers uouloyent faire des retaillons desrobés une sarbantine pour couurir la mer Oceane [...] <sup>30</sup>.

est totalement français et ne forme qu'un charabia sans queue ni tête. Quant à l'extraordinaire harangue de maître Janotus de Bragmardo, invitant Gargantua à restituer les cloches de Notre-Dame qu'il avait dérobées pour les mettre au cou de sa jument :

144

Ehen, hen, hen, Mna dies Monsieur, Mna dies. Et vobis messieurs. Ce ne seroyt que bon que nous rendissiez nos cloches, Car elles nous font bien besoing. Hen, hen, hasch. Nous en auions bien aultrefois refuse de bon argent de ceulx de Londres en Cahors, sy auions nous de ceulx de Bourdeaux en Brye, qui les vouloient acheter pour la substantifique qualite de la complexion elementare, que est intronificquee en la terreestreite de leur nature quidditative pour extraneizer les halotz et les turbines suz nos vignes, vraiment non pas nostres, mays dicy aupres. Car si nous perdons le piot:nous perdons tout et sens & loy. Si vous nous les rendez a ma requeste, ie y guaingeray six pans de saulcices, et vne bonne paire de chausses, qui me feront grand bien à mes iambes : ou

<sup>30</sup> RABELAIS, *Pantagruel*, chapitre XI « Comment les seigneurs de Baise-cul, & Humevesne playdoient devant Pantagruel sans advocatz », pages 76-77.

ilz ne me tiendront pas promesse. Ho par dieu domine, vne paire de chausses sont bonnes. Et vir sapiens non abhorrebit eam. Aduisez domine, il y a dix huyt iours que ie suis à mata-graboliser ceste belle harangue. Reddite que sunt Cesaris Cessari, & que sunt dei deo. Par ma foy domine, si voulez souper auecques moy, par le cor dieu in camera, charitatis nos faciemus bonum cherubim. Ego occidi vnum porcum, & ego habeo bonum vinum. Mays de bon vin lon ne peult faire mauuays latin. Or sus de parte dei, date nobis clochas nostras. Tenez ie vous donne de par la faculté vn sermones de Utino, que utinam vous nous baillez nos cloches. Vultis etiam pardonos : per diem vos habebitis, et nihil poyabitis. O monsieur domine, clochidonna minor nobis. Dea est bonum urbis. Tout le monde sen sert. Si vostre iument sen trouue bien: aussi faict nostre faculte, que comparata est iumentis insipientibus: & similis facta est eis, psalmo, nescio quo, sy lauoyz ie bien quotte en mon paperat, hen, hen, ehen, hasch. Ça ie vous prouue que me les doibuez bailler. Ego sic argumentor. Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando clochans clochatiuo clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc, ha, ha ha. C'est parlé cela. Il est in tertio prime en Darij ou ailleurs. Par mon ame, iay veu le temps que ie faisoys diables de arguer. Mays de present ie ne fais plus que resuer. Et ne me fault plus dorenauant, que bon vin, bon lic, le doux au feu: le ventre a table, et escuelle bien profonde. Hay, domine: ie vous pry in nomine patris & filii & spiritus sancti Amen, que vous rendez nos cloches : & dieu vous gard de mal, & nostre dame de sante, qui viuit & regnat per omnia secula seculorum, Amen. Hen hasch ehasch grrenhenhasch. Verum enim vero quando quidem dubio procul Edepol quoniam ita certe meus deus fidius, vne ville sans cloches, est comme vn aueuigle sans baston, vne asne sans cropiere, et vne vacche sans cymbales.

145

Iusques a ce que nous les aiez rendues nous ne cesserons de crier après vous, comme vn aueuigle qui a perdu son baston, de brailler, comme vn asne sans crier, et de bramer, comme vne vacche sans cymbales. Vn quidam latinisateur demourant pres l'hostel dieu, dist vne fois, alleguant l'autorite dun Taponnus, ie faulx: cestoyt Pontanus poete seculier, quil desyroit quelle feussent de plume, & le batail feust dune queue de renard: pource quelles luy engendroient la chronicque aux tripes du cerueau, quand il composoyt ses vers carminiformes. Mais nac petetin petetac ticque, torche lorgne, il feut declare heretique. Nous les faisans comme de cire. Et plus nen dict le deposant. Valet & plaudite. Calepinus recensui <sup>31</sup>.

elle participe à la fois des langages mêlés — alternance de phrases françaises et de phrases latines indépendantes — et du latin de cuisine, parfois dans sa forme pédantesque : elle ne saurait donc être tenue pour macaronique comme cela a été trop souvent affirmé.

Les textes composant la littérature macaronique en France sont généralement diglossiques, latin-français. Seul Anthoine Arène a produit un macaronique triglossique en y ajoutant les dialectes méridionaux.

## CHAPITRE V

### LE LATIN MACARONIQUE D'ARENA

Anthoine Arène est un lettré : il a reçu une formation universitaire et a produit une œuvre littéraire. Il est aussi un linguiste : il connaît le latin car c'est dans cette langue qu'il a reçu l'enseignement juridique ; il s'exprime également en français qui, depuis l'ordonnance de Villers-Cotterêts d'août 1539, est devenu la langue unique pour tous les actes officiels du royaume ; il parle enfin le provençal, l'idiome de sa « petite patrie » ou celui d'Avignon, et a même découvert les dialectes gascon et languedocien lors de ses études à Toulouse.

Arena est un poète : sa production fait usage du distique élégiaque et cite à de nombreuses reprises, pour l'Antiquité, Virgile, Ovide, Juvénal ou Caton et, pour la Renaissance, Folengo. Comme tous les bons esprits de son temps, il aurait été capable de produire une poésie latine de forme parfaite, à l'image de celle qu'il se plaisait à lire chez les Anciens, mais son propos n'était pas de produire un texte parfaitement conforme aux règles d'une poétique classique abandonnée depuis des siècles.

Son œuvre se caractérise au premier chef par sa dimension ludique et sa tournure enjouée : elle est avant tout la production d'un potache et d'un basochien à la recherche d'une ex-

<sup>31</sup> RABELAIS, *Gargantua*, chapitre XVIII « La harangue de Maistre Janotus de Bragmardo faite a Gargantua pour recouurer les cloches », chapitre XVIII.

pression littéraire inattendue et, par-là, comique<sup>1</sup>. La langue macaronique est un jeu permanent avec les mots et sur les mots : plaisir à varier, bousculer, voire même transgresser les usages et les règles ; exubérance lexicale produisant de nombreux néologismes ou hapax ; tripatouillage prosodique travestissant les mots français et méridionaux pour les incruster dans la poésie antique. Arena s'autorise un grand nombre de fantaisies destinées à produire des effets particuliers d'expression, le poète jouant constamment sur des registres stylistiques variés et opposés : le noble lyrisme de l'Antiquité voisine avec une goliardise éventuellement teintée de scatologie ; la citation des principaux auteurs classiques n'exclut pas les facéties basochiennes ; l'exubérance jacassière marque l'alliance du grotesque et du sérieux, un balancement incessant entre l'éloquence du prétoire et le boniment du camelot, un affrontement permanent entre l'expression populaire et la métrique savante, les sentences littéraires et les dictons paysans, les préoccupations religieuses et l'hyperréalisme anatomique. L'arénaïque forme ainsi une langue originale, pétillante, mélangeant le meilleur puisé chez les grands poètes classiques avec la truculence et le scabreux de l'expression vernaculaire la plus populaire.

Et ce langage nouveau est d'autant plus ludique qu'il n'est pas destiné à devenir une langue d'usage quotidien : c'est une expression écrite artificielle, particularisée à chaque auteur, privilégiant l'invention permanente et donnant naissance à des œuvres peu nombreuses vouées à un succès éphémère.

<sup>1</sup> C'est peut-être la raison pour laquelle Honoré Bouche, parlant d'Arena, le nomme « le gentil poète », « notre gentil Poète Prouençal », « le plaisant Poète Prouençal » (*La Chorographie*, volume I, livre IV, pages 325, 339 ; et volume II, livre X, pages 557, 558, 573).

## L'établissement du texte latin

Si, en 1537 — date de la première édition de la *Meygra Entrepriza*, — l'imprimerie était déjà florissante<sup>2</sup>, l'art typographique recherchait encore des normes précises de présentation et de disposition des textes.

### Les sources authentiques

Le texte latin d'Arena n'a pas, à ce jour, été établi de manière satisfaisante. Pour tenter d'y parvenir, nous avons consulté principalement les deux éditions publiées du vivant de l'auteur : celle d'Avignon (1537) réalisée sur le manuscrit de l'auteur et celle de Toulouse (1538).

### Méthodologie

La première étape a consisté à transcrire très exactement tout le texte de l'édition *princeps* d'Avignon en caractères romains, en résolvant les abréviations, fort utilisées à cette époque.

Le typographe a fait un très grand usage des signes conventionnels, dont la signification est bien connue :

— le *titulus* ou tilde, marquant une abréviation par contraction : *ā* pour *am* ou *an* ; *ē* pour *em* ou *en* ; *ō* pour *om* ou *on* ; *ū* pour *um* ou *un* ;

<sup>2</sup> En Europe, c'est Gutenberg — de son vrai nom Johannes Gensfleisch — qui mit au point l'imprimerie. Il débuta ses travaux à Mayence à partir de 1450 en utilisant des caractères mobiles métalliques (alliage de plomb, étain, antimoine) disposés dans des cadres de bois, enduits d'une encre spéciale et introduits dans une presse à bras — tout ce matériel et ces procédés ayant été mis au point par lui. Son premier ouvrage ainsi réalisé fut la grammaire latine de Donat imprimée en 1451. Trois disciples de Gutenberg créèrent en 1470 la première imprimerie française, installée à Paris.

— et l’apostrophe, ou abréviation par suspension, indiquant la troncature de la désinence *us* : *mestr’* = *mestrus* ; *capitan’* = *capitanus*.

Il utilise aussi des signes non habituels qu’il a fallu décrypter : *dām* = *dominam* (vers 201) ; *dñs* = *dominus* (vers 95) ; etc.

Et certains mots font l’objet d’abréviations variées, voire fantaisistes :

— *honi* = *homini* (vers 2223) ; *hoīm* = *hominum* (vers 1225) ; *hoīs* = *hominis* (vers 1206) ; quant à *homines*, il est transcrit par les abréviations *hoēis* (vers 1753), *hoēs* (vers 1013, 1663), *hoies* ou *hoiēs* (vers 613, 1699, 1875, 1881), *hoīes* (vers 1949), *hoim* (vers 1435), *hoines* (vers 1879) .

— *oīs* = *omnis* (vers 1739) ; *oēm* = *omnem* (vers 575, 737) ; *oēs* = *omnes* (vers 57, 265, 337, 417, 753, 883, 1079, 1761, 1809, 1837, 1979, 2275, 2313) ; *oib’* = *omnibus* (vers 777) ; *oē* = *omne* (vers 1993) ; *oīa* = *omnia* (vers 1945).

Il a fallu ensuite corriger les déficiences manifestement attribuables à la composition :

1° séparation de mots que le typographe avait accolés. En principe, leur identification est très aisée : *musareferre* ne peut se lire que *musa referre* ; *squadrasdegente* = *squadras de gente*. Mais, parfois, le résultat est incompréhensible pour un latiniste, notamment quand le typographe a accolé des mots n’appartenant pas au latin classique : *decraue* pour *de craue*, « de La Crau » (vers 1552) ; *liaboyre* pour *li a boyre*, « lui [donna] à boire » (vers 1728) ; etc. Au total, cent douze corrections de mots accolés<sup>3</sup> ont été effectuées.

2° reconstitution de mots que le typographe avait coupés. Là

<sup>3</sup> En raison de la très grande irrégularité des espaces entre les mots, il est parfois très difficile de décider si des mots sont accolés ou non.

encore, la plupart de ces coupures intempestives sont facilement repérables : *i nnumeras* pour *innumeras* (vers 21) ; *aq uas* pour *aquas* (vers 430) ; *imperelactore m* pour *imperelactorem* (vers 1848) ; etc. Mais d’autres coupures sont moins évidentes, surtout quand elles produisent deux mots parfaitement latins : *non quam* pour *nonquam* (vers 847), *in genio* pour *ingenio* (vers 1306), etc. Dans ces cas, seul le contexte permet de rétablir les leçons correctes. Arena coupe volontiers les mots commençant par le préfixe *de* : *de marchare* pour *demarchare* (vers 109), *de super* pour *desuper* (vers 675), etc. ; et le préfixe *per* : *per fugat* pour *perfugat* (vers 417), *per det* pour *perdet* (vers 1456), etc. Cent vingt et une coupures intempestives ont été corrigées.

3° rattachement au mot précédent de la conjonction copulative enclitique *-que* lorsqu’elle en est séparée, notamment pour éviter la confusion avec le relatif *que* ou *quae*. La copulative *que* apparaît cent vingt-cinq fois dans le texte : dans cinquante et un cas, elle est séparée du mot précédent.

4° rétablissement du mauvais positionnement du caractère *u* produisant un *n* : *iutra* au lieu de *intra* (vers 122) ; *tuuc* au lieu de *tunc* (vers 1045), etc. Et vice-versa : *qnod* au lieu de *quod* (vers 92) ; *frandibus* au lieu de *fraudibus* (vers 709), etc. Treize corrections ont été effectuées dans le premier cas et vingt-quatre dans le second.

L’édition italienne a bien effectué toutes ces corrections, à l’exception de deux expressions maintenues en l’état : *atole-moyns* pour *a to le moyns*, « à tout le moins » (vers 2134) ; et *instudiando* pour *in studiando*, « en étudiant » (vers 1208).

Il restait encore cent dix-sept incorrections diverses :

— soixante-trois d’entre elles aboutissent à des mots inconnus du latin et sont facilement détectables : *lolueret* pour *so-*

*lueret* (vers 125), *docedant* pour *docebant* (vers 549), *abunbe* pour *abunde* (vers 1407), etc. ; elles consistent en substitution d'une lettre à une autre, oubli d'une lettre, ajout d'une lettre, déplacement d'une lettre.

— dans vingt-cinq cas, il s'agit de fautes d'orthographe aboutissant à des termes bien latins mais de cas ou de sens incompatibles avec le contexte, comme *retinere* au lieu de *retimere* (vers 76), *farina* au lieu de *farinas* (vers 365), et pouvant même induire les lecteurs peu avertis dans de véritables contresens.

— les vingt-neuf erreurs restantes consistent en caractères non imprimés ou en fautes dans des mots non latins : leur identification est très aisée.

L'édition italienne a laissé subsister quelques-unes de ces erreurs : pour celles-ci, les leçons originales ont été signalées en notes dans le texte latin afin d'autoriser d'autres interprétations.

L'édition de Toulouse a laissé subsister presque une centaine de ces coquilles et en a même rajouté plus de trois cents : la composition du latin macaronique n'était pas familière aux typographes de ce temps.

Les mots élidés — prépositions (d'), articles partitifs (d') ou définis (l'), pronoms personnels réfléchis de la troisième personne (s') — sont restés accolés car le latin ne connaît pas l'apostrophe. Il est très facile de les repérer et ils ne sauraient induire des incompréhensions.

Arena écrit systématiquement *plusquam* là où nous écrivons aujourd'hui *plus quam* ou *plusque* pour *plus que* ; il compose en un seul mot le superlatif absolu — exemple : *tresbon* — qui, en son temps, s'écrivait avec un trait d'union — *tres-bon* — ainsi que l'expression *atortum* « à tort ». Ces usages ont été maintenus.

À ce stade, le texte latin de la *Meygra Entrepriza* se trouve expurgé des coquilles typographiques et des fautes d'orthographe imputables aux ouvriers ayant réalisé la composition.

Souhaitant respecter pour le mieux les formes de cette première édition, nous avons choisi de conserver :

1° les usages du temps pour la lettre « v », qui s'écrit « v » en position initiale et « u » dans le mot : *valenter*, *valere*, *vel*, mais évangile, s'éuertuer, éuénement, etc. ; ainsi que pour la lettre « u » qui s'écrit « v » en position initiale : *vbertus* pour *ubertus*, *vbique* pour *ubique*, *vllus* pour *ullus*, etc.<sup>4</sup>.

2° l'absence de diphtongues : les *æ* et *œ* sont réduits à *e*<sup>5</sup>.

3° les formes latines moins courantes voire archaïques : *mi-chi* (cinq occurrences), *nichil* (deux occurrences), *illhic* (une occurrence), *cuntus* (cinq occurrences), *posquam* (quatre occurrences) ; l'édition italienne les a systématiquement corrigées en *mihi*, *nihil*, *illic*, *cunctus* et *postquam*.

4° les soixante-douze mains (✍) destinées à mettre en exergue certains vers : quand la place est suffisante sur la ligne, la main est placée en début de vers et l'index pointe vers la droite ; dans le cas contraire, elle est reportée au début du vers suivant et l'index pointe vers la gauche pour désigner le vers précédent. L'édition de Toulouse a supprimé certaines de ces marques et en a rajouté à d'autres vers non mis en exergue par la première édition. Quant à l'édition italienne, elle a supprimé tous ces signes.

<sup>4</sup> C'est ainsi qu'est composé, par exemple, le *Dictionnaire françoislatin* de Robert Estienne (1549) qui orthographie *verrue*, *vigne*, *volupté*, etc. quand le « v » est en lettre initiale ; *auant*, *engrauer*, *faueur*, etc. quand le « v » est dans le mot ; et *vsurper*, *vtile*, etc. quand le « u » est en position initiale.

<sup>5</sup> Une seule exception au vers 2124 où Arena écrit bien : *poeta* (et non : *peta*).



Enfin, les orthographes très variables des mots, les omissions courantes du *c* devant le *t*<sup>6</sup> et les *n* souvent placés devant des *b* ou des *p* ont été maintenus : il convient en effet de ne pas chercher à restituer un latin très ou trop académique car les « fautes » apparentes de morphologie ou de syntaxe peuvent relever d'usages grammaticaux différents et sont très souvent autant de transgressions voulues délibérément par l'auteur au nom de la fantaisie et de l'exubérance macaroniques ou pour des nécessités métriques.

Deux points restaient en suspens :

1° la ponctuation : Arena a publié tout son poème sans aucune ponctuation<sup>7</sup> ; l'édition de Toulouse en a disposé une mais, ignorant les guillemets, n'a pas délimité les monologues ou dialogues et toutes les éditions suivantes ont divisé le texte, à chaque fois de manière différente car, en la matière, les conventions varient d'un pays à un autre et d'un siècle à l'autre. Cette absence totale de ponctuation — très déroutante à la première lecture — paraît être un choix délibéré de l'auteur<sup>8</sup> : on la retrouve en effet dans l'épître préliminaire à Guillaume Gar-

<sup>6</sup> *Cuntos* pour *cunctos* (vers 1175) ; *cunta* pour *cuncta* (vers 431, 674, 761, 1430) ; *dritum* pour *driatum* (234) ; *fletendo* pour *flectendo* (309) ; *flutus* pour *fluctus* (268) ; *note* pour *nocte* (996) ; *plantus* pour *planctus* (1745) ; *vitrix* pour *victrix* (1355).

<sup>7</sup> À la vérité, on trouve onze points, neuf virgules (notamment pour séparer les éléments d'une liste de patronymes) et six deux-points dans l'ensemble du poème.

<sup>8</sup> À titre de comparaison, l'édition originale de l'*Historia brauissima* de Jean Germain est totalement ponctuée et dote tous les noms propres – toponymes et patronymes – d'une capitale initiale.

çonnet qui se développe sur onze pages sans le moindre point ou la moindre virgule, dans les macaronées préliminaires au poème, dans la liste des villes et l'ultime Avis aux plaideurs. C'est pourquoi nous avons préféré ne pas ajouter de ponctuation : celle qui est placée dans la traduction française suffira à proposer un décryptage du texte.

2° les capitales initiales aux noms propres : Arena débute chaque vers par une capitale, mais les ignore pour les noms propres. Il y a là un propos délibéré car même *Deus* et *Christus* sont composés sans capitale initiale. L'édition de Toulouse met généralement la capitale initiale à *Christus*, mais jamais à *Deus* ; et si elle l'accorde volontiers à la France et aux Français, elle la refuse systématiquement à l'Espagne et aux Espagnols ; elle tend enfin à doter d'une capitale initiale les patronymes et noms de ville, mais les oublis sont nombreux. Nous avons donc conservé l'usage d'Arena de ne pas placer de capitale initiale aux noms propres.

Au total, face à la multiplicité des pratiques et des usages, nous avons voulu produire, principalement d'après la première édition de 1537, un texte latin formellement correct, expurgé des maladroites, coquilles ou fautes manifestes clairement attribuables aux typographes, mais restant le plus proche de celui voulu par Arena dans l'édition *princeps*, respectant les formes morphologiques ou syntaxiques et les règles de la composition poétique du xvi<sup>e</sup> siècle et faisant passer la fantaisie macaronique avant la perfection classique : la poésie macaronique est, en effet, un amusement très daté et ne peut se comprendre que dans la langue de son époque, avec sa morphologie et sa syntaxe précises.

## Un mélange triglossique

À l'image du macaronique italien qui lui a servi de modèle, Arena s'exprime dans une langue formée par hybridation triglossique, mêlant latin, langue française et langues régionales du Midi.

Un tel essai avait été tenté bien avant lui par Dante Alighieri, dans une chanson en trois langues mêlant vers provençaux (P), italiens (I) et latins (L), débutant ainsi :

P *Ahi faulx ris per qe trai have*  
 L *Oculos meos, & quid tibi feci*  
 I *Che fatto m'hai così spietata fraude ?*  
 L *Iam audissent verba mea Gręci*  
 P *Sai omn autres Dames e vous saves*  
 I *Che 'ngannator non ę degno di laude.*  
 P *Tu sai ben come gaude*  
 L *Miserum ejus cor qui praestolatur*  
 I *Eu vai sperant, et par de mi non cure.*

Hélas ! faux sourire, pourquoi as-tu trahi  
 mes yeux ? Et que t'ai-je fait,  
 que tu m'as rendu une si barbare trahison ?  
 Les Grecs eussent déjà écouté mes paroles.  
 Toutes les autres dames savent, et tu sais  
 qu'un imposteur n'est pas digne de louanges.  
 Tu sais bien comment se réjouit  
 le pauvre cœur de celui qui est dans l'attente.  
 Je vais espérant, et ne prends aucun soin de moi <sup>9</sup>.

<sup>9</sup> Le texte original est cité d'après CRESCIMBENI (Giovan Mario), *Dell'istoria della volgar poesia*, pages 249-250 ; traduction de François Fertiault dans DANTE (Alighieri), *Rimes de Dante*, page 107.

mais on retrouve là l'alternance du style farci et non l'hybridation spécifique de la langue macaronique.

La langue latine, parlée durant l'Antiquité dans tout l'Empire romain, a perduré en Occident pour l'usage des lettrés et de l'Église jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait là de la langue savante, parlée par les personnes éduquées, disposant d'un vaste vocabulaire qui s'est enrichi au cours des siècles, d'une grammaire et d'une graphie parfaitement codifiées. Le peuple, quant à lui, se contentait d'une langue plus rustique, simplement parlée et suffisante pour les nécessités du quotidien.

Il est d'usage de distinguer plusieurs étapes dans l'évolution de la langue savante : latin archaïque, jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ; latin classique, aux I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et I<sup>er</sup> siècle après ; bas latin ou latin tardif, du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle ; latin médiéval, du VII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle ; et néolatin ou latin postmédiéval, du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle.

La langue romane se forma de la corruption de la langue latine par adoption de termes des peuplades locales et à la suite des invasions venues du nord : les *Serments* de 842 sont le premier texte entièrement écrit en roman. Raynouard a identifié six langues dans ce tronc roman : celle des troubadours du Midi de la France, la catalane, l'espagnole, la portugaise, l'italienne et la française ou langue des trouvères. La langue des trouvères et celle des troubadours diffèrent peu, essentiellement par la prononciation, notamment des finales.

Dès le XI<sup>e</sup> siècle la langue des troubadours du Midi était fixée et perfectionnée, permettant une littérature poétique déjà très élaborée. C'est d'elle que sont issus les différents dialectes parlés dans le Midi de la France au temps d'Anthoine Arène.

À la lecture de son poème, il apparaît avec évidence qu'Are-na pense en français et a produit un premier jet en français.

Aussi son texte macaronique reste-t-il très marqué par cette origine française : on verra, ci-après, que le poète range souvent ses mots dans l'ordre voulu par la langue française, qu'il conserve de nombreuses expressions bien françaises, applique souvent une concordance des temps selon les règles de la grammaire française, etc.

Il a ensuite « traduit » son texte en latin, ou plutôt l'y a « transposé ».

La langue arénaïque est fondamentalement un latin : le vocabulaire d'Arena appartient pour plus de la moitié au latin classique et est généralement traité selon les usages orthographiques et grammaticaux de cette langue. Le poète puise son vocabulaire chez les meilleurs auteurs de l'Antiquité, les écrivains de la basse latinité et de la latinité médiévale, et même dans le baragouin vulgaire des potaches des universités.

Le poème contient aussi de nombreux mots et expressions français. La langue nationale, issue des langues romanes du Moyen Âge, était alors d'un usage modéré : les lettrés parlaient et écrivaient en latin tandis que le peuple parlait les patois locaux ou les dialectes régionaux. Il fallut attendre l'ordonnance royale de Villers-Cotterêts, promulguée en août 1539, pour que les actes officiels et notariés fussent rédigés en français ; et la diglossie est restée la règle dans tout le Midi au moins jusqu'à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : les lettrés parlaient entre eux le français mais ils s'exprimaient en patois avec les gens du peuple qu'ils devaient fréquenter ; les curés faisaient des sermons en provençal ; notaires, médecins, tabellions, fonctionnaires, étaient contraints à des mélanges linguistiques dans lesquels leur français, parlé ou écrit, était truffé d'expressions idiomatiques.

Enfin, Arena a placé dans ses vers un grand nombre de mots provençaux ou, plus précisément, issus des différents dialectes du Midi de la France. En effet, s'il était un fils de la Provence maritime varoise de la région de Toulon, le jeune Anthoine eut

en outre l'occasion de séjourner en Avignon — Provence rhodanienne — où il débuta ses études universitaires ; et, à une époque où le Rhône était très difficilement franchissable, il découvrit les parlers du pays toulousain. Il put ainsi prendre conscience des particularismes linguistiques propres à chacun de ces idiomes méridionaux<sup>10</sup>, tant pour la prononciation que pour la graphie.

On pourrait encore citer, pour mémoire, quelques mots ou expressions italiens et espagnols, latinisés ou non :

— espagnol : *alla campagna* (vers 145, 599), *volguesso* (vers 257), *las montagnas* (vers 827), *las gentes* (vers 839), *alla diablesco* (vers 999), *allas tartugas* (vers 1511), *las maysones* (vers 1519), *hayme* (vers 1715, 1887), *allestandart* (vers 1907), *las armas* (vers 2063), *las portas* (vers 2256) ;

— italien : *suzando* (vers 750), *mandrictos* (vers 1039), *abotinando* (vers 1171), *del inferno* (vers 1654) ; *la mala pasca* (vers 1139, 1700) ; *speransa* (vers 1683) ; *rassa* (vers 2154), *pocum* (vers 2282) ; *francesus* (vers 281, 349, 599, 710, 1349, 1863, 2154, 2333) ; les possessifs *la tua* (vers 2172), *la sua* (vers 799, 1226, 1240), *le suum* (vers 140).

Au total, le dictionnaire du poème macaronique contient plus de deux mille cinq cents mots<sup>11</sup> ainsi répartis selon leur provenance :

<sup>10</sup> Le terme « occitan », généralement préféré aujourd'hui, est une adaptation barbare, récente et trop imprécise, de l'expression médiévale *lingua occitana*, la « langue d'oc » désignant de nos jours toute une famille de dialectes de différentes aires géographiques.

<sup>11</sup> Cette statistique ne concerne que l'*incipit*, les deux mille trois cent quatre-vingt-douze vers et l'*explicit* qui forment le poème lui-même et ne prend pas en compte les mots de la préface et des pièces liminaires.

— latin classique	1 404	55,89 %
— langues romanes	689	27,43 %
— français	196	7,80 %
— provençal et languedocien	93	3,70 %
— bas latin	18	0,72 %
— espagnol	3	0,12 %
— italien	10	0,40 %
— hapax	91	3,62 %
— onomatopées	2	0,08 %
— origine imprécise	6	0,24 %
— TOTAL	2 512	

Dans cette statistique, les 689 mots issus des langues romanes sont présents simultanément dans le français, le provençal et le languedocien (493), ou seulement dans le provençal et le languedocien (184) ; les 196 mots issus du français sont également passés pour les deux tiers dans le provençal et le languedocien.

L'arénaïque est donc un sabir très néologique, d'autant plus que l'auteur se plaît encore à modifier de nombreux mots en leur appliquant divers traitements macaroniques et à créer des mots nouveaux, aussi bien en latin qu'en français ou en provençal, manifestant ainsi une véritable luxuriance lexicale.

On remarque toutefois que le mélange triglossique n'est pas homogène, avec, par exemple, des vers entièrement latins — *Ac habet innumeras gentes nunc vestra potestas / Que vobis semper iussa libenter agunt*<sup>12</sup> (vers 21-22) — dans lesquels Arena se montre bon poète classique ; et de nombreux vers, de par leur construction particulièrement française, sont plus proches

<sup>12</sup> Voir aussi, pour des passages écrits totalement en latin, les vers 202-208, 389-394, 670-675, 1672-1676, 1766-1770, 1779-1788, etc.

du pédantesque que du macaronique :

*Rex bone de Fransa noster Francisce triumphans  
Quem fecit regem gratia sancta dei  
De pensamentis dat vobis guerra fatigam  
Et male de testa sepe venire facit* (vers 1-4)

voire même totalement pédantesques : le vers 166, par exemple, *Et tamen ignoro qua ratione facit*, est formé de six mots latins placés dans l'ordre français des mots et décalque l'expression française.

### Une « cuisine » singulière

Ces ingrédients latins, français et méridionaux ont été véritablement « cuisinés » selon une recette bien particulière à notre poète.

D'une manière générale, à l'exception de quelques formes françaises ou régionales conservées intactes, les éléments français et méridionaux ont été revêtus d'une apparence latine : les noms et adjectifs ont été augmentés de désinences appartenant aux cinq déclinaisons et les verbes traités selon les quatre conjugaisons dans les trois voix active, déponente ou passive.

Le texte latin présente une grande variabilité orthographique, Arena donnant très souvent des graphies multiples à ses mots, par nécessité poétique ou pour le seul plaisir de varier, pour amuser ou surprendre le lecteur par des trouvailles inattendues, ou bien peut-être aussi parce que, à son époque, l'orthographe n'était pas rigoureusement fixée. Il s'autorise également de grandes libertés avec la déclinaison des noms et adjectifs ou la conjugaison des verbes.

Et, dans les dialogues, le « tu » et le « vous » sont employés indifféremment pour désigner le même personnage.

Au macaronisme lexical — mélange triglossique augmenté de néologismes nombreux — se surajoute donc 1° un macaronisme morphologique qui se plaît aux erreurs de déclinaisons et de conjugaisons, aux barbarismes, 2° un macaronisme syntaxique bousculant l'ordre établi par les grammairiens et 3° un macaronisme poétique qui fait passer l'effet comique avant la rigueur métrique. Il résulte de tout cela, en apparence, un latin-charabia, un galimatias de baragouineur... qui suit pourtant des règles et des usages savants, réservant l'écriture macaronique et sa compréhension à de vrais lettrés polyglottes.

## Traitement des éléments latins

### Morphologie

Arena donne généralement l'orthographe habituelle aux mots du latin classique qu'il utilise, du moins dans la graphie de son époque qui écrit *e* les diphtongues *ae* et *oe*, qui remplace le *j* par le *i* et l'*u* initial par un *v*.

Il lui arrive parfois de modifier l'orthographe conventionnelle selon différents procédés :

- omission d'une syllabe : *perdisset* pour *perdidisset* (vers 257, 1578) ;
- omission d'une lettre : *mulibre* pour *muliebre* (vers 1546), *ostia* pour *hostia* (vers 926) ;
- ajout d'une lettre : *decismas* pour *decimas* (vers 2329), *destrusere* pour *destruere* (vers 673) ;
- non-redoublement de certaines consonnes : *abreuiat* pour *abbreviat* (vers 2120), *anuit* pour *annuit* (vers 1475), *appellare* pour *appellare* (vers 1709), *comune* pour *commune* (vers 1361), *promitere* pour *promittere* (vers 2235) ;
- ou, au contraire, redoublement de consonnes uniques :

*cellum* pour *celum* (vers 1830), *demmorat* pour *demorat* (vers 1601), *fenna* pour *fena* (vers 366), *littus* pour *litus* (vers 1689), *ruffos* pour *rufos* (vers 2345) ;

— modification du préfixe *ad* : *affer* pour *adfer* (vers 1380), *auentus* pour *aduentus* (vers 2336) ; ou du préfixe *sub* : *summissa* pour *submissa* (vers 1377) ;

— chute du *c* devant le *t* : *cunta* pour *cuncta* (vers 431, 674, 761, 1430), *destruta* pour *destructa* (vers 2277), *flutus* pour *fluctus* (vers 268), *note* pour *nocte* (vers 996), *plantus* pour *planctus* (vers 1745), *santam* pour *sanctam* (vers 2156), *vitrix* pour *victrix* (vers 1355) ;

— *n* devant *b* : *menbra* pour *membra* (vers 62, 134, 1788, 1814), *plunbum* pour *plumbum* (vers 1284) ;

— *n* devant *p* : *inprouiso* pour *improviso* (vers 2080) ;

— substitution d'une lettre à une autre : *c* à la place de *t* : *gracia* pour *gratia* (vers 2265), *iusticiam* pour *iustitiam* (vers 314, 321, 322, 464, 1224, 1368, 1448, 1503, 1941), *milicias* pour *militias* (vers 1344), *preciare* pour *pretiare* (vers 652), *tercius* pour *tertius* (vers 744), *tristicie* pour *tristitie* (vers 1529), *viciis* pour *vitiis* (vers 846) ; *e* à la place de *a* : *carcererius* pour *carcerarius* (vers 1507), *gallinerios* pour *gallinarios* (vers 1514) ; *e* à la place de *i* : *gloreficando* pour *glorificando* (vers 164), *scandalezauit* pour *scandalizauit* (vers 1641) ; *g* à la place de *c* : *logum* pour *locum* (vers 2047) ; *gu* à la place de *g* : *longuas* pour *longas* (vers 844, 1038, 2267) ; *i* à la place de *e* : *Auinione* pour *Avenione* (vers 1469, 1860, 2025), *dinariis* pour *denariis* (vers 104) ; *i* à la place de *y* : *presbiteri* pour *presbyteri* (vers 2329) ; *m* à la place de *n* : *conficiendo* pour *conficiendo* (vers 446), *induperator* pour *induperator* (vers 2151), *tamtum* pour *tantum* (vers 1019) ; *n* à la place de *m* : *circundant* pour *circumdant* (vers 2073), *confestin* pour *confestim* (vers 421, 1794, 1893, 1920), *dannatus* pour *damnatus* (vers 1717), *quanuis* pour



*quamuis* (vers 372, 764, 879, 1049, 1932), *quicunque* pour *quicumque* (vers 509), *quenquam* pour *quemquam* (vers 71, 628) ; o à la place de u : *auonculus* pour *auunculus* (vers 807) ; s à la place de c : *serto* pour *certo* (vers 764) ; y à la place de i : *myo* pour *mio* (vers 1743), *Pompeyus* pour *Pompeius* (vers 2009), *sy* pour *si* (vers 1927), *sydera* pour *sidera* (vers 1673), *Troye* pour *Troie* (vers 1431) ;

— utilisation d'une orthographe phonétiquement identique : *Aquiles* pour *Achilles* (vers 2009), *caza* pour *casa* (vers 1518), *dezolatus* pour *desolatus* (vers 2315), *reposare* pour *repausare* (vers 474), *triumfat* pour *triumphat* (vers 2154), *nephandi* pour *nefandi* (vers 851), *porquos* pour *porcos* (vers 377), *quoquinos* pour *coquinos* (vers 141) ;

La lettre h, très peu usitée dans les langues du Midi, est parfois supprimée : *Bacco* pour *Baccho* (vers 1288), *catedram* pour *cathedram* (vers 2269), *cristicolas* pour *christicolas* (vers 2150), *Rodano* pour *Rhodano* (vers 1601). On peut aussi la voir apparaître sans nécessité : *lachrimare* pour *lacrimare* (vers 1350).

L'ajout du préfixe augmentatif *re-* sert à marquer la répétition : *mille remille* (vers 746, 1364, 1902, 2214) ; *plena replena* (vers 846) ; *grossa regrossa* (vers 1553) ; *ploraque replora* (vers 1789)<sup>13</sup>.

Enfin, il arrive qu'un mot perde ou gagne une lettre, de manière non systématique et sans que les nécessités de la versification ne l'aient imposé : *auscutate* pour *auscultate* (vers 324), *demonstrando* pour *demonstrando* (vers 1319), *miraclum* pour *miraculum* (vers 36), *mulibre* pour *muliebre* (vers 1546) ; *congnouit* pour *cognouit* (vers 469), *decismas* pour *decimas*

<sup>13</sup> Cette construction se trouve déjà chez Folengo, *Macaronea* : *pregat atque repregat* (page XLV), *taia retaita* (folio XCIX verso), *chiocat rechio-cat* (folio XXV verso).

(vers 2329), *destrusere* pour *destruere* (vers 673), *longuas* pour *longas* (vers 844, 1038, 2267), *repenter* pour *repente* (vers 2325).

### Noms et adjectifs

Quelques fantaisies peuvent être observées dans les déclinaisons :

— dans la deuxième déclinaison, des noms neutres font leur accusatif pluriel au masculin : *archiuos* pour *archiua* (vers 235), *gallinerios* pour *gallinaria* (vers 1514), *peccatos* pour *peccata* (vers 1385) ;

— ou bien le poète crée des formes nouvelles : *induperatorus* au lieu de *induperator* (vers 414, 885, 1342) ;

— ou encore, double déclinaison : *peccatus* et *peccatum*.

Arena accorde parfois au singulier un adjectif possessif qui se rapporte à un sujet pluriel : *posse suum totum fecerunt* (vers 69) ; *saldatos aliquos vite sue* (vers 1007-1008) ; *omnes gendarme regem respiciendo suum* (vers 1806 et 1808)... alors que l'accord selon le sens se fait, en latin classique, à l'inverse : un nom collectif au singulier a ses compléments accordés au pluriel.

Enfin, la syntaxe classique est souvent bousculée par des usages peu orthodoxes, que nous avons généralement signalés en notes dans le texte latin. On peut y ajouter :

— les confusions entre *omnis*, exprimant principalement une idée de nombre, et *totus* signifiant l'intégralité ou l'entièreté : par exemple, « toutes les cités », « la cité tout entière ».

— *bene*, auquel Arena donne le sens latin « bien », opposé à « mal », ainsi que les sens français « beaucoup », « très », « bien de ».

— le placement non conforme de la particule enclitique *-que*. En latin classique, elle est rattachée au dernier terme de la série, mais Arena l'accrole parfois au terme précédent : *ploraque replora* au lieu de *plora reploraque* (vers 1789)... voire même à un mot n'appartenant pas à la liste : *vulnera cunque plagis ulcera* au lieu de *vulnera cun plagis ulceraque* (vers 148), *grandius estque valentus* au lieu de *grandius est valentusque* (vers 1828).

— pour les propositions comparatives, la syntaxe *tantus ... quantus* n'apparaît qu'une seule fois (vers 99-100), *tam ... quam* à deux reprises (vers 1655-1656 et 1833-1834) et *tot ... quot* trois fois (vers 1699-1700, 1879, 1955) ; Arena préfère les constructions *tantus ... quot* (vers 1661-1662), *tantus ... quod* (vers 403-404, 425-426, 1733-1734, 1799-1800), *tam ... quod* (vers 185-186, 1045-1046) ou *tot ... quod* (vers 1579-1580, 1581-1582, 1959) qui décalquent simplement l'expression française.

### Verbes

Les verbes non latins sont essentiellement affectés à la première conjugaison (343 cas), exceptionnellement à la troisième (16 cas) et une seule fois à la quatrième : cela unifie la conjugaison et exclut les formes rares.

Arena fait un grand usage (23 occurrences) du verbe *solere*, signifiant « avoir coutume, être habitué », qu'il n'est pas nécessaire de traduire systématiquement de manière aussi lourde car l'auteur le multiplie en fait soit pour exprimer une vérité d'évidence reçue de tous, soit pour marquer la répétition ou l'habitude. L'impersonnel *decet* (23 occurrences) marque plutôt la simple nécessité matérielle, en dehors de toute notion morale de convenance.

Arena utilise volontiers la faculté qu'offre la langue latine,

en cas de sujets multiples, de n'accorder le verbe qu'avec le sujet le plus proche : *Aut focus et sanguis patria tota manet* (vers 1144), *Non superaret eas iuno minerua venus* (vers 1400), *Quam faciat paulus bartolus atque sinus* (vers 1656).

Dans son poème, Arena s'adresse principalement au roi de France, notamment dans l'exorde et la péroration (1-28 et 2353-2392). Il utilise également en divers endroits la deuxième personne du singulier du subjonctif plus-que-parfait des verbes *dixisses* (vers 1159, 1611, 1819, 1877, 1900), *vidisses* (vers 601, 809, 966, 1034, 1729, 1749, 1869, 1901), *audisses* (vers 1165, 1615) ; ou bien quelques secondes personnes du présent de l'indicatif (vers 379 et 1545, *non penses* ; vers 517, *tu pensare potes* ; vers 571, *mauis* ; vers 667, *tu scis* ; vers 837, *si vis* ; vers 1095, *si dicas* ; vers 1575, *si vis* ; vers 1899, *vides*) ; ou enfin les impératifs *crede* (vers 158, 203, 794, 1013, 1579, 1605) ou *putato* (vers 651) : dans toutes ces locutions, il ne s'adresse pas à un lecteur particulier mais utilise plutôt différentes manières typiquement latines de rendre le « on » impersonnel français.

On remarque encore :

— un grand usage des formes abrégées dans la série du parfait. Indicatif parfait 1<sup>re</sup> conjugaison : *-asti pour -auisti, -astis pour -auistis, -arunt pour -auerunt* ; 3<sup>e</sup> conjugaison : *-ere pour -erunt*. Indicatif plus-que-parfait, 1<sup>re</sup> conjugaison : *-arat pour -auerat, -arant pour -auerant*. Subjonctif plus-que-parfait 1<sup>re</sup> conjugaison : *-asset pour -auisset, -assent pour -auissent* ; 4<sup>e</sup> conjugaison : *-isses pour -iuisses, -isset pour -iuisset*. Subjonctif parfait 2<sup>e</sup> conjugaison : *-it pour -erit*. Infinitif passé, 1<sup>re</sup> conjugaison : *-asse pour -auisse*.

— des changements de voix : *demorat pour demoratur* (1601), *machinare pour machinari* (vers 1130), *patire pour pati* (vers 392) ;

— des changements de conjugaisons : *perfundare* pour *perfundere* (vers 276), *profundare* pour *profundere* (vers 1633) ; *displciebat* pour *displcebat* (vers 72) ; *accompagnare* (vers 983, première conjugaison active) et *accompagnantur* (vers 2069, première conjugaison déponente) ; *demmorat* (vers 1601) pour *demoratur* (déponent) ; déponent *associantur* (vers 1854) au lieu de l'actif *associant* ;

— des formes augmentées ou diminuées : *fugiuerant* pour *fugierant* (vers 1320), *patibant* pour *patiebant* (vers 823), *perdisset* pour *perdidisset* (vers 257, 1578), *volistis* pour *voluistis* (2363), *volerit* pour *voluerit* (2036) ;

— ou encore des formes personnelles : *potebat* pour *poterat* (vers 2175), *potebant* pour *poterant* (vers 1001), *potebit* pour *poterit* (vers 387), *studiando* pour *studendo* (vers 1208), *posatum* pour *positum* (vers 225), *faciando* pour *faciendo* (vers 445), *passa fuit* pour *passa est* (vers 362).

168

### Les temps de la narration

En français, la narration d'événements anciens se fait par l'utilisation des temps du passé : imparfait, passé simple ou composé, plus-que-parfait, passé antérieur. Dans un tel exposé, il est possible d'insérer un paragraphe rédigé au présent — alors appelé « présent de narration » — afin de donner plus de vivacité et de relief au récit.

En latin, l'imparfait a la même valeur qu'en français mais est également utilisé pour marquer une simple intention ou l'engagement d'une action. Par ailleurs, le parfait correspond aussi bien à notre passé simple pour exprimer qu'une action a débuté dans le passé, qu'à notre passé composé marquant un état actuel résultant d'une action passée et achevée. Enfin, le présent historique remplace le parfait pour le récit d'événements accomplis.

Chez Arena, les changements de temps sont rapides :

— tantôt il expose un fait en utilisant un temps du passé et le développe dans le ou les vers suivants avec un verbe au présent : *Grandes allarmas fecit blessando polastros / Nostras gallinas ipse tuare facit / Nullas in payso nobis pro semine layssat / O gram daumagium femina queque cridat* (vers 41-44) ;

— tantôt il alterne passé et présent : *Massiliam voluit post abordare fidelem / Et per traysones prendere pensat eam / Sed cito quando suam saupiuit villa venutam / Banquetos maygros crede parelhat ei* (vers 1603-1606) ;

— ou bien deux temps du passé : *Sed tamen ad verum paysans non sepe tuabant / De ransonando maxima guerra fuit / Testiculos illis extra de ventre tirabant / Cum cordis valde testa ligata fuit / Per puteos pedibus pendutos corda tenebat* (vers 1073-1077).

Dans une traduction française qui veut rester littéraire il n'est pas possible de suivre au mot à mot ces alternances rapides : le présent de narration latin, notamment, doit fréquemment être rendu par un temps du passé français.

169

### La concordance des temps

Arena sait respecter les règles latines de la concordance des temps : *Promittebat eis celica regna dei / Vt contra fransam nunc essent espia tantum* (vers 2022-2023). Mais aussi il n'hésite pas à les malmener : *Sed tamen in fransam quando marchare volebat / Et per quem paysum prenderet ipse viam / Francia non potuit presto cognoscere mignam* (vers 245-247) ; ou, pour mieux dire, à les établir selon les usages de la grammaire française : *Iurabant omnes compagnam nemo relinquet* (vers 987).

## Poétique

Arena a choisi de composer son poème en distiques hexamètre + pentamètre, combinaison de vers que l'Antiquité réservait à l'épique, car ce distique associe une envolée (hexamètre) à une retombée (pentamètre) et produit un discours syncopé, apte à rendre les élans et déboires de la passion amoureuse. Or, en contant les péripéties d'une campagne militaire, notre poète est plutôt dans le genre de l'épopée, que les Anciens ne traitaient qu'en hexamètres pour exprimer un souffle continu. Et s'il ne narre pas les scènes de combat à la façon antique de l'*Iliade* — invocation aux dieux, provocations verbales, description des engagements avec un grand réalisme anatomique, déploration sur le sort des vaincus, — du moins reste-t-il dans le registre de la geste héroïque.

170

Arena utilise le distique élégiaque comme unité rédactionnelle : celui-ci contient alors deux propositions indépendantes, ou deux propositions coordonnées, ou une principale et sa subordonnée. Les enjambements d'un distique à l'autre ne sont pas très courants, non plus que les longues phrases développées sur plusieurs vers.

L'ordre des mots dans les vers latins est d'abord celui de la langue française : *Francia nunc serchat nobis donare fatigam / Pensando semper me reperire bonum* (vers 83-84) ; *Sa poyssansa tenet bis centum mille quoquinos* (vers 141) ; *Cum fuero felix et gibbaceria plena* (vers 2331).

Le poète déplace ensuite les mots selon les besoins de la métrique pour obtenir la séquence voulue de syllabes longues et brèves formant les pieds recherchés : *iambe* (˘˘), *trochée* (˘˘), *spondée* (˘˘) ou *dactyle* (˘˘˘).

Pour ce faire, il n'hésite pas à adapter les règles. C'est ainsi que, en latin, des adverbes comme *pōstēā*, *dēīndē*, *cōntrā* ou des substantifs comme *bīblīā*, qui ne pourraient entrer ainsi dans un hexamètre ou un pentamètre, sont facilement scandés *pōstēā*, *dēīndē*, *cōntrā*, *bīblīā*. Quant aux mots non latins, l'hybridisme macaronique se trouve confronté à des cas non prévus par les traités de prosodie classique : les langues du Midi et le français ne distinguent pas des syllabes longues ou courtes et, si les dialectes méridionaux ont conservé l'accent tonique, la langue nationale l'a délaissé. Le poète macaronique doit donc faire entrer ses mots importés dans le moule de la prosodie latine... ce qui nécessite de nombreux accommodements et dérogations, surtout quand un vers est principalement composé d'éléments non latins : *ēt dē | lāurrē|nā || grām | cārdē|nālūs ā|mīcus*.

171

Et Arena importe dans son poème des vers entiers puisés chez divers auteurs latins, qu'il cite textuellement ou avec de légères modifications : dans ces cas, il ne procède plus par mélanges de langues mais par simples collages.

## Rhétorique

Enfin, l'auteur se plaît à multiplier les figures de grammaire — métaphores, hypallages, métonymies, oxymores, paronomases, asyndètes, prosopopées — ainsi que les latinismes et gallicismes.

## Traitement des éléments français

Les éléments français semés dans le texte latin ont été traités de diverses manières.



## Écriture française ou latine

Quelques éléments ont été conservés à l'identique : *deffaults ad la court* = absents de la cour (vers 1321) ; *iaque bon home* = Jacques Bonhomme (vers 1516) ; *li a boyre [dedit]* = il lui [donna] à boire (vers 1728) ; *a to le moyns* = à tout le moins (vers 2134) ; *de tres bon cueurs* = de très bon cœur (vers 2383) ; *des diables* = des diables (vers 2176).

D'autres sont revêtus d'un vernis latin : *posse suum totum* = tout son possible (vers 69) ; *omni posse suo* = de tout son possible (vers 1476) ; *de tres grans copis* = de très grands coups (vers 136) ; *de bene matino* = de bon matin (vers 154) ; *le Roy de Fransa mon frere* = le roi de France mon frère (vers 165) ; *a mon daumagium gros* = à mon grand dommage (vers 170) ; *a son auisum* = à son avis (vers 210) ; *le segnorus d'antibol* = le seigneur d'Antibes (vers 273) ; *de ma personna* = de ma personne (vers 328) ; *le grandus de fransa mestrus* = le grand maître de France (vers 459, 1858) ; *plures martellos de ferro* = plusieurs marteaux de fer (vers 491) ; *darmis caualllos* = chevaux d'armes (vers 591) ; *coragium tres bon* = un très bon courage (vers 595) ; *de rossignolo merdas armata chiabat* = l'armée chait des merdes de rossignol (645) ; *male res vadunt* = les choses vont mal (vers 669) ; *la matrona sagax* = la sage-femme (vers 813) ; *de toto pectore* = de tout leur cœur (vers 958) ; *in quanttum poterat* = autant qu'on le pouvait (vers 1014) ; *nos saldatos* = nos soldats (vers 1067) ; *sine defectu* = sans exception (vers 1091) ; *ung iornus* = un jour (vers 1115) ; *mossurum le prici-dentem* = monsieur le président (vers 1199) ; *fort bona vina bibit* = il boit de fort bons vins (vers 1286) ; *de bon vin a boyre* = à boire du bon vin (vers 1287) ; *tassas aussare* = lever son verre (vers 1289) ; *de nobis charus amicus* = notre cher ami (vers 1305) ; *les bens de gleyso* = les biens de l'Église (vers

1357) ; *dalto per imbassum* = de haut en bas (vers 1434) ; *mestrus de caza* = maître de maison (vers 1518) ; *domine de capeyrone* = dames à chaperon (vers 1537) ; *madama grande* = la grande madame (vers 1540) ; *ultima de guerris* = la dernière des guerres (vers 1584) ; *tentare fortunam* = tenter la fortune (vers 1693) ; *les gentilhomines de fransa combatit* : il défie les gentilshommes de France (vers 1835) ; *son patrem regem* = son père le roi (vers 1838) ; *plaserum prendit* = il prend plaisir (vers 1861) ; *de gasconis la banda* = la bande des Gascons (vers 1867) ; *de prouensalis la banda* = la bande des Provençaux (vers 1873) ; *o montate caualllos* = oh ! oh ! à cheval ! (vers 1097) ; *branlando la testam* = en branlant beaucoup la tête (vers 1973) ; *in gran dangerio* = en grand danger (vers 2014) ; *torcho lorcho tritrac* = torche-lorche, trictrac (vers 2058) ; *vade in malhoram* = va au malheur (vers 2099) ; *ung roy de fransa* = un roi de France (vers 2151) ; *per semper* = pour toujours (vers 2172) ; *gentes de parado* = gens de parade (vers 2208) ; *a nissa* = à Nice (vers 2239) ; *signum de la cruce* = signe de croix (vers 2269) ; *sine fauta* = sans faute (vers 2283) ; *rex bone de Fransa nostre patrone* = bon roi de France, notre protecteur (vers 2392).

— le « ç » français a été remplacé par un « s » : *forsatus* pour « forçat » (vers 265, 1623), *ransonare* pour « rançonner » (vers 361, 622, 1074), *arransone* pour « à rançon » (vers 1069), *Garsonetus* pour « Garçonnet » (vers 1129, 1237, 1927), *prouensal* pour « provençal » (vers 242, 1873, 2018, 2039, 2263).

— l'apostrophe n'existant pas en latin, Arena l'a tout simplement omise dans le cas des articles élidés et des pronoms réfléchis : *lespitalla* pour *l'espitalla* (vers 131), *lestandardum* pour *l'estandardum* (vers 140), *larmata* pour *l'armata* (vers 223), etc. ; *dantibol* pour *d'antibol* (vers 273), *despagna* pour *d'espagna* (vers 474), *darmis* pour *d'armis* (591), etc. ; *seforsauit*



pour *s'eforsauit* (vers 221), *saprochabat* pour *s'aprochabat* (vers 473), etc.

Et Arena a encore appliqué à ces mots français toutes les modifications orthographiques décrites ci-dessus pour le latin, auxquelles on peut rajouter les doubles déclinaisons : *baro* et *baronus* (vers 1629, 1737), *boletum* et *boletus* (vers 270 et 1613), *espius* et *espia* (vers 1793, 1989, 2023, 2036), *galantis* et *galantus* (vers 1704, 2129), *gendarma* (masculin ou féminin) et *gendarmus* (vers 113, 359, 385, 425, 541, 566, 1029, 1032, 1069, 1167, 1346, 1403, 1499, 1550, 1558, 1776, 1806, 2246, 2250, 2283), *molinus* et *molinum* (vers 373, 1375), *poysantis* et *poysantus* (vers 183, 592, 957, 1852, 1874, 2007), *prouensal* et *prouensalus* (vers 242, 1873, 2018, 2039, 2263), *tamborinus* et *tamborinum* (vers 423, 568, 1607, 1905).

### Prépositions latines de sens français

Arena donne fréquemment aux prépositions latines des sens français, différents de leurs significations originelles.

C'est ainsi que la préposition *de* gouvernant l'ablatif — qui, en latin, marque essentiellement le point de départ, la provenance — est utilisée :

— pour les titres de la noblesse : *rex [roy] de fransa* (vers 1, 165, 183, 2151, 2286, 2392), *rex de nauarra* (vers 1855), *rex despagna* (vers 711, 950, 1101), *imperayrus despagna* (final), *princem de melfa* (vers 1491), *duchesa de sauoyha* (vers 286, 742), *marquisus de saluce* (vers 683), *marquesus de gasto* (vers 1549), *contus de tenda* (vers 1626, 2083), *dominum de vensa* (vers 1257) ;

— pour désigner des fonctions : *rex de toto campo* (vers 690), *grandus mestrus de fransa* (vers 459, 1457, 1857), *magnum magistrum de fransa* (vers 1471-1472), *viguerius de massilia* (vers 2065), *larchidiacus de sanct saluayre* (vers 943) ;

— pour nommer des personnages : *anthonus de leiva* (vers 111, 1777), *rolandus dauenione* (vers 1211) ;

— et pour nommer des lieux : *villa de aquis* (vers 234, final), *villa dauenione* (vers 1469), *lilam de martice* (vers 1419), *turris de modio* (vers 2204), *plan dalhano* (vers 631, 1902), *plaggia darenquo* (vers 1622), *domina nostra de garda* (vers 1631), *castrum dalleno* (vers 2203), *foresti de prouensa* (final).

Arena utilise également la préposition *de* en ses différents sens analysables en français. Elle marque ainsi :

— l'appartenance : *merdas de rossignolo* (vers 645), *gendarmas de spagna* (vers 1167), *amicus de tali chino* (vers 903), *stellas de celo* (vers 1190), *domini de parlamento* (vers 1191, 1207), *les bens de gleyso* (vers 1357), *moniales de santa clara* (vers 1393), *mestrus de caza* (vers 1518), *banda de gasconis* (vers 1867), *auselum de campis* (vers 1999), *candeletis dapoticaris* (final), *manus des diables* (vers 2176) ;

— ou le temps : *de anno* (final) ;

— la matière : *de taffatafio* (vers 571), *martellos de ferro* (vers 491), *aumetus ferri* (vers 2055) ;

— le lieu : *de prope la villa* (vers 473, 488), *prope de rodano* (vers 1601), *s'aprochare de villa* (vers 473) ;

— la manière : *de vero corde* (vers 313), *de tres bon cueurs* (vers 2383), *marchare dordine* (vers 1805), *forma de limassono* (vers 963), *armatus de corpore totus* (vers 1825) ;

— le moyen ou l'instrument : *garnitus de armis* (vers 777), *currere de propriis gambis* (vers 980), *marchare de pede nudo* (vers 1395), *banasta de terra plena* (vers 1544), *mottus de pietate bona* (vers 1946), *furnire bursas dargento* (vers 2323) ;

— la qualité : *lutherus de gente tudesca* (vers 927), *homo de guerra* (vers 1699), *classus d'inferno* (vers 1732), *signum de la cruce* (vers 2269) ;

— le genre ou l'espèce : *darmis cauallus* (vers 591).

La préposition *de* est enfin utilisée dans des cas où la fonction grammaticale prime le sens : *amicus de fransa* (vers 48, 1856), *fides de principe* (vers 179), *lo gastum des vieures* (vers 360), *pricidens des comptes* (vers 1257), *demandare de bon vin* (vers 1287), *ultima de guerris* (vers 1584), *desprouisitus de consilio* (vers 1748), *loggum tenentus de rege* (vers 2047), *gentes de parado* (vers 2208), *de morte timere* (vers 2306), *de aliquo se truffare* (vers 2310), *fauta de panibus* (final).

Il en va de même pour la préposition *ad* qui, en latin classique, marque la direction avec ou sans mouvement, mais qu'Arena utilise aussi pour rendre simplement tous les sens de la préposition française « à » :

— la destination : donner à (*ad dominos*, vers 378 ; *ad totos*, vers 1028 ; *ad nos*, vers 2115), parler à (*ad populum totum*, vers 163 ; *ad sanctos*, vers 739 ; *ad gentes*, vers 741), penser à (*ad amicas*, vers 199 ; *ad ipsam*, vers 2373), offrir à (*ad banquetandum*, vers 524 et 1285).

— le lieu : dans le camp (*ad campum*, vers 1047), le feu à la ville (*ad villam*, vers 1159 et 1392), rester à la campagne (*ad campagnam*, vers 2092), dans le château-fort (*ad fortalicium*, vers 2126), à Sainte-Claire (*ad sanctam claram*, vers 946 et 1735).

— l'appartenance : appartenir à (*ad Christum*, vers 2181).

— divers rapports : déplaire à (*ad Christum*, vers 12), bon envers (*ad populum*, vers 1837), s'adresser à (*ad Christum*, vers 2351), se recommander à (*ad vobis*, vers 2355), fidèle à (*ad Fransam*, vers 1319), utile à (*ad fiscum*, vers 1270).

La préposition *ad* intervient également pour rendre des expressions bien françaises : « à vrai dire », *ad verum*, vers 1073 ; « à propos », *ad propositum*, vers 819 ; « à point », *ad punctum*, vers 820 ; « à temps », *ad tempus*, vers 1015 ; « à mort ! », *ad*

*mortem*, vers 1027 ; « au côté », *ad latus*, vers 1038 ; « en toute chose », *ad omne*, vers 459 ; « pour tout le temps », *ad tempus omne*, vers 1582 ; « par les armes », *ad arma*, vers 1103 et 1170 ; « à sac », *ad saccum*, vers 1415.

La préposition latine *in* est parfois utilisée pour traduire la préposition française « en » :

— de manière redondante devant un gérondif à l'ablatif : *in reputando* (vers 74), *in fugiendo* (vers 361), *in studiando* (vers 1208), *in confessando* (vers 1236), *in renegando* (vers 1978 et 2240).

— ou dans quelques expressions : *in remarihagium*, « en remariage » (vers 176) ; *in quanttum*, « autant que » (vers 1014).

La préposition *pro*, outre ses sens habituels en latin, sert à exprimer la finalité, comme le français « pour ». Elle est ainsi utilisée, de manière fautive :

— devant un infinitif : *pro se reiohire*, *pro ponere*, etc. (*incipit*, vers 169, 254, 371, 429, 762, 953, 1121, 1328, 2113, 2127).

— devant un gérondif, là où le latin classique utilise la préposition *ad* suivie de l'accusatif : *pro borbolhando*, *pro guerrando*, etc. (vers 130, 182, 216, 413, 498, 573, 614, 914, 938, 1025, 1454, 1470, 1471, 1479, 1495, 1634, 2382).

Elle sert enfin à traduire certaines expressions typiquement françaises : « pour sûr », *pro veraiho* (vers 101), *pro certo* (vers 209), *pro serto* (vers 764), *pro vero* (vers 2082) ; « pour l'heure », *pro nunc* (vers 2369).

Et ces prépositions, qu'elles soient latines ou françaises, ne sont pas toujours assorties du cas voulu : *supra montagnis* (vers 439), *post auenione* (vers 477), *intus eam* (vers 926)...

## Usage du gérondif

Arena fait un très grand usage du gérondif.

En latin classique, il s'emploie à l'ablatif pour marquer le moyen : *castigat ridendo mores*, « il corrige les mœurs en riant » = par le moyen du rire.

On trouve effectivement quelques constructions de ce type dans le poème : *Et cum bombardis bronzi chocando galeras / Perfundare duas in mare presto facit* (vers 275-276), « il fit couler deux galères en les canardant avec des bombardes » ; *Te restaurabo plura redando bona* (vers 348), « je te rétablirai en te donnant davantage de biens ». Elles sont toutefois fort rares.

Dans la très grande majorité des cas, Arena utilise fautivement le gérondif en place du participe présent — *ad portum veniunt escopetando viros* (vers 262), au lieu de *escopetantes* — non pour marquer un moyen mais seulement pour traduire la préposition française « en » marquant seulement la simultanéité des actions : « [les galères] arrivent au port en canardant les hommes ».

À plusieurs reprises, il commet même une plus grande faute en faisant précéder le gérondif de la préposition latine *pro* — *pro me guerrando* (vers 182), « pour me faire la guerre », ou, pire encore, *pro faciendum* « pour faire » (vers 498) — qui n'a pas du tout ce sens en latin et à laquelle doit être substituée la proposition *ad* suivie de l'accusatif : *ad me guerrandum*. Erreur identique au vers 1194 : *per honestando*.

## Ajout de l'article

Le latin ignorant l'article, Arena le rajoute volontiers si la métrique le nécessite, sans le décliner et en ne l'accordant pas toujours en nombre. Les articles sont principalement français :

« le » (18 fois), « la » (36 fois), « l' » (21 fois), « les » (11 fois), « de » (123 fois), « d' » (32 fois), « des » (3 fois). On trouve également quelques articles italiens (*la*, 5 fois ; *del*, 1 fois) ou provençaux (*lo*, 13 fois ; *lou*, 10 fois ; *las*, 6 fois).

Dans tous ces abus, Arena oublie volontairement les règles syntaxiques du latin classique et se contente de décalquer les expressions françaises... peut-être pour faciliter la lecture de son poème à des latinistes modestes...

## Traitement du provençal

On remarque dans le poème deux vers en langue provençale : *Botto celo boto bast montas puttos a cauallum / A chaul a chiual monto ribalde caual* (vers 1903-1904) ; ainsi que quelques expressions provençales : *leva gambas* = lève les jambes (vers 334) ; *es forço* = force est (vers 551) ; *auises i siro* = « avisez-y, Sire » (vers 2390) ; éventuellement latinisées : *tenere pedem*, pour *teni pèd* = tenir pied (vers 428).

Le « ç » provençal ou languedocien a été remplacé par un « s » : *bonassa* pour *bounaça* (vers 267), *forsa* pour *força* (vers 551), *limassonus* pour *limaço* (vers 963), *maluransa* pour *malurança* (vers 189, 403), *menassa* pour *menaça* (vers 99, 749, 2349), *menassare* pour *menaça* (vers 1142), *poyssansa* pour *poissança* (vers 141, 1862, 1992, 2016, 2194, 2298, 2309), *rasa* pour *raça* (vers 2154).

On remarque encore de nombreuses occurrences du groupe de consonnes *lh*, typique du dialecte languedocien ; ainsi que le déplacement de la voyelle *i* : *caderias* pour *cadieras* (vers 1193), *carrerias* pour *carrieras* (vers 1649), *garberias* pour *garbieras* (vers 366), *gibbaceria* pour *gibbacièra* (vers 2331), *mostarde-riis* pour *mostardieris* (vers 637).

Arena affecte à la première déclinaison des substantifs désignant des hommes et il utilise leurs accusatifs pluriels pour faire entendre l'augmentatif provençal *-as(so)* : *ibrognas grossas* « gros ivrognes » (vers 448), *imperialistas* « les impériaux » (vers 2057). On trouve également ce jeu d'assonances dans l'adjectif *redas* (vers 1040), parfaitement accordé à *estocatas*, qui fait entendre l'augmentatif provençal *redasso*, français populaire « raidasse » ; et dans le vocatif francisé « Satanasse » (vers 2096).

### Synthèse

L'entreprise macaronique est, par nature, contradictoire : d'un côté le poète cherche à offrir un texte parfaitement latin, apparemment conforme aux règles de la prosodie classique des meilleurs auteurs de l'Antiquité ; d'un autre côté, la quête du comique et de l'effet inattendu le conduit à de permanentes transgressions et à des expressions variées depuis le sublime jusqu'au scatologique...

Et si Arena prend facilement des libertés avec les règles de la poétique latine, il en prend tout autant avec les usages macaroniques eux-mêmes, par exemple en maintenant des éléments français ou provençaux sans leur donner la forme latine... ce qui reste tout à fait dans l'esprit de cette langue faite de caricatures, de transgressions et d'outrances.

Divers projets ont été prêtés à notre poète macaronique : projet politique d'imposer la royauté à une Provence plus soucieuse d'indépendance ; projet linguistique de redonner vie au beau latin classique que les humanistes cherchaient à restaurer ou, au contraire, de promouvoir les langues modernes face à une langue dépérissante et dégradée ; projet social de réconcilier deux cultures, celle des lettrés s'exprimant en latin ou dans une

langue nationale apanage des favorisés et celle des illettrés ne pratiquant que leur patois local ; projet polémique et provocateur de pervertir la langue de l'Université et de l'Église en la commettant avec des patois « deshonnêtes » aux propos grivois et même obscènes ; projet subversif de dire ce que la censure et les bonnes mœurs interdisent...

Mais, dans la mesure où Arena ne s'autorise aucune critique contre la royauté ou la religion, il ne saurait être soupçonné de vouloir saper quoi que ce soit ; et son propos est, plus prosaïquement, fort utilitaire en ce qu'il cherche surtout à se faire remarquer du roi pour obtenir une meilleure position sociale. La langue arénaïque ressortit donc principalement à la facétie : elle institue une fête ou orgie langagière au cours de laquelle les mots dansent une joyeuse farandole sur un rythme élégiaque invitant la noble Antiquité à partager les bouffonneries de quelques joyeux drilles provençaux en goguette.

## DEUXIÈME PARTIE

### *LA MEYGRA ENTREPRIZA*

Texte latin, traduction française,  
index et glossaire



## TEXTE LATIN

### ET

## TRADUCTION FRANÇAISE

Le texte latin de la *Meygra Entrepriza* est reproduit ici selon l'édition *princeps* de 1537, dans le respect des formes morphologiques ou syntaxiques et des règles de la composition poétique du xvi<sup>e</sup> siècle. Ces choix ont été développés dans le chapitre V « Le latin macaronique d'Arena », § « L'établissement du texte latin », pages 149-155, notamment pour l'absence de division et de ponctuation.

L'épître dédicatoire et les quatre petites macaronées qui lui font suite, écrites en latin de forme très classique, ont été mieux composées que le poème qu'elles introduisent. Dans ces textes préliminaires, il a été facile de corriger la plupart des coquilles typographiques et autres erreurs de composition : seules les fautes principales sont signalées en notes de bas de page.

La numérotation des vers a été ajoutée.

Les notes dans le texte latin ont été ajoutées et sont propres à cette édition.

La traduction d'un texte littéraire est une entreprise scabreuse et fort risquée par nature ; à plus forte pour un texte poétique,

chaque langue ayant, en la matière, des objectifs spécifiques et des pratiques bien diverses et non transposables. Le sel de l'expression macaronique ne peut être goûté et apprécié que dans le texte original, dans ce jargon original formé par un mélange triglossique torturé par de nombreuses transgressions morphologiques et syntaxiques. La traduction, quant à elle, ne peut faire apparaître que le contenu de l'ouvrage.

Conventions adoptées pour la traduction française :

- traduction la plus littérale, entreprise facilitée par le fait qu'Arena dispose souvent ses mots dans l'ordre du français et transpose souvent des tournures françaises en latin ;
- placement entre crochets des mots rajoutés pour l'intelligence du texte, à l'exception des pronoms possessifs régulièrement omis ;
- placement entre < ... > des vers qu'Arena a distingués par une main (☞) à l'index pointé ;
- le poème étant adressé au roi de France, interpellé ici avec les plus grands égards, la traduction utilise le vouvoiement et assigne des capitales aux noms et pronoms le désignant ;
- capitales initiales aux noms propres de personnes et de lieux ;
- écriture des noms étrangers dans la graphie du pays ;
- ajout d'une ponctuation selon les normes françaises ;
- ajout de titres intermédiaires délimitant les principales divisions du poème.

La traduction française et le texte latin ont été disposés de manière à se correspondre pour le mieux. Le début de chaque alinéa dans le texte français est signalé par des mots en gras et en couleur dans le texte latin.

**Maigre Entreprise** de l'empereur catholique quand, en l'an du Seigneur 1536, il s'en vint par la Provence, bien installé dans son carrosse, prendre la France et les villes de Provence, pour réjouir les Grands et le menu peuple, par Anthoine Arène, construite à la diable.

Au remarquable et très sage maître Guillaume Garçonnet, vice-chancelier de Provence et avocat royal du parlement d'Aix, Anthoine Arène fait mille compliments.

Je fais grand cas, avec le plus grand soin, noble vice-chancelier, de ton exceptionnelle bienveillance pour moi et j'accueille vivement ta bonté à mon égard, pour lesquelles je te dédie toute mon œuvre. De nombreuses faveurs me sont, c'est un fait, venues en outre par ton intermédiaire, que jamais aucun oubli n'effacera. Mais, afin que je ne puisse pas être un jour inculpé d'ingratitude, j'avais imaginé de t'offrir quelque chose en modeste remerciement. Je craignais cependant que, peut-être, par ce moyen, mon admiration ne pénétrerait pas ton esprit et que tu m'accuserais du péché non seulement d'orgueil mais encore de témérité quand j'ose à ce point faire des vers d'une qualité faible et insignifiante à propos de choses qui, par leur importance, pressent tout poète d'être le plus sérieux, le plus éloquent et le meilleur. Cependant, ta singulière bonté m'a beaucoup engagé à ne pas craindre d'écrire ces choses, réputées concourir d'une part à l'éclat de ton rang et d'autre part à la gloire de ta plus éminente louange.

Qui, en effet, si ce n'est par un talent singulier et un savoir distingué, pourrait, je ne dirai pas rehausser cette matière et tes louanges de son éloquence, mais en dresser la liste ? Telle est, en effet, la multitude de tes innombrables qualités qu'il n'y aurait pas moins de travail à les recenser qu'à s'appliquer à dé-

**Meygra entrepriza** catoliqui imperatoris quando de anno domini mille.ccccc.xxxvj veniebat per prouensam bene corrossatus impostam prendere fransam cum villis de prouensa propter grossas & menutas gentes reiohire par A:arenam bastifausata

Preclaro sapientissimoque  
viro domino guillermo garsoneto  
in prouintia vice cancellario regioque  
aduocato senatus aquensis.  
A. Arena S. P. mandat<sup>1</sup>

TUAM in me singularem beneuolentiam procancellarie magnifice summo opere magnifico et humanitatem erga me tuam vehementer amplector ex quo vniuersam meam tibi operam defero multa enim in me benemerita vltro per te profecta sunt que nulla vnquam delebit obliuio sed ne in dies vicio ingratitude inculpari possem aliquid in exiguum compensam tibi offerre excogitaueram verebar tamen ne qua fortassis de me animum tuum subiret admiratio meque non insolentie verum etiam me temeritatis vitio accusares cum ipse adeo tenui exilique<sup>2</sup> ingenio de rebus verba facere audeam que pro rerum magnitudine grauissimum et eloquentissimum ac maximum quendam poetam efflagitant tua tamen singularis humanitas me hortata est plurimum vt ea scribere non vererer que cum ad dignitatis splendorem tum ad excellentissime laudis tue gloriam pertinere iudicantur **quis enim** nisi singulari ingenio excellentique doctrina materiam laudesque tuas posset (non dicam) eloquentia

<sup>1</sup> Abréviation pour : *Antonius Arena salutem plurimam mandat.*

<sup>2</sup> Dans l'édition originale : *exilique*.

nombrer les astres du ciel. Combien en effet et par la sagesse et par la bonté tu as de valeur, combien enfin dans n'importe quel autre domaine de gloire tu excelles, qui pourrait jamais l'écrire ? C'est pourquoi il faut assurément que soit montré que François notre roi très chrétien aura voulu que tu sois honoré d'un tel et pour ainsi dire éminent emploi. Ce sont en effet les récompenses que la grandeur de ton incroyable talent, les plus belles études des meilleurs droits et l'exquise abondance oratoire t'ont méritées. Je tais pour l'instant ta bonté et ta clémence envers tous.

Mais, afin que je ne paraisse pas oublieux de notre amitié et que je ne tombe pas sous le coup de ce proverbe que l'on énonce communément « ce qui est éloigné de l'œil, cela aussi est éloigné du cœur<sup>1</sup> », je m'apprête, en guise de remerciement, à te faire bien savoir, dans mon style poétique rustique — ayant accompli les lassants travaux de notre chicaneuse cour de justice de la ville de Saint-Rémy, — ce que je perçois de cet empereur et ce que la renommée publique proclame. En effet, les sages ne peuvent pas voir avec assez d'étonnement celui qui, aussi audacieusement et sans raison légale, aura osé envahir notre Provence avec une immense et puissante armée et, ce qui est pire, se vanter de vouloir étendre ses rapides ailes d'aigle jusque sur les Parisiens, malgré eux. Mais des hauteurs, par un déterminisme implacable, il chute celui qui s'évertue à voler avant d'avoir maîtrisé ses ailes.

Cicéron, cette source d'éloquence, dit en effet, dans ce livre qu'il composa sur la vieillesse : « ce n'est point par la force, la prestesse ou l'agilité du corps que les grandes choses s'accom-

<sup>1</sup> Ce proverbe et son contexte sont extraits de FILELFO, *Epistolarum familiarium libri xxxvii*, livre II, folio 9 verso, lettre à Marcus Cannetulus : *Ne uidear oblitus amicitiae nostrae, in illud quod prouerbium incidisse, quod dici solet, Quod abest ab oculo, id quoque abeesse a corde.*

decorare sed enumeratione complecti<sup>3</sup> tanta enim est<sup>4</sup> innumerabilium virtutum tuarum multitudo vt in eis recensendis non minus negotii sit quam in enumerandis celi syderibus elaborare quantum enim et prudentia et bonitate valeas quantum denique in alio quouis titulo laudis prestes vnquam quis scribere posset quare nimirum videri debet si franciscus rex noster christianissimus te hoc tali tanquam preclaro dignitatis munere decoratum iri voluerit hec enim sunt premia que incredibilis tui ingenii magnitudo pulcherima optimorum iurium studia elegans dicendi copia pepererunt taceo interim in omnes humanitatem et clementiam **sed ne videar** oblitus amicitie nostre et ne incidam in id prouerbium quod vulgo dici solet quod abest ab oculo id quoque abesse a corde quid enim sentiam de isto imperatore & quid fama publica sonet stilo nostro agresti poetico expletis<sup>5</sup> fastidiosis negotiis nostre clamorose curie ville S[ancti] R[emigii] certio rem pro solatio te redere conatus sum neque enim illum mirari satis possunt sapientes qui tam audacter absque iuris ratione ausus fuerit cum ingenti et valido exercitu nostram inuadere prouinciam & quod deterius est se iactasse parisios vsque suas leues alas aquileas omnibus inuitis extendere velle sed ex alto casu irremediabili corruit qui volare satagit antequam pennas assumat inquit enim fons eloquentie **cicero** in eo libro quem composuit de senectute non viribus aut velocitate aut celeritate corporis res magne geruntur sed consilio auctoritate et

<sup>3</sup> Dans l'édition originale : *completi*.

<sup>4</sup> Dans l'édition originale : *este*.

<sup>5</sup> Dans l'édition originale : *expletis*.

plissent, mais par le conseil, l'autorité, la sage maturité<sup>2</sup> ». Comme le dit aussi ce texte d'or dans le paragraphe *Dubium* du chapitre *De repudiis* : « Sans doute tout ce qui est fait légalement et avec réflexion est, avec juste raison et conformément aux lois, ferme et valable<sup>3</sup> ».

[L'empereur] ne pourrait raisonnablement invoquer aucune raison urgente dans le droit qui lui aurait permis d'attaquer en ennemi le très chrétien royaume de France : en effet, bien que l'empereur des chrétiens soit le seul maître du monde selon le texte du paragraphe *Deprecatio* des folios *Ad legem rhodiam de jactu*<sup>4</sup>, cependant il ne détient pas le pouvoir suprême ou le droit de justice dans toutes les parties du monde, cela va de soi, où il n'y a pas de peuples vaincus ou de fait anciennement soumis ; cf. aussi le paragraphe I du titre *De acquirendo rerum dominio*<sup>5</sup>, où il est noté que des hommes appartiennent à l'Empire et d'autres non ; et des constitutions<sup>6</sup> où il est noté que l'empereur règne sur les sujets qui lui sont soumis, ce qui revient à dire qu'il ne règne pas sur ceux qui ne lui sont pas soumis et qu'il n'a aucune autorité sur eux. Ainsi, également, Pierre Jacobi<sup>7</sup> dans ses ouvrages. Et, qui plus est, les très saints papes,

<sup>2</sup> CICÉRON, *Œuvres complètes*, volume IV, *Caton l'Ancien ou De la vieillesse*, VI, page 526, colonne 2, texte latin et traduction française ; le texte exact est : *non viribus aut velocitatibus aut celeritate corporum res magnae geruntur, sed consilio, auctoritate, sententia*.

<sup>3</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Douze Livres du Code*, volume II, livre V, titre XVII, *De repudiis et iudicio de moribus sublato*, « De la répudiation et de l'abolition de l'action de moribus », paragraphe 3, pages 270-271 pour le texte latin et la traduction française ; le texte exact est : *Dubium non est, omnia omnino, quae consilio recte geruntur, iure meritoque effectu et firmitate niti*.

<sup>4</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume VIII, livre XIV, titre II, *De lege rhodia de jactu*, « De la loi rhodienne concernant les mar-

scientia vt etiam inquit aureus tex[tus] in l[oco] dubium c[apite] de repu[diis] ¶ non dubium est omnia omnino que consilio recte geruntur iure meritoque effectu et firmitate niti nullam sane rationem ipsum vrgentem de iure reperire **posset** qua licuerit ei regnum christianissimum gallorum hostili more aggredi nam licet imperator christianorum sit solus mundi dominus per tex[tum] in l[oco] deprecatio ff. ad leg[em] rod[iam] de iact[u] non tamen habet imperium siue iurisdictionem per omnes partes mundi scilicet vbi non sunt populi deuicti vel de facto alias subiugati facit l[oco] I. ff. de acqui[rendo] re[rum] dom[inio] vbi notatur quod quidam homines sunt intra imperium quidam extra et in constitutionibus in rubri[ca] ff. vbi notatur quod imperator imperat subditis quasi dicat non subditis non imperat nec in eis habet aliquam iurisdictionem ita etiam petrus iacobi in suis libelis et vltius sanctissimi pape imperatores

chandises », paragraphe 9 *Deprecatio*, page 324 pour le texte latin et la traduction française : *Respondit Antoninus Eudaemoni : Ego quidem mundi dominus*, « L'empereur Antonin répondit : Je suis le maître du monde entier ».

<sup>5</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume XXVIII, livre XLI, titre I, *De acquirendo rerum dominio*, « Des manières d'acquérir le domaine des choses », paragraphe I, page 258 : à vrai dire, ce titre oppose seulement le *jus gentium*, « droit des gens » qui régit *omnes homines* « tous les hommes », et le *jure proprio civitatis nostrae* « le droit propre à notre État ».

<sup>6</sup> Ici Arena ne donne pas de références précises.

<sup>7</sup> Pierre Jacobi, un des plus célèbres commentateurs du droit romain au Moyen Âge. Son livre principal est : *Practica aurea libellorum*, « Pratique d'or des Actions » ou « Pratique dorée », Lyon, Antoine Lambillon et Marin Sarrazin, 1492.



les empereurs, les rois, quand ils sont couronnés, jurent de conserver les canons, lois, statuts et les louables coutumes.

Mais, de par une coutume louable et immémoriale, et de par le très saint droit, notre roi très chrétien de France ne reconnaît pas l'empereur pour son supérieur et ne lui est pas soumis de façon à être sous sa dépendance ou à devoir lui obéir, selon le texte *ad hoc* de référence dans le paragraphe *Per venerabilem, Extravagantes, Qui filii sint legitimi*<sup>8</sup>, et ici [en Provence] largement par les docteurs. Mieux ! s'ils entraient en conflit tous les deux ensemble, ils poursuivraient chacun de leur côté selon Guy Pape, question CCLXXXVIII<sup>9</sup> et *passim*. Et ce n'est pas sans raison qu'elle est nommée « France » : parce qu'elle est libre et franche, parce qu'elle n'a jamais voulu être assujettie à l'empereur ni à ses impôts. En effet, « franc » signifie la même chose que « libre des servitudes et travaux imposés ». Je tais ce que rapporte Baldo dans le paragraphe *Barbarius*, folios *De officio praesidis* et dans la constitution impériale chapitre *De prohibita feudi alienatione*<sup>10</sup> : en effet, tout roi de France est, en son royaume, une sorte de Dieu vivant<sup>11</sup> et est, au-dessus de tous les rois, comme l'étoile du matin au milieu des nuées parce que

<sup>8</sup> Erreur : cette rubrique ne se trouve pas dans les *Extravagantes* (constitutions papales postérieures à Clément V) mais chez GRÉGOIRE IX, *Decretales*. La Rubrica *Qui filii sint legitimi* débute au folio 236 verso colonne 2 et le texte auquel se réfère Arena dans le long paragraphe *Per venerabilem* se trouve au folio 238 verso colonne 2 : *Insuper cum rex [Franciae] superiorem in temporalibus minime recognoscat...* « De plus, comme le roi [de France] reconnaît le moins un supérieur pour les affaires temporelles... »

<sup>9</sup> PAPE (Guy), *Decisiones Parlamenti Dalphinalis*. Arena fait plutôt référence à la *quaestio* CCCLXXXVIIJ, folio CLIX recto, *Contribuere non debent in subsidiis dalphinalibus doctores aduocantes in curia parlamenti dalphinalis* : longue dissertation sur les conflits pouvant survenir entre diverses autorités.

reges cum coronantur iurant canones leges statuta et laudabiles consuetudines seruare **sed de** consuetudine laudabili & immemorabili & de sacratissimo iure christianissimus noster rex francie non recognoscit imperatorem in superiorem nec est ei subditus vt ei subiiciatur aut ipsum sequatur per tex[tum] ad hoc formalem in c[apite] per venerabilem extra qui fil[ii] sin[t] leg[itimi] et ibi late per doct[ores] immo si concurrerent simul ambo lateraliter pergerent secundum guidonem pape quest[ione] CCLXXXVIII et ibi per eum & in aliis variis locis & non sine causa dicitur francia quia est libera et franca quia non voluit vnquam subiici imperatori nec tributis<sup>6</sup> eiusdem nam francum idem est quod liberum a seruitiis et operis exhibendis taceo que refert bal[dus] in l[oco] barbarius ff. de offi[cio] presi[dis] et in c[onstitutionem] imperialem § si de prohi[bita] feu[di] alie[natione] nam omnis rex francie in suo regno est quidam corporalis deus et supra omnes reges est tanquam stela matutina in medio nebule

<sup>6</sup> Dans l'édition originale : *tribuis*.

<sup>10</sup> Barbarius Philippus, un esclave enfui de chez son maître et devenu préteur à Rome, est cité par Justinien, *Digeste ou Pandectes*, volume I, livre I, titre XIV, *De officio praetorum* « Des fonctions des préteurs », paragraphe 3, pages 90-91 et non dans le titre XVIII, *De officio praesidis* « Des fonctions du président ». — Les deux *Libri feudorum* ou « Livres des fiefs » constituent une compilation juridique ajoutée au *Corpus juris civilis*. On peut les consulter à la fin du recueil *Authenticae seu Novellae Constitutiones* publié par Denis Godefroy (Dionysius Gothofredus) en août 1583 : la constitution *De prohibita feudi alienatione*, de l'empereur Frédéric II, se trouve au livre II, titre LV, colonnes 53-54. — Ayant déclaré taire ce que Baldo degli Ubaldi avait dit des deux textes mentionnés, Arena ne cite pas ici les passages concernés de cet auteur.

<sup>11</sup> L'expression *corporalis deus* a été usitée plusieurs fois au xvi<sup>e</sup> siècle, à la suite d'Accurse et d'Ubaldi, pour signifier que le roi est une sorte de Dieu vivant en son royaume.

dans les affaires temporelles il ne reconnaît pas de supérieur, comme il est dit au chapitre *Per venerabilem*<sup>12</sup>. Et de même que le monde entier est recouvert par quelque ombre claire, ainsi le royaume de France : en effet, le roi de France n'est que là où il pose le pied, et cependant son ombre recouvre tout son royaume. C'est pourquoi Ovide dit dans ses lettres : « Ignores-tu que les rois ont le bras long ?<sup>13</sup> »

Et aussitôt que le roi de France a été oint de l'huile sainte, immédiatement il détient le pouvoir suprême sur son royaume ; à tel point qu'il semble avoir été établi par un pouvoir plutôt divin qu'humain et il n'est soumis à personne et ne prête pas hommage pour son royaume à quiconque vivant, sinon au très saint pape l'obéissance filiale. Et Baldo dit, dans le *consilium* ccccvii, que « sur tous les rois chrétiens le roi de France obtient une couronne de liberté et de gloire »<sup>14</sup> ; et sur les premiers étendards du roi très vaincu des Français que personne ne s'arroge l'honneur<sup>15</sup> et le respect.

Bartolo dit cependant, dans le chapitre *Qui sint rebelles*<sup>16</sup>, que dans la ville de Pise, lui présent, un comte de Provence rendit l'hommage, par ses légitimes ambassadeurs, à l'empereur selon la loi de son comté de Provence. Mais cependant il ne faut pas le croire car il n'est pas clair au sujet de la procura-

<sup>12</sup> La décrétale *Per Venerabilem* fut adressée à l'automne 1202 par le pape Innocent III au comte de Montpellier qui lui demandait de légitimer ses fils bâtards. Le pape lui répondit que cette décision ne relevait pas de son autorité puisque le comte avait un prince au-dessus de lui. En revanche, le pape légittima les bâtards que Philippe Auguste eut avec Agnès de Méranie, considérant ce souverain comme *rex superiorem non recognoscens* « roi ne reconnaissant aucun supérieur ».

<sup>13</sup> OVIDE, *Œuvres complètes*, les *Héroïdes*, Épître XVII, « Hélène à Pâris », pages 238-239, vers 166, devenu proverbial : *An nescis longas regibus esse manus ?*

vt pote in rebus temporalibus superiorem non recognoscens vt dicto ca[pite] per venerabilem et sicut totus mundus quadam clara vmbra tegitur ita regnum francie nam rex francie non est nisi vbi tenet pedes et tamen vmbra sua tegit<sup>7</sup> totum regnum ideo inquit ovidius in epistolis an nescis longas regibus esse manus **et posquam** rex francie vnctus est oleo diuino immediate habet sui regni imperium adeo vt potius diuino quam humano oraculo institutus esse videatur et nemini subiicitur nec prestat pro regno alicui viuenti homagium sed petro sanctissimo pape filialem obedientiam et dicit bal[dus] in parte cons[ilium] ccccvii francorum super omnes christianorum reges coronam obtinere libertatis et glorie et super prima vexila inuictissimi francorum regis nemo presumat honorem aut reuerentiam dicit tamen **bart[olus]** in c[apite] qui sint rebe[lles] quod in ciuitate pizarum eo presente quidam comes prouincie per suos legitimos nuncios fecit homagium cuidam imperatori ratione comitatus prouincie cui tamen non est credendum cum non appareat de procura siue legitimitate illorum nunciorum et in

<sup>7</sup> Dans l'édition originale : *regit*.

<sup>14</sup> UBALDI, *Consiliorum sive responsorum*, volume III, folio 63 verso, colonne 2, *consilium* ccxviii et non pas ccccxvii. Le texte exact est : *super omnes Reges Christianorum Rex Francorum obtinet coronam libertatis, & glorie*.

<sup>15</sup> La phrase *per prima vexilla inuictissimi Regis Francorum nemo praesumat honorem* est extraite de UBALDI, *Consiliorum*, volume III, folio 63 recto, colonne 2, *consilium* ccxvii.

<sup>16</sup> La constitution impériale *Qui sint rebelles* a été rédigée en 1313 par l'empereur Henri VII pour définir le crime de lèse-majesté. Bartolo de Sassoferrato en a fait un long commentaire dans son *Tractatus super constitutione Qui sint rebelles*.

tion ou de la légitimité de ces ambassadeurs et, dans son texte, ses mots ne citent pas de disposition légale et font trop peu foi, d'autant plus qu'il était lui-même familier et conseiller de cet empereur ; et par la suite ce comté de Provence fut réuni et incorporé au royaume de France. Il est cependant vrai que, par privilège, [la Provence] conserve le nom de comté et est régie selon ses statuts et privilèges et selon ses constitutions ducal<sup>17</sup> ; cf. Bartolo, paragraphe *Si convenerit*, folios de *De pignoratitia actione*<sup>18</sup>.

Les rois eurent pour habitude de défendre les biens de l'Église et de propager la foi chrétienne, comme cela apparaît notoirement avec l'empereur Charlemagne roi des Français qui ramena toute l'Espagne à la foi chrétienne, au témoignage de Gaguin<sup>19</sup> et de plusieurs autres ; c'est pourquoi ils sont appelés « rois très chrétiens » de France, ont la préséance sur tous les rois et font des miracles visibles : en effet, par le seul toucher des doigts, ils soignent les malades des écrouelles, ce que ne peuvent pas faire les autres rois comme le dit David dans le psaume CXXXVII : « il n'a pas fait pareil pour les autres nations<sup>20</sup> ». Et ceux qui prient pour le salut et la paix du roi de France obtiennent, selon saint Thomas dans le quatrième [livre] des sentences<sup>21</sup>, de grandes indulgences et ceux qui fomentent injustement des guerres contre le roi de France sont excommuniés ; tandis que le roi de France ne peut être lui-même excommunié et encore

<sup>17</sup> Les comtes de Provence, jusqu'à Charles III, avaient pour apanage principal l'Anjou dont ils étaient les ducs.

<sup>18</sup> JUSTINIEN 1<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume VIII, livre XIII, titre VII *De pignoratitia actione vel contra* « Des actions directe et contraire », paragraphe 18 *Si convenerit*, pages 299 et suivantes pour le texte latin et la traduction française. Arena n'aurait-il pas commis une erreur ?... ce court texte ne parle en effet que de biens gagés...

hoc sua verba non inducant dispositionem minusque faciant fidem cum ipse esset familiaris et consilarius illius imperatoris & rursus ipse comitatus prouincie fuit vnitus & incorporatus regno francie est tamen verum quod ex priuilegio retinet nomen comitatus et regitur secundum sua statuta et priuilegia et secundum suas ducales constitutiones iuxta bartol[um] in l[oco] si conuenerit<sup>8</sup> ff. de pigno[ratitia] actio[ne] consueueruntque<sup>9</sup> **reges** bona ecclesie defendere et fidem christianam aumentare vt notorie aparet de imperatore carolo mayno rege francorum qui reduxit omnem hispaniam ad fidem christianam testante gaguino et pluribus alijs ideo appellati sunt christianissimi reges de francia et omnibus regibus in honoribus preferuntur et miracula euidencia faciunt nam solo tactu digitorum sanant detentos morbo scrophularum quod non possunt facere ceteri reges vt inquit dauid CXXXVII psalmo non fecit taliter omni nationi et orantes pro salute et pace regis francie magnas secundum<sup>10</sup> beatum thomam in quarto sentenciarum indulgentias consequuntur et qui contra regem francie iniuste bella mouent sunt excommunicati et ipse rex francie non potest excommunicari

<sup>8</sup> Dans l'édition originale : *cumuenerit*.

<sup>9</sup> Dans l'édition originale : *consueueueruntque*.

<sup>10</sup> Dans l'édition originale : *sedum*.

<sup>19</sup> Robert Gaguin, religieux, diplomate et humaniste français.

<sup>20</sup> Psaume 147, verset 20 : *Non fecit taliter omni nationi et iudicia sua non manifestavit eis*, « Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations ; et il ne leur a point manifesté ses préceptes. » (traduction française de Louis Segond). Arena extrapole ici car le verset qu'il cite ne concernait pas le royaume de France.

<sup>21</sup> THOMAS D'AQUIN, *Scriptum diui Thomae Aquinatis super primo-quarto libro sententiarum*, volume IV.

moins être proclamé excommunié et son royaume ne peut encourir l'interdit général sans un mandat spécial du pape ; et ses officiers royaux, de même que les juges royaux, ne sont pas excommuniés et ne peuvent l'être pour l'exercice de la juridiction temporelle, comme cela est copieusement [développé] par le remarquable et éminent principal interprète du droit le maître Barthélemy Chassanée président de notre Provence dans son *Catalogue de la gloire du monde*, dans la cinquième partie, considérations trentième et suivantes<sup>22</sup>, où se trouvent bien des choses utiles, et par mon maître Benedicti<sup>23</sup> dans le *C. Raynucius extra de testa* au mot *Si absque liberis*<sup>24</sup>.

Et bien que l'empereur soit le maître du peuple qui lui est soumis et que les rois ne reconnaissant pas de suzerain détiennent le pouvoir suprême en leurs royaumes, ils ne peuvent cependant enlever juridiquement à quelqu'un ses biens sans cause juste : en effet, bien qu'ils détiennent le droit de justice sur tous les sujets qui leur sont soumis, ils n'ont toutefois pas la propriété directe des choses particulières privées qui furent autrefois concédées à leurs occupants. Cf. le titre *De rerum divisione*<sup>25</sup>, quasiment partout ; Panormitanus, au chapitre *Si diligenti*<sup>26</sup>,

<sup>22</sup> CHASSANÉE (Barthélemy de), *Catalogus gloriae mundi*, 2/ 1546, 5<sup>e</sup> partie, folio 127 recto colonne 1, *Trigesima consideratio. Rex Francie in suo regno imperator dicitur* ; et folio 127 verso, colonne 1, *Trigesima prima consideratio. Rex Franciae tanquam imperator in suo regno solus in temporalibus omnibus tam laicis quam clericis praeesse debet* ; folio 131 recto, colonne 2, *Trigesima secunda consideratio. Quilibet rex seu princeps in suo regno in culmine sedere debet, cum princeps sit regni dominus*.

<sup>23</sup> Guillaume Benedicti (Benoît), professeur, conseiller au parlement de Toulouse.

<sup>24</sup> GRÉGOIRE IX, *Décrétales*, livre III, folio 183 verso, colonne 1, *Rubrica de testamentis & ultimis voluntatibus*, et folio 185 verso colonne 1, *Rainu-*

minusque excommunicatus declarari et in regno suo interdictum generale non potest fieri sine speciali mandato pape nec sui officiales regii vt non<sup>11</sup> iudices regii sunt excommunicati nec possunt excommunicari pro actu et exercitio iurisdictionis temporalis vt est copiosissime per spectabilem et egregium capitaneum iuris interpretem dominum bartholomeum achassaneum nostre prouincie presidem in suo cathalogo glorie mundi in quinta parte consideratione trigesima & sequent[ibus] vbi plura vtilia & per preceptorem meum dominum benedictum in c[apite] rainucius extra de testa in verbo si absque liberis **et licet** imperator sit dominus populi sibi subditi et reges non recognoscentes superiorem sint imperatores in suo regno non tamen possunt auferre de iure alicui bona sua sine causa iusta nam licet habeant iurisdictionem in vniuersos sibi subditos non tamen habent dominium directum rerum particularium priuatarum que olim concesse fuerunt occupantibus in ti[tulo]<sup>12</sup> de rerum diuisi[one] quasi per totum panormitanus in c[apite] si diligenti<sup>13</sup> quem alii

<sup>11</sup> Dans l'édition originale : *nos*.

<sup>12</sup> Dans l'édition originale : *insti*.

<sup>13</sup> Dans l'édition originale : *diligenti*.

*cius*. BENOÎT (Guillaume), *Solennis ac perutilis repetitio c. Raynutius extra de testa*.

<sup>25</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume I, livre I, pages 79 sq, titre VIII, *De divisione rerum et qualitate*, « De la division des choses et de leur qualité ».

<sup>26</sup> Niccolo Tedeschi, dit Panormitanus, 1386-1445 ; bénédictin, l'un des juristes majeurs du xv<sup>e</sup> siècle. — Voir *Abbatis Panormitani commentaria*, volume III, folio 66 verso, colonne 2, *Rubrica De foro competenti* et folio 104 verso, *Caput XII. Si diligenti*.

que d'autres suivent et approuvent vraiment, *De praescriptio-nibus*, où il est dit que, bien que les comtes et seigneurs temporels fondent leurs prétentions sur le droit commun, jusqu'aux choses situées aux limites de leurs territoires, cela est entendu seulement par la raison du droit de justice du territoire et non du domaine direct ; et que ne leur sont pas dus des droits de mutation du fait des possessions qui sont vendues ou autrement aliénées dans leur juridiction, à moins qu'il n'en soit décidé autrement au sujet de servitudes, quand des territoires ou une terre gaste confrontent et appartiennent à la totalité du lieu dans lequel ils sont situés, cf. le texte du paragraphe *Omnis provinciarum, Territoria civium*, dans le chapitre *De operibus publicis*<sup>27</sup>, et largement par Antiboul dans son *Tractatus de muneribus*<sup>28</sup> à la fin avant trois colonnes, et par Étienne Bertrand dans le cinquième volume *consilium* xxxviii<sup>29</sup> et par mon maître de Ripa et d'autres dans le paragraphe I folios *De acquirenda vel emittenda possessione*<sup>30</sup>.

Il fut donc plus que permis à notre roi très chrétien de France et aux habitants de la Provence – qui sont par nature très fidèles, d'esprit clairvoyant, agiles de corps, gais, opiniâtres, prompts à la guerre ; sous un bon prince bons sujets, sous un mauvais les pires ; ayant mépris pour le profit personnel, se donnant parfois du mal pour revendiquer en justice les dommages à eux faits, et se réjouissant de la variété des nouvelles bonnes choses, et faisant grand cas de leurs statuts et coutumes, selon le texte du paragraphe *Observare, § Magnificiunt provinciales*, folios *De*

<sup>27</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume XXXV, livre L, page 573, titre X, *De operibus publicis*, « Des ouvrages publics » ; *Les Douze Livres du Code de l'empereur Justinien*, volume III, livre VIII, titre XII, *De operibus publicis*, « Des ouvrages publics », paragraphe 12 *Omnis provinciarum*, page 336 pour le texte latin et la traduction française : ce court pas-

sequuntur et vere approbant de prescrip[tionibus] vbi inquit quod licet comites et domini temporales fundent intentionem suam de iure comuni quoad res sitas infra limites sui territorii intelligitur solum ratione iurisdictionis territorii et non directitatis nec debentur eis laudimia de possessionibus que venduntur vel aliter alienantur in sua iurisdictione nisi de servitute aliter constet cum territoria seu terra gasta spectet et pertineat ad vniuersitatem illius loci in qua sita est per tex[tum] in l[oco] omnis prouinciarum ibi territoria ciuium c[apite] de operi[bus] publi[cis] et late per antibolum in tractatu munerum ad<sup>14</sup> finem ante tres columnas et per dominum stephanum bertrandi in v volumine consi[lium] xxxviii et per preceptorem meum dominum de ripa et alios in l[oco] i. ff. de acquiren[da] posse[ssione] **igitur** plusquam licitum fuit nostro christianissimo regi francie ac incolis prouincialibus (qui sui natura sunt fidelissimi perspicacis ingenii corpore agiles hilares capitosi ad bellum prompti sub bono principe boni sub malo peiores contra proprium commodum despectu pro vindicando iniurias sibi factas quandoque laborantes et nouarum rerum bonarum varietate gaudentes & sua statuta et consuetudines magnificientes iuxta tex[tum] in l[oco] obseruare § magnificiunt prouinciales ff. de offi[cio] proconsu-

<sup>14</sup> Dans l'édition originale : *da*.

sage traite, en réalité, de la répartition des impôts provinciaux...

<sup>28</sup> ANTIBOUL (Pierre), *Tracatus de muneribus*, « Traité des impôts ».

<sup>29</sup> BERTRAND (Étienne), *Consiliorum sive responsorum*. Le *consilium* xxxviii des *Consiliorum* d'Ubaldo traite également ce sujet...

<sup>30</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume XXVIII, page 122, livre XLI, titre II, *De acquirenda, vel amittenda possessione*, « Des manières d'acquérir ou de perdre la possession », pages 292 *sq* pour le texte latin et la traduction française.



*officio proconsulis et legati*<sup>31</sup> – de bouter virilement hors de Provence l’empereur avec leurs armes mortelles ; parce que, violant les droits civils et la loi naturelle, il a voulu prendre possession de leurs biens par tous les moyens licites et illicites, d’une manière embrouillée, sans projet cohérent. Il est en effet permis de répliquer par la force à une violence injuste, texte dans le paragraphe *Ut vim*, folios *De iustitia et iure*<sup>32</sup>. Pour la défense de ses biens, il est permis à quiconque non seulement de blesser légèrement mais aussi de tuer un homme, en suivant Bartolo analysant le paragraphe *Furem*, folios *Ad legem Corneliam de sicariis*<sup>33</sup>.

Mais parce que cette matière contient en droit une large compilation, il suffit pour le moment que cela ait été rapporté, en proclamant cependant les jours fériés et non fériés, de fait, sur mer et sur toutes les terres de l’Empire, tant en droit canonique qu’en droit civil et par la sainte théologie, jusqu’à Saint-Jacques-de-Galice<sup>34</sup> que, dans les vers ci-après que j’ai composés pour me distraire, je n’entends pas attenter à la majesté impériale : je ne dirai rien, en effet, sinon ce qui a été proclamé partout.

C’est pourquoi, porte-toi bien dans le Seigneur et souviens-toi de moi, si je le mérite.

<sup>31</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume I, livre I, titre XVI, *De officio proconsulis et legati*, « Des fonctions du proconsul et de son lieutenant », paragraphe 4 *Observare*, page 94, § 5 : [...] *magni enim facient provinciales servari sibi consuetudinem istam et hujusmodi praerogativas*, « car les gens de province sont très curieux qu’on respecte ces sortes de coutumes et de prérogatives ».

<sup>32</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume I, Titre I, *De iustitia et jure*, « De la justice et du droit », page 42, paragraphe 3 *Ut vim* : *Ut vim, atque injuriam propulsemus. Nam jure hoc evenit, ut quod quisque*

[lis]) imperatorem viriliter mortalibus armis extra prouinciam expellere quia contra iura ciuilia et rationem naturalem bona eorum per fas et nefas et ab hoc et ab hac sine conscientia occupare voluit vim enim iniustam vi repellere licet tex[tum] in l[oco] vt vim ff. de iusti[tia] et iure pro defentione rerum suarum licitum vnicuique est non solum leuiter verberare immo hominem occidere vt per bar[tolum] distinguentem in l[oco] furem ff. ad leg[em] corne[liam] de sica[riis]<sup>15</sup> **sed quia** hec materja latam iure continet farraginem in presentiarum sufficiat hec retulisse protestando tamen diebus feriatis et non feriatis de facto in mari et in omnibus terris imperii tam de iure canonico quam de iure ciuili & in sacra theologia vsque ad sanctum iacobum de gallicia quod per queque inferius pro solacio poetizabuntur non intelligo in cezaream magestatem aliquid sinistri obiiere nil enim dicam nisi illa que publice diuulgantur vbique **quare** vale in domino et memor si merear esto mei.

<sup>15</sup> Dans l’édition originale : *secca[riis]*.

*ob tutelam corporis sui fecerit, jure fecisse existimetur*, « On y rapporte aussi le droit de repousser la violence et les injures ; car ce droit autorise tout ce qui est fait pour la défense de son corps ».

<sup>33</sup> JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste*, volume XXXIV, livre XLVIII, titre VIII *Ad legem Corneliam de sicariis et veneficis*, « De la loi Cornélia sur les assassins et les empoisonneurs », page 353, § 9 : *Furem nocturnum si quis occiderit, ita demum impune feret, si parcere ei sine periculo suo non potuit*, « Si quelqu’un a tué un voleur de nuit, il ne sera pas puni s’il n’a pas pu l’épargner sans se mettre en péril ».

<sup>34</sup> Aujourd’hui Saint-Jacques de Compostelle, limite occidentale de l’Empire.

**Idem au même vice-chancelier**

Garçonnet, je te prie, fais bon accueil à mes Muses, qui se plaisent à chanter : « Reste longtemps en bonne santé ! » Assurément, elles composent sans cesse en silence dans leur esprit et, par ces louanges, elles t'élèvent jusqu'à la perfection — puisque tu vis maintenant digne d'un si grand honneur, — afin que personne [autre] ne puisse chanter tes louanges. Ce modique présent est permis et elles te l'offrent volontiers : rien n'est trop grand qu'elles pourraient t'envoyer.

Et tant que le Destin permettra qu'un souffle anime ton esprit, tant que le Soleil éclairera la Terre, que les vents rapides souffleront sur les plus hauts sommets et tant que la houle agitera la mer tempêteuse, tu resteras un objet d'amour dans leurs cœurs et elles porteront ton nom jusqu'aux astres ; et, par leurs prières, elles intercèderont auprès des plus hautes divinités du ciel<sup>35</sup> pour que tu vives heureux longtemps. — Salut !

**Jacob Michel, d'Amirat<sup>36</sup>,  
à propos de la petite corneille d'Arena**

Une perfide petite corneille avait déployé des ailes d'aigle, pensant ainsi commander aux autres volatiles. Régnant par ce vol trompeur au point d'épouvanter tous les oiseaux, elle avait pris le pouvoir et sa domination était impitoyable. Un coq magnanime, aux premières lueurs, perçut la tromperie : les mensonges ne peuvent être cachés le jour. Il vit en effet les plumes

<sup>35</sup> Littéralement : « les divinités du plus haut ciel » ; hypallage pour « les plus hautes divinités du ciel ».

<sup>36</sup> Commune du département des Alpes-Maritimes.

**Idem ad eundem dominum vice cancellarium**

Garsonete precor nostras hic accipe musas  
Que cantare solent sit tibi longa salus  
Continue certe tacita sub mente reuoluunt  
Te quibus ad meritum laudibus vsque leuent  
Quandoquidem<sup>16</sup> tanto viuis nunc dignus honore  
Vt nullus laudes enumerare queat  
Hoc licet exiguum munus mandantque libenter  
Nil tibi quod possent tradere maius erat  
**Et dum** fata sinent animum perducere flatus  
Sol quoque per terras lumina clara dabit  
Et celeres venti per summa cacumina flabunt  
Atque procellosum dum petet vnda mare  
Harum pectoribus fixus remanebis amore  
Portabunt etiam nomen ad astra tuum  
Et precibus summi pulsabunt numina celi  
Vt viuas felix tempora longa vale

**Iacobus michael admiratensis  
in arenariam corniculam**

Induerat fallax aquilae cornicula pennas  
Sic auibus reliquis imperitare putans  
Quin volucres regnans falso terrere volatu  
Ceperat imperium seua tyrannis erat  
Sensit magnanimus vigilanti lumine gallus  
☞ Fraudem non possunt Ficta latere diu  
Vidit enim fuluas is subnigrescere plumas

<sup>16</sup> Dans l'édition originale : *Quando quidem*.

jaunâtres devenir noires : il reconnut alors l'oiseau digne du dieu des Enfers. Sans délai, il abattit les ailes contrefaites de l'aigle et la corneille disparaîtra si une sainte occasion survient.

L'élégant Arena versifie délicieusement cette victoire en célébrant d'un chant suave la geste gauloise. On dirait qu'il retrouve l'esprit de Plaute ; l'agréable Arena déploie les finesses d'esprit de Nestor<sup>37</sup>.

La flûte, autrefois, nous enseignait à danser légèrement : cette même flûte<sup>38</sup> nous accable aujourd'hui en dirigeant les âmes vers la guerre.

**Petit remerciement<sup>39</sup> de Jean Blanc<sup>40</sup>,  
médecin de L'Isle-sur-la-Sorgue<sup>41</sup>,  
à son très cher ami Anthoine Arène  
juge de Saint-Rémy**

Doux sont les miels pour les abeilles des montagnes, la rosée pour les cigales et pour moi la lettre écrite avec tes mots.

Cesse, Muse un peu timide, tes retraites médicales, nous devons maintenant chanter sur nos lyres : qui, si ce n'est d'un gosier enroué, est capable de chanter quand on lui donne une voix éraillée ?

Mais toi qui recours assidûment à la fréquentation des Muses, reçois moi en toute simplicité, avec ce que j'apporterai. Ô temps

<sup>37</sup> Plaute (254-184) très célèbre auteur comique latin. — Nestor, personnage mythologique, le plus sage des héros de la guerre de Troie.

<sup>38</sup> Le même flûtet à trois trous accompagné de son long tambourin était en effet utilisé par les maîtres de danse et par les lansquenets suisses.

<sup>39</sup> Dans l'édition originale : *micro latros* qui, en dépit des apparences, est inconnu du grec. L'édition italienne a substitué *microiatros*, mais sans le définir. La langue grecque connaissant le substantif *λᾶτρον* « salaire, ré-

Tartareo dignam proin ioue nouit auem  
Nec mora mentitas aquile pessundedit alas  
Cornicemque ruet si pia caussa iuuat  
Hanc lepidus palmam belle modulatur **arena**  
Gallica mellifluo carmine gesta canens  
Plautinos dicas illum renouare lepores  
Nestoreos suavis prestat arena sales  
**Tibia** quem leuiter quondam saltare docebat  
Hic tuba dans animos torquet in arma grauem

**Iohannis albi medici insule venassinj  
micro latros  
Antonio Arene iudici S. R.  
amico suo charissimo**

Dulcia sunt apibus montanis mella cicadis  
Ros michi nominibus littera facta tuis  
Musa machaonios paulum demissa recessus  
Desine sunt nostris hic recinenda lyris  
Quis nisi prerauco potis est cantare canore  
Rancida cui multo guttura facta situ  
**At tu** qui assiduo musarum niteris vsu  
Accipe me facilem qualiacunque feram

munération », l'hapax *microlatros* pourrait alors signifier « petit remerciement »...

<sup>40</sup> Le latin *Johannes Albus* peut être traduit de diverses manières : Albi, Albis Albe, ou, en français Blanc.

<sup>41</sup> En latin *Insula Venassini* ou Île du Venaissin ; en provençal *Ilo de Venisso* ; autrefois L'Isle-de-Venisse ; aujourd'hui L'Isle-sur-la-Sorgue (département du Vaucluse).

incertains, quand Mars est très nuisible, que je périsse s'il n'est pas utile que je vieillisse !

La Provence victorieuse se réjouit d'avoir banni les chagrins qu'elle supporta, avec de lourds préjudices, quand Mars<sup>42</sup> était en furie. Le temps de guerre abonde en toutes choses, en tous genres de malheurs : le rapt, la flamme, l'ivresse, les meurtres, les vols, la débauche. Bien plus, on se vante d'avoir engrossé de nombreuses jeunes filles qui maintenant vivent dans la honte de leur virginité perdue. La gloire, hélas, leur est procurée par le sang humain : ces choses ont été permises aux loups, les aigles les feront.

Pluton dévoile-toi, montre-toi nocher Charon, que les ressources englouties soient restituées de n'importe quelle manière. Ô restaurateur de notre force, bon Christ, il te faut revenir ici pour relever à nouveau ceux qui ont failli, parce qu'ils ont complètement corrompu le monde entier que tu avais purifié par ton propre sang. Ils ont dévasté par des guerres funestes toute la Terre ces rois, hélas ! Pourquoi la colère naît-elle entre eux deux !

Avertis de ce que les guerres apportent, louons avec des cris de joie la paix : les guerres dangereuses sont des calamités pour les justes.

J'ai composé autrefois quelques chants dans mon antre quand je fus familier de tes Muses, Arène. Maintenant, mes vers se taisent, maintenant mes instants sont remplis de soucis et je suis assailli de légitimes inquiétudes.

Aussi longtemps que les sources abondantes chercheront des pentes, tant que sa bavarde mère déplorera Itys mort, je te visiterai de nouveau, je m'entretiendrai toujours avec toi, je t'aimerai toujours... c'est ainsi que les ultimes funérailles marqueront la fin de nos jours.

<sup>42</sup> Mars étant le dieu de la guerre, l'expression poétique *Marte furente* évoque le déchaînement des affrontements militaires.

O male damnoso fluitantia tempora marte  
 Dispeream si me non iuuat esse senem  
 Gaudeat expulsos victrix **prouincia** luctus  
 Quos grauibus damnis marte furente tulit  
 Militia genus omne scatet genus omne malorum  
 ☞ Raptus flamma merum funera furta venus  
 Quin etiam fama est multas peperisse puellas  
 Que simul amissa virginitate pudent  
 Gloria ve quibus est humano sanguine parta  
 Hec licuere lupis hoc facient aquile  
**Pluto** pande sinus & profer porthmida charon  
 Qualiter absorpte restituentur opes  
 O nostre reparator opis descendere lapsos  
 Vt releues iterum te bone christe decet  
 Hi quia nunc<sup>17</sup> totum viciarunt ordine cosmum  
 Mundaras quem tu sanguine sed proprio  
 Vastarunt bellis totum exitialibus orbem  
 ☞ Reges heu inter quid parit ira duos  
**Experti** quid bella ferant laudemus ouantes  
 Pacem:sunt iustis sontica bella lues  
**Composui** varios olim sub rupe canores  
 Dum fueram musis iunctus arena tuis  
 Nunc nunc metra silent tunduntur tempora curis  
 Occupor et iustis sollicitudinibus  
**Quantisper** rigui querent decliuia fontes  
 Dum gemet extinctum garrula mater itim  
 Te recolam te semper agam te semper amabo  
 Sic claudent nostros funera summa dies

<sup>17</sup> Dans l'édition originale : *ne*.

**Poème de Bellaud de Grasse  
au vénérable maître Arène, juge à Saint-Rémy**

Les savants, et jeunes et vieux, sont enthousiasmés, de tous côtés, par des hommes qu'a portés notre époque habile à parler. La Gaule admire ainsi à bon droit les écrits de l'éloquent Dolet et les dévore à bon droit jour et nuit ; et les choses que tu as chantées avec grâce, gaulois Marot, depuis déjà quelque temps toute la Gaule les porte dans son cœur <sup>43</sup>.

Maintenant, que l'heureuse Provence te célèbre comme son poète et qu'en même temps elle t'applaudisse, ô notre Arène, elle dont tes chants rendent éternel le nom illustre quand tu glorifies avec vérité les hauts faits de son peuple. La Provence vivra ainsi éternellement, toi étant son poète ; ainsi vivront les monuments de ton génie !

---

<sup>43</sup> L'auteur cite ici deux personnalités qui furent poursuivies pour leurs idées religieuses : le poète Clément Marot, emprisonné en 1525-1526 et qui préféra s'exiler en 1535-1536 ; et l'écrivain humaniste Étienne Dolet, emprisonné à Toulouse, d'où il fut banni en 1534, avant de périr sur le bûcher le 3 août 1546.

**Ad venerandum Dominum arenam  
iudicem S. R. Bellaudi grasseni carmina**

Mirantur passim docti iuuenesque senesque  
Quos tulit hec etas nostra diserta viros  
Gallia sic merito facundi scripta <sup>18</sup> doleti  
Suspicit et merito nocte dieque terit  
Et que tu lepide cecinisti galle marote  
Iam pridem gestat gallia tota sinu  
**At te nunc** celebret felix prouincia vatem  
Applaudatque simul noster arena tibi  
Aeternant clarum cuius tua carmina nomen  
Dum gentis vere fortia facta canis  
Aeternum viuet sic te prouincia vate  
Viuent ingenij sic monumenta tui

---

<sup>18</sup> Dans l'édition originale : *scripa*.



Anthoine Arène envoie au très chrétien François, roi des Français, pour se réjouir et allègrement, [le récit de] la sottise entreprise d'un gentilhomme, selon le droit romain et le droit civil<sup>1</sup> empereur des lansquenets.

# I — Exorde : adresse au roi de France

[1] Ô notre bon roi de France, François le Triomphant, que la sainte grâce de Dieu a fait roi, la guerre, avec ses embarras, Vous donne du travail et Vous inflige souvent des maux de tête ; [5] et la nuit, dans le lit, elle Vous réveille subitement : un homme qui conduit une guerre ne peut pas dormir. Les souverains ne s'accordent pas toujours toutes les distractions : un grand roi éprouve de bien grandes contrariétés. Faites désormais grande fête, ne Vous chargez d'aucun tourment : [10] aucun mélancolique ne peut vivre intensément. Un roi qui ne se divertit pas et ne se réjouit pas tout le temps déplaît au Christ, pêche et L'irrite. La nature ne Vous a pas créé seulement pour Vous : le Christ établit les rois sur la Terre pour le peuple. [15] Les soucis font vieillir les hommes ; le travail intellectuel est très mauvais et accablant.

<sup>1</sup> [Incipit]. L'expression *in utroque iure* — ou *utriusque iuris* — qui accompagne généralement un diplôme ou un titre universitaire signifie « en l'un et l'autre droits », c'est-à-dire « en droit canon et en droit civil ». Or Charles Quint, n'ayant jamais appris le latin, ne put acquérir de titres universitaires en ces matières. Il faut donc comprendre qu'il est empereur « selon l'un et l'autre droits » : ses titres nobiliaires, hérités de différents membres de sa famille, lui ont en effet été accordés selon le droit civil en vigueur dans les pays concernés ; quant à son titre d'empereur romain germanique conféré par un collège de sept princes-électeurs, il ne devenait effectif qu'après le couronnement par le pape.

Sotam entreprizam gentilhomini vtriusque iuris lansacaneorum imperatoris cristianissimo francisco regi francorum pro se reiohire et alegramento Anthonius Arena mandat

- 1 Rex bone de Fransa noster Francisce triumfans  
Quem fecit regem gratia sancta dei
- 3 De pensamentis dat vobis guerra fatigam  
Et male de testa sepe venire facit
- 5 Per lectos subito vos et [de<sup>1</sup>] nocte reuelhat  
Non dormire potest gueregiantus homo
- 7 Omnia non prendunt semper solatia reges.  
Facherias grandes rex bene grandus habet
- 9 Gram cheriam facito nullos cargando dolores  
Nemo malencoulicus viuere multa potest
- 11 Rex qui non bragat non et se semper alegrat  
Displicet ad christum peccat et irat eum
- 13 Pro vobis tantum non vos natura creauit  
Reges pro populo cristus in orbe facit
- 15 Pensamenta viros faciunt reuenire vielhos  
Est labor ingenij fort malus atque grauis

<sup>1</sup> [5]. Un ancien possesseur de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de France a rajouté ici, à la plume, la préposition latine *de*, omise par Arena. Cette correction est effectivement nécessaire : à son défaut, le vers peut être scandé comme hexamètre mais ses quatre premiers pieds sont des spondées et deux césures sont placées après *lectos* et *vos* ; en rajoutant cette préposition, le deuxième pied devient un dactyle et la césure apparaît alors après *subito*, ce qui explicite mieux la structure de la phrase.

Vous êtes fort riche : Vous ne savez pas combien vous possédez, la France a toujours plus d'argent. Et de plus la législation Vous reconnaît un fort bon droit : [20] dans Vos affaires, toutes les lois Vous sont favorables. Et maintenant Votre autorité s'étend sur d'innombrables peuples<sup>2</sup> qui Vous obéissent toujours volontiers et toujours le feront en Vous portant secours : pour la France, jamais personne ne refuse de mourir.

[25] Et notre France ne ressemble pas à saint Pierre qui accepta de renier trois fois le Seigneur Dieu. C'est pourquoi avec le Christ Il travaille à Vous renforcer : Dieu lui-même porte toujours une grande assistance à la France<sup>3</sup>.

## II — Tentatives de conciliation (Rome, avril 1536)

[29] Mais je veux maintenant Vous conter des nouvelles fraîches [30] à propos de toutes ces guerres qui désolent le petit peuple.

Le roi espagnol, ce Jean maintenant gipon, voulant porter le titre d'empereur<sup>4</sup>, avait tenté une grande entreprise contre Vous, sotte, lourdaude et bien perdante. [35] Il poussa merveilleusement son armée en avant — la sainte Bible ordonne de mettre par écrit ce prodige, — pensant ainsi Vous capturer, Vous et Vos enfants, et tous Vos États, et cela sans coup férir. Il effec-

<sup>2</sup> [17-25]. Accumulation de richesses, réussites dans les entreprises, multiplication des États... l'abondance est un *topos* biblique marquant la bénédiction divine : « Peuple nombreux, gloire du roi » (Proverbes, xiv, 28) ; « Yahvé te fera surabonder de biens : fruit de tes entrailles, fruit de ton bétail et fruit de ton sol » (Deutéronome, xxviii, 11)... Arena insiste ainsi sur le fait que le roi de France — choisi par la grâce de Dieu et établi sur Terre par le Christ — est tout particulièrement favorisé par la Divinité.

- 17 Estis forte richus nescitis quicquid habetis  
Plures argentos francia semper habet
- 19 Atque bonum droyctum valde de iure tenetis  
In causis vestris omnia iura fauent
- 21 Ac habet innumeras gentes nunc vestra potestas  
Que vobis semper iussa libenter agunt
- 23 Et semper facient vobis donando secorsum  
Vnquam pro fransa nemo morire fugit
- 25 Et sanctum petrum non semblat francia nostra  
Qui voluit dominum ter renegare deum
- 27 Quare cum christo vos confortare bisognat  
Ad fransam semper periuiuat ipse deus
- 29 Sed volo nunc vobis friscas contare nouellas  
De tantis guerris que popolare fachant
- 31 Rex espagnolus iannus nunc ille giponus  
Imperelatoris nomen habere volens
- 33 Grandem antreprisam contra vos fecerat vnam  
Sotam lordaudam vincibilemque satis
- 35 Meruelhusamentum guerram pulsauit auantem  
Scribere miraculum biblia sacra iubet
- 37 Vos ac infantes vestros sic prendere pensans  
Et totos paysos idque frepando nihil

<sup>3</sup> [28]. Le pape Alexandre VI appelait le roi de France Charles VIII (1470-1498) son « fils aîné » ; Louis XII (1462-1515) se disait « premier fils de l'Église » : en ce début du xvi<sup>e</sup> siècle, la France obtenait le premier rang dans l'Église romaine et Arena prend prétexte de cette distinction pour souligner combien son roi est le « fils préféré » de Dieu lui-même.

<sup>4</sup> [32]. Élu « roi des romains » le 28 juin 1519, Charles Quint ne fut effectivement couronné empereur par le pape que le 24 février 1530 : en cette année 1536, Arena donne donc à penser que, plus de quinze années après son élection, il ne s'était pas encore affirmé dans sa dignité impériale.

tua de grandes démonstrations, faisant trembler les poltrons : [40] sa renommée volait déjà de par le monde entier ! Il donna de grandes alarmes en blessant de gros poulets : il ordonna lui-même de tuer nos poules, il ne nous en laissa aucune dans le pays pour la reproduction... « Quel grand dommage ! » déploreait chaque femme.

[45] Le pape entendit avec affliction vos polémiques et voulut établir aussitôt une bonne paix, ainsi que le cardinal de Lorraine, grand ami de toute la France, — il Vous aime toujours bien, — qui converse agréablement avec les livres et les dames : [50] à bien bavarder personne ne le surpasse ; le monde désire l'avoir pour pape : moi-même je lui apporte volontiers mon suffrage.

Ils firent à l'empereur un exposé clair, conforme au droit, et lui tinrent un bon raisonnement : [55] il n'a pas la moindre raison légitime de partir en guerre maintenant contre la France, la chose demeure bien claire.

Tous s'écriaient :

« Contre Vous il guerroye à tort !...

— Le mauvais péché conduit souvent à la mort !...

— S'accorder vaut mieux que de rompre des lances !...

— [60] Qui compte gagner se fait souvent moucher !... »

Le monde entier bruit maintenant de rumeurs surnoises : « quand la tête est malade, les autres membres souffrent<sup>5</sup> ». Celui qui marche contre la France ne réussit jamais, ses jours sont également comptés. [65] Ceux qui fomentent injustement des guerres au roi des Français sont excommuniés : ainsi en a

<sup>5</sup> [62]. Proverbe bien connu dont le *Dictionary of european proverbs* de Strauss, volume II, page 1117, donne quelques équivalents relevés en 1535 : *caput infirmum cetera membra dolent, cui caput dolet omnia membra languent*, « à qui la tête fait mal souffre par tout le corps ».

39 Grans gorras fecit faciens tremolare vilhacos  
Per totum mundum iam sua fama volat<sup>2</sup>

41 Grandes allarmas fecit blessando polastros  
Nostras gallinas ipse tuare facit

43 Nullas in payso nobis pro semine layssat  
O gram daumagium femina queque cridat

45 Vestros debbatos audiuit papa dolenter  
Et voluit pacem presto botare bonam

47 Et de laurrena gram cardenalus amicus  
De tota fransa vos bene semper amans

49 Qui bene deuizat cum libris et dominabus  
Ad bene iazandum nemo reuincit eum

51 Illum desirat pro papa mundus habere  
Ipse meam vocem dono libenter ei

53 Induperatori recte de iure remonstrant  
Et parlant illi cum ratione bona

55 Iustam guerrandi rationem non habet vllam  
Nunc contra fransam res bene clara manet

57 Clamabant omnes contra vos guerrat atortum  
Lou male peccatum sepe perire facit

59 Acordare valet melius quam rumpere lansas  
Qui guagnare putat sepe mocatus adest

61 Est totus mundus nunc in rumore maligno  
Quando testa dolet cetera membra dolent

63 Qui contra fransam vadit non prosperat vnquam  
Viueret non etiam tempora longa potest

65 Excumeniantur iniuste bella mouentes  
Regi francorum sic pia iura volunt

<sup>2</sup> [40]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 560 : *Per totum mundum la sua fama volat*.

décidé le droit canon. « Quand le Christ veut châtier des dépravés, il commence par leur ôter les sens et l'intelligence<sup>6</sup> ».

Ils firent<sup>7</sup> tout leur possible pour établir la paix. [70] Le pape Paul a souvent supplié [l'empereur] — cependant il ne voulut pas prendre lui-même un parti quelconque : cela lui déplaisait puisqu'il désirait trouver un accord.

Et [l'empereur] voulait tenir la France entière pour rien : il la méprisait beaucoup en l'évaluant à vil prix. [75] Il s'époumonait, il jurait, il menaçait en s'emportant ; dans sa bravoure il se faisait retenir et, dans sa colère, il tuait Carêmentrant ! Il fanfaronnait plus qu'un démon. Il affichait une bonne contenance... tout en faisant de vilaines grimaces ; [80] il jouait parfaitement son rôle... mais en rouspétant !

### III — Le discours de Rome (lundi 17 avril 1536)

[81] Il cherchait à mener une guerre à mort contre Vous ; dans un grand délire il beuglait les propos suivants<sup>8</sup> : « La France cherche maintenant à nous importuner, pensant me trouver toujours bien disposé ; [85] mais, par la guerre, je lui rabattrai son caquet : une trop grande insolence persiste contre moi. Si seulement elle se souvenait clairement combien autrefois notre complaisance envers elle fut bonne, elle ne se soucierait plus

<sup>6</sup> [67-68]. Ce distique mentionne un proverbe de l'époque, que l'on trouve par exemple dans les *Poesi francesi* de Giovan Giorgio Alione, « La conquête de loys douziesme », 32<sup>e</sup> strophe, 8<sup>e</sup> vers : « Dieu tolt le sens a ceulx quil veult pugnir ».

<sup>7</sup> [69]. Arena cite de nouveau ici le pape Paul III et le cardinal Jean de Lorraine.

- 67 Quando vult homines xristus punire ribaldos  
Primo illis sensus ingeniumque mouet
- 69 Posse suum totum fecerunt ponere pacem  
Multoties paulus papa pregauit eum
- 71 Nolluit ipse tamen partitum prendere quenquam  
Accordare volens displiciebat ei
- 73 Et totam Fransam vult estimare nientum  
Multum mesprisans in reputando parum
- 75 Escrimat iurat se desportando rebrassat  
Cum brauitate sua se retinere<sup>3</sup> facit
- 77 Et caremantrandum se corrossando tuabat  
Plusquam demonio testa brauabat ei
- 79 Ipse bonam gestam congrimassando tenebat  
Iugabat rollum rite criando suum
- 81 Contra vos guerram mortalem querit habere  
Cum grandi furia verba sequenda bramat
- 83 Francia nunc serchat nobis donare fatigam  
Pensando semper me reperire bonum
- 85 Sed sibi per guerras faciam pausare quaquetum  
Contra me nimium granda superba manet
- 87 Si memor ipsa foret recte de tempore prisco  
Quam bona versus eam gratia nostra fuit
- 89 Non plus curaret nobis donare labores

<sup>3</sup> [76]. Dans l'édition italienne : *retimere*, verbe inconnu tant du latin classique que de Du Cange.

<sup>8</sup> [82]. Dans les vers 83-90, 92-98, 165-190, Arena reprend des propos tenus par l'empereur le 17 avril 1536 dans une harangue adressée au pape et à son entourage ; exposant ses relations difficiles avec le roi de France, Charles Quint s'y donna le beau rôle, attribuant tous les torts à son adversaire. La teneur de ce discours a été publiée par Martin Du Bellay, *Mémoires*, volume II, livre V, pages 354-369.

de nous donner des peines [90] et voudrait bénéficier pour toujours de ma paix. »

Il se vantait plus que de raison, en paroles creuses, d'être un César opulent et puissant : « On trouve abondamment écrit dans les livres à mon sujet que je serai le seul prince de toute la Terre. [95] Je suis le seigneur du monde : le pouvoir de vie et de mort<sup>9</sup> m'a été concédé et tout homme est régi par mes lois. Épargner mes sujets, rabaisser les orgueilleux... et aussi tuer les mauvais rois, voilà mon quotidien ! »

Je ne pourrais Vous redire toutes les menaces [100] qu'en son délire sa langue bavarde proféra : maintenant, pour sûr, le monde le craindrait... et chacun lui enverrait des coups de chapeau... et on lui porterait secours de toutes parts quand bien même sa bourse serait vide.

[105] Il faisait le brave en jacassant beaucoup de ses grosses lèvres<sup>10</sup>. Il était fort orgueilleux, il fut un grand fléau. Il est un homme hautain, méprisant et fier : il ne veut guère prendre en considération les autres hommes. Il voulait marcher jusque sur Paris [110] et annexer aussitôt la France tout entière : Antonio de Leiva ce charlatan, spectre de la mort<sup>11</sup>, lui mettait cette idée dans la tête. Et à ses gens d'armes il avait déjà promis le butin

<sup>9</sup> [95]. Littéralement : *gladii est mihi cessa potestas*, « le pouvoir du glaive m'a été concédé ». Dans la Rome antique, le *jus gladii* ou *potestas gladii* était le pouvoir concédé à certains magistrats de prononcer la peine de mort.

<sup>10</sup> [105]. *De labris grossis* : Charles Quint était porteur du prognathisme mandibulaire, malformation héréditaire dans sa famille se caractérisant par un menton « en galoche » et des lèvres épaisses.

<sup>11</sup> [111]. Antonio de Leiva participa à l'invasion malgré la maladie qui l'accablait et allait l'emporter avant même la fin des hostilités. Il se faisait porter dans une litière et se contentait de conseiller son maître sur la conduite à tenir ; son visage portait déjà les traits de la mort.

Et semper pacem vellet habere meam  
 91 Vltorius sese vantabat vana loquendo  
 Quod cesar grassus atque potentus erat  
 93 In libris de me scriptum trobatur abunde  
 Quod princeps solus totius orbis ero  
 95 Sum dominus mundi gladij est mihi cessa potestas  
 Adque meis regitur legibus omnis homo  
 97 Parcere subiectis gentes frenare superbas<sup>4</sup>  
 Sum solitus reges atque tuare malos  
 99 Non possem vobis tantas recitare menassas  
 Quantas cum furia babilha lingua refert  
 101 Nunc pro veraiho le mondus cregneret ipsum  
 Atque bonetatas quisque gitaret ei  
 103 Et sibi prestarent de tota parte secorsum  
 Sensa dinariis cum sua bursa foret  
 105 De labris grossis multum iazando brauabat  
 Forte superbus erat granda grauella fuit  
 107 Est autenus homo desprisans atque fierus  
 Non alios guyere vult reputare viros  
 109 Vsque ad parrhisium se demarchare volebat  
 Et totam fransam rendere presto suam  
 111 De leua anthonus forfontus mortis imago<sup>5</sup>  
 Credere per testam sic faciebat ei  
 113 Ad ses gendarmos baylarat iamque butinum

<sup>4</sup> [97]. Cf. à la fois VIRGILE, *Énéide*, livre I, vers 523 : *Justitiaque dedit gentes frenare superbas* et VIRGILE, *Énéide*, livre VI, vers 853 : *Parcere subjectis et debellare superbos*.

<sup>5</sup> [111]. *Mortis imago*, « spectre de la mort », est une locution habituelle en poésie, que l'on trouve par exemple chez VIRGILE, *Énéide*, livre II, vers 369. ARENA, l'a utilisée dans *Ad suos compagnones studentes*, vers 1495.



de toute la France et les reliques de Dieu <sup>12</sup>.

[115] Hélas ! combien il a dérobé, notre Provence le sait bien : il l'a détruite, il l'a mise à sac ! Il était décidé à ravir Votre couronne et à la poser ensuite sur sa tête. Et il a tenu à ses soldats ce propos outrecuidant, [120] — que chacun note tout de suite cela dans sa tête — : il leur a avancé comme vrai que, sans faute, avant un mois ou moins de deux, dans Paris, ville sans pareille, — cette ville fringante renferme tant de biens, tant de gens ! — [125] il leur verserait la solde sur la place des Ailes <sup>13</sup> : l'armée retirerait là davantage de deniers <sup>14</sup>.

Notre pensée ne peut jamais démissionner quand elle voit et entend dire autant de sottises. Je jure le Christ Dieu que, si [l'empereur] avait marché contre [Paris] [130] pour le dévaster ou grogner en vain, les seuls gueux qui gouvernent les hospices et attendent toujours leur subsistance de la charité divine, en brandissant leurs béquilles en guise de piques comme le font les infirmes, ou encore les bâtons qui dirigent leurs pas, [135] — ils lui auraient fait la guerre avec des pots de chambre et des cannes ; chacun lui aurait asséné de très grands coups — l'auraient tant écharpé par le corps et les oreilles <sup>15</sup> qu'aucun chirurgien n'aurait pu ensuite le rafistoler.

<sup>12</sup> [114]. Arena mentionne à plusieurs reprises (voir, par exemple, vers 921-926) que la cupidité de l'empereur et de ses soldats ne respectait aucune chose sacrée et qu'ils n'hésitaient pas à piller les églises. Les ennemis étant, pour partie, de confession luthérienne, le poète les classe donc tous parmi les mécréants et les hérétiques.

<sup>13</sup> [125]. *Plassa allarum* : place parisienne dont le nom n'a pas subsisté.

<sup>14</sup> [125-126]. Comparer ce distique aux vers 113-114, 1337-1340, 2281-2284 qui montrent que l'empereur payait — ou escomptait payer — ses troupes avec le butin pris aux Français.

<sup>15</sup> [137]. *Per corpus et aures* : expression pittoresque pour dire « de la tête aux pieds », que l'on retrouve aux vers 155 et 1581.

De tota fransa reliquiasque dei  
 115 Heu quantum raubet <sup>6</sup> bene scit prouincia nostra  
 Illam destruxit saquegiauit eam  
 117 Deliberatus erat vestram raubare coronam  
 Et supra testam ponere deinde suam  
 119 Vltracudansam saldatis dixit et vnam  
 Quam modo per testam quisque notate suam  
 121 Auansauit eis de vero quod sine faulta  
 Intra vnum mensem vel minus ante duos  
 123 Intra parisium similem que non habet vrbem  
 Tot bona tot gentes villa Frianda tenet  
 125 In plassa allarum la payham solueret illis  
 Plures denarios <sup>7</sup> guerra tiraret ibi  
 127 Non cessare potest vnquam fantasia nostra  
 Cum videt ac audit tam sota verba loqui  
 129 Iuro deum christum quod si marchasset ad illam  
 Pro borbolhando siue renando renum  
 131 Solum bellitri qui lespitalla gubernant  
 Et cerchant victum semper amore dei  
 133 Aussando crossas pro piquis more dolentum  
 Bastones etiam qui sua menbra regunt  
 135 Cum berengueris et crossis guerra fuisset  
 De tresgrans copis quisque dedisset ei  
 137 Tot charpinassent illum per corpus et aures  
 Nullus barberius post reparasset eum

<sup>6</sup> [115]. À la place de ce subjonctif présent que rien n'explique, il eût suffi de l'indicatif parfait *raubauit*.

<sup>7</sup> [126]. L'édition de Toulouse et l'édition italienne ont corrigé *denarios*, modification effectivement nécessaire pour que le vers puisse être scandé comme un pentamètre.

Leur capitaine était prompt à rompre toutes les béquilles<sup>16</sup> [140] et à lever bien vite son étendard. Il tient sous son pouvoir deux cent mille coquins en haillons — et il les nourrit bien — qui sont habiles à contrefaire les malades, mendiant leur pain en implorant souvent Dieu. [145] Il voulait les conduire tous au combat : aucun ne réchappe de ceux que la gueusaille massacre. Ces fantassins auraient guerroyé en marchant, sans [la protection des] chevaux ; avec les coups, les blessures et les plaies auraient été nombreuses. Ils lui<sup>17</sup> auraient fait sauter la tête mieux [150] que ne le font les jeunes gens quand ils jouent avec adresse à la paume. Le bourreau ne fait pas autant trotter, quand il les fouette, les larrons qui dérobent nos biens qu'ils ne l'auraient fait galoper à rebours, de bon matin, sans avoir rien mangé. [155] Ils l'auraient tant battu par le corps et les oreilles que ses membres en auraient été pour toujours endoloris. Paris, à lui seul, fournirait cent légions : le diable, croyez-moi, ne pourrait s'en emparer. Le grand Paris est assurément le Paradis [160] du monde présent : il renferme autant d'habitants<sup>18</sup>.

[L'empereur] parla plus que je ne voudrais Vous dire, mais je ne cacherai maintenant rien à son sujet. Ayant perdu toute honte dans sa colère, il dit à tout le peuple de grandes folies en se glorifiant :

<sup>16</sup> [139]. Le *rumpere crossas*, « rompre des béquilles », est, pour les infirmes, l'équivalent du *rumpere lansas*, « rompre des lances », pour les soldats valides (cf. vers 59 et 601).

<sup>17</sup> [149]. Arena revient ici à l'empereur.

<sup>18</sup> [160]. Expression identique au vers 1880.

139 Promptus erat totas capitanus rumpere crossas  
Et lestandardum presto leuare suum  
141 Sa poyssansa tenet bis centum mille quoquinos  
Expelhandratos et bene nutrit eos  
143 Qui sunt valhentes contrafaciando malados  
Cercantes panem sepe cridando deum  
145 Alla campagna totos sortire volebat  
Nulli rescampant quos belitralha tuat  
147 Marchando pedites guerrassent absque cauallis  
Vulnera cunque plagis vlcera multa forent  
149 Illi fecissent melius bundare la testam  
Quam faciant iuuenes quando la pauma valet  
151 Non troctare facit borrellus quando foetat  
Tantum latrones qui bona nostra robant.  
153 Quantum fecissent illum galopare retrorsum  
De bene matino sensa Dinare nihil  
155 Fessassent illum tantum per corpus et aures  
Quod sibi perpetuo membra dolenta forent  
157 Parrisiuse<sup>8</sup> solum faceret centum legiones  
Prendre non posset crede diablus eam  
159 Parisius grandis est certe le paradisus<sup>9</sup>  
Presentis mundi tot populare tenet  
161 Vltra parlauit quod nollem dicere vobis  
Sed secreta modo nulla tenebo sibi  
163 Ad populum totum diuergognatus in ira  
Follisias grandes gloreficando refert

<sup>8</sup> [157]. L'édition de Toulouse et l'édition italienne proposent *Parrisius* : le scansion du deuxième pied en est légèrement modifiée mais dans tous les cas le vers reste un hexamètre.

<sup>9</sup> [159]. Le rapprochement dans ce même vers de *Parisius* et *paradisius* forme paronomase.

[165] « Le roi de France mon frère me cherche maintenant et cependant j'ignore pour quelle raison il le fait. Il avait promis de ne jamais me faire la guerre : il cherche déjà à trahir la foi promise. Il envoya des ambassadeurs pour négocier la paix : [170] il la cherche bien, à mon grand détriment !... Ce qu'il veut, moi-même je le veux ; ce qu'il ne veut pas, moi aussi je le refuse : nous nous sommes accordés, cependant la paix elle-même ne vient pas. Il cherche à obtenir l'Italie : voilà pourquoi je réclame moi-même l'Italie. Il ne me la donne pas : je ne la lui donne pas... [175] Hélas ! pour [assurer] une bonne paix j'ai voulu lui donner ma sœur<sup>19</sup> en secondes noces, parce que cela me plaisait bien<sup>20</sup> : en retour, il s'emploie à nous chercher querelle, souvent en me menaçant, et il prépare sa campagne contre moi. Mais je lui jure notre grande foi de prince [180] que, s'il se met en mouvement, il sera fortement rembarqué ; et aussi que, s'il pense jouer ensuite son va-tout pour me faire la guerre si la chance lui sourit, je deviendrai moi-même pour toujours le puissant roi de France et mon frère<sup>21</sup> sera alors roi d'Espagne. [185] Ensuite, je lui ferai tant baisser la tête que la France en gardera pour toujours la mémoire dans ses livres. Ma force en

<sup>19</sup> [175]. François a d'abord épousé sa cousine Claude, duchesse de Bretagne, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, mais celle-ci est décédée le 20 juillet 1524. Après quelques années de veuvage, il épousa, le 7 août 1530, en secondes noces, Éléonore de Habsbourg, l'une des sœurs de Charles Quint. Les deux souverains étaient donc beaux-frères.

<sup>20</sup> [176]. *Quod mihi rite placet* : la formule « car tel est notre bon plaisir » terminait traditionnellement les actes royaux des souverains de France. En prêtant cette expression à Charles V, Arena le montre en train de singer le roi de France.

<sup>21</sup> [184]. Charles Quint avait un frère, Ferdinand de Habsbourg.

165 Le Roy de Fransa mon frere me modo cercat  
Et tamen Ignoro qua ratione facit  
167 Bella mihi nunquam promiserat vlla mouere  
Promissam querit iam variare fidem  
169 Embayssatores misit pro ponere pacem.  
A mon daumagium gros bene cercat eam  
171 Quod vult ipse volo quod non vult hoc ego nolo  
Nos sumus accordes pax tamen ipsa latet  
173 Italiam petit italiam sic ipse requiro,  
Non mihi donat eam non ego dono sibi  
175 Heu pro pace bona volui donare sororem  
In remarihagium<sup>10</sup> quod mihi rite placet.  
177 Garbugium nobis rursus donare laborat  
Sepe minando mihi militiamque parat  
179 Sed sibi iuro fidem nostram de principe magnam  
Quod si se moueat forte chocatus erit  
181 Atque<sup>11</sup> suam penset post totam ludere restam  
Pro me guerrando si bene carta viret  
183 Ipse ego de fransa poysstantus rex ero semper  
Rex espagnolus vel modo frater erit  
185 Illum tam bassum de testa post ego ponam  
Quod memor in libris francia semper erit

<sup>10</sup> [176]. Dans l'édition originale, on lit : *Indemarihagium*, où deux mots sont accolés. La coupe *in demarihagium*, aboutissant à un substantif inconnu du bas latin et des langues du Midi, laisse supposer une corruption de *remariagium*, « remariage » : en effet, c'est en secondes noces que François I<sup>er</sup> épousa Éléonore de Habsbourg, sœur de Charles Quint. L'édition italienne a conservé *Heu ! pro pace bona volui donare sorem ; inde marihagium* mais avec la traduction *Ahimè ! Per favorire la pace volli dargli in matrimonio mia sorella*.

<sup>11</sup> [181]. Après *atque*, il faut sous-entendre *si*, frappé d'élision car commun aux deux propositions coordonnées formant les vers 180 et 181.

fera le gentilhomme le plus pauvre et le plus minable de tout son royaume<sup>22</sup>... Job lui-même n'eut pas autant de malheurs [190] qu'il en connaîtra, s'il vit. »

En parlant, il se répandait souvent en rodomontades mais pour l'instant je ne veux pas Vous rapporter autre chose ; je Vous donnerais de fortes nausées si je Vous en racontais davantage : Amour ordonne d'écrire ce que l'on a honte de dire.

[195] Il n'était pas avisé de dire des paroles si insensées : sa tête était alors dépourvue de bon sens... Quand il convient d'agir, il ne suffit pas de bavarder et ce n'est pas assez de dire : « La France est à nous ! »

Il pensait à ses gaies amies savoyardes : [200] la guerre survient souvent à cause d'une amoureuse. Que quelqu'un fâche une dame, alors l'amour donne des armes : toute douleur donne par elle-même des armes à ceux qui sont irrités. Croyez-moi, aucun travail ne lasse des amoureux épris : ils supportent tout quand la femme plaît. [205] Tout amoureux dominé par un amour excessif ne voit plus ce qui est convenable tant qu'il plaît à sa dame.

Il n'y a rien de secret sur terre ni de si caché — même fait de nuit — qu'un homme ne finisse par l'apprendre<sup>23</sup>... Pour sûr, il

<sup>22</sup> [185-189]. Ces paroles ont été rapportées à l'identique par François I<sup>er</sup> dans un discours qu'il fit à son Conseil au début du mois de mai 1536 : « [l'empereur] ne tient propos entre ses gens que de me venir faire la guerre en France et de me rendre l'un des plus pauvres gentilshommes de mon royaume » (*Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, volume III, livre VI, page 30).

<sup>23</sup> [207-208]. Cf. évangiles de Luc, chapitre XII, verset 2 : « Rien ne se trouve si voilé qui ne doive être dévoilé, rien de caché qui ne doive être connu » ; de Marc, chapitre IV, verset 22 : « Car il n'y a rien de caché qui ne doive être manifesté et rien n'est demeuré secret que pour venir au grand jour » ; et de Matthieu, chapitre X, verset 26 : « Non, rien ne se trouve voilé qui ne doive être dévoilé, rien de caché qui ne doive être connu ».

187 Plus gentilhominem pauretum plusque pietrum  
De toto regno vis mea reddet eum

189 Ille maluransas tantas vyx ioppus habebat  
Quantis si viuat ipse feritus erit

191 Sepe brauetates alias parlando gitabat  
Sed vobis aliud nolo referre modo

193 Tedia forte darem si vobis plura referrem  
Dicere que pudit scribere iussit amor<sup>12</sup>

195 Non sapientus erat tam folia dicere<sup>13</sup> verba  
Non erat in sensu tunc bene testa suo

197 Quando opus est facto<sup>14</sup> non bastat dicere verba  
Dicere nec satis est francia nostra manet

199 Ad sauoyardas gayhas pensabat amicas  
Propter amorosam sepe batalha venit

201 Dum fachat dominam quis tunc amor arma ministrat<sup>15</sup>  
Quelibet iratis ipse dat arma dolor

203 Crede labor nullus dilectos lassat amantes  
Omnia supportant femina quando placet

205 Non videt vllus amans nimio superatus amore  
Quid deceat domine dum placet ipse sue

207 Est nihil in terris secretum tam quoque tectum  
Nocte licet factum quin sciat vnus homo

<sup>12</sup> [194]. Vers extrait d'Ovide, *Héroïdes*, épître IV, vers 10 ; la clause *scribere iussit amor* se retrouve au vers 230 de la vingtième épître.

<sup>13</sup> [195]. L'adjectif *sapientus* commanderait plutôt un gérondif. Arena s'autorise ici une licence effectivement habituelle chez certains poètes.

<sup>14</sup> [197]. La forme latine la plus classique pour rendre le français « à faire » eût été le supin ablatif *factu*.

<sup>15</sup> [201-206]. Les vers 201-206 forment un centon de divers emprunts. Vers 201, pour la clause *furor arma ministrat*, cf. Virgile, *Énéide*, livre I, vers 150 et ARENA, *Ad suos compagones studentes*, vers 535. Le vers 202

pensait piller la France entière [210] et à son avis il la tenait même déjà ; il l'aurait prise s'il n'avait rencontré aucun échec, mais un obstacle le fit reculer : en effet, Vous la défendez toujours bien par le fer<sup>24</sup> contre les méchants, quand ils veulent nuire. [215] Vous dépensez tout l'argent — le Vôtre, le nôtre — pour la protéger, quand la nécessité le commande : le soldat qui travaille demande de l'argent pour sa bourse et, sans deniers, l'armée ne vaut alors rien.

#### IV — L'entrée en Provence des troupes impériales (juillet 1536)

[219] Il voulut Vous défier en un combat singulier à mort<sup>25</sup> [220] et qui aurait été extrêmement sanglant. Ensuite, il s'efforça de soumettre Votre royaume tout entier : par mer, par terre, il livra de très grands combats.

L'armée attaqua d'abord la Provence. En guise de bienvenue chacun le saluait :

[225] « Jean, vous serez malvenu de chercher la bataille !...  
— Tu apportes la tempête : de gros orages vont s'abattre !...  
— Tu y laisseras argent et hommes ; tu perdras ton temps !...  
— Tu laboures les rivages avec des bœufs qui ne veulent pas avancer !... »

Tous s'étonnaient : « Pourquoi est-il venu ici ? [230] Il ne pourrait annexer juridiquement notre patrie : la Provence Vous

<sup>24</sup> [213]. *Ferro*, « par le fer » = « par l'épée » (synecdoque).

<sup>25</sup> [219-220]. Dans son discours-fleuve à Rome, l'empereur proposa en effet au roi de France de vider leurs querelles par un duel, ayant probablement dans sa pensée valeur ordalique et supposé devoir manifester ainsi la volonté divine...

209 Pro certo fransam totam pilhare cudabat  
Atque a son auisum iamque tenebat eam  
211 Illam cepisset si nulla repulsa fuisset  
Empachamentum sed reculauit eum  
213 Nam bene vos ferro semper defenditis illam  
Contra meyssantos quando nocere volunt  
215 Argentum vestrum nostrum despenditis omne  
Pro seruando illam quando necesse venit <sup>16</sup>  
217 Miles mandat precium bursale laborans  
Et sine denarijs nil modo guerra valet  
219 Mortalem voluit vobis defiare batalham  
Et que permultum sanguinolenta foret  
221 Post seforsauit totum deuincere regnum  
Per mare per terram maxima bella tulit  
223 Contra prouensam primo larmata tirauit  
Pro bene venguta quisque salutat eum  
225 Vos male veneritis iannes sercando batalham  
Tempestam portas fulmina grossa cadent  
227 Argentum gentes layssabis tempora perdes  
Non profecturis litora bobus aras <sup>17</sup>  
229 Omnes mirantur quare plus venerit isthuc  
Non posset patriam iure tenere sibi

est extrait d'OVIDE, *Héroïdes*, épître VI, vers 140. Le vers 203 est imité de FOLENGO (Teofilo), *Macaronea*, 2/ 1520, livre I, folio XVII verso : *Namque labor nullus dilectos lassat amantes*. Et pour les vers 205-206, cf. OVIDE, *Héroïdes*, épître IV, vers 154 : *Quid deceat non videt ullus amans*, que l'on retrouve dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 1827.

<sup>16</sup> [216]. L'expression *quando necesse venit* apparaît à diverses reprises dans ce poème. On la trouve également dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, par exemple au vers 1108.

<sup>17</sup> [228]. Cf. OVIDE, *Héroïdes*, épître V, vers 116 : *Non profecturis littora bubus aras*.



appartient par testament et rien ne peut être plus juste pour la France. Et le Piémont tout entier dépend d'elle<sup>26</sup> : la ville d'Aix a établi la législation du Piémont. [235] On trouve facilement tout cela dans nos archives : «les écrits restent toujours, les paroles s'envolent souvent<sup>27</sup>». »

S'il avait été sage, il n'aurait pas marché si avant : chaque fois qu'il vient, la France le repousse et il doit s'enfuir dans son carrosse en sautant de larges fossés : [240] un renard, je le jure, ne pourrait pas le rattraper. Il sait déjà parfaitement combien la Provence est fidèle<sup>28</sup> : le peuple provençal n'a pas l'habitude de se dédire. Son maigre pouvoir ne pourra rien contre nous : ici, en Provence, les armes de César échouent.

[245] Mais cependant la France ne put connaître à temps son plan — quand il se mettrait en marche et par quelles contrées il s'avancerait — : ceux qui veulent induire en erreur ont coutume de dissimuler ; ils proclament une chose, mais pensent le contraire dans leur esprit ; [250] aujourd'hui, tout le monde sait comment mal agir.

234

<sup>26</sup> [231-233]. En ce qui concerne le testament de Charles d'Anjou duc du Maine en faveur du roi de France Louis XI et les droits des comtes puis ducs d'Anjou — transmis au roi de France — sur le royaume de Naples et le duché de Milan, voir le chapitre II « L'invasion de la Provence en 1536 », § Les guerres d'Italie et § La huitième guerre d'Italie, pages 59 *sqq.*

<sup>27</sup> [236]. Arena cite le proverbe latin bien connu *Verba volant, scripta manent*, « Les paroles s'envolent, les écrits restent » dans le sens le plus généralement admis aujourd'hui, à savoir que les choses importantes doivent être notées pour n'être pas oubliées. Mais il semble que l'auteur putatif de cette locution latine, le sénateur Caius Titus, l'ait utilisée au contraire pour inviter à se défier des écrits car ils peuvent un jour se retourner contre leurs auteurs (*Scripta manent, verba volant*).

- 231 Per testamentum prouincia pertinet ad vos  
Et nichil ad fransam iustius esse potest
- 233 Et lo piemontus totus dependet ab ipsa  
Villa de aquis fecit a piemonte dritum
- 235 Ista per archiuos nostros trobbantur abunde  
Scripta manent semper verba volare solent
- 237 Si sapiens esset tam non marchasset auantem  
Quando venit semper fransa repulsat<sup>18</sup> eum
- 239 Et fugit in postam grossos saltando<sup>19</sup> valatos  
Prendere non posset iuro renardus eum
- 241 Iam bene cognoscit quam sit prouensa fidelis  
Prouensale genus non variare solet
- 243 Contra nos faciet nihilum sua maigra potestas  
Hic per prouensam cesaris arma ruunt
- 245 Sed tamen in fransam quando marchare volebat  
Et per quem paysum prenderet ipse viam
- 247 Francia non potuit presto cognoscere mignam  
Qui trompare volunt dissimulare solent
- 249 Ore sonant vnnum sed contra mente repensant<sup>20</sup>  
Nunc totus populus scit fabricare malum

235

<sup>18</sup> [238]. Arena utilise ici le verbe *repulsare*, fréquentatif de *repellere*, pour mieux marquer la fatalité de l'échec des tentatives impériales contre la France.

<sup>19</sup> [239]. « Sauter », au sens de « bondir », se dit en latin *salire*. Arena préfère ici le verbe *saltare*, appartenant au vocabulaire spécialisé de la danse, pour un effet plus comique.

<sup>20</sup> [249]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studiantes*, vers 1853 : *Ore sonant aliud aliud sed mente repensant*.

<sup>28</sup> [241]. Allusion à la première invasion de la Provence, en 1524, au cours de laquelle les troupes envoyées par l'empereur avaient déjà été obligées de déloger rapidement.

Puis, projetant de nous porter un coup, il rassembla une armée et aussitôt la déploya. Et il décida d'envahir la Provence souveraine en passant par Nice pour revoir sa dame.

[255] Il eut bien raison de prendre l'avis de tous : en effet, la mer avec les barques les aiderait souvent et, s'il était vaincu — que Dieu le veuille ! — il était bien assuré de se sauver par la mer.

Et il donna le premier assaut contre Antibes : [260] répliquant vigoureusement, la ville le repoussa. Doria y envoya ensuite cinq galères armées. Elles arrivent au port en canardant les hommes et chaque galère avance à rames et à voiles : toute la chiourme s'active avec une bonne vigueur ; [265] le come<sup>29</sup> lui-même fouette tous ces malheureux forçats : il les flagelle beaucoup, plus qu'un bourreau. Un grand calme s'établissant — tout le flot se taisait ainsi que l'agitation de la mer, — ils bombardent la place forte et de gros boulets frappent contre les remparts. [270] [Doria] fait descendre à terre une troupe de fantassins : la ville en se défendant en envoie un bon nombre à la mort. Chaque [soldat français] est vaillant durant l'escarmouche et le seigneur d'Antibes<sup>30</sup>, un bon gaillard, se défend bien et soutient le combat ; [275] et, canardant les galères avec des bombardes de bronze, il en fait aussitôt couler deux par le fond.

Malgré cela, notre troupe fut finalement contrainte d'abandonner la place forte : le vainqueur, certes, met en fuite... [mais<sup>31</sup>] le vaincu s'est soustrait à l'ennemi<sup>32</sup>. Le fait est qu'il n'y eut pas

<sup>29</sup> [265]. Voir *comes* dans le glossaire.

<sup>30</sup> [273]. Gaspard Grimaldi. Cf. MÉNÉTRIÉ (Henry), « Antibes, l'invasion de 1536 », *Annales de la société scientifique et littéraire de Cannes*, tome IX, 1938.

<sup>31</sup> [278]. Asyndète.

<sup>32</sup> [278]. Ce vers exploite les deux sens du verbe *fugire* : le sens actif « mettre en fuite » et le sens neutre « s'enfuir, se soustraire ».

- 251 Postea pensando nobis donare sacadam  
Armatam cumulat et cito drayssat eam
- 253 Et per prouensam voluit marchare potentem  
Passando nissam pro reuidere damam
- 255 Magna fuit ratio se consultando per omnes  
Nam mare cum barquis sepe iuuaret eos
- 257 Et si perdisset (deus ho volguesso) batalham  
Se saluare bene per mare tutus erat
- 259 Et contra antipolim primam donauit alarmam  
Forte batalhando villa repulsat eum
- 261 Armatas misit dorias post quinque galeras  
Ad portum veniunt escopetando viros
- 263 Remis et velis omnisque galera caminat  
Cum virtute bona tota chieuma voguat
- 265 Ipse comes miseros forsatos angulat omnes  
Plusquam borellus forte foetat eos
- 267 Bonbardant castrum magna veniente bonassa  
Omnis taysabat Flutus et vnda maris
- 269 In terram pedites plures descendere fecit  
Et contra muros grossa boleta frepant
- 271 Ad mortem plures guerrando villa botauit  
Escaramussando quisque valentus erat
- 273 Et le segnorus dantibol gentifalotus  
Se bene defendit atque batalhat eos
- 275 Et cum bonbardis bronsi chocando galeras  
Perfundare<sup>21</sup> duas in mare presto facit
- 277 Banda coacta fuit tandem post linquere castrum  
Victor quippe fugat victus ab hoste fugit

<sup>21</sup> [276]. Pour *perfundere*, ce verbe appartenant à la troisième conjugaison en latin classique.

alors grande possibilité de résister : [280] la perfide troupe tirait trop contre nous. En se retirant, les Français se replièrent sur Grasse, [puis] sur Brignoles et enfin sur Aix. Les règlements ne leur auraient jamais donné un meilleur conseil : pour ceux qui redoutent l'orage, rien ne saurait être plus sûr que la fuite.

V — La duchesse de Savoie  
(fin juillet 1536)

[285] Je me souviens de Vous rappeler une sottise que fit la gaie duchesse de Savoie. Se tenant renfermée dans le château de Nice alors qu'elle craignait la France et se méfiait beaucoup d'elle, elle envoie un messenger à cet empereur qui s'avance et [290] se recommande beaucoup à lui par lettres afin qu'il ne néglige pas, en passant, de voir sa dame. Qu'il vienne à Nice, elle lui fera fête ; elle organisera de grandes réjouissances en lui donnant à souper et lui contera toutes les nouvelles. [295] Elle est disposée à lui exposer trois cent mille doléances : elle demeure fort courroucée contre la France.

Mais, mal avisé, ne songeant alors nullement à elle, il traversa Nice sans venir la saluer. Il préféra poursuivre son chemin sans s'arrêter : [300] les guerres à mort enlèvent<sup>33</sup> toute joie. Et quand elle apprit cela, qu'il était déjà passé outre sans lui parler, sans aucun égard pour elle, elle ne fut pas contente et se renferma dans sa colère : elle l'aurait étripé si elle en avait eu la force. [305] Elle le poursuivit en se lamentant, elle rugit en silence dans sa poitrine : la femme, quand elle se tracasse, récrimine souvent.

<sup>33</sup> [300]. Alors qu'il utilise généralement le verbe latin *levare* au sens classique de « lever, soulever », Arena l'emploie ici au sens provençal, « enlever » (cf., par exemple, l'expression populaire : « lever le pain de la bouche »).

- 279 Namque resistendi tunc non fuit ampla potestas<sup>22</sup>  
Contra nos nimium troppa maligna tirat  
281 Ad grassam fugiunt francesi se retirando  
Versus brignolam postea versus aquas  
283 Consilium melius nunquam de iure trobassent  
Nil posset timidis tutius esse fuga  
285 Vnam sotizam vobis memorare recordor  
Quam de sauoyha gayha duchessa facit<sup>23</sup>  
287 In chastro nisse serratam se retinendo  
Cum timuit fransam perdubitando sibj  
289 Induperatori venienti mandat et illi  
Per lettras multum se recomandat ei  
291 Vt non deficiat dominam passando videre  
Ad nissam veniat festegiabit eum  
293 Grans faciet gorras illi donando sopare  
Et contabit ei plurima verba noua  
295 Est dictura sibi ter centum mille querellas  
Fort contra fransam corrotiata manet  
297 Sed male auisatus nil tunc pensando per ipsam  
Passauit nissam non suplicando sibi  
299 Non se arresando voluit marchare caminum  
Mortales guerre gaudia cuncta leuant  
301 Quod quando sciuit quod iam passauerat vltra  
Sens parlare sibi tum reuerendo nihil  
303 Non contenta fuit se corrossauit in ira  
Charpinasset eum si sibi forsa foret  
305 Hunc sequitur plangens tacito sub pectore crebbat  
Tartauellando femina sepe cridat

<sup>22</sup> [279]. Ce vers se retrouve dans l'*Historia bravissima* de Jean Germain : *Ergo resistendi tunc non fuit ampla facultas* (vers 75).

<sup>23</sup> [286]. Coquille typographique probable : on comprendrait mieux *fecit*.

Elle trouva l'armée le lendemain à Saint-Laurent et, quand elle le vit, elle s'écria : « Ô César, salut ! » Elle se jeta à terre en fléchissant gracieusement les genoux [310] et voulut aussitôt lui baiser les mains. Elle lui fit, avec volubilité, de nombreuses grandes doléances. Elle lui parla avec fermeté, ainsi qu'il suit : « Seigneur du monde, je te salue d'un cœur sincère. Je te demande le droit et une justice immédiate. [315] Tu le sais bien, César, grand est notre attachement : je vous aime et notre mari aussi vous aime. Cependant, tu n'ignores pas ce que la France nous a fait : elle a annexé la Savoie et le Piémont avec. Elle nous a chassés de chez nous, elle occupe tous nos États : [320] mon mari, n'est-ce pas, n'a plus rien excepté Nice. Maintenant, je vous demande justice selon le droit. Rends-moi justice, je te le demande, et vite et bonne. De plus, je réclame pour témoins l'armée tout entière. Écoutez attentivement, je vous en supplie, je dis des paroles qu'il faut consigner : [325] je veux des actes authentiques et j'appelle tous les greffiers ; que ma plainte soit enregistrée à l'instant comme il se doit. Je proteste de nos dommages et intérêts, de ma personne qu'il tourmente : je ne peux plus danser, je ne me repose guère la nuit, [330] ma tête éprouve maintenant de grandes contrariétés. Le roi me rendra malade avec ses guerres ; ma matrice et mon ventre souffrent déjà beaucoup. »

L'empereur lui répondit : « Douce amie, debout ! Lève les jambes<sup>34</sup>, petite sœur<sup>35</sup>, lève ! [335] Tu resteras peu de temps inconsolée ; je te ferai grande<sup>36</sup> : gaie duchesse, tais-toi ! Car je

<sup>34</sup> [334]. *Leva gambas* rend ici l'expression provençale *Lèvo la gambo* qui est une invitation à la danse et fait suite à la déclaration de la duchesse, quelques vers auparavant : *non dansare potest*, « je ne peux plus danser ».

<sup>35</sup> [334]. Béatrice de Portugal, épouse de Charles II duc de Savoie, était en réalité la sœur d'Isabelle de Portugal, femme de Charles Quint.

307 Ad sanct laurensu[m] larmatam cras atrobauit  
Et cum vidit eum clamat o cesar aue  
309 Se botat in terram moles fletendo ginolhos  
Prest baysare manus atque volebat ei  
311 Fecit ei grandes plures iazando querellas  
Vt sequitur dixit cum grauitate bona  
313 Te dominum mundi de vero corde saluto  
Ius tibi demando iusticiamque breuem  
315 Tu bene scis cesar grandis est nostra liansa  
Vos amo vos nostrus atque maritus amat  
317 Non tamen ignoras quid nobis francia fecit  
Sauoyham cepit cum piemonte simul  
319 Nos descassauit paysos nostros tenet omnes  
Nil preter nissam nempe maritus habet  
321 Iusticiam vobis nunc pro ratione requiro  
Fac michi iusticiam te rogo presto bonam  
323 Armatam totam pro testibus atque reclamo  
Auscutate precor verba notanda loquor  
325 Instrumenta peto cunctosque rogando notaros  
Sit modo descripta rite querela mea  
327 De damnis nostris ac interesse protestor  
De ma persona quam tribolare facit  
329 Non dansare potest modicum de nocte repausat  
Facherias grandes nunc mea testa tenet  
331 Illam rex faciet per guerras esse maladam  
Matrix et venter iam mihi forte dolent  
333 Imperelactor ei respondit dulcis amica  
Surge leua gambas nostra sorela leua  
335 Per modicum tempus desconsolatta manebis  
Te faciam magnam gaiha duchessa tace

<sup>36</sup> [336]. Faut-il comprendre : grande-duchesse ?

te jure Dieu, tous les saints et aussi les saintes — et si les meilleures divinités vénérées dans les églises ont un réel pouvoir — que je te restituerai tous tes États en peu de temps [340] avec mes guerres et que je t'en donnerai de meilleurs. Je vais maintenant en carrosse occuper la France entière : je m'en emparerai facilement, elle est déjà toute mienne. Déjà les gens s'enfuient, craignant notre venue ; tous se débandent : maintenant la guerre m'est favorable. [345] Tout homme de ce monde redoute fort notre ombre : je suis un grand César et un homme vaillant. Ne crains en rien la France, ne te charge pas de tourments : je te rétablirai, et bien au-delà de ce que tu possédais. Je veux briser l'échine aux Français et aux rebelles<sup>37</sup>. [350] Je suis le seigneur du monde et j'en serai aussi le maître. Je donnerai autorité à ton mari sur le monde entier : j'en serai le premier prince, lui sera le second. »

Mais Vous avez vu ce qu'il a fait, ayant menti : il ne put lui restituer ses États [355] et jamais il ne le fera ; la France les gardera toujours car ils lui conviennent fort bien, plus que bien !

# VI — Le dégât [le *gast*] (août 1536)

[357] Mais je veux Vous conter un fait étonnant que n'avait jamais vu, je pense, aucune créature humaine. Quand Vos gens d'armes firent le dégât<sup>38</sup> [360] des vivres des hommes et aussi

<sup>37</sup> [349]. L'expression *Francesos atque rebellos* pourrait former hendia-dys et devrait alors être traduite « les Français rebelles ». Mais, dans sa diatribe, l'empereur vise les sujets du roi de France ainsi que tous les peuples ou petits États — dans le périmètre de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie actuelles — toujours empressés à contester sa suprématie.

<sup>38</sup> [359]. Le *gast* en vieux français, c'est-à-dire la destruction. Lors de

- 337 Nam tibi iuro deum sanctos omnes quoque sanctas  
Et si per gleysas numina sarta<sup>24</sup> valent
- 339 Quod tibi restituam paysos in tempore pauco  
Omnes cum guerris et meliora dabo
- 341 In postam vado totam nunc prendere Fransam  
Hanc capiam facile iam mea tota manet
- 343 Iam fugiunt gentes nostram cregnendo venutam  
Debardant omnes nunc mihi guerra fauet
- 345 Omnis homo nostram de mundo pertimet vmbram  
Sum cesar grandis adque valentus homo
- 347 Nil timeas fransam noli carguare dolores<sup>25</sup>  
Te restaurabo plura redando bona
- 349 Esquinare volo francesos atque rebelles  
Sum mundi dominus atque magister ero
- 351 Per totum mundum faciam parlare maritum  
Primus ero princeps ipse secundus erit
- 353 Sed vos vidistis quid fecit falsa loquendo  
Payssos non potuit restituere sibi
- 355 Vnquam nec faciet hos francia semper habebit  
Nam sibi conueniunt fort bene plusque bene
- 357 Sed recitare volo vobis mirabile factum  
Quod nunquam vidit penso creatus homo
- 359 Vestre gendarme fecerunt quando lo gastum  
Des vieures hominum bestiarisque simul

<sup>24</sup> [338]. Pour : *certa*.

<sup>25</sup> [347]. L'expression *cargare dolores* est déjà utilisée dans le vers 9.

l'invasion de 1524, cette terrible mesure n'avait pas été appliquée : en 1536, les Provençaux découvriront donc sa sévérité et toutes les conséquences qui en découlèrent les mois suivants.



du bétail, en esquivant les coups et en dépouillant le peuple, notre patrie souffrit tous les maux du monde dans toutes les villes par lesquelles voulait passer le très mauvais et enragé camp espagnol.

[365] Alors, portant là l'incendie, [les soldats français] gâtèrent les grains, les farines, les gerbes de blé, tous les bons foin ; et ils brûlèrent également la paille et toute l'avoine avec lesquelles le palefrenier nourrit ses chevaux. Et ils répandirent à terre les vins fins [370] et les viandes salées et les bons fromages. Et ils ne laissèrent rien aux pauvres gens pour subsister bien qu'ils ne pussent se retirer au loin. Ils démolirent les fours et tous les moulins et il ne resta alors dans le pays aucune meule utilisable. [375] Et ils rassemblèrent les troupeaux de chèvres et tout le gros bétail : le capitaine prit jusqu'aux ânes maigres. Ils poussèrent devant eux les porcs et les vaches craintives, ne les restituant jamais à leurs propriétaires. Il ne faut pas croire qu'ils laissèrent à l'arrière quelques chevaux : [380] de très rares bêtes restèrent au pays.

Chacun emportait tout ce qui pouvait servir à l'ennemi, afin qu'il manquât au plus vite de tout le nécessaire. Le peuple se lamentait beaucoup, d'un cœur affligé, et dans toutes les places-fortes les larmes venaient aux yeux <sup>39</sup>.

[385] Les gens d'armes disaient au peuple : « Maintenant, prenez patience de bon cœur et réconfortez-vous ! Le roi pourra vous donner quelque compensation en raison de la perte que chacun fait maintenant : depuis toujours la France indemnise de fait ceux [390] qui perdent beaucoup à cause du roi. »

<sup>39</sup> [384]. Dans le texte latin, on lit plus précisément « toutes les places-fortes donnaient des larmes aux yeux », formulation étrange en forme d'hypallage.

- 361 In fugiendo copos et ransonando la gentem  
Omne malum mundi patria passa fuit <sup>26</sup>  
363 Per totas villas per quas passare volebat  
Campus de espana pessimus atque furens  
365 Tunc ibi brulantes gasterunt blada farinas  
Bladi garberias omnia fenna bona  
367 Et paleas omnes siuitas atque cremarunt  
Cum quibus ingrayssat pallafrinerus equos  
369 Per terras etiam tunc dulcia vina gitabant  
Et carsaladas fromagiosque bonos  
371 Et nihil ad miserias <sup>27</sup> gentes pro viuere layssant  
Quauis non possent se retirare foras  
373 Atque fracassarunt furnos et cuncta molina  
Restat et in payso tunc mola nulla virans  
375 Caprarumque greges et cuncta armenta recampant  
Vsque asinos maygros lou capitanus habet  
377 Porquos et vaccas foyrosas ante rabalhant  
Ad dominos nunquam restituendo suos  
379 Non penses vllos layssarent retro caualhos  
Bestia per patriam rara relicta fuit  
381 Que prodesse valent inimico quisque leuabat  
Vt cito mancaret omne necesse sibi  
383 Plangebat populus multum de corde molesto  
Et lachrimas oculis omnia castra dabant  
385 Gendarme populo dicebant nunc patiensam  
Vos confortando prendite corde bono  
387 Qualque recompensam vobis donare potebit  
Rex propter perdam quam modo quisque facit  
389 Francia per semper de facto munerat illos  
Qui propter regem perdere multa solent

<sup>26</sup> [362]. Le parfait du verbe *patior* est en réalité *passa est* au féminin.

<sup>27</sup> [371]. Vers très déficient. L'adjectif latin est *miser, era, erum*, accusatif pluriel féminin *miseras*, leçon adoptée par l'édition italienne. Mais Arena a formé, d'après le roman, l'hapax *miserius, a, um*.

Le peuple répondit : « Hélas ! quelle dure patience ! Nous ne savons qui pourra souffrir tant de maux ! Dites-nous, s'il vous plaît, ce que, en effet, nous avons fait pour qu'il soit permis que nous perdions tous nos biens ! [395] Nous les avons acquis avec grande peine et maintenant la guerre vient tout nous dérober. Nous sommes même forcés de quitter nos villes et de fuir au plus vite au loin sans argent. En décampant ainsi, nous ressemblons à de misérables bannis [400] que la cour de justice exile pour crime, à des bohémiens rusés parcourant le monde en disant la bonne aventure et en volant beaucoup de choses. Et il faut encore souffrir tant de malheurs que la douleur fait mourir des gens, et la faim aussi ! »

[405] Blasphémant Dieu, beaucoup Le reniaient : < quand quelqu'un perd ses biens, il perd aussi sa raison >.

Jamais personne ne pourrait énumérer les doléances que notre patrie entière a émises à cause du dégât... Mais après qu'on eût vu pourquoi la France avait fait le dégât, [410] de bon cœur assurément on prit alors patience, on reconnut que tout avait été fait pour le mieux — notre France suit une sage politique — afin que l'empereur ne trouvât rien à grignoter dans le pays, ni sa funeste troupe, [415] afin qu'il ne pût nous donner longue peine en guerroyant si des victuailles étaient restées sur place : « la grande faim chasse tous les loups du bois<sup>40</sup> ». Ici personne ne peut vivre sans sa pitance : la très sainte manne ne pleut plus ici sur les champs ; [420] les estomacs recherchent de la viande et du pain.

#### VII — Projet d'un camp français à Aix-en-Provence (27-28-29 juillet 1536)

<sup>40</sup> [417]. Expression proverbiale d'origine inconnue : « la faim fait sortir le loup du bois ».

- 391 Respondit populus heu que patientia dura  
Nescio<sup>28</sup> quis poterit tanta patire mala  
393 Dicite si placeat quid enim nos fecimus ipsi  
Perdere quod liceat omnia nostra bona  
395 Cum grandi pena nos acquistauimus illa  
Et modo nos bellum cuncta robare facit  
397 Forsa manet nobis etiam dimittere villas  
Et sine denarijs presto fugire foras  
399 Bannitos miseros semblamus sic fugiendo  
Dum propter crimen curia bannit eos  
401 Boymianos finos currentes climata mundi  
Dantes fortunas plura robando bonas  
403 Atque maluransas tantas suffire bisonat  
Quod dolor alcunnos fa morir atque fames  
405 Blasphemando deum plures illum renegabant  
☛ Cum sua quis perdit sensus abire solet  
407 Vllus homo numquam posset contare querelas  
Quas propter gastum patria tota dedit  
409 Sed posquam vidit cur gastum francia fecit  
Corde bono certe nunc patienter habet  
411 Omnia per melius cognouit facta fuisse  
Consilium sanctum francia nostra tenet  
413 Vt nihil in payso pro grignotando trobare  
Induperatorus nec sua guerra grauis  
415 Ne posset nobis longam donare fatigam  
Guerrando in patria si vitohalha foret  
417 Magna fames loubos de bosco perfugat omnes  
Hic sine pastura viuere nemo potest  
419 Non pluit in campis hic plus sanctissima manna

<sup>28</sup> [392]. Première personne du singulier puisque c'est le peuple qui parle. Mais au vers suivant on trouve bien le pluriel *fecimus*.

[421] Vers nous Vous envoyâtes sur l'heure un grand secours : la France aime toujours notre Provence. Le tambourin résonna aussitôt de par la France, avec les longs flûtets<sup>41</sup> la guerre fut proclamée. [425] Elle trouva tant de gens d'armes, ou plutôt de légions, que jamais ma muse ne pourra les dénombrer.

Alors Vous voulûtes établir ici Votre camp afin que chacun pût mieux tenir pied. Et examinant aussitôt l'affaire, Vous envoyâtes ensuite à Aix [430] des gentilshommes pour s'entretenir de son assiette afin qu'ils étudiassent bien toutes choses et vissent de leurs yeux si le camp pourrait avoir là son emplacement. C'est ainsi que le prince de Melfi lui-même, Stefano Colonna, Montejean et Bonneval [435] inspectèrent alors scrupuleusement ensemble de nombreux terroirs, du moins ceux que la riche ville d'Aix possède. Et après cela ils conclurent — et Vous informèrent au plus vite par un courrier — que, sur les monts Barret et Thoasse, [440] la France pouvait établir là son camp. Vous comprîtes alors, par les lettres qu'ils vous envoyèrent, que tout cela était vrai et Vous fûtes de leur avis. Vous mandâtes aussitôt mille valeureux pionniers — ils arborent la bannière avec une bonne bravoure — [445] qui creusent les sols en faisant de profondes tranchées, construisent un bon fort pour les bombardes. Les vins et l'argent réjouissent les esprits, la joyeuse taverne fait de très gros ivrognes. Ils firent, en fouissant le sol avec des pioches, [450] plusieurs remparts bien solides avec leurs terre-pleins, que le mont Barret porte sur sa

<sup>41</sup> [424]. *Fifris longis* : ce qu'Arena nomme ici « fifre » est, en réalité, la longue flûte appelée plus spécifiquement « flûtet », en grand usage dans toute l'Europe au temps de la Renaissance. De perce très étroite, elle ne porte que trois trous mélodiques car, quand la pression d'air augmente, elle quin-toie avant d'octavier ; il suffit d'une seule main pour la jouer et le musicien peut donc battre le tambourin de sa main droite.

Carnes et panes corpus habere petit  
 421 Ad nos confestin mandastis grande secorsum  
 Prouensam nostram francia semper amat  
 423 Lou tamborinus per fransam presto tocauit  
 Cum fifris longis guerra cridata fuit  
 425 Tantas gendarmas inuenit seu legiones  
 Quod nunquam posset musa referre mea  
 427 Protinus hic vestrum voluistis ponere campum  
 Vt melius posset quisque tenere pedem  
 429 Et gentilhomines pro deuisare sietam  
 Post mandastis aquas respiciendo cito  
 431 Vt bene palparent oculis et cunta viderent  
 Si le campus ibi posset habere locum  
 433 Princeps de melfa stephanus sic ipse columna  
 Et montegehanus et bona vale simul  
 435 Viderunt recte tunc territoria multa  
 Que saltem villa diues aquensis habet  
 437 Inter eos rursus fuit et conclusio facta  
 Et vos per postam certificando cito  
 439 Supra barreti montagnis atque thoasse  
 Posset ibi campum ponere fransa suum  
 441 Quod dum per letras intellexistis ab illis  
 Pensando sic sic omnia vera forent  
 443 Presto peonerios mandastis mille valentes  
 Banneriam portant cum brauitate bona  
 445 Qui fodiunt terras grossos faciendo valatos  
 Fortum bombardis comfciendo bonum  
 447 Vinaque cum bursa faciunt cantare la testam  
 Ibrognas grossas gayha tauerna facit  
 449 Ramparos plures ben fortes et berohardos  
 Fecere ayssadis en foygando solum

cime et, s'ils ne tombent point, ils sont faits pour résister longtemps.

Un ordre royal fut ensuite crié par la ville que chaque homme du peuple eût à rester chez lui. [455] Un trompette ordonna partout que, sous de grandes peines, personne n'allât se retirer au loin. Le consul gardait toutes les portes d'Aix afin qu'alors personne ne pût déménager ses biens au loin. Puis le grand maître de France chargé pour toute chose [460] de la direction du royaume par la volonté du roi, Montmorency le Sage, — c'est de lui que parle maintenant notre petite muse, — montrant dans toutes les guerres une grande sagesse et rendant aussi à tous une bonne justice, [465] ordonna de réfléchir aux nombreuses affaires en cours et il le fit avec raison.

VIII — Aix abandonnée  
(31 juillet 1536)

[467] Il vint à Aix<sup>42</sup> pour voir, après un bon examen, si l'assiette du camp serait là comme il faut ou non. Il reconnut alors que là l'assiette ne serait pas bonne : [470] « Pour le camp, dit-il, cet emplacement ne vaut rien. Il convient de changer d'avis quand la cause le réclame : cette nouvelle appréciation demande un nouvel examen. »

Et parce que le camp espagnol s'approchait déjà de la ville d'Aix, sans trop se reposer, [475] il ordonna aussitôt de cesser toute besogne au mont Barret, qui était bien fortifié :

<sup>42</sup> [467]. Dans la réalité, Montmorency est venu deux fois à Aix : 1° le 27 ou 28 juillet 1536 pour évaluer la position dont la fortification avait commencé ; 2° le 31 juillet suivant, à son retour de Marseille, pour ordonner l'abandon de la ville : celle-ci, en effet, insuffisamment remparée, restait une proie trop facile pour un ennemi bien armé et déterminé.

- 451 Que<sup>29</sup> tenet ad testam barretus monticulosus  
Et si non tombent sunt valitura diu  
453 Cridda fuit post hoc per villam regia facta  
Quod populus habeat<sup>30</sup> quisque tenere pedem  
455 Sub magnis penis multum trumpeta sonauit  
Vllus non vadat se retirare foras  
457 Consul portillos omnes gardabat aquenses  
Vt bona tunc posset nemo salhire foras  
459 Postea le grandus de fransa mestrus ad omne  
Regni mestrisiam rege volente tenens  
461 De memoransino de testa sagius estans  
Is est quem parlat musula nostra modo  
463 Omnibus in guerris grandem seruando sagessam  
Iusticiam faciens omnibus atque bonam  
465 Ponere seruellum causis rebusque gerendis<sup>31</sup>  
Disponit multis cum ratione facit  
467 Venit aquas visum si campi rite sieta  
Esset ibi vel non respiciendo bene  
469 Tunc congnoit ibi recte non esse sietam  
Pro campo dixit non valet iste locus  
471 Consilium mutare decet cum causa requirit  
Res noua demandat consiliare nouum  
473 Et quia de villa iam saprochabat aquensi  
Campus despagna sens reposare nimis  
475 Presto mandauit totam cessare bisognam

<sup>29</sup> [451]. Ses antécédents *remparos* et *berohardos* étant du genre masculin, le relatif devrait être ici *quos*.

<sup>30</sup> [454]. La stricte concordance des temps appellerait ici le subjonctif imparfait *haberet* ; même remarque pour le distique suivant.

<sup>31</sup> [465]. Vers pris dans FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre V, folio XXXVII recto : *Ponere ceruellum cosis:rebusque regendis*.

« J'établirai ce camp derrière Avignon, dit-il ; je change d'avis quand la nécessité le commande. »

Et après cela il voulut seulement mettre la ville en défense [480] acceptant de fortifier les murs avec de la terre. Et Montejean, à la tête de six mille hommes, la garderait comme il convient, en vaillant homme qui a bien promis de défendre efficacement la ville contre les Espagnols<sup>43</sup> en ne les craignant nullement. [485] Et [le grand maître] fit détruire immédiatement tous les faubourgs, les beaux jardins, les saints temples de Dieu. Il fit abattre à la cognée toutes les variétés d'arbres alentour de la ville : cela fit grande peine. Et ils sapèrent beaucoup le joli clocher de Saint-Jean d'Aix [490] en creusant fortement sa base : j'ai vu rompre plusieurs marteaux de fer quand on voulut l'abattre ; je le voyais déjà presque osciller au vent et le peuple tout entier le regrettait fort. [495] Mais le grand maître ne put jamais en arriver à bout : il en réchappa ainsi avec l'aide de Dieu.

La perfide armée d'Espagne interrompit [le grand maître] en marchant contre Aix pour faire le mal — l'avant-garde attaquait même déjà Brignoles ; — [500] elle arriva en criant de place en place : « On occupe !<sup>44</sup> »

<sup>43</sup> [481-484]. Montejean s'était effectivement proposé pour assurer la défense de la ville : « En suite de la permission que le grand Maître accorda de fortifier la ville d'Aix, le sieur René de Montejean, Seigneur assez généreux, hardi & d'un grand cœur (qui fut puis après Maréchal de France) s'offrit au grand contentement des habitants de garder la ville » (Bouche, *Chorographie*, volume II, livre X, chapitre ix, page 577).

<sup>44</sup> [500]. Littéralement *posta cridando*, « en criant : Poste ! ». L'armée espagnole laissait en effet des troupes dans les principales villes qu'elle jugeait nécessaire de tenir : pour le devenir de ces garnisons, voir les vers 1103-1110.

Montis barretj que<sup>32</sup> bene fortis erat  
 477 Hunc dicit campum post auenione<sup>33</sup> locabo  
 Consilium vario quando necesse petit  
 479 Et voluit post hoc tantum defendere villam  
 Muros cum terra fortificare volens  
 481 Et monteianus homines sex mille tenendo  
 Illam gardaret rite valentus homo  
 483 Qui bene promisit recte defendere villam  
 Contra espanolos hos redotando nihil  
 485 Et cito tunc fecit borgadas rompere totas  
 Bellos iardinos templa sacrata dei  
 487 Arboris omne genus fecit destrale copare  
 De prope la villam causa dolenta fuit  
 489 Clocherium pulchrum sanctique ioannis aquensis  
 Foygarunt multum forte cauando pedem  
 491 Plures martellos de ferro rumpere vidi  
 Ponere per terram quando volebat eum  
 493 Iam quasi per ventos illum tranblare videbam  
 Et totus populus fort regretabat eum  
 495 Sed nunquam potuit mestrus componere finem<sup>34</sup>  
 Sic escapauit auxiliante deo  
 497 Desturbauit eum despagna guerra maligna  
 Versus aquas veniens pro faciendum malum

<sup>32</sup> [476]. *Mons* étant, en latin classique, du genre masculin, on devrait avoir ici le relatif *qui*.

<sup>33</sup> [477]. Probable coquille typographique : la préposition *post* gouvernant l'accusatif, il faut ici *auenionem* au lieu de l'ablatif *auenione*.

<sup>34</sup> [495]. Dans l'édition originale : *fidem*, intraduisible dans le contexte, mais pourtant maintenu dans l'édition italienne bien que le vers y soit traduit : *Ma il maestro non poté portar a termine l'impresa...* L'édition d'Avignon a également corrigé *finem*.



C'est pourquoi [le grand maître] cessa ensuite de fortifier la ville : en effet, le temps lui était alors trop compté. Et aussitôt il suspendit toute besogne : la ville fut ainsi laissée sans défense.

[505] Et le trompette sonna une seconde fois dans les quartiers : [la ville] fut alors pour ainsi dire farcie de tous ses cris. Il s'arrêta à tous les carrefours en trompetant ; il avertit le peuple de sa voix vibrante : « Que quiconque voudra quitter la fringante ville [510] s'enfuie maintenant au plus vite, s'en aille où il voudra et que, dans un délai de six jours, tout le monde emporte au loin le ravitaillement, les blés, les bêtes et les bagages ; ou autrement, les six jours passés ou écoulés, la France avec son armée les en dépouillerait. »

[515] Les gens verrouillaient leurs maisons, fermaient les boutiques, ouvraient leurs coffres et emportaient un maximum de biens. Vous pouvez penser, si quelque pitié vous émeut, à quel point tout Aixois était mécontent. Quelle peur, citoyens ! quelle désespérance générale ! [520] Hélas ! quelle rage, quelle folie, quelle douleur !

Tous tremblaient et soupiraient ; ce qu'ils feraient, aussi, tout un chacun l'ignorait : je voyais tout le peuple frappé de sidération. Aucune taverne ne donnait à banqueter ; [525] les danses cessaient et personne ne lutinait les filles de joie : la vieille lune

- 499 Auancursores brignolam iamque batalhant  
De passu in passu posta cridando venit  
501 Quare layssauit post fortificare la villam  
Nam sibi pernimum tunc breue tempus erat  
503 Ac cito post fecit totam cessare bisognam  
Sic sine defensa villa relicta fuit  
505 Et per cantones iterum tronpeta sonauit  
De tantis cridis tunc quasi farsa fuit  
507 Trompando villam sequitur quadriuia tota  
Admonuit populum voce tremante sua  
509 Quod quicunque volet villam layssare friantem  
Nunc fugiat presto quo volet inde petat  
511 Intra sexque dies omnes forragia portent  
Bladaque cum bestis maynagiumque foras  
513 Aut aliter lapsis passatis siue diebus  
Francia cum guerra saquegiaret eos  
515 Maysones serrant gentes claudendo botegas  
Vbrebant cayssas plura mouendo bona  
517 Tu pensare potes pietas si te mouet vlla <sup>35</sup>  
Quam male contentus omnis aquensis erat  
519 Quis timor o ciues que desperansia <sup>36</sup> mundi  
Heu qualis rabies et furor atque dolor  
521 Omnes tranblabant dando suspiria cordis  
Quid facerent etiam nescius omnis erat  
523 Esbahitos populos omnes estare videbam  
Ad banquetamdum nulla tauerna dabat  
525 Cessabant danse garsas et nemo calegnat

<sup>35</sup> [517]. La clause est inspirée de VIRGILE, *Énéide*, livre VI, vers 405 : *Si te nulla movet tantae pietatis imago*.

<sup>36</sup> [519]. Probable faute de composition : il faut *desesperansia* pour que le vers soit un hexamètre.

ne vaut rien pour les amoureux. Tout amant était alors tourmenté par son amour aveugle : au moment de la séparation, son cœur se brisait. Il se désespérait quand il abandonnait son amie... [530] [mais <sup>45</sup>] il faut prendre le large quand la guerre survient. Et le parlement ne s'occupe plus d'accusation : ses messieurs s'enfuient quand cette folie arrive.

On utilisait beaucoup les chars et les charrettes de par le pays et l'on gagnait bien en déménageant les biens.

[535] Et, en se cachant, [les gens] creusaient la terre bien profondément <sup>46</sup>, jusqu'aux caves à vin et aux saints temples de Dieu ; d'autres perçaient les murs ou les murailles ; dans les grandes maisons, plusieurs cachettes étaient aménagées. Ensuite le peuple y déposait ses affaires, [540] tout ce qu'il ne pouvait transporter au loin, espérant qu'aucun soldat ne trouverait ce butin et que personne ne l'enlèverait des cachettes.

Milan Rissi qui était fort sage et son frère Barthélemy Rissi, [545] Fabre, Olivari, d'Albis, le petit Cotarel, Vitalis, Silvy ainsi que d'Augier, Borrilly, Clari, d'Albert et Pellicot, Pons, Julianis, Flotte le joyeux homme enseignaient à tous, par toute la ville, l'art de cacher : [550] ils sont « secrétaires », ils savent creuser comme il convient <sup>47</sup>.

<sup>45</sup> [530]. Asyndète.

<sup>46</sup> [535]. *Terras profundas cauabant* : hypallage, car ce ne sont pas les terres qui sont profondes mais le creusement.

<sup>47</sup> [550]. Jeu de mots en forme de paronomase sur *secretarius* « secrétaire » et *secretare* « cacher ».

Nil per amorosos luna vielha valet  
 527 Tunc erat omnis amans ceco tribulatus amore  
 Se despartendo cor recrepabat ei  
 529 Se desperabat quando layssabat amicam  
 Sesquartare decet quando la guerra venit  
 531 Et parlamentum plus non de crimine parlat  
 Senfugiunt domini cum furor ille venit  
 533 Carres carretos per paysos forte trabalhant <sup>37</sup>  
 Et bene gagnabant caregiando bona  
 535 Terras profundas et secretando cauabant  
 Vsque crotas vini templa sacrata <sup>38</sup> dei  
 537 Traucabant alij les muros siue muralhas  
 In domibus magnis plura sepulta iacent  
 539 Postea maynagium populus pausabat in illis  
 Id quod non poterat carregiare foras  
 541 Pensando raubam nullus gendarma trobaret  
 Et de secretis nemo moueret eam  
 543 Millanus rissus qui valde saggius estat  
 Bartomeus frater rissius atque suus  
 545 Fabrus oliuari dalbis paruus cotarellus  
 Vitalis siluus daugeriusque simul  
 547 Borrilius clari dalbertis et pelicoti  
 Ponsus iullianis flota falotus homo  
 549 Per totam villam omnes secretare docebant  
 Sunt secretari rite cauare sciunt

<sup>37</sup> [533]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studiantes*, vers 635 : *Carres carretos per villam forte rudelant*.

<sup>38</sup> [536]. Dans l'édition originale : *secreta*, leçon conservée par l'édition d'Avignon et l'édition italienne, mais cette dernière a traduit rapidement *e perfino le cantine et le chiese*.

IX — L'empereur marche vers Aix-en-Provence  
(première quinzaine d'août 1536)

[551] Bien plus, force nous est de lever davantage le voile en parlant vrai, si ma muse est inspirée : je ne dis rien de faux en relatant les batailles qu'un peuple ennemi livre à la France. [555] C'est pourquoi je reviens en arrière afin que rien de bon ne reste désormais dans l'ombre.

< Maintenant, l'armée espagnole arrive à Fréjus > en grande pompe : elle y triomphe. [L'empereur] passe lui-même ses revues et inspecte ses troupes : [560] il compte ses bons fantasins, tout en tenant conseil ; et sur sa bourse il avance une modique solde : il donne lui-même un ducat à chacun et des biscuits durs qui cassent les dents de celui qui force trop quand il les croque. [565] Et il retire là de sa flotte de grosses quantités de farines et chaque galère délivre des armes aux soldats. Il établit là son armée et ses bandes vaillantes ; accompagnés par les tambourins, de très nombreux fifres jouent<sup>48</sup>. L'armée triomphante déploie ses grandes enseignes blanches [570] — qui ressemblent à des voiles blanches de navires — en taffetas ou, si l'on préfère, en soie : une sainte croix rouge y est disposée au milieu. Il apprête alors tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre ; il met chaque chose en bon ordre dans le camp.

[575] Ensuite des fantassins se mettent en marche contre Grasse — que le peuple déserte complètement — et une bande entière y vient. Ils courent prendre l'offensive contre Brignoles

<sup>48</sup> [568]. *Plurima fifra tocant* : hypallage... ce sont les tambourins que les musiciens « touchent ».

- 551 Altius es forse nos vltra tollere vella<sup>39</sup>  
Parlando verum si mihi musa fauet
- 553 Non ego falsa loquor<sup>40</sup> cranonizando batalhas  
Quas contra fransam gens inimica mouet
- 555 Cur facio nostram retro tornare camenam  
Vt nihil intactum restet ab inde bonum
- 557 ☞ Inde forumiuljum despagna campus ariuat  
Cum grandi pompa guerra triumphat ibi
- 559 Mostras ipse suas fecit bandasque reuisat  
Et pedites numerat consiliando bonos
- 561 Adque pagamentum modicum sua bursa comensat  
Vnum ducatum cuilibet ipse dedit
- 563 Biscotos duros faciunt qui runpere dentes  
Qui<sup>41</sup> nimium forsas quando remordet eos
- 565 Cepit et innumeras illhic de classe farinas  
Armaque gendarmis queque galera dabat
- 567 Adreyssauit ibi armatam bandasque valentes  
Cum tamborinis plurima fifra tocant
- 569 Insegnas largat blancas armata triumphans  
Grandes que semblant candida vella maris
- 571 De taffatafio seu mauis dicere soyham<sup>42</sup>  
Crux sibi per medium roggia sancta manet
- 573 Omne parellauit pro tunc guerrando necesse  
Per campum pausat ordine queque suo
- 575 Post contra grassam quam gens abandonat omnem  
Demarchant pedites totaque banda venit

<sup>39</sup> [551]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VIII, folio LIV verso : *Altius o musae nos tollere uela bisognat*.

<sup>40</sup> [553]. Cf. OVIDE, *Héroïdes*, épître XIV, vers 45 : *Non ego falsa loquar*.

<sup>41</sup> [564]. Pour comprendre ce *qui* il faut sous-entendre *illi*.

<sup>42</sup> [571]. L'ablatif *soyha* eût été plus cohérent avec la préposition *de*.

et, laissée sans défense, [la ville] est aussitôt pillée ; ils la ratis-sent, en vidant méthodiquement les maisons : [580] rien ne reste au peuple, partout il est dépouillé.

[L'empereur] voulut ensuite poursuivre sa route en direction d'Aix : il convoitait Saint-Maximin et Marseille ; et il voulait dérober [les reliques de] sainte Madeleine qui fut en ce monde la douce amie de Dieu <sup>49</sup>.

[585] Entre Brignoles et le château de Gaylet, dans une plaine, une bande les arrêta. La France leur donna alors une chaude alarme : elle les étripa, leur étrilla les os. Une escarmouche fut faite vaillamment par les nôtres : [590] notre bande ne manqua pas de cogner fort. Montejean y était, conduisant cent puissants chevaux d'armes ; Boisy s'y trouvait également ; le borgne Wartis avait six cents fantassins en s'associant avec Bo-vis et La Môle. [595] La Môle montrait un très grand courage en faisant le ménage : à la guerre il sera un fort bon capitaine. Puis Ferrante [Gonzaga] dressa de nuit des embuscades : encerclant les Français, il les attaque le matin. Dans cette lutte, les Français le repoussent vaillamment : [600] le camp espagnol était plein de sang ; on aurait vu de nombreux braves rompre des lances, de grands soldats tirant hardiment à l'arquebuse. Les légionnaires que notre Provence a fournis font leur devoir en tiraillant bien avec leurs escopettes. [605] À la fin, quand le moment fut venu, nos chevaux, en passant au milieu de la bande [espagnole], la dévastèrent. Et les uns clamaient : « Vive la France, qu'elle vive maintenant ! » tandis que l'autre troupe criait : « Vive l'Espagne ! ».

<sup>49</sup> [584]. *Dulcis amica Dei* : incipit d'un poème de Pétrarque (1304-1374) en l'honneur de Marie-Madeleine, joint à l'*epistola prima a Filippo vescovo della Sabina e cardinale*. Cet incipit est également cité comme titre d'une basse danse dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 840.

- 577 Contram brignolam currunt donare saquadam  
Et sine defensa presto pilhata fuit  
579 Illam penchinant maysones rite robando  
Nil manet ad populum pauper vbique iacet <sup>43</sup>  
581 Versus aquas voluit post demarchare caminum  
Sanct mayssaminum massiliamque petit  
583 Et maudallenam sanctam raubare volebat  
Que fuit in mundo dulcis amica dei  
585 Inter brignolam gayleti post quoque castrum  
In quodam plano banda replantat eos  
587 Francia tunc illi chaudam donauit alarmam  
Charpinauit eos ossa frotait eis  
589 Escaramussa fuit per nostros facta valenter  
Non expargnabat banda frepare bene  
591 Montegeanus erat darmis ducendo cauallus  
Centum poyssantos boysius atque fuit  
593 Sexcentum pedites le bornus vertis habebat  
Et bouis atque mola se sociando simul  
595 La mola corragium tresbon torchando tenebat  
Pro guerris valde bon capitaneus erit  
597 Post imboscastas fecit de nocte ferandus  
Circundans gallos mane batalhat eos  
599 Alla campagna francesi forte repulsant  
Campus despagna sanguine plenus erat  
601 Valhentes plures vidisses rumpere lansas  
Saldatos grandes arcabutando braue  
603 Les legionari quos hec prouincia fecit  
Deuerium faciunt escopetando bene  
605 Gatarunt illos tandem passando caualli

<sup>43</sup> [580]. La clause *pauper vbique iacet* se trouve déjà dans Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 1092.

Et la victoire revint alors aux plus forts : [610] chacun la recherchait avec envie. Finalement un sort contraire nous échut, [mais<sup>50</sup>] une bien petite gloire resta à l'Espagne : la France avait envoyé seulement mille hommes à l'avant pour guetter l'arrivée de l'ennemi. [615] Et [les Espagnols] capturèrent les fantassins armés et les chevaux, les dépouillèrent de leur argent et de leur matériel. Ils retinrent prisonniers Montejean, Wartis, Taurines et Boisy puis La Môle et plusieurs autres que ma muse ne mentionne pas : [620] < quand une chose va mal, mille autres la suivent >. Certes, l'Espagne leur réserva alors un bon traitement : elle les mit à rançon sans leur faire de mal. Et le coléreux César se réjouit<sup>51</sup> alors beaucoup en Christ<sup>52</sup>, croyant déjà tenir la France sous son joug : [625] il fanfaronne, il danse, il épouvante les pleutres ; la gloire le propulse au quatrième ciel<sup>53</sup>. Il se répand en sottises grimaces auprès du peuple ; il pense que personne n'est son égal.

X — Le camp espagnol manque de vivres  
(deuxième quinzaine d'août 1536)

[629] Puis il prend la direction d'Aix : [630] [les Espagnols] se mettent tous en marche et convoitent Marseille. [L'empereur]

<sup>50</sup> [612]. Asyndète.

<sup>51</sup> [623]. *Gaudet cesaris ira* : littéralement « la colère de César se réjouit », hypallage pour « César dans sa colère se réjouit ».

<sup>52</sup> [623]. Le contexte n'appelait pas la locution *in Christo*, « mais Arena s'en sert également pour souligner l'hypocrisie bigote de Charles Quint » (GARAVINI, Fausta, « Antoine Arène, poète macaronique provençal du xvi<sup>e</sup> siècle », *Cahiers critiques du patrimoine*, n° 4, 1989, page 53).

<sup>53</sup> [626]. *Ad quartum celum* : chrétiens, juifs et musulmans reconnaissent, dans leurs livres sacrés, l'existence de plusieurs ciels. Pour ce qui concerne

Per medium bande quando necesse fuit  
607 Et clamant aliqui viuat nunc francia viuat  
Viuat et espagna cetera turba cridat  
609 Ad plus valhentes tunc et victoria restat  
Cum desiderio quisque petebat eam  
611 Post fuit a nobis fallax fortuna reuersa  
Restat ad espagnam gloria parua modo  
613 Francia mille homines tantum mandauerat ante  
Pro discubrendo que mala guerra venit  
615 Et prendunt pedites armatos atque cauallos  
Destrossant bursas deualisando suas  
617 Per prisioneros rapuerunt montegeanum  
Vertis taurinos boysique deinde molam  
619 Et plures alios quos non mea musa recontat  
Cum male res vadit mille sequuntur eam  
621 Fecit eis certe lespagnia tunc bona bella  
Ransonauit eos non faciendo malum  
623 Gaudet et in christo tunc multum cesaris ira  
Pensando fransam iamque tenere suam  
625 Brauegiat saltat espauantando vilhacos  
Ad quartum celum gloria mandat eum  
627 Sottas ad populum branlat de corpore mignas  
Parerium quenquam non putat esse suum  
629 Postea versus aquas incepit prendere voutlam  
Demarchant omnes massiliamque petunt

la religion chrétienne, celle d'Arena, l'apôtre Paul, dans sa seconde lettre aux Corinthiens (chapitre xii, verset 2) parle du « troisième ciel », le plus élevé dans la tradition juive. Irénée, deuxième évêque de Lyon (177-202), dans son traité *Contre les hérésies* (livre I, chapitre xxx, paragraphe 12), indique que Jésus est venu du Paradis sur la Terre en passant *per septem coelos* « par sept ciels » : être propulsé au quatrième ciel apporte donc un niveau avancé de félicité.



plante ensuite ses tentes au plan d'Aillane, où le fleuve Arc abonde toujours en eaux, et il y établit ses pavillons, ses tentes et ses cabanes : chaque troupe y apporte son barda.

[635] [Le camp espagnol] ressemblait à une grande ville pleine de ressources : rien ne leur faisait défaut... excepté le pain ! Ils broyaient les blés dans des moulins à moutarde, en tournant la meule pour le mieux avec leurs seuls bras ; et ils banquetaient seulement en mâchant des raisins.

[640] Par tout le camp la chiasse les tenait : personne ne demandait de clystère pour son cul. En l'absence d'apothicaires, la chiasse leur lâchait le ventre. Mieux vaut pour l'intestin un très agréable caca, comme on en fait [lorsqu'on a dévoré] une bonne volaille. [645] L'armée chiait des merdes de rossignol : qui ne grignote pas ne peut pas faire de gros cacas <sup>54</sup> !

Tous marchandent, le voleur revend ce qu'il a volé : il ne faut avoir aucun scrupule dans un camp ! Les vivandiers apportent toujours du ravitaillement [650] et la modeste taverne fait grande ripaille. Imaginez que ce qui est vil est cher et que ce qui est cher est vil : on ne voit rien estimé à son véritable prix.

## XI — Le duc de Savoie

[653] [L'empereur] est accompagné de plusieurs grands seigneurs fastueux qui savent bien le conseiller pour la guerre, [655] [notamment] le duc de Savoie, le bossu, en raison de ses amours <sup>55</sup>.

<sup>54</sup> [639-646]. Multipliant les expressions pittoresques, ainsi qu'y invite la fantaisie macaronique, Arena s'autorise ici un registre franchement scatologique où il se complaît dans l'évocation des fonctions d'excrétion : *foyra*, « chiasse »... *cullo*, « cul »... *cagare*, « faire caca »... *merdas*, « merdes »... *chiabat*, « chiait »... *cacare*, « faire caca ». Pour reproduire cet effet selon l'intention du poète, ce passage fort scabreux a été rendu mot à mot.

<sup>55</sup> [655]. Le duc de Savoie était beau-frère de l'empereur.

- 631 Au plan dalhano sua post tentoria plantat  
Laris vbi flumen semper abundat aquis
- 633 Atque pauilhones tendas pausatque cabanas  
Maynagium treynat bandula queque suum
- 635 Semblabat villam garnitam mercibus amplam  
Nil preter panem deficiebat eis
- 637 Cum mostarderijs morteris blada molebant  
Per brassos tantum rite virando molam
- 639 Et banquetabant tantum roygando racemos  
Per totum campum foyra tenebat eos
- 641 Vllum cristerium pro cullo nemo petebat  
Sensa botecaris foyra relassat eos
- 643 Plus valet ad tripas vnum tresdulce cagare  
Quam facit ad corpus vna polalha bona
- 645 De rossignolo merdas armata chiabat  
Qui non grignotat multa cacare nequit
- 647 Omnes merchantant latro raubata reuendit  
Per campum quicquam non dubitare decet
- 649 Les viuanderi semper forragia portant  
Et grandem cherubin maygra tauerna facit
- 651 Quod ville est carum quod carum ville putato <sup>44</sup>  
Ad verum precium nil preciare vides
- 653 Magnificos plures duxit secumque potentes  
Qui bene de guerra consiliare sciunt
- 655 Dugum sauoyhe bossutum propter amores

<sup>44</sup> [651]. Dans ce vers, les deux *ville* sont mis pour : *vile*. — Premier vers d'un distique de Caton, *Disticha moralia*, livre I, distique xxix : *quod vile est charum quod charum est vile putato / Sic tibi nec parvus nec auarus habebere vlli*. L'adjectif *carum* est utilisé ici dans ses deux sens : cher = coûteux et cher = aimé. Les termes *vile* et *charum*, disposés de manière croisée, forment chiasme.

Il ressemble à un vitrier avec cette bosse proéminente. Sa tête est fort tourmentée maintenant, nuit et jour. Il récrimine aussi beaucoup contre Vous : « Pourquoi la France lui aura-t-elle pris la Savoie tout entière [660] et son armée l'a-t-elle attaqué avec ses bombardes ? Et ainsi elle aura investi tout le Piémont et, de plus, annexé toute la Bresse. Et ce n'est pas encore fini : elle cherche maintenant à prendre Nice et veut aussi avoir pour elle les Terres-Neuves. »

[665] Mais personne ne penserait que le roi fit cela à tort : « la punition qui a été méritée doit être supportée ». [Le duc] a créé à la France, on le sait, de nombreux désagréments et lui en causerait de plus grands s'il en avait les moyens. Les choses vont mal quand la femme porte la culotte : [670] < très peu de femmes donnent de bons conseils >. Il n'y a presque aucune affaire dans laquelle la femme ne sème pas la zizanie quand, du moins, l'orgueil la tourmente. Une seule femme peut détruire bien des gens si son mari satisfait tous ses caprices. [675] Il n'est certes pas de colère au-dessus de la colère des femmes ; un rien leur tourne la tête. La femme, quand elle fait ce qu'elle veut, chamboule tout ce qui était établi : le mari a souvent les cornes sur la tête<sup>56</sup>. Il est maintenant englué dans un amour dépravé [680] celui que la renommée publique vante : aujourd'hui, on méconnaît la perfection morale ; partout on veut se vautrer dans la débauche !

<sup>56</sup> [669-678]. Ce long couplet misogyne est un *topos* de l'enseignement scolastique inspiré par le récit de la Genèse qui veut qu'Ève, la première femme, ait été celle par qui le premier péché fut commis.

Veyrerium semblat sic sua gibba leuat  
 657 Nocte die multum cui nunc sua testa trabalhat  
 Contra vos etiam forte dolentus adest  
 659 Francia sauoyham cur totam prenderit illi  
 Et cum bonbardis guerra frotavit eum  
 661 Adque piemontem sic ambrassauerit omnem  
 Et totam bressam fecerit atque suam  
 663 Et nondum finis nunc cercat prendere nissam  
 Atque nouam terram vult retirare suam  
 665 Sed nemo penset quod rex id fecit atortum  
 Que venit ex merito pena ferenda venit<sup>45</sup>  
 667 Ad fransam fecit tu scis incommoda multa  
 Et maiora daret si sibi fors foret  
 669 Tunc male res vadunt brayhas dum femina portat  
 ☞ Consilium donat femina rara bonum  
 671 Nulla fere causa est in qua non femina litem  
 Ponat<sup>46</sup> cum saltem gloria vexat eam  
 673 Femina sola potest gentes destrudere plures<sup>47</sup>  
 Si bene complaceat cuncta maritus ei  
 675 Non est ira quidem mulierum desuper iram<sup>48</sup>  
 De modica causa testa reuersat eis

<sup>45</sup> [666]. Vers proverbial (*Toute peine méritée doit être subie*) imité d'Ovide, *Héroïdes*, épître V, vers 8, pour la forme : *Quae venit indignae poena, dolenda venit*, « les peines qu'on éprouve innocent, on les éprouve avec regret » ; et que l'on peut rapprocher, pour le fond, de Sénèque, *Ad Lucilium epistolae sexdecim*, lettre VII, 4, page 59 : *Occidit hominem : quia occidit ille, meruit ut hoc pateretur* « il tue un homme : parce qu'il a tué, il mérite de souffrir la même chose ».

<sup>46</sup> [673]. Cf. JUVÉNAL, *Satires*, VI, vers 242-243 : *Nulla fere caussa est in qua non femina litem / Moverit*.

<sup>47</sup> [673]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre IV, folio XXXIII verso : *Femina sola potest totum destrudere mundum*.

<sup>48</sup> [675]. Vers pris dans FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre IV, folio XXXIII verso.

## XII — Le marquis de Saluces

[683] [L'empereur] menait aussi le traître marquis de Saluces que notre France avait très bien traité : [685] le roi l'avait nourri, jeune homme, comme ses propres fils et lui avait octroyé le marquisat. Mais il décida de se retourner contre la France : le monde entier en fut interloqué. Le roi lui a souvent confié le commandement en chef ; [690] il était toujours pour ainsi dire le roi de tout le camp : « Ainsi je veux, ainsi j'ordonne, que ma volonté soit la loi ! » pouvait-il dire alors... l'armée le craignait. Un trop grand bien-être fait souvent déraisonner les gens et la sotte gloriole leur fait perdre la tête.

[695] Ensuite il Vous renvoya tous les insignes<sup>57</sup> de Votre Ordre : le traître n'était pas digne d'une telle faveur. Que le Christ puisse ne jamais lui accorder la santé ; qu'il soit accablé et, quand il sera très malade, qu'il pense : « Pourvu que nous vivions peu de temps... »<sup>58</sup> [700] Notre France ne laissera pas impunie la trahison.

## XIII — Antonio de Leiva... et consorts

[701] [L'empereur] a également amené avec lui Antonio de Leiva, un dépravé qui s'y connaît bien à guerroyer de la langue.

<sup>57</sup> [695]. Dans le texte latin, *cauquilhas*, « les coquilles ». Il s'agit en effet ici de l'Ordre de Saint-Michel, ou Ordre du Roi, fondé en 1469 par Louis XI et réunissant trente-six chevaliers sous l'autorité directe du souverain. Ces chevaliers avaient pour insigne distinctif un grand collier d'or fait de huit coquilles — sur le modèle de nos actuelles coquilles Saint-Jacques — reliées entre elles par une double cordelière ; un médaillon représentant l'archange terrassant le dragon y était appendu.

<sup>58</sup> [697-699]. Singulière prière adressée au Christ qui a lui-même ordonné : « Aimez vos ennemis » (évangiles de Matthieu, chapitre v, verset 44 ; et de Luc, chapitre vi, versets 27 et 35).

- 677 Femina quando facit que vult post facta retornat  
Cornua per testam sepe maritus habet  
679 Incarognatus nunc est in amore ribaldo  
Quidam quem parlat publica fama satis  
681 Temporibus nostris rare virtute fruuntur  
Per totum mundum luxuriare volunt  
683 Marquisum traytum quoque de saluce menabat  
Quem bene tractarat gallia nostra nimis  
685 Vt proprios filios iuuenem rex noyrerat illum  
Le marquizatum baylieratque sibi  
687 Post contra fransam voluit donare reuersam  
Esmeruelhatur mundus et omne genus  
689 Rex illi totum donauit sepe gouernum  
De toto campo rex quasi semper erat  
691 Sic volo sic iubeo sit pro ratione voluntas<sup>49</sup>  
Dicere tunc poterat guerra timebat eum  
693 Sepe bonum troppum fet discognoscere gentes  
Stultaque de testa gloria perdit eas  
695 Ad vos post misit cauquilhas ordinis omnes  
Traytus non tanto munere dignus erat  
697 Christus ei nunquam possit donare salutem  
Langueat et multum quando maladus erit  
699 Dummodo viuamus penset per tempora parua  
Non sinet impune francia nostra malum  
701 Antonum leuam duxit secumque ribaldum  
Qui bene de lingua guerregiare sapit

<sup>49</sup> [691]. Cf. JUVÉNAL, *Satires*, VI, vers 223 : *Hoc volo, sic iubeo, sit pro ratione voluntas*. Ce même vers se retrouve dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 63.

Il se fait porter de par les contrées comme un saint : l'Espagne le vénère comme des reliques. [705] Le paillard ressemble aux saintes *vertus*<sup>59</sup> dans leurs châsses<sup>60</sup> portées en procession aux jours des Rogations<sup>61</sup>. Je trouve qu'il ressemble à un singe ou bien à une guenon et il fait des grimaces simiesques<sup>62</sup> en parlant.

Il enseigne bien à l'Espagne le recours aux fraudes pendant les guerres ; [710] il la conseille contre les Français. Il commande souvent l'armée du roi d'Espagne : il est pour lui un cerveau et un bon conseiller. C'est un sorcier perfide, présageant le malheur ; il apporte, quand il fait la guerre, des esprits malins : [715] un homme méchant cherche à s'entourer de méchants et il ne rêve et, de plus, ne fait que des paillardises.

Le duc de Bavière, Ferrante [Gonzaga], le marquis del Vasto ainsi que le duc d'Albe le suivaient aussi.

#### XIV — L'arrivée des ennemis sème la panique (août 1536)

[719] L'armée [impériale] comptait un grand nombre d'hommes [720] mais, à travers la Provence, la terre les engloutit : dans nos contrées elle perdit vingt mille hommes qui pensaient bien nous vaincre aisément et leurs cadavres devinrent ensuite, à

<sup>59</sup> [705]. Le latin *virtutes* transcrit ici le provençal *vertu* dans son sens de « reliques », attesté par Mistral dans des expressions populaires idiomaticques : « *lou jour di vertu*, le jour où l'on sort les reliques, le jour de l'Ascension, où l'on porte les reliques à la procession ; *lou tour di vertu*, les endroits où l'on passe en faisant la procession ; *faire beisa li vertu*, « faire baiser les reliques ».

<sup>60</sup> [705]. L'expression *in altum*, « dans un lieu élevé », n'est pas aisément traduisible : en l'absence de mouvement, l'ablatif *in alto* eût d'ailleurs été mieux choisi. La forme de la litière dans laquelle est porté Leiva évoque au poète ces grands reliquaires en forme de châsses contenant tout un corps,

- 703 Se traynare facit per paysos vt homo sanctus  
Tanquam relliquias spagna redotat eum  
705 Sanctas virtutes palhardus semblat in altum  
Quando rogasones gleysia sacra facit  
707 Quattum maymonum mihi semblat siue moninam  
Et similes mygnas verba loquendo tenet  
709 Perdocet espagnam per guerras fraudibus vti  
Contra francesos consiliabat eam  
711 Armatam regis despagna sepe gubernat  
Est sibi seruellum consiliumque bonum  
713 Sortilegus fallax est diuinando malurum  
Folletos portat belligerando malos  
715 Vng meyssantus homo meyssantos serchat habere  
Et palhardisas somniat atque facit  
717 Et dux bauerie ferrandus marquo gast  
Alue dux etiam consequabantur eum  
719 Complures alios homines armata menabat  
Sed per prouensam terra sepultat eos  
721 Per nostras terras viginti mille reliquit  
Qui bene pensabant nos superare cito

disposés sur des porte-reliquaires de procession ou placés en hauteur sur un piédestal de façon à être visibles de tous.

<sup>61</sup> [706]. Rogations : au temps d'Arena, les trois jours précédant l'Ascension.

<sup>62</sup> [708]. *Similes* : le substantif latin *simia* signifie, au sens propre, « singe » et, au sens figuré, « imitateur » ; et l'adjectif *similis*, formé sur le même radical, signifie « semblable », avec parfois la nuance « bien imité ». On pourrait aussi supposer une coquille pour *simiales* : l'adjectif *simialis* n'est mentionné ni en latin classique ni par Du Cange ; il apparaît toutefois dans le *Lexicon manuale latino-germanicum* de Drümel (volume II, colonne 1495), plus tardif il est vrai, au sens de « simiesque », ou dans l'expression médicale *variola simialis*, « variole du singe ».

leur honte, une nourriture délicieuse pour les chiens et les loups. [725] Pour eux alors la cloche ne sonnait pas le glas ; personne ne leur chantait *Requiem aeternam*<sup>63</sup>, personne ne les soignait en leur faisant des caresses et aucun médecin ne leur apportait ses soins ; aucun ami ne leur offrait des potages gras : [730] quand la bonne fortune s'enfuit, pas un ami ne demeure<sup>64</sup>. Une armée ne se repose jamais sur de doux duvets : la guerre offre à ses fidèles de dormir par terre.

Mais je veux rappeler, sans faire une très grande digression, ce qui fut alors fait en Provence.

[735] Cet empereur, en venant vers nous, fanfaronnait et pensait régner sur toutes choses et toutes personnes : il lui semblait qu'il avait déjà vaincu le monde entier et même que Dieu dans le ciel avait déjà peur de lui. Il parlait déjà<sup>65</sup> avec importance à tous les saints, [740] implorant enfin leur aide. Et il tenait aux gens des discours fort sérieux, comme le fait la gracieuse duchesse de Savoie<sup>66</sup> : le bienveillant pape romain Paul III le Bon n'a cure de toute cette grandiloquence.

[745] Et s'emportant avec colère contre la France [l'empereur] disait : « J'infligerai mille et mille maux ; il ne restera plus pierre sur pierre<sup>67</sup> ; par moi, jura-t-il, la Gaule tout entière s'écroule-

<sup>63</sup> [726] *Requiem eternam* : leitmotiv des prières et chants de la messe des défunts.

<sup>64</sup> [730]. Cf. le proverbe : « Si la fortune vous abandonne, les amis s'en vont avec elle ».

<sup>65</sup> [737-739]. La répétition de *iam*, « déjà », dans trois vers successifs réalise une anaphore qui veut marquer l'insistance.

<sup>66</sup> [742]. Cf., aux vers 312-332, les propos tenus par la duchesse *cum grauitate bona*.

<sup>67</sup> [747]. Arena prête à l'empereur, par dérision, les paroles même de Jésus annonçant la destruction du temple de Jérusalem : *non relinquetur hic lapis super lapidem, qui non destruat* (Évangile de Matthieu, chapitre xxiv, verset 2).

- 723 Et cum vergogna mortum post corpus eorum  
Post fuit a canibus esca frianda lupis
- 725 Non sibi tunc classos vllos campana sonabat  
Eternam requiem nemo preguabat eis
- 727 Non sanabat eos vllus faciendo caressas  
Vllus nec medicus merdicinabat eos
- 729 Pottagios grassos nullus mandabat amicus  
Cum fortuna perit nullus amicus adest<sup>50</sup>
- 731 Nonquam per plumas molles armata repausat  
In terra lectos guerra fidellis habet
- 733 Sed memorare volo non latius extrauagando<sup>51</sup>  
Que per prouensam facta fuere modo
- 735 Iste emperayrus ad nos veniendo brauabat  
Imduperare putans omnibus atque viris
- 737 Iam sibi samblabat quod mundum vicerat omnem  
Et deus in celis iamque timeret eum
- 739 Ad sanctos omnes iam cum grauitate loquebat  
Auxilium tandem corde petendo suum
- 741 Et tenet ad gentes grossam parlando graueta<sup>52</sup>  
Vt de sauoyha genta duchesa facit
- 743 Non curat tantas grauitates papa benignus  
Paulus de roma tercius iste bonus
- 745 Et contra fransam se corrossando per iram  
Dicebat faciam mille remille mala

<sup>50</sup> [730]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 174 : *Si fortuna perit, rarus amicus erit*.

<sup>51</sup> [733]. Dans l'édition originale *exttauando*, forme verbale inconnue et manifestement fautive car il faut bien lire *extrauagando* pour que le vers forme un hexamètre.

<sup>52</sup> [741]. Dans l'édition originale et l'italienne : *grauelam*, mot intraduisible ici... La leçon *graueta* est pourtant confirmée par le *grauitates* du vers 743.



ra. » Il s'échauffait en faisant ces grosses menaces [750] et sa tête, en transpirant, rejetait une abondante sueur.

Mais cependant, à la vérité, — je ne me gausse pas de lui, — au début chacun le craignait beaucoup. Tous tremblèrent dès que la rumeur circula : « Une armée sanguinaire envahit toute la France ! »

[755] Le petit peuple criait :

« Alerte ! alerte ! que les gens s'enfuient et que l'on mette aussitôt à l'abri les choses précieuses : qu'on les enfouisse dans sol ou qu'on les dissimule bien dans les murs, du mieux que l'on pourra !

— Voilà qu'il arrive en France le grand Jean, ce gipon [760] qui bouffe du fer dur et des armes !

— Il fouille les maisons, furète et rapine tout ; et il remue la terre pour en retirer le butin ; et il torture ceux qui ne dévoilent pas leurs cachettes : pour sûr, je vous l'accorde, l'ignorant lui-même saurait !

— [765] Il arrache les testicules des hommes : la guerre fait à ce point tirer avec des cordes ! »

Beaucoup de gens se lamentaient sur le pauvre royaume. < Celui qui n'a pas d'argent ne peut pas se réjouir >.

Les gens ne purent cependant pas tout emporter : [770] personne ne peut déménager des demeures pleines.

Les orages ne font pas un tel bruit quand ils grondent, ni la mer ni le vent quand ils apportent le mauvais temps, que lui n'en menait en arrivant avec grand tapage : son cortège était celui du noir Lucifer. [775] Il y avait alors dans le pays, à cause de lui, une grande ébullition : il semblait que l'on voulût calfater des barques <sup>68</sup>.

<sup>68</sup> [776]. *Barcas pegare* : calfater un navire consiste à remplir les interstices de sa coque avec une étoupe fibreuse insérée à force et recouverte en-

747 Petra super petram plus non erit vlla relictā <sup>53</sup>  
Iuravit per me gallia tota ruet

749 Eschalfatus erat grossas faciendo menassas  
Et sua suzando testa gitabat aquas

751 Sed tamen ad verum non moy truffando per ipsum  
Principio multum quisque timebat eum

753 Contremuere omnes posquam iam fama vagatur <sup>54</sup>  
Per totam fransam guerra cruenta venit

755 Garagara fugiant gentes marmalha cridabat  
Presto suum saluet baggagiumque bonum

757 Illud per terras per muros vel lo soterret  
Vt melius poterit haclapet atque bene

759 Nam venit in fransam gram iannes ille giponus  
Qui durum ferrum mangiat arma simul

761 Maysones furnat sercans et cunta rapinat  
Et foygat terras pro retirare robas

763 Et lardat populum qui non secreta reuelat  
Quanus pro serto <sup>55</sup> nescius ipse sciat

765 Testiculos hominum derrabat siue colhonos  
Tantum cum cordis guerra tirare facit

767 Plorabant plures gentes de paupere regno  
☞ Qui caret argento se reiohyre nequit

<sup>53</sup> [747]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VI, folio XLVII verso : *Petra super petram uix una relictā remansit*.

<sup>54</sup> [753]. *Iam fama vagatur* : clause extraite de FOLENGO (Teofilo), *Macaronea*, 2/ 1520, livre VII, folio XLIX recto. La locution *fama vagatur* se rencontre aussi dans VIRGILE, *Énéide*, livre II, vers 17.

<sup>55</sup> [764]. Pour : *certo*.

suite d'un goudron bouillant fabriqué à partir d'un brai végétal (résine de pin, bouleau, etc.).

XV — L'armée impériale  
(deuxième quinzaine d'août 1536)

[777] Le camp [impérial] était vaste, pourvu de toutes les armes, fort bien équipé en matériel et en hommes qui avaient couru bien des guerres depuis longtemps : [780] à bien se battre personne n'était couard. Et il renfermait d'innombrables troupes de race teutonne qui ne redoutèrent jamais la mort violente. Jamais on ne vit une engeance aussi cruelle pour manger : le diable lui-même n'arriverait pas à les rassasier. [785] Ils assassinent le peuple, pillent et violent les vieilles. Hélas ! il ne règne aucune pitié ! tout le mal pullule !

[L'empereur] avait des genets<sup>69</sup> très légers, fort robustes, ainsi qu'un grand nombre de chevaux lombards qui volaient quasiment en courant sur leurs sabots : [790] un lièvre, je crois, aurait tout juste pu les suivre. Ils se cabraient quand la trompette sonnait et mordaient les gens avec leurs dents.

Il y avait une grande infanterie d'arquebusiers et de piquiers ; croyez-moi, elle triomphait ! [795] Elle paradait dans les camps la bande des lansquenets qui ne reculent jamais, grâce au vin. *Prosit !*<sup>70</sup> Ils buvaient le vin doux qui monte à la tête : celui qui ne picole pas assez ne peut pas guerroyer.

<sup>69</sup> [787]. *Laugeros geynetos* : le genet est un cheval de petite taille, de race espagnole.

<sup>70</sup> [797]. Arena utilise ici l'interjection provençale : *Dringo !* « Santé ! ».

- 769 Non potuere tamen tunc gentes omnia ferre  
Nemo domos plenas nettegiare potest
- 771 Non tantam brudam faciunt dum fulmina tronnant  
Nec mare nec ventus dum male tempus habent
- 773 Quam per gram maygram<sup>56</sup> braggam veniendo menabat  
Luciferi nigri tunc sua pompa fuit
- 775 Tunc erat in payso per eum fretaria grossa  
Semblabat barcas quando pegare volunt
- 777 Campus erat magnus garnitus de omnibus armis  
Fort bene aquippatus fustibus atque viris
- 779 Qui plures guerras vsarant tempore longo  
Ad bene battendum nemo cohardus erat
- 781 Et menat innumeras squadras de gente tudesca<sup>57</sup>  
Que mortem nunquam pertimuere<sup>58</sup> malam
- 783 Nunquam vista fuit gens tam crudelis ad escas<sup>59</sup>  
Ipse diablus eas non satiare potest
- 785 Sassinant populum raubant forsantque vielhas<sup>60</sup>  
Heu pietas nulla est pullulat omne malum
- 787 Laugeros vltra geynetos forte galhardos  
Lombardos plures atque tenebat equos
- 789 Qui quasi de pedibus hic demarchando volabant  
Vincere credo lepus vix potuisset eos

<sup>56</sup> [773]. Quoique conservé par l'édition italienne, *Maygram* ne se comprend pas ici avec *gram braggam* : probable corruption de *magnam*.

<sup>57</sup> [781]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VI, folio XLVII verso : *Qui menat innumeras squadras de gente todescha*.

<sup>58</sup> [782]. Forme contractée pour : *pertimuerunt*. Licence arénaïque car, en latin classique, *pertimeo* n'a pas de parfait.

<sup>59</sup> [783]. Vers imité de FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VI, folio XLVII verso : *Nunquam vista fuit gens tam crudelis ad arma*.

<sup>60</sup> [785]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VI, folio XLVII verso : *Sassinant homines robbant sforzant mulieres*.

Sa grosse avant-garde était très forte [800] et bien garnie aussi son arrière-garde. Il avait ici une nombreuse et puissante artillerie qui, en tirant, faisait de gros bourdonnements.

XVI — Le petit peuple fuit  
(août 1536)

[803] Le peuple s’effrayait fort, craignant sa fureur, et le fuyait d’un pas rapide [805] en portant sur le dos de gros paquets : tout homme malade se porte bien quand il faut fuir. Mon oncle maternel, le médecin Viallis, disait : « La peur fait naître de grands courages ».

On aurait vu des mères porter leurs petits enfants [810] dans leurs berceaux : elles en avaient mal aux bras et à la tête. Les femmes près d’accoucher mettaient alors au monde leurs nouveau-nés sur le bord des chemins<sup>71</sup> et la sage-femme ne leur portait pas assistance : ainsi la mort fauchait ces petits sans qu’ils eussent été baptisés<sup>72</sup>.

[815] Ils s’en allaient sur les hauteurs, recherchant des forêts élevées, des grottes obscures et aussi des rocs escarpés. Ils cher-

<sup>71</sup> [811-812]. Arena fait probablement référence, dans ce distique, à une parole de Jésus rapportée par trois évangélistes. Dans un discours à ses disciples, prévoyant une calamité à venir, Jésus leur annonce qu’ils devront fuir dans les montagnes et précise : « Malheur aux femmes qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! » (Évangiles de Matthieu, chapitre 24, verset 19 ; de Marc, chapitre 13, verset 17 ; et de Luc, chapitre 21, verset 23).

<sup>72</sup> [813-814]. Au temps d’Arena, la sage-femme assistait la parturiente durant l’accouchement ; elle était aussi chargée, en cas de naissance difficile et de risque vital pour l’enfant, de « l’ondoyer » c’est-à-dire de verser sur sa tête un peu d’eau bénite en prononçant la formule sacramentelle du baptême.

- 791 Se inartilhabant quando trompeta sonabat  
Mordeban gentes dentibus atque suis  
793 Darcabuteseris fuit infantataria magna  
Et de piqueris crede triumphus erat  
795 Lansaquanetorum per campos banda brauabat  
Qui propter vinum non reculare solent  
797 Lo dringo vinum de testa dulce bibebant  
Qui bene non churlat belligerare nequit  
799 Multum fortis erat sua lauanguardia grossa  
Et bene garnita reyria garda simul  
801 Et sibi magna fuit hic artilharia grandis  
Que desaparando<sup>61</sup> murmura magna dabat  
803 Fort sestonabat populus cregnendo furorem  
Et pedibus prestis resfugiebat eum  
805 Supra lesquinam magnos portando paquetos  
Quisque maladus homo tunc fugiendo valet  
807 Dicebat medicus lauonculus ille viallus  
Virtutes grossas suggerit ipse timor  
809 Vidisses matres infantes ferre petitos  
Brachia cum bressis testa dolebat eis  
811 Tempore de longo pregnantes et mulieres  
Per vicos natos tunc peperere suos  
813 La matrona sagax non succurrebat et illis  
Sic sine baptismo mors rapiebat eos  
815 Per montes ibant altos serquando forestos  
Baumas obscuras alta rocassa quoque

<sup>61</sup> [802]. Dans l’édition originale et l’édition italienne *desparrando* qu’il faut corriger ici *desparando* car le provençal et le languedocien connaissent les deux verbes : *despara* « tirer au canon » et *desparra* « disparaître » (vers 1996).

chaient des bois sombres ou des collines par lesquels très peu de gens pourraient trouver un passage. Alors la grotte des voleurs vient à propos : [820] les très mauvaises choses se tournent souvent en bonnes au moment opportun. Ils prenaient un doux repos avec les bêtes sauvages : la terre offrait à leurs côtes une couche dure. Ils enduraient les vents et les pluies et les grands froids ; l'accablante pauvreté les tuait souvent.

[825] Les Solliésins s'enfuyaient sur les crêtes, [où] il y a un bois obscur : elles sont administrées par la ville. Ils s'en vont de par les montagnes recherchant des cavernes : en temps de guerre les rochers creux plaisent bien. Ils ne craignent ni les tempêtes ou la pluie, ni le froid ou la chaleur, [830] ni les sangliers, ni l'animal féroce. Ils se dirigent là où le chemin est le plus raide : ils veulent alors habiter des monts inhospitaliers. S'ils trouvent quelque chose, ils mangent ; sinon, ils disent : « Patience ! » : il faut se stimuler quand la nécessité l'exige. [835] Il n'y a pas en ce monde de lieu plus sauvage : le pays de Provence est montueux<sup>73</sup>.

<sup>73</sup> [815-836]. Dans ce passage, ou bien Arena accentue le trait pour mieux faire valoir l'héroïsme quotidien de ses concitoyens, ou bien il manifeste une totale méconnaissance du pays : la seigneurie de Solliès consiste essentiellement en une vaste plaine bordée à l'ouest par les hauteurs du Matheron (400-500 m) et du Coudon (600 m) pour lesquelles on peut parler de *colles* ou de *montes*... mais pas de *montagnas* ou d'*alta rocassa*. Par ailleurs, l'été 1536 fut particulièrement ensoleillé et chaud, si bien que les habitants n'eurent pas à subir des vents, des pluies et de grands froids (*ventos, pluvias, frigora, tempestates*). Enfin, hormis les prolifiques sangliers, la région n'était pas envahie de bêtes sauvages et féroces (*bestis brutis, animal ferox*).

<sup>62</sup> [823]. La forme grammaticale normale eût été *patiebantur*. Arena traite ici, comme au vers 392, ce verbe déponent comme un verbe actif : mais, dans ce cas, la forme exacte aurait dû être *patiebant*.

- 817 Querebant boscos tenebrosos siue coletos  
Per quos rarus homo posset habere viam  
819 Tunc ad propositum venit espelunca latronum  
Ad punctum veniunt pessima sepe bonis  
821 Cum bestis brutis faciebant dulce repausum  
Ad costas durum terra cubile dabat  
823 Ventos et pluuias et frigora magna patibant<sup>62</sup>  
Paupertatis onus sepe tuabat eos  
825 Per la monteriam<sup>63</sup> fugiebant sollerientes  
Est nemus obscurum villa ministrat eam<sup>64</sup>  
827 Per las montagnas vadunt sercando cauernas<sup>65</sup>  
Tempore guerrarum saxa cauata placent  
829 Non tempestates pluuiam non frigora caldum

<sup>63</sup> [825]. Dans l'édition originale et celle de Toulouse : *monreriam*, terme inconnu tant du latin classique que de la basse latinité. L'édition italienne adopte ce *monreriam* comme désignant « la foresta di Montrieux »... mais la forêt de Montrieux est fort éloignée de Solliès et il y a bien d'autres massifs boisés entre ces deux lieux ; par ailleurs, la chartreuse de Montrieux était alors nommée *Cartusia Montis Rivi*, du nom du *Rivus frigidus* qui irrigue l'endroit ; enfin, il est dit au vers suivant que la *monreriam* est un bois obscur administré par la ville de Solliès. Il paraît préférable de substituer la leçon *monteriam*, conformément à Du Cange qui donne *montaria* pour *montea* ou *monteia* « montée » et au provençal *mountareno* qui présente le même sens : la *monteria* désigne alors les hauteurs immédiatement avoisinantes.

<sup>64</sup> [826]. *Eam* et non point *eum* car ce pronom se rapporte à *monteriam*.

<sup>65</sup> [827]. En quelques vers, Arena utilise trois termes différents pour désigner les abris rocheux : 1° *bauma* (vers 816), du provençal *baumu* ou *baum* ; 2° *espelunca* (vers 819), du provençal *espelucu* dérivé du latin *spelunca* ; et 3° *cauerna* (vers 827), terme latin passé dans le français (« caverne ») et le provençal (languedocien *cavernu* ou gascon *cauerno*).

Mais, je le dirai à qui voudra entendre, ils ne fuyaient pas sans cause : chacun détalait devant la peste<sup>74</sup>. En effet, [l'empereur] maltraite fort les gens et les accable : [840] le Turc ne leur fait pas autant de mal. [L'empereur] fit de nombreuses guerres et y obtint la victoire... plus par chance que par sagesse. Combien il a escroqué... hélas ! personne ne pourrait le dire : il a des griffes plus longues que celles du diable. [845] En guise d'armées, il traîne toujours avec lui une meute de voyous pleine et débordante de tous les vices : jamais on ne vit une si perverse canaille ; ils commettent tous les forfaits, sans craindre Dieu. Il convient d'exécuter au plus vite ces larrons [850] qu'il faut, à bon droit, tuer à cause de tous leurs vices. La nature ne supporte pas les mœurs de l'homme criminel : ils commettaient trop de crimes contre nature.

<sup>74</sup> [838]. Voir le glossaire au mot *maletostensum*.

<sup>66</sup> [830]. En latin classique, l'accusatif de *animal* est *animal*. Arena utilise ici la forme primitive *animale*, non totalement oubliée puisque, en latin classique, *animal* reste parissyllabique.

<sup>67</sup> [831]. Dans ce passage (vers 825-832), tous les verbes concernant les Sollésiens (*Sollerienses*) sont au pluriel (*fugiebant... vadunt... metuunt... volunt*) : même si *tenditur* peut se comprendre, on attendrait plutôt ici *tenduntur*.

<sup>68</sup> [829-833]. Les vers 829-833 sont imités de FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XV, folio CI verso : *In qua parte via est magis aspera: tenditur illuc. / Non curant spinas: non curant saxa: zapellos. / Non tempestates: pluuias: non frigora: caldum. / Non apros: tigres: ursos: animalia quaeque. / Si retrouvant mangiant: si non patientia dicunt.*

<sup>69</sup> [835]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XV, folio CI verso : *Non locus in mundo magis est syluaticus isto.*

- Apros nec metuunt non animale<sup>66</sup> ferox  
 831 In qua parte via est magis aspera tenditur<sup>67</sup> illuc  
 Maluaysos montes tunc habitare volunt  
 833 Si trouant mangeant si non paciencia dicunt<sup>68</sup>  
 Seque iuuare decet quando necesse venit  
 835 Non locus in mundo magis est siluaticus illo<sup>69</sup>  
 Patria prouense monticuloza manet  
 837 Sed tibi vis<sup>70</sup> dicam fugiebant non sine causa  
 Lou maletostensum prendere quisque fugit  
 839 Tresmale nam tractat las gentes atque retractat  
 Illis lou turgus non mala tanta facit  
 841 Pluribus in guerris fuit et victoria secum  
 Plus fortunatus quam sapientus adest  
 843 Quantum croquignet heu nullus dicere posset  
 Arpas plus longuas quam lo diablus habet  
 845 Est sibi continue pro guerris tappa malorum  
 Omnibus in vicijs plena replena malis  
 847 Nonquam vista fuit tantum peruersa canaia<sup>71</sup>  
 Omne scelus faciunt non metuendo deum  
 849 Qui pro tot vitijs sunt pro ratione tuandi  
 Presto malos homines iustitiare decet  
 851 Non patitur mores hominis natura nephandi<sup>72</sup>  
 Contra naturam crimina plura dabant

<sup>70</sup> [837]. L'expression complète eût été : *si vis...* à moins qu'il ne faille lire *sis*, contraction habituelle de *si vis*.

<sup>71</sup> [847]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XI, folio LXXIII recto : *Nunquam vista fuit tantum peruersa canaia*. Rémi Belleau écrira : *Nunquam visa fuit canailla brigandior illa* (*Œuvres complètes*, volume I, *Dictamen metrificum*, page 125).

<sup>72</sup> [851]. Vers pris dans FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre IV, folio XXXI recto.



XVII — La rapine  
(août 1536)

[853] < De nombreux Niçois s'adonnèrent à la rapine > ainsi que des Génois — braves gens, la France le sait<sup>75</sup> ! [855] Ils emportèrent nos affaires à Gênes et à Nice : Nice transporta par mer et par terre tout ce qu'elle avait volé ; les Génois emportèrent illégalement beaucoup de choses dans de grosses barques et des galères. Ils n'inventoriaient rien quand ils pillaient les biens [860] et s'appropriaient sans peine un gras butin. Mais qu'ils soient bien assurés — autant que de mourir<sup>76</sup> — qu'un jour la Provence les punira. Virgile a dit : « Il demeure gravé au fond de l'esprit le jugement de Pâris » ; celui qui est lésé ressent de la haine. [865] La fortune ne sourit pas longtemps aux mêmes et s'est souvent retournée contre eux. Qu'ils se disent : « Cela ne peut plus tarder encore longtemps... »

Nous les vaincrons, n'en doutons pas. Nous les étrillerons par la tête et par les côtes<sup>77</sup> [870] jusqu'à la mort, et qu'ils aient restitué nos biens. Et ils auront beau clamer : « Provence, épargne-nous ! nous te demandons pardon, prends tout ce que nous avons ! Laisse-nous la vie sauve ; cela nous culpabilise à mort d'avoir dérobé vos biens »... [875] alors notre Provence, qui fut

<sup>75</sup> [854]. Arena évoque probablement ici la révolte de la république de Gênes contre les Français et la trahison d'Andrea Doria en 1528 (cf. *Ad suos compagnones studiantes*, vers 295-320).

<sup>76</sup> [861]. Dans le texte latin : *de morte morire*, « mourir de la mort », pléonisme.

<sup>77</sup> [869]. *Per caput et costas* : nouvelle expression fort pittoresque qui succède au *per corpus et aures* des vers 137, 155 et 1581.

- 853 ☞ Plures nissardi venerunt ad la rapinam  
Adque ginouesi gens bona fransa sapit
- 855 Nostrum baggagium<sup>73</sup> genuam nissamque tirarunt  
Per mare per terram nissa robando tirat
- 857 Per grossas barcas genuenses atque galeras  
Plurima portarunt cum ratione mala
- 859 Inuentarisabant nil bona quando robabant  
Absque labore sibi grassa butina crocant
- 861 Sed bene sint certi tanquam de morte morire  
Quod prouensa illos puniet vna dies<sup>74</sup>
- 863 Vergilius dixit manet alta mente repostum<sup>75</sup>  
Iudicium paridis<sup>76</sup> qui mala prendit odit
- 865 Firma manet minime semper fortuna per ipsos  
Et contra met eos<sup>77</sup> sepe reuersa fuit
- 867 Non tardare potest plus pensent tempore longo  
Deuincemus eos absque dutare ryem
- 869 Per caput et costas nos charpinabimus illos  
Vsque ad la mortem:restituentque bona
- 871 Et bene clamabunt nobis prouincia parce  
Perdonem petimus cunctaque nostra cape
- 873 Escampa nobis personas siue la vitam  
Nos greuat ad mortem vestra robasse bona

<sup>73</sup> [855]. Il faut sous-entendre, ici, *ad*.

<sup>74</sup> [862]. Coquille probable : la date se marque par l'ablatif (*una die*).

<sup>75</sup> [863]. Forme équivalente pour : *repositum*.

<sup>76</sup> [864]. Extrait de Virgile, *Énéide*, livre I, vers 26-27 : *Manet alta mente repostum / Iudicium Paridis*.

<sup>77</sup> [866]. Dans l'édition originale : *met eos*. Construction fort peu orthodoxe puisque, en latin classique, *met* est une particule toujours accolée à la fin des pronoms personnels.

blessée et excessivement mise à sac, répondra du tac au tac : « Ribau de Nice, tais-toi ! Maintenant la Provence te traitera comme tu l'as traitée... en charriant du butin ! Quoi qu'elle te vole, elle ne te lèsera pas à tort [880] car tu détiens de grandes richesses qui lui appartiennent. » La rumeur dit : « Ne te fais pas un manteau de fourrure de la gent niçoise, cela t'apportera peu de chaleur. »

Ma muse ne peut raconter combien de maux aura déjà semé partout ce roi espagnol : [885] il ne mérite guère d'être appelé empereur et après sa mort il aura belle réputation dans les chroniques.

### XVIII — L'Église humiliée (août 1536)

[887] Le prince qui désire obtenir le Saint-Empire doit soumettre tous les pays par la force et se rendre maître du monde par sa puissance, [890] par des guerres justes, sans rien mettre à sac. Il est tenu de faire croître la Foi, de défendre les saintes églises, d'observer un à un les commandements de Dieu : « Tu ne voleras pas » ordonnent les préceptes divins, « Aime ton prochain de tout ton cœur »... [895] Qu'il a mal observé cela de par le monde en ce moment l'empereur en s'avancant à travers divers pays !

Il avait vaincu, durant ses guerres, avec l'aide de Dieu, le royaume de Tunis qui ne veut pas être fidèle [au Christ] ainsi que de nombreuses villes et des places-fortes pleines de richesses [900] que le roi-sultan possède contre nous. Mais ensuite il lui

<sup>78</sup> [877]. Dans l'édition originale *miuabit*, verbe inconnu du latin classique ; en supposant le mauvais positionnement du caractère *u*, on restitue *minabit*. L'édition de Toulouse et l'édition italienne ont préféré *menabit*, changement de verbe qui n'est pas ici nécessaire.

- 875 Tunc respondebit subito prouincia nostra  
Que blessata fuit saquegiata nimis  
877 Nissa ribalda tace nunc te prouensa minabit <sup>78</sup>  
Vt tratastis eam carregiando robas  
879 Quanuis te raubet non te blessabit atortum  
Nam de prouensa tu bona magna tenes  
881 Non tibi pelliciam facias de gente nicena  
Fama canit modici causa calor erit  
883 Quot mala per paysos omnes iam fecerit iste  
Rex espagnolus musa referre nequit  
885 Induperatorus dici vix ipse meritat  
Et post sa mortem ben cranicatus erit  
887 Omnes per forsam debet deuincere terras  
Imperium sanctum prinsus habere volens  
889 Et dominum mundi per vim se rendere debet  
Per iustas guerras saquegiando nihil  
891 Augmentare fidem sacras defendere gleysas  
Hunc seruare decet singula iussa dei  
893 Non furtum facies cantant precepta tonantis <sup>79</sup>  
Vicinum toto dilige corde tuum  
895 Quod male seruauit per mondu tempore nostro  
Per varios paysos imperelactor iens  
897 Regnum de tunnis quod non vult esse fidele  
Et plures villas castraque plena bonis  
899 Que rex saudanus contra nos possidet illa  
Vicerat in guerris auxiliante <sup>80</sup> deo

<sup>79</sup> [893]. *Tonans* est une des nombreuses épicleses de Jupiter. Le qualificatif a été très rarement appliqué au Dieu des chrétiens, et seulement par métaphore poétique.

<sup>80</sup> [900]. Dans l'édition originale *auxiante*, mais cette syncope est de toute évidence une faute de composition typographique car il faut bien *auxiliante* pour que le vers soit un pentamètre.

rendit volontiers son royaume et les laissa même libres de vivre à leur manière. D'un tel chien<sup>78</sup> il se fit par la suite l'ami : une seule bête [malade] contamine tout le troupeau. [905] Et il préféra soumettre les Turcs à l'impôt plutôt que de les ramener à la sainte Foi en Christ.

Ô bonne sainte Foi, je le demande, que le Christ te gouverne ! < Ils te nuisent ceux qu'il faut régénérer<sup>79</sup> >. Un pays se porte mal quand de la fumée sort de ceux [910] qui auraient dû donner des lumières bien claires. Oh ! qu'il soit maudit l'homme qui ne sait pas reconnaître le Christ ni Lui rendre grâce quand Il le reconforte !

Et de plus son camp enragé de race teutonne, qu'il a conduit avec lui pour faire le mal, [915] peuple maudit, transforme les églises en étables ou en latrines du cul<sup>80</sup>, au mépris de Dieu. Ces voyous n'ont cure d'entendre les saintes messes, n'estimant pas bonnes les cérémonies de l'Église et jetant souvent à terre le corps du Christ. [920] Ils sont, plus que les juifs, une canaille hypocrite envers Dieu. Dans la grande église Saint-Sauveur à Aix, ils trouvèrent tous les objets sacrés du culte, toutes les reliques, les patènes et un grand butin, des calices d'argent ainsi que les corps des saints. [925] Ils découvrirent également la bienheureuse custode du Christ qui renfermait l'hostie sacrée [du corps] de Dieu. Cela n'empêcha pas un luthérien de race teutonne de la piétiner par terre. Mais l'empereur le fit ensuite pendre [930] par le cou quand il le trouva : je l'ai vu moi-même balancé par les vents ; la corde le tenait bien attaché<sup>81</sup>.

<sup>78</sup> [903]. *De tali chino* : « Chien ! » est l'injure latine suprême.

<sup>79</sup> [908]. Le sens de cette phrase reste quelque peu obscur...

<sup>80</sup> [916]. Traduction littérale de la locution scatologique : *latrinas culi*.

<sup>81</sup> [932]. Arena précise *per caput et costas*, « par la tête et les côtes » : le supplicié était pendu par le cou et ses bras étaient liés autour de son torse.

- 901 Illi post voluit regnum tornare libenter  
Et sinit hos etiam viuere more suo
- 903 De tali chino se rursus fecit amicum  
Vna pecus pecudis<sup>81</sup> inficit omne pecus<sup>82</sup>
- 905 Et magis ad turcos voluit pausare tributa  
Quam christi sanctam multiplicare fidem
- 907 O bona sancta fides te christus queso gubernet<sup>83</sup>  
☞ Te gastant aliqui quos reparare decet
- 909 Se male paysus habet cum fumus sortit ab illis  
Qui bene debuerant lumina clara dare
- 911 O male dictus homo qui nescit noscere christum  
Rendere nec grates quando remontat eum
- 913 Atque suus campus furiens de gente tudesca  
Quem secum duxit pro faciendo malum
- 915 Establum<sup>84</sup> faciunt de gleysis gens mala dicta  
Latrinas culi mespriando deum
- 917 Missas non curant sacras audire ribaldi  
Officium templi non reputando bonum
- 919 Et corpus christi per terram sepe gitando  
Sunt plusquam iudei falsa canalha deo
- 921 In grandi gleysa sanct saluatoris aquensis  
Atrobbauerunt omnia sacra dei

<sup>81</sup> [904]. On attendrait plutôt ici *pecoris*.

<sup>82</sup> [904]. Proverbe latin, d'attribution incertaine, le plus souvent cité sous la forme *Morbida facta pecus totum corrumpit ovile*. Cité dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 662 : *Una malada pecus inficit omne pecus*.

<sup>83</sup> [907]. Pour la clause *te Christus queso gubernet*, cf. également ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 599.

<sup>84</sup> [915]. L'accusatif pluriel *establa* s'accorderait mieux avec *gleysis* et *latrinas*.

[L'empereur] rechercha beaucoup l'archevêque d'Aix, Filholi, voulant lui restituer — n'est-ce pas ?! — l'argent [935] qu'il avait trouvé dans des bourses ou des caches secrètes en fouillant avec des pics<sup>82</sup> les temples sacrés de Dieu : il n'eut cure de la crosse, mais il convoitait la mitre, embellie de tant de pierres précieuses en l'honneur de Dieu ; il lui demanda aussi les beaux anneaux d'or [940] qu'il portait aux doigts en célébrant les offices ; il voulait recevoir sa sainte bénédiction, en se confessant à lui pour qu'il lui remette toutes ses fautes. Il voulait enfin rencontrer l'archidiacre de Saint-Sauveur<sup>83</sup> qui fait grande réjouissance en rigolant bien. [945] En se retirant, il laissa de saintes reliques au [monastère] Sainte-Claire<sup>84</sup>. Ces événements notoires demeurent écrits.

XIX — Les Provençaux résistent  
(août 1536)

[947] Il faut aussi parler des autochtones fort vaillants < qui lui livrèrent aussitôt des combats sanglants >. Car après que le

<sup>82</sup> [936]. *Ferris*, « avec des fers » : synecdoque pour désigner des outils métalliques.

<sup>83</sup> [943]. Jean Rascas, fils de François seigneur de Bagarris et conseiller au parlement.

<sup>84</sup> [945-946]. Phrase ambiguë : on pourrait penser que l'empereur ait voulu restituer des reliques volées... mais il y a plutôt là une allusion ironique — *reliquias sacras* — aux viscères d'Antonio de Leiva que l'empereur laissa au monastère de Sainte-Claire après l'embaumement du corps en vue de son transfert en Italie pour être inhumé dans l'église Saint-Denis de Milan (voir les vers 1735-1736).

- 923 Omnes reliquias paces<sup>85</sup> et grande butinum  
Tassas argenti corpora sancta quoque  
925 Atque reperta fuit felix custodia christi  
Ac erat intus eam ostia<sup>86</sup> sacra dei  
927 Sed tamen hanc vnus lutherus de gente tudesca  
Per terram pedibus trappegiauit eam<sup>87</sup>  
929 Imperelatorus sed post suspendere fecit  
Illum:per collum quando trobauit eum  
931 Ipse ego tunc illum vidi ventare per auras  
Per caput et costas corda regebat eum  
933 Filholum dominum valde sercauit aquensem  
Argentos illi rendere nempe volens  
935 Quos intra bursas seu per secreta trobauit  
Ferris foygando templa sacrata dei  
937 Crossam non curat sed mitram vellet habere  
Que tot habet lapides pro reuerendo deum  
939 Auratos etiam bellos mandat anellos  
Quos tenet in digitis sacrificando deo  
941 Sa binedissonem cupiebat prendere sanctam  
Se confessando cuncta remitat ei  
943 Et larchidiacum de sanct saluayre volebat  
Qui bene gram cheriam se rigolando facit  
945 Reliquias sacras layssauit quando recessit  
Ad sanctam claram scripta notanda manent  
947 Sed memorare decet paysanos forte valentes  
☞ Qui sibi fecerunt bella cruenta cito

<sup>85</sup> [923]. Ce substantif apparaît dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 76, au même sens, mais celui-ci n'a pas été interprété ainsi par la traductrice.

<sup>86</sup> [926]. Pour : *hostia*.

<sup>87</sup> [928]. Ici *eam* fait double emploi avec le *hanc* du vers précédent.

roi d'Espagne fût arrivé en ce pays, [950] faisant tout le mal possible à tout le monde, le peuple des campagnes tint au plus vite ses assemblées<sup>85</sup> : en temps de guerre tout un chacun était réfléchi. Alors, pour apporter un grand secours à la France, tous voulaient mourir pour son roi. [955] À cause de Vous, ô Roi, le petit peuple souffrait beaucoup en prenant de bon gré les armes contre les Espagnols.

Tous les autochtones, forts et braves, qui Vous aiment depuis toujours de tout leur cœur, leur opposèrent une guerre à mort, en des combats acharnés<sup>86</sup>. [960] Contre les Espagnols, ils se battent rudement ; le campagnard se rue en avant, tête baissée : il abaisse la visière sans regarder en arrière. Il ne se soucie pas de ressembler à un escargot<sup>87</sup> : il expose ses jambes et tout son corps. [965] De plus, avec de bonnes frondes en corde ils lançaient des cailloux et on aurait également vu leurs mains projeter des pierres... D'aucuns portaient une épée très rouillée qui jusque-là n'avait jamais vu le Soleil. En tirant bien à l'arquebuse, ils faisaient souvent le ménage<sup>88</sup> : [970] les habitants des campagnes faisaient merveille avec leurs armes et, quand les armes manquaient, ils besognaient avec les poings et les pieds : en s'étripant ainsi, ils triomphaient souvent. Ils donnaient des coups sur la tête ou les cheveux et envoyaient des crochets<sup>89</sup> en

<sup>85</sup> [951]. Arena utilise le mot latin *synagoga* qui, ici, ne désigne pas le lieu de culte des Juifs mais est pris en son sens strict selon l'étymologie grecque : σύν ἄγειν, « aller ensemble, se réunir ».

<sup>86</sup> [959]. Arena utilise ici l'ablatif absolu *Marte furente*, « Mars en furie », que l'on trouve chez quelques poètes italiens du xvi<sup>e</sup> siècle et notamment chez Teofilo Folengo, dans sa *Moschaea*, livre I, folio 242 recto : *Nosco animum fortis Marte furente ducis*.

<sup>87</sup> [963]. C'est-à-dire : il ne revêt pas une armure entière l'enveloppant comme un escargot dans sa coquille.

- 949 Nam posquam patriam rex arribauit ad istam  
Despagna faciens omnibus omne malum  
951 Rustica progenies tenuit cito sa sinagogam  
Tempore guerrarum saggius omnis erat  
953 Ad fransam totum pro tunc donare secorsum  
Omnes pro franco rege morire volunt  
955 Propter vos regem valde marmalha dolebat  
Contra espagnolos arma mouendo lubens  
957 Omnes paysani poyssantes atque valentes  
Qui vos de toto pectore semper amant  
959 Mortalem guerram dreysarunt marte furente  
Contra espagnolos ferrea bella mouent  
961 Testam bayssatam paysanus polsat auantem  
Viseriam bayssat respiciendo nihil  
963 De limassono non curat prendere formam  
Arriscat gambas corpus et omne suum  
965 Atque bonis frondis cordarum saxa gitabant  
Vidisses petras atque tirare manus  
967 Espasam valde roylhosam quisque ferebat  
Que nunquam solem viderat vsque modo  
969 Arcabutando bene faciebant sepe bugadam  
Rustica progenies arma fogare facit  
971 Armaque cum desunt pugnis pedibusque bisognant  
Se charpinando sepe triumphus erat  
973 Safarnellabant per testam siue capillos  
Et soto barbatas forte frepando dabant

<sup>88</sup> [969]. Arena utilise plus précisément ici le substantif d'origine provençale *bugada* : « la lessive ».

<sup>89</sup> [974]. *Soto barbatas* : littéralement, « coup sous la barbe », ou coup porté avec le poing, de bas en haut, sous le menton. Dans le langage de la boxe : *uppercut*.



frappant bien fort. [975] Les Espagnols refusaient de crier : « Vive la France ! »... mais l'autochtone le leur faisait bien dire ! Ils s'exposaient à de fort grands risques, en refusant de craindre la mort : il est bon à la guerre l'homme qui n'a pas peur. Ils aventuraient leurs personnes sans [la protection des] chevaux : [980] ils voulaient courir de leurs propres jambes<sup>90</sup>, n'est-ce pas ?

La Provence mobilisa mille escadrons valeureux qui encerclaient tout le camp [espagnol]. Ils se réunissaient habituellement en grandes troupes, de six cents et de mille fantassins. [985] Serrant bien les rangs quand le temps ou l'action le commandaient, toujours tous animés d'un bon courage, ils juraient tous de ne jamais abandonner leur compagnie : la promesse sacrée était donnée de compagnon à compagnon.

Ils allaient par les monts, les bois ou les collines ; [990] leurs yeux veillaient nuit et jour ; ils avaient toujours, dans leurs repaires, les oreilles dressées afin que la proie puisse tomber dans leurs pièges. Ils étaient des veilleurs attentifs<sup>91</sup> et se taisaient.

S'ils pouvaient détrousser quelques hommes, — [995] quand des soldats rôdaient à l'extérieur du camp ou s'en écartaient un peu de nuit comme de jour, et aussi quand à cause de la faim ils allaient au ravitaillement en mettant à sac nos riches bastides, — les autochtones les renvoyaient au diable. [1000] Souvent, quand ils le pouvaient, ils les précipitaient cul par-dessus tête du haut des rochers : le pays se réjouissait quand on les mettait en pièces. Et on leur flanquait des coups sur le museau et des baffes dans la figure : leurs joues<sup>92</sup> en étaient douloureuses !

<sup>90</sup> [980]. On dit plutôt, aujourd'hui, « voler de ses propres ailes » pour exprimer l'idée de n'avoir besoin de personne.

<sup>91</sup> [993]. L'expression *vigiles intentique* forme hendiadys.

<sup>92</sup> [1004]. Dans le texte latin, *gauta* « la joue » : synecdoque, le singulier étant mis pour le pluriel.

- 975 Dicere nolebant spagnoli francia viuat  
Sed bene paysanus dicere fecit eis  
977 Fort se arriscabant nolendo cregnere mortem  
Est homo per guerras absque timore bonus  
979 Auenturabant personas sensa caualhis  
De proprijs gambis currere nempe volunt  
981 Fecit scadrones prouincia mille valentes  
Et circum sirca<sup>88</sup> campus habebat eos  
983 Per grandes troppas se accompagnare solebant  
Sex centum peditum milleque troppa fuit  
985 Se bene serrando cum tempus postulat aut res<sup>89</sup>  
Omnes corragium semper habendo bonum  
987 Iurabant omnes compagnam nemo relinquet  
Per socios socijs est data sancta fides  
989 Ibant per montes per boscos siue coletos  
Velhabant oculi nocte dieque sui  
991 Aurelhas drictas per campos semper habebant  
Posset vt in casses preda venire suos  
993 Estabant vigiles intentique ora tenebant<sup>90</sup>  
Si possent aliquos destrociare viros  
995 Quando varalhabant saldati deforo<sup>91</sup> campum

<sup>88</sup> [982]. Pour : *circa*.

<sup>89</sup> [985]. La clause *cum tempus postulat aut res*, qui apparaît également au vers 2273, est une réminiscence de Caton, *Disticha moralia*, livre II, distique v : *Fac sumptum propere cum res desiderat ipsa / Dandum etenim est aliquid cum tempus postulat aut res*. On la retrouve chez ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 573, 1247.

<sup>90</sup> [993]. La clause *intentique ora tenebant* se lit dans VIRGILE, *Énéide*, livre II, vers 1 ; l'expression *ora tenebant* se trouve encore au livre XI, vers 121.

<sup>91</sup> [995]. Dans l'édition originale : *saldatideforo*. Cette coquille doit être corrigée *saldati deforo* (édition de Toulouse) et non *saldati de foro* (édition italienne) car, si l'adverbe latin est *foras*, il est bien *deforo* en provençal.

[1005] Les indigènes détroussaient tout le monde partout : chez eux personne n'était alors bien en sûreté. Quand les autochtones capturaient des soldats, cette prise fâcheuse marquait la fin de leur vie. Ils n'allaient jamais porter des nouvelles aux autres : [1010] < un homme mort ne parle plus jamais >. Ils voulaient alors tuer tous ces Espagnols qui grondaient contre la France en la dévastant. Mais, croyez-moi, ils accordaient plus de prix aux chevaux qu'aux hommes : autant que possible, personne ne tuait les chevaux.

[1015] Et bien qu'ils eussent imploré d'une voix humble au moment opportun : « Frères campagnards, que la guerre soit bonne, bonne ; ô doux compagnons, ô vous enfants du Christ, épargnez-nous maintenant : Dieu lui-même l'ordonne ainsi ; vous pouvez seulement nous détrousser, si vous respectez le droit : [1020] après le combat, personne ne doit tuer des hommes »... les Provençaux leur répondaient alors, en frappant fort : « Dites plutôt “une bonne mort”, je vous prie, et non “une bonne guerre” ! Qui vous a envoyés voler nos poules ? Vous devenez des voleurs quand vous dérobez nos biens. [1025] Les soldats vont à la guerre pour y mourir ; nous voulons vous trancher la gorge avec nos épées. » — « À mort ! à mort ! » criait chaque habitant : ils voulaient couper le cou à tous avec leurs épées. Ils

<sup>92</sup> [1017]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XVI, folio CVIII verso : *O dulces socii. ut vos de semine christi*.

<sup>93</sup> [1026]. Cette clause se retrouve, sous la forme *ense copare gulam*, dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 78.

<sup>94</sup> [1035]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XVII, folio CXVIII recto : *Non pietas ualet hic: non perdonanza cridentes*.

<sup>95</sup> [1039]. On trouve, chez FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, plusieurs mentions des *mandrictos* et *reuersos* : *Mandrittos tirat: stoccatas: atque rouersos* (livre VIII, folio LVI verso) ; *uibrando roversum* (livre VIII, folio LVIII

Seu sescartabant note dieque parum  
 997 Adque famem propter quando ad forragia vadunt  
 Nostras bastidas saquegiando richas  
 999 Alla diablesco paysani les remenabant  
 De capite in terram sepe virando pedes  
 1001 Les derrocabant per baussos quando potebbant  
 Gaudebat paysus dum retalhabat eos  
 1003 Et pauficabant morratas atque sofletos  
 Illis per faciem gauta dolebat eis  
 1005 Omnes paysani destrossant vndique gentes  
 In patria nullus tunc bene tutus erat  
 1007 Saldatos aliquos paysani quando pilhabant  
 Finis erat vite priza fachosa sue  
 1009 Non ibant alijs vnquam portare nouellas  
 ☞ Mortus homo nunquam parlat in ore suo  
 1011 Omnes despagna tunc amassare volebant  
 Qui contra fransam borbolhiando renant  
 1013 Sed plusquam homines preciabant crede caualhos  
 In quanttum poterat nemo tuabat equos  
 1015 Et licet ad tempus cum dulci voce cridarent  
 Fratres paysani sit bona guerra bona  
 1017 O socij dulces o vos de semine christi <sup>92</sup>  
 Parcite nunc nobis sic deus ipse iubet  
 1019 Destrossare decet nos tamtum iura sequendo  
 Post furiam debet nemo necare viros  
 1021 Tunc respondebant paysani forte frepando  
 Mors bona dicatis non bona guerra precor  
 1023 Qui vos mandauit gallinas prendere nostras  
 Estis layrones nostra robando bona

verso) ; *mandritum uibrat* (livre XII, folio LXXXIII verso) ; *mandritto: atque rouersos* (livre XIV, folio XCVII verso).

ne voulaient pas tenir des gens d'armes à leur merci : [1030] ils les envoyaient tout de suite voir Dieu. Ils donnaient mille coups de couteau quand ils tuaient un ennemi : ce fut un spectacle navrant. Puis ils partageaient entre eux un grand butin : on aurait vu chacun retirer sa part... [1035] La pitié n'a pas cours ici, elle n'absout pas ceux qui crient « Pardon ! », la mort les appelant aussitôt vers le néant.

Ici, n'est-ce pas, l'on sait manier toute sorte d'armes. Tous portent de longues épées à la ceinture ; ils balancent des coups tranchants et des revers, [1040] ils portent de rudes estocades sans faiblir. Ils tranchent têtes et bras, et les jambes et les mains : personne n'osait parler de pitié. Ils acceptèrent d'épargner parfois quelques soldats : l'armée populaire exauce un peu les prières.

[1045] Le camp [espagnol] était alors si épouvanté de toutes parts que, pour ainsi dire, la merde leur coulait dans les braies<sup>93</sup>. Nos Provençaux capturaient des fantassins dans leur camp, et jusque dans leurs cabanes, sans rien redouter. Et quand l'Espagne rétablissait de nouveau des fours [1050] et des moulins pour moudre ses blés, alors, par la force, notre pays les détruisait sauvagement et emportait au loin tous les instruments de travail. Ils mettaient souvent la main sur des bourses remplies d'argent qui les rendaient ivres de joie. [1055] Les villageois portaient des habits de velours : la gent campagnarde était tout entière devenue noble<sup>94</sup>. Assurément, notre Provence fit des exploits : < la gloire en revient à nos villageois >.

On coupait sa route par l'épée à celui qui passait par des endroits hostiles : [1060] il rencontrait le malheur celui qui ne connaissait que le bonheur.

<sup>93</sup> [1046]. Traduction littérale de *per brayhas merda colabat eis*.

<sup>94</sup> [1055-1056]. En cette première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, le velours était un tissu de grand prix réservé aux seuls gens fortunés.

- 1025 Militiam vadunt gensdarme pro moriendo  
Nos volumus vestras ense copare gulas<sup>93</sup>
- 1027 Ad mortem mortem paysanus quisque cridabat  
Ensibus ad totos colla copare volunt
- 1029 Prendere gendarmas non a mercesse volebant  
Mandabant illos presto videre deum
- 1031 Mille cotellatas donabant quando tuabant  
Vnam gendarmam res miseranda fuit
- 1033 Postea partebant inter se grande butinum  
Vidisses partem quenque tirare suam
- 1035 Non valet hic pietas non perdonansa cridantes<sup>94</sup>  
Subleuat ad nihilum morte vocante cito
- 1037 Hic genus omne sciunt armorum nempe menare  
Espasas longuas ad latus omnis habet
- 1039 Mandictos vibrant fidentes atque reuersos<sup>95</sup>  
Estocatas passant sensa falhire redas
- 1041 Testas et brassos talhant gambasque manusque  
Audebat nullus de pietate loqui
- 1043 Militibus certe voluerunt parcere paucis  
Exaudit modicum rustica guerra preces
- 1045 Expauorditus tam tunc erat vndique campus  
Quod quasi per brayhas merda colabat eis
- 1047 Ad campum pedites capiebant vsque cabannas  
Nostri paysani sensa timere renum
- 1049 Et quanuis furnos iterum lespagna redreysset  
Atque molendina blada molendo<sup>96</sup> sua
- 1051 Per vim post paysus rumpit crudeliter illos  
Auticios omnes et remouendo procul
- 1053 Bursas garnitas argento sepe gafabant

<sup>96</sup> [1050]. On attendrait ici plus logiquement l'accusatif *molendum*, « pour moudre ».

« Toi aussi, fais pareil aux autochtones ! » criait l’Espagne, « N’épargne personne quand tu peux tuer : tue, tue ces vilains <sup>95</sup>, traître canaille. Que personne ne les épargne par amour de Dieu, je le demande ! [1065] En guerroyant, il faut n’en prendre aucun à notre merci : que nos armes ensanglantées tuent tous les habitants ! Quand les vilains peuvent capturer nos soldats, eux-mêmes nous envoient prestement voir Dieu : ils ne veulent prendre aucun combattant à rançon. [1070] Il n’est pas encore à propos de parler de pitié. »

Les soldats [espagnols] raffolaient plus de la mort que de tout le reste : ils aimaient le carnage plus que des bourreaux. Mais cependant, à la vérité, ils ne tuaient pas toujours les indigènes : leur plus grande activité fut de les rançonner. [1075] Ils leur arrachaient les testicules du ventre ; ils liaient bien solidement leur tête avec des cordes : la corde les tenait pendus, les pieds au-dessus d’un foyer et la flamme leur brûlait la plante des pieds.

[L’Espagne priait :] « Des mains de ces vilains que Dieu nous protège tous ; [1080] ils tuent les gens sans raison. Que les soldats redoutent les campagnards, s’ils me croient : qu’il ne se rende pas à eux celui qui peut reculer. Que l’on ne mette nulle confiance en eux en ces temps-ci : aujourd’hui ils ne craignent pas de rompre les accords passés avec nos soldats. [1085] Les Anciens emportèrent la probité au Paradis : maintenant tout le monde pour ainsi dire est malhonnête. »

Chez les soldats [espagnols] régnait une fort bonne conduite : après les combats personne n’était mis à mort et tous étaient retenus prisonniers, [1090] surtout quand le captif avait de la valeur. Mais tous sans exception se livraient au pillage, empor-

<sup>95</sup> [1063]. *Villanos* : terme utilisé ici en son sens médiéval : paysan libre.

Que sibi per corpus gaudia grossa dabant  
 1055 Paysani portant abilhamenta veluti  
 Rustica progenies nobilis omnis erat  
 1057 Barnagium fecit certe prouincia nostra  
 ☞ Nostris paysanis gloria danda venit  
 1059 Ense viam rumpit <sup>97</sup> qui per contraria passat  
 Is mala cognoscit qui bona multa sapit  
 1061 Tu quoque fac simile payssanis spagna cridabat  
 Nullos esparnes quando tuare potes  
 1063 Amassa amassa villanos trayta canalha  
 Nullus eis queso parcat amore dei  
 1065 A mercesse decet guerrando prendere nullos  
 Omnes paysanos arma cruenta tuent  
 1067 Cum nos saldatos villani prendere possunt  
 Ipsi nos mandant presto videre deum  
 1069 Arransone volunt gendarmos prendere nullos  
 Non opus est etiam de pietate loqui  
 1071 Plus peramant mortem saldati quam bona cuncta  
 Plusquam borelli carnificare solent <sup>98</sup>  
 1073 Sed tamen ad verum paysans non sepe tuabant  
 De ransonando maxima guerra fuit <sup>99</sup>  
 1075 Testiculos illis extra de ventre tirabant  
 Cum cordis valde testa ligata fuit  
 1077 Per puteos pedibus pendutos corda tenebat  
 Atque pedum carnem flamma cremabat eis  
 1079 De mayius de villens defendat nos deus omnes

<sup>97</sup> [1059]. Ici, il faut sous-entendre *illi*.

<sup>98</sup> [1072]. Ce vers est identique au vers 2294.

<sup>99</sup> [1074]. Cette phrase se retrouve dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 86, sous la forme *De bistocando maxima guerra fuit*, où le verbe du vieux français *bistocare* signifie « faire l’amour ».

tant alors tout ce qui avait quelque valeur, et retournaient à leur camp quand ils le voulaient : < l'Espagne fait toujours et partout bonne guerre >. [1095] Et si l'on me demande pourquoi les soldats épargnaient, ma muse donnera cette brève réponse : « Un loup ne dévore jamais des loups<sup>96</sup> dans les champs ; le mauvais aime les mauvais, et le bon les bons<sup>97</sup>. »<sup>98</sup>

Mais cependant écoutez encore, vous lecteurs, ce que [1100] fit notre patrie fidèle à son roi. Quand le roi d'Espagne entra en Provence, pensant la faire sienne pour toujours, lorsqu'il soumettait par les armes de petites villes, chacune se rebellait dès qu'il les quittait [1105] et, s'il y laissait des garnisons, aussitôt

<sup>96</sup> [1097]. Proverbe bien connu : *les loups ne se mangent pas entre eux*. En fait, le proverbe latin est plus précisément *canis caninam non est*, « le chien ne mange pas de la chair de chien » et cette assertion est peut-être plus exacte car Buffon assure que les loups s'entredévorent.

<sup>97</sup> [1098]. Paraphrase du proverbe « Qui se ressemble s'assemble » hérité d'Homère : νῦν μὲν δὴ μάλα πάγχυ κακὸς κακὸν ἡγηλάξει ὥς αἰεὶ τὸν ὁμοῖον ἄγει θεὸς ὥς τὸν ὁμοῖον « Voilà bien une canaille qui guide une canaille, car toujours un dieu unit le semblable au semblable » (*Odyssée*, chant XVII, vers 217-218).

<sup>98</sup> [1005-1092]. Arena paraît se contredire quelque peu. Il affirme d'abord que les Provençaux tuaient tous ceux qu'ils capturaient (vers 1005-1036) et que les Espagnols en faisaient autant (vers 1061-1070). Puis le discours s'infléchit : les Espagnols ne tuent pas toujours mais torturent cruellement (vers 1073-1078) ; et enfin les Espagnols ne tuent pas après la cessation du combat mais rançonnent et pillent (vers 1087-1092). En fait, Arena décrit ainsi les différentes pratiques qui régnerent de-ci de-là et au fur et à mesure de l'évolution de la situation. Honorat de Valbelle atteste que, lors des escarmouches qui eurent lieu autour de Marseille à la fin du mois d'août et dans les premiers jours du mois de septembre, les prisonniers des deux camps étaient généralement bien traités et renvoyés chez eux... après avoir été délestés de leurs armes et de leur bourse ; en revanche, comme les lansquenets n'épargnaient personne — ou, du moins, avaient cette réputation,

Amassant gentes et ratione carent  
 1081 Saldati timeant paysanos si michi credant  
 Non se rendat eis qui reculare potest  
 1083 Rara fides in eis vsatur<sup>100</sup> tempore nostro  
 Militibus hodie rumpere pacta solent  
 1085 Prodomiam veteres portarunt in paradisum  
 Chatariam mundus nunc quasi totus habet  
 1087 Inter saldatos regnabat fort bona guerra  
 Post furiam nullus morte tuatus erat  
 1089 Per prisioneros omnes sed se retirabant  
 Presertim captus quando valebat homo  
 1091 Sed sine defectu cuncti se saquegiabant  
 Baggagium totum tunc remouendo bonum  
 1093 Ad campum rursus tornabant quando volebant  
 ☞ Spagna bonam guerram semper vbique facit  
 1095 Et michi si dicas saldati cur sibi parcunt  
 Hoc breue responsum dat mea musa tibi  
 1097 Vng lupus in campis loubos non mangiat vnquam  
 Prauus amat prauos et bonus ipse bonos  
 1099 Sed tamen vltorius vos hoc audite legentes  
 Que fecit regi patria fida suo  
 1101 Cum rex despagna prouensam intrauit in istam  
 Illam pensando semper habere suam  
 1103 Cum villas paruas tunc gasagnabat ad arma

<sup>100</sup> [1083]. Le contexte appellerait plutôt le subjonctif présent *vsetur*.

— personne ne leur faisait grâce : *car tos eran ribaux leuterians et de aquello mallo seto que son pires que Turs*, « c'étaient tous des ribauds luthériens et ceux de cette secte sont pires que les Turcs » (VALBELLE, *Histoire journalière*, volume II page 310 pour le texte dialectal et volume I page 292 pour la traduction française).



les habitants les décimaient par l'épée<sup>99</sup> : Saint-Maximin — hélas fort incendié par eux ! — infligea à sa garnison de nombreux coups. Ainsi il ne put jamais tenir les villes en paix : [1110] le pays se rebellait continuellement contre lui. Notre Provence se tourne toujours vers la France : la couronne française ne trouvera pas une semblable loyauté.

XX — La « bataille » de Solliès  
(première quinzaine d'août 1536)

[1113] Je vais raconter ce que fit la vaillante ville de Solliès qui renferme une population fort disposée à la guerre.

[1115] Un jour un trompette somma soudain la ville : ce héraut ordonna qu'elle veuille se rendre immédiatement. Le peuple lui répondit qu'il ne se rendrait pas et que tout le monde préférerait plutôt mourir. Peu après le trompette revint, sonnant de nouveau, [1120] sollicitant le peuple avec de mielleuses paroles : oh ! qu'il était habile pour embobiner les gens ! D'une langue alerte il tenait des propos enjôleurs : la fourbe Espagne travaille à tromper la France ; < les Espagnols flattent quand ils veulent trahir >. [1125] Dans son discours un serpent<sup>100</sup> se cache toujours dans l'herbe : quelque esprit follet a formé leur langage. Quand ils veulent obtenir quelque chose, ils babillent des pa-

<sup>99</sup> [1106]. *Cum ferris*, « avec les fers » : le fer est une synecdoque très courante pour désigner le glaive.

<sup>100</sup> [1125]. Dans la Bible et la culture occidentale, le serpent est un symbole très polysémique qui véhicule des significations parfois opposées. Le serpent qui rampe en silence sous les hautes herbes pour s'approcher de sa proie et mieux l'attraper est l'image de la ruse et de la fourberie, du mal dont on ne peut se méfier ni se prémunir.

- Dum layssabat eas quisque rebellis erat  
1105 Et garnisones si quas ponebat ad illas  
Presto cum ferris villa tuabat eas  
1107 Sanct maysseminus fort heu vsclatus ab ipsis  
Ad garnisonem verbera multa dedit  
1109 Sic nunquam potuit villas in pace tenere  
Continue paysus se rebecabat ei  
1111 Demandat fransam semper prouincia nostra  
Non similem trobbat franca corona fidem  
1113 Que fecit referam solleris villa valenta  
Que tenet ad guerras fort populare bonum  
1115 Vng iornus<sup>101</sup> villam subito trompeta somauit  
Rendere se vellet presto leraudus ait  
1117 Respondit populus quod non se renderet illi  
Atque mallet<sup>102</sup> potius patria tota mori  
1119 Post modicum bofans iterum trompeta reuenit  
Sollicitans populum dulcia verba loquens  
1121 O quam finus erat pro contornare la gentem  
Sermones blandos lingua frianda dabat  
1123 Spagna magagnoza fransam trumpare TRABALHAT  
☛ Hispani flattant quando trahire volunt  
1125 In sermone suo semper latet anguis in herba<sup>103</sup>  
Linguam formauit qualche foletus eis

<sup>101</sup> [1115]. En latin classique, c'est plutôt l'ablatif qui marque la date.

<sup>102</sup> [1118]. Dans l'édition originale *malet*, adopté par les éditions de Toulouse et italienne, soit la troisième personne du futur de l'indicatif du verbe *malle*. Il faut préférer ici *mallet*, troisième personne du subjonctif imparfait du même verbe, pour cette proposition subordonnée à *respondit* (vers 1117), ce qui réalise la même concordance des temps que *se renderet* également subordonné au même *respondit*.

<sup>103</sup> [1125]. Clausule extraite de Virgile, *Bucoliques*, églogue III, vers 92 :

roles doucereuses, gazouillent des flatteries [mais<sup>101</sup>] gardent le cœur rempli de venins. Ils demandent des trêves quand ils ne peuvent vaincre [1130] et veulent tramer des complots ou préparer de mauvais coups : alors ils se fortifient secrètement ou consolident leurs forces.

Puis le trompette se plut à bluffer encore — < “Tout homme est menteur” ainsi que le proclament les Évangiles<sup>102</sup> > — : l’Espagne a toujours eu de braves gens ! [1135] Il promet au peuple que toute personne qui se rendra volontiers de bon cœur deviendra un grand seigneur.

Mais nous, avec rage, nous lui répondîmes du tac au tac, chacun tenant en main son épée : « Sais-tu ce seulement que tu cherches : la mauvaise année ou les mauvaises Pâques<sup>103</sup> ? [1140] Et à moins que tu n’arrêtes, crois-moi, tu vas être rossé ! »

Alors il s’évertua à tromper la population, et en nous menaçant : « Chacun de vous sera puni du bâcher. Vous, le peuple, dites maintenant “Vive l’Espagne !” ou bien tout votre pays sera mis à feu et à sang. » [1145] Mais nous, nous répondîmes alors : « Claironne plutôt “Maintenant que la France vive !”... elle ne mérite pas de vivre ta ribaude Espagne ! »

<sup>101</sup> [1127-1128]. Les deux propositions indépendantes de même sens, *perdulcia verba babiliant* et *flatterias iazant*, s’opposent à la suivante, de sens contraire : *corde venena tenent*. Il faut donc sous-entendre une conjonction de coordination — par exemple *sed*, — omise par asyndète.

<sup>102</sup> [1133]. La duplicité de l’homme est dénoncée dans la Bible : « L’homme n’est que mensonge » (psaume 116, verset 11) ; « Ils ne font que mentir, chacun à son prochain » (psaume 12, verset 3)... mais pas dans les Évangiles.

<sup>103</sup> [1139]. Arena utilise ici deux locutions idiomatiques. Le substantif latin *mallanum* rend le provençal *malan* signifiant, selon Frédéric Mistral, « mauvaise année » mais aussi « crise, événement fâcheux, malheur ». Et l’expression *mala pasca*, « mauvaises Pâques », vient de l’italien *dar la mala pasqua*, « souhaiter de mauvaises pâques », c’est-à-dire « souhaiter du mal ».

1127 Quando petunt aliquid perdulcia verba babiliant  
Flatterias iazant corde venena tenent

1129 Demandant treuas quando non vincere possunt  
Et machinare volunt seu fabricare malum

1131 Tunc se fortificant secreta siue reforsant  
Post sua multotiens fallere lingua solet

1133 ☞ Omnis homo mendax sic euangelia cantant<sup>104</sup>  
Spagna bonas gentes semper habere solet

1135 Promisit populo grandus segnorius esset  
Omnis se rendens corde volente lubens

1137 Sed nos cum furia subito respondimus illi  
Espazas manibus quisque tenendo suas

1139 Scis modo quid cercas mallanum seu mala pasca<sup>105</sup>  
Et nisi tu cesses crede frotatus eris

1141 Postea tornauit multum trompare la villam<sup>106</sup>  
Nosque menassando quisque crematus erit

1143 Dicite vos populi nunc nunc hispania viuat  
Aut focus et sanguis patria tota manet

1145 Dicimus at nos tunc trompa nunc francia viuat  
Viueret non debet spagna ribalda tua

*Qui legitis flores et humi nascentia fraga, / Fridigus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herba.* On la retrouve dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 1113 : *latet anguis in herba*.

<sup>104</sup> [1133]. Pour : *cantant*. La locution *euangelia cantant* se trouve dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 1659.

<sup>105</sup> [1139]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, aegloga I, folio VII recto : *Scis modo quid cercas malanum seu mala pascha*.

<sup>106</sup> [1141]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 473 : *Et cito mandauit totam trompare la villam*.

Redoutant la suite, le village délibéra de ce que feraient les gens en se retirant au plus vite. Déjà une grosse troupe de lansquenets s'amassait [1150] voulant dévaliser la ville et les gens. Sur ces entrefaites il se fit un grand carillon<sup>104</sup>, sonné avec force depuis la ville haute<sup>105</sup> quand la petite troupe<sup>106</sup> arriva. La cloche sonnait « ding ! dong ! » dans un vacarme d'enfer et la plus grosse cloche sonnait le tocsin.

[1155] Tous les cœurs tremblaient en proportion d'un tel raffut, on s'agitait en redoutant le malheur. Alors, au battement de la cloche, la foule se met en chemin ; ceux qui se précipitent trop tombent par terre. On aurait dit qu'il y avait alors le feu dans toute la ville<sup>107</sup> [1160] et que déjà personne ne pouvait plus l'éteindre ; ou bien il semblait qu'ils n'avaient pu trouver de l'eau.

Ainsi la cloche sonnait, en martelant ses coups, mais elle ne faisait pas entendre de joyeuses sonneries : le carillonneur était en effet affligé. [1165] On aurait entendu alors tous les clochers lui faire écho : la cloche sonne dès qu'il faut s'en aller.

La ville malmena de nombreux ennemis espagnols, elle les tua souvent en se défendant. Elle ne put finalement remporter

<sup>104</sup> [1151]. Le substantif latin *terignonus* traduit le provençal *trignoun* ou *terignoun* désignant très spécifiquement un carillon de trois cloches.

<sup>105</sup> [1151-1152]. *Ab alto culmine* : hormis quelques crêtes rocheuses inhabitées et sans intérêt économique, le seul point élevé de la petite seigneurie de Solliès était la bourgade blottie autour du castelet médiéval.

<sup>106</sup> [1152]. Dans ce vers le diminutif *scadrula*, « petite troupe », contredit le *lansaquenetorum grossus campus*, « grosse troupe de lansquenets », du vers 1149.

<sup>107</sup> [1159]. Hypallage : littéralement, « tout le feu était à la ville » pour « le feu était à toute la ville ».

- 1147 Consilium tenuit cregnendo patria rursum  
Quid facerent gentes se retirando cito
- 1149 Lansaquenetorum grossus iam campus abundat<sup>107</sup>  
Gentes et villam saquegiare volens
- 1151 Interea magnus fit terignonus ab alto  
Culmine pulsatus<sup>108</sup> scadrula quando venit
- 1153 Cum rabido sonitu dindon campana sonabat  
Et lou toccacenum maxima clocha sonat
- 1155 Pro tali sonitu cunctorum corda tremescunt<sup>109</sup>  
Currere non cessant perdubitando malum
- 1157 Tunc ad martellum campane turba caminat<sup>110</sup>  
In terram tombant precipitando nimis
- 1159 Lou focus ad villam dixisses tunc erat omnis  
Et quod iam posset stinguere nullus eum
- 1161 Vel semblabat aquas quod non trobbare potessent  
Sic campana sonat forte cochando copos
- 1163 Sed terignonos aliquos non branlat alegros  
Le campagnerius quippe dolentus erat
- 1165 Omnes clocherios audisses tunc resonare  
Clocha sonat subito quando retrecta venit
- 1167 Plures gendarmas de spagna villa frotait  
Se defendendo sepe necauit eos

<sup>107</sup> [1149]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre III, folio XXVI verso : *Namque todeschorum grossus iam campus arriuat.*

<sup>108</sup> [1151-1152]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VII, folio XLIX recto : *Interea magnus fit campanonus ab alto / Culmine pulsatus...*

<sup>109</sup> [1155]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VII, folio XLIX recto : *Pro tali sonitu cunctorum corda tremiscunt.*

<sup>110</sup> [1157]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VII, folio XLIX recto : *Ad campanoni martellum quisque caminat.*

la victoire : [1170] au contraire, elle dut céder devant la supériorité des armes ennemies.

Puis [les lansquenets] dérobèrent tout, ayant écumé la ville ainsi que la sainte église... sous le regard de Dieu. Et ils fouillèrent ma maison, emportant tout ce qui pouvait l'être<sup>108</sup> : que le démon leur tranche la gorge ! [1175] Le sol natal nous retient tous perpétuellement par sa douceur et ne nous permet pas de l'oublier.

Et les Toulonnais, qui forment une vaillante cohorte, dégainèrent aussi contre les Espagnols des armes tranchantes. Aucune galère n'entraîna alors de force dans son port [1180] que sa tour<sup>109</sup> ne l'endommageât et même ne la coulât. La ville royale<sup>110</sup> se défendait bien contre l'armée [ennemie] : quand elle fit retraite, [la ville] lui fit un très mauvais sort. Andrea Doria, lui accordant sa faveur, ordonna alors d'épargner ses nombreux biens.

# XXI — L'empereur à Aix-en-Provence (deuxième quinzaine d'août 1536)

[1185] Pour quelle raison et pour quoi faire, nous étonnons-nous, est venu ici Jean-Pourpoint avec sa bravoure ? Pour les

<sup>108</sup> [1173-1174]. La phrase *Et mihi maysonem furnarunt omne leuando / mobile* a été à l'origine de nombreuses erreurs. D'aucuns ont affirmé qu'Antonius Arena avait une maison à Solliès et y vivait... alors que le poète mentionne seulement la maison familiale. D'autres ont ajouté qu'ayant perdu « tout son mobilier » il se trouva dans l'obligation de travailler pour vivre... La réalité est tout autre : Arena, ainsi que l'indique son testament, n'a jamais rien possédé en cet endroit ; et le substantif *mobile* ne désigne que « ce qui est mobile, ce qui peut être emporté ».

- 1169 Non potuit tandem tunc conquistare batalham  
Prisa fuit per vim rursus ad arma mala  
1171 Omnia raubarunt villam post abotinando  
Et sacram gleysam respiciente deo  
1173 Et mihi maysonem furnarunt omne leuando  
Mobile:demonium colla retrenchet eis  
1175 Perpetuo natale solum dulcedine cuntos  
Detinet immemores nec sinit esse sui<sup>111</sup>  
1177 Atque tholonenses qui sunt valhenta brigata  
Contra espagnolos arma talhanta tirant  
1179 Tunc intrat portum per forsam nulla galera  
Quin turris blesset atque profundet eam  
1181 Villa de reys contra larmatam se bene gardat  
Quando reculauit fort giponauit eam  
1183 Andreas dorias illi donando fauorem  
Espargnare facit tunc sibi multa bona  
1185 Quare et quid factum miramur venerit istuc  
Iannes prepoyntus cum brauitate sua

<sup>111</sup> [1176]. Distique imité d'OVIDE, *Pontiques*, livre I, épître III, vers 35-36 : *Nescio qua natale solum dulcedine captos / Ducit, et immemores non sinit esse sui.*

<sup>109</sup> [1180]. Il s'agit de la « grosse tour », construite de 1514 à 1524 au cap de la Manègue, aujourd'hui extrémité de la pointe de la Mitre, à l'entrée de la petite rade de Toulon. Elle était dotée d'une forte artillerie et pouvait atteindre tout navire tentant de rentrer dans le port.

<sup>110</sup> [1181]. Cette *villa de reys* est bien Toulon où le roi de France avait établi ses navires et non point Aix comme le mentionne l'édition italienne : en effet, Andrea Doria n'a pas mis le pied à Aix et cette ville ne fut pas épargnée. Arena confirme ici l'opinion de Gustave Lambert (citée note 20, pages 79-80) qui indique que l'ennemi ne vint pas à Toulon et que sa marine n'entra pas dans son port, trop bien défendu.

exploits qu'il a faits en arrivant ici, il n'était pas à ce point nécessaire de ramener autant de grands seigneurs <sup>111</sup>.

Il a incendié le beau palais du roi à Aix — [1190] la flamme rouge montait jusqu'aux étoiles du ciel, — tous les bancs des messieurs du parlement sur lesquels l'auguste cour s'assied pendant qu'elle rend la justice, les chaises vertes et les belles tapisseries que, pour son éclat, détient la salle de l'assemblée [1195] qui instruit les affaires déposées sur le bureau. Il l'a salopée, a souillé son sol d'excréments.

Puis il convoque tout un auguste <sup>112</sup> Sénat : il voudrait être bien conseillé.

Il fait rechercher monsieur le président Chassanée, [1200] dont la tête est devenue grise à force d'étudier. Et il ne cesse jamais de compulser des ouvrages juridiques : il est un autre Bartolo, il connaît tous les droits. Il a écrit des livres immortels et dignes du cèdre <sup>113</sup> : son nom s'envole vers les astres en raison de sa science. [1205] Il restera toujours vivant : le mérite survit aux funérailles, < la mort ne peut tuer la réputation d'aucun homme <sup>114</sup> >.

Et [l'empereur] réclame tous les messieurs du parlement, qui gâtent les livres en étudiant trop : d'Albis, Senas, d'Oppède et

<sup>111</sup> [1188]. L'expression *remenare grobis* est une réminiscence du « Raminagrobis », apparu chez Rabelais : « Nous auons icy pres la Villaumere vn homme et vieulx & poëte, c'est Raminagrobis. » (*Tiers Livre*, chapitre XXI, page 156), que Jean Nicot définit : « Raminagrobis, C'est un mot de gaudiserie que le François a forgé à plaisir, pour gaudir un qui contrefait le grave & le severe » (*Thresor de la langue françoise*, page 537, colonne 1). Le mot désigne donc un personnage se donnant des airs très importants et très ostentatoires ; notre poète lui donne le sens de « grands seigneurs ».

<sup>112</sup> [1197]. La construction *totum sauiumque* forme hendiadys.

<sup>113</sup> [1203]. *Cedro dignus*, « digne du cèdre » : les Romains renfermaient

- 1187 Pro valhentesis quas fecit huc veniendo  
Non modo oportebat tot remenare grobis  
1189 Pallatium regis pulchrum brulaut aquense  
De cello stellas roggia flamma tocat.  
1191 De parlamento bancos omnes dominorum  
Queis dum iusticiat curia sacra sedet  
1193 Caderias virides et tapissaria pulchra  
Que per honestando cambra burella tenet  
1195 Que gardat causas que sunt supra lo burellum  
Mascaraut eam merdegolando solum  
1197 Postea demandat totum sauiumque senatum  
Se per eum vellet consiliare bene  
1199 Chasseneum querit mossurum le pricidentem  
Cui propter studium grisia testa manet  
1201 Et nunquam cessat legales voluere libros  
Bartolus alter adest omnia iura sapit  
1203 Eterna scripsit et digna volumina cedro  
Propter doctrinam nomen ad astra volat  
1205 Semper erit viuus viuit post funera virtus  
☞ Mors hominis laudes nulla necare potest  
1207 De parlamento dominos omnesque requirit  
Qui gastant libros in studiando <sup>112</sup> nimis

<sup>112</sup> [1208]. Dans l'édition originale *instudiando*, leçon conservée par les éditions de Toulouse et italienne. Le latin classique connaît certes *instudiosus* mais seulement comme contraire de *studiosus* : il faut donc pratiquer ici la coupe *in studiando* qui rend le français « en étudiant ».

dans des coffrets de cèdre les ouvrages qui leur paraissaient mériter d'être conservés, parce que ce bois est préservé de la pourriture.

<sup>114</sup> [1206]. Hypallage : Arena rattache *nulla* à *mors* (« aucune mort ») alors que cet adjectif convient ici à *hominis* (« aucun homme »).



Sommati, [1210] Mazan, Salla, Glandevès, Fabri et Durand ; il appelle à grands cris Rolland d'Avignon, Sainte-Marguerite ainsi que Barras ; Donneault et Rascas de Bagarris également : il voudrait solliciter leur conseil.

[1215] Il craignait lui-même toujours que sa cause ne fût mauvaise : toutes les législations ne le défendent en rien. Il cherchait lui-même à acquérir pour toujours leur bienveillance : < l'intervention d'un juge peut arranger beaucoup de choses >. Il voudrait déposer son procès sur le bureau, [1220] il voudrait leur verser d'abondantes espèces...

[Mais <sup>115</sup> les messieurs du parlement] sont chargés d'un office : ils gouvernent le monde selon la loi. La salle des délibérations les tient bien enfermés. Je les plains : ils se donnent tant de peine pour les gens, pour faire bonne justice à tous. [1225] Ils connaissent les disputes des hommes et toutes leurs querelles, leurs têtes examinent les grandes discordes et, même s'ils appliquent le droit comme les lois l'ordonnent, < personne ne peut plaire à tous en ce monde <sup>116</sup> >.

[L'empereur recherche] aussi Garçonnet, garde du sceau royal. [1230] Ici, en Provence, l'opinion publique le célèbre : maintenant, grâce à lui, notre chancellerie a grande réputation ; il la gouverne lui-même avec bonne méthode. Des gens de toute sorte apportaient de belles lettres d'accusation — le délinquant veut obtenir son pardon ! — [1235] et, de même que,

- 1209 Dalbis, senacium, daupedis, atque somatum  
Mazanum, sallam, glandeues, atque fabrum
- 1211 Durandum, clamat et dauenione rolandum  
Sanctam margueritam barracium simul
- 1213 Doneaudum, pariter rascassum siue bagarris  
Sollicitare volet consiliumque suum
- 1215 Ipse malam causam cregnebat semper habere  
Illum defendunt omnia iura nihil
- 1217 Ipse bonum sercat per semper habere fauorem  
☞ Iudicis officium multa iuuare potest <sup>113</sup>
- 1219 Ponere processum vellet supra lo burellum  
Especias largas soluere vellet eis
- 1221 Sunt seruantini mundum ratione gubernant  
Hos bene reclusos cambra burella tenet
- 1223 Illis compator tot habent pro gente labores  
Iusticiam cunctis pro faciendo bonam
- 1225 Guarbugios hominum sapiunt omnesque querelas  
Facherias grandes la sua testa videt
- 1227 Et quamuis drectum faciant vt iura comandant  
☞ Omnibus in mundo nemo placere potest
- 1229 Et garsonetum gardans <sup>114</sup> pro rege sagellum  
Hic in prouensa publica fama sonat
- 1231 Nunc per eum bene chanceleria nostra triumphat  
Ipse gubernat eam cum ratione bona
- 1233 Portabant varij lettras de crimine grassas  
Vult perdonansam prauus habere suam

<sup>113</sup> [1218]. Expression proverbiale que l'on retrouve chez ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 1098 : *Iudicis auxilium sepe iuuare potest*.

<sup>114</sup> [1229]. Attribut du nom *garsonetum* (accusatif), *gardans* devrait s'accorder avec celui-ci : *gardantem*. Mais pour respecter la métrique, Arena a conservé le nominatif *gardans* décalquant le français « gardant ».

<sup>115</sup> [1221]. Asyndète.

<sup>116</sup> [1228]. Proverbe latin d'origine inconnue. On le trouve, sous cette forme exacte, dans DEDEKIND (Friedrich), *Grobianus et Grobiana*, livre III, chapitre IV, folio 73 verso.

quand nous nous confessons, le prêtre nous remet nos péchés selon le droit divin, ainsi Garçonnet, qui aujourd'hui appose le sceau au nom du roi, innocente souvent ici de leurs crimes les malheureux accusés. Il gouvernerait toute la Terre avec sagacité : [1240] sa tête renferme d'innombrables facultés. Moi, je le porte continuellement dans mon cœur et mon amour pour lui ne cessera pas après sa mort : que Jupiter lui accorde une longue vie et que Dieu exauce tous ses vœux !

[1245] [L'empereur] voulait avoir le bon monsieur de Piolenc, procureur du roi, qui instruit les crimes : il est très zélé, travaille toujours pour le roi ; il demande de grosses et bonnes amendes. Il requiert continuellement à grands cris ou se met en colère [1250] contre les voyous qui ne savent faire que le mal : « Que les traîtres soient pendus au gibet, ainsi que les dépravés, et que le méchant meurtrier soit écartelé ! Ou bien qu'ils aillent, sur la mer, propulser les galères du roi en ayant toujours une bonne chaîne aux pieds ! »

[1255] Et [l'empereur] convoquait souvent les maîtres rationaux qui ont pour mission de percevoir les deniers du roi : monsieur de Vence, le président de la chambre des comptes, qui saigne le peuple tout en le bénissant<sup>117</sup> ; le sage Arbaud, homme d'un

316

<sup>117</sup> [1257-1258]. Le président de la chambre des comptes était également évêque de Vence.

- 1235 Vtque capellanus nobis peccamina parcit  
In confessando iussa sequendo dei  
1237 Sic garsonetus qui nunc pro rege sigillat  
Hic miseris parcit crimina sepe reis  
1239 Ipse gubernaret totum sagaciter orbem<sup>115</sup>  
Innumeros sensus la sua testa tenet  
1241 Hunc ego continue sub nostro pectore porto  
Nec post la mortem noster abibit amor<sup>116</sup>  
1243 Perpetuos illi conseruet iuppiter annos  
Et sibi complaceat omnia vota deus  
1245 Procuratorem regis qui crimina sercat  
Peulnqui dominum vellet habere bonum  
1247 Is bene procurat semper pro rege trabalhat  
Esmendas grassas postulat atque bonas  
1249 Continue clamat seu se courrossat in ira  
Contra palhardos qui mala semper agunt  
1251 Pendantur trayti per furcas atque ribaldi  
Escartayretur ac homicida malus  
1253 Per mare vel vadant regis vogare galeras  
Cadenam pedibus semper habendo bonam  
1255 Et rationales demandat sepe magistris  
Denarios regis qui retirare solent  
1257 De vensa dominum des comptes le pricidentem  
Qui segnat<sup>117</sup> populum dum bene dicit eum

317

<sup>115</sup> [1239]. Vers pris dans FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre I, folio XV recto : *Tuque gubernares totum sagaciter orbem*.

<sup>116</sup> [1242]. La clause *noster abibit amor* se retrouve chez OVIDE, *Héroïdes*, épître XVII, vers 204.

<sup>117</sup> [1258]. Le v. *segnare* utilisé par Arena induit une ambiguïté : Frédéric Mistral a compris *saignare* d'après le roman *sagnar* et traduit donc *que sauno lou pople* « qui saigne le peuple » ; en revanche, l'édition italienne en

grand mérite, [1260] qui connaît par cœur les livres des archives ; et monsieur Vitalis qui a déjà la tête blanche à cause de la science qu'elle renferme. Ces trois-là seuls gouvernent ici la justice royale, conservent le domaine et perçoivent les contributions.

[1265] Il recherchait aussi le lieutenant général Guérin : il voudrait avoir son conseil.

Il voulait particulièrement monsieur de Beaumont, habile à rédiger des décrets bien conformes aux lois ; le procureur Thadei, poursuivant les voyous, [1270] utile au fisc, soucieux des affaires du roi — qui crie à haute voix : « Que les paillards soient livrés au bourreau, que les fourches patibulaires tiennent pendus les mauvais ! ».

Le juge Blaiard, qui comme Neptune instruit toutes les affaires maritimes, était aussi appelé.

[1275] [L'empereur] faisait rechercher le très savant Gaufridi lieutenant de Forcalquier et appelait à grands cris Germain<sup>118</sup>. Il souhaitait souvent recourir à l'autorité du juge Meyran qui fait triompher les lois de la guerre<sup>119</sup>.

Le rapporteur Guérin, notre ami, [1280] était souvent recherché par toute la ville. On lui demande les documents que la chancellerie délivre : il les rédige bien conformes car il connaît les lois. Il est actif, fort lettré ; il est friand de matières juridiques,

<sup>118</sup> [1275]. Il s'agit ici d'Antoine Gaufridi, seigneur de la Galinière. Il ne faut pas le confondre avec Alexis Gaufridi, consul noble d'Aix en 1535, et encore moins avec l'historien Jean-François de Gaufridi (1622-1689). — Quant à Germain, cité avec Gaufridi de Forcalquier, il ne peut d'agir que de Jean Germain, avocat à Forcalquier. Leur citation par Arena donne à penser qu'ils se trouvaient à Aix-en-Provence au début des hostilités.

<sup>119</sup> [1278]. *Leges et guerras* : hendiadys pour *leges guerrarum*.

- 1259 Arbaudum sauium grandi virtute refertum  
Libros qui archiui mente virare sapit
- 1261 Vitalem dominum qui testam iam tenet albam  
Propter doctrinam quam sua testa tenet
- 1263 Isti tres tantum hic regia iura gubernant  
Dammanium seruant denariosque tirant
- 1265 Et generalem guerimum lo loggatenentem  
Querit consilium vellet habere suum
- 1267 Particcolerium de bella monte volebat  
Qui bene decretat cum ratione bona
- 1269 Procuratorem tadeum sercando ribaldos  
Vtilis ad fiscum regis amando bona
- 1271 Alta voce cridat palhardi iusticientur  
Pendutos teneat furca bicornia malos
- 1273 Iudex blaiardus qui per mare iudicat omne  
Tanquam neptunus tunc recridatus erat
- 1275 Gaufridum querit perdoctum loggatenentem  
De folqualquerio germaniumque cridat
- 1277 Iudicis espasam meyrani sepe soetat  
Leges et guerras ipse fogare facit
- 1279 Ille reportator guerinus noster amicus  
Per totam villam sepe petitus erat
- 1281 Lettras demandant quas cancellaria bayllat  
Illas ipse facit iura sciendo bonas
- 1283 Practicus est valde letrutus iura gromandat

reste à *segnare* d'après le roman *signar* et préfère *che benedice il popolo col segno della croce* « qui bénit le peuple avec le signe de la croix ». Mais l'action exprimée par le verbe arénaïque *segnare* étant attribuée au président de la chambre des comptes, qui était certes évêque de Vence mais surtout chargé du recouvrement des impôts, il faut comprendre qu'il « saigne » plutôt qu'il ne « signe, marque du signe de la croix » le peuple.

mais il sait aussi percevoir l'argent et le plomb <sup>120</sup>. [1285] Il est réputé très empressé à régaler ses compagnons et il boit bien et très volontiers les vins fort exquis. Guérin demande toujours à boire du bon vin : il sacrifie au dieu Bacchus en remplissant son office. Quand je suis avec lui, il s'active à lever son verre ; [1290] il propose peu d'eau, ce qui me convient parfaitement. Je me réjouis quand je vois fumer [la cheminée de] sa cuisine. Puis nous mangeons... et vogue la grasse volaille ! Vivre avec ses compagnons est assurément une vie heureuse ; vivre avec ses compagnons fait vivre intensément.

[1295] Et [l'empereur] appelait <sup>121</sup> également Ferre-Porte ainsi que Remusat, d'Escalis, Veteris et le viguier Pequy, et les Seguiran, de Cormis et Boeri, et Pierre de Joannis, Ferrier et Milon ; il mandait monsieur de Meslis, avec de Corbon [1300] et La Resvarié, pour prendre leur conseil ; et les Peyronnet, Raynaud, puis Michel, Meygron, ainsi que le clerc Aufredy, Colonia, Becaris, Pignoli et Raphaëlis, l'ami Maurel et Pontis, [1305] ; et Nicolas Fabri notre cher ami, plein d'esprit et savant juriste. Il voulait encore les Desideri, Brunellis ainsi que Domicelli, Meolhon et Durand, ainsi que Talamer — qui n'est pas un chalumeau <sup>122</sup>, [1310] proclamant les lois d'une voix bêlante, — Silvy, Dazolis, Alby, Fabre et Bugade, Vitalis, Buxi et Salla,

<sup>120</sup> [1284]. L'expression « l'argent et le plomb » paraît signifier « les sommes importantes comme les plus petites ».

<sup>121</sup> [1295]. À partir de ce vers, Arena donne une longue liste de personnalités aixoises.

<sup>122</sup> [1309]. Jeu de mots en forme de paronomase : *talamellus-calamellus*.

Argentum plumbum <sup>118</sup> sed retirare sapit  
 1285 Ad banquetandum socios perpromptus habetur  
 Et bene tresque lubens fort bona vina bibit  
 1287 Guirim demandat de bon vin semper a boyro  
 Bacco sacrificat officiando deo  
 1289 Quando ego sum secum tassas aussare bisognat  
 Ponit aquam paucam quod michi rite placet  
 1291 Gaudeo cum video la suam fumare coquinam  
 Post grignotamus grassa polalha vogat  
 1293 Viuere cum sociis est certe vita beata  
 Viuere cum sociis viuere multa facit  
 1295 Atque feram portam querebat cum remusato  
 Descallis veteris vigueriumque pequis  
 1297 Et seguiranos de cormis atque boeri  
 Et petrum iannis ferreriumque milon  
 1299 De meslis dominum cum de corbone petebat  
 Et la resueriam consiliare volens  
 1301 Et peyronetos raynaudum deinde miquelem  
 Meygroni aufredus clericus atque fuit  
 1303 Colloniam becaris pignolis et raphaelem  
 Maurellum socium ponticiumque simul  
 1305 Et nicolas fabri de nobis charus amicus  
 Ingenio plenus plurima iura sciens  
 1307 Et desiderios brunellum cum domicello  
 Meulhonem vellet atque durandus erat  
 1309 Atque talamellus qui non est vng calamellus  
 Declarans leges dum calamellat eas  
 1311 Silui dazolis albi faber atque bugada  
 Vitalis buxi sallaque melha vetus

<sup>118</sup> [1284]. L'expression *argentum plumbum* se trouve déjà dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 311.

Mella l'Ancien, Vincenti, Allicy, Cauvin et puis Donneault, Tardivy qui sait travailler tard <sup>123</sup>, [1315] Pognant, Genesy et ensuite Fresquièr le chauve, et Consolat, Bézieux, Hermite, Audric, Dragui, Pontevès et Talamer, Astier, Ruffi et le vigilant Blegier.

Mais cependant, se montrant fidèles à la France, [1320] tous avaient fui, avec la bénédiction de Dieu :

— « Absents de la cour ! » criait le matin le greffier ; il claironnait leurs noms à haute voix [mais <sup>124</sup>] personne ne les trouvait ;

— « La partie demande le renvoi ou la relaxe ! »... personne ne répliquait.

[1325] Tous avaient alors abandonné la ville au plus vite : quand ils se débandèrent, ce fut un triste spectacle. Et quand [l'empereur] apprit que tout le monde avait fui la ville, il s'avança en carrosse pour voler les biens ; puis il perquisitionna toute la savante ville d'Aix [1330] en mettant totalement à sac toutes les maisons et aussitôt la soldatesque fouillait les demeures à la recherche de femmes. Il pillait tout, et il en aurait voulu davantage : en volant le peuple, il faisait ses provisions, s'appropriant personnellement tout l'argent.

## XXII — L'empereur cupide

[1335] Il vendait bien chèrement le pain aux soldats : il était un mercanti savant en son art. Et tout l'argent qu'il leur prenait, il le leur restituait quand la paye venait. Et il leur laissait tout

<sup>123</sup> [1314]. Jeu de mots : *tardius-tarde*, « Tardivy-tard ».

<sup>124</sup> [1322]. Asyndète.

<sup>125</sup> [1340]. *Denarijs nigris* : « deniers noirs ». Du Cange distingue : 1° la *moneta auri* ou « monnaie d'or » ; 2° la *moneta argentea* ou *blencha*,

1313 Vincenti allicius caluinus postque donaudus  
Tardius tarde qui remenare sapit

1315 Pognantus genesi post et frisqueria caluus  
Et consollati besius eremita

1317 Audricius dragui ponteues cum talamello  
Asterius ruffus blageriusque vigil

1319 Sed tamen ad fransam se demonstrando fideles  
Fuguerant <sup>119</sup> omnes cum pietate dei

1321 Deffaults ad la court clamabat mane notarus  
Alta voce cridat nemo rebattit eos

1323 Congie demandat la partio siue relaxum  
Pro replicca nullus empacholabat eos

1325 Abbandonarant villam tunc protinus omnes  
Cum debardarunt triste videre fuit

1327 Et cum saupiu <sup>120</sup> de villa fugerat omnis  
Impostam marchat pro rapinare bona

1329 Post totam villam doctam furnauit aquensem  
Maysones omnes saquegiando bene

1331 Et cito guerra domos foygat sercando gonelas  
Omnia raubauit plusque robare volet

1333 Raubando populum faciebat monitionem <sup>121</sup>  
Ipsemet argentos appropriando sibi

1335 Vendebat panem saldati ben caramentum  
Mercadantus erat doctus in arte sua

1337 Argentos omnes et quos capiebat ab illis  
Restituebat eis quando la pagga venit

1339 Et donabat eis per paysos omne butinum

<sup>119</sup> [1320]. Forme augmentée pour : *fugurant*.

<sup>120</sup> [1327]. Pour : *sapiit*.

<sup>121</sup> [1333]. Coquille typographique pour *munitionem* car le roman *monition*, du latin *monere* « avertir », signifie « monition, avertissement ».



le butin [ramassé] dans la région [1340] quand sa bourse manquait de deniers noirs <sup>125</sup>.

Cela est assurément digne de louange pour les siècles futurs : l'empereur accomplit des exploits qui méritent d'être notés. Ce ne sont plus des guerres qui se font aujourd'hui ; aucun livre ne nous enseigne de semblables pratiques : [1345] les guerres ne sont plus maintenant que de vrais pillages ; aujourd'hui tous les gens d'armes ne songent plus qu'à razzier. La vantarde Espagne vole le monde entier, notre patrie est envahie de flatteurs... [tandis que <sup>126</sup>] nos Français n'emportent que ce qui est transportable : [1350] ils se l'approprient sans vider les maisons. Le caractère des méchants est toujours changeant et inconstant : < les Lombards forcent aujourd'hui Dieu à se cacher > ; la Gascogne vole toujours tout quand elle le peut : il est rare qu'un Gascon furète par amour de Dieu ! [1355] [Mais <sup>127</sup>] la Provence victorieuse ratisse le monde entier : sur mer, sur terre, elle sait récupérer ce qui lui a été volé.

La grasse ribaude grignote les biens de l'Église : < sa porte demeure fermée aux pauvres du Christ >. Barrabas fut un brigand, comme le dit la Passion du Christ : [1360] cette guerre de truands déverse de nombreux Barrabas. C'est un mal général : tous les gens volent peu ou prou ; < personne n'a aujourd'hui quelque chose, qu'il ne l'ait volé >. Le Christ, lui, n'avait que deux larrons, mais aujourd'hui les armées en comptent des milliers et des milliers [1365] et le peuple pousse de grands cris

« monnaie d'argent, monnaie blanche » ; 3° et la *moneta bruna* ou *nigra*, « monnaie brune ou noire », d'airain ou de cuivre. L'empereur ne versait donc à ses soldats que quelques picaillons.

<sup>126</sup> [1349]. Asyndète.

<sup>127</sup> [1355]. Asyndète.

- Denarijs nigris cum sua bursa caret  
 1341 Dignum laude quidem hoc est per secla futura  
       Induperatoris facta notanda facit  
 1343 He non sunt guerre que regnant tempore nostro  
       Milicias similes biblia nulla docet  
 1345 Sunt guerre tantum nunc latrocinia vera  
       Omnes gendarme nunc remudare volunt  
 1347 Abladoyra robat mundum lespania totum  
       Flatieras gentes patria tota tenet  
 1349 Francesi nostri tantum lo mobile portant  
       Apropriando sibi non remouendo domos  
 1351 Mobilis et varia est semper natura malorum <sup>122</sup>  
       ☞ Lumbardi faciunt nunc recatare deum  
 1353 Omnia quando potest semper gascognia pannat  
       Gasconus rarus sercat amore dei  
 1355 Per totum mundum vitrix prouensa rabalhat  
       Per mare per terram scit recrocare robas  
 1357 Les bens de gleyso grignotat grassa ribalda  
       ☞ Pauperibus christi porta reclusa manet  
 1359 Barraba latro fuit sic parlat passio christi  
       Plures barrabanos guerra truanda menat  
 1361 Hoc comune malum gentes omnes modo raubant  
       ☞ Nullus habet raubas nunc nisi raubet eas  
 1363 Ipse duos tantum latrones christus habebat  
       Sed hodie guerre mille remille tenent  
 1365 Et populus clamat quando fouragia <sup>123</sup> perdit

<sup>122</sup> [1351]. Cf. JUVÉNAL, *Satires*, XIII, vers 236 : *Mobilis et varia est ferme natura malorum*.

<sup>123</sup> [1365]. Dans l'édition originale, *fauragia*, conservé par l'édition de Toulouse et l'édition italienne bien que ce mot n'appartienne à aucune langue. Plutôt qu'un hapax, il faut voir là une simple coquille typographique.

quand il perd ses affaires et pour ainsi dire se désespère quand il constate ses préjudices. Établissez une police bien forte pour faire justice : < il sera béni l'homme qui rétablira la justice >.

[L'empereur] a grandement déplu au Christ [1370] en mettant ainsi à sac notre Provence. Aussi, Il a envoyé une famine amère dans son camp : personne ne vit longtemps torturé par la faim. Les blés leur manquaient, ainsi que les viandes, le vin, les farines ; Jupiter ne leur envoyait pas les eaux du ciel. [1375] Ils faisaient tourner les moulins avec les animaux domestiques : les hommes étaient très épuisés de devoir tourner la meule.

Ils se lamentaient, implorant d'une voix humble, en revenant pieusement vers le Seigneur Christ : « Donne-nous chaque jour notre pain, Christ bienveillant, [1380] < apporte Ton aide aux malheureux, distribues-leur Toi-même le nécessaire > ; [puisse l'empereur] se repentir que son armée ait mis à sac la Provence ; épargne-nous, nous T'en supplions, nous avons fait tout le mal ; l'empereur nous a conduits ici à l'abattoir et de plus nous laisse tous mourir de faim. [1385] À cause de nos péchés viennent des fléaux redoutables <sup>128</sup> et le Tout-Puissant punit et même détruit les méchants. »... Mais Dieu dans le Ciel, gouvernant la

<sup>128</sup> [1385]. Sous la forme *Propter peccata veniunt aduersa*, il s'agit d'un proverbe souvent cité dans la littérature morale et religieuse italienne.

- Se quasi desperat cum sua danna videt  
 1367 Ponite polliciam fort fortem iusticiando  
 ☞ Iusticiam faciens vir benedictus erit  
 1369 Sed tamen ad christum fecit gran displicimentum  
 Nostram prouensam saquegiando modo  
 1371 Et sibi faminiam per campum misit amaram  
 Nemo diu viuuit esuriente gula  
 1373 Blada sibi mancant carnes vinumque farine  
 Iuppiter e celo non sibi mandat aquas  
 1375 Cum bestis sottis faciunt reuirare molinos  
 Forsanturque homines forte virando molam  
 1377 Plangebant populi summissa voce cridentes  
 Ad christum dominum se retirando pie  
 1379 Panem quotidie da nobis christe benigne  
 ☞ Affer opem miseris ipse necesse dides <sup>124</sup>  
 1381 Penitet <sup>125</sup> armatam prouensam saquegiasse  
 Parce precor <sup>126</sup> nobis fecimus omne malum  
 1383 Huc ad masselum duxit nos induperator  
 Nos layssat cunctos atque perire fame  
 1385 Propter peccatos veniunt aduersa timenda  
 Punit et omnipotens destruit atque malos  
 1387 Sed deus in celis lunam solemque gubernans

<sup>124</sup> [1380]. L'impératif *dide* eût été ici mieux assorti aux impératifs *da* et *affer* puisque les trois propositions sont juxtaposées.

<sup>125</sup> [1381]. Les vers 1379-1382 exprimant des demandes, pour la plupart à l'impératif, le subjonctif présent *peniteat* eût donc été plus adéquat que cet indicatif présent *penitet* qui marquerait une rupture de construction... À moins qu'Arena ne traite ce verbe selon la première conjugaison (*penitare*), auquel cas *penitet* en serait bien le subjonctif présent : Du Cange n'atteste pas *penitare* mais *penare* au sens de *poenis afficere*, « infliger des peines ».

<sup>126</sup> [1382]. Le singulier *precor* se comprend si, dans cette courte prosopo-

Lune et le Soleil, était devenu sourd, ignorant toutes leurs demandes : le Tout-Puissant n'aide pas et ne veut pas écouter les ribauds [1390] qui volent le peuple et chambardent Ses temples.

[L'armée espagnole] a détruit plusieurs saintes églises d'Aix et a même voulu mettre le feu à la ville. Les sœurs religieuses de Sainte-Claire<sup>129</sup>, que personne ne peut voir derrière leur clôture, [1395] et les Servantins<sup>130</sup> marchant pieds nus qui ne cessent jamais de bien prier Dieu, et les belles demoiselles de Nazareth<sup>131</sup> qui implorent jour et nuit *Kyrie eleison*<sup>132</sup>, la face angélique et de mœurs chastes, [1400] — < Junon, Minerve, Vénus ne les surpasseraient pas > — ont, à force de grandes prières, vaincu l'empereur : car autrement, c'est certain, la ville aurait été incendiée.

### XXIII — La guerre autour d'Aix-en-Provence (fin août et début septembre 1536)

[1403] Les soldats [espagnols] criaient : « Donnez-nous des vivres, César, nous mourrons, cette faim nous tue. [1405] Ventre affamé<sup>133</sup> ne manie pas volontiers les armes et, excepté la mort, rien n'est plus triste que la faim. Personne ne sera vaillant s'il

<sup>129</sup> [1393]. Sœurs établies dans le monastère Sainte-Claire, dites aujourd'hui Clarisses ; congrégation, contemplative et cloîtrée fondée par Claire d'Assise au début du XIII<sup>e</sup> siècle sous le nom d'ordre des Pauvres Dames. Leur couvent fut fondé à Aix à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle par Sancia d'Aragon, seconde épouse de Robert d'Anjou, roi de Naples et comte de Provence.

<sup>130</sup> [1395]. Généralement dénommés Observantins, les frères mineurs de l'Observance sont une branche de l'ordre de saint François (les Franciscains).

<sup>131</sup> [1397]. Le couvent Notre-Dame-de-Nazareth a été fondé à Aix-en-Provence en 1292 par Charles II comte d'Anjou et de Provence pour abriter une communauté de sœurs dominicaines.

Surdus erat factus cuncta petita negans  
1389 Non iuuat omnipotens nec vult audire ribaldos  
Qui populum raubant et sua templa ruunt  
1391 Gleysas sacratas plures destruxit aquenses  
Ad villam voluit atque botare focum  
1393 De sancta clara moniales relligiose  
Quas post clausuram nemo videre potest  
1395 Et seruantinj marchantes de pede nudo  
Qui nunquam cessant rite pregare deum  
1397 De nazareno pulchrantes et domicelle  
Que krieleysones nocte dieque cridant  
1399 Angelicam faciem sauios moresque tenentes  
☞ Non superaret eas iuno minerua venus<sup>127</sup>  
1401 Cum precibus magnis vicerunt induperantem  
Namque aliter certe villa cremata foret  
1403 Gendarme clamant donate cibaria nobis  
Cesar nos morimur nos tuat ista fames  
1405 Ieiunus venter non bostigat arma libenter  
Et preter mortem nil mage triste fame  
1407 Nemo valentus erit si non grignotat abunde

pée, l'on considère qu'Arena fait parler l'armée en général. Mais il est incohérent avec le *nobis* qui suit immédiatement et avec la proposition principale contenue dans le vers 1377 qui introduit les supplications et dont le sujet est au pluriel : *plangebant populi... cridantes*. Il y a là une petite rupture de construction...

<sup>127</sup> [1400]. Ces trois déesses sont citées dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 1795.

<sup>132</sup> [1398]. Imploration de la liturgie grecque Κύριε ἐλέησον, « Seigneur, aie pitié » adoptée par l'Église romaine sous la translittération *Kyrie eleison*.

<sup>133</sup> [1405]. Synecdoque : « le ventre » désigne le soldat.

ne mange à satiété et l'homme trop maigre manque fort de vigueur. »

L'empereur leur répondit : « Cherchez votre nourriture... [1410] personne ne mange sans avoir seulement travaillé<sup>134</sup>. Allez à Salon, Rognas et Lourmarin, à Alleins, aux Baux et à Pertuis, à Jouques et aussi à Grambois, à Peyrolles ainsi qu'à Bonnieux, et à Lauris, Apt, Gréoux et Trets ; [1415] mettez à sac et à pillerie tout Rians, Meyrargues, Le Puy[-Sainte-Réparate] et Pourrières au plus vite, et Cadenet, Berre, tout Manosque et Cucuron, Saint-Cannat ainsi que Bouc, Saint-Chamas, Fos, l'île de Martigues, [1420] et Miramas et La Tour-de-Bouc. Sur ces entrefaites Doria arrivera, à la tête de ses galères, apportant des biscuits et de l'argent frais : il viendra à notre rescousse en nous apportant un grand secours et en guerroyant sur mer : je garde grand espoir. »

[1425] Voilà pourquoi les soldats partent aussitôt aux provisions et projettent de mettre à sac les villes. Donnant de grands assauts contre les bourgades fortifiées, ils égratignent les hauts remparts en lançant leurs grappins. Mais les gens du pays se rebèquent fort contre eux [1430] et, en les repoussant systématiquement, leur refusent toute nourriture<sup>135</sup>. Ils auraient dévoré les provisions de Troie<sup>136</sup> et bu le Xanthe : l'insatiable faim

<sup>134</sup> [1410]. Cf. la règle édictée par l'apôtre Paul : *si quis non vult operari, nec manducet*, « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2<sup>e</sup> lettre aux Thessaloniciens, chapitre III, verset 10).

<sup>135</sup> [1430]. Ici Arena n'emploie pas les termes latins *victus*, *cibarium* ou *esca*, qui désignent les aliments des hommes, mais *pabula*, « fourrage », ainsi qu'au vers suivant, ce qui revient à considérer les soldats de l'empereur comme des animaux de ferme.

<sup>136</sup> [1431]. En l'associant au Xanthe, Arena mentionne ici la Troie antique d'Asie Mineure dont le siège fut narré par l'*Iliade* d'Homère. Outre le plaisir

Et virtute caret fort bene maygrus homo  
 1409 Imperelator eis respondit querite victum  
 Grignotat nullus absque labore modo  
 1411 Vadite cellonum rognas et lurde marinum  
 Allenum bausum pertusiumque iocas  
 1413 Atque garambudium peyrolas atque bonilhum  
 Et lauras Aptum greulius atque tritis  
 1415 Ad saccum et saccos<sup>128</sup> totum pausat riansum  
 Meyrargos podium porreriasque cito  
 1417 Atque cadenetum berras totam manoascam  
 Et cocuronem sanct canat atque bocum  
 1419 Sanctum chamassum fossis de martice lillam  
 Atque miramassum turreluramque<sup>129</sup> boqui  
 1421 Interea veniet dorias remeando galeras  
 Biscotos portans denariosque novos  
 1423 Subueniet nobis grandem donando secorsum  
 Per mare guerrando spes mea granda manet  
 1425 Quare saldati post ad fouragia vadunt  
 Protinus et villas saquegiare putant  
 1427 Grandes assaltos contra castella ruentes  
 Menia grafignant alta crocando petras  
 1429 Sed patrie gentes contra se forte rebeccant  
 Hosque repulsando pabula cunta negant

<sup>128</sup> [1415]. L'expression *ad saccum et saccos* se trouve déjà dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 305.

<sup>129</sup> [1420]. Pour une bonne métrique de ce vers, Arena transforme *turrem*, « la tour », en *turreluram*, qui évoque le *turo-luro* provençal, locution quelque peu polysémique mais aussi exclamation de joie.

d'une référence à l'Antiquité, on peut aussi y voir un petit clin d'œil à Barthélemy Portalenqui, évêque *in partibus infidelium* de Troie.

de l'or tourne tout en crime. Les défenseurs les basculent cul par-dessus tête<sup>137</sup> du sommet des remparts jusqu'en bas en leur faisant tourner les talons : [1435] ils renvoyaient souvent dans la campagne les hommes tombés à terre et la béquille des infirmes soutenait mille éclopés. Nos gens en faisaient une boucherie en les massacrant : le sang coulait aussi liquide que l'eau.

Les galères accostèrent au port de Séon, [1440] proche de Marseille — mais après avoir contourné la ville au large, — apportant du biscuit dur et moisi... bien maigre pitance pour tant de gens !

#### XXIV — La défense d'Arles et des villes voisines (deuxième quinzaine d'août 1536)

[1443] Il voulut ensuite investir la somptueuse ville d'Arles : il dit en fanfaronnant qu'il la mettrait à sac. [1445] Tous s'effrayaient craignant sa venue, chacun pensant perdre tout son bien. Mais cependant monsieur Arlier<sup>138</sup>, le lieutenant [du sénéchal] — excellent juriste fort érudit, qui administre en temps de paix comme en temps de guerre en distribuant une bonne justice au peuple [1450] — ainsi que les gentilshommes fringants et puissants toujours empressés à couper du taffetas<sup>139</sup>,

<sup>137</sup> [1433]. *Aniuersarios* est ici totalement incompréhensible dans le sens que ce substantif peut avoir en latin classique ou tardif ainsi qu'en provençal : « anniversaire ». Il faut donc supposer quelque facétie de langage et l'édition italienne propose de décrypter *anus-versare*, « renverser le cul », ce qui, dans le contexte des vers 1433-1434, devient tout à fait clair. L'*aniuersarius* est donc un « cul-buté », c'est-à-dire un soldat ennemi cherchant à gravir une muraille et que l'on a rejeté en bas avant qu'il n'y parvienne.

<sup>138</sup> [1447]. Le mot latin *arlerius* a été pris pour adjectif dans la traduction

- 1431 Pabula gustassent troye zanthumque bibissent<sup>130</sup>  
Auri sacra fames<sup>131</sup> in scelus omne rapit  
1433 Grans aniuersarios per muros guerra reuersat  
Dalto per imbassum controuirando pedes  
1435 Terrados homines per campos sepe botabant  
Milleque boytosos crossa malada regit  
1437 Bochariam paysus chaplabat carnificando  
Currebat sanguis more fluentis aque  
1439 Ad portum de cyon venerunt inde galere  
Ad prope massiliam forouiando foras  
1441 Biscotum durum portantes atque podritum  
Ad tantas gentes subueniendo parum  
1443 Arlem pomposam voluit post prendere villam  
Iactando dixit saquegiaret eam  
1445 Seffrehabant omnes eius cregnendo venutam  
Perdere pensando quilibet omne bonum  
1447 Sed tamen arlerius dominus le loggatenentus  
Iusticiam populo distribuendo bonam  
1449 Bellorum et pacis qui seruatur tempus vtrumque  
Per totos libros iure valentus homo  
1451 Et gentilhomines fringantes atque potentes  
Qui taffatafium sepe copare solent

<sup>130</sup> [1431]. Cf. VIRGILE, *Énéide*, livre I, vers 473 : *Pabula gustassent Trojae Xanthumque bibissent*.

<sup>131</sup> [1432]. *Auri sacra fames* : locution que l'on retrouve chez VIRGILE, *Énéide*, livre III, vers 57.

italienne, comme traduisant le provençal *arlèri*, « d'Arles ».

<sup>139</sup> [1452]. « Couper du taffetas » : l'édition italienne interprète cette expression en termes d'élégance masculine. Mais comme ce ne sont pas les gentilshommes qui taillaient leurs habits, il faut y voir plutôt l'idée de perforer les pourpoints avec l'épée ou le poignard, dans les duels et les combats.

d'un cœur hardi insufflèrent du courage à tous. Ils parlaient ainsi pour reconforter le monde : [1455] « Que ce vantard espagnol ne vous épouvante pas ; par le Seigneur Christ, son orgueil le perdra ! Le grand maître de France est là, qui gouverne tout : il nous donnera aide et conseil. Le grand maître est fort compétent, il travaille depuis toujours pour le roi, [1460] il ne s'épargne aucune peine quand vient la bataille. Autre Aristide le Juste<sup>140</sup>, il est un homme sage, d'un conseil avisé. Sa clairvoyance nous garantit une bonne protection. Il porte lui-même volontiers assistance, quand il le peut. »

[1465] Ensuite le premier magistrat Arlier se mit à cheval pour [défendre les intérêts de sa] ville, ayant chaussé ses bottes et attaché ses éperons. Il s'en alla faisant trotter son cheval, sans pouvoir s'arrêter quand venait la fatigue. Et il se rendit alors dans la fringante ville d'Avignon [1470] qui héberge de belles dames pour rigoler. Là il s'approcha du grand maître de France<sup>141</sup> pour l'entretenir, en lui disant beaucoup de bonnes choses, et lui exposa que sa ville le suppliait instamment de venir en personne la visiter en raison de la guerre : [1475] celui-ci acquiesça de la tête, promettant de venir au plus vite et de l'aider volontiers de tous ses moyens. Ce qu'il déclara il le fit, tenant exactement ses promesses : il ne trahit jamais la foi jurée.

<sup>140</sup> [1461]. Aristide le Juste (ca 530-467), homme d'État athénien, l'un des principaux généraux lors de la bataille de Marathon (490). Juste et intègre, il gouverna par la vertu, recherchant toujours l'intérêt de la patrie. En grec *Ἀριστείδης* (*Aristeidès*), de *ἀριστεία* (*aristéia*) « supériorité, vaillance » et *ἄριστος* (*aristos*) « excellent, le meilleur ».

<sup>141</sup> [1471-1472]. Montmorency, toujours nommé par ailleurs *gram mestrus* est appelé ici pour l'unique fois *magnum magistrum*.

- 1453 Coragium cunctis hardito corde dederunt<sup>132</sup>  
Pro confortando verba sequenda dabant
- 1455 Non vos hispanus iactator terreat ille  
Per christum dominum gloria perdet eum
- 1457 Grandus adest mestrus de fransa cuncta gubernans  
Auxilium nobis consiliumque dabit
- 1459 Fort bonus est mestrus semper pro rege trabalhat  
Se nihil espargnat quando batalha venit
- 1461 Alter aristides dictus cognomine iustus<sup>133</sup>  
Consilio pollens est sapientus homo
- 1463 Claro prestabit nobis tutamina sensu  
Donat quando potest ipse libenter opem
- 1465 Arlerius pretor pro villa deinde caualcat  
Caussando bottas experonando pedes
- 1467 Impostam vadit faciens troctare caualum  
Non pausare potest quando fatiga venit
- 1469 Iuit et ad villam tunc Dauinione friandam  
Que bellas dominas pro rigolando tenet
- 1471 Illuc accessit pro razonando magistrum  
De fransa magnum plura loquendo bona
- 1473 Demonstrans illi quod valde villa pregabat  
Visum pro guerris ipse veniret eam
- 1475 Anuit ex testa promittens presto venire  
Omni posse suo hancque iuuare libens
- 1477 Quod dixit fecit seruans promissa libenter  
Promissam nunquam scit variare fidem

<sup>132</sup> [1453]. Dans l'édition originale : *dedederunt*, inconnu du latin. On pourrait supposer une corruption de *dididerunt*, parfait du verbe *didere*, mais il faut bien *dederunt* pour que le vers soit un hexamètre.

<sup>133</sup> [1461]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 334, identique.



Et il vint tout de suite inspecter les fortifications : [1480] il les passa en revue, examinant tous les remparts. Et il annonça : « Je vous enverrai tout secours en vous soutenant au plus vite par des paroles et des actes ; pour l'heure, mettez convenablement votre ville en état de défense. Il faut engager de grandes dépenses quand la nécessité le commande. [1485] Arles peut beaucoup de choses, son terroir est très riche et, par son mérite, une si grande contrée fut un royaume : au temps passé, cette ville avait un roi... tout cela est consigné dans divers livres. Que chacun ne craigne donc pas de perdre la vie : [1490] notre France vous défendra efficacement. Je laisse dans la ville comme lieutenant de roi, pour être votre chef, le fidèle prince de Melfi de qui la face est hérissée d'une barbe blanche, ainsi que Bonneval : aidez-les comme il faudra ; [1495] et si quelque chose vous manque pour les fortifications, dites-le, car le bon roi vous donnera tout. » De si bonnes paroles ayant été bien accueillies, la cité exulte : chacun montre le courage d'un lion vigoureux.

Ensuite, la ville fut vite remplie de soldats arrogants [1500] qui commencèrent par dévaster le tribunal ; ils voulurent même détruire les solides cachots : le malfaiteur était alors libéré sur-le-champ. Les voyous réclament souvent justice en leur faveur... < [mais <sup>142</sup>] personne ne la demandera contre lui personnellement ! > [1505] Et ils coupaient les oreilles en pointe aux gardiens <sup>143</sup> et les abreuyaient de coups sur les flancs : le geôlier s'enfuit prestement par les fenêtres quand il vit maltraiter ses collègues.

<sup>142</sup> [1504]. Asyndète.

<sup>143</sup> [1505]. ici *sergentibus*, du latin *serviens* désignant un serviteur de bas niveau. Estienne les définit comme des aides du juge, des huissiers, et non comme des geôliers. On peut donc supposer ici le jeu de mots « serre-gent » puisqu'il s'agit de garder des prisonniers dans leurs cachots.

1479 Protinus et venit pro respiciendo muralhas  
Et lustravit eas menia tota videns  
1481 Protulit et vobis omnem donabo secorsum  
Verbis et factis subueniendo cito  
1483 Interea vestram recte defendite villam  
Spendere cuncta decet quando necesse venit  
1485 Arlus multa potest hec est ditissima terra  
Et merito regnum patria tanta fuit  
1487 Tempore preterito regem hic arlus habebat  
Per varios libros plurima scripta docent  
1489 Non igitur dubitet quisquam deperdere vitam  
Vos defensabit Francia nostra bene  
1491 Princem de melfa pro nostro rege fidelem  
Cui sibi per faciem candida barba riget <sup>134</sup>  
1493 Vobis in villa pro conductore relinquo  
Atque bonam vallem rite iuuetis eos  
1495 Et si deficiat quicquam pro fortificando  
Mittite nam vobis rex bonus omne dabit  
1497 Talibus acceptis verbis post villa triumphat  
Coragium fortis quisque leonis habet  
1499 Post cito villa fuit gendarmis plena superbis  
Per quos brisata curia tota fuit  
1501 Crotonos etiam voluerunt rumpere fortes  
Illico largatus tunc malefactor erat  
1503 Iusticiam pro se palhardi sepe requirunt  
☞ Contra se proprium non volet vllus eam  
1505 Aurelhas longas sergentibus atque copabant  
Et bene per costas verbera multa dabant  
1507 Et carcererius sautavit presto fenestras  
Cum vidit socios iusticiare suos

<sup>134</sup> [1492]. *Barba riget* se trouve chez VIRGILE, *Énéide*, livre IV, vers 251.

Ils dégainaient épées et poignards : [1510] ils enlevaient des jeunes filles quand la volaille était appétissante. Ils faisaient rentrer la tête aux tortues<sup>144</sup> et comptaient tuer des chauves-souris la nuit. J'ai vu un grand massacre de poulets : l'homme habile furetait dans les poulaillers. [1515] Personne ne payait ce qu'ils mangeaient de par la ville : < l'armée a coutume de vivre sur Jaque Bonhomme<sup>145</sup> >. Personne n'était alors plus maître chez lui : le valet était souvent le maître de la maison. Et ils vomissaient<sup>146</sup> dans les maisons et par les fenêtres : [1520] chaque demeure ressemblait alors à quelque mauvaise taverne.

Par toute la ville les gens se démenaient beaucoup : les citoyens ne s'arrêtaient pas un instant, ils charriaient nuit et jour de la terre, et des pierres, et des planches, et des fagots, et des paniers de terre, et<sup>147</sup> aussi beaucoup de bois de construction... [1525] et la sainte Église envoyait ses serviteurs, jusqu'aux prêtres, aux enfants et aux vieillards. Tout gentilhomme travaillait ardemment pour la France : en temps de guerre, vogue la grosse fatigue ! C'est alors le règne des tristesses dues à la mort et des douleurs, [1530] de la plainte et des gémissements, et des larmes amères. La triste guerre est-elle autre chose que < la tempête envoyée sur tous de par le monde et que le déluge sur les maisons ? > Les guerres tuent les hommes, déshonorent

<sup>144</sup> [1511]. *Escondere testam* : ils font peur aux tortues.

<sup>145</sup> [1516]. Cf. les *Chroniques* de Jean de Venette, au xiv<sup>e</sup> siècle, pour l'année 1356 : *Tunc temporis nobiles, derisiones de rusticis et simplicibus facientes, vocabant eos Jaque Bonhomme* (volume II, pages 237-238), « Alors les nobles de ce temps, tournant en dérision les gens de la campagne et du peuple, les appelaient *Jaque Bonhomme* ». Ce sobriquet vient de l'ancien français « jaque », qui désigne par synecdoque un paysan, celui-ci portant généralement une courte veste alors appelée « la jacque ».

<sup>146</sup> [1519]. En raison de la polysémie du verbe *gitar*, on peut également

- 1509 Perdegaynabant espasas atque cotellos  
Arrancant iuuenes quando polalha valet
- 1511 Allas tartugas faciunt escondere testam  
Et rata penatas nocte tuare putant
- 1513 Gram mortalagium vidi chaplando poletos  
Per gallinerios furnat abilhus homo
- 1515 Quod grignotabant per villam nemo pagabat  
☞ Sus iaque bon home viuere guerra solet
- 1517 De domibus proprijs dominus tunc non erat vllus  
Mestrus de caza sepe valetus erat
- 1519 Per las maysones gittabant atque fenestras  
Queque domus semblat qualque tauerna mala
- 1521 Per totam villam populus se forte trafigat  
Non pausant ciues nocte dieque tirant
- 1523 Terras et peyras et fustes atque fagotos  
Et girbas terre plurima ligna quoque
- 1525 Vsque capellanos infantes atque vielhos  
Et seruantinos gleysia sacra dabat
- 1527 Nobilis omnis homo pro fransa forte laborat  
Tempore guerrarum grossa fatiga vogat
- 1529 Tristicie regnant mortales atque dolores  
Planctus cum gemitu tum lachrimare malum
- 1531 Triste quid est aliud bellum quam missa per orbem  
☞ Publica tempestas:diluuiumque domus<sup>135</sup>
- 1533 Bella necant homines faciunt sine honoribus aras

<sup>135</sup> [1532]. Sous-entendu *per domus*.

comprendre : ils jetaient tout dans les maisons et par les fenêtres...

<sup>147</sup> [1523-1524]. La répétition de la conjonction de coordination *et* — ou *atque* — réalise une véritable anaphore.

les autels ; < les villes et les ressources des champs sont dévastées >. [1535] Hélas ! malheureux ceux qui font les guerres et suivent les armées ! Ils supportent des tribulations et d'innombrables maux.

Et plusieurs dames élégantes à chaperon<sup>148</sup> ne se dispensaient pas de bien travailler : les très nobles dames d'Alleins et de La Val [1540] ainsi que la grande madame de Beaujeu et encore bien d'autres que ma muse ne mentionne pas se démenèrent<sup>149</sup> en charroyant avec aisance. Avec les terrassiers, elles portaient souvent des paniers pleins de terre sans se plaindre de rien. [1545] Et qu'on ne pense pas, cependant, qu'aucune fût épuisée : < au contraire, la gent féminine se conservait en fort bonne santé >.

Puis la ville construisit à ses frais plusieurs remparts résistants avec leurs terre-pleins.

Et ensuite le marquis del Vasto vint vers elle [1550] projetant de l'assiéger avec ses soldats. Une troupe vaillante passa le pont de La Crau — dont les portes étaient ouvertes ! ce qui fut, assurément, pour la ville une bien grosse honte : une simple porte aurait alors suffi à le tenir à distance. [1555] Puis, ainsi approché, il examina la cité entière pour évaluer toute sa défense. Et quand il la vit ainsi autant fortifiée, pleine de soldats entraînés et armés décidés à mourir pour la France [1560] plutôt que de manquer à la parole donnée, [quand] il vit aussi les eaux et des fleuves si grands qu'ils semblaient à tous former une mer, des rivières, des étangs, des lacs, des sources, des fossés,

<sup>148</sup> [1537]. *De capeyrone* : le chaperon était alors une parure de tête réservée aux dames de la meilleure société.

<sup>149</sup> [1542]. *Fecerunt ragius* : littéralement « firent grande rage ».

☞ Vrbes et agrorum depopulantur opes

- 1535 Heu miseri qui bella gerunt et castra sequuntur  
Tribolassones et mala multa ferunt
- 1537 Et plures domine de capeyrone friantes  
Non expargnabant se tralbahare bene
- 1539 Madama daleno domina et de valle potentes  
De bello iuhoco madama granda quoque
- 1541 Et plures alie quas non mea musa recontat<sup>136</sup>  
Fecerunt ragius carregiando cito
- 1543 Cum terrayronis portabant sepe banastas  
De terra plenas congraelando rien
- 1545 Merfunduta fuit non penses tu tamen vlla  
☞ Se contragardat fort mulibre genus
- 1547 Postea ramparos perplures et beroardos  
Villa facit fortes sumptibus ipsa suis
- 1549 Et post marquesus de gasto venit ad ipsam  
Hanc cum gendarmis assegiare putans
- 1551 Per pontem crauis passauit troppa valenta  
Portas vbertas de craue pontus habet
- 1553 Quod fuit ad villam certe vergogna regrossa  
Porta fere simplex tunc reculasset eum
- 1555 A longe modicum totam post respicit vrbem  
Omnem defensam scire volendo suam
- 1557 Et cum vidit eam sic tantum fortificatam  
Plenam gendarmis armigerisque bonis
- 1559 Qui propter fransam vitam finire volebant  
Sacratam potius quam violare fidem
- 1561 Vidit aquas etiam seu tantum flumina magna  
Tot quot semblabant omnibus esse mare
- 1563 Flumina stagna lacus fontes fossata paludes

<sup>136</sup> [1541]. Expression très identique au vers 619.

des marais, de grandes ravines toujours pleines d'eau [1565] et le fleuve Rhône qui entoure la ville — quand il la tyrannise en lui infligeant de très grands préjudices, il noie les blés, les vignes et les cabanes des champs, il inonde souvent toute la Camargue : en raison de ces eaux Arles est une île imprenable [1570] et César ne l'investira jamais par la force, — alors il n'osa pas se hasarder<sup>150</sup> et tenter quoi que ce soit contre la ville. Et, sans s'attarder, il tourna vite les talons : il ne resta pas planté là, face à tant de remparts.

[1575] Mais je dirai à qui voudra entendre : « Il agit alors lui-même avec sagesse : la ville lui aurait infligé mille blessures s'il s'était approché en barque, je le jure par Jupiter<sup>151</sup> ; il aurait perdu ses gens et tout son temps et, croyez-moi, il aurait été ici tant et tant étrillé [1580] que jamais médecin n'aurait pu ensuite le rafistoler<sup>152</sup>. Ils l'auraient tant et tant frappé par le corps et les oreilles qu'il s'en serait souvenu toute sa vie. La ville les aurait tous précipités dans le Rhône la tête la première : pour eux cette guerre eût été la dernière. [1585] Arles l'amoureuse cultive toujours l'amour<sup>153</sup> : qu'elle vive et que Dieu exauce les vœux de son peuple ! »

[L'empereur] pensait même prendre la ville de Tarascon et mettre à sac la riche [église] Sainte-Marthe. Il voulait après ce-

<sup>150</sup> [1571]. *Gaffa* en bas latin et « gaffe » en français du xvi<sup>e</sup> siècle désignent un bâton muni à une extrémité d'un croc. L'accusatif *gaffam* rend ici le provençal *gafo* qui signifie aussi bien « gué » que « pas de clerc, bévüe » : la locution *intrepredere gaffam* (vers 1571) peut donc se traduire « franchir le gué » ou « commettre la bévüe ».

<sup>151</sup> [1577]. Dans le texte latin *tonantem*, qui est une des nombreuses épicleses de Jupiter.

<sup>152</sup> [1580]. Expression comparable au vers 138.

<sup>153</sup> [1585]. Polyptote : *amorosus ... amorem* « l'amoureuse ... l'amour ».

Robinas grandes quas aqua semper habet  
 1565 Et flumen rhodani mediam quod circuit vrbem  
 Quando superuexat plurima damna ferens  
 1567 Blada negat vignas per campos atque cabannas  
 Totam camargam sepe natate facit  
 1569 Insula propter aquas est insuperabilis arlus  
 Per forsam nunquam cesar haberet eum  
 1571 Sic non ausauit post intrepredere gaffam  
 Et contra villam borbolihare nihil  
 1573 Et sine musando tornauit presto retrorsum  
 Non subiornauit menia tanta videns  
 1575 Sed tibi vis<sup>137</sup> dicam fecit tunc ipse sagessam  
 Mille balafratas villa dedisset ei  
 1577 Si saprochasset de barca iuro tonantem  
 Perdisset gentes tempus et omne suum  
 1579 Atque fuisset ibi tot tantum crede frotatus  
 Quod nunquam medicus post rebilasset eum  
 1581 Fessassent illum tot tot per corpus et aures  
 Quod li recordasset tempus ad omne suum  
 1583 Omnes in rhodanum per testam villa gitasset  
 Vltima de guerris ista fuisset eis  
 1585 Arlus amorusus semper perbraggat amorem  
 Viuat et ad populum det sua vota deus  
 1587 Atque tarasconis pensabat prendere villam  
 Et sanctam martham saquegiare richam  
 1589 Per barcas rozum post trauersare<sup>138</sup> volebat

<sup>137</sup> [1575]. La tournure correcte eût été *si vis...* à moins qu'il ne faille lire *sis*, contraction habituelle de *si vis*.

<sup>138</sup> [1589]. Sur l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de France, le verbe *trauersa* a été corrigé à la plume *trauersare*, ce qui est effectivement nécessaire pour que le vers soit un hexamètre.

la traverser le Rhône avec ses navires [1590] et s'approprier ensuite le Languedoc. Il projetait, n'est-ce pas, de gagner l'Espagne par voie terrestre : il cherchait un passage pour rentrer chez lui. Mais le capitaine de Saint-Rémy, qui fut souvent un vaillant homme dans les guerres, [1595] remit en état le château et renforça toute la ville [de Tarascon] : il garda le passage sans crainte d'être tué. Ainsi [l'empereur] ne donna aucune alarme contre la ville : il craignait [ce capitaine]... il le connaît fort bien.

Quant à Rabodanges, il enferma tout Beaucaire dans un rempart [1600] et les deux châteaux<sup>154</sup> formaient ensemble de grandes forteresses. Et près du Rhône il demeura toujours en alerte : si [l'empereur] voulait passer, il le tuerait lui-même.

XXV — L'empereur veut attaquer Marseille  
(deuxième quinzaine d'août 1536)

[1603] [L'empereur] voulut ensuite attaquer la fidèle Marseille, < pensant la prendre à la faveur de trahisons >. [1605] Mais aussitôt que la ville apprit sa venue, croyez-moi, elle lui prépara des banquets maigres. Avec les tambourins et les fifres elle l'assourdit, elle le régala de fruits durs : elle lui envoya prestement ses salutations en le bombardant, [1610] elle lui tira mille coups de canon. On aurait dit que Jupiter lui-même envoyait des coups de tonnerre, lui qui gronde dans le ciel quand il envoie l'orage. Il y avait le basilic<sup>155</sup> qui envoyait de

<sup>154</sup> [1600]. *Amboque castra* : il s'agit des châteaux de Beaucaire et de Tarascon situés en vis-à-vis de part et d'autre du Rhône et dont les artilleries auraient interdit tout passage aux navires ennemis.

<sup>155</sup> [1613]. *Lou Baseli* = nom d'un énorme canon dont les Marseillais se servirent déjà contre le connétable de Bourbon en 1524.

Et lengadocum rendere deinde suum  
1591 Passare in spagnum per terram nempe volebat  
Passagium querit vellet abire domum<sup>139</sup>  
1593 Sed le capitannus sanctus rommegius ille  
Qui fuit in guerris sepe valentus homo  
1595 Castellum reparat totam villamque reforsat  
Passagium gardat non dubitando mori  
1597 Sic contra villam nullas donauit alarmas  
Illum cregnebat fort bene noscit eum  
1599 Ipse robas dangi belcayrum ramparat omne  
Grans fortalessas amboque castra tenent  
1601 Et prope de<sup>140</sup> rodano semper demmorat<sup>141</sup> alertam  
Si passare volet ipse tuaret eum  
1603 Massiliam voluit post abordare fidelem  
☞ Et per traysones prendere pensat eam  
1605 Sed cito quando suam saupiuit<sup>142</sup> villa venutam  
Banquetos maygros crede parelhat ei  
1607 Cum tamborinis et fifris forte tocauit  
De frucha dura festegiauit eum  
1609 Bombardando illum mandauit presto salutes  
Mille canonatas ipsa tirauit ei  
1611 Fulmina dixisses quod iuppiter ille gitabat  
Qui renat in celis quando tronare facit

<sup>139</sup> [1592]. Accusatif... alors que le verbe *abire* est intransitif.

<sup>140</sup> [1601]. *De* est ici l'article français « du » latinisé car les constructions latines classiques eussent été *prope a rodano* ou bien *prope rodanum*.

<sup>141</sup> [1601]. Pour : *demorat*. *Arena* met à la voix active ce verbe qui, en latin classique, n'existe que comme déponent ; de plus, comme il s'agit d'une verbe intransitif, il ne saurait admettre l'accusatif *alertam*... mais il fallait toutes ces incorrections pour que le vers fût bien un hexamètre.

<sup>142</sup> [1605]. Pour : *sapiit*.

gros boulets ; des catapultes lançaient aussi des pierres. [1615] On aurait entendu tirer des canons simples et doubles, et ceux de taille moyenne et les bons fauconneaux, les émerillons, les bâtardes<sup>156</sup> et les couleuvrines. Tous les soldats tiraient ensemble à l'arquebuse et à l'escopette.

À l'approche des remparts, il n'osa pas montrer le bout de son nez : [1620] aucun endroit n'était alors sûr pour lui.

Et à ce moment nos galères quittèrent le port pour aller s'em-bosser à la plage d'Arenc<sup>157</sup> : la France a toujours sur mer plusieurs galères armées de forçats, qui transportent beaucoup de marchandises. [1625] Le sénéchal du pays, le comte Claude de Tende, rempli de sagesse et bien armé, ordonna aussitôt à ses galères de bombarder copieusement : il fit bien mitrailler l'empereur. Et alors le baron de Saint-Blancard attaqua : [1630] toutes nos galères tiraient contre l'Empire. Notre bienheureuse Dame de La Garde, très forte, veilla sur Marseille et la préserva bien : elle éreinta sur terre et engloutit dans la mer<sup>158</sup> tous ceux qui vinrent pour faire le mal.

[1635] Ensuite, examinant l'assiette de la ville de Marseille, apercevant alors tous ses remparts et leurs terre-pleins bien

<sup>156</sup> [1616-1617]. Fauconneau : au xvi<sup>e</sup> siècle, petit canon léger, variété de bombarde. — En provençal, *esmerihoun* désigne un petit faucon : l'émerillon est une pièce d'artillerie légère, voisine du fauconneau. — Bâtarde : pièce d'artillerie de taille moyenne, du type de la *mittelgeschütz* allemande.

<sup>157</sup> [1622]. *Plaggia darenquo* : la plage d'Arenc, située au nord de l'entrée du port de Marseille. Sous la Restauration, quand débuta la vogue des bains de mer, elle connut une grande prospérité. Elle a été recouverte au xx<sup>e</sup> siècle par les installations du Port autonome de Marseille. L'avenue d'Arenc — ancienne route impériale n° 8 — ayant été débaptisée, seuls les *Espaces culturels du silo d'Arenc* rappellent encore aujourd'hui ce toponyme.

<sup>158</sup> [1631]. *De garda* : la colline de La Garde au sommet de laquelle un fort avait été construit, doté d'une puissante artillerie.

- 1613 Bazaliscus erat grossos mandando boletos  
Larguabant etiam passauolanta petras  
1615 Duplos audisses simplosque tirare canones  
Et megensanos fauconelosque bonos  
1617 Esmerilhones bastardas et colobrinas  
Arcabutant omnes escopetando simul  
1619 Ad prope de<sup>143</sup> barris non audet ponere nasum  
Non sibi securus tunc locus vllus erat  
1621 Et foro de<sup>144</sup> portu sorterunt inde galere  
Plaggia darenquo perremigabat eas  
1623 Per mare garnitas forsatis fransa galeras  
Semper habet plures que bona multa ferunt  
1625 Ipse senescalus de payso saggius omnis  
Glaudus de tenda contus ad arma potens  
1627 Presto suas fecit fort bombardare galeras  
Imperelatore forte frotare facit  
1629 Sanctus blancardus polsauit tumque baronus  
Contra lemporium tota galera tirat  
1631 De garda domina fortissima nostra beata  
Massiliam gardat et bene saluat eam  
1633 Omnes ablaygat per terras atque profundat<sup>145</sup>  
Per mare qui veniunt pro faciendo malum  
1635 Induperator ait<sup>146</sup> post respiciendo sietam  
Ville marselhe:menia tanta videns

<sup>143</sup> [1619]. Cf. *supra* la première note du vers 1601.

<sup>144</sup> [1621]. *Foro de* est l'expression provençale *deforo*, ici non latinisée.

<sup>145</sup> [1633]. Le verbe *profundere* appartenant à la troisième conjugaison, son indicatif présent devrait être *profundit*.

<sup>146</sup> [1635]. Cette longue phrase (vers 1635-1642) comporte une rupture de construction : le verbe *ait* du vers 1635 n'a pas de suite et est remplacé par *scandalezauit* au vers 1641 qui devient alors la proposition principale.



construits, et les galères, et tant de soldats qu'il ne peut les dénombrer ; et entendant péter une telle artillerie [1640] qui ébranlait la terre et le ciel, l'empereur en fut beaucoup irrité et gronda fort contre Marseille parce qu'elle le rabrouait.

Il dit à son armée : « Nous voyons Marseille tout entière ; personne ne pourrait la prendre par la force [1645] maintenant, à moins que des gens ne trahissent, car elle a trop de bonnes fortifications. Il faut donc tourner bride, en fouettant nos chevaux ; nous devons nous en retourner rapidement vers Aix et ne pas lambiner en chemin : [1650] la méchante armée de Marseille nous poursuit. Ils pourront nous porter de vaillantes escarmouches ici au dehors, tandis que personne ne peut entrer dans leur ville. Cette Marseille pétaradante est l'île du boucan : voilà, n'est-ce pas, la bouche crépitante de l'enfer<sup>159</sup>. [1655] Jean Feu<sup>160</sup> qui, en France, conçoit d'aussi bons textes juridiques qu'en firent Paolo, Bartolo et Cino<sup>161</sup> et qui toujours et toujours travaille dur pour le roi — le roi trouve que ses conseils sont bons — [et] le forgeron Vulcain envoyant la foudre du ciel, [1660] lui qui lance les éclairs quand il fait tonner, ne pourraient pas souffler

348

<sup>159</sup> [1654]. *Bocca del inferno fogata* : la « bouche crépitante de l'enfer ». Arena utilise là une expression de l'époque, attestée par Honorat de Valbelle : *et diren como dissian los Spanhols del temps de Borbon* : «*Non es mia Marss<sup>a</sup>, mai es una boco d'inferno que de totes pars sayhle fogo*», « Et nous dirons comme les Espagnols du temps de Bourbon : «Ce n'est pas Marseille, c'est une bouche de l'enfer d'où jaillit du feu de toutes parts». » (*Histoire journalière*, volume II pages 314-315 pour le texte dialectal et volume I page 296 pour la traduction française).

<sup>160</sup> [1655]. *Igneus* « Jean Feu » : juriste envoyé par François I<sup>er</sup> pour réformer la justice en Provence. C'est par un jeu de mots sur son patronyme qu'il est ici mis sur le même pied que Vulcain.

<sup>161</sup> [1656]. 1° Paolo di Castro, professeur à Florence au début du xve siècle ; 2° Bartolo, né en 1313 à Sassoferrato (province d'Ancône), mort en

- 1637 Atque berohardos fornitos tumque galeras  
Et tantas gentes quas numerare nequit  
1639 Et quando videt artilharia tanta<sup>147</sup> petare  
Que terram et celum pertremolare facit  
1641 Scandalezauit se multum forte renando  
Contra marselham cur reuirabat eum  
1643 Armate dixit marcelham vidimus omnem  
Nullus per forsam prendere posset eam<sup>148</sup>  
1645 Nunc nisi per gentes hoc de traysone veniret  
Nam fortallessas trop habet ipsa bonas  
1647 Et reuirare bridas opus est foetando caualhos  
Versus aquas celeres nos retirare decet  
1649 Et per carrerias nil nos chaumare bisognat  
Nos sequitur bellum massiliense malum  
1651 Escarramussas poterunt fringere valentes  
Hic foris ast intus nullus anare potest  
1653 Insula boccani hec est marselha petarda  
Bocca del inferno nempe fogata manet  
1655 Igneus in fransa qui tam bona iura ministrat  
Quam faciat paulus bartolus atque sinus  
1657 Qui semper semper fortum pro rege laborat  
Cuius consilium rex trobat esse bonum  
1659 Vulcanus fabrus de celo fulmina mandans  
Lumina qui monstrat quando tonare facit

349

<sup>147</sup> [1639]. Le sujet de la proposition infinitive devrait être à l'accusatif.

<sup>148</sup> [1644]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 324 : *Per forsam nullus vincere posset eum*.

1356 à Pérouse, jurisconsulte, professeur de droit, spécialiste de droit romain ; 3° Guittone Sinibaldi [Sinibuldi], dit Cino da Pistoia, né en 1270 à Pistoia et mort en 1336 dans cette ville, jurisconsulte et poète italien.

autant de feux brûlants que le peuple marseillais ne m'en a envoyés. Enfin, tout ce qui est nécessaire aux hommes de guerre, la somptueuse ville de Marseille le détient en quantité suffisante. [1665] Les capitaines de Montpezat et de Barbezieux font bien leur devoir contre moi... J'ai fait un vœu à Dieu : jamais je ne reviendrai voir Marseille, elle est bien trop fortifiée. Dans les guerres la forte Marseille triomphe toujours : [1670] César ne pourra jamais la vaincre ! »

Les Marseillais accomplirent tant d'exploits que la muse de Virgile ne pourra jamais les écrire, même si Lucain<sup>162</sup> les portait jusqu'aux nues en dénombrant leurs vertus. [1675] Il faut les louer, leurs hauts faits méritent louange : le Christ n'entretient pas de semblables hommes en vue des combats.

XXVI — La mort de Leiva et le désespoir de l'empereur  
(7 septembre 1536)

[1677] Mais quand il s'en revint de Marseille la fastueuse, fort mécontent qu'elle l'eût repoussé, il trouva Antonio de Leiva bien malade, [1680] à qui la terrible mort préparait un lit funèbre. La fièvre lui tordait les côtes, ainsi qu'une douleur intense : ce mal lui ôtait l'envie de vivre. Les médecins dirent : « Il n'y a aucun espoir de guérison ; < la fièvre cérébrale l'emportera vite >.

[1685] Avant de mourir il voulut parler un moment à l'empereur et lui donner un conseil : « Tu sais, César, la grande amitié qui nous lie étroitement : le fait est que le corps de cha-

<sup>162</sup> [1673]. Dans sa *Pharsalia*, le poète Lucain a décrit le blocus de la ville de Marseille par Jules César en 49 avant notre ère.

- 1661 Non possent ignes tantos sufflare cremantes  
Quot mihi polsauit massiliense genus
- 1663 Denique quicquid habent homines guerrando necesse  
Urbs pomposa modo massilitana tenet
- 1665 Deuerium faciunt contra me les capitaneis  
De monpezato barbesiusque bene
- 1667 Vota deo feci nunquam tornabo videre  
Massiliam nimium fortificata valet
- 1669 Per guerras semper fortis marcelha triumphat  
Vnquam non posset vincere cesar eam
- 1671 Tot valhentesas fecerunt Massilienses  
Scribere non posset musa maronis eas
- 1673 Quamuis lucanus hos vsque ad sydera tollat  
Horum virtutes dinumerando suas
- 1675 Hos laudare decet laudari facta merentur  
Non similes nutrit christus ad arma viros
- 1677 Sed de marselha bragganti quando retornat  
Fort male contentus quando repolsat eum
- 1679 Antonium leuam trobauit forte maladam  
Cui mors terribilis triste cubile parat
- 1681 Ethica torquet eum per costas et dolor ingens  
Cum male res vadit viuere fachat eum
- 1683 Dixerunt medici speransa est nulla salutis<sup>149</sup>  
☞ Ethicus in testa viuere pauca potest
- 1685 Ante suam mortem voluit parlare per horam  
Imperelatori consiliumque dare
- 1687 Scis cesar stricte nostri groppantur amores<sup>150</sup>

<sup>149</sup> [1683]. L'expression *speransa est nulla salutis* d'Arena rappelle la clause *nec spes nisi vana salutis* (OVIDE, *Tristes*, livre I, élégie II, vers 33).

<sup>150</sup> [1687]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre III, folio XXV recto : *Scis quoque quam stricte nostri groppantur amores*.

cun de nous deux renferme deux âmes. Hélas ! fuis la forte Provence, fuis ce rivage amer ; [1690] fais en sorte que tant d'ambition ne te nuise pas maintenant. Un patron de barque ne navigue jamais contre le sort et il ne faut pas s'entêter contre la guerre. Ne tente pas davantage ici la ribaude fortune : elle est maintenant en faveur des Français, la France la dirige. [1695] Tu le sais bien, tu ne pourrais vaincre le roi de France<sup>163</sup> : nul ne peut le dominer par la force. Il a maintenant établi son camp retranché à Avignon, il l'a très bien enfermé au milieu d'abondantes eaux et il a déjà avec lui tant d'hommes de guerre entraînés [1700] qu'ils te ficheront vite la pâtée<sup>164</sup>. Moi, je vais mourir ; je te le demande, gouverne judicieusement. La forte France convoite ton Empire ; une France gaillarde vient maintenant à ta rencontre. Maintenant, agis en homme sage et avisé ; [1705] retire-toi donc, n'attends pas le malheur. Je ne t'en dirai pas davantage, ami César. Adieu ! »

Puis il se mit à délirer et la rage le saisit, homme désespéré, détourné de Dieu. Il voulut alors s'adresser à ses maîtres [1710] du noir enfer : toujours il les aimait. Et de même que les prêtres récitent des prières à voix basse<sup>165</sup>, de même il se mit à mur-

<sup>163</sup> [1695]. Dans le texte latin, *gallum*, c'est-à-dire « Le Gaulois ».

<sup>164</sup> [1700]. Dans le texte arénaïque : *mala pasca*. Voir le mot *pasca* au glossaire.

<sup>165</sup> [1711]. L'une des prières de l'ordinaire de la messe catholique, celle qui conclut l'offertoire, est d'ailleurs nommée « secrète ».

Namque duas animas corpus vtrumque tenet  
 1689 Heu fuge prouensam fortem fuge littus amarum<sup>151</sup>  
 Fac tibi non noceat gloria tanta modo  
 1691 Contra fortunam patronus nauigat vnquam  
 Nec contra guerram testegiare decet  
 1693 Noli fortunam plus hic tentare ribaldam  
 Est nunc pro gallis fransa gubernat eam  
 1695 Tu bene cognoscis non posses vincere gallum  
 Per forsam nullus hunc superare potest  
 1697 Sum<sup>152</sup> campum brauium nunc auenione locauit  
 Illum cum grossis tresbene clausit aquis  
 1699 Et tot habet homines de guerra iam sibi fortes  
 Quot tibi donabunt la mala pasca modo  
 1701 Sum moriturus ego recte te queso gubernare  
 Inuidet imperio fransa potentia tuo  
 1703 Asortire venit te nunc nunc fransa galharda  
 Fac quod sis sapiens atque galantus homo  
 1705 Quare te retira nolle spectare malurum  
 Nil tibi plus dicam cesar amice vale  
 1707 Post moritur<sup>153</sup> furiens rabies ac occupat illum  
 Desperatus homo sensa vocare deum  
 1709 Ipse suos voluit tunc appellare magistros  
 De nigro inferno semper amauit eos  
 1711 Vtque capellani faciunt secreta mementa  
 Sic modo secreta verba sequenda refert

<sup>151</sup> [1689]. Cf. VIRGILE, *Énéide*, livre III, vers 44 : *Heu ! fuge crudeles terras, fuge litus avarum*.

<sup>152</sup> [1697]. Pour : *suum*.

<sup>153</sup> [1707]. Leiva n'étant pas encore mort, il faut plutôt lire ici *moratur*, « il devient fou », plus cohérent avec le sens général du vers et mieux assorti au participe présent *furiens* qui suit.

murer les paroles secrètes que voici : « Ô dieu du ténébreux enfer, diable Pluton ! toi qui fais rôtir les âmes damnées<sup>166</sup>, [1715] < pauvre de moi ! puissances infernales, à vous je me recommande > ; maintenant vous toutes, je vous le demande, emportez mon âme. Je suis assurément damné pour un grand crime que j'ai commis contre la France par mes intrigues. J'ai fait donner un poison au beau Dauphin : [1720] < son père le pleure, et la France entière aussi >. Qu'il repose en paix dans l'autre monde parmi les élus et que ses os gisent sereinement auprès du Christ ! Mais je n'étais pas seul pour conseiller sa mort : < un autre, que je tais<sup>167</sup>, y prit part >. [1725] Le comte de Montecuculli a dit également la même chose quand le bourreau le soumit à la question : il avait mélangé le poison mortel à son eau dans un grand gobelet quand il lui donna à boire. »

Aussitôt après, on aurait vu les diables s'assembler : [1730] ils parlaient dans le ciel, menaient grandes rumeurs ; une grosse pluie tomba et les coups de tonnerre retentirent nombreux : leur cloche sonna ainsi des glas d'enfer. Au moment de sa mort, une grosse tempête se déchaîna si fort que, par un tel déluge, l'armée s'y noya quasiment.

[1735] [L'empereur] déposa toute sa tripaille<sup>168</sup> à Sainte-Claire et fit transporter son corps en Italie. Les grands seigneurs et les barons le pleurèrent après sa mort, tous les soldats voulaient se

<sup>166</sup> [1713-1714]. Pluton — Hadès pour les Grecs — est le dieu des Enfers, séjour des âmes des morts : il est souvent représenté avec son chien Cerbère. Les Enfers étaient le lieu du séjour des âmes des défunts, sur lequel régnait Hadès. Les âmes y étaient simplement enfermées : c'est le diable des chrétiens qui fait rôtir les damnés dans un feu éternel. — Pour imaginer un rituel païen, Arena se tourne vers l'Antiquité.

<sup>167</sup> [1724]. Arena n'ose pas nommer ici l'empereur.

<sup>168</sup> [1735]. Le corps d'Antonio de Leiva fut embaumé : toutes les parties

- 1713 O deus inferni tenebrosi pluto diable  
Dannatas animas qui rabinare facis  
1715 ☞ Hayme infernales a vobis me recomando  
Nunc omnes animam prendite queso meam  
1717 Sum dannatus ego certe pro crimine grando  
Quod contra fransam consiliando dedi  
1719 Delfino feci bello donare verinum  
☞ Plorat eum genitor francia tota simul  
1721 In lautro mundo saluatus pace quiescat  
Et sua cum christo molliter ossa cubent<sup>154</sup>  
1723 Sed non solus eram dando consilia mortis  
☞ Alter quem taceo participantus erat  
1725 Sic etiam dixit contus de monte cucullo  
Quando lo borrelus iusticiauit eum  
1727 Illi donarat in aqua mortale venenum  
In granda tassa cum li a boyre dedit  
1729 Illico vidisses post assemblare diables  
In celo parlant murmura magna menant  
1731 Grossa cadit pluuiam multumque tonitrua polsant  
Classos dinferno sic sua clocha sonat  
1733 Cum moritur tantum tempestas grossa tonabat  
Propter aquas tantas quod quasi guerra negat  
1735 Ad sanctam claram trippalham pausat et omnem  
Corpus in Italiam carregiare facit  
1737 Post mortem plorant domini grossique barones  
Omnes saldati se retirare volunt

<sup>154</sup> [1722]. La clause *molliter ossa cubent* est extraite d'OVIDE, *Amours*, livre I, élégie VIII, vers 108 ; ou bien du vers 162 de la septième épître de ses *Héroïdes* ; ou encore dans les *Tristes*, livre III, élégie III, vers 76. On trouve la clause *molliter ossa quiescant* au vers 33 de la dixième églogue de Virgile.

retirer : dès que la barque est brisée, que tout un chacun voyage par voie terrestre ! [1740] Qu'il se sauve celui le pourra, en prenant rapidement la fuite !

L'empereur dit : « Je suis mort, Christ bienveillant, » — assurément, il a perdu tout son courage ! — « j'en serai assommé tout le restant de ma vie ; il était mon maître et mon conseiller. » [1745] Il le pleurait, il émettait de grandes plaintes de sa poitrine ; il perdait le sommeil et l'appétit et demeurait craintif, éperdu, tout tremblant et désespéré. On l'aurait vu hébété... [1750] le disciple pousse de grands cris quand son maître meurt :

« Ô mauvaise mort, pourquoi as-tu voulu prendre Leiva ? Tu l'as étranglé sans raison valable. Méchante mort ! tu viens de tuer cent mille hommes... juste au moment où Leiva m'était le plus utile dans ces guerres ! [1755] tu as ravi notre conseil tout entier, mauvaise mort ! Maintenant ma vie s'en va, maintenant ma vie dépérit ! Je ne pourrais trouver son pareil dans tout l'univers : il était efficace à la guerre et aussi maître [en cet art]. Je suis détruit, la victoire ne sera plus jamais [1760] avec moi en ce monde ! Mon espoir entier périt ! Lui qui m'avait gagné toutes les guerres rien qu'en donnant ses ordres<sup>169</sup> et était bien fidèle, la mort l'a pris à l'instant ! Mon Empire s'écroulera sur l'heure si Leiva ne ressuscite pas : il lui a donné ses fondements et un bon commencement. [1765] Ô Antonio de Leiva,

putrescibles — ici nommées par dérision « la tripaille » — furent enlevées et renfermées dans une urne, déposée au monastère Sainte-Claire d'Aix.

<sup>169</sup> [1761]. Dans le texte latin, *de lingua*, « de la langue ».

- 1739 Barca modo rupta est per terram nauiget omnis  
Se saluet poterit qui rapiendo fugam
- 1741 Imperelator ait sum mortus christe benigne  
Coragium certe perdidit omne suum
- 1743 Assomatus ero toto myo tempore vite  
Ille magister erat consiliumque meum
- 1745 Plorat eum grossos plantus de pectore donat  
Non dormire potest mangiat atque nihil
- 1747 Ac remanet timidus pavidus totusque tremolans  
Et de consilio desprouisitus homo
- 1749 Illum vidisses lapsum de cardine mentis<sup>155</sup>  
Discipulus clamat quando magister abit
- 1751 O mala mors quare voluisti prendere leuam  
Estranglastis eum sed ratione cares
- 1753 Improbata mors homines<sup>156</sup> nunc centum mille tuasti  
Quandoque pro guerris plus mihi leua valet
- 1755 Consilium totum cepisti mors mala nostrum  
Nunc mea vita fugit nunc mea vita perit
- 1757 Non possem similem totum trobbare per orbem<sup>157</sup>  
Practicus in guerris atque magister erat
- 1759 Sum destructus ego nunquam victoria mecum  
Plus erit in mundo spes mea tota perit
- 1761 Qui michi de lingua guerras gagnauerat omnes  
Et bene fidus erat mors modo prendit eum
- 1763 Corruet imperium subito ni leua resurguat  
Fundamenta dedit principiumque bonum

<sup>155</sup> [1749]. La clause *lapsum de cardine mentis* se trouve chez FOLENGO (Teofilo), *Macaronea*, 2/ 1520, livre XII, folio LXXXIII verso.

<sup>156</sup> [1753]. Dans l'édition originale : *hoëis*.

<sup>157</sup> [1757]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XII, folio LXXXIII verso : *Non similem totum posses retrouare per orbem*.

mon frère, mon doux ami, si tu ne reviens à l'instant, cette douleur me tuera ! Malheureux ! je suis certainement la cause de ta mort ; tu seras la cause de notre perpétuelle douleur. Doux ami, le destin te fut cruel [1770] et pour toi, mon pauvre, aucune divinité n'a été secourable. Mais la si infâme mort qui t'a, mon pauvre, tué, qu'elle m'anéantisse aussi maintenant en m'associant à toi. Ah ! êtres célestes ! quel homme avez-vous fait périr ! Le valeureux Leiva était la fleur des hommes de ce monde. [1775] Il nous a donné des exemples du bien-vivre ici-bas ; il a appris aux soldats à bien faire la guerre. Adieu ! antéchrist de Leiva, grand prophète ! Tu me laisses triste, je vais mourir moi. Mon esprit sera toujours avec toi, et toute ma volonté ; [1780] jamais notre parfaite amitié ne s'éteindra. Si les larmes pouvaient te faire revivre, < Leiva, maintenant tout serait rempli de larmes >. Mais puisque les cruels destins ne peuvent être

- 1765 O antoni leua mi frater dulcis amice<sup>158</sup>  
 Tu nisi nunc tornes me dolor iste necat  
 1767 Ipse tue mortis sum certe causa misellus  
 Perpetui nostri causa doloris eris  
 1769 Dulcis amice tibi crudelia fata fuerunt  
 Et pro te misero numina nulla valent  
 1771 Sed que te miserum mors tam palharda tuauit  
 Me quoque nunc perimat<sup>159</sup> me sociando tibi  
 1773 Proh superi<sup>160</sup> qualem iussistis morte necari<sup>161</sup>  
 Flos hominum mundi leua valentus erat  
 1775 Hic nobis exempla dedit bene viuere mundo<sup>162</sup>  
 Gendarmas docuit guerregiare bene  
 1777 Antichriste vale de leua grande profecta  
 Me tristem layssas sum moriturus ego  
 1779 Semper erit tecum mea mens et tota voluntas  
 Nunquam perfectus noster abibit amor  
 1781 Si lachrimis iterum posset tua vita reuerti<sup>163</sup>  
 ☞ Leua nunc lachrimis omnia plena forent  
 1783 Sed quia non possunt crudelia fata mouerj

<sup>158</sup> [1765]. La clause *mi frater dulcis amice* se trouve chez FOLENGO (Teofilo), *Macaronea*, 2/ 1520, livre XII, folio LXXXIV verso.

<sup>159</sup> [1772]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XII, folio LXXXIII verso : *Sed quae te miserum crudelis dextra peremit. / Me quoque nunc perimat...*

<sup>160</sup> [1773]. Expression poétique, que l'on rencontre chez Virgile, Horace ou Ovide, pour désigner « les êtres d'en haut ».

<sup>161</sup> [1773]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XII, folio LXXXIV verso : *Proh superi:qualem iussisti morte necari.*

<sup>162</sup> [1775]. Vers pris dans FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XII, folio LXXXIV recto.

<sup>163</sup> [1781]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XII, folio LXXXIII verso : *Si lachrimae possent hunc primae reddere uitae.*



écartés, que ton nom se réjouisse dans le ciel, ainsi que ton spectre. [1785] Le corps mortel est assuré de redevenir poussière<sup>170</sup> mais cependant ce sommeil ne sera pas éternel : nos vies vont revenir de nouveau dans nos corps < et nos membres doivent être réassemblés par leurs articulations. ><sup>171</sup> »

Jean gipon, pleure et pleure encore ton Leiva [1790] qui te donnait courage et conseil. Lamente-toi, et que tes yeux ne cessent jamais de pleurer : il est certain que tu le regretteras souvent.

XXVII — Le camp français en Avignon  
(première quinzaine de septembre 1536)

[1793] Un espion revint ensuite d'Avignon en voiture, qui ne lui apporta pas de bonnes nouvelles : [1795] cela le mécontenta. Il était pendu à la bouche de l'homme pendant qu'il faisait son rapport :

« François, le vénérable roi des Français, qui fait déjà trembler le Ciel et la Terre, est arrivé. Il est maintenant là, animé de tant et tant de bravoure [1800] qu'aucun César ne pourrait le vaincre. Il a regroupé ses gens à Avignon, il a ordonné de rassembler à l'instant une terrible armée. Il met en ordre cette grande armée contre vous, il veut concentrer toute sa puissance.

« [1805] Quand il arriva au camp, marchant en bon ordre, tous ses gens d'armes firent les plus grandes fêtes et jetèrent un grand cri de leurs poitrines en apercevant leur roi François.

<sup>170</sup> [1785]. Réminiscence du célèbre *quia pulvis es et in pulverem reverteris*, « parce que tu es poussière et que tu redeviendras poussière » (Genèse, chapitre III, verset 19), répété chaque année à la cérémonie des cendres.

<sup>171</sup> [1787-1788]. Arena affirme ici la croyance chrétienne en la résurrection des corps.

Gaudeat in celis nomen et vmbra tua  
1785 Certum est in cineres corpus mortale reuerti  
Sed tamen eternus non erit ille sopor  
1787 Sunt iterum nostre rediture in corpora vite  
☞ Menbraque iuncturis restituenda suis  
1789 Ianne gipone tuum leuam ploraque replora  
Qui tibi coragium consiliumque dabat  
1791 Plange nec a lachrimis vnquam tua lumina cessent<sup>164</sup>  
Multoties certe tu regretabis eum  
1793 Espia per postam post dauenione retornat  
Que noua confestin non bona contat ei  
1795 Hunc male contentum fecit contando nouellas  
Pendet ab ore viri quando recontat eas<sup>165</sup>  
1797 Franciscus venit gallorum rex venerandus  
Qui celum et terram iam tremolare facit  
1799 Est nunc cum tanta tanta brauitate venutus  
Quod nullus cesar vincere posset eum  
1801 Ipse suas gentes nunc auenione recampat  
Terribilem guerram nunc cumulare iubet  
1803 Armatam grandem contra vos ordinat istam  
Omnem poyssam<sup>166</sup> vult remenare suam  
1805 Quando arribauit ad campum dordine marchans  
Omnes gendarme maxima festa menant  
1807 Et gietant vnum grandem<sup>167</sup> de pectore criddum

<sup>164</sup> [1791]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre XII, folio LXXXIV verso, deux occurrences de ce vers.

<sup>165</sup> [1796]. Cf. OVIDE, *Héroïdes*, épître I, vers 30 : *Narrantis conjux pendet ab ore viri*.

<sup>166</sup> [1804]. L'édition italienne corrige cette syncope par *poyssansam*... mais, pour autant, le vers ne forme toujours pas un pentamètre.

<sup>167</sup> [1807]. *Cridum* étant du genre neutre, l'accusatif correct eût été *grande*.

< Ils criaient tous : “Ô France ! vive la France !” > [1810] Une trop grande joie étranglait leurs voix. Il semblait que le Christ était arrivé du Paradis tellement tout le camp était ainsi en liesse.

« Et alors, soudain, les cheveux se hérissaient, ébouriffant les têtes, tous les bras se dressaient [1815] quand toute la grosse artillerie ouvrait le feu. Chacun saluait le roi de coups d’arquebuse ; tous les étendards, les bannières, les tambours, les trompettes provoquaient de grosses réjouissances et menaient grandes fêtes. On aurait dit que [le roi] voulait engager une prompte bataille. [1820] En entrant ainsi dans son camp, son cortège étincelait. Les voix résonantes des hommes affermissaient alors les cœurs : un tel concert ne retentit guère au Paradis. Les soldats se délectaient de l’éclat des trompettes : d’un tel de raffut l’homme n’est pas rassasié.

« [1825] [Le roi] était magnifiquement armé de pied en cap communiquant un bon courage à l’armée tout entière. Il montait sans éperonner un coursier bai fort richement harnaché : il ressemble à une montagne, tant il est grand et valeureux ; [1830] il bondit vers le ciel quand [le roi] le stimule du pied. Le

<sup>172</sup> [1829-1832]. Le roi François I<sup>er</sup> était d’une taille exceptionnelle pour son époque : d’après son armure d’apparat (musée de l’Armée, Paris, hôtel des Invalides), il mesurait environ 1,98 m. Il lui fallait donc un cheval proportionné à sa stature. François I<sup>er</sup> est le premier souverain représenté en cavalier hors de l’enluminure : cf. ses portraits par Jean Clouet (Paris, musée du Louvre) et son fils François (Florence), ou des anonymes (Chantilly, musée Condé).

<sup>173</sup> [1833]. *Lansa* : métonymie, qui substitue l’objet à l’utilisateur.

<sup>174</sup> [1836]. Le jeu de la bague est une version moins violente de la joute : le cavalier ne doit pas frapper avec sa lance un adversaire venant face à lui mais seulement embrocher un anneau suspendu à une potence et animé d’un mouvement descendant. Mais Arena joue probablement aussi sur

- Franciscum regem Respiciendo suum  
 1809 ☞ Clamabant omnes O francia francia viuat  
 Pre nimia ioyha fletus ad ora dabat  
 1811 Christus semblabat venisset de paradiso  
 Sic tantum totus campus alegrus erat  
 1813 De testa subito se alsabant atque capilli  
 Irissando caput omnia menbra leuant  
 1815 Cum omnis peyris artilharia grossa petabat  
 Arcabutesando quisque salutatur eum  
 1817 Omnes stendardi <sup>168</sup> bandere tympana trumpe  
 Gaudia cum cherubin grossaque festa menant  
 1819 Dixisses promptam vellet donare batalham  
 Intrando campum sic sua pompa brauat  
 1821 Altisone voces hominum tunc pectora firmant <sup>169</sup>  
 Mellodiam tantam vix paradisus habet  
 1823 Delectant homines se de clangore tubarum  
 De tanto sonitu non satiatur homo  
 1825 Ipse erat armatus recte de corpore totus  
 Armata tota coragiando bene  
 1827 Vnum corserium bardatum fort richamentum  
 Bayhum montabat esperonando nihil  
 1829 Montagnam semblat tam grandius estque valentus  
 In cellum sautat dum pede calcat eum

<sup>168</sup> [1817]. Pour : *estandardi*. Avec cette aphérèse, la césure se place dans le troisième pied.

<sup>169</sup> [1821]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre I, folio XIV verso : *Altisonae uoces animantum pectora firmant*.

l’amphibologie du terme car *bagga*, par extension de son premier sens « bague, anneau », désigne également et de façon métaphorique l’entrée du sexe féminin : le jeu de la bague, avec cette lance qui pénètre un anneau, n’est pas sans connotation fortement érotique.

roi le fait caracoler en se promenant et n'est pas désarçonné quand il le fait ruer<sup>172</sup>.

« Dans tout le royaume il n'y a pas lance<sup>173</sup> aussi robuste < que le roi François : la guerre l'a engendré >. [1835] Il défie tous les gentilshommes de France : < il remporte la bague<sup>174</sup> quand une joute est organisée >. Il est généreux envers le peuple, bon compagnon pour tous, il offre par bonté de copieux banquets. C'est un homme avenant, il ne fait pas l'important : [1840] < quand il parle, c'est toujours avec une parfaite courtoisie >. Mais il ne veut pas souffrir les fourberies des méchants : il ordonne d'exécuter prestement les larrons. Le peuple se réjouit en reconnaissant son roi valeureux : il donne courage à tout le monde par son seul regard.

« [1845] Et il y a le Dauphin, à qui une longue vie est souhaitée : il est de bonne race<sup>175</sup>, il fait étinceler ses armes. Pour le courage, il ressemble déjà au roi son père : il vaincra l'empereur en aimant Dieu. Un bon espoir donne des forces : déjà le jeune homme se bat bien [1850] et, à la joute, personne ne peut le renverser avec la lance. La France se réjouit toujours beaucoup grâce à lui : elle espère avoir un roi puissant et bon.

« Tous les seigneurs de France viennent à sa suite : quand le roi se déplace, ils lui font cortège. [1855] Le roi de Navarre triomphe avec sa forte troupe : il est depuis toujours un grand ami de la France. Et le grand maître de France, gouvernant toutes choses, se fait bien remarquer et agit avec sagesse. Pré-

- 1831 Perbondire facit rex illum se promenando  
Nec cadit in terram quando ruare facit
- 1833 In toto regno non est tam lansa galharda  
☞ Quam rex franciscus guerra creauit eum
- 1835 Les gentilhomines de fransa combatit<sup>170</sup> omnes  
☞ Ioxtam gadagnat quando la bagga datur
- 1837 Est bonus ad populum bon compagnonus ad omnes  
Banquetos grassos pro bonitate pagat
- 1839 Est communis homo grauitates non tenet altas  
☞ Est bona parlando gratia semper ei
- 1841 Sed per meyssantos non vult sufrire magagnas  
Presto malos homines iusticiare iubet
- 1843 Gaudebat populus regem cernendo valentem  
Omnem coragiat respiciendo publum
- 1845 Et delfinus erat cui tempora longa precantur  
Qui non degenerat arma fogare facit
- 1847 Son patrem regem iam de virtute resenblat  
Imperelactorem vincet amando deum
- 1849 Spes bona dat vires<sup>171</sup> iuuenis iam forte batalhat  
Iustat et ad lansam nemo reuersat eum
- 1851 Francia propter eum multum se semper alegrat  
Regem poysantem sperat habere bonum
- 1853 Omnes signori de fransa post veniebant  
Quando rex marchat associantur eum
- 1855 Rex de nauarra cum forti gente triumphat  
De fransa semper grandus amicus adest<sup>172</sup>
- 1857 Et le gram mestrus de fransa cuncta gubernans  
Se bene demonstrat et sapienter agit

<sup>170</sup> [1835]. Pour : *combatuit* ; le vers devient alors un hexamètre.

<sup>171</sup> [1849]. Cf. OVIDE, *Héroïdes*, épître XI, vers 61 : *Spes bona det vires*.

<sup>172</sup> [1856]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 378.

<sup>175</sup> [1846]. *Qui non degenerat* : littéralement « qui n'est pas dégénéré » ; litote pour signifier « qui est de bonne race ».

sentant au roi les troupes, il les met en ordre [1860] et fait le tour de son camp d'Avignon : le roi y prend plaisir et se réjouit extrêmement en contemplant sa grande puissance.

« Les Français forment une grande bande bien ordonnée : la France a toujours d'élégants soldats. [1865] La bande des lansquenets triomphe en trinquant, la tête enivrée quand les vins sont bons. Et la bande des Gascons fanfaronne beaucoup : ils savent donner de bons coups et bien frapper. On aurait vu les Suisses, grands et robustes, [1870] qui refusent de reculer devant la mort. Les Italiens forment une bande terrible habituée à rapiner jusqu'aux objets du culte. La bande des Provençaux parade aussi : ce pays a des hommes robustes.

« [1875] La France tient sous les armes cent mille hommes qui ne craignent nullement les forces impériales. On ne vit jamais là, dit-on, une telle armée : on aurait dit qu'alors le monde presque tout entier était réuni en ce lieu. Et l'on s'étonne : la Nature a créé tant d'hommes qu'il [1880] semble que le Paradis n'en renferme pas autant. < La présence du roi vaut bien vingt mille hommes<sup>176</sup> > : elle augmente le courage de tous et les stimule.

« Ils ont dressé dans le camp des tentes et tant de cabanes et de pavillons que ma tête en est chavirée. »

## XXVIII — L'empereur ordonne la retraite (mercredi 13 septembre 1536)

<sup>176</sup> [1881]. Singulière arithmétique : au vers 1753, Arena avait estimé la mort d'Antonio de Leiva à la perte de cent mille hommes.

<sup>177</sup> [1891]. La *travallhantem* est le titre, peut-être inventé, d'une danse avec le sens de « la tracassante, la tourmentante ».

<sup>178</sup> [1895]. *In mancha* : cf. l'expression « mettre dans sa manche » = se saisir de quelque chose.

- 1859 Mostrando regi bandas ac ordinat illas  
Et voltat campum dauinione suum
- 1861 Plaserum prendit rex et ridendo salegrat  
Poyssansam grandem respiciendo suam
- 1863 Francesi bandam demonstrant ordine grandem  
Gentigalantes francia semper habet
- 1865 Lansacanetorum brindando banda triumphat  
Embriagat testam cum bene vina valent
- 1867 Et de gasconis multum la banda brauabat  
Qui bene pataccat atque tricare solet
- 1869 Altos sohicios vidisses atque galhardos  
Qui propter mortem non reculare volunt
- 1871 Terribilem bandam faciebant italiani  
Qui rapinare solent vsque sacrata dei
- 1873 De prouensalis etiam la banda triumphat  
Poyssantos homines iste paysus habet
- 1875 Centum mille homines armatos fransa tenebat  
Imperelatoris arma timendo nihil
- 1877 Nunquam tanta fuit dicunt ibi vista brigata<sup>173</sup>  
Dixisses mundus tunc quasi totus erat
- 1879 Miranturque homines tot quot natura creauit<sup>174</sup>  
Semblat quod tantos non paradisus habet
- 1881 ☞ Vinti mille valet homines presentia regis  
Coragium cunctis auget et vrget<sup>175</sup> eos
- 1883 Per campum tendas fecerunt totque cabannas  
Atque pauilhones quod mea testa virat

<sup>173</sup> [1877]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre I, folio XIII recto : *Nunquam tanta fuit (dicunt) ibi uista brigata*.

<sup>174</sup> [1879]. Vers pris dans FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre I, folio XIII recto.

<sup>175</sup> [1882]. Le rapprochement de *auget* et *urget* forme paronomase.

[1885] Au terme de ce récit, l'empereur était stupéfait ; il dit en se lamentant : « Il nous faut trembler. Hélas ! soldats ! que la fortune est ribaude ! On ne peut lui faire aucune confiance : maintenant elle me trahit ! Je ne sais que faire : la France ensorcelle ma tête, [1890] elle m'a fait perdre la cervelle. Mon esprit danse bien maintenant *La Tourmentante*<sup>177</sup>, < mais nos tambourins battent sans mesure ! > Que chacun rassemble tout de suite tout son paquetage : la France nous ordonne d'abandonner la Provence à l'instant. [1895] Qu'on emporte dans la manche<sup>178</sup> du pain pour cinq jours afin que personne ne péricule de faim pendant notre repli. »

Il fit trompeter aussitôt sa triste retraite. En entendant cette sonnerie, chacun était affligé. Voyez l'armée se débander : [1900] on aurait dit qu'un trente-diabes<sup>179</sup> voulait assurément la capturer. On aurait vu mille et mille feux consumer toutes les grandes cabanes au plan d'Aillane.

« Boute-selle ! boute-bât ! montez, putains, à cheval !  
— < À cheval, à cheval, monte ribaud ton cheval ! > »

[1905] *Toupatata patatou*<sup>180</sup> ! Les tambourins battent fort et le flûtet enroué siffle tristement :

« À l'étendard, à l'étendard ! oh ! oh ! en selle !

Nous devons retourner en Italie.

<sup>179</sup> [1899]. Arena utilise l'expression *trente diables* aux vers 1899-1900 : *trento Diabes ... vellet*, « un trente-diabes ... voudrait » ; et au vers 2312 : *lou trento diabes non superaret eam*, « le trente-diabes ne la vaincrait pas ». On trouve déjà cette locution chez Folengo : « Cingar, tout desespéré, s'escrîe : "Que trento diabes est cecy ?" » (*Histoire macaronique de Merlin Coccaïe*, livre XX, page 337) ; et chez Rabelais : « A trento diabes soit le coqu » (*Tiers Livre*, chapitre XXV, page 188).

<sup>180</sup> [1905]. *Toupatata patatou* : onomatopée imitant le galop du cheval. Honnorat mentionne l'onomatopée : *patata-patata*.

- 1885 Ex quo parlatu se meruelhat induperator  
Plangendo dixit nos tremolare decet  
1887 Ayme saldati quam sit fortuna ribalda  
Nulla fides in ea est nunc mihi trayta manet  
1889 Nescio quid faciam nostram fantastico testam  
Ceruellum fecit perdere fransa meum  
1891 Mens mea nunc dansam dansat bene la trauallhantem  
☞ Sed sine mensura timpana nostra tocant  
1893 Ardas quisque suas confestin colligat omnes  
Linquere prouensam nos modo fransa iubet  
1895 In mancha panes portet pro quinque diebus  
Ne pereant aliqui nos retirando fame  
1897 Presto suam fecit tristem trompare retrectam  
Quando retrecta sonat quisque dolentus erat  
1899 Debardare vides armatatam trento Diabes  
Dixisses certe prendere vellet eam  
1901 Omnes vidisses grossas brulare cabannas  
Au plam dalhano mille remille focos  
1903 Botto celo boto bast montas puttos a cauallum  
☞ A chual a chiual monto ribalde caual  
1905 Toupatata patatou fort tamborina tocabant  
Atque malenconiter rauca<sup>176</sup> flouta siblat  
1907 Allestandart tandart o o montate cauallus  
Italiam versus nos retirare decet  
1909 La mala battanj heli heli francia mennat  
Italiam versus nos reculare decet

<sup>176</sup> [1906]. Chez OVIDE ce sont les *tympa* (tambours) qui sont dits *rauca*, et non les flûtes : *Et quatias molli tympana rauca manu* « et que ta main efféminée fasse résonner le rauque tambour » (*Ibis*, vers 458).



Hélas ! hélas ! la mauvaise France nous presse <sup>181</sup>,

[1910] Nous devons revenir en Italie <sup>182</sup>. »

« À travers de nombreux hasards, à travers tant de dangers, nous allons tomber dans des pièges, je crois, par la volonté de Dieu. La France est maintenant en marche, qui cherche à nous hacher et souhaite me faire prisonnier. [1915] Mon péché n'est pas véniel ; si d'aventure la France pouvait me capturer, ce serait un immense éclat de rire. Elle me garrotterait, ligoterait solidement ma personne sans que mes pieds ne touchent le sol. Mon procès serait aussitôt sur le bureau : [1920] la cour juge sur-le-champ tout délit. Pour moi la sentence ne serait jamais assez sévère, ils m'infligeraient pour l'exemple une grosse amende. Je pense que les messieurs me condamneraient suivant un droit très retors : la Haute-Cour récrimine beaucoup contre moi. [1925] Elle ne me servirait à rien maintenant toute la chancellerie, ici en Provence : la chose est pour moi certaine. Si Garçonnet lui-même voyait mes papiers, il les déchirerait sans aucun doute. Et la Grande Chancellerie, [1930] qui instruit toutes les causes selon le droit, ne me serait alors d'aucune uti-

370

<sup>181</sup> [1909]. Le vers latin est bien un hexamètre. L'édition italienne l'a transcrit : *Lama sabattani, heli, heli, Francia mennat*, faisant écho à la dernière plainte de Jésus sur la croix — *Éli, Éli, lamma sabachthani*, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Évangile de Matthieu, chapitre 27, verset 46 ; et de Marc, chapitre 15, verset 34) — et l'a traduit : *La Francia ci porta l'eli eli lamma sabactani*, « La France nous apporte l'eli, eli, lamma sabactani ». Cette modification, outre que le vers n'est plus un hexamètre, n'est pas acceptable car le texte arénaïque est très clair si l'on admet que *mennat battani* est la traduction macaronique de l'expression provençale *mena batènt*, « mener battant, presser », attestée par Frédéric Mistral dans son *Tresor*.

<sup>182</sup> [1907-1910]. L'allure générale de ces quatre vers et la répétition des vers 1908 et 1910 suggèrent un couplet de chanson.

1911 Per varios casus per tot discrimina rerum <sup>177</sup>

Tendimus in laqueos credo volente deo

1913 Francia nunc marchat que nos chaplare requirit

Et prisonerium me cupit esse suum

1915 Non veniale mihi peccatum <sup>178</sup> si modo fransa

Prendere me posset grossa rialha foret

1917 Me garrotaret personam forte ligando

De pedibus nostris sensa toccare solum

1919 Esset processus presto supra lo burellum

Curia confestin iudicat omne malum

1921 Pro me non esset nimium sententia grassa

Esmendam facerent pro ratione bonam

1923 Illam penso darent domini de iure retorto

Contra me multum curia sacra dolet

1925 Nil mihi proficeret nunc Chanceleria tota

Hic in prouensa res mihi certa manet

1927 Sy garsonetus mas letras ille videret

Estrassaret eas sensa dutare nichil

1929 Nec mihi proficeret Nunc chanceleria grandis

Que totas causas cum ratione facit

1931 In tota fransa nil perdonansa valeret

Quanus la minuta rite cochata foret

1933 Non <sup>179</sup> quamuis proprijs manibus rex scriberet illam

Franciscum nomen poneret atque suum

1935 Et si delfinus etiam consentiat illi

Et mihi perdonet non bene tutus ero

371

<sup>177</sup> [1911]. Cf. VIRGILE, *Énéide*, livre I, vers 204, identique. Cf. également ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 379 : *Post varios casus post tot discrimina rerum*.

<sup>178</sup> [1915]. Proposition elliptique : le verbe *est* a été omis.

<sup>179</sup> [1933]. Ce *non* est mis ici comme rappel de *nec* au vers 1929.



372 lité. Non, un pardon n'aurait aucune valeur dans toute la France, même si la minute en était rédigée comme il convient, même si le roi l'écrivait de ses propres mains et le signait même de son nom "François". [1935] Et si le Dauphin était d'accord avec lui et me pardonnait, je ne serai pas bien en sécurité : Antoine Bourgue, le Grand Chancelier, < après un examen attentif, ne publierait pas ma grâce. > Il est bon et compétent, il examine toutes choses avec sagesse, [1940] [et] la France entière suit son conseil. Il administre une justice la plus conforme au droit, il expédie les affaires du peuple, toujours en aimant Dieu. Bien que le roi accorde tout à ceux qui lui adressent des requêtes, il ne conclut pas des affaires qui ne sont pas conformes au droit. [1945] Quand des gens demandent quelque chose, le roi leur accorde tout : il est toujours animé d'une bonne compassion ; ce grand roi est toujours prodigue de bienveillance et, comme le Christ, accoutumé à beaucoup pardonner : si chaque fois que les hommes pèchent, Jupiter envoie ses foudres, [1950] < en peu de temps il ne restera personne<sup>183</sup> >. Mais ensuite le Conseil de France n'approuve pas, quand il en est instruit, ce qui n'est pas conforme au droit : les rois promettent d'observer les lois sur terre quand le peuple leur donne la sainte couronne. [1955] Quant à moi, j'ai fait tant de mal que jamais je ne pourrais en rendre compte : c'est pourquoi la France ne m'accorderait maintenant aucun pardon. Par conséquent, je vous en prie, soldats, fuyons sur l'heure sans nous arrêter : qui trop attend rencontre ensuite la tempête. Je suis mécontent, bien plus que je ne pourrais le dire, [1960] mais je dois montrer du courage dans l'adversité. Oh ! nous avons supporté de pires choses :

<sup>183</sup> [1949-1950]. Paraphrase du psaume 130, verset 3 : *Si iniquitates observaveris Domine, Domine, quis sustinebit ?*, « Si tu retiens les fautes, Seigneur, qui subsistera ? ».

- 1937 Antonius burgus gram cancellerius ille  
 ☞ Non passaret eam<sup>180</sup> respiciendo bene  
 1939 Est bonus et prudens sapienter cuncta regardat  
 Consilium sequitur francia tota suum  
 1941 Iusticiam rectam summa ratione gubernat  
 Despachat populum semper amando deum  
 1943 Omne licet donet rex demandantibus illi  
 Non passat letras dum ratione carent  
 1945 Quando petunt aliquid gentes rex omnia baylat  
 Est semper mottus de pietate bona  
 1947 Est in amore bono semper rex prodigus ingens  
 Et tanquam christus parcere multa solens  
 1949 Si quoties peccant homines sua fulmina mittat  
 ☞ Iuppiter exiguo tempore nullus erit<sup>181</sup>  
 1951 Consilium france sed post non approbat illud  
 Quando videt quod non pro ratione valet  
 1953 Promittunt reges leges servare per orbem  
 Cum sibi per populum sacra corona datur  
 1955 Et mala tot feci quot nunquam dicere possem  
 Sic veniam nullam nunc mihi fransa daret  
 1957 Protinus ergo precor saldati nunc fugiamus  
 Qui nimis attendit post male tempus habet  
 1959 Sum male contentus tot quod non dicere possem  
 Sed me per forsam coragiare decet  
 1961 O passi<sup>182</sup> grauiora dabit deus his quoque finem<sup>183</sup>

<sup>180</sup> [1938]. Dans l'édition originale *eas*, qui renvoie à *letras* (vers 1927). Mais, dans ce vers, il est question de la *perdonansa* (vers 1931).

<sup>181</sup> [1949-1950]. Imité d'OVIDE, *Tristes*, livre II, vers 33-34 : *Si quoties homines peccant sua fulmina mittat / Jupiter exiguo tempore inermis erit*.

<sup>182</sup> [1961]. Pour : *passi sumus*.

<sup>183</sup> [1961]. Cf. VIRGILE, *Énéide*, livre I, vers 199, identique.

Dieu donnera aussi une fin à celles-ci ; nous n'ignorons pas que nous avons reçu une sévère leçon ! »...

Il était fort triste quand il quitta le pays ; il exhalait de grosses plaintes en gémissant, [1965] parce qu'il ne pouvait livrer aucune bataille ici, sauf à perdre aussitôt toute son armée. Et ses yeux en pleurs inondaient sa poitrine ; les larmes coulaient sur sa face et tombaient. Enfin, ne pouvant plus rien endurer, il beugla d'une voix forte [1970] et, piétinant la terre de ses pieds, il protesta : « Contre moi, malheureux, une grande disgrâce survient ; je ne sais plus que faire, je serai déshonoré ! »

Il déambulait en tous sens en branlant beaucoup la tête ; il faisait, en se rebellant, des grimaces effrayantes ; [1975] il ressemblait à Hérode quand il se désespérait dans sa colère<sup>184</sup>. Dans l'adversité, il ne savait pas garder la juste mesure. Il divaguait en parlant seul et en ressassant son malheur. Il ronchonnait pendant des heures en reniant Dieu. Il recensait toutes les campagnes qu'il avait faites auparavant :

[1980] « Voici que moi qui ai vaincu, je serai également vaincu à mon tour ! Toutes les choses sont, pour l'homme, suspendues à un mince fil < et, par un revers soudain, tout ce qui fut solide s'effondre ! > Contre le Grand Turc<sup>185</sup> j'ai souvent gagné

<sup>184</sup> [1975]. Cf. l'Évangile de Matthieu, chapitre 2, verset 16 : *Tunc Herodes videns quoniam illusus esset a Magis, iratus est valde...*, « Alors Hérode, comprenant qu'il avait été berné par les Mages, entra dans une grande fureur... »

<sup>185</sup> [1983]. *Gram turcum* : le Grand Turc était alors Soliman 1<sup>er</sup> le Magnifique (1494-1566), dixième sultan de la dynastie ottomane. Dans ses efforts constants pour étendre son royaume vers l'ouest — Serbie, Rhodes, Hongrie, Autriche — il fut plusieurs fois repoussé par les Habsbourg.

Non sumus ignari nos habuisse malum  
 1963 Tristis erat multum de payso quando recessit  
 Complentas grossas ipse gemendo dabat  
 1965 Quare non poterat vllam donare batalham  
 Hic nisi nunc bellum perderet omne suum  
 1967 Et flentes oculi multum sua pectora bagnant  
 Destilant lachryme per faciemque cadunt  
 1969 Impatiens tandem cum magna voce boabat  
 Et pedibus terram trapegiando fremit  
 1971 Contra me miserum grandis disgratia venit  
 Nescio quid faciam desonoratus ero  
 1973 Vndique se promenat valde branlando la testam  
 Mignas terribiles se mutinando tenet<sup>184</sup>  
 1975 Herodem semblat se desperando per iram  
 In defortunis nescit habere modum<sup>185</sup>  
 1977 Parlando solus errat contando malurum  
 Horas barbatat<sup>186</sup> in renegando deum  
 1979 Dinumerat campos omnes quos fecerat ante  
 En ego qui vici sic modo victus ero<sup>187</sup>  
 1981 Omnia sunt homini tenui pendentia filo  
 ☞ Et subito casu que valueruunt<sup>188</sup>

<sup>184</sup> [1974]. La locution *terribiles mignas tenere* se trouve dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 1406.

<sup>185</sup> [1976]. Pour la clause *nescit habere modum*, cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 540.

<sup>186</sup> [1978]. Dans l'édition originale : *bartabat*, métathèse conservée par l'édition italienne, alors que ce verbe est inconnu du latin et du provençal.

<sup>187</sup> [1980]. Ce vers se retrouve dans l'*Historia bravissima* de Jean Germain : *En ego qui vici iam modo victus ero ?* (vers 578).

<sup>188</sup> [1982]. Cf. OVIDE, *Pontiques*, livre IV, épître III, vers 35-36 : *Omnia sunt hominum tenui pendentia filo, / Et subito casu quae valueruunt*.

la bataille et j'ai pris Tunis : il nous reste La Goulette. [1985] Et j'ai fait sauter les galères de Barberousse : ils s'enfuirent vers Alger<sup>186</sup> dès que mon armée frappa. Et maintenant, je suis forcé de me retirer au plus vite dans mes États sans livrer bataille !

« Un espion vient d'arriver, apportant des nouvelles fraîches [1990] qui assurément ne nous réjouissent guère. Il me raconte que la France marche contre moi avec de grands moyens. Il me faut reculer. < Le roi fait déjà marcher tout son royaume > : contre moi vient, à la vérité, une France redoutable. [1995] Je donnerai des ailes<sup>187</sup> à mes pieds en m'enfuyant de par le monde, je veux disparaître pendant qu'il en est encore temps. De toutes parts les gens se moqueront de notre pouvoir suprême après que la France m'aura fait déguerpir, mais<sup>188</sup> il vaut mieux être moineau des champs dans la froidure [2000] que de plaider sans fin étant en prison. La France renforce toujours son camp de soldats... tandis que moi je diminue : tous mes gens s'enfuient ; ils se rendent tous à la France, traître canaille ! Ils me laissent malheureux, je reste quasiment seul. [2005] Je crains la fureur des Gaulois plus que les démons : contre moi ils sont fort courroucés<sup>189</sup>. Le roi François est aujourd'hui très riche en or et son peuple l'aide quand sa bourse est vide. Il est maintenant un autre Pompée et un autre Achille, [2010] un terrible

<sup>186</sup> [1984]. *Galeta* : la prise du fort de La Goulette, le 4 juillet 1535, commandant l'accès à la rade fermée de Tunis, permit à l'empereur de s'emparer de la flotte de Barberousse.

<sup>187</sup> [1995]. L'expression arénaïque est plus précisément *donabo velum pedibus*, « je donnerai une voile à mes pieds ».

<sup>188</sup> [1999] Asyndète.

<sup>189</sup> [2005-2006]. Rupture de construction : alors que le vers précédent nomme les Gaulois — *Gallorum* — le féminin *corrociata manet* renvoie ici à la France nommée au vers 2001.

- 1983 Contra gram turcum gagnaui sepe batalham  
Et tunium cepi nostra galeta manet
- 1985 Et barbarossas facio saltare galeras  
Argerium fugiunt dum mea guerra frepat
- 1987 Sum forsatus ego senza baylare batalham  
Ad paysos subito me retirare modo
- 1989 Espia nunc venit friscas contando nouellas  
Que certe faciunt nos reiohyre male
- 1991 Ipsa mihi contat contra me francia marchat  
Cum gram poyssansa me reculare decet
- 1993 ☞ Rex facit omne suum iam demarchare rialmum  
Contra me certe fransa timenda venit
- 1995 Donabo velum pedibus fugiendo per orbem  
Desparrare volo dum mihi tempus adest
- 1997 Imperium nostrum truffabunt vndique gentes  
Posquam me retro fransa tirare facit<sup>189</sup>
- 1999 Plus valet auselum de campis frigiter esse  
Quam per presones playdegiare nimis
- 2001 Francia sum<sup>190</sup> campum semper de gente reforsat  
Ast ego diminuo gens mea tota fugit
- 2003 Se rendunt omnes ad fransam trayta canalha  
Me layssant miserum sum quasi solus ego
- 2005 Gallorum furiam timeo plus quam lo diables  
Contra me valde corrociata manet
- 2007 Est modo franciscus rex trespoyssantus in auro  
Hunc iuuat et populus cum sua bursa falhit
- 2009 Alter pompeyus nunc est ac alter aquiles

<sup>189</sup> [1998]. Cet indicatif présent dans une subordonnée ne concorde en rien avec le verbe de la proposition principale (vers 1997) à l'indicatif futur.

<sup>190</sup> [2001]. Pour : *suum*.

Sanson et aussi un féroce Annibal. Et si à la fin de la guerre la victoire lui reste, il s'emparera du pouvoir suprême : ainsi, il sera aussitôt César. Il est bien mieux pour moi de ne pas livrer bataille : ma vie serait ici en grand danger. [2015] Un homme avisé ne doit pas entreprendre ce que ses ressources ne lui permettent pas d'achever<sup>190</sup>. »

XXIX — Les Impériaux sont harcelés par les Provençaux  
(mi-septembre 1536)

[2017] Maintenant je désire rapporter une autre grande preuve de loyauté des Provençaux, race fiable pour Toi<sup>191</sup>. L'empereur voulut en corrompre plusieurs, [2020] quand il était dans le pays, en leur faisant de grandes largesses : il voulait donner argent, plomb<sup>192</sup>, bijoux... il leur promettait le Paradis pour qu'il y ait parmi eux au moins un espion contre la France et qu'il lui vienne quelque bonne nouvelle. [2025] Ils devaient se rendre immédiatement au camp français, établi à Avignon, en portant la croix blanche de France<sup>193</sup> et — bien ou mal — apprendre ce qui se tramait, ce qui arrivait, ce qui se disait, ce que la France faisait de neuf, si la France dressait contre lui une grande armée, [2030] si elle lui clouerait le bec, si elle le dominerait ; et si le roi venait, s'il était en route ou le craignait, et ce que la rumeur publique colportait par le camp. Et ils de-

<sup>190</sup> [2015-2016]. Expression proverbiale : « N'entreprenez rien que vous ne puissiez achever ».

<sup>191</sup> [2017]. *Tibi* : Arena s'adresse maintenant au roi de France.

<sup>192</sup> [2021]. « Argent, plomb » : voir ci-dessus la note du vers 1284.

<sup>193</sup> [2026]. *Blancam crucem* : durant la Renaissance, le blanc fut la couleur du roi et de la France.

Terribilis sanson<sup>191</sup> annibal atque ferox  
2011 Et si guerrando pro se victoria restet  
Imperium capiet sic cito cesar erit  
2013 Est melius multo me non donare batalham  
In gran dangerio hic mea vita foret  
2015 Vnus homo sapiens non interpretendere debet  
Quod sua poyssansa non acabare potest  
2017 Nunc aliam cupio grandem contare brauessam  
De prouensalis gente fiablo tibi  
2019 Imperelatorus voluit corrumpere plures  
Quando erat in payso plurima dando bona  
2021 Argentum plumbum baggas donare volebat  
Promittebat eis celica regna dei  
2023 Vt contra fransam nunc essent espia tantum<sup>192</sup>  
Atque veniret ei qualche nouela bona  
2025 Ad campum franse irent auinione posatum  
Blancam de fransa presto botando crucem  
2027 Et bene siue male scirent quecumque menantur  
Quid fit quid parlat que noua fransa facit  
2029 Si grandem campum contra se francia dreysat  
Si se torcharent<sup>193</sup> si superaret eum  
2031 Et si rex veniet si marchat vel timet illum  
Et quid per campum publica fama refert

<sup>191</sup> [2010]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VIII, folio LVI verso : *Alter pompeius:tarquinus:alter Achilles.* / [...] *Terribilis sanson*. La locution *alter pompeius* se retrouve au livre XI, folio LXXV verso.

<sup>192</sup> [2023]. *Ut essent espia tantum* : si le sens de cette proposition est clair — littéralement : « afin qu'ils soient au moins un espion » — sa construction rapproche un sujet au pluriel (ils) et un attribut au singulier.

<sup>193</sup> [2030]. Ici *torcharet* serait plus cohérent avec *superaret* puisque le sujet de ces verbes est *francia*.

vaient revenir rapidement en voiture vers lui et lui rapporter tout ce que la France faisait <sup>194</sup>. [2035] Finalement, il ne put jamais trouver quelque coquin qui eût voulu être alors son espion ; et, dans les campagnes, les pauvres gens préférèrent mourir plutôt que d'espionner quoi que ce soit contre la France. Les Provençaux furent et seront fidèles : [2040] avec la France, ils recherchent toujours les lys blancs <sup>195</sup>.

Ensuite, quand il vit tant de choses contraires dressées contre lui — contre lui, n'est-ce pas, était un grand malheur, — il tint conseil avec ses capitaines : < Fuyez les rumeurs, dit tout homme sage. >

[2045] Quand la France apprit qu'il voulait ordonner la retraite, avec le projet de se retirer en Italie, aussitôt le sénéchal lieutenant de roi, le comte de Tende, le harcela et le capitaine Jean-Paul Rance, [2050] qui combat bien, lui fit alors de grandes misères. Ils l'attaquèrent sur son arrière-garde avec une troupe gaillarde ; par des escarmouches, chacun l'accrochait. De point en point le comte harcelait les Espagnols, sans craindre de mourir. [2055] Il rompait les heaumes de fer et les fracassait tous, sa masse d'armes tuait les ennemis, sa lance renversait bon nombre d'Impériaux : *torche-lorgne, tric-trac* <sup>196</sup>, ses bras

<sup>194</sup> [2033-2034]. Rupture de construction, le vers 2033 ne désignant plus qu'un seul espion : dans les vers 2033-2034, on devrait lire *Et celeres... tornarent... referrent...* puisque la précédente proposition principale supposait plusieurs espions : *irent* au vers 2025 ; *scirent* au vers 2027.

<sup>195</sup> [2040]. *Lilia blanca* : les lys et la couleur blanche sont des symboles de la royauté française.

<sup>196</sup> [2058]. *Torcho lorcho tritrac* : expressions du temps pour décrire de manière onomatopéique un pugilat. On trouve, par exemple, dans la *Satyre X* de Mathurin Régnier, page 98 :

S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,  
Qui casse le museau, qui son rival éborgne.

- 2033 Et celer in postam rursus tornaret ad ipsum  
Omnia que faceret fransa referret ei
- 2035 Tandem non potuit vllum trobare coquinum  
Vnquam qui volerit <sup>194</sup> lespius esse suus
- 2037 Et magis in campis voluit gens pauperra mouri  
Quam contra fransam respiolare riem
- 2039 Les prouensales fuerunt seranque fideles  
Cum fransa semper lilia blanca petunt
- 2041 Contra se quando post tot contraria vidit  
Versus eum grossus nempe malurus erat
- 2043 Consilium tenuit sociando les capitanis  
☛ Effuge rumores saggius omnis ait
- 2045 Francia cum sciuit quod vult trompare retrectam  
Italiam versus se retirare volens
- 2047 Presto senescalus loggum de rege tenentus <sup>195</sup>  
Ipse comes tende persecutauit eum
- 2049 Et iannus paulus seu ransus le capitanus  
Qui bene combatit <sup>196</sup> tum mala multa facit
- 2051 Ad la cuam chassant illum cum gente galharda  
Escaramussando quisque frotabat eum
- 2053 De passu in passu contus donabat alarmam  
Contra espagnolos non dubitando mori
- 2055 Aumetos ferri rompit totosque fracassat  
Amassat gentes ferrea massa sua
- 2057 Imperialistas plures sua lansa reuersat  
Torcho lorcho tritrac brachia semper agunt

<sup>194</sup> [2036]. Forme contractée pour : *voluerit*.

<sup>195</sup> [2047]. Dans ce vers, il faut rattacher *loggum* [*locum*] et *tenentus* pour former : *loggatenentus*.

<sup>196</sup> [2050]. Pour : *combatuit*. Quelle que soit l'orthographe de ce verbe, le vers est toujours un pentamètre.

étaient perpétuellement en mouvement. Il faisait très grand ménage et meurtrissait les ennemis : [2060] il est bon à la guerre et vaillant homme.

Il y avait aussi le capitaine Gabriel de Renaud < de Saint-Rémi, au cœur de lion > : ses armes tranchent bien quand il bataille, et il frappe et frappe encore en assénant des coups rapides. [2065] Et Molans le viguier de Marseille, que le peuple loue pour sa bonté, se morfondait, faisant ruer ses chevaux : < il fut une lance<sup>197</sup> valeureuse contre les Espagnols >. Tous les gens du pays se réunissaient comme un seul homme [2070] et, tous d'accord, voulaient tout tuer : ils ne se privaient pas de cogner sur les caboches < et firent rarement grâce > : encerclant toute l'armée, ils la pressaient de tous les côtés ; la gent rustique l'assailait rudement, [2075] la contraignait de marcher en rangs serrés et le premier qui s'écartait rencontrait la tempête. Ils se baladaient la nuit dans le camp [espagnol] et le réveillaient — < l'empereur en était effaré ! >. Il est souvent profitable de se jeter sur des ennemis endormis : [2080] < attaqué à l'improviste, tout homme est capturé >.

À cause des cadavres des Espagnols et des lansquenets, le pays, à la vérité, était tout entier empuanti.

- 2059 Fort fort torchabat blessando les inimicos  
Est bonus in guerris atque valentus homo
- 2061 Et gabrielus erat raynaudi le capitanus  
☞ De san romengeo corda leonis habens<sup>197</sup>
- 2063 Qui trenchare facit las armas quando batalhat  
Et trucat et retrucat presto frepando copos
- 2065 Et de massilia viguerius ille molanus  
Quem laudat populus pro bonitate sua
- 2067 Se merfondebat faciendo ruare caualos  
☞ Contra espagnolos lansa valenta fuit
- 2069 Omnes paysani se accompagnantur in vnum  
Et simul accordant omne tuare volunt
- 2071 Non espargnabant supra donare cabessam  
☞ Et per paysanos gratia rara fuit
- 2073 Armatam totam circundant vndique polsant  
Rustica progenies forte batalhat eos
- 2075 Sarratos faciunt illos marchare valenter  
Dum quis sesquartat lou male tempus habet
- 2077 Lo campum voltant illum de nocte reuelhant  
☞ Imperelatorus effreolatus erat
- 2079 Sepe soporiferos<sup>198</sup> inuadere proficit hostes<sup>199</sup>  
☞ Ex inprouiso prenditur omnis homo<sup>200</sup>
- 2081 Propter hispanos mortos et lansaquenetos

<sup>197</sup> [2062]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre III, folio XXVIII recto : *Sic et baldus habens in pectore corda leonis*.

<sup>198</sup> [2079]. Arena emploie cet adjectif dans un sens passif (« endormi ») alors qu'il a le sens actif — *sopor + fero* — : « apporter le sommeil ».

<sup>199</sup> [2079]. Cf. OVIDE, *Amours*, livre I, élégie IX, vers 21 : *Saepe soporatos invadere profuit hostes*.

<sup>200</sup> [2080]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studiantes*, vers 1356 : *Ex inprouiso fallitur omnis homo*.

<sup>197</sup> [2068]. *Lansa* : métonymie, qui substitue l'objet à l'utilisateur.



Le comte de Tende et nos compatriotes, en se battant bien, [2085] donnèrent la chasse à l'empereur et le boutèrent hors de Provence ; avec grande raillerie chacun se moquait de lui. Il faisait souvent galoper des chevaux à travers champs : les autochtones les faisaient aussitôt déguerpir. Et en fuyant vers les Terres-Neuves, il se mit au plus vite à l'abri : [2090] quand l'Espagne prend la fuite, la France la malmène. Dans sa retraite, l'armée cheminait en rangs serrés et traversait la campagne avec peur.

Notre patrie implorait dévotement le Christ ; elle chantait ce genre de psaumes en voyant [l'empereur] se retirer : [2095] « Que Proserpine<sup>198</sup>, je le demande, te fasse rompre le cou ! < Ô grand Satan, fuis ! va-t'en ! ne reviens plus ! > Maintenant, que les sœurs qui règlent les destins des mortels<sup>199</sup> veuillent bien couper net les fils de ta vie ! < Va au malheur, sans jamais reparaître ! > [2100] Tu fâches la Provence mais tu n'aboutis à rien ! »

La France ne conçut jamais de meilleur plan que quand elle le laissa s'épuiser ainsi. Elle ne perdit ni villes, ni gens, ni aucune contrée : elle gagna la guerre sans coup férir. [2105] Elle fit dépérir grandement l'empereur et priva totalement l'ennemi de nombreuses ressources. Elle le força à parcourir de vastes régions < et sa personne était accablée de fatigue > ; elle lui fit pousser beaucoup de cheveux blancs. [2110] La lassitude ac-

<sup>198</sup> [2095]. Proserpine : divinité romaine, reine des Enfers.

<sup>199</sup> [2097]. *Que dispensant mortalia fata sorores*, périphrase désignant les Parques, trois sœurs de la mythologie romaine chargées de régler le destin des mortels : l'une, de son rouet, forme les fils de la destinée de l'homme, la deuxième les déroule et la troisième les tranche.

Patria pro vero fetida tota manet  
 2083 Extra prouensam de tenda contus et ipsi  
 Nostri paysani belligerando bene  
 2085 Imperelatorem chassarunt atque botarunt  
 Cum grandi gorra quisque mocabat eum  
 2087 Sepe galopabat per campos forte cauallos  
 Paysani faciunt presto leuare pedes  
 2089 In terramque nouam fugiendo se cito saluat  
 Quando spagna fugit fransa pelotat eam  
 2091 Marchando retro serrata armata caminat  
 Ad la campagnam cumque timore manent  
 2093 Paysus deuote christum de mente cridabat  
 Hos psalmos cantat hunc retirare videns  
 2095 Rumpere queso tibi faciat proserpina collum  
 ☞ O satanasse fuge non rediturus abi  
 2097 Nunc que dispensant mortalia fata sorores<sup>201</sup>  
 Filla<sup>202</sup> velint vite presto copare tue  
 2099 ☞ Vade in malhoram sensa tornare iamayssum  
 Prouensam fachas proficis atque nihil  
 2101 Consilium melius habuit hoc francia nunquam  
 Quando reliquit eum se tralbahare modo  
 2103 Villas nec gentes nec paysos perdidit vllos  
 Gagnauit guerram sensa chocare riem  
 2105 Imperelatorem valde consumere fecit  
 Perfrustrauit eos pluribus atque bonis  
 2107 Per longos paysos illum marchare coegit  
 ☞ Et persona sua plena laboris erat  
 2109 Blancos fecit ei plures sortire capillos

<sup>201</sup> [2097]. Cf. OVIDE, *Héroïdes*, épître XII, vers 3 : *Tunc, quae dispensant mortalia fila, Sorores*.

<sup>202</sup> [2098]. Pour : *fila*.

cable et abrège les jours... [tandis que<sup>200</sup>] les joies conservent le corps et procurent la santé : un homme toujours joyeux vit généralement longtemps.

Bien qu'il fût venu pour prendre toute la France, < et nos ânes et nos chèvres craintives >, [2115] il n'osa pas cependant nous livrer bataille. Il fut mou<sup>201</sup> et couard. Il ne fut pas hardi ni bien fort contre nous : la France l'a refoulé avec mille détonations. C'est pourquoi, il convient que nous le tenions tous pour une nullité : [2120] tout courage pour la guerre l'a abandonné. Maintenant Marot pourra en faire beaucoup de jolis rondeaux : il pourra se gausser en faisant des vers sur sa fuite. Les savants qui enseignent l'art de la guerre — ou tout au moins le bon poète Lucain — disent : [2125] « Celui qui veut écraser quelqu'un en lui déclarant la guerre doit aller le chercher jusque dans sa forteresse. »

Il était venu en France pour lui livrer bataille, pensant la dominer par sa bravoure. Il aurait donc dû attaquer peu ou prou son noble camp : [2130] la France l'aurait alors reçu avec joie et lui aurait infligé une grosse réplique ; < il était certain d'attraper un mauvais refroidissement ! > Il aurait dû au moins tenter des attaques contre les forteresses bien défendues du

386

<sup>200</sup> [2111]. Asyndète : compte-tenu de l'opposition des deux propositions et de la similitude de leurs constructions, il faut sous-entendre ici une conjonction marquant une opposition dans la simultanéité.

<sup>201</sup> [2116]. Ici, *flaccus* peut être compris avec une connotation sexuelle.

Defecium languet<sup>203</sup> abreuiaque dies  
 2111 Gaudia conseruant corpus donantque salutem  
 Semper alegrus homo viuere multa solet  
 2113 Venerit ipse licet pro totam prendere fransam  
 ☞ Et nostros asinos foyriosasque cabras  
 2115 Non tamen ausauit ad nos donare batalham  
 Ipse fuit flaccus atque coardus homo  
 2117 Non arditus erat pro nobis nec bene fortis  
 Mille petaratas fransa reboffat ej  
 2119 Rursus eum cunctos decet estimare nientum  
 Virtus pro guerris tota reliquit eum  
 2121 Nunc poterit multum bene rondellare marotus  
 Se truffare potest rondeliando fugam  
 2123 Parlant doctores guerrarum iura docentes  
 Saltem lucanus ille poeta bonus  
 2125 Matablare volens quemquam sibi bella mouendo  
 Ad fortaliciu[m] prendere debet eum  
 2127 Venerat in fransam nunc pro donare batalham  
 Cum brauitate sua hanc superare putans  
 2129 Debuit<sup>204</sup> ergo modo campum abordare galantem  
 Francia cum ioyha tunc reculhisset eum  
 2131 Et sibi fecisset lordam donare sacadam  
 ☞ Lou male tostensum prendere certus erat  
 2133 Ad fortalessas fortes<sup>205</sup> quas paysus habebat

387

<sup>203</sup> [2110]. En latin classique, ce verbe a un sens passif : « être accablé » ; Arena lui donne ici un sens actif : « accabler ».

<sup>204</sup> [2129]. Compte tenu du contexte, et notamment du subjonctif plus-que-parfait des verbes des propositions suivantes, *debuit* est ici mis pour le subjonctif parfait *debuierit*.

<sup>205</sup> [2133]. *Fortalessas fortes* : pléonasme, *fortalessa* dérivant de *fortis*.

pays : [2135] mais l'assaut fait beaucoup « trembler le buffet<sup>202</sup> », escalader des remparts reste une chose périlleuse. Il eut la sagesse de ne pas aller plus loin : la honte vaut mieux que la mort violente.

Il ne pourra pas dire que la victoire fut avec lui : [2140] < il ne livra en effet de bataille qu'aux gens du pays >. Et qu'il ne fasse pas écrire qu'il a fait cette guerre : il en serait couvert de honte aux yeux de tout le monde ! Cette guerre a désormais ruiné son honneur : < « blessé un jour, l'honneur l'est pour toujours<sup>203</sup> ! » > [2145] Et parce qu'il n'a pas vaincu la France et qu'il ne pourrait la vaincre, qu'il aille, je le demande, cacher son pouvoir suprême : « Il pleut toute la nuit... les spectacles reprendront le matin : César doit partager son autorité souveraine avec Jupiter ! »

### XXX — Le triomphe de la France

[2149] < Mais je veux rappeler > une conduite noble qui honore toujours la France [2150] < dans toute la chrétienté > :

« Un roi de France fut jadis empereur, qui voulut répandre partout la Foi [chrétienne]. On l'appelait, de par le monde, le Grand Charlemagne. < Et il était français : cette race triomphe en lui >. [2155] Il conquiert toutes les Espagnes puis les ramena à la sainte Foi en rétablissant le christianisme. Avant son avènement, toute l'Espagne était sarrasine et, de plus, les Juifs y

<sup>202</sup> [2135]. *Tramblare bufetum* : expression fort imagée pour signifier : « faire trembler les cœurs » [les poitrines].

<sup>203</sup> [2144]. Expression proverbiale dont on retrouve le sens dans divers adages français : « L'honneur perdu ne se retrouve plus », « Qui a perdu l'honneur n'a plus rien à perdre »...

- Debut<sup>206</sup> a to le moyns bella prouare sua  
 2135 Sed facit assaltus multum tramblare bufetum  
 Escalar as barris res perilhosa manet  
 2137 Sed sapientus adest quia non passauit auantem  
 Plus vergogna valet quam moruisse male  
 2139 Dicere non poterit quod sit victoria secum  
 ☞ Nam cum paysanis sola batalha fuit  
 2141 Scribere non faciat guerram quod fecerit istam  
 Inuergognatus de omnibus ipse foret<sup>207</sup>  
 2143 Hec sibi guerra suum nunc effarsauit honorem  
 ☞ Lesus honor hominis deperit ipse semel  
 2145 Et quia non vicit fransam nec vincere posset  
 Imperium vadat queso cachare suum  
 2147 Nocte pluit tota redeunt spectacula mane  
 Diuisum imperium cum ioue cesar habet<sup>208</sup>  
 2149 Vnam noblessam que fransam semper honorat  
 ☞ Inter cristicolas sed recitare volo  
 2151 Vng roy de fransa quodam<sup>209</sup> fuit imduperator  
 Qui voluit valde multiplicare fidem  
 2153 Gram charles mayne per mundum nomen habebat  
 ☞ Qui francesus erat rassa triumfat ei  
 2155 Omnes espagnas gagnaui. postque reduxit  
 Illas: ad santam cristicolando fidem  
 2157 Ante sun<sup>210</sup> auentum omnis serrasina manebat

<sup>206</sup> [2134]. *Debut* : cf. vers 2129.

<sup>207</sup> [2142]. Cf. ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 1372 : *Inuergognatus omnibus ipse fores*.

<sup>208</sup> [2147-2148]. Le distique *Nocte pluit ... cesar habet* est attribué à Virgile.

<sup>209</sup> [2151]. Pour : *quondam*.

<sup>210</sup> [2157]. Pour : *suum*.

étaient en grand nombre. Et ce n'est pas encore fini : tous ne sont pas baptisés, [2160] Grenade compte toujours des Maures et des esclaves. Il nous faut de nouveau livrer bataille en Espagne < et la christianiser à cause des mauvais Sarrasins >. Toutes ces choses sont clairement exposées dans de nombreux livres et tu ne peux nier, Espagne, une réalité aussi vraie. [2165] Et maintenant, pour un tel cadeau, tu ne nous rends pas grâces mais, en remerciement de ces grands biens, tu veux nous donner de grands maux : ô race ingrate ! cœurs cruels et aveugles ! vous êtes trop ingrats aujourd'hui ! < Tu te révoltes contre la France, ta Dame, en lui faisant la guerre > : [2170] l'ingrat ne prospère jamais longtemps. Avise ce que tu feras dorénavant. La France t'avertit : la France sera pour toujours ta mère ; toujours tu devras baiser les pieds de la France et, les genoux fléchis, bien répondre à son amour. [2175] Qui pouvait, dis, te rendre un plus grand service < que de t'arracher de la main des diables ? > : personne en ce monde. La France t'a sauvée et, si tu crois en elle, tu seras toujours bien. Tu ne seras pas ingrate ; ne sois pas pire qu'un chien ou un serpent : [2180] le monde refuse d'aimer les ingrats. Nous appartenons tous au Christ, vivons amis : < l'Espagne fut christianisée par la France >. »

Je ne laisserai pas de rapporter un propos vrai parce que, quand j'y repense, le rire me vient à la bouche.

[2185] Quand les Espagnols se repliaient en fuyant, en aban-

Spania cum iudeis atque frequenter erat  
 2159 Et nondum finis baptismus non tocat omnes  
 Mouros et esclauos nempe granata tenet  
 2161 Nos decet in spagnum iterum mandare batalham  
 ☞ Propter serryanos cristianare malos  
 2163 Per plures libros hec omnia rictē<sup>211</sup> probantur  
 Nec tu hoc tam verum spagna negare potes  
 2165 Et nunc pro tanto non rendis munere grates  
 Sed mala pro magnis vis dare magna bonis  
 2167 O genus ingratum crudelia pectora ceca  
 Sunt ingrata nimis corpora vestra modo  
 2169 ☞ Contro tuam dominam fransam guerrando rebellas  
 Ingratus nunquam prosperitare solet  
 2171 Auisa quid facies posthac te fransa monestat  
 Francia per semper la tua mater erit  
 2173 Ad fransam semper debes baysare peadas  
 Et genibus flexis hanc redamare bene  
 2175 Plus gram seruicium dic quis tibi ferre potebat  
 ☞ Quam te des diables despegolare manu  
 2177 Nullus in hoc mundo saluam te francia fecit  
 Et si credis ei tu bene semper eris  
 2179 Non eris ingrata ne sis cane peior angue<sup>212</sup>  
 Ingratos homines mundus amare fugit  
 2181 Nos sumus ad cristum toti viuamus amici  
 ☞ Spagnia per fransam cristienata fuit  
 2183 Vnum propositum non linquam dicere verum  
 Quod dum propenso risus ad ora venit  
 2185 Quando retornabat fugiendo campus atrassum

<sup>211</sup> [2163]. Pour : *recte*. L'édition italienne préfère *rite*, de même sens.

<sup>212</sup> [2179]. En ajoutant *vel* entre *peior* et *angue*, pour lire *peior vel angue*, le vers devient un hexamètre.

donnant le pays et en déguerpissant dare-dare, alors toutes les villes qu'ils traversaient chemin faisant se défendaient les armes à la main <sup>204</sup>. Personne ne voulait obéir en quoi que ce soit aux ordres [de l'empereur] : [2190] le peuple le prenait alors pour un rien du tout ; personne dans le pays ne se rendait à lui ; chacun le chassait comme un renard.

Mais parce que [l'empereur] ne put soumettre les grandes villes et qu'il n'aurait pu les prendre par la force de ses armes, [2195] se désespérant d'être méprisé — la colère le faisait crever dans son cœur mauvais, — il assiégea souvent des pigeonniers : il ne put cependant en vaincre aucun par la force ; mais il les mitraillait avec ses bombardes [2200] et les prenait ensuite sans risquer sa vie.

Le petit château de Forcalqueiret, de peu de valeur, Pertuis, Trets et la ville de Rians, le château d'Alleins, la belliqueuse ville de Solliès, la tour du Muy bien fortifiée [2205] se défendirent comme il le fallait avec armes et bâtons et, sans ses bombardes <sup>205</sup>, il ne les aurait pas vaincues.

La tour isolée [du Muy] ne renfermait que quinze hommes, gens de parade aimant bien à s'amuser. Et la grosse artillerie tirait contre la tour, [2210] mais [l'empereur] ne l'aurait jamais conquise par la force : « Rendez-vous, leur dit-il, et je vous pardonnerai tout. Tout un chacun sera sauf, qu'il n'en doute pas un seul instant. » Et il confirma son dire par un serment sacré : il jura le Christ à mille et mille reprises. [2215] Les soldats, pen-

<sup>204</sup> [2188]. Métonymie : à proprement parler, ce ne sont pas les villes qui se défendent « les armes à la main », mais leurs habitants.

<sup>205</sup> [2206]. *Sine bombardis* : dans son passage sur la bataille de Solliès (vers 1113-1176), Arena ne mentionne pas que les troupes firent usage de bombardes.

Layssando paysum se retirando cito  
 2187 Omnes tunc ville per quas passabat eundo  
 Se defendebant arma tenendo manu  
 2189 Nemo suis iussis aliquid parere volebat  
 Pro nihilo populus tunc reputabat eum  
 2191 Vllus de payso non se rendebat ad ipsum  
 Tamquam raynardum quisque cohabat eum  
 2193 Sed quia non potuit villas deuincere grossas  
 Nec sua poyssansa prendere posset eas  
 2195 Propter despectum se desperando la testam  
 Iraque sub prauo pectore crebbat eum  
 2197 Sepe columberios traucatos assegiavit  
 Et cum bombardis passauolabat eos  
 2199 Et potuit tandem per forsam vincere nullos  
 Ad saluum corpus post capiebat eos  
 2201 Focalquayretum castrorum pauca valendo  
 Pertusum tritis villa riansa simul  
 2203 Dalleno castrum solleris villa batalhans  
 Turris de modio fortificata bene  
 2205 Se defensarunt recte cum fustibus armis  
 Et sine bombardis non superasset eas <sup>213</sup>  
 2207 Turris sola viros tantummodo quinze tenebat  
 Gentes de parado ludere quando solent  
 2209 Et contra turrem artilharia grossa tirabat  
 Ipse tamen nunquam vi rapuisset eam  
 2211 Rendite dixit eis et vobis omnia parcam  
 Omnis saluus erit sensa dutare modo  
 2213 Et confirmavit celi iuramine dictum  
 Iuravit christum mille remille copos

<sup>213</sup> [2206]. *Eas*, car ce pronom est ici accordé avec les sujets du verbe *defensarunt* les plus proches : *villa* et *turris*.

sant qu'il leur disait la vérité et qu'il tiendrait ses promesses à leur égard, rendirent la tour en se mettant à sa merci et, de plus, chacun lui remit ses armes. Mais il refusa d'observer la parole donnée [2220] et aussitôt les fit pendre par le cou. Il n'observe pas bien le chapitre « Des Pactes » du *Digeste* : < aucune rubrique « Des serments » n'a force de loi >. Qu'y a-t-il de meilleur dans l'homme, de plus prisé chez lui, que de tenir parole ? Maintenant plus rien n'est possible : [2225] un homme sans parole est pire qu'une bête sauvage et, quoi qu'il fasse, il ne peut plus être tenu pour loyal. Ne montrant aucune loyauté, les lâches violent les promesses : < c'est un grand déshonneur pour un homme que de renier son serment >. Le prince des Turcs n'aurait pas eu plus de rage contre eux [2230] et je crois qu'il leur aurait manifesté davantage de pitié.

Mais il ne faut pas s'étonner de cette affaire : [l'empereur] a coutume de rompre ses traités avec notre France. L'Espagne, quand elle flatte, croit toujours à Ovide qui enseigne à tromper la jeune fille qui dit non : [2235] « Fais des promesses... en effet, promettre fait-il du tort ? N'importe qui peut être riche en promesses ! » ; « Jupiter, du haut du ciel, se gausse des parjures des amants et ordonne que les vents d'Éole emportent les serments non tenus ! »

- 2215 Saldati verum pensando diceret illis  
Et promissa sua non variaret eis
- 2217 Turrem renderunt se a sa mercesse botando  
Atque suas armas quisque remisit ei
- 2219 Post seruare fidem promissam noluit illis  
Sed cito per collum pendere fecit eos
- 2221 De pactis titulum diggesti<sup>214</sup> non bene seruat  
☞ De iuramentis nulla rubrica valet
- 2223 Quid melius homini est quid plus preciatum in illo  
Quam seruare fidem nunc nihil esse potest
- 2225 Vnus homo varians plus est quam bestia bruta  
E quicquid faciat non probus esse potest
- 2227 Fronti nulla fides<sup>215</sup> rumpunt promissa potroni  
☞ Dedecus est homini fallere grande fidem
- 2229 Princeps turcarum non plus seuisset in illos  
Atque foret melius credo misertus eis
- 2231 Sed de isto casu non meruere bisognat  
Ad fransam nostram rumpere pacta solet
- 2233 Nasoni<sup>216</sup> credit semper lesperia flactans  
Qui trunpare docet quando puella negat
- 2235 Promittas facito quid enim promittere ledit  
Pollicitis diues quilibet esse potest<sup>217</sup>
- 2237 Iuppiter ex alto periuria ridet amantum  
Et iubet eolios irrita ferre notos<sup>218</sup>

<sup>214</sup> [2221]. Pour : *digesti*. Dans l'édition originale : *diggestis* ; mais *digestum* étant ici un substantif, on comprend mieux le génitif *diggesti*.

<sup>215</sup> [2227]. *Fronti nulla fides* : expression que l'on trouve chez JUVÉNAL, *Satires*, II, vers 8.

<sup>216</sup> [2233]. *Naso* : surnom d'Ovide (*Publius Ovidius Naso*).

<sup>217</sup> [2235-2236]. Distique extrait d'OVIDE, *Art d'aimer*, livre I, vers 443-444.

<sup>218</sup> [2237-2238]. Distique extrait d'OVIDE, *Art d'aimer*, livre I, vers 633-634.



XXXI — L'empereur quitte la Provence  
(fin septembre 1536 ; début octobre)

[2239] Arrivée à Nice, son armée se mutina beaucoup, [2240] poussa de hauts cris contre lui en reniant Dieu. Et pour ainsi dire toutes ses troupes, furieuses, le délaissèrent ; la bande des lansquenets l'abandonna parce qu'il ne leur avait donné aucun argent et les avait même laissés mourir de faim. [2245] Et [l'empereur] rassembla péniblement à Nice seulement dix mille combattants — que l'on batte les gros tambours tant qu'on voudra ! — qu'il envoya en Italie, sous les ordres du marquis del Vasto son lieutenant, pour rançonner le peuple. Lui-même les abandonna, craignant leur fureur, [2250] — ses gens d'armes, n'est-ce pas, voulaient pour ainsi dire le rosser — et, à cause de leur fureur, il embarqua rapidement sur ses galères : Andrea Doria l'évacua par mer...

À Gênes, ville versatile, il alla annoncer qu'il était défait et même accablé. [2255] Il fit alors sonner l'alarme par toute la ville : « Fermez les portes, la France puissante arrive ! » Et alors il effraya grandement tout le peuple : la rumeur se propagea, de toutes parts les hommes s'agitaient. La noblesse tout entière fut très étonnée [2260] de le voir aussi mécontent. Puis il fit assembler le Conseil de ville : il lui exposa aussitôt comment il s'était échappé ; il conta les grandes alarmes que les Provençaux lui donnaient en lui faisant la guerre dans le pays. [2265] Une grande grâce lui fut accordée par le Christ : personne ne pensait qu'il pourrait seulement en réchapper.

- 2239 Cum fuit a nissa multum se armata mutinat  
Versus eum clamat in renegando deum
- 2241 Et quasi tota illum furiens armata reliquit  
Lansacanetorum banda reliquit eum
- 2243 Argentos vllos quia non donauerat illis  
Et layssarat eos atque perire fame
- 2245 Vixque decem tantum per nissam mille recampat  
Gendarmas quamuis timpana grossa toquent
- 2247 Quas per marquisum gastis sum<sup>219</sup> loggatenentem  
Misit in italiam saquegiando poblum
- 2249 Ipse reliquit eos horum cregnendo furorem  
Hunc quasi gendarme nempe frotare volunt
- 2251 Et propter furiam montauit presto galeras  
Andreas dorias per mare portat eum
- 2253 Ad genuam variam vadit portare nouellas  
Quod destructus erat atque dolentus homo
- 2255 Per totam villam subito trumpauit alarmam  
Claudite las portas fransa potentia venit
- 2257 Et populum valde tunc escandaliait omnem  
Fit rumor trepidant vndique parte viri<sup>220</sup>
- 2259 Estonata fuit multum segnorio tota  
Tam male contentum quando videbat eum
- 2261 Consilium fecit post acampare per vrbem  
Quomodo scapauit presto remostrat ei
- 2263 De prouensalis grossas contauit alarmas  
☞ Quas sibi per paysum guerregiando dabant
- 2265 Illi grossa fuit per christum gracia facta  
Rescapare modo nemo putabat eum

<sup>219</sup> [2247]. Pour : *suum*.

<sup>220</sup> [2258]. Cf. FOLENGO, *Macaronea*, 2/ 1520, livre VII, folio XLIX recto :  
*Fit rumor: populus trepidat: iam fama vagatur.*

Il s'entretint avec eux, leur tenant de longs discours ; il les pria en les flattant, leur disant des paroles doucereuses. En s'asseyant sur la cathèdre, il oublia le signe de la croix [2270] et ne récita pas le *Virgo beata Dei* <sup>206</sup> mais leur dit aussitôt :

« Je me recommande à vous, ma vie est désormais entre vos mains. Je demande l'aumône car le temps ou la situation le commandent. < Apportez votre aide à un fugitif, vous le pouvez en effet >. [2275] La France m'a fait perdre tous mes bagages, < ma bourse est vide >, ma puissance est détruite pour longtemps et, à moins que mon espoir ne revienne, je suis comme mort. La France m'a expédié à l'hospice des pauvres ; [2280] je ne sais plus que faire, conseillez-moi. Je pensais annexer la France en peu de temps, sans rien dépenser et en ne bataillant guère. J'avais donné à mes gens d'armes le butin de la France : ils pouvaient piller et bien voler jusqu'aux Parisiens. [2285] Mais je me suis, n'est-ce pas, rudement trompé en cela : en effet, le roi de France me fait reculer !

« J'ai vu la Provence décidée à nous massacrer : elle en a blessé beaucoup et en a même tué. Je n'ai jamais pu vaincre autant de manants ; [2290] ils m'expulsèrent facilement, cruelle canaille ! Et ils cherchaient bien à s'assurer de notre personne. Et j'ai eu peur, je le jure : ils forment une plaisante troupe ! S'ils m'avaient attrapé, je le sais, ils ne m'auraient accordé aucune grâce : ils se plaisent à tuer plus que les bourreaux. [2295] J'ai

- 2267 Sermonauit eos longuas faciendo parolas  
 Flategiando pregat dulcia verba loquens  
 2269 Intrando catedram signum de la cruce layssat  
 Et non parlauit virgo beata dei  
 2271 Presto dixit eis a vobis me recomando  
 In manibus vestris nunc mea vita manet  
 2273 Amoynam quero cum tempus postulat aut res  
 ☞ Ferte fugituo namque potestis opem  
 2275 Fransa mihi fecit nunc omnes perdere baggas  
 ☞ Nullos argentos plus mea bursa tenet  
 2277 Est mea per longum tempus destruta potestas  
 Et nisi spes veniat sum quasi mortus ego  
 2279 Ad lespitalum pourum me fransa botauit  
 Nescio quid faciam consiliate mihi  
 2281 Ipse ego pensabam presto gagnare la fransam  
 Sensa denariis atque frapando pocum  
 2283 Gendarmis dederam franse raubando butinum  
 Vsque ad parrhisios saquegiando bene  
 2285 Nempe fui rursus valde trumpatus in illa  
 Nam rex de fransa me reculare facit  
 2287 Prouensam vidi que nos chaplare volebat  
 Multos blessauit atque tuauit eos  
 2289 Vnquam non potui villanos vincere tantum  
 Me descassarunt cruda canalha cito  
 2291 Et bene sercabant personam prendere nostram  
 Et timui iuro genta brigata manent <sup>221</sup>  
 2293 Si me gropassent scio gratia nulla fuisset  
 Plus quam borreli carnificare solent <sup>222</sup>

<sup>221</sup> [2292]. La clause *genta brigata manent* se retrouve dans ARENA, *Ad suos compagnones studentes*, vers 458.

<sup>222</sup> [2294]. Ce vers est identique au vers 1072.

<sup>206</sup> [2270]. Titre d'un cantique qu'il était d'usage de réciter.

voulu assaillir la fière Marseille : par mer, par terre, mon armée la frappait ; notre pouvoir a fait tout ce qu’il a pu contre elle et j’ai déployé toute ma force, mais elle ne m’a pas accueilli et veut me tenir pour rien. [2300] < Et elle me criait : “Trotte, gipon, trotte !” > Elle a même tiré contre nous tant de coups de canons qu’ils faillirent me blesser : j’ai vraiment craint pour ma vie. Une bombarde a tué des pages devant mes yeux : j’étais effrayé en voyant tant de maux ; [2305] je me désespérais quand je voyais bombarder — celui qui a peur de la mort s’imagine beaucoup de choses. Mais je vous jure tous les saints et aussi toutes les saintes : la guerre contre Marseille ne me réussit pas ; deux fois déjà elle m’a fait perdre tout prestige. [2310] La population marseillaise se gausse de moi, c’est pourquoi je n’ai plus envie de me laisser davantage tromper par elle : le trente-diables ne la vaincrait pas.

« Mais, tant que je le puis, je vous en supplie tous ici et maintenant, aidez-moi, j’en ai besoin : [2315] je suis anéanti plus que je ne pourrais le dire, ma bouche se tait, mes os sont paralysés par une peur intense, aucun espoir de salut ne me reste, je suis malheureux... à moins que quelque faveur ne me soit accordée par Gênes. La France veut vous envahir ; [2320] elle vous hait et voudrait vous tuer depuis que Gênes a refusé

- 2295 Armis massiliam volui tentare superbam  
Per mare per terram guerra frepabat eam  
2297 Versus eam fecit potuit quod nostra potestas  
Poysamsam totam desplegauique meam  
2299 Sed me non voluit nec vult prizare nientum  
☞ Et mihi criddabat drillho gipone drillho  
2301 Totque canonatas contra nos atque tirauit  
Quod quasi me blessant pertimuique<sup>223</sup> mihi  
2303 Ante meos oculos pagios bombarda tuauit  
Effreolatus eram tanta videndo mala  
2305 Me desperabam cum bombardare videbam  
Qui de morte timet plurima mente videt  
2307 Sed vobis iuro sanctos omnes quoque sanctas  
Contra marselham nil me guerra valet  
2309 Bis mihi iam fecit poysamsam perdere totam  
De me se truffat massiliense genus  
2311 Quare non curo plus me abusare per illam  
Lou trente diables<sup>224</sup> non superaret eam  
2313 Sed quantum possum nunc vos hic deprecor omnes  
Adiudate<sup>225</sup> mihi pro ratione bona  
2315 Dezolatus homo sum plus quam dicere possem  
Ora tacent totus congelat ossa pauor  
2317 Non manet optate misero spes vlla salutis  
Plus nisi per genuam gratia calque detur  
2319 Francia vult vobis grandem donare venutam  
Vos odio retinet vosque tuare volet

<sup>223</sup> [2302]. En latin classique, *pertimeo* n’a pas de parfait.

<sup>224</sup> [2312]. Voir la note du vers 1899.

<sup>225</sup> [2314]. L’édition italienne corrige en *adiuvate* conformément au latin classique, qui a aussi le fréquentatif *adjutare*. Arena utilise ici le verbe d’origine romane *adjuda*.

de signer un traité de paix — les ambassadeurs ont coutume de s'exprimer ainsi. Remplissez donc au plus vite notre bourse d'argent et je vous défendrai, avec l'aide efficace de Mars <sup>207</sup>. [2325] Mais auparavant je voudrais passer au plus vite en Espagne par la mer poissonneuse <sup>208</sup>, si j'en ai encore le temps. Et j'instituerai des tailles, des vingtaines <sup>209</sup> et des gabelles, je saignerai le peuple en alourdissant son fardeau et les prêtres opulents nous paieront des dîmes : [2330] quand la nécessité la harcèle, la France en fait autant. Quand je serai redevenu heureux et la gibecière pleine, alors je susciterai volontiers des guerres dans votre intérêt. J'aurai toujours une armée [prête] contre les Français ; fournissez-moi seulement les deniers, je vous le demande. »

[2335] La noblesse réunie au complet lui dit : « Vous êtes le bienvenu, nous souhaitons que votre arrivée soit heureuse. Rien de meilleur n'a pu nous arriver, < votre venue nous rend tous joyeux >. Demandez tout ce qui vous sera nécessaire pour guerroyer : [2340] notre pays vous le fournira aussitôt. Nous voulons tous nous mettre à votre service, vous donner nos deniers et nos personnes aussi. »

Le Conseil décida finalement de lui apporter une aide importante ; [2345] la République lui fournit tout l'argent <sup>210</sup> nécessaire afin qu'il fit au plus vite son voyage. Andrea Doria arma ensuite ses galères et le conduisit par mer jusqu'en Espagne.

<sup>207</sup> [2324]. *Marte iuuante* : c'est-à-dire « par la force de mes armées », puisque Mars est le dieu de la Guerre.

<sup>208</sup> [2326]. L'expression latine *per mare piscosum* traduit littéralement l'expression homérique ἐπὶ πόντον ἰχθυόεντα que l'on trouve, par exemple, dans l'*Odyssée*, chant IV, vers 381, 390, 424, 470, 516, etc.

<sup>209</sup> [2327]. *Vintenos* « des vingtaines » : impôt du vingtième.

- 2321 Cum genua voluit nullam componere pacem  
Imbayssatores sic recitare solent
- 2323 Ergo cito nostram dargento furnite bursam  
Et vos defendam marte iuuante bene
- 2325 Sed prius in spagnum vellem passare repenter  
Per mare piscosum si mihi tempus adest
- 2327 Et faciam talhas vintenos atque gabellas  
Roygabo populum multiplicando crucem
- 2329 Presbiteri grassi nobis soluentque decismas  
Quando necesse tirat francia prendit eas
- 2331 Cum fuero felix et gibbacteria plena  
Postea pro vobis bella mouebo libens
- 2333 Contra francesos armatam semper habebō  
Denarios tantum fornite queso mihi
- 2335 Vos bene veneritis dixit segnoría tota  
Felix auentus sit modo queso tuus
- 2337 Non melius potuit quicquam contingere nobis  
☞ Omnes gaudentes vestra venuta facit
- 2339 Omnia que fuerint vobis guerrando necesse  
Demandate modo patria cuncta dabit
- 2341 Omnes pro vobis volumus spendere vitam  
Et dare denarios corpora nostra quoque
- 2343 Consilium fecit rursus concludere finem  
Auxilium magnum patria prestat ei
- 2345 Argentos plures ruffos respublica furnit  
Vihagium faciat vt modo presto suum
- 2347 Andreas dorias armauit deinde galeras  
Vsque in lespagnum per mare portat eum

<sup>210</sup> [2345]. Arena précise *argentos ruffos*, littéralement « argent roux », qui donne à penser qu'il devait s'agir de monnaie de cuivre et non d'or.

De là maintenant il jacasse en proférant de grosses menaces : [2350] mais il peut japper... il ne mordra rien, n'est-ce pas ? Nous prions d'un cœur sincère le Seigneur Christ qu'il ne revienne que quand nous l'appellerons !

### XXXII — Péroration : requêtes et salut au roi de France

[2353] Mais, ô notre bon roi, je n'oublierai pas les nouvelles qu'il me faut bien donner maintenant en faveur de mon pays. [2355] La Provence se recommande à Vous depuis toujours. Vous êtes un père pour elle par vos nombreux bienfaits. Vous l'avez défendue efficacement des griffes du Pharaon <sup>211</sup> qui voulut persécuter le peuple de Dieu. De même que Dieu a voulu souffrir la mort pour le monde [2360] quand il l'a sauvé alors qu'il était dans les ténèbres, de même Vous avez voulu aussitôt risquer Votre vie pour nous sauver ainsi que tous nos biens. Vous n'avez pas voulu engager seulement Votre bien mais aussi Votre personne, sans craindre de mourir. [2365] Porter assistance à Vos sujets abattus fut entreprise royale : < Votre sang ne saurait feindre d'aimer les siens >.

[La Provence] ne pourra jamais Vous rendre autant d'actions de grâces qu'elle le devrait en raison de Vos bienfaits. Que sa détermination loyale suffise seulement pour l'heure : [2370] elle demeure prompte à mourir pour Vous. Jusqu'à présent,

<sup>211</sup> [2357]. *Faronis* « Pharaon » : réminiscence de quelques passages de l'Exode, chapitre XVIII, verset 4 (*eruit me de gladio Pharaonis*), verset 10 (*qui liberavit vos... de manu Pharaonis*) ; ou du Deutéronome, chapitre VII, verset 8 (*eripuit me de manu Pharaonis*).

- 2349 Illic nunc iazat grossas faciendo menassas  
Sed iappare potest mordere nempe nihil  
2351 Ad cristum dominum de vero corde precamur  
Quod tantum tornet quando petemus eum  
2353 Sed bone rex noster non oblidabo nouellas  
Quas bene pro payso nunc recitare decet  
2355 Ad vobis <sup>226</sup> semper prouincia se recomandat  
Vos pater estis ei tot faciendo bona  
2357 Defendistis eam recte de fauce faronis  
Qui voluit populum persecutare dei  
2359 Pro mundo voluit deus vt suffrire la mortem  
Cum saluauit eum dum tenebrosus erat  
2361 Sic presto vestram voluistis <sup>227</sup> ponere vitam  
Per nos saluando totaque nostra bona  
2363 Vostre biem tantum vos non bottare volistis  
Sed la personam non dubitando mori  
2365 Regia causa fuit vestris succurerre lapsis <sup>228</sup>  
☞ Mentiri nescit sanguis amare suos  
2367 Non posset vobis vnquam tot rendere grates  
Quotquot pro meritis in ratione iacet  
2369 Sufficiat tantum pro nunc sua fida voluntas  
Pro vobis mortem prendere prompta manet

<sup>226</sup> [2355]. On attendrait plutôt *Ad vos* puisque *ad* est une préposition qui régit l'accusatif.

<sup>227</sup> [2361]. Dans l'édition originale : *voluisti*. *Voluistis*, pluriel de majesté, se comprend mieux compte tenu du contexte : *Vos estis* (vers 2356)... *defendistis* (vers 2357)... *vestram* (vers 2361).

<sup>228</sup> [2365]. Cf. OVIDE, *Pontiques*, livre II, épître IX, vers 11 : *Regia, crede mihi, res est subcurrere lapsis*, « Crois-moi, il est digne d'un roi de soulager le malheur ». Voir aussi *rebus succurite lapsis* (OVIDE, *Tristes*, livre I, élégie v, vers 35).

elle n'a pu être plus fidèle au Christ qu'elle ne l'aura été avec Vous : des faits certains le prouvent. Elle Vous prie, cependant, de penser à elle : à cause des guerres, elle a aujourd'hui sombré dans la pauvreté. [2375] Rendez-nous tels que quiconque vivra désormais soit forcé de glorifier Votre nom et que nous proclamions Vos louanges de tout notre cœur. Que la voix publique crie : « Vis à jamais ! »

Celui qui a écrit ce livre en faveur de la France, ô notre bon roi, [2380] reste en toutes choses Votre fidèle serviteur. Mais cependant il désire obtenir un office rémunérateur pour pouvoir banqueter ; accordez-le-lui, je Vous le demande, il le prendra sans faute de très bon cœur. Et de plus, pour les lettres<sup>212</sup>, il voudrait ne rien payer : [2385] les messieurs secrétaires, qui administrent toutes choses, ne lui demandent rien et ne veulent pas de pots-de-vin. Il recherche même quelque dame fraîche pour épouse : qu'elle soit intelligente, riche et belle pucelle.

Arène sera toujours à Vous, même s'il ne devient pas riche. [2390] Pensez-y, Sire, il sera prompt à recevoir, puis il chantera : « Que la vie Vous soit longue » !

Bon roi de France, notre protecteur, adieu !

Écrit, étant avec de gaillards habitants du pays par les bois, les montagnes, les forêts de Provence, en l'an 1536, quand l'empereur d'Espagne et toutes ses armées, par manque de pain, mangeaient les raisins [verts] dans les vignes et venaient ensuite fort bien à la chambre<sup>213</sup>, sans lavements ni suppositoires d'apothicaire, dans la ville d'Aix.

<sup>212</sup> [2384]. *Pro lettris* : il s'agit ici des « Lettres royaulx », documents officiels par lesquels le roi nommait une personne à un office.

<sup>213</sup> [Explicit]. *Veniebant a cambram* « ils venaient à la chambre » : ils tombaient malades. Cf. l'expression française : « garder la chambre ».

- 2371 Non magis ad christum potuit nunc esse fidelis  
Quam fuerit vobis facta probata probant  
2373 Vos pregat ipsa tamen quod vos pensatis ad ipsam  
Nunc propter guerras paupera tota iacet  
2375 Reddite nos tales vt quisquis vixerit inde  
Cogatur nomen glorificare tuum  
2377 Atque tuas toto queramus pectore laudes  
Perpetuo viuas publica fama cridet  
2379 Qui fecit librum pro fransa rex bone noster  
Vester varletus fidus ad omne manet  
2381 Sed tamen officium grassum desirat habere  
Pro banquetando vos date queso sibi  
2383 De tresbon cueurs illud capiet sine fauta  
Pro letris vellet atque pagare nihil  
2385 Le<sup>229</sup> secretari domini qui cuncta secretant  
Nil sibi demandant vina nec vlla volunt  
2387 Vel qualquam dominam friscam pro vxore requirit  
Sit sapiens diues bellaque virgo sibi  
2389 Per vos restabit si non sit richus arena  
Auis i siro prendere promptus erit  
2391 Postea cantabit sit vobis vita perenis  
Rex bone de fransa nostre patrone vale

Scribatum<sup>230</sup> estando cum galhardis paysanis per boscos montagnas forestos de prouensa de Anno mille.ccccc.xxxvi. quando imperayrus despagna et tota sua gendarmaria pro fauta de panibus per vignas roygabat rasinos et post veniebant fort bene a cambram sine cresteris et candeletis dapoticaris in villa de aquis.

<sup>229</sup> [2385]. *Les* eût été mieux accordé à *domini*.

<sup>230</sup> [Explicit]. La forme classique est *scriptum*... le substantif *scribatus* signifiait : « emploi de scribe ».



## **INDEX DES PERSONNAGES CITÉS,**

### **contemporains d'Antonius Arena**

Les noms des personnages sont cités avec l'orthographe retenue pour la traduction française.

Cet index ne mentionne pas François I<sup>er</sup> roi de France et l'empereur Charles V, qui sont présents dans tout le poème d'Arena.

Les personnages historiques font l'objet d'une très courte notice. La plupart des personnes citées sont très peu connues de la grande Histoire.

Chaque définition est divisée en trois parties :

1° nom, prénom, titres ;

2° pour les personnages spécifiquement cités dans la *Meygra Entrepriza*, entre crochets, le nombre d'occurrences du patronyme et la liste des vers concernés ;

3° quelques données biographiques.

ALBE (Fernando Alvarez de Toledo, duc d'). [1 ; vers 718]. — Un des premiers officiers de l'armée impériale, commandant les troupes espagnoles. Né en 1507, décédé en 1582, il est le troisième duc d'Albe (Alba de Tormes, province de Salamanque, royaume de Leon).

ALBERT (Balthazard). [1 ; vers 547]. — Les Albert forment une très importante famille de robe qui a donné plusieurs magistrats au parlement et à la chambre des comptes de Provence de la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle jusqu'à la Révolution. Balthazard épousa à Aix en 1522 Marie Louise Gelibert et acquit la seigneurie de Mezel. Il reprit à la chambre des comptes l'office de secrétaire rational et archiviste de son père, Pierre, originaire de Nice, établi en Provence à Riez puis à Aix : reçu le 18 janvier 1522, Balthazard resta en poste jusqu'en juillet 1540 et transmit cette charge à son fils Jean.

ALBIS (Antoine d', seigneur de Château-Renard). [1 ; vers 1209]. — Conseiller au parlement de Provence, reçu le 4 janvier 1510 en la charge de son oncle maternel Jean de Cuers. Son père, Jean Albis, né à Hyères (Var), épousa Élionne de Cuers, sœur du conseiller au parlement et ancien maître rational Jean de Cuers : il s'installa alors à Aix où il fut reçu en 1480 secrétaire et notaire du roi Charles d'Anjou, duc du Maine et dernier comte de Provence, charge anoblissante qu'il résigna en 1501 en faveur de son fils aîné Pelegrin.

ALBIS (Barnabé d'). [1 ; vers 545]. — Barnabé d'Albis, né à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume (Var), marié à Aix le 16 janvier 1535 avec Louise de Beau, fut pourvu le 24 novembre 1529 de l'office de secrétaire et notaire du roi en la chancellerie de Provence que son père, Pelegrin d'Albis, tenait déjà de son propre père ; il conserva cette charge jusqu'à sa mort à Aix en 1572. Il est un neveu d'Antoine d'Albis seigneur de Château-Renard.

ALBY (Augier). [1 ; vers 1311] . — Né à Barcelonnette *ca* 1500, marié à Aix le 8 juillet 1525 avec Jeanne de Lanson ; décédé à Aix après le 3 janvier 1572. Docteur en droit, procureur du roi au parlement de Provence. Ses quatre fils trouvèrent place au parlement et à la chambre des comptes de Provence.

ALLEINS (madame d'). [2 ; vers 1539]. — Il s'agit probablement de Blanche d'Urre du Puy Saint-Martin qui avait épousé, le 16 juin 1527, Jacques III de Renaud seigneur d'Alleins.

ALLICY. [1 ; vers 1313].

AMBROIX (Rémy, seigneur de Taulanne et de Rogon). — Il est né *ca* 1493 à Castellane et décédé *ca* 1559. Il fut reçu avocat des pauvres au parlement le 8 janvier 1533 par suite de la résignation de Fouquet Fabri ; puis conseiller-clerc le 10 novembre 1539 en la charge d'Antoine d'Albis et conseiller laïc le 1<sup>er</sup> octobre 1543 ; et enfin président à mortier le 4 août 1553 sur la démission de François de La Fonds.

ARBAUD (Honoré d', seigneur de Bargemon et de Comps). [1 ; vers 1259-1260]. — Né à Aix *ca* 1495 ; marié à Aix en juillet 1523 avec Marguerite de Laugier (1507-1577) ; décédé à Aix en mai 1568. Maître rational à la chambre des comptes d'Aix, reçu le 25 juillet 1523 en l'office de son père, Jean, seigneur de Fabrègues ; il cédera son office à son fils Jean, reçu le 16 décembre 1556. Cette famille descend de Guillaume d'Arbaud, né à Aups *ca* 1420, où il est décédé après 1505 ; marchand drapier, il acquit plusieurs seigneuries ainsi qu'un office de maître rational à la chambre des comptes de Provence (1502) : son fils aîné Pierre a donné la branche des seigneurs de Gardane et de Jouques ; son second fils Honoré celle des seigneurs de Bresc et de Châteaueux ; et son fils Jean celle des seigneurs de Bargemon et de Comps.

ARLIER (Antoine). [2 ; vers 1447, 1465]. — Né à Nîmes *ca* 1506. Juriste formé à l'université de Padoue, fut nommé lieutenant

du sénéchal de Provence au siège d'Arles le 23 novembre 1535. Il devint ensuite conseiller au parlement de Turin (décembre 1538). Il est décédé en 1543-1544.

ASTIER. [1 ; vers 1318]. — Famille d'officiers royaux d'Aix, dont seule la branche des Astier de Monessargues, un peu plus tardive, est quelque peu connue.

AUDRIC. [1 ; vers 1317]. — Probablement Raymond, né à Avignon avant 1492, marié à Aix avec Gabrielle Raymond, docteur en droit.

AUFREDY. [1 ; vers 1302]. — Artefeuil cite un Aufredy, né à Aix, époux de Marguerite Levesque, docteur en droit.

AUGIER (d'). [1 ; vers 546]. À défaut d'un Auger ou Augier pertinent, le poète peut évoquer Antoine de Laugier, époux de Madeleine de Guérin, seigneur de Collobrières : avocat général au parlement de Provence, reçu en juin 1512, il fut destitué le 10 octobre 1535 et condamné à payer mille livres au président du parlement Chassanée qu'il avait fausement accusé. Ou bien son fils Honoré, né à Châlons (Saône-et-Loire), marié à Aix le 16 février 1538 avec Marguerite de Clapiers du Puget, décédé à Aix le 22 juillet 1571, sieur de Collobrières, Esparron, Pennafort et Châteaudouble, nommé conseiller au parlement de Provence dans une charge nouvellement créée le 29 mars 1554 et reçu le 4 mai 1554. Cette famille Laugier est citée par Pitton, *Histoire de la ville d'Aix* (livre IV, chapitre VI, page 513), dans sa liste des cent familles les plus éminentes de la ville, avec l'orthographe latine *Lauge-rius*.

BAGARRIS. — Voir RASCAS.

BARBAROSSA. [1 ; vers 1985]. — Khayr ad-Din Barberousse (ca 1466-1546), corsaire ottoman durant le règne de Soliman le Magnifique.

BARBEZIEUX. — Voir LA ROCHEFOUCAUT.

BARRAS. — Voir EMENJAUD.

BAVIÈRE (Louis X Wittelsbach, duc de). [1 ; vers 717]. — Né en 1495 et décédé en 1545, il fut duc de Bavière de 1514 jusqu'à sa mort, conjointement avec son frère aîné Guillaume IV le Constant (1493-1550).

BEAUJEU (de). [1 ; vers 1540]. — Les Quiqueran avaient acquis la baronnie de Beaujeu mais habitaient principalement Arles. La dame citée par Arena pourrait être Anne de Soliers de Forbin, l'épouse d'Antoine de Quiqueran baron de Beaujeu décédé en 1530, ou bien l'une de leurs filles.

BEAUMONT. [1 ; vers 1267-1268]. — La famille de Beaumont est originaire de Vendôme. Trois fils de Gilles de Beaumont, écuyer de la ville de Vendôme, s'installèrent à Aix au milieu du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, notamment Gervais, sieur de Montdésir, docteur en droit, reçu premier président du parlement de Provence le 30 janvier 1509, en poste jusqu'à son décès en janvier 1529 ; leurs enfants firent souche à Aix. Arena cite ici Jean de Beaumont, fils d'Éloi, lui-même second fils de Gilles. Ce Jean, né à Vendôme (Loir-et-Cher) en 1493 et décédé à Aix en 1557, était chanoine de l'église Saint-Sauveur d'Aix ; relevé de ses vœux, il épousa vers 1540 Françoise d'Agoutt. Il fut nommé lieutenant particulier au siège d'Aix, puis conseiller au parlement de Provence, reçu le 10 août 1543 en une charge nouvellement créée.

BECARIS (Thomas de). [1 ; vers 1303]. — Né à Coni (Piémont, Italie) ca 1470, il s'établit en Provence au tout début du x<sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Docteur en droit de l'université d'Aix, il acquit une charge anoblissante de secrétaire du roi et obtint des lettres de naturalité en 1540. Il épousa Eustachie de Tributiis, fille d'un conseiller au parlement de Provence, qui lui apporta en dot une portion de la seigneurie de Saint-Martin de Renacas.

Il fut avocat au parlement de Provence.

BÉZIEUX (Antoine de). [1 ; vers 1316]. — Originaire de Baisieux dans les Flandres, cette famille s'est installée à Aix au début du XVI<sup>e</sup> siècle, en la personne de Jacotin, marchand-tailleur, qui s'y maria avec Catherine Théric. Son fils Antoine, né à Aix *ca* 1486, y épousa, le 11 septembre 1525, Honorade Digne, puis en 1536 Marguerite Girard ; il fut procureur au parlement de Provence, puis trésorier en 1559.

BLAIARD. [1 ; vers 1273-1274]. Juge à Aix.

BLEGIER (Honoré de). [1 ; vers 1318]. — Adrien de Blegier, bourgeois d'Ollioules (Var), s'établit à Aix où il est décédé avant l'invasion de Charles Quint. Son fils Honoré, marié deux fois à Aix, bourgeois et écuyer de la ville, fut procureur au siège d'Aix.

BOERI. [1 ; vers 1297]. — Voir BOYER.

BOISY (Claude Gouffier, sieur de). [2 ; vers 592, 618]. — Fils d'Artus et d'Hélène de Hangest, décédé en 1570, gentilhomme de la chambre du roi. Capitaine durant l'invasion de Charles Quint, il fut capturé avec Montejean dans l'embuscade du 4 août.

BONNEVAL (Jean de, seigneur du Teil). [2 ; vers 434, 1494]. — Né en 1491, mort en 1548, gentilhomme de la chambre du roi. Capitaine de cavalerie durant l'invasion, il remplit avec succès de nombreuses missions.

BORRILLY (Louis). [1 ; vers 547]. — Secrétaire rational à la chambre des comptes et archives, reçu le 7 septembre 1517, en fonction jusqu'en 1543. Né à Aix, il épousa à Marseille le 18 octobre 1517 Louise Laurens et leur fils Arnaud lui succéda dans sa charge en septembre 1543. Louis mourut à Aix en décembre 1562.

BOURGUE (Antoine). [1 ; vers 1937]. — Grand chancelier du parlement, sous les ordres de Guillaume Garçonnet, en 1536.

BOVIS, ou BOUIS. [1 ; vers 594]. Officier français.

BOYER. — Clapiers-Collongues cite un Jacques Boyer reçu général des finances à la chambre des comptes et archives le 15 décembre 1529 en l'office d'Henry Boyer.

BOYSSONÉ (Jean de). — Né vers 1500, mort à Chambéry en 1558, il enseigna le droit à l'université de Toulouse ; poète, il était membre de l'académie des Jeux floraux de la ville. Humaniste, ami des esprits progressistes du temps, il fut plusieurs fois poursuivi sous la suspicion d'hérésie et dut plusieurs fois s'exiler.

BRUNELLIS (Sébastien de). [1 ; vers 1307]. — Né *ca* 1485, marié avec Peyronne Champfleuri.

BUGADE. [1 ; vers 1311].

BUXI. [1 ; vers 1312].

CALVIN ou CAUVIN. [1 ; vers 1313].

CHASSANÉE (Barthélemy de, seigneur de Prelay). [1 ; vers 1199-1206]. — Né à Issy-l'Évêque (Saône-et-Loire) en août 1480 ; marié à Autun en février 1506 avec Pétronille Languet ; décédé à Aix en avril 1541, probablement empoisonné. Après ses études de droit achevées à Pavie en 1502 il fut nommé procureur du roi à Autun en 1508, membre du parlement de Bourgogne en 1525, conseiller au parlement de Paris en août 1531 et enfin premier président du parlement de Provence, installé le 3 octobre 1533. Sa principale œuvre est *Commentaria de consuetudinibus ducatus Burgundiae* (1517) ; il écrivit également un *Catalogue gloriae mundi* (1529), somme de toutes ses connaissances.

CLARI (Honoré, seigneur de Pontevès). [1 ; vers 547]. — Secrétaire rational à la chambre des comptes et archives, reçu le 15 février 1529 en l'office de Milan Rissi, il resta en fonction jusqu'en juillet 1540. Fils de Pierre Clari et d'Honorade de

Pontevès-Agoult, il reprit le nom et les armes de sa mère. Il épousa Madeleine de Flotte puis Alayone Carn. Il acquit la seigneurie d'Ubraye et transmit ce titre et son office à son fils Melchior dans son testament du 6 octobre 1537.

COLONIA. [1 ; vers 1303]. — Venue du Piémont, cette famille se fixa à Brignoles où Mathieu de Colonia eut au moins trois fils. Le second, Pascal de Colonia, né en 1485, docteur en droits, épousa Pétrone de Seguiran ; il fut élu assesseur d'Aix et reçu avocat au parlement de Provence puis conseiller au siège d'Aix (1544). Ses enfants ont fait souche dans cette ville.

COLONNA (Stefano). [1 ; vers 433]. — Baron romain, mort le 8 mars 1548. Au service du roi de France.

CONSOLAT. [1 ; vers 1316].

CORBON (de). [1 ; vers 1299].

CORMIS (Raphaël de). [1 ; vers 1297]. — Originaire de Vence, né en 1451, marié à Vence le 20 novembre 1488 avec Astruge de Reillane, il était seigneur de Courmes et de Roumoules. Capitaine d'une bande de cent hommes à pied, il périt le 18 juillet 1536 au siège d'Antibes. Son fils Pierre, docteur en droit de l'université de Pise (1519), seigneur de Beaurecueil (1548), gouverneur de la viguerie de Digne, fut reçu avocat au parlement de Provence et sa nombreuse descendance demeura à Aix, notamment : Antoine, écuyer ; Claude, docteur en droit de l'université d'Avignon (1555), seigneur de Beaurecueil ; Anne, mariée en octobre 1563 avec François de Capussy, procureur au parlement de Provence ; et Honorade, mariée en juin 1545 avec Claude Olivary, avocat au parlement.

COTAREL. [1 ; vers 545].

DAZOLIS. [1 ; vers 1311].

DEL VASTO (Alfonso III d'Avalos, marquis). [3 ; vers 717, 1549, 2247]. — Alfonso III d'Avalos (1502-1546), premier marquis

del Vasto (en français : marquis du Gast ou du Guast), hérita du marquisat de Pescara au décès de son oncle en 1525. Militaire napolitain au service de l'Espagne, il commanda en 1535 l'armée qui conquiert Tunis. En 1538, il devint gouverneur du duché de Milan.

DESIDERI. [1 ; vers 1307]. — Probablement Jacques Desideri, né *ca* 1490, époux de Louise de Bompar, conseiller au parlement de Provence et son fils Bertrand, né *ca* 1520, marié à Aix en mai 1546 avec Magdeleine de Lamot. On peut aussi mentionner un Bertrand Desideri, né *ca* 1510, marié à Aix avec Honorade Brun, avocat au parlement de Provence.

DOMICELLI. [1 ; vers 1307]. — Probablement Pancrace, né à Aix, marié en 1513 avec Andrieve Malespine, décédé avant 1556. Docteur en droit, il fit carrière comme avocat.

DONATI (Antoine, seigneur de Saint-Antonin). — Originaire de Puget-Théniers (diocèse de Nice), il fut naturalisé français et reçu procureur général au parlement le 2 mai 1517 en la charge de François Guérin. Pour avoir suscité, avec l'avocat général Laugier, des difficultés au premier président Chassanée, il fut privé de sa charge le 17 septembre 1539.

DONNEAULT. [1 ; vers 1313].

DONNEAULT (Jean). [1 ; vers 1213]. — Reçu conseiller au parlement de Provence le 15 mars 1536.

DORIA (Andrea). [5 ; vers 261, 1183-1184, 1421, 2252, 2347-2348]. — Né en 1466 et mort en 1560, un des meilleurs marins de son siècle. Durant les guerres d'Italie, il prit d'abord le parti de la France : nommé par François I<sup>er</sup> général des galères, il défit la flotte impériale sur les côtes de Provence en 1524. En 1528, il fit défection, rejoignit Charles Quint et chassa les Français de Gênes. En 1536, il commandait la flotte impériale en Méditerranée.

DRAGUI. [1 ; vers 1317]. — Probablement Honoré, époux de Jeanne

Bonnet, receveur pour le roi.

DURAND. [1 ; vers 1308].

DURAND (Georges, seigneur de Peynier). [1 ; vers 1211]. — Né *ca* 1460, marié en novembre 1484 avec Catherine de Grasse-Bormes, décédé à Aix en décembre 1562. Également nanti des seigneuries de Cotignac, Carcès, Blieux et Flassans, Georges Durand fut reçu conseiller au parlement de Provence le 15 mars 1524 en la charge de son père, Bertrand seigneur du Castellet et de Peynier qui avait été lui-même reçu le 19 novembre 1502 et mourut à Aix en 1523. Le frère puîné de Georges, Jacques de Durand, acquit la seigneurie de Fuveau et devint procureur du pays d'Aix.

EMENJAUD (Nicolas, coseigneur de Riez et de Barras). [1 ; vers 1212]. — Né vers 1500, Nicolas Emenjaud épousa en décembre 1517 Baptistine de Puget et, en 1532, Françoise de Bachis ; il est décédé en 1545. D'abord juge-mage de Provence, il fut pourvu d'un office de conseiller au parlement de Provence et reçu le 15 juin 1535. Cette famille descend de Nicolas Emenjaud, de la ville de Riez, qui obtint des lettres de noblesse données par le roi René le 3 juillet 1453.

ESCALIS. [1 ; vers 1296]. — Jacques d'Escalis, né à Marseille *ca* 1460, y épousa, le 16 juin 1488, Catherine d'Albertas ; il s'est ensuite fixé à Aix. Docteur en droit, il fut consul d'Aix en 1494 et conseiller du roi Charles VIII. On lui connaît une dizaine d'enfants, dont au moins trois ont passé leur vie à Aix : François, né à Aix en 1490, seigneur de Concernade, docteur en droit, avocat, consul noble d'Aix en 1534 ; Accurse Arthus, licencié en droit, procureur au parlement de Provence ; et Jean.

FABRE. [1 ; vers 545].

FABRE. [1 ; vers 1311]. — Probablement Antoine de Fabre, né *ca* 1500, marié en 1539 avec Françoise Dedons. Avocat, il fut reçu procureur des pauvres au parlement de Provence le 21 mai 1543. Les Fabre sont originaires de Riez dont ils étaient seigneurs en partie ; il acquirent également la seigneurie de Mazan.

FABRI (Fouquet, seigneur de la Verne, de Callas et de Rians). [1 ; vers 1210]. — Cette famille Fabri, originaire de Pise (Toscane), descend de Raimond, citoyen d'Hyères (Var). Après s'être illustré dans diverses campagnes militaires, son petit-fils Fouquet acheva ses études de droit et se fixa à Aix : il y fut nommé assesseur en 1510 et 1515 ; le parlement de Provence le reçut avocat procureur des pauvres en février 1531, puis conseiller le 24 décembre 1532. Né à Hyères, fils d'Amiel Fabri et de Louise de Gombert de Terre-Longue, Fouquet épousa en 1494 Silvestre de Levesque-Saint-Étienne. On dut à sa prévoyance la conservation des archives d'Aix-en-Provence, mises en sécurité au château des Baux durant l'invasion de Charles Quint.

FABRI (Nicolas, baron de Rians et seigneur de Callas). [1 ; vers 1305-1306]. — Nommé par Arena « notre cher ami, plein d'esprit et savant juriste », fils de Fouquet Fabri, marié à Aix en mars 1543 avec Catherine de Chiavari. Docteur en droit, il fut reçu conseiller au parlement de Provence le 23 octobre 1545 en la charge de son père. Claude-Nicolas Fabri (1580-1637), seigneur de Peiresc, le célèbre savant et humaniste, est l'un de ses petits-enfants.

FERRE-PORTE OU FERAPORTE (Honoré). [1 ; vers 1295]. — Né à Aix, marié avec Honorade de Clapiers. Docteur en droit ; assesseur d'Aix en 1536.

FERRIER. [1 ; vers 1298]. — Probablement Melchion de Ferrier, coseigneur de Majastres et de Saint-Julien d'Asse, marié en



novembre 1531 avec Madeleine de Grasse. Il est un petit-fils de Jean de Ferrier, coseigneur de Riez, originaire d'Aiguines (Var) où il est décédé en octobre 1512.

FEU (Jean, sieur de Monceau, Luzères, Vergoville, Villiers et Angeville). [1 ; vers 1655]. — Docteur ès droit, président du parlement de Rouen, il fut chargé, par lettres du 3 novembre 1535, de réformer la Justice en Provence. Il arriva à Aix vers le 10 décembre suivant et commença par supprimer les cours existantes : il instaura cinq bailliages — Aix, Arles, Draguignan, Digne et Forcalquier — pour administrer la justice en première instance sous la responsabilité d'un lieutenant du sénéchal. Un sixième siège sera ensuite ajouté à Marseille.

FILHOLI (Pierre et Antoine). [1 ; vers 933-942]. — Pierre Filholi, né à Gannat (Bourbonnais) en 1439, exerça de nombreuses charges : chanoine de la métropole d'Avignon, protonotaire apostolique (1498), trésorier de l'Église d'Avignon, nonce du Pape à la cour de France (1504) auprès du roi Louis XII, évêque de Sisteron (21 juin 1504). Nommé archevêque d'Aix en 1506, il prit possession de son siège le 8 octobre 1508. Il reçut également, en 1509, un office extraordinaire de premier conseiller-clerc. En 1516, le roi le nomma président de la cour des comptes à Paris, ainsi que gouverneur de Paris et de l'Île-de-France. Pierre Filholi mourut à Paris le 22 janvier 1541, âgé de cent deux ans. Il était resté archevêque d'Aix en titre mais à partir de 1530 c'est son neveu Antoine Filholi, docteur en droit, nommé coadjuteur avec droit de succession, qui administra le diocèse. Antoine Filholi, né au Luc et ordonné prêtre par son oncle en avril 1517, est mort à Aix en décembre 1550.

FLOTTE. [1 ; vers 548]. — Pierre Flotte, seigneur de Roquevaire, est décédé à Aubagne en février 1523. Son fils Antoine, décédé en janvier 1539, a passé toute sa vie à Marseille où il était

notaire royal ; en 1536 il fut l'un des commandants de l'infanterie de Provence. La famille Flotte est originairement issue du Dauphiné et plusieurs branches s'établirent en Provence, notamment celle des seigneurs de Roquevaire.

FRESQUIÈRE. [1 ; vers 1315].

GARÇONNET (Guillaume). [3 ; vers 1229-1244, 1927-1928]. — Né à Poitiers. D'abord conseiller au parlement de Turin, il s'installa à Aix et fut reçu avocat général du parlement de Provence le 16 juin 1536, puis premier président le 18 juin 1541. Il est décédé le 5 octobre 1543 à Montpellier où il présidait les États du Languedoc.

GAUFRIDI (Antoine, seigneur de la Galinière). [1 ; vers 1275-1276]. — Plusieurs familles nobles de ce nom sont connues en Provence, dont les descendants se retrouvent au parlement, dans l'Église et à l'armée. Antoine, fils de Louis Gaufridi et de Marguerite d'Escalis, né ca 1490, a contracté trois mariages à Aix, le dernier en juin 1530 avec Catherine Pinelli, dame de la Galinière. Docteur en droits, il exerça diverses fonctions : assesseur d'Aix en 1523 et 1524, procureur puis lieutenant au siège de Forcalquier où il se trouvait en 1536, lieutenant à l'amirauté de Marseille et député des États auprès de François I<sup>er</sup>. Il fut reçu conseiller au parlement de Provence le 21 juin 1543. Il mourut en 1577. Deux de ses frères, Alexis et Pierre, furent consuls d'Aix, le premier en 1548, le second en 1546.

GENESY. [1 ; vers 1315].

GERMAIN (Jean). [1 ; vers 1276]. — Docteur en droit, avocat à Forcalquier, auteur de l'*Historia bravissima Caroli quinti*.

GLANDEVÈS (Charles, seigneur de Saint-Martin-de-Pallières). [1 ; vers 1210]. — Né à Aix, fils de Baudet Glandevès et de Jeanne de Blacas-Carros, il épousa à Vence le 20 novembre 1529

Marguerite de Grasse. Héritier de la seigneurie de Saint-Martin de Pallières (Var), il fut reçu conseiller au parlement de Provence le 15 octobre 1523. Il est décédé à Saint-Martin de Pallières en 1560.

GONZAGA (Ferrante). [2 ; vers 597-598, 717]. — Né en 1507 à Mantoue, décédé en 1557 à Bruxelles. Prince de Melfetto par son mariage avec Isabella di Capua. Il resta toute sa vie fidèle à l'empereur Charles Quint, participant au sac de Rome en 1527, à la défense de Naples en 1528 et à la reddition de Florence en 1530. Il fut vice-roi de Sicile (1535-1546) puis Gouverneur du duché de Milan (1546-1554). Lors de l'invasion de la Provence en 1536, il commandait l'avant-garde de l'armée impériale.

GUARIDELLY (Antoine). — Reçu avocat procureur des pauvres le 20 juin 1533 par la résignation de François Sommati devenu conseiller, il céda, en 1543, cette charge à Antoine de Fabre.

GUÉRIN (Guillaume). [1 ; vers 1265-1266]. — Né à Marseille, il s'y maria le 11 mai 1542 avec Antoinette Cabre. Docteur en droit, il était lieutenant général au siège d'Aix lors de l'invasion de 1536. Reçu avocat général du parlement de Provence le 1<sup>er</sup> octobre 1541, il intervint pour que l'arrêt contre les Vaudois de Cabrières et Mérindol, dont l'exécution avait été suspendue, fût exécuté, ce qui eut lieu en 1545. Il dut se rendre à Paris pour suivre le procès qui lui avait été intenté : également convaincu de nombreuses malversations commises dans l'exercice de sa charge, il fut condamné à mort, pendu à Paris le 20 avril 1554 et sa tête, portée à Aix, resta exposée sur la place des Prêcheurs.

GUÉRIN. [2 ; vers 1279-1292]. — Probablement Jacques Guérin, né à Brignoles, marié en 1529 avec Gasparde de Bonnaud. Il était, en 1536, rapporteur de la chancellerie du parlement de Provence.

HERMITE. [1 ; vers 1316].

JARENTE (Claude-Gaspard, seigneur de Senas). [1 ; vers 1209].

— Fils de Thomas Jarente, baron de Senas et premier maître d'hôtel du roi René, et de Louise de Glandevès-Faucon, Claude-Gaspard est né à Senas (Bouches-du-Rhône) *ca* 1470 ; il épousa Venture de Lascaris puis Marguerite de Pontevès-Cabanes et fut enterré le 14 janvier 1553, à Saint-Sauveur d'Aix. Il avait été reçu conseiller au parlement de Provence le 15 juin 1512.

JARENTE (Balthazar, évêque de Vence). [1 ; vers 1257-1258]. —

Frère cadet de Claude-Gaspard, il mourut à Embrun en juin 1555. Nommé grand président et premier maître rational de la chambre des comptes de Provence le 14 septembre 1515, il poursuivit parallèlement une carrière ecclésiastique : évêque de Vence (1530-1541), puis de Saint-Flour (1543-1547), puis archevêque et prince d'Embrun (1551-1555).

JARENTE (François, seigneur de Senas, de Varages et du Tholonet). — Frère des deux précédents, il épousa en 1522 Marie de Castellane-Esparron. D'abord conseiller au parlement de Toulouse, il fut reçu président de la chambre des comptes et archives le 9 novembre 1512 en l'office de Rollin de Barthélemy.

JOANNIS (Pierre de). [1 ; vers 1298]. — Issu d'une importante famille de robe établie à Aix depuis le début du *xv*<sup>e</sup> siècle, Pierre de Joannis, docteur en droits, fut lieutenant général de l'Amirauté de Provence et avocat au parlement d'Aix, où il est décédé.

JULIANIS (Jean de). [1 ; vers 548]. — Né à Ollioules (Var), Jean de Julianis s'établit à Aix et fut reçu le 20 septembre 1502 secrétaire rational et archiviste à la chambre des comptes en l'office de son oncle maternel Antoine de Signier. Il est décé-

dé ca 1540. Son frère aîné François était aussi devenu Aixoï, en qualité de notaire royal et greffier des soumissions de Provence.

LA MÔLE. [3 ; vers 594, 595, 618]. — Probablement Jacques Boniface, seigneur de la Môle et de Collobrières (Var). Né à La Môle, marié avec Marguerite de Pontevès puis avec Honorade de Grasse, il est mort à Saint-Jean d'Angély. Il fut gouverneur de Bonifacio et lieutenant général du roi Charles IX en Provence. Son fils Joseph, devenu tristement célèbre pour avoir comploté contre le roi dans la conjuration des Malcontents, périt sur l'échafaud en 1574 et la rumeur dit que la reine Margot, son amante, aurait racheté sa tête pour l'inhumer.

LA RESVARIÉ. [1 ; vers 1300].

LA ROCHEFOUCAUT (Antoine I de, seigneur de Barbezieux et de Ravel). [1 ; vers 1666]. — Né en 1471, marié le 23 octobre 1518 avec Antoinette d'Amboise-Ravel, décédé en mars 1537. Il fit les campagnes d'Italie et fut fait prisonnier aux côtés de François I<sup>er</sup> à Pavie en 1524. Sénéchal d'Auvergne, gouverneur de Paris, il devint général des galères le 1<sup>er</sup> juin 1528 après la trahison d'Andrea Doria ; il était vice-roi de Marseille en 1536. Chevalier de l'ordre du roi.

LA VAL. [1 ; vers 1539]. — Probablement Louise de Vietta, mariée à Arles en septembre 1505 avec Honoré II de Castellane seigneur de La Val. Boniface IV de Castellane, seigneur de La Verdière (Var), ayant épousé Louise de Villeneuve dame de La Val transmet La Verdière à son fils aîné Boniface V et La Val à son second fils Honoré I<sup>er</sup> : celui-ci s'établit à Arles et y fit construire son hôtel ; il transmet ses biens et titres à son fils Honoré II.

LEIVA (Antonio de). [11 ; vers 111, 701-714, 1677-1792]. — Né en 1480, militaire espagnol, il débuta sa carrière en Espagne en

1501. Envoyé en Italie, il fut blessé à la bataille de Ravenne (1512). Pour ses hauts-faits à Pavie, Charles Quint le nomma chef des troupes impériales du duché de Milan. Il participa à la huitième guerre d'Italie, étant l'un des principaux officiers de l'empereur ; il mourut de la goutte à la fin de l'invasion de la Provence le 7 septembre 1536. Il était duc de Terranova et prince d'Ascoli.

LORRAINE (cardinal Jean III de). [1 ; vers 47-52]. — Né en 1498 et décédé en 1550. Destiné à l'état ecclésiastique, il devint évêque de Metz à l'âge de six ans. Il grandit à la Cour et resta toujours un très fidèle ami de François I<sup>er</sup>. Au moment de l'invasion de la Provence, il était l'un des personnages les plus puissants du royaume. Candidat à la papauté lors de l'élection de novembre 1549 il échoua de quatre voix face au cardinal del Monte qui deviendra pape sous le nom de Jules III.

MAROT (Clément). [1 ; vers 2121-2122]. — Né en 1496 et décédé en 1544, il est l'exact contemporain d'Arena. Poète de la Cour de François I<sup>er</sup> et précurseur de la Pléiade, Marot a laissé une œuvre poétique importante abordant les différents les genres du temps, et notamment des rondeaux.

MARTIN (Louis, seigneur de Puyloubier). — Fils de Marton et de Catherine d'Arlatan, il mourut à Montélimar le 10 septembre 1536. Il avait été reçu conseiller au parlement le 24 décembre 1528 en la charge d'Arnaud Albe (ou Aube).

MAUREL. [1 ; vers 1304].

MAZAN. — Voir SADE.

MELFI (Giano Caracciolo, prince de). [2 ; vers 433, 1491-1493]. — En mars 1528, quand le maréchal de Lautrec attaqua Melfi, Giano Caracciolo et ses troupes tentèrent de résister. Blessé, Caracciolo fut retenu prisonnier de guerre : François I<sup>er</sup> le li-

béra et le prit à son service en 1529. Il deviendra par la suite maréchal de France et gouverneur du Piémont. En 1536, Caracciolo n'était plus officiellement prince de Melfi : à la suite de son passage en France, l'empereur l'avait privé de ses possessions et donné le titre de prince de Melfi à Andrea Doria.

MELLA. [1 ; vers 1312].

MEOLHON (Benoît). [vers 1308]. — Benoît Méolhon est né à Aix ca 1505 ; il y épousa, le 8 février 1531, Catherine Pinchinat. Il était juriste. Son père, Anthoine, était notaire royal à Aix et ses deux sœurs, Magdeleine et Johanne, ont épousé des notaires aixois.

MESLIS (de). [1 ; vers 1299].

MEYGRON. [1 ; vers 1302].

MEYRAN (Antoine). [1 ; vers 1277-1278]. — Issu d'une famille arlésienne, docteur en droit, Antoine Meyran fut juge royal à Aix ; en mai 1518, il y épousa Françoise Lochon. Son frère Jean, resté à Arles, était aussi docteur en droit.

MICHEL. [1 ; vers 1301]. — Probablement Antoine, époux d'Alayonne de Guinonet, dont le fils Barthélemy deviendra avocat conseiller du roi.

MILON (Jehan Barthélemy). [1 ; vers 1298]. — Né à Aix en 1500, il y a épousé en 1525 Melchionne Digne (1505-1580) ; il est décédé à Aix en 1564. Docteur en droit, avocat à la cour du parlement de Provence.

MOLANS (Germain d'Urre, sieur de). [1 ; vers 2065-2068]. — Capitaine d'Auxonne, il fut nommé viguier de Marseille par lettres de provision datées de Saint-Rambert le 18 mai 1536.

MONTECUCULLI (Sebastiano de). [1 ; vers 1725]. — Originaire de Ferrare, écuyer du Dauphin et accusé de l'avoir empoisonné, il finit tristement ses jours, après un jugement sommaire, écartelé devant toute la Cour réunie à Lyon le 7 octobre 1536.

MONTEJEAN (René de). [4 ; vers 434, 481-484, 591, 617]. — Fils

de Louis seigneur de Montjean et de Jeanne du Chastel, il hérita de la baronnie en 1515. Soldat intrépide, il fut blessé et fait prisonnier en 1525 à Pavie. En 1526, il épousa Philippine de Montespédon. En 1532, il négocia le traité d'union avec la Bretagne et en reçut la lieutenance générale. Fait prisonnier dans la désastreuse embuscade du 4 août 1536, rapidement libéré, il devint gouverneur du Piémont le 29 novembre 1537. Maréchal de France le 10 février 1538, il mourut à Turin en septembre 1539.

MONTMORENCY (Anne de). [1 ; vers 459-480, 495-496, 1457-1464, 1857-1860 : si Arena ne cite qu'une seule fois son patronyme, il le nomme par ailleurs « grand maître »]. — Né à Chantilly le 15 mars 1493, il épousa Madeleine de Savoie, une cousine de François I<sup>er</sup>. Nommé grand maître de France et gouverneur du Languedoc, il organisa, en 1536, la défense de la Provence. Nommé connétable de France en 1538, il chercha à réconcilier le roi avec Charles Quint mais tomba en disgrâce en 1541 quand le roi abandonna sa politique pacifiste. Il mourut le 12 novembre 1567.

MONTPEZAT (Antoine de Lettes-Desprez, seigneur de). [1 ; vers 1666]. Né en 1490, décédé en juin 1544. Retenu captif à Pavie en 1525 avec le roi, il se fit son messenger. En 1536, il défendit magnifiquement Fossano avec une petite garnison, tenant en échec l'armée impériale. Il fut nommé gouverneur du Languedoc en 1541, en remplacement de Montmorency tombé en disgrâce, et maréchal de France en 1543.

NAVARRÉ (roi de). [1 ; vers 1855-1856]. — Henri I<sup>er</sup> d'Albret (Henri II de Navarre) est né le 18 avril 1503, fils de Jean III d'Albret et de Catherine de Foix reine de Navarre. Héritier de sa mère, il devint roi de Navarre en 1517 et le resta jusqu'à son décès le 25 mai 1555. Il épousa Marguerite d'Angoulême, sœur aînée

de François I<sup>er</sup> ; leur fille Jeanne d'Albret, par son mariage avec Antoine de Bourbon, donna naissance au futur Henri IV roi de France.

OLIVARI. [1 ; vers 545]. — Arena désigne probablement Antoine Olivari, né en 1517 dans une famille de juristes aixois, marié en mai 1553 avec Madeleine Picard et enseveli aux Cordeliers d'Aix le 30 septembre 1586. Reçu conseiller au parlement de Provence le 4 juin 1567 en la charge de Bertrand de Romans, il résigna en 1581 en faveur de son fils Jean-Pierre.

OPPÈDE (Jean Maynier, baron d'). [1 ; vers 1209]. — Accurce Maynier, né à Avignon, nanti par le pape de la baronnie d'Oppède, docteur en droit, fit une carrière de magistrat. Il fut aussi premier président du parlement de Provence (reçu le 15 juin 1507) puis troisième président de celui de Toulouse (1508). Son fils Jean naquit à Aix le 10 septembre 1495 : reçu conseiller au parlement de Provence le 11 février 1522, il en devint président à mortier le 12 janvier 1542 puis premier président en janvier 1544. Décédé à Aix en juillet 1558, Jean Maynier est resté tristement célèbre pour avoir ordonné en 1545 le massacre des Vaudois de Cabrières et Mérindol (Luberon).

PAUL III (pape). [4 ; vers 45-46, 70-72, 743-744]. — Alessandro Farnese, né en 1468 et décédé en 1549, fut élu pape le 12 octobre 1534 et régna jusqu'à sa mort. Disposant d'une immense fortune, il favorisa grandement la création artistique par un généreux mécénat. Il aida à la création de la Compagnie de Jésus (les Jésuites), réorganisa l'Inquisition et condamna l'esclavage. Il réforma la cour papale et parvint à convoquer le concile de Trente le 13 décembre 1545.

PELLICOT (Antoine). [1 ; vers 547]. — Un Antoine Pellicot, de provenance inconnue, s'installa à Seillans (Var) vers 1470 et

y fit souche. Son fils Bernardin, ingénieur, dirigea la construction du fort de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille en 1525 ; et son fils Honoré se fit notaire. Antoine Pellicot, fils d'Honoré, naquit en 1494 à Seillans et épousa en 1536 Madeleine Sauvaire ; il mourut empoisonné à Cavaillon en 1552. Avocat au parlement de Provence, il fut reçu secrétaire rational à la chambre des comptes et archives le 13 mars 1534 ; il céda cet office après avoir été reçu maître rational le 2 août 1543.

PEQUY. [1 ; vers 1296]. Viguier.

PEYRONNET. [1 ; vers 1301]. — « Les Peyronnet » sont probablement Alexandre et Pierre, fils d'Anthoine licencié en droit et décédé au début du xvi<sup>e</sup> siècle à Aix-en-Provence.

PIGNOLI (Fouquet). [1 ; vers 1303]. — Époux de Jeanne de Cala. Reçu avocat du roi en 1536.

PIOLENC (Thomas, sieur de Saint-Julien-de-Peyrolas, Saint-Paulet et autres lieux). [1 ; vers 1245-1254]. — Né à Pont-Saint-Esprit en 1492, il épousa à Nîmes en mars 1529 Perrinette Filholi, nièce de l'archevêque d'Aix. Reçu conseiller puis procureur général du parlement de Provence en 1539, il eut pour mission, en 1540, de faire valoir les droits des comtes de Provence sur les comtés de Tende et de Vintimille et sur la principauté d'Orange. Il transmit ses charges à son fils aîné Raimond (1531-1621) le 15 février 1555.

POGNANT. [1 ; vers 1315]. — Probablement Thomas Pognant, marié à Aix le 27 août 1531 avec Marguerite Gazel.

PONS. [1 ; vers 548].

PONTEVÈS. [1 ; vers 1317]. — Plusieurs familles Pontevès sont connues en Provence au début du xvi<sup>e</sup> siècle. Pierre de Pontevès, né à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, docteur en droit et avocat, fut premier consul d'Aix en 1485. De son mariage avec Marguerite Chabert, il laissa au



moins deux fils : 1° Jacques de Pontevès, marié à Aix le 18 juillet 1503 avec Marguerite de Bompar, avocat au parlement d'Aix ; et 2° Gaspard de Pontevès, bourgeois d'Aix.

PONTIS (de). [1 ; vers 1304].

PORTALENQUI (Barthélemy). — Religieux carme, évêque *in partibus* de Troie *in exarchatu Asiæ*, et non de Troia dans la région des Pouilles en Italie comme cela a été souvent affirmé (voir sa notice biographique par VILLIERS DE SAINT-ÉTIENNE, *Bibliotheca carmelitana*, volume II, colonne 896). Il fut nommé en 1534 suffragant de l'évêque commendataire d'Apt. C'est à lui qu'Arena dedicaça son poème *Ad suos compagnones studentes*.

RABODANGE (Louis, sire de). [1 ; vers 1599]. — Famille originaire de Flandres et qui s'est établie en Normandie ca 1400. Louis épousa Jeanne de Silly. Le roi le nomma ambassadeur auprès de l'Empereur et de la République de Venise. En 1554, il était valet tranchant ordinaire du Roi. Il fut également gouverneur de Meulan et d'Amvilliers.

RANCE DE CERE (Jean-Paul). [1 ; vers 2049]. — Fils du capitaine Lorenzo Orsini, dit Renzo da Ceri, mort au début 1536 d'un accident de cheval. Jean-Paul était gentilhomme de la chambre du roi. Il participa à la défense de Marseille en 1524 avec ses bandes italiennes. Colonel général des Italiens, il défendit Fossano avec Montejean en 1536.

RAPHAËLIS OU RAFFELIS (de). [1 ; vers 1303]. — Originaires de Luques (Toscane, Italie), ils se sont d'abord fixés à Draguignan et Pierre, fils d'un laboureur, acquit une charge de secrétaire des commandements du roi qu'il transmet à son fils Jean. Le fils de ce dernier, Honoré de Raphaélis, seigneur de Courmes et de Saint-Martin, épousa à Aix le 29 août 1518 Blanche de Thadei, fille d'un procureur au parlement de Provence.

RASCAS (François, seigneur de Bagarris, du Muy et du Canet). [1 ; vers 1213]. — Pourvu le 10 décembre 1536 en la charge de Louis Martin, il fut reçu conseiller au parlement de Provence le 14 novembre suivant. Marié avec Anne de Rascas, il céda cet office à son fils Jean, archidiacre d'Aix.

RAYNAUD (Pierre). [1 ; vers 1301]. — Né ca 1510, marié à Aix le 6 août 1549 avec Honorade Geoffroy, il est décédé à Aix en octobre 1586. Il avait été reçu conseiller au siège de la sénéchaussée d'Aix le 15 janvier 1544.

REMUSAT (Antoine). [1 ; vers 1295]. — Né à Guillaumes (Alpes-Maritimes), dans une famille issue de Seyne-les-Alpes, Antoine Remusat s'est marié à Aix-en-Provence avec Anne de Demandolx. Leur fils Gaspard, né et baptisé à Aix le 5 février 1547, docteur en droit, fut reçu conseiller au siège de la sénéchaussée d'Aix le 28 février 1572.

RENAUD. — Voir SAINT-RÉMY.

RISSI (Milan, seigneur d'Astoin). [1 ; vers 543]. — D'une famille originaire d'Italie, il naquit à Sospel et s'établit à Aix où il épousa Bernardine Arbaud le 17 décembre 1519 ; il est décédé à Aix en 1543. Il fut notaire à Aix, greffier auprès du juge mage de Provence et secrétaire rational à la chambre des comptes et archives, reçu le 13 février 1529 en l'office de Jean Julianis.

RISSI (Barthélemy). [1 ; vers 544]. — Frère de Milan Rissi.

ROLLAND (Antoine, seigneur de Châtenay, de Reillanète et de Reauville) [1 ; vers 1211]. — Originaires du Dauphiné, les Rolland se sont installés dans le Comtat. Antoine est né à Avignon en 1494, s'y est marié le 15 août 1536 avec Sibylle Jarente (1505-1604) et y mourut le 15 août 1551 après avoir reçu une tuile sur la tête. Il avait été reçu conseiller au parlement de Provence le 30 novembre 1533. Son père, Olivier, est mort en 1534 à Grenoble où il était conseiller au parlement, après avoir été, à cinq reprises, primicier de l'université d'Avignon.



RUFFI (Barthélemy de). [1 ; vers 1318]. — Originaire de Sicile, Anselme Ruffi se fixa à Grimaud (diocèse de Fréjus) à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Son fils Barthélemy est né à Marseille et y épousa le 4 février 1535 Batrone de Lans ; il est décédé en octobre 1567. Docteur en droit, notaire, il fut avocat au parlement de Provence. Son fils Robert (1542-1634) est le poète provençal bien connu et son arrière-petit-fils Antoine (1607-1689) est l'auteur de l'*Histoire de la ville de Marseille*.

SADE (Joachim, seigneur de Mazan, de Venasque et de Saint-Didier). [1 ; vers 1210]. — Fils de Pierre Sade et de Baptistine de Forbin de Solliès, né *ca* 1490, il épousa à Avignon le 23 juillet 1521 Clémence de Gérard. Reçu conseiller au parlement de Provence le 29 novembre 1530, il resta peu de temps en fonction car il se noya accidentellement dans le Calavon le 13 septembre 1538, en se rendant de Saumane à Aix. La famille de Sade, installée en Provence dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, est surtout connue par son célèbre « marquis ».

SAINT-BLANCARD (Bertrand d'Ornézan, baron de Saint-Blancard, marquis des Îles d'Or). [1 ; vers 1629]. — Marin au service de François I<sup>er</sup>, il défit devant Toulon en 1524 la flotte impériale ; il était, lors de l'invasion de 1536, général des galères du roi. Il est mort le 19 mars 1540.

SAINT-RÉMY. [3 ; vers 1593, 2061-2062]. — Gabriel Renaud, dit « le capitaine de Saint-Rémy », né à Saint-Rémy-de-Provence dans une branche cadette de la grande famille des Renaud d'Alleins, épousa Anne Seraphin. Leur fils Jean, né à Saint-Rémy en 1497 et mort à la bataille de Saint-Quentin en août 1557, est connu pour avoir été un brillant ingénieur militaire : il participa à la défense de Beaucaire et Tarascon lors de l'invasion de Charles Quint en 1536.

SAINTE-MARGUERITE. — Voir TRIBUTIIS (Honoré).

SALLA. [1 ; vers 1312].

SALLA (Geoffroy, seigneur de Montjustin). [1 ; vers 1210]. — D'origine lyonnaise, il fut reçu conseiller au parlement de Provence le 10 juin 1521. Il est décédé le 23 août 1559.

SALUCES (François, marquis de). [1 ; vers 683-700]. — Francesco di Saluzzo, né à Saluzzo en février 1498 et élevé à la cour de France, devint marquis de Saluces en juin 1529 en remplacement de son frère Jean-Ludovic. En 1536, il trahit François I<sup>er</sup> et se donna à l'empereur, mais les armées françaises le déposèrent en 1537 et il périt au siège de Carmagnole le 28 mars 1539.

SAVOIE (Charles II, duc de). [1 ; vers 655]. — Né en 1486, marié en mars 1521 avec Béatrice de Portugal, il régna, jusqu'à sa mort en 1553, sur une Savoie fort convoitée de tous les pays voisins. Sa demi-sœur, Louise de Savoie était mère du roi François I<sup>er</sup> et, par sa femme, il était beau-frère de l'empereur Charles Quint. D'abord allié du roi de France son neveu, il se tourna, après la défaite de Pavie, vers l'empereur. Il était bossu.

SAVOIE (duchesse de). [1 ; vers 286-332]. — Béatrice de Portugal (1504-1538) épousa à Villefranche-sur-Mer, le 29 septembre 1521, le duc Charles II de Savoie. Le couple eut neuf enfants dont seul Emmanuel-Philibert (1528-1580) vécut.

SAVOIE (Claude de, comte de Tende, de Sommerive et de Villars). [3 ; vers 1626, 2048-2060, 2083]. — Fils aîné de René le Bâtard de Savoie et d'Anne Lascaris, il est né en mars 1507 et mort le 23 avril 1566 au château de Caderousse ; époux d'Honorade de Chabanne de la Palisse. Il fut grand sénéchal du roi de France et lieutenant général en Provence.

SEGUIRAN. [1 ; vers 1297]. — Les Seguiran d'Aix sont issus d'Isnard, né à Barjols (Var) où il passa sa vie comme notaire, puis de son fils Melchior qui acquit les seigneuries du Bouc et de

Vauvenargues en 1504 et fut reçu conseiller au parlement de Provence le 18 novembre 1502 : il est l'auteur de la célèbre constitution des droits sur la Provence. Parmi les enfants de Melchior : Boniface, seigneur de Vauvenargues et de Claps, docteur en droit, avocat ; Jean ; Pétrone, mariée en 1506 avec Pascal de Colonia, docteur en droit, avocat au parlement de Provence, assesseur d'Aix (1507), conseiller au siège de la sénéchaussée d'Aix (1544) ; et Guillaume, coseigneur de Vauvenargues, docteur en droit, avocat au parlement de Provence.

SENAS. — Voir JARENTE.

SILVY. [1 ; vers 1311].

SILVY (François). [1 ; vers 546]. — Époux de Marthe Laurent, greffier à la chambre des comptes de Provence.

SOMMATI (François, seigneur du Castelar). [1 ; vers 1209]. — Né à Marseille *ca* 1500, fils d'Étienne notaire à Marseille et de Catherine Requiston ; marié à Aix le 15 mai 1520 avec Gabrielle d'Arbaud ; enterré le 23 mars 1559 aux Cordeliers d'Aix. Il fit carrière au parlement de Provence où il fut reçu procureur général le 15 juillet 1519, puis procureur des pauvres le 6 février 1522 par la résignation de Laurens de Castellane, et enfin conseiller le 6 février 1533 en la charge de Jean Tournatoris ; son office revint à son fils Honoré, reçu le 13 février 1552.

TALAMER (de). [2 ; vers 1309, 1317]. — La famille de Talamer provient de Lorgues (Var) et descend de Geoffroi, secrétaire du roi René puis de Charles d'Anjou. Arena cite probablement son fils Claude de Talamer, époux de Madeleine de Rodolph-Châteauneuf, greffier à la cour des maîtres rationaux. Le fils de Claude, Balthasar de Talamer, marié en novembre 1515 avec Anne de Villeneuve-Esclapon, fut seigneur de Saint-Martin et gouverneur du château de Sisteron.

TARDIVY. [1 ; vers 1314].

TAURINES (Pierre Guitart, sieur de). [1 ; vers 618]. — Marié en 1520 avec Anne de Grasse. Lieutenant dans la compagnie du comte de Tende gouverneur d'Antibes, il fut capturé dans la malheureuse embuscade du vendredi 4 août et relâché quelques jours plus tard pour faire connaître les conditions de l'ennemi quant à la libération des prisonniers.

TENDE. — Voir SAVOIE (Claude de).

THADEI (Louis). [1 ; vers 1269-1272]. — Né à Aups *ca* 1480, marié avec Sibylle Laugier, il est décédé à Aix *ca* 1539. Reçu procureur général au parlement de Provence le 6 juin 1525 puis avocat général à la chambre des comptes le 14 juin 1536.

TRIBUTIIS (Honoré, seigneur de Sainte-Marguerite, Aubenas et Peyrolles). [1 ; vers 1212]. — Famille originaire d'Italie, fixée dans le Comtat au *xv<sup>e</sup>* siècle et qui acquit le fief de Sainte-Marguerite à Pierrevet. Honoré, fils de Simon et d'Antoinette Bertrand, épousa en 1537 Gabrielle Rolland de Reauville ; il mourut à Aix en janvier 1566. Docteur en droit, il fut reçu conseiller au parlement de Provence le 15 juin 1533 en l'office de son père.

VENCE. — Voir JARENTE.

VETERIS (Henri, seigneur de Puymichel). [1 ; vers 1296]. — Antoine Veteris se maria à Aix en 1491 avec Stévenette Castagne et fit dans la ville une carrière de notaire jusqu'à son décès *ca* 1511. Son fils Henri est né à Puymichel (Alpes-de-Haute-Provence) à la fin du *xv<sup>e</sup>* siècle ; il épousa en juin 1510 Jeanne Cavalier et mourut à Aix en août 1569. Docteur en droit de l'université d'Aix, il exerça diverses fonctions : assesseur de la ville en 1537, reçu conseiller au siège de la sénéchaussée le 15 janvier 1544, primicier de l'Université en 1549. Il fit l'acquisition d'une charge de conseiller au parlement de Provence

et y fut reçu le 24 avril 1554 : il résigna en 1567 et acquit les seigneuries de Puymichel et du Revest-des-Brousses en Haute-Provence.

VIALIS. [1 ; vers 807]. — Docteur en médecine installé à Auch (Gers), oncle maternel d'Anthoine Arène. Le latin *Viallus* peut être traduit « Vial, Vialle, Viallis » : Viallis était usité — ainsi que sous la forme Vialis — dans la seigneurie de Solliès au XVI<sup>e</sup> siècle, où étaient notamment connus Honoré et Jacques notaires, le premier de 1530 à 1555 et le second de 1563 à 1575.

VINCENTI. [1 ; vers 1313].

VITALIS. [2 ; vers 546, 1312].

VITALIS (Pierre, seigneur de Pourcieux et de Fuveau). [1 ; vers 1261-1262]. — Reçu maître rational en la chambre des comptes le 9 mars 1525 et resté en fonction jusqu'en 1547. Fils d'un marchand quincailler d'Aix, il acquit la seigneurie de Pourcieux. De son mariage avec Béatrice Moutte il eut plusieurs enfants : il transmet son office de maître rational à son fils Esprit.

WARTIS (Tristan de). [2 ; vers 593, 618]. — Capitaine navarrais, borgne selon Arena. Capturé dans l'embuscade du 4 août 1536, il mourut à Turin à la fin de novembre 1537 et fut enseveli à Marseille le 6 décembre suivant.

## INDEX DES LIEUX CITÉS

La plupart des toponymes étant cités à une seule reprise, il n'est pas toujours possible de reconnaître leur nominatif et leur déclinaison.

Les communes sont situées dans leurs départements actuels.

Chaque définition est divisée en trois parties :

1° le nom latin et sa traduction française ;

2° entre crochets, le nombre d'occurrences du nom et la liste des vers concernés ;

3° quelques compléments.

ALHANUS : le plan d'Aillane. [2 ; vers 631, 1902]. Plateau à proximité d'Aix-en-Provence.

ALLENUM : Alleins. [3 ; vers 1412, 2203]. Commune des Bouches-du-Rhône.

ANTIBOL ou ANTIPOLIS : Antibes. [2 ; vers 259, 273]. Commune des Alpes-Maritimes.

APTUM : Apt. [1 ; vers 1414]. Commune du Vaucluse.

AQUAE [SEXTIAE] : Aix-en-Provence. [9 ; vers 234, 282, 430, 467, 498, 581, 629, 1648 et *explicit*]. Commune des Bouches-du-Rhône.

ARLUS ou ARLIS : Arles. [5 ; vers 1443, 1485, 1487, 1569, 1585]. Commune des Bouches-du-Rhône.

ARENQUUS : d'Arenc. [1 ; vers 1622]. Commune des Bouches-du-Rhône.

ARGERIUM : Alger. [1 ; vers 1986]. Capitale de l'Algérie.

AUENIO : Avignon. [8 ; vers 477, 1211, 1469, 1697, 1793, 1801, 1860, 2025]. Commune du Vaucluse.

BARRETUS : le mont Barret. [3 ; vers 439, 451, 476]. Mont proche d'Aix-en-Provence.

BAUERIA : la Bavière. [1 ; vers 717]. *Land* allemand.

BAUSUSM : Les Baux-de-Provence. [1 ; vers 1412]. Commune des Bouches-du-Rhône.

BELCAYRUM : Beaucaire. [1 ; vers 1599]. Commune du Gard.

BERRAS : Berre. [1 ; vers 1417]. Commune des Bouches-du-Rhône.

BOCUM : Bouc. [1 ; vers 1418]. Commune des Bouches-du-Rhône.

BONILHUM : Bonnieux. [1 ; vers 1413]. Commune du Vaucluse.

BRESSA : la Bresse. [1 ; vers 662]. Province rattachée à la Savoie.

BRIGNOLA : Brignoles. [4 ; vers 282, 499, 577, 585]. Commune du Var.

CADENETUM : Cadenet. [1 ; vers 1417]. Commune du Vaucluse.

CAMARGA : la Camargue. [1 ; vers 1568]. Région naturelle à cheval sur les Bouches-du-Rhône et le Gard.

CELLONUM : Salon-de-Provence. [1 ; vers 1411]. Commune des Bouches-du-Rhône.

COCURO : Cucuron. [1 ; vers 1418]. Commune du Vaucluse.

CRAUIS : La Crau. [2 ; vers 1551, 1552]. Plaine des Bouches-du-Rhône.

CYON : port de Séon. [1 ; vers 1439]. Commune des Bouches-du-Rhône, proche de Marseille.

ESPAGNA, ESPAGNIA, ESPANA, ESPANIA, SPAGNIA, SPANIA : Espagne. [33 ; vers 364, 474, 497, 557, 600, 608, 612, 621, 704, 709, 711, 950, 1011, 1049, 1061, 1094, 1101, 1123, 1134, 1146, 1167, 1347, 1591, 2090, 2155, 2158, 2161, 2164, 2182, 2233, 2325, 2348 et *explicit*].

FOCALQUAYRETUM : Forcalqueiret. [1 ; vers 2201]. Commune du Var.

FOLQUALQUERIUM : Forcalquier. [1 ; vers 1276]. Commune des Alpes-de-Haute-Provence.

FORUM IULII : Fréjus. [1 ; vers 557]. Commune du Var.

FOSSIS : Fos. [1 ; vers 1419]. Commune des Bouches-du-Rhône.

FRANCA ou FRANSA : France. [86 ; vers 1, 24, 28, 48, 56, 63, 73, 110, 114, 165, 183, 209, 232, 238, 245, 288, 296, 341, 347, 423, 440, 459, 554, 624, 667, 687, 745, 754, 759, 854, 953, 1012, 1111, 1123, 1319, 1457, 1472, 1527, 1559, 1623, 1655, 1694, 1702, 1703, 1718, 1835, 1853, 1856, 1857, 1875, 1890, 1894, 1915, 1931, 1951, 1956, 1994, 1998, 2003, 2023, 2025, 2026, 2028, 2034, 2038, 2040, 2090, 2113, 2118, 2127, 2145, 2149, 2151, 2169, 2171, 2173, 2182, 2232, 2256, 2275, 2279, 2281, 2283, 2286, 2379, 2392].

FRANCIA : France. [39 ; vers 18, 25, 83, 186, 198, 247, 317, 355, 389, 409, 412, 422, 514, 587, 607, 613, 659, 700, 975, 1145,

1490, 1720, 1809 deux fois, 1851, 1864, 1909, 1913, 1940, 1991, 2001, 2029, 2045, 2101, 2130, 2172, 2177, 2319, 2330].

GALETA : La Goulette. [1 ; vers 1984]. Canal qui ferme le port de Tunis.

GALLIA : la Gaule, la France. [2 ; vers 684, 748].

GARAMBUDIUM : Grambois. [1 ; vers 1413]. Commune du Vaucluse.

GASCOGNIA : la Gascogne. [1 ; vers 1353]. Duché.

GAYLETUS : Gaylet. [1 ; vers 585]. Château proche de Brignoles (Var).

GENUA : Gênes. [4 ; vers 855, 2253, 2318, 2321]. Ville de Ligurie.

GRANATA : Grenade. [1 ; vers 2160]. Ville d'Espagne.

GRASSA : Grasse. [2 ; vers 281, 575]. Commune des Alpes-Maritimes.

GREULIUS : Gréoux-les-Bains. [1 ; vers 1414]. Commune des Alpes-de-Haute-Provence.

HISPANIA : Hispanie, Espagne. [1 ; vers 1143].

IOCAS : Jouques. [1 ; vers 1412]. Commune des Bouches-du-Rhône.

ITALIA : Italie. [7 ; vers 173 deux fois, 1736, 1908, 1910, 2046, 2248].

LAR : l'Arc. [1 ; vers 632]. Petit fleuve côtier de Provence, l'Arc — en provençal *lou Lar* — prend sa source au pied du mont Aurélien (Var) et, après un parcours de plus de quatre-vingts kilomètres, se jette dans l'étang de Berre (Bouches-du-Rhône). Il passe à proximité d'Aix-en-Provence en traversant le plan d'Aillane.

LAURAS : Lauris. [1 ; vers 1414]. Commune du Vaucluse.

LAURRENA : la Lorraine. [1 ; vers 47]. Duché indépendant.

LENGADOCCUM : le Languedoc. [1 ; vers 1590]. Province française.  
LURDE MARINUM : Lourmarin. [1 ; vers 1411]. Commune du Vaucluse.

MANOASCA : Manosque. [1 ; vers 1417]. Commune des Alpes-de-Haute-Provence.

MARTICE : Martigues. [1 ; vers 1419]. Commune des Bouches-du-Rhône.

MARCELHA ou MARSELHA : Marseille. [7 ; vers 1636, 1642, 1643, 1653, 1669, 1677, 2308]. Commune des Bouches-du-Rhône.

MASSILIA : Marseille [8 ; vers 582, 630, 1440, 1603, 1632, 1668, 2065, 2295]. Commune des Bouches-du-Rhône.

MEYRARGUI : Meyrargues. [1 ; vers 1416]. Commune des Bouches-du-Rhône.

MIRAMASSUM : Miramas. [1 ; vers 1420]. Commune des Bouches-du-Rhône.

MODIUM : Le Muy. [1 ; vers 2204]. Commune du Var.

MOURUS : les Maures. [1 ; vers 2160]. Massif montagneux du Var en bordure de la mer.

NAUARRA : la Navarre. [1 ; vers 1855]. Royaume indépendant.

NISSA : Nice. [11 ; vers 254, 287, 292, 298, 320, 663, 855, 856, 877, 2239, 2245]. Commune des Alpes-Maritimes.

PARISIUS : Paris. [2 ; vers 123, 159]. Capitale du royaume de France.

PARRHISIUS : Paris. [1 ; vers 109]. Capitale du royaume de France.

PARRISIUSE : Paris. [1 ; vers 157]. Capitale du royaume de France.

PERTUSIUM : Pertuis. [2 ; vers 1412, 2202]. Commune du Vaucluse.

PEYROLAS : Peyrolles. [1 ; vers 1413]. Commune des Bouches-du-Rhône.

PIEMONS ou PIEMONTUS : le Piémont. [4 ; vers 233, 234, 318, 661]. Région du Nord de l'Italie alors très disputée.

PODIUM : Le Puy-Sainte-Réparate. [1 ; vers 1416]. Commune des Bouches-du-Rhône.

PORRERIAE : Pourrières. [1 ; vers 1416]. Commune du Var.

PROUINCIA : la Provence. [9 ; vers 115, 231, 603, 871, 875, 981, 1057, 1111, 2355].

RHODANUS : le Rhône. [3 ; vers 1565, 1583, 1601]. Fleuve de France.

RIANSUM ou RIANSA : Rians. [2 ; vers 1415, 2202]. Commune du Var.

ROGNAS : Rognas. [1 ; vers 1411]. Commune des Bouches-du-Rhône.

ROMA : Rome. [1 ; vers 744]. Ville d'Italie, capitale de la chrétienté.

ROZUS : le Rhône. [1 ; vers 1589]. Fleuve de France.

SANCT CANAT : Saint-Cannat. [1 ; vers 1418]. Commune des Bouches-du-Rhône.

SANCT LAURENSUM : Saint-Laurent. [1 ; vers 307]. Commune à la limite des Alpes-Maritimes et du Var.

SANCT MAYSSAMINUS ou MAYSSEMINUS : Saint-Maximin-la Sainte-Baume. [2 ; vers 582, 1107]. Commune du Var.

SANCTUM CHAMASSUM : Saint-Chamas. [1 ; vers 1419]. Commune des Bouches-du-Rhône.

SAUOYHA : la Savoie. [5 ; vers 286, 318, 655, 659, 742]. Duché indépendant.

SOLLERIS : Solliès. [2 ; vers 1113, 2203]. Petite principauté du Var, à l'est de Toulon.

SPAGNIA, SPANIA : voir ESPAGNA.

TARASCO : Tarascon. [1 ; vers 1587]. Commune des Bouches-du-Rhône.

TENDA : Tende. [3 ; vers 1626, 2048, 2083]. Ville du duché de Savoie.

TERRA NOVA : les Terres-Neuves. [2 ; vers 664, 2089]. Petit comté appartenant au duché de Savoie.

THOASSE : le mont Thoasse. [1 ; vers 439]. Mont proche d'Aix-en-Provence.

TRITIS : Trets. [2 ; vers 1414, 2202]. Commune des Bouches-du-Rhône.

TROIA : Troie. [1 ; vers 1431]. Ville de Grèce.

TUNNIS : Tunis. [2 ; vers 897, 1984]. Capitale de la Tunisie.

TURRELURA BOQUI : La-Tour-de-Bouc. [1 ; vers 1420]. Fortification appartenant à la commune de Martigues.

XANTHUS : Xanthe. [1 ; vers 1431]. Fleuve de Grèce.



## GLOSSAIRE DES TERMES NON LATINS

### Sources :

- pour le latin classique, dictionnaire de Gaffiot ; pour le latin tardif, *Glossarium* de Du Cange ;
- pour les langues romanes, *Lexique* de Raynouard ;
- pour le français de la Renaissance, *Dictionnaire francoislatin* d’Estienne (1549) ;
- pour les dialectes du Midi de la France : dictionnaires de Pellas (1723), Avril (1839), Garcin (1841), Honnorat (1846-1847), Boucoiran (1875), Azaïs (1877), Mistral (1878-1886) et Alibert (1965).

### Conventions retenues :

- limitation aux seules formes lexicales les plus en rapport avec les termes arénaïques, la multiplicité des parlers et des graphies étant à l’origine de variantes morphologiques innombrables ;
- glossaire établi à la date de 1549 pour le français, avec l’orthographe du temps ;
- en raison de pratiques fort diversifiées, non accentuation des mots provençaux et languedociens qui se lisent facilement ; les accents sont mis s’il y a accord entre les dictionnaires ou s’ils sont nécessaires pour la compréhension du mot ;

— sont classés « hapax », en un sens élargi, les mots totalement créés par Arena, même s'ils apparaissent à quelques reprises dans le poème ;

— les variantes observées dans les mots latins sont signalées en notes de bas de page dans le poème ; tout ce qui concerne les mots non latins est développé dans ce glossaire.

Chaque définition est divisée en trois parties :

1° l'entrée, sa qualification morphologique et sa traduction française ;

2° entre crochets, le nombre d'occurrences du mot dans le poème et la liste des vers concernés ;

3° les éventuelles étymologies lointaines, grecques et latines ; l'origine du mot, marquée par un astérisque ; et, si nécessaire, des compléments explicatifs ; pour une meilleure lisibilité, la traduction française n'est pas répétée quand les différents termes énoncés ont le même sens que celui qui les précède.

Pour les étymologies grecques, voir également THOMAS (Eugène), « Vocabulaire des mots roman-languedociens dérivant directement du grec », *Mémoires de la société archéologique de Montpellier*, tome II, 1850, pages 89-128 ; mémoire lu à la société le 4 février 1843.

Les langues du Midi de la France utilisées par Arena sont principalement le « provençal » parlé entre le Rhône et l'Italie et le « languedocien » parlé au pied des Pyrénées.

### Abréviations utilisées :

abl.	ablatif	adv.	adverbe
acc.	accusatif	art.	article
adj.	adjectif	augm.	augmentatif
b. lat.	bas latin	class.	classique
déf.	défini	dim.	diminutif
dém.	démonstratif		
f.	féminin	fréq.	fréquentatif
fr.	français		
inv.	invariable		
lat.	latin	lg.	languedocien
m.	masculin	num.	numéral
n.	neutre	onom.	onomatopée
part.	participe	pr.	pronom
pass.	passé	préf.	préfixe
pers.	personnel	prép.	préposition
pl.	pluriel	prés.	présent
poss.	Possessif	prov.	provençal
ro.	roman		
s.	substantif	subst.	substantivé
sing.	singulier		
v.	verbe		

## A

**a**, prép. : à. [21 ; vers 57, 170, 210, 234, 665, 724, 879, 1029, 1065, 1287, 1555, 1715, 1728, 1903, 1904 deux fois, 2134, 2217, 2239, 2271 et *explicit*]. Prép. \*fr. + abl. ou acc.

**abandono, as, are**, v. : abandonner. [2 ; vers 575, 1325]. \*Ro. *abandonar* « abandonner » ; fr. « abandonner » ; prov. *abandouna* ; lg. *abandonar*.

**abbandono, as, are** : voir **abandono, as, are**.

**abilhamentum, i**, s. n. : habit. [1 ; vers 1055]. Lat. *habitus* « mise, tenue ». \*Ro. *habilhament* « habillement » ; fr. « habillement » ; prov. et lg. *abilhament*.

**abilhus, a, um**, adj. : habile. [1 ; vers 1514]. Lat. *habilis* « bien adapté, bien approprié ». \*Ro. *abilh* « habile » ; prov. et lg. *abil*, *abile*.

**abladoyrus, a, um**, adj. : vantard. [1 ; vers 1347]. \*Prov. *ableur*, *amblur*, *hablur* « hableur, vantard » ; lg. *abladou*, *ablaire*, *ablour*. Mistral traduit *abladouiro*... mais ne mentionne pas ce mot dans son dictionnaire.

**ablaygo, as, are**, v. : éreinter. [1 ; vers 1633]. \*Prov. et lg. *ableiga(r)* « accabler, éreinter ». Mistral et Alibert citent le v. *abla-da(r)* dont le sens figuré est « rosser, rouer de coups » ; Alibert donne également le lg. *abla-car* « accabler de coups ».

**abordo, as, are**, v. : entrer dans, attaquer. [2 ; vers 1603, 2129]. \*Fr. « aborder » ; prov. *abourda* ; lg. *abordar*.

**abotino, as, are**, v. : mettre à butin. [1 ; vers 1171]. \*Fr. « butiner, prendre un butin » ; prov. *butina* et lg. *butinar*.

**abuso, as, are**, v. : tromper. [1 ; vers 2311]. Lat. *abuti* « abuser ». \*Ro. *abusar* « abuser » ; fr. « abuser » ; prov. *abusa* ; lg. *abusar*. Le lat. *abuti* n'indique qu'un usage excessif tandis que le prov. *abusa* et le lg. *abusar* connaissent les deux sens : 1° user avec excès, 2° tromper.

**acabo, as, are**, v. : achever. [1 ; vers 2016]. \*Ro. *acabar* « achever » ; prov. *acaba* ; lg. *acabar*.

**acampo, as, are**, v. : assembler. [1 ; vers 2261]. Lat. *campus* « champ ». \*Ro. *acampar* « rassembler, amasser » ; prov. *acampa* et lg. *acampar*.

**accompagno, as, are**, v. : se réunir en troupe. [2 ; vers 983, 2069]. \*Ro. *acompanhar* « accompagner, faire compagnie » ; fr. « accompagner » ; prov. *acoumpagna* ; lg. *acompanhar*.

**accordes**, part. pass. : accordés. [1 ; vers 172]. \*Fr.

**accordo, as, are**, v. : (s')accorder. [3 ; vers 59, 72, 2070]. Gr. κῆρ ou καρδία et lat. *cor* « cœur ». \*Ro. *acordar* « accorder, mettre d'accord » ; fr. « accorder » ; prov. *ac(c)ourda* ; lg. *ac(c)ordar*.

**acquisto, as, are**, v. : acquérir. [1 ; vers 395]. Lat. *acquirere* « acquérir en plus ». \*Ro. *acquistar* « acquérir » ; prov. *acquista* ; lg. *acquistar*.

**acordo, as, are** : voir **accordo, as, are**.

**ad**, prép. : à, au. [74 ; vers 12, 28, 50, 113, 163, 199, 231, 232, 371, 378, 459, 524, 580, 609, 612, 643, 644, 652, 667, 739, 741, 751, 780, 819, 820, 822, 853, 905, 946, 953, 1015, 1027, 1028, 1038, 1047, 1073, 1103, 1105, 1108, 1157, 1159, 1170, 1270, 1285, 1319, 1321, 1369, 1392, 1415, 1442, 1553, 1582, 1626, 1735, 1810, 1837 deux fois, 1850, 2003, 2051, 2092, 2115, 2126, 2133, 2173, 2181, 2200, 2232, 2284, 2351, 2355, 2371, 2373, 2380]. Cette prép. lat., suivie de l'acc., est ici utilisée pour traduire la prép. \*fr. « à ».

**adiudo, as, are**, v. : aider. [1 ; vers 2314]. Lat. *adjuvare* « aider, seconder » ou son fréq. *adjutare* « aider, soulager ». \*Ro. *adjudar*, *ajudar* « aider, secourir » ; prov. *ajuda* ; lg. *adjudar*, *ajudar*.

**adreyso, as, are**, v. : établir l'armée. [1 ; vers 567]. \*Ro. *adrey-sar* « dresser, mettre en ordre » ; fr. « adresser » ; prov. *adresa*, *adreissa* ; lg. *adreachar*, *adreichar*.

**(s')afarnello, as, are**, v. : s'acharner. [1 ; vers 973]. Hapax. Formes lexicales : ro. *afanar* « ahaner, prendre peine » ; prov. *s'afana*, *s'affana* ; lg. *s'afanar*, *s'affanar*, *s'afernar*.

**alarma, ae**, s. f. : alarme, assaut. [7 ; vers 41, 259, 587, 1597, 2053, 2255, 2263]. De l'italien *all'arme* « aux armes ! ». \*Ro. *alarma* « alarme » ; fr. « alarme » ; prov. *alarma* ; lg. *alarma*.

**alcunnus, i**, s. m. : quelque. [1 ; vers 404]. Lat. *aliquis unus* « quelqu'un ». \*Ro. *alcun* « aucun, quelque » ; prov. et lg. *alcun*.

**alegramento**, adv. : allègrement. [1 ; *incipit*]. Lat. *alacer* « allègre, gaillard ». \*Ro. *alegramen* « joyeusement, gaiement » ; prov. et lg. *alegramen*, *alegrament*, *alegromen*.

**(s')alegro, as, are**, v. : se réjouir. [3 ; vers 11, 1851, 1861]. Lat. *alacer* « allègre, gaillard ». \*Ro. *alegrar* « (se) réjouir » ; prov. *s'alegra* ; lg. *s'alegrar*.

**alegrus, a, um**, adj. : joyeux. [3 ; vers 1163, 1812, 2112]. Lat. *alacer* « allègre, gaillard ». \*Ro. *alegre* « riant, joyeux » ; prov. et lg. *alegre*, *allegre*.

**alerta, ae**, s. f. : alerte. [1 ; vers 1601]. Italien *all'erta*, « Sur la hauteur ! », cri militaire pour appeler à guetter. \*Prov. *alerto* ; lg. *alerta*.

**alla**, pl. **allas** : à la, au. [5 ; vers 145, 599, 999, 1511, 1907]. \*Ro. : contraction pour *a la* et *a las*.

**allarma, ae** : voir **alarma, ae**.

**(se) also, as, are**, v. : (se) soulever. [1 ; vers 1813]. Lat. *altare* « rendre haut ». \*Ro. *(se) alsar*, *(se) ausar* « hausser, exhausser » ; prov. *aussa*, *ooussa*, *haussa*, *haoussar* ; lg. *alsar*, *aussar*, *alçar*. Ce v. est donné principalement à la voix active dans la plupart des dictionnaires.

**amasso, as, are**, v. : tuer (avec une masse). [5 ; vers 1011, 1063 deux fois, 1080, 2056]. Gr. *ἀμᾶν*, aoriste *ἄμῃσα* « moissonner

sur le champ de bataille » ; lat. *massa* « masse ». \*Ro. *mas-sar* « frapper, tuer » ; prov. *massa*, *amassa* et lg. *massar*, *amassar*.

**ambrasso, as, are** : voir **embrasso, as, are**.

**amorosus, a, um**, adj. et s. : amoureux. [3 ; vers 200, 526, 1585]. Lat. *amor* « amour ». \*Ro. *amoros* « amoureux, amical » ; fr. « amoureux » ; prov. *amorous*, *amoureux* ; lg. *amoros*.

**amoyna, ae**, s. f. : aumône. [1 ; vers 2273]. Gr. *ἐλεημοσύνη* et lat. *eleemosyna* « aumône ». \*Ro. *almosna* « aumône » ; lg. *almòina*.

**anguilo, as, are**, v. : fouetter. [1 ; vers 265]. Hapax. Gr. *ἔγχελυς* « anguille » ; le lat. *anguilla* désigne également une « lanière faite en peau d'anguille ». Mistral et Alibert attestent respectivement le \*prov. *anguielado* et le lg. *anguilada* « coup donné avec un linge bien tortillé » : ils font ainsi écho à Du Cange qui mentionne *anguilla* « fouet ».

**ano, as, are**, v. : aller. [1 ; vers 1652]. \*Ro. *anar* « aller » ; prov. *ana* ; lg. *anar*.

**Antoni**, s. m. : Antoine. [1 ; vers 1765]. Prénom \*prov. Dans ce vers, Arena utilise le prénom provençal, peut-être pour mettre davantage de familiarité dans cette déploration de l'empereur.

**antreprisa, ae** : voir **entreprisa, ae**.

**apoticarus, i**, s. m. : apothicaire. [1 ; *explicit*]. Gr. *ἀποθήκη* « dépôt, magasin » ; lat. *apothecarius* « magasinier ». \*Ro. *ipoticari* « apothicaire » ; prov. *apouticari*, *apouticaire* ; lg. *apoticari*, *apotecari*.

**(s')aprocho, as, are**, v. : s'approcher. [2 ; vers 473, 1577]. \*Ro. *aprochar* « approcher, avancer » ; fr. « approcher » ; prov. *aproucha* ; lg. *aprochar*.

**aquippatus, a, um**, adj. : équipé. [1 ; vers 778]. V. \*prov. *aquipa*, *equipa* « équiper » ; lg. *aquipar*, *equipar*, *esquipar*.

**arcabuteserus, i**, s. m. : arquebusier. [1 ; vers 793]. Hapax.  
Formes lexicales : prov. *arquebusié*, *arcabousié* ; lg. *arquebusier*, *arcabusièr*.

**arcabuteso, as, are** : tirer à l'arquebuse. [1 ; vers 1816]. Hapax. Épenthèse du v. *arcabuto*, nécessaire pour que le vers forme un pentamètre.

**arcabuto, as, are**, v. : tirer à l'arquebuse. [3 ; vers 602, 969, 1618]. Hapax. Le mot « arquebuse » apparaît dans la langue fr. au début du xvi<sup>e</sup> siècle. Formes lexicales : prov. *arquebuso*, *arcabuso* ; lg. *arquebusa*, *arcabusa*.

**archidiacus, i**, s. m. : archidiacre. [1 ; vers 943]. Gr. διάκονος « serviteur » ; lat. *archidiaconus* « archidiacre ». \*Ro. *archidiaque* « archidiacre » ; fr. « archidiacre » ; prov. *archidiacre*, *archidiaque* ; lg. *archidiacre*, *archidiaque*.

**arda, ae**, s. f. : paquetage du soldat. [1 ; vers 1893]. Gr. φόρτος « fardeau, charge, cargaison ». \*Ro. *fardel* « fardeau » et sa déformation *arda* « hardes, équipage » ; fr. « hardes » ; prov. *ardo*, *hardos* ; lg. *arda*, *hardas*.

**arditus, a, um**, adj. : hardi. [2 ; vers 1453, 2117]. \*Ro. *ardit* « hardi » ; fr. « hardi » ; prov. et lg. *ardi*, *hardit*.

**argentus, i**, s. m. : argent. [7 ; vers 18, 934, 1334, 1337, 2243, 2276, 2345]. Gr. ἄργυρος et lat. *argentum* « argent, métal ou monnaie ». \*Ro. *argen*, *argent* « argent » ; fr. « argent » ; prov. *argen*, *argent* ; lg. *argent*. L'adj. *omne* du vers 215 atteste *argentum* au n. conformément au lat. class. Mais Arena donne toujours le pl. *argentos* car, en lat. du xvi<sup>e</sup> siècle, le terme était devenu m. : *argentus*.

**ariuo, as, are** : voir **arriuo, as, are**.

**armae, arum**, s. f. pl. : armes. [2 ; vers 2063, 2218]. Lat. n. pl. *arma* « armes ». \*Ro. *armas* « armes » ; fr. « armes » ; prov. *armo* ; lg. *arma*.

**armata, ae**, s. f. : armée. [20 ; vers 223, 252, 307, 323, 567, 569,

645, 711, 719, 731, 1181, 1381, 1643, 1803, 1826, 2073, 2091, 2239, 2241, 2333]. Lat. *armatus, us* « soldats en armes, troupe ».

\*Ro. *armada* « armée » ; prov. *armado* ; lg. *armada*. Arena a conservé la forme lat. *armata* alors que les langues romanes et la langue d'oc ont généralement utilisé la forme *armada(o)*.

**armatata, ae** : armée. [1 ; vers 1899]. Hapax. Épenthèse du s. *armata*... qui n'empêche toutefois pas que le vers reste un pentamètre.

**arpa, ae**, s. f. : griffe. [1 ; vers 844]. Gr. ἄρπη « tout objet crochu pour saisir », ἀρπάγη « croc » ou ἄρπαξ « croc, grappin de fer » ; lat. *harpaga* ou *harpago* « grappin ». \*Ro. *arpa* « griffe » ; prov. *arpo*, *harpo* et lg. *arpa*, *harpa*.

**arranco, as, are**, v. : enlever. [1 ; vers 1510]. \*Ro. *arrancar* « arracher » ; prov. *arranca* ; lg. *arrancar*.

**arransone** : à rançon. [1 ; vers 1069]. Hapax. Mot composé \*fr. : prép. « à » + s. « rançon ».

**arresto, as, are**, v. : arrêter. [1 ; vers 299]. Lat. *restare* « s'arrêter ». \*Ro. *arrestar* « arrêter » ; fr. « arrester » ; prov. *arresta* ; lg. *arrestar*.

**arribo, as, are** : voir **arriuo, as, are**.

**arrisco, as, are**, v. : exposer au danger. [2 ; vers 964, 977]. \*Prov. *arrisca*, *risca* ; lg. *arriscar*, *riscar*. Le s. « risque » apparaît dans la langue fr. au début du xvi<sup>e</sup> siècle, peut-être dérivé de l'italien *risco*.

**arriuo, as, are** ou **arribo, as, are**, v. : arriver dans un lieu terrestre. [3 ; vers 557, 949, 1805]. \*Ro. *aribar*, *arivar* « atteindre la rive » ; fr. « arriver » ; prov. *arriba*, *arriva* ; lg. *arribar*. Du Cange confirme la construction lat. tardive *ad ripam* « aller à la rive ».

**artilharia, ae**, s. f. : artillerie. [4 ; vers 801, 1639, 1815, 2209]. \*Ro. *artilharia* « artillerie » ; fr. « artillerie » ; prov. *artilharie*, *artilharie* ; lg. *artilharia*.

**as**, prép. : aux. [1 ; vers 2136]. \*Ro.

**asorto, is, ire**, v. : venir à la rencontre de. [1 ; vers 1703]. Construction *ad* + *sortire* « venir à la rencontre de ». Ce v. n'est signalé que par Mistral (\*prov. *assourti*) et Alibert (lg. *assortir*).

**assaltus, i**, s. m. : assaut. [2 ; vers 1427, 2135]. Lat. *assaltus* ou *assultus* « vive attaque ». \*Ro. *assalh*, *assaut* « assaut » ; le prov. et le lg. *assalido(a)* et *assaut* correspondent aux deux v. *assali* (lat. *assalire* ou *assilire* « assaillir ») et *assauta* (lat. *assultare* « bondir »).

**assegio, as, are**, v. : assiéger. [2 ; vers 1550, 2197]. \*Ro. *Assetjar* « assiéger » ; prov. *assieja* ; lg. *assetjar*. *Assieja* est une métathèse pour *assejia*.

**assemblo, as, are**, v. : s'assembler. [1 ; vers 1729]. Lat. *insimul* « ensemble ». \*Ro. *assemblar* « assembler, réunir » ; fr. « assembler » ; prov. *assembla* ; lg. *assemblar*.

**assomo, as, are**, v. : assommer. [1 ; vers 1743]. \*Ro. *assomar* « exposer, résumer » ; fr. « assommer » ; prov. *assouma* ; lg. *assomar*.

**atrassum**, adv. : en arrière. [1 ; vers 2185]. \*Ro. *atras* « en arrière » ; prov. et lg. *atras*.

**atrobo, as, are** : voir **trobo, as, are**.

**au**, prép. : au. [2 ; vers 631, 1902]. \*Fr.

**auancursor, oris**, s. m. : avant-coureur. [1 ; vers 499]. Hapax. Du fr. « avantcoureur ».

**auangardia, ae**, s. f. : avant-garde. [1 ; vers 799]. On peut supposer le \*Ro. *avanguardia* « avant-garde » d'après Du Cange qui donne *avanguardia* ; prov. *avant-gardo*, *avans-gardio* ; lg. *avant-garda*.

**auanso, as, are**, v. : avancer. [1 ; vers 121]. Lat. *abante* « devant ». \*Ro. *avantar*, *avanzar* « avancer » ; fr. « avancer » ; prov. *avança*, *avansa* ; lg. *avançar*, *avansar*.

**auantem**, adv. : en avant. [4 ; vers 35, 237, 961, 2137]. \*Ro. *avant* « avant, devant, auparavant » ; fr. « avant » ; prov. *avans*, *avant* ; lg. *avant*.

**auenturo, as, are**, v. : aventurer. [1 ; vers 979]. Lat. *advenire* « advenir » et son supin *adventum*. \*Ro. *aventurar* « aventurer, risquer » ; fr. « s'aventurer » ; prov. *aventura* ; lg. *aventurar*.

**auiso, as, are**, v. : aviser. [2 ; vers 297, 2171]. Lat. *videre* « voir » et son supin *visum*. \*Ro. *avisar* « aviser, instruire, annoncer » ; fr. « aviser » ; prov. *avisa* ; lg. *avisar*.

**avises** : avisez. [1 ; vers 2390]. Impératif \*fr.

**auisus (um), i**, s. m. ou n. : avis. [1 ; vers 210]. \*Ro. *avis* « avis, croyance » ; fr. « avis » ; prov. et lg. *avis*.

**aumetus, i**, s. m. : heaume. [1 ; vers 2055]. \*Ro. *elm*, *elme* « heaume, casque » ; prov. *eume*, *elme* ; lg. *elm*. Mistral mentionne le s. *armet* et Arena opte pour la forme intermédiaire *aumet*.

**aurelha, ae**, s. f. : oreille. [2 ; vers 991, 1505]. Lat. *auris* et *auricula* « oreille ». \*Ro. *aurelha* « oreille » ; fr. « aureille » ; prov. *aurelho* ; lg. *aurelha*.

**auselus, i**, s. m. : moineau. [1 ; vers 1999]. Lat. *aucellus* « moineau ». \*Ro. *auzel*, *ausella* « oiseau » ; prov. *aucello*, *auceou*, *ausello*, *aussel*, *aussella* ; lg. *aucel*, *ausel*.

**auso, as, are**, v. : oser. [2 ; vers 1571, 2115]. Lat. *audere* « oser » et son supin *ausum*. \*Ro. *ausar* « oser, s'enhardir » ; fr. « oser » ; prov. *ausa* ; lg. *ausar*.

**ausso, as, are**, v. : lever. [2 ; vers 133, 1289]. \*Ro. *alsar*, *aussar* « hausser, exhausser » ; fr. « haulser » ; prov. *aussa*, *hooussa*, *haoussa*, *haoussar* ; lg. *auçar*, *aussar*, *haussar*.

**autenus, a, um**, adj. : hautain. [1 ; vers 107]. Lat. *altus* « haut, élevé ». \*Ro. *altiu* « hautain, fier » ; fr. « haultain » ; prov. et lg. *auten*, *autenc*.



**auticius, ii**, s. m. : outils. [1 ; vers 1052]. \*Prov. *autis, outis*.

**autro**, adj. : autre. [1 ; vers 1721]. \*Prov.

**ayme** : voir **hayme**.

**ayssada, ae**, s. f. : pioche. [1 ; vers 450]. Gr. ἄξινη « hachette » ; lat. *ascia* ou *ascea* « herminette, hache ». \*Ro. *ayssa* « hache » ; prov. *aissado, eissado* ; lg. *aissada, ayssada*.

## B

**babilho, as, are**, v. : babiller. [1 ; vers 1127]. \*Fr. « babiller » ; prov. *babiha, babilha* ; lg. *babihar, babilhar*.

**babilhus, a, um**, adj. : bavard. [1 ; vers 100]. \*Fr. « babillard » ; prov. *babihaire, babilhaire, babillard* ; lg. *babilhard, babilhaire*.

**bagga, ae**, s. f. : bague-bijou. [1 ; vers 2021]. \*Fr. « bague » ; prov. *baguo, bago* ; lg. *bagu*.

**bagga, ae**, s. f. : joute. [1 ; vers 1836]. \*Prov. *bago, baguo* ; lg. *bagua*.

**baggae, arum**, s. f. pl. : bagage. [1 ; vers 2275]. \*Ro. *bagua* « bagage, équipage » ; fr. « bagues » ; prov. *bagos* ; lg. *bagas*.

**baggagium, i**, s. n. : bagage, affaires. [3 ; vers 756, 855, 1092]. \*Ro. *bagatge* « bagage » ; fr. « bagage » ; prov. *bagage, bagagi* ; lg. *bagatge*.

**bagno, as, are**, v. : baigner. [1 ; vers 1967]. Gr. βαλανεῖον « bain » ; lat. *balneare* « se baigner ». \*Ro. *banhar* ; fr. « baigner » ; prov. *bagna* ; lg. *bagnar, banhar*.

**balafra, ae**, s. f. : balafre. [1 ; vers 1576]. Lat. *labrum* « lèvre ». \*Fr. « balafre » ; prov. *balafro* ; lg. *balafra*.

**banasta, ae**, s. f. : banaste, panier. [1 ; vers 1543]. En citant *banasta* et *banastum*, Du Cange fait supposer le \*Ro. *banasta* « panier » attesté par Honnorat ; prov. *banasto, banastro* ; lg. *banasta*.

**bancus, i**, s. m. : banc. [1 ; vers 1191]. \*Ro. *banc* « banc, siège, place » ; fr. « banc » ; prov. *banc, benc* ; lg. *banc*.

**banda, ae**, s. f. : bande, troupe de soldats. [15 ; vers 277, 559, 567, 576, 586, 590, 606, 795, 1859, 1863, 1865, 1867, 1871, 1873, 2242]. \*Ro. *banda* « troupe, bande armée » ; fr. « bande » ; prov. *bando* ; lg. *banda*.

**bandula, ae**, s. f. : troupe, petite bande. [1 ; vers 634]. \*B. lat. *bandula* « troupe », dim. de *banda*.

**bandera, ae**, s. f. : bannière. [1 ; vers 1817]. Lat. *bandus* « étendard ». \*Ro. *bandiera* « drapeau, bannière » ; prov. *bandièro* ; lg. *bandièra*.

**banneria, ae**, s. f. : bannière. [1 ; vers 444]. Lat. *bandus* « étendard ». \*Ro. *baniera* « drapeau, bannière » ; fr. « baniera » ; prov. *banieiro* ; lg. *baniera, banniera*. *Banneria* est une métathèse de *banniera*.

**bannio, is, ire**, v. : bannir. [2 ; vers 399, 400]. \*Ro. *bannir, bandir* « bannir » ; fr. « banir, bannir » ; prov. *bandi, banni* ; lg. *bandir, bannir*.

**banqueto, as, are**, v. : banqueter. [4 ; vers 524, 639, 1285, 2382]. \*Fr. « banqueter » ; prov. *banqueta* ; lg. *banquetar*.

**banquetus, i**, s. m. : banquet. [2 ; vers 1606, 1838]. \*Fr. « banquet » ; prov. *banquet, banqueto* ; lg. *banquet*.

**barbata** : voir **soto barbata**.

**barbato, as, are**, v. : bavarder. [1 ; vers 1978]. \*Prov. et lg. *barbata(r)* « bavarder ».

**barberius, ii**, s. m. : barbier (au sens de « chirurgien »). [1 ; vers 138]. Lat. *barba* « barbe ». \*Ro. *barbier* « barbier » ; fr. « barbier » ; prov. *barbié* ; lg. *barbier*. *Barberius* est une métathèse de *barbierus*.

**bardo, as, are**, v. : harnacher. [1 ; vers 1827]. \*Prov. et lg. *bar-da(r)* « bâter ». Dans ces deux langues, le v. *bar-da(r)* a également les sens de « daller, paver avec des dalles », de « met-

tre le bât à un âne » et de « mettre des bardes de lard ».

**barnagium, ii**, s. n. : exploits. [1 ; vers 1057]. \*Ro. *barnage* « exploit d'armes » ; prov. *barnage*, *barnagi* ; lg. *barnage*.

**baro, onis** ou **baronus, i**, s. m. : baron. [2 ; vers 1629, 1737]. \*Ro. *bar*, *baron* « baron » ; fr. « baron » ; prov. *barou*, *baroun* ; lg. *baron*.

**barqua, ae**, s. f. : barque. [1 ; vers 256]. Lat. *barca* « barque ». \*Ro. *barca* « barque, chaloupe » ; prov. *barco*, *barquo* ; lg. *barca*.

**barrum, i**, s. n. : rempart. [2 ; vers 1619, 2136]. Gr. *βᾶρις* « grand édifice, tour, palais ». \*Ro. *bar*, *barri* « rempart » ; prov. et lg. *bar*, *bari*, *barri*.

**Bartomeus, i**, s. m. : Barthélemy. [1 ; vers 544]. \*Ro. *Bertomieu* ; prov. *Bartoumi* ; lg. *Bertoumiéu*.

**bassus, a, um**, adj. : bas, opposé à haut. [2 ; vers 185, 1434]. Gr. *βαθύς* « profond, creux » ou *βαρύς* « pesant, lourd ; appesanti » ; lat. *bassus* « qui a de l'embompoint ». \*Ro. *bas* « bas, vil, peu considérable » ; fr. *bas* ; prov. et lg. *bas*. Au vers 1434, *imbassum* est mis pour *in bassum*.

**bastarda, ae**, s.f. : bâtarde, sorte de canon. [1 ; vers 1617]. \*Ro. *bastarda* « bâtarde » ; fr. « bastarde » ; prov. *bastardo* ; lg. *bastarda*.

**bastida, ae**, s. f. : bastide. [1 ; vers 998]. \*Ro. *bastida* « bastide, métairie » ; prov. *bastido* ; lg. *bastida*.

**basto, onis**, s. m. : bâton. [1 ; vers 134]. Gr. *βάκτρον* ou *βακτηρία* « bâton pour la marche » ; lat. *bastum* « bâton ». \*Ro. *baston* « bâton, lance » ; fr. « baston » ; prov. et lg. *basto*, *baston*, *bastou*, *bastoun*.

**basto, as, are**, v. : suffire. [1 ; vers 197]. \*Ro. *bastar* « suffire » ; prov. *basta* ; lg. *bastar*.

**batalha, ae**, s. f. : bataille, combat singulier. [16 ; vers 200, 219, 225, 257, 553, 1169, 1460, 1819, 1965, 1983, 1987, 2013,

2115, 2127, 2140, 2161]. Lat. *battuere* « battre, frapper ». \*Ro. *batalha* « bataille, guerre, combat » ; fr. « bataille » ; prov. *batalho* ; lg. *batalha*.

**batalho, as, are**, v. : batailler. [8 ; vers 260, 274, 499, 598, 1849, 2063, 2074, 2203]. Lat. *battuere* « battre, frapper ». \*Ro. *batalhar* « batailler, débattre, combattre » ; fr. « batailler » ; prov. *batalha* ; lg. *batalhar*.

**battani** : voir **mennat battani**.

**bauma, ae**, s. f. : grotte. [1 ; vers 816]. \*Ro. *balma* « grotte, caverne » ; prov. *balmo*, *baumo* ; lg. *balma*, *bauma*.

**baussus, i**, s. m. : rocher. [1 ; vers 1001]. \*Prov. *baou*, *bau*, *baus* ; lg. *balç*, *bauç*.

**bayhus, a, um**, adj. : bai. [1 ; vers 1828]. Lat. *badius* « bai ». \*Ro. *bai*, *bay* « bai » ; fr. « bai, bayard » ; prov. et lg. *bai*.

**bayllo, as, are** : voir **baylo, as, are**.

**baylo, as, are**, v. : bailler, donner. [5 ; vers 113, 686, 1281, 1945, 1987]. Gr. *βάλλειν* « jeter, mettre ». \*Ro. *bailar* « livrer, donner » ; fr. « bailler » ; prov. *baia*, *baila* ; lg. *bailar*, *balhar*. Au vers 686, Arena utilise la forme contractée *baylierat* pour *baylauerat*.

**bayso, as, are**, v. : baisier. [2 ; vers 310, 2173]. Lat. *basiare* « donner un baiser ». \*Ro. *baisar* « baisier, embrasser » ; fr. « baisier » ; prov. *baisa*, *beisa* ; lg. *baisar*.

**baysso, as, are**, v. : baisser, abaisser. [2 ; vers 961, 962]. \*Ro. *baissar* « baisser, abaisser, abattre » ; fr. « baisser » ; prov. *baissa*, *beissa* ; lg. *baissar*, *beissar*.

**belitralha, ae**, s. f. : gueusaille. [1 ; vers 146]. Lat. *balatro* « hableur, charlatan, vaurien ». \*Fr. « belistre » ; prov. *belitralho*, *belitraio* ; lg. *balitralha*.

**belitrus, i**, s. m. : belître, gueux. [1 ; vers 131]. Lat. *balatro* « hableur, charlatan, vaurien ». \*Fr. « belistre » ; prov. et lg. *belitre*.

**bellitrus, i** : voir **belitrus, i**.

**ben**, adv. : bien. [3 ; vers 449, 886, 1335]. Lat. *bene* « bien ». \*Ro. *ben* « bien, beaucoup » ; prov. et lg. *ben*.

**benedisso, onis**, s. f. : bénédiction. [1 ; vers 941]. Lat. *benedictio* « bénédiction ». \*Ro. *benediccio, benedictio* « bénédiction » ; fr. « benediction » ; prov. *benedicien, benedicioun* ; lg. *benediction, benediction*.

**bens**, s. n. pl. : les biens. [1 ; vers 1357]. \*Ro. *ben* « bien » ; prov. et lg. *ben*.

**berenguerum, i**, s. n. : pot de chambre. [1 ; vers 135]. \*Prov. *berenguièro*, lg. *berenguièra*, « pot de chambre » ; s. f. dans ces deux langues.

**beroardus, i**, s. m. : terre-plein d'un rempart. [3 ; vers 449, 1547, 1637]. Hapax. Formes lexicales : ro. *balloar* ; prov. *balouard* et lg. *baloard*.

**berohardus, i** : voir **beroardus, i**.

**bestiare, is**, s. n. : bétail. [1 ; vers 360]. Lat. *bestia* « bête ». \*Ro. *bestiar, bestiari* « bétail, troupeau » ; prov. *bestiari* ; lg. *bestiar, bestiari*.

**biblia, ae**, s. f. : Bible, livre. [2 ; vers 36, 1344]. Gr. βίβλος et lat. *biblion* « livre ». \*Ro. *Bibla* « Bible » ; prov. *Biblo* ; lg. *Biblia*.

**bicornus, a, um**, adj. : qui a deux cornes. [1 ; vers 1272]. Lat. *bicornis*. \*B. lat.

**biem** : voir **bien**.

**bien**, s. m. : bien. [1 ; vers 2363]. \*Fr.

**binedisso, onis** : voir **benedisso, onis**.

**biscotus, i**, s. m. : biscuit. [3 ; vers 563, 1422, 1441]. Lat. *bis coctus* « cuit deux fois ». \*Ro. *bescueit* « biscuit » ; fr. « biscuit » ; prov. *biscuè, bescuech* ; lg. *bescuech, bescueit, bescuech, bescueit*. Le substantif *biscotus* est intermédiaire entre le bas lat. et les formes romano-méditerranéennes.

**bisogna, ae**, s. f. : besogne. [2 ; vers 475, 503]. \*Ro. *besonha*

« besoin, nécessité, besogne » ; fr. « besogne » ; prov. *besougn* ; lg. *besogna, besonha*.

**bisogno, as, are**, v. : travailler à, besogner, s'activer. [6 ; vers 27, 403, 971, 1289, 1649, 2231]. Hapax. Formes lexicales : ro. *besonhar* ; fr. « besogner » ; prov. *besougna* ; lg. *besonhar*. Aux vers 403, 1649 et 2231, *bisognat* signifie simplement : « il faut ».

**bisono, as, are** : voir **bisogno, as, are**.

**bladum, i**, s. n. : blé. [7 ; vers 365, 366, 512, 637, 1050, 1373, 1567]. Gr. βλάστη « germe, bourgeon ». \*Ro. *blat* « blé » ; fr. « ble » ; prov. et lg. *bla, blad, blat*.

**blancus, a, um**, adj. : blanc. [4 ; vers 569, 2026, 2040, 2109]. \*Ro. *blanc* « blanc » ; fr. « blanc » ; prov. et lg. *blanc*.

**blesso, as are**, v. : blesser, endommager. [7 ; vers 41, 876, 879, 1180, 2059, 2288, 2302]. Gr. πλήσσειν ou βλάπτειν et lat. *plagare* « frapper, blesser » ; ro. *plagar* « blesser, meurtrir ». \*Fr. « blesser » ; prov. *blassa, blessa* ; lg. *blessar*.

**bocca, ae**, s. f. : bouche. [1 ; vers 1654]. Lat. *bucca* « bouche ». \*Ro. *boca* « bouche » ; fr. « bouche » ; prov. *bouco* ; lg. *boca*.

**boccanum, i**, s. n. : boucan. [1 ; vers 1653]. \*Prov. et lg. *boucan*. Le s. étant d'apparition très tardive en fr. (xviii<sup>e</sup> siècle), il semble inutile d'invoquer le gr. βυκάνη « cor à bouquin » ou le lat. *bucinum* « trompette, buccin ».

**bocharia, ae**, s. f. : boucherie. [1 ; vers 1437]. Lat. *buccus* « bouc ». \*Ro. *bocaria* « boucherie, lieu pour tuer les boucs » ; fr. « boucherie » ; prov. *bocarié, boucharié* ; lg. *bocaria*.

**bofo, as, are**, v. : souffler. [1 ; vers 1119]. \*Ro. *bufar* « souffler » ; fr. « bouffer » ; prov. *boufa* ; lg. *bofar, boufar, bufar*.

**boletum, i**, s. n. ou **boletus, i**, s. m. : boulet de canon. [2 ; vers 270, 1613]. Gr. βολβός et lat. *bulbus* « bulbe, oignon » ou lat. *bulla* « bulle, objet rond ». \*Ro. *bolla, bulla* « sceau » ; fr.

« boulet d'artillerie » ; prov. et lg. *bolet, boulet* « boulet de canon ». Dans ces différentes langues, le terme désigne donc avant tout quelque chose de rond, se spécifiant par la suite sous la forme d'un boulet de canon.

**bombarda, ae**, s. f. : bombarde. [6 ; vers 275, 446, 660, 2198, 2206, 2303]. Lat. *bombus* « bruit retentissant ». \*Fr. « bombarde » ; prov. *boumbardo* ; lg. *bombarda*.

**bombardo, as, are**, v. : bombarder. [4 ; vers 267, 1609, 1627, 2305]. Lat. *bombus* « bruit retentissant ». \*Fr. « bombarder » ; prov. *boumbarda* ; lg. *bombardar*.

**bon**, adj. : bon. [6 : vers 595, 596, 1287, 1516, 1837, 2383]. \*Fr.

**bonassa, ae**, s. f. : calme. [1 ; vers 267]. \*Ro. *bonassa* « bonace, calme en mer » ; prov. *bonasso, bounasso* ; lg. *bonaça*. En langage de métier, « la bonace » est un terme de marine désignant le calme plat de la mer.

**bonbarda, ae** : voir **bombarda, ae**.

**bonbardo, as, are** : voir **bombardo, as, are**.

**bonetata, ae**, s. f. : coup de bonnet pour saluer. [1 ; vers 102].

\*Ro. *boneta* « bonnet » ; prov. *bounetado* ; lg. *bonetada*.

**borbolhio, as, are** : voir **borbolho, as, are**.

**borbolho, as, are** ou **borbolhio** ou **borboliho**, v. : gâter, dévaster. [3 ; vers 130, 1012, 1572]. Gr. *βορβοροῦν* « couvrir de fange, souiller » ; lat. *borbor* « boue ». \*Lg. *borbolhar* « salir, gâter ».

**borboliho, as, are** : voir **borbolho, as, are**.

**borellus, i** : voir **borrellus, i**.

**borgada, ae**, s. f. : faubourg. [1 ; vers 485]. Gr. *πύργος* « enceinte garnie de tours » ; lat. *burgus* « château fort, bourg ». \*Ro. *borc* « bourg » ; fr. « bourgade » ; prov. *bourgado* ; lg. *borgada*.

**bornus, a, um**, adj. : borgne. [1 ; vers 593]. \*Fr. « borgne » ; prov. et lg. *borni*.

**borrellus, i** ou **borrelus, i** ou **borellus, i**, s. m. : bourreau. [5 ; vers 151, 266, 1072, 1726, 2294]. Gr. *πυρρός* « d'un rouge de feu, roux » ; lat. *burrus* « rouge, roux ». \*Ro. *borel* « bourreau » ; fr. « bourreau » ; prov. *bourrel, bourreou* ; lg. *borrel*. Terme probablement dû à ce que l'exécuteur des sentences était vêtu de rouge.

**borrelus, i** : voir **borrellus, i**.

**boscus, i**, s. m. : bois, forêt. [4 ; vers 417, 817, 989 et *explicit*]. Gr. *βόσκειν* « faire paître ». \*Ro. *bosc* « bois, forêt » ; fr. « bois » ; prov. et lg. *bos, bosc*.

**bossutus, a, um**, adj. : bossu. [1 ; vers 655]. \*Ro. *bossat* « bosselé, gonflé, bossué » ; fr. « bossu » ; prov. *boussu, boussut* ; lg. *boçut*.

**bostigo, as, are**, v. : manier. [1 ; vers 1405]. \*Prov. *boustica, boustiga* ; lg. *bosticar* ; avec le sens de « fouiller, fureter ; attiser le feu ; remuer, bouleverser, inquiéter, tourmenter ».

**botecarus, i**, s. m. : apothicaire. [1 ; vers 642]. Parfois donné comme issu du ro. *botiga* « boutique », ce terme réalise plutôt une aphérèse du \*prov. *abouticari*, synonyme d'*apouticari*.

**botege, ae**, s. f. : boutique. [1 ; vers 515]. \*Ro. *botiga* « boutique » ; fr. « boutique » ; prov. *boutico, boutigo* ; lg. *botiga*.

**boto, as, are**, v. : bouter, expulser ; envoyer, mettre, établir. [10 ; vers 46, 271, 309, 1392, 1435, 2026, 2085, 2217, 2279, 2363]. \*Ro. *botar, boutar* « mettre, pousser, heurter » ; fr. « bouter » ; prov. *bouta* ; lg. *botar*.

**boto-bast**, s. m. : boute-bât. [1 ; vers 1903]. Hapax construit sur le modèle de *boto-celo*.

**boto-celo**, s. m. : boute-selle. [1 ; vers 1903]. \*Fr. « boute-selle » ; prov. *bouto-sello* (m.) ; lg. *botasela* (f.). L'orthographe *celo* est très inhabituelle.

**botta, ae**, s. f. : botte. [1 ; vers 1466]. \*Ro. *bota* « botte » ; fr. « botes, botines » ; prov. *boto, botto* ; lg. *bota, botta*.

**botto, as, are** : voir **boto, as, are**.

**boymianus, i**, s. m. : bohémien. [1 ; vers 401]. Hapax. Formes lexicales : fr. « bohémien » ; prov. *boumian* ; lg. *boemi*.

**boyre**, v. : boire. [2 ; vers 1287, 1728]. \*Fr.

**boytosus, i**, s. m. : boiteux. [1 ; vers 1436]. \*Ro. *boitos* « boiteux, tortueux » ; fr. « boisteux » ; prov. *bouitous* ; lg. *boitos*.

**bragga, ae**, s. f. : tapage. [1 ; vers 773]. \*Fr. « brague », fête, réjouissance (faire brague).

**braggo, as, are** : voir **brago, as, are**.

**brago, as, are**, v. : se divertir. [2 ; vers 11, 1677]. Non attesté par Raynouard alors que le v. existe dans le lat. tardif et le languedocien. Cf. aussi le vieux français *brague* : voir ci-dessus *bragga*. À défaut, le \*Ro. connaît trois v. très voisins, *braire*, *brailar*, *bramar*, dans les sens identiques de « brailler, braire, bramer, crier » ; prov. *braga* ; lg. *bragar*. Au vers 1677, le participe présent *bragganti* a l'abl. en -i car il est utilisé ici comme adj.

**bramo, as, are**, v. : beugler. [1 ; vers 82]. Gr. βρέμειν « faire retentir » et βρωμαῖσθαι « braire ». \*Ro. *bramar* « bramer, braire, crier, chanter » ; prov. *brama* ; lg. *bramar*.

**branlo, as, are**, v. : remuer. [3 ; vers 627, 1163, 1973]. \*Ro. *brandar* « agiter, branler, remuer » ; fr. « bransler » ; prov. *branla*, *branda* ; lg. *branlar*, *brandar*.

**brassus (um), i**, s. m. ou n. : bras. [2 ; vers 638, 1041]. Gr. βραχίων et lat. *brachium* « bras ». \*Ro. *bras*, *bratz* « bras » ; fr. « bras » ; prov. *bra*, *bras* ; lg. *braç*.

**braue**, adv. : bravement. [1 ; vers 602]. Hapax. Formes lexicales : ro. *bravamenz* ; fr. « bravement » ; prov. *bravamen*, *bravomen* ; lg. *bravament*.

**brauegio, as, are**, v. : fanfaronner. [1 ; vers 625]. \*Prov. et lg. *braveja(r)* « braver, faire le brave ». Cf. aussi le Fr. « braver ».

**brauessa, ae**, s. f. : loyauté. [1 ; vers 2017]. \*Prov. *bravesso* ;

lg. *bravesa* ; tous deux au sens de « loyauté ».

**brauetas, atis** : voir **brauitas, atis**.

**brauitas, atis**, s. f. : bravoure, rodomontade. [6 ; vers 76, 191, 444, 1186, 1799, 2128]. \*Prov. et lg. *braveta*, *bravetat*, « bravoure, courage ».

**brauius, a, um**, adj. : retranché. [1 ; vers 1697]. Gr. πρᾶος ou πραῦς « doux, bon, facile ». \*Ro. *brau* « dur, méchant, fougueux, brave » ; prov. et lg. *brave*. Le s. et l'adj. « brave » qualifient le plus généralement en fr. une personne ; dans les langues du Midi ils qualifient également des choses avec les sens de « convenable, bien approprié, confortable ».

**brauo, as, are**, v. : faire le brave, fanfaronner, parader. [6 ; vers 78, 105, 735, 795, 1820, 1867]. \*Prov. et lg. *brava(r)*.

**brayhae, ae**, s. f. pl. : braies. [2 ; vers 669, 1046]. Gr. βράκαι et lat. *bracae* « braies ». \*Ro. *braia* « braies » ; fr. « braies, brayes » ; prov. *braïos*, *bragos*, *braillos*, *brayos* ; lg. *braias*, *bralhas*, *bragas*, *brayas*. En provençal et languedocien, ce s. est le plus généralement usité au pl.

**bressae, arum**, s. f. pl. : berceau. [1 ; vers 810]. Gr. βρέφος « nouveau-né ». \*Ro. *bres* « berceau » ; prov. *bres* ; lg. *breç*, *bres*.

**brida, ae**, s. f. : bride. [1 ; vers 1647]. \*Ro. *brida* « bride » ; fr. « bride » ; prov. *brido* ; lg. *brida*.

**brigata, ae**, s. f. : brigade, troupe. [3 ; vers 1177, 1877, 2292]. \*Fr. « brigade » ; prov. *bregado*, *brigado* ; lg. *brigada*.

**brindo, as, are**, v. : trinquer. [1 ; vers 1865]. \*Prov. *brinda* ; lg. *brindar*.

**briso, as, are**, v. : briser. [1 ; vers 1500]. Lat. *brisare* « fouler le raisin ». \*Ro. *brisar* « briser, écraser » ; fr. « briser » ; prov. *brisa* ; lg. *brisar*.

**bronsum, i**, s. n. : bronze. [1 ; vers 275]. \*Fr. « bronze » ; prov. *brounze* ; lg. *bronze*.



- bruda, ae**, s. f. : bruit. [1 ; vers 771]. Gr. βρυχή « rugissement ». \*Ro. *brut* « bruit, rumeur, renommée » ; fr. « bruit » ; prov. *bruch, brut, brudo* ; lg. *bruch, bruda*.
- brulo, as, are**, v. : incendier. [3 ; vers 365, 1189, 1901]. \*Ro. *bruslar* « brûler » ; fr. « brusler » ; prov. *brula, brusla* ; lg. *brular, bruslar*.
- bufetum, i**, s. n. : buffet. [1 ; vers 2135]. \*Fr. « buffet » ; prov. et lg. *bufet, buffet*.
- bugada, ae**, s. f. : lessive. [1 ; vers 969]. \*Ro. *bugada* « lessive » ; prov. *bugado* ; lg. *bugada*.
- bundo, as, are**, v. : sauter. [1 ; vers 149]. \*Ro. *burdir* « behourder, joûter, folâtrer, s'amuser, bondir » ; fr. « bondir » ; prov. *bounda* ; lg. *bondar*.
- burellum, i**, s. n. : bureau. [3 ; vers 1195, 1219, 1919]. \*Prov. *burèou* ; lg. *burèl*. Dans ces deux langues, le mot désigne aussi bien la table pour écrire que la pièce où l'on travaille.
- burellus, a, um**, adj. : *cambra burella* = salle des délibérations. [2 ; vers 1194, 1222]. Hapax. Adj. construit à partir du s. *burellum*.
- bursa, ae**, s. f. : bourse. [10 ; vers 104, 447, 561, 616, 935, 1053, 1340, 2008, 2276, 2323]. Gr. βύρσα « peau apprêtée, cuir » ; lat. *bursa, byrsa* « peau, cuir ». \*Ro. *borsa* « bourse » ; prov. *bourso, bousso* ; lg. *borsa*.
- bursalis, e**, adj. : relatif à la bourse. [1 ; vers 217]. Hapax. Adj. formé sur *bursa*.
- butinum, i**, s. n. : butin. [6 ; vers 113, 860, 923, 1033, 1339, 2283]. \*Fr. « butin » ; prov. et lg. *butin*.

## C

- cabessa, ae**, s. f. : caboche. [1 ; vers 2071]. Lat. *caput* « tête ». \*Prov. *cabesso, cabocho* ; lg. *cabeça, cabocha*.

- cabra, ae**, s. f. : chèvre. [1 ; vers 2114]. Lat. *capra* « chèvre ». \*Ro. *cabra* « chèvre » ; prov. *cabro* ; lg. *cabra*.
- cacho, as, are**, v. : cacher. [1 ; vers 2146]. \*Fr. « cacher » ; prov. *cacha* ; lg. *cachar*.
- cadena, ae**, s. f. : chaîne. [1 ; vers 1254]. Lat. *catena* « chaîne ». \*Ro. *cadena* « chaîne » ; prov. *cadeno* ; lg. *cadena*.
- caderia, ae**, s. f. : chaise. [1 ; vers 1193]. Gr. καθέδρα et lat. *cathebra* « siège ». \*Ro. *cadera, cadieira* « trône, chaire, chaise » ; prov. *cadiero, cadiero, cadieiro* ; lg. *cadera, cadiera, cadieira*. *Caderia* est une métathèse de *cadiera*.
- cago, as, are**, v. : faire caca. [1 ; vers 643]. Gr. κακῶν et lat. *cacare* « aller à la selle ». \*Ro. *cagar* « chier » ; prov. *caga* ; lg. *cagar*.
- calamello, as, are**, v. : bêler. [1 ; 1310]. Gr. κάλαμος « roseau, chalumeau » ; lat. *calamellus* « petit roseau », dim. de *calamus* « roseau, chalumeau ». \*Ro. *calamellar* « jouer du chalumeau, chanter » ; prov. *calamela, calamella* ; lg. *calamelar*. Le chalumeau était un instrument rustique à anche libre, confectionné grossièrement par les bergers. Il était réputé avoir un son bêlant, chevrotant ou plaintif : cf. Mistral qui donne au verbe *calamella*, « jouer du chalumeau » le sens étendu de « bêler plaintivement, pleurer sans cesse ».
- calegno, as, are**, v. : lutiner. [1 ; vers 525]. Gr. κυλινδῶ ou καλινδεῖσθαι « s'attacher à quelqu'un ». \*Ro. s. f. *calena* « chaleur » ; v. prov. *calegna, caligna, calina* et lg. *calegnar, calignar, calinhar* ; le v. « câliner » est apparu dans la langue fr. vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.
- calque** : voir **qualque**.
- cambra, ae**, s. f. : chambre. [3 ; vers 1194, 1222 et *explicit*]. Gr. καμάρα et lat. *camara, camera* « voute ». \*Ro. *cambra* « chambre » ; fr. « chambre » ; prov. *cambro, chambro* ; lg. *cambra, chambra*.



**camena, ae** : voir **camina, ae**.

**camina, ae**, s. f. : marche. [1 ; vers 555]. \*Ro. v. *caminar* « marcher » ; s. prov. *camina* « marche ». S. attesté seulement par Pellas et Mistral.

**camino, as, are**, v. : cheminer, se mettre en chemin. [3 ; vers 263, 1157, 2091]. \*Ro. *caminar* « marcher » ; prov. *camina* ; lg. *caminar*.

**caminus, i**, s. m. : chemin. [2 ; vers 299, 581]. \*Ro. *cami* « chemin » ; prov. et lg. *camin*.

**campagna, ae**, s. f. : campagne (rurale), campagne de guerre, combat. [3 ; vers 145, 599, 2092]. Lat. *campania* « champ, plaine ». \*Ro. *campanha* « campagne, expédition militaire » ; fr. « campagne » ; prov. *campagno* ; lg. *campanha*.

**campagnerius, ii**, s. m. : carillonneur, sonneur de cloche. [1 ; vers 1164]. Lat. *campana* « cloche ». \*Ro. *campanier* « sonneur de cloches » ; prov. *campanié*, *campagner* ; lg. *campanier*. Selon l'étymologie lat., tous les dictionnaires donnent le radical *campan-* : l'orthographe arénaïque pourrait paraître désigner un habitant de la campagne.

**campus, i**, s. m. : camp militaire. [38 ; vers 364, 427, 432, 440, 467, 470, 474, 477, 557, 574, 600, 640, 648, 690, 777, 795, 913, 982, 995, 1045, 1047, 1093, 1149, 1371, 1697, 1805, 1812, 1820, 1860, 1883, 1979, 2001, 2025, 2029, 2032, 2077, 2129, 2185]. Gr. *χάμα* « terre » (inusité) et adv. *χαμαί* « à terre » ; lat. *campus* « champ ». \*Ro. *camp* « camp militaire » ; fr. « camp » ; prov. et lg. *camp*.

**canalha, ae**, s. f. ; canaille. [5 ; vers 847, 920, 1063, 2003, 2290]. Lat. *canis* « chien ». \*Fr. « canaille » ; prov. *canalho*, *canaio* ; lg. *canalha*.

**candeleta, ae**, s. f. : suppositoire. [1 ; *explicit*]. \*Ro. *candelet* « petite chandelle » ; prov. *candeleta* ; lg. *candeleta*.

**canon, onis**, s. m. : canon. [1 ; vers 1615]. Gr. *κανών* « règle » ;

lat. *canon* « tuyau ». \*Ro. *canon* « canon (prières de la messe, arme de guerre) » ; fr. « canon » ; prov. *canoun* ; lg. *canon*.

**canonata, ae**, s. f. : coup de canon. [2 ; vers 1610, 2301]. \*Prov. *canounado* ; lg. *canonada*.

**canto, nis**, s. m. : quartier de la ville. [1 ; vers 505]. Gr. *κανθός* « coin de l'œil ». \*Ro. *canto* « coin, angle » ; fr. « canthon » ; prov. *cantoun* ; lg. *canton*.

**capellanus, i**, s. m. : prêtre. [3 ; vers 1235, 1525, 1711]. \*Ro. *capelan* « chapelain, prêtre, curé » ; prov. et lg. *capelan*.

**capeyro, onis**, s. m. : chaperon. [1 ; vers 1537]. Lat. *cappa* « cape ». \*Ro. *capairo* « chaperon, capuchon » ; fr. « chaperon » ; prov. *capeiroun* ; lg. *capairon*.

**capitani, pl. capitans**, s. m. : capitaine. [2 ; vers 1665, 2043]. Lat. *caput* « tête ». \*Ro. *capitani* « capitaine » ; fr. « capitaine » ; prov. *capitan* ; lg. *capitani*.

**capitanus, i**, s. m. : capitaine. [6 ; vers 139, 376, 596, 1593, 2049, 2061]. Lat. *caput* « tête ». \*Ro. *capitani* « capitaine » ; fr. « capitaine » ; prov. *capitan* ; lg. *capitani*.

**capittanus, i** : voir **capitanus, i**.

**caramentum**, adv. : chèrement. [1 ; vers 1335]. \*Ro. *caramen* « chèrement » ; prov. et lg. *caramen*.

**cardenalis, i**, s. m. : cardinal. [1 ; vers 47]. Lat. *cardinalis* « cardinal ». \*Ro. *cardenal* « cardinal » ; prov. et lg. *cardenal*.

**caregio, as, are** : voir **carregio, as, are**.

**caremantrandus, i**, s. m. : Carêmentrant. [1 ; vers 77]. \*Ro. *carama entran* « carême entrant » ; fr. « caresmeprenant » ; prov. et lg. *caramantran*, *caramantrant*. En Provence, il est d'usage, à la fin du temps du Carnaval, — période festive qui s'étend de la Chandeleur jusqu'au début du Carême, — de juger, condamner et brûler *Carêmentrant*, un mannequin de paille, sorte de bouc émissaire investi de tous les maux et calamités survenus durant l'année écoulée.

**caressa, ae**, s. f. : caresse. [1 ; vers 727]. \*Fr. « caresse » ; prov. *caresso* ; lg. *caressa*.

**cargo, as, are**, v. : charger. [2 ; vers 9, 347]. B. lat. *carcare* « charger ». \*Ro. *cargar* « charger, porter ; accuser, inculper » ; fr. « charger » ; prov. *carga* ; lg. *cargar*.

**carguo, as, are** : voir **cargo, as, are**.

**carregio, as, are**, v. : charrier, transporter. [5 ; vers 534, 540, 878, 1542, 1736]. Lat. *carrus* « chariot ». \*Ro. *carregar* « charrier, transporter » ; prov. *carreja* ; lg. *carrejar*.

**carrería, ae**, s. f. : chemin. [1 ; vers 1649]. \*Ro. *carriera* « rue, voie, carrière » ; prov. *carriero* ; lg. *carriera*. *Carrería* est une métathèse de *carriera*.

**carretus, i**, s. m. : charrette. [1 ; vers 533]. \*Ro. *carreta* « charrette » ; fr. « charrette » ; prov. *carreto* ; lg. *carreta*.

**carris, is**, s. m. : char. [1 ; vers 533]. Lat. *carrus* « chariot ». \*Ro. *car*, *carre* « char » ; fr. « char » ; prov. et lg. *carri*.

**carsalada, ae**, s. f. : viande salée. [1 ; vers 370]. \*Prov. *carsalado* ; lg. *carsalada*, *carnsalada*. Du Cange mentionne *carsalata* « lard, petit salé ».

**carta, ae**, s. f. : carte. [1 ; vers 182]. Gr. *χάρτης* « feuille de papyrus ou de papier » ; lat. *charta* « papier ». \*Ro. *carta* « papier, lettre, épître, titre, charte, cartes à jouer » ; fr. « carte » ; prov. *carto* ; lg. *carta*. La carte évoque ici la chance annoncée par le jeu de cartes.

**castrolum, i**, s. n. : petit château. [1 ; vers 2201]. \*B. lat., dim. de *castrum*.

**caual, s. m.** : cheval. [1 ; vers 1904]. Lat. *caballus* « cheval hongre, bidet ». \*Ro. *caval* « cheval » ; prov. et lg. *caval*.

**caualco, as, are**, v. : se mettre à cheval. [1 ; vers 1465]. Lat. *caballus* « cheval hongre, bidet ». \*Ro. *cavalcar* « chevaucher » ; fr. « chevaucher » ; prov. *cavalca* ; lg. *cavalcar*.

**caualhus, i** : voir **cauallus, i**.

**cauallus, i**, s. m. : cheval. [13 ; vers 147, 379, 591, 605, 615, 979, 1013, 1467, 1647, 1903, 1907, 2067, 2087]. Lat. *caballus* « cheval hongre, bidet ». \*Ro. *caval* « cheval » ; prov. et lg. *caval*.

**cauquilha, ae**, s. f. : coquille. [1 ; vers 695]. Lat. *conchylium* « coquillage » et ro. *conchill* « coquille ». \*Fr. « coquille » ; prov. *cauquilha* ; lg. *cauquilha*.

**causso, as, are**, v. : chausser. [1 ; vers 1466]. Lat. *calceare* « chausser ». \*Ro. *caussar* « chausser » ; fr. « chausser » ; prov. *caussa* ; lg. *cauçar*, *caussar*.

**cayssa, ae**, s. f. : coffre. [1 ; vers 516]. Gr. *κάψα* « caisse » ; lat. *capsa* « boîte, coffre ». \*Ro. *caissa*, *cayssa* « caisse, cassette » ; prov. *caisso*, *cayssso* ; lg. *caissa*, *cayssa*.

**cercho, as, are** ou **sercho, as, are**, v. : chercher, rechercher. [3 ; vers 83, 132, 715]. \*Fr. « cercher ».

**cercu, as, are** ou **sercu** ou **serquo**, v. : chercher ; rechercher. [16 ; vers 144, 165, 170, 225, 663, 761, 815, 827, 933, 1139, 1217, 1245, 1269, 1331, 1354, 2291]. Lat. *circare* « errer çà et là ». \*Ro. *cercar*, *serquar* « scruter, chercher, rechercher » ; fr. « cercher » ; prov. et lg. *cerca*, *serca*, *serqua*.

**ceruallum, i**, s. n. ou **seruallum, i**, s. n. : cerveau, cervelle. [3 ; vers 465, 712, 1890]. Gr. *κάρα* « tête » ; lat. *cerebellum* « petite cervelle ». \*Ro. *servel*, *cervella*, *servela* « cervelle, cerveau » ; fr. « ceruelle » ; prov. *cervello*, *cervel* ; lg. *cervella*, *cervel*.

**chanceleria, ae**, s. f. : chancellerie. [4 ; vers 1231, 1281, 1925, 1929]. \*Ro. *chancellaria* « chancellerie » ; fr. « chancellerie ».

**chancelerius, ii**, s. m. : chancelier. [1 ; vers 1937]. Lat. *chancellarius* « chancelier ». \*Ro. *chancellier* « chancelier » ; fr. « chancelier ».

**chancellaria, ae** : voir **chanceleria, ae**.

**chaplo, as, are**, v. : hacher. [4 ; vers 1437, 1513, 1913, 2287]. Lat. *capulare* « couper ». \*Ro. s. m. *chaple* « carnage » ; v.

fr. « chapeler » ; prov. *chapla* ; lg. *chaplar*.

**charpino, as, are**, v. : écharper, étripper, étriller. [5 ; vers 137, 304, 588, 869, 972]. \*Prov. *charpina* ; lg. *charpinar*. Pourrait être un fréq. du verbe prov.-lg. *carpa(r)*. Cf. aussi le fr. « charpie ».

**charus, a, um**, adj. : cher. [1 ; vers 1305]. Lat. *carus* « cher, aimé ; et cher, coûteux ». \*Ro. *car* « cher » ; fr. « cher » ; prov. et lg. *car*, *char*. Dans la langue romane et ses dérivées, l'adj. a le double sens de « cher, chéri » et de « cher, d'un prix élevé ».

**chasso, as, are**, v. : chasser, donner la chasse. [2 ; vers 2051, 2085]. \*Ro. *cassar* « chasser, poursuivre ; expulser » ; fr. « chasser » ; prov. *cassa*, *chassa* ; lg. *caçar*, *chassar*.

**chastrum, i**, s. n. : château. [1 ; vers 287]. Hapax. Mélange du fr. « chasteau » et du lat. *castrum* « fort, place forte ».

**chataria, ae**, s. f. : malhonnêteté. [1 ; vers 1086]. Hapax. Le prov. ne connaît que *catiéu*, *catiou* « pervers, trompeur ».

**chaul** ou **chiual**, s. m. : cheval. [2 ; vers 1904]. Lat. *caballus* « cheval hongre, bidet ». \*Ro. *chaval* « cheval » ; fr. « cheval » ; prov. et lg. *chaval*, *chival*, *chivau*.

**chaudus, a, um**, adj. : chaud. [1 ; vers 587]. Lat. *calidus* « chaud ». \*Fr. « chaud » ; prov. *chaud* ; lg. *caud*.

**chaumo, as, are**, v. : lambiner. [1 ; vers 1649]. Gr. *καῦμα* et lat. *cauma* « chaleur ardente du soleil ». \*Fr. « chomer » ; prov. *cauma*, *chauma* ; lg. *caumar*, *chaumar*.

**cheria, ae**, s. f. : fête, chère. [2 ; vers 9, 944]. Gr. *χαρά* « joie » ; lat. *cara* « face, visage ». \*Fr. « chere » ; prov. *chero* ; lg. *chera*. Aujourd'hui, « faire bonne chère » ou « faire grande chère » c'est faire bombance, ripailler. Estienne, au début de la Renaissance, rappelle que « chère » vient de l'impératif grec *χαίρε* signifiant « réjouis-toi » et il traduit « bonne et joyeuse chère » par *hilaris vultus atque laetus*, « visage gai

et joyeux » : faire grande chère, c'est donc faire grande fête, en montrant une mine très réjouie.

**cherubin**, s. m. pl. inv. : bonne chère. [2 ; vers 650, 1818]. Seul le \*b. lat. connaît *cherubim* au sens de « bonne chère ».

**chieuma, ae**, s. f. : chiourme. [1 ; vers 264]. Hapax. Formes lexicales : Gr. *κέλευσμα* et lat. *celeusma* « chant cadencé des rameurs » ; fr. « chiourme » ; prov. *chourmo* ; lg. *chorma*.

**chinus, i**, s. m. : chien. [1 ; vers 903]. Gr. *κύων* et lat. *canis* « chien ». \*Ro. *chin* « chien » ; fr. « chien » ; prov. et lg. *chin*.

**chio, as, are**, v. : chier. [1 ; vers 645]. \*Fr. « chier » ; prov. *chia*.

**chiual** : voir **chaul**.

**choco, as, are**, v. : rembarrer, canarder. [3 ; vers 180, 275, 2104]. \*Fr. « choquer » ; prov. *chouca* ; lg. *chocar*, *choucar*.

**churlo, as, are**, v. : lamper, picoler. [1 ; vers 798]. \*Prov. *churla*, *chourla* ; lg. *churlar*.

**classus, i**, s. m. : glas. [2 ; vers 725, 1732]. Gr. *κλαίειν* « pleurer » ; lat. *classicum* « signal donné par la trompette ». \*Ro. *clas* « glas » ; prov. et lg. *clas*.

**clocha, ae**, s. f. : cloche. [3 ; vers 1154, 1166, 1732]. Lat. *clocca* « cloche ». \*Ro. *clocha* « cloche » ; fr. « cloche » ; prov. *clocho*, *cloco* ; lg. *clocha*, *cloca*.

**clocherius, i**, s. n. : clocher. [2 ; vers 489, 1165]. Lat. *clocca* « cloche ». \*Ro. *clochier* « clocher » ; fr. « clocher » ; prov. *clouchié* ; lg. *cloquier*. *Clocherius* est une métathèse de *clochierus*, sur le modèle français « clocher ».

**coardus, a, um**, adj. : couard. [2 ; vers 780, 2116]. Lat. *cauda* ou *coda* « queue ». \*Ro. *coart* « couard, lâche » ; fr. « couard » ; prov. *couard* ; lg. *coard*, *coart*.

**cocho, as, are**, v. : frapper, chasser, rédiger (coucher sur le papier). [3 ; vers 1162, 1932, 2192]. Lat. *calcare* « fouler aux pieds ». \*Ro. *cochar* « poursuivre, hâter, presser » ; prov. *cocha* ; lg. *cochar*.

**cohardus, a, um** : voir **coardus, a, um**.

**coletus, i**, s. m. : colline. [2 ; vers 817, 989]. Gr. κολωνός ou κολώνη « hauteur, colline » ; lat. *collis* « colline, coteau ». \*Ro. *coll* « col de montagne, colline » ; prov. *colo*, *coulet* ; lg. *colet*.

**colhonus, i**, s. m. : testicule. [1 ; vers 765]. Lat. *coleus* « testicule ». \*Ro. *colha* « couille » ; fr. « couille » ; prov. *colho* ; lg. *colha*.

**colo, as, are**, v. : couler. [1 ; vers 1046]. Lat. *colare* « faire couler ». \*Ro. *colar* « couler, faire couler » ; fr. « couler » ; prov. *coula* ; lg. *colar*.

**colobrina, ae**, s. f. : couleuvrine. [1 ; vers 1617]. Lat. *colubra* « couleuvre ». \*Ro. *colobrina* « couleuvrine » ; prov. *couloubrino* ; lg. *colobrina*.

**cotellata, ae**, s. f. : coup de couteau. [1 ; vers 1031]. \*Ro. *coltellada* « couteau » ; prov. *coutelado* ; lg. *cotelada*.

**columberius, ii**, s. m. : pigeonnier. [1 ; vers 2197]. Lat. *columbarium* « pigeonnier ». \*Ro. *colombier* « colombier » ; fr. « colombier » ; prov. *couloumbié* ; lg. *colombier*.

**columberius, ii** : voir **columberius, ii**.

**comando, as, are**, v. : commander. [1 ; vers 1227]. \*Ro. *comandar* « commander, ordonner » ; fr. « commander » ; prov. *coumanda* ; lg. *comandar*.

**comenso, as, are**, v. : commencer. [1 ; vers 561]. Lat. *cum initiare*. \*Ro. *comensar* « commencer » ; fr. « commencer » ; prov. *coumença*, *coumensa* ; lg. *començar*, *comensar*.

**comes, itis**, s. m. : comite, ou *come* en provençal. [1 ; vers 265]. Lat. *comes* « compagnon, pédagogue ». \*Ro. *coms* « comte » ; prov. *come* ; lg. *comi*. Jean Nicot (1606) mentionne seulement « le comite d'une galère » ; Pierre Richelet (1679-1680) et Gilles Ménage (1694) ajoutent qu'il s'agit d'un officier des galères ayant pour fonction de faire ramer la chiourme. Le

terme proviendrait de l'italien *comito*, lui-même issu du lat. *comes* (de *cum* et *eo*, « aller avec »).

**compagna, ae**, s. f. : compagnie. [1 ; vers 987]. \*Ro. *companha* « compagnie, société, troupe » ; fr. « compaignie » ; prov. *coumpagno* ; lg. *companhia*.

**compagnonus, i**, s. m. : compagnon. [1 ; vers 1837]. \*Ro. *compagno* « compagnon, amant » ; fr. « compaignon » ; prov. *coumpagnoun* ; lg. *companhon*.

**complenta, ae**, s. f. : plainte. [1 ; vers 1964]. \*Ro. *complanta* « plainte, complainte » ; fr. « complainte » ; prov. *coumplanto* ; lg. *complanta*.

**compte, s. m.** : compte. [1 ; vers 1257]. \*Fr.

**confesso, as, are**, v. : se confesser. [2 ; vers 942, 1236]. \*Ro. *confessar* « confesser, avouer » ; fr. « confesser » ; prov. *counfessa* ; lg. *confessar*.

**congie, s. m.** : congé. [1 ; vers 1323]. \*Ro. *congiet* « congé, permission » ; fr. « congé » ; prov. *coungié* ; lg. *comjat*.

**congrauelo, as, are**, v. : se plaindre. [1 ; vers 1544]. Hapax.

**congrimasso, as, are**, v. : grimacer. [1 ; vers 79]. Hapax. Lat. *cum* (renforcement) + \*fr. « faire la grimace » ; prov. *grimassa* ; lg. *grimaçar*.

**conquisto, as, are**, v. : gagner. [1 ; vers 1169]. Lat. *conquirere* « chercher de tous côtés ». \*Ro. *conquistar* « conquérir, acquérir, gagner » ; fr. « conquister » ; prov. *counquista* ; lg. *conquistar*.

**consilio, as, are**, v. : conseiller, tenir conseil. [8 ; vers 472, 560, 654, 710, 1198, 1300, 1718, 2280]. Lat. *consiliari* « tenir conseil ». \*Ro. *conseilhar* « conseiller, faire confidence » ; fr. « conseiller » ; prov. *counseia*, *counselha* ; lg. *conselhar*.

**conto, as, are**, v. : conter. [10 ; vers 29, 294, 407, 1794, 1795, 1977, 1989, 1991, 2017, 2263]. \*Ro. *contar* « conter, raconter » ; fr. « conter » ; prov. *counta* ; lg. *contar*.

**contus, i**, s. m. : comte. [4 ; vers 1626, 1725, 2053, 2083]. Lat. *comes* « comte » ; ro. *coms* « comte ». \*Fr. « comte » ; prov. et lg. *comte*.

**contorno, as, are**, v. : « embobiner ». [1 ; vers 1121]. \*Prov. *countourna* ; lg. *contornar* ; au sens de « contourner, tourner autour ». Arena donne ici un sens plus imagé.

**contrafacio, is, ere**, v. : contrefaire. [1 ; vers 143]. \*Ro. *contrafar* « contrefaire, imiter ; fausser, altérer » ; fr. « contrefaire » ; prov. *controfaire, countrofaire* ; lg. *contrafar*.

**contragardo, as, are**, v. : préserver. [1 ; vers 1546]. \*Ro. *Contragardar* « garder, préserver ».

**contram**, prép. : contre. [1 ; vers 577]. Hapax. Prép. suivie de l'acc.

**contro**, prép. : contre. [1 ; vers 2169]. \*Prov. *contro* ; lg. *contra*. Prép. prov., équivalente au lat. *contra*, et accompagnée de l'acc.

**controuiro, as, are**, v. : retourner. [1 ; vers 1434]. Hapax. Mot composé prov. : prép. *contro* + v. *vira*.

**copo, as, are**, v. : couper. [6 ; vers 487, 1026, 1028, 1452, 1505, 2098]. Gr. *κοπή ου κόπος* « coup » ; lat. *colpus* « coup ». \*Ro. *colp, cop* « coup » ; fr. « couper » ; prov. *copa, coupa* ; lg. *copar*.

**copus, i**, s. m. : coup. [5 ; vers 136, 361, 1162, 2064, 2214]. Gr. *κοπή ου κόπος* « coup » ; lat. *colpus* « coup de poing ». \*Ro. *colp, cop* « coup » ; fr. « coup » ; prov. et lg. *cop*.

**coquinus, i**, s. m. : coquin. [2 ; vers 141, 2035]. \*Fr. « coquin » ; prov. *couquin* ; lg. *coquin*.

**coragio, as, are**, v. : montrer du courage, donner du courage. [3 ; vers 1826, 1844, 1960]. Hapax. Construction d'après le s. *coragium*.

**coragium, ii**, s. n. : courage. [7 ; vers 595, 986, 1453, 1498, 1742,

1790, 1882]. \*Ro. *corage, coratge* « courage, cœur, volonté » ; fr. « courage » ; prov. *courage, couràgi* ; lg. *coratge*.

**corda, ae**, s. f. : corde. [5 ; vers 766, 932, 965, 1076, 1077]. Gr. *χορδή* et lat. *chorda* « corde en boyau pour instrument de musique ». \*Ro. *corda* « corde, lacet, cordage » ; fr. « corde » ; prov. *cordo*, lg. *corda*.

**corragium, ii** : voir **coragium, ii**.

**corrociatus, a, um** et **corrotiatus, a, um** : voir **corrosso, as, are**.

**corrosso, as, are** ou **courrosso, as, are**, v. : se courroucer, s'emporter. [6 ; vers 77, 296, 303, 745, 1249, 2006]. \*Ro. *corrossar* « attrister, courroucer, irriter, mettre en colère » ; fr. « courroucer » ; prov. *courroussa* ; lg. *corroçar*.

**corserius, ii**, s. m. : coursier. [1 ; vers 1827]. \*Ro. *corsier* « coursier, coureur, qui court vite » ; fr. « coursier » ; prov. *coursié* ; lg. *coursier*. *Corserius* est une métathèse de *corsierus*.

**cotellus, i**, s. m. : couteau, poignard. [1 ; vers 1509]. Lat. *cul-tellus* « petit couteau ». \*Ro. *coltel* « couteau » ; fr. « coultel » ; prov. *coutel, coutèu* ; lg. *coltel, cotèl*.

**courrosso, as, are** : voir **corrosso, as, are**.

**court**, s. f. : cour de justice. [1 ; vers 1321]. \*Fr. : cour de parlement.

**cranicatus, a, um**, adj. : « être chroniqué ». [1 ; vers 886]. Hapax. Peut-être d'après le ro. *cronica* « chronique » ; fr. « chronique » ; prov. *crounico* ; lg. *cronica*.

**cranonizo, as, are**, v. : relater. [1 ; vers 553]. Hapax. Corruption macaronique du ro. *canonisar* et du b. lat. *canonizare* « canoniser », pris ici au sens de « publier ».

**crebbo, as, are**, v. : crever. [2 ; vers 305, 2196]. Lat. *crepare* « craquer, claquer ». \*Ro. *crebar* « crever » ; fr. « crever » ; prov. *creba* : lg. *crebar*.

**cregno, es (is), ere**, v. : craindre. [9 ; vers 101, 343, 803, 977, 1147, 1215, 1445, 1598, 2249]. Lat. *tremere* « trembler, être



agité » ; ro. *cremer* « cremer » ; fr. « craindre ». \*Prov. *cre-gne* ; lg. *cregner, crenher*.

**cresterium, ii** ou **cristarium, ii**, s. n. : clystère. [2 ; vers 641 et *explicit*]. Gr. κλυστήρ et lat. *clysterium* « clystère ». \*Ro. *clisteri, cristeri* « clystère » ; fr. « clystère » ; prov. *clisteri, cresteri, cristeri*.

**criddo, as, are** : voir **crido, as, are**.

**criddum, i** : voir **cridum, i**.

**crido, as, are**, v. : crier, implorer, récriminer. [20 ; vers 44, 144, 306, 424, 453, 500, 608, 755, 1015, 1027, 1035, 1061, 1271, 1276, 1322, 1377, 1398, 2093, 2300, 2378]. Lat. *quiri-tare* « crier ». \*Ro. *cridar* « crier, chanter, appeler, proclamer » ; prov. *crida* ; lg. *cridar*.

**cridum, i**, s. n. : cri. [2 ; vers 506, 1807]. Gr. κρίζειν ou κρίζειν « crier ». \*Ro. *crit* « cri » ; fr. « cri » ; prov. *crid, crido* ; lg. *crit, crida*.

**crio, as, are**, v. : rouspéter. [1 ; vers 80]. \*Fr. « crier » ; prov. *cria* ; lg. *criar*.

**cristarium, ii** : voir **cresterium, ii**.

**cristiano, as, are**, v. : christianiser. [2 ; vers 2162, 2182]. \*Ro. *crestianar* « baptiser, faire chrétien » ; prov. *crestiana* ; lg. *crestianar*.

**cristianus, a, um**, adj. : chrétien. [1 ; *incipit*]. \*Ro. *cristian* « chrétien » ; prov. et lg. *crestian*.

**cristicolo, as, are**, v. : christianiser. [1 ; vers 2156]. Hapax. Du lat. et b. lat. *christicola* « chrétien ».

**Cristus, i**, s. m. : Christ. [3 ; vers 14, 2181, 2351]. \*Ro. *Crist* « Christ » ; prov. *Crist*.

**croco, as, are**, v. : s'approprier, mettre le grappin. [3 ; vers 860, 1356, 1428]. \*Ro. s. m. *croc* « croc, crochet » ; v. fr. « croche-ter » ; prov. *crouca* ; lg. *crocar*.

**croquigno, is, ere**, v. : escroquer [1 ; vers 843]. Hapax. Dim.

ou fréq. de *crocicare*.

**crossa, ae**, s. f. : béquille, crosse épiscopale. [5 ; vers 133, 135, 139, 937, 1436]. Lat. *crux* « croix ». \*Ro. *crossa* « crosse » ; fr. « croce, crosse » ; prov. *crosso* ; lg. *croça*.

**crota, ae**, s. f. : cave. [1 ; vers 536]. Gr. κρύπη « voûte souterraine, crypte » ; lat. *crypta* « crypte ». \*Ro. *crota* « grotte, cave, caverne » ; prov. *croto* ; lg. *crota*.

**crotonus, i**, s. m. : cachot. [1 ; vers 1501]. \*Prov. *crotoun* ; lg. *croton*. Dim. de *crota*.

**cua, ae**, s. f. : queue. [1 ; vers 2051]. Lat. *cauda, coda* « queue ». \*Ro. *coa* « queue » ; prov. *co, couo* ; lg. *coa, coua*.

**cudo, as, are**, v. : penser. [1 ; vers 209]. Lat. *cogitare* « penser ». \*Ro. *cuidar* « croire, penser, imaginer » ; fr. « cuider ». Seul Honnorat mentionne *cuidar*.

**cueurs, s. m.** : cœur. [1 ; vers 2383]. \*Fr. « cueur, cœur ».

## D

**dama, ae**, s. f. : dame. [1 ; vers 254]. Lat. *domina* « maîtresse de maison, souveraine ». \*Ro. *dama* « dame » ; fr. « dame » ; prov. *damo* ; lg. *dama*.

**dammanium, ii**, s. n. : domaine. [1 ; vers 1264]. Hapax. Formes lexicales : lat. *dominium* « propriété » ; ro *domaine* ; prov. *doumène* ; lg. *domèni*.

**dangerium, ii**, s. n. : danger. [1 ; vers 2014]. \*Ro. *dangier* « difficulté, retard » ; fr. « danger » ; prov. *dangié* ; lg. *dangier*. *Dangerium* est une métathèse de *dangierum*.

**dansa, ae**, s. f. : danse. [2 ; vers 525, 1891]. \*Ro. *dansa* « danse, ronde » ; fr. « danse » ; prov. *danso* ; lg. *dansa*.

**danso, as, are**, v. : danser. [2 ; vers 329, 1891]. \*Ro. *dansar* « danser, sauter » ; fr. « danser » ; prov. *dansa* ; lg. *dançar, dansar*.



**daumagium** : dommage, détriment. [2 ; vers 44, 170]. Lat. *damnum* « détriment, dommage » ; ro. *damnatge* « dommage ».

\*Fr. « dommage » ; prov. et lg. *daumage*, *daumagi*.

**de, d', pl. des**, art. : de. [158 ; vers 1, 4, 47, 48, 111, 114, 136, 154, 165, 179, 183, 185, 188, 234, 273, 286, 313, 345, 360, 364, 383, 433, 459, 461 deux fois, 473, 474, 488, 491, 497, 506, 545, 546, 547, 557, 571, 591, 600, 631, 645, 683, 690, 694, 711, 742, 744, 777, 781, 793, 861, 897, 903, 913, 927, 943, 950, 958, 963, 980, 1011, 1074, 1079, 1101, 1167, 1181, 1190, 1191, 1207, 1209 deux fois, 1211, 1233, 1257 deux fois, 1267, 1276, 1287, 1296, 1297, 1299 deux fois, 1305, 1357, 1393, 1395, 1397, 1419, 1434, 1439, 1457, 1469, 1472, 1491, 1517, 1518, 1537, 1539 deux fois, 1540, 1544, 1549, 1552, 1584, 1601, 1608, 1619, 1622, 1625, 1626, 1631, 1666, 1699, 1710, 1725, 1732, 1748, 1761, 1777, 1793, 1805, 1824, 1825, 1835, 1853, 1855, 1856, 1857, 1860, 1867, 1873, 1902, 1946, 1999, 2001, 2026, 2047, 2062, 2065, 2083, 2151, 2176, 2191, 2203, 2204, 2208, 2263, 2269, 2286, 2310, 2323, 2383, 2392 et *explicit* six fois]. Cet art. \*fr. est le plus souvent suivi de l'abl., alors même que la construction lat. normale eût nécessité un génitif (*butinum de fransa* = *fransae butinum*) ou bien un acc. (*de grans copis dare* = *grans copos dare*).

**debardo, as, are**, v. : s'enfuir, se débarrer. [3 ; vers 344, 1326, 1899]. Hapax : corruption de *debandare*. Dans les dictionnaires des langues du Midi, les v. *debarda(r)* ont le sens de « ôter les dalles ». Arena aurait dû utiliser le Ro. *desbendar* ; prov. *se desbanda* ; lg. *se desbandar*.

**debatum, i**, s. m. : polémique. [1 ; vers 45]. \*Ro. *debat* « débat, querelle » ; fr. « débat » ; prov. et lg. *debat*.

**debbatum, i** : voir **debatum, i**.

**decreto, as, are**, v. : rédiger des décrets. [1 ; vers 1268]. Lat. *decretum* « décision ». \*Ro. s. m. *decret* « décret, décision » ;

v. fr. « decreter » ; prov. *decreta* ; lg. *decretar*.

**defecium, ii**, s. n. : lassitude. [1 ; vers 2110]. Lat. *deficere* « tomber en défaillance ». \*Ro. *defeci* « dégoût » ; prov. et lg. *defèci*.

**deffault**, s. m. : absent. [1 ; vers 1321]. \*Ro. *defaut* « défaut, omission » ; fr. « default » ; prov. et lg. *default*.

**defio, as, are**, v. : défier. [1 ; vers 219]. \*Ro. *desfiar* « défier » ; fr. « defier » ; prov. *defia*, *desfisa* ; lg. *desfisar*.

**deforo**, adv. : à l'extérieur. [2 ; vers 995, 1621]. Lat. *foras* « dehors ». \*Ro. *deforas* « dehors » ; prov. *deforo* ; lg. *defora*.

**defortuna, ae**, s. f. : adversité. [1 ; vers 1976]. \*Prov. *defourtuno* ; lg. *desfortuna*.

**del**, art. : de. [1 ; vers 1654]. \*Italien.

**demando, as, are**, v. : demander, convoquer. [14 ; vers 217, 314, 472, 939, 1111, 1129, 1197, 1255, 1281, 1287, 1323, 1943, 2340, 2386]. \*Ro. *demandar* « demander, réclamer » ; fr. « demander » ; prov. *demanda* ; lg. *demandar*.

**demarcho, as, are**, v. : se mettre en marche. [6 ; vers 109, 576, 581, 630, 789, 1993]. Le v. \*lg. *demarchar* est attesté seulement par Honnorat. Garcin et Mistral mentionnent *demarcho* « démarche, façon de marcher ».

**derrabo, as, are**, v. : arracher. [1 ; vers 765]. \*Ro. *deraubar* « dérober, ravir, voler » ; prov. *derraba* ; lg. *derrabar*.

**derroco, as, are**, v. : précipiter du haut d'un rocher. [1 ; vers 1001]. \*Ro. *derrocar* « renverser, démolir, abattre » ; prov. *derrouca* ; lg. *derrocar*.

**descasso, as, are**, v. : chasser de la maison. [2 ; vers 319, 2290]. \*Ro. *descazar* « déloger, chasser, expulser » ; prov. *descassa* ; lg. *descasar*. Composé *des* + *casa* : hors de la maison.

**desconsolattus, a, um**, part. pass. : inconsolé. [1 ; vers 335]. \*Ro. *desconsolar* « déconsoler, affliger, abandonner » ; prov. *descounsoula* ; lg. *desconsolar*.

**desiro, as, are**, v. : désirer. [2 ; vers 51, 2381]. Lat. *desiderare* « désirer ». \*Ro. *desirar* « désirer » ; fr. « désirer » ; prov. *desira* ; lg. *desirar*.

**desonoro, as, are**, v. : déshonorer. [1 ; vers 1972]. \*Ro. *desonorar* « déshonorer, outrager » ; fr. « déshonorer » ; prov. *desounoura* ; lg. *desonora*.

**despacho, as, are**, v. expédier. [1 ; vers 1942]. \*Fr. « despatcher » ; prov. *despacha* ; lg. *despachar*.

**desparo, as, are**, v. : tirer au canon. [1 ; vers 802]. \*Ro. *desparar* « démanteler, dépouiller, délaisser » ; prov. *despara* ; lg. *desparar*. Dans les langues romanes, le v. a le sens de « démanteler, dépouiller, délaisser » ; en provençal et languedocien il signifie principalement « ôter ce qui pare » mais aussi « tirer avec une arme à feu ».

**desparro, as, are**, v. : disparaître. [1 ; vers 1996]. \*Ro. *desparar* « disparaître » ; prov. *desparra* ; lg. *desparar*.

**(se) desparto, is, ere**, v. : (se) séparer. [1 ; vers 528]. Lat. *partiri* « partager ». \*Ro. *departir* « départir, séparer, diviser » ; fr. « partir » ; prov. *se desparti* ; lg. *se despartir*.

**despegolo, as, are**, v. : arracher. [1 ; vers 2176]. \*Ro. *pegar* « poisser » ; prov. *despega* ; lg. *despegar*. Seul Mistral signale *despegouli*. Composé *des* + *pega(r)*.

**despendo, is, ere**, v. : dépenser. [2 ; vers 215, 2341]. Lat. *dispendere* « distribuer, partager ». \*Ro. *despendre* « dépenser » ; fr. « dépenser » ; prov. et lg. *despendre*.

**desperansia, ae**, s. f. : désespérance. [1 ; vers 519]. \*Ro. *Desesperansa* « désespoir » ; prov. *desesperança* ; lg. *desesperança*. Arena utilise ici la forme contractée par syncope *desperantia*, signalée par Du Cange.

**desplego, as, are**, v. : déployer. [1 ; vers 2298]. \*Ro. *desplegar* « déployer, déplier » ; fr. « desplier » ; prov. *desplega* ; lg. *desplegar*.

**se desporto, as, are**, v. : s'emporter. [1 ; vers 75]. Lat. *deportare* « emporter ». \*Ro. *deportar* « amuser, divertir, déporter » ; prov. *despourta* ; lg. *desportar*.

**despriso, as, are**, v. : mépriser. [1 ; vers 107]. \*Ro. *desprezar* « déprécier, mépriser » ; fr. « despriser » ; prov. *despresa* ; lg. *despreciar*.

**desprouisitus, a, um**, adj. : dépourvu. [1 ; vers 1748]. \*Ro. v. *desprovezir* « dépourvoir » ; adj. fr. « dépourvu », prov. *desprouvesi*, lg. *desprovesi*.

**destralis, is**, s. m. : hache, cognée. [1 ; vers 487]. Lat. *dextralis* « hachette ». \*Ro. *destral* « hache, cognée » ; prov. et lg. *destral*.

**destrocio, as, are** : voir **destrosso, as, are**.

**destrosso, as, are**, v. : détrousser. [4 ; vers 616, 994, 1005, 1019]. \*Ro. *destrossar* « décharger, déballer » ; fr. « destrousser » ; prov. *destroussa* ; lg. *destroçar, destrossar*.

**deualiso, as, are**, v. : dévaliser. [1 ; vers 616]. \*Prov. *devalisa* ; lg. *desvalisar*.

**deuerium, ii**, s. n. : devoir. [2 ; vers 604, 1665]. Lat. *debere* « devoir ». \*Ro. *dever* « devoir, obligation » ; fr. « debvoir » ; prov. et lg. *dever*.

**deuiso, as, are**, v. : converser, s'entretenir. [2 ; vers 49, 429]. \*Ro. *devisar* « raconter, proposer, expliquer, discuter » ; fr. « deviser » ; prov. *devisa* ; lg. *devisar*.

**deuizo, as, are** : voir **deuiso, as, are**.

**diable, pl. diables**, s. m. : diable. [5 ; vers 1729, 1899, 2005, 2176, 2312]. \*Fr.

**diablesco**, s. m. : diable. [1 ; vers 999]. \*Espagnol.

**diablus, i**, s. m. : diable. [4 ; vers 158, 784, 844, 1713]. Lat. *diabolus* « diable ». \*Ro. *diable* « diable » ; fr. « diable » ; prov. et lg. *diable*.

**digestum, i**, s. n. : Digeste. [1 ; vers 2221]. Lat. *digestum* « Di-

geste ». \*Ro. *digest* « digéré » ; fr. « Digeste » ; prov. et lg. *digeste*.

**digestum, i** : voir **digestum, i**.

**diminuo, is, ere, v.** : diminuer. [1 ; vers 2002]. Lat. *deminuere* « diminuer », souvent corrompu en *diminuere*. \*Ro. *diminuar, diminuir* « diminuer » ; fr. « diminuer » ; prov. *diminua* ; lg. *diminuar, diminuir*.

**dindon, onom.** : ding ! dong ! [1 ; vers 1153]. Onom. formulée de diverses manières pour imiter le tintement des cloches : Pellas, *dinda uno campano*, « tinter une cloche » et *faire dindina* « faire résoner, faire sonner » ; Honnorat, *din-din* pour le son des petites cloches et *din-dan* pour les grosses ; Mistral, *din, don* ; Alibert, *dringa-dranga*.

**dino, as, are, v.** : dîner. [1 ; vers 154]. Gr. δεῖπνον « déjeuner, dîner ». \*Ro. *dinar* « dîner, rassasier » ; fr. « disner » ; prov. *dina, disna* ; lg. *dinar, disnar*. Au temps d'Arena, le dîner est le repas principal pris au milieu de la journée.

**discognosco, is, ere, v.** : déraisonner. [1 ; vers 693]. Hapax. Mot composé lat. : préf. *dis* + v. *cognoscere* « connaître ».

**discubro, is, ere, v.** : guetter. [1 ; vers 614]. \*Ro. *descubrir* « découvrir » ; fr. « descourir » ; prov. *descurbi, descuberta* ; lg. *descubrir*.

**disgratia, ae, s. f.** : disgrâce. [1 ; vers 1971]. \*Ro. *gratia* « grâce » ; prov. *disgraci* ; lg. *disgracia*.

**displicimentum, i, s. n.** : déplaisir. [1 ; vers 1369]. Hapax. Construction sur le v. lat. *displicere* « déplaire ».

**diurgognatus, a, um, adj.** : éhonté. [1 ; vers 163]. V. \*Ro. *desvergonhar* « dévergondé, être effronté, être déhonté » ; prov. *desvergougna, lg. desvergonhar*.

**dolentus, a, um, adj.** : endolori, triste, affligé, récriminateur. [6 ; vers 156, 488, 658, 1164, 1898, 2254]. Lat. *dolens* « affligé ». \*Ro. *dolent* « affligé » ; fr. « dolent » ; prov. *doulent* ; lg. *dolent*.

**domicella, ae, s. f.** : demoiselle. [1 ; vers 1397]. \*Ro. *damisela* « demoiselle » ; fr. « damoiselle » ; prov. *dameiselo, damisello* ; lg. *damisella, domaisela*. La forme *domicella* est attestée par Du Cange.

**draysso, as, are** : voir **dreysso, as, are**.

**dreysso, as, are, v.** : dresser. [3 ; vers 252, 959, 2029]. \*Ro. *dreissar* « dresser, élever, diriger, redresser, lever » ; fr. « dresser » ; prov. *dreissa* ; lg. *dreïçar, dreissar*.

**driatum, i, s. n.** : le droit. [2 ; vers 234, 1227]. \*Ro. *dreit, dreich* « droit, direct, juste, ferme, vrai » ; fr. « droict » ; prov. *dre, drech* ; lg. *drech, dreit, dric, drit*.

**driatus, a, um, adj.** : dressé. [1 ; vers 991]. \*Ro. *dreit, dreich* « droit, direct, juste, ferme, vrai » ; fr. « droict » ; prov. *dre, drech* ; lg. *drech, dreit, dric, drit*.

**drilha, v.** : courir. [2 ; vers 2300]. \*Fr. « driller » ; prov. *drilha* ; lg. *drilhar*. *Drilho* est l'impératif présent provençal.

**dringo, formule** pour trinquer. [1 ; vers 797]. Hapax. Corruption du prov. et lg. *trinco*.

**dritum, i** : voir **driatum, i**.

**droyctum, s. n.** : le droit. [1 ; vers 19]. \*Fr. « le droict ».

**ducatus, i, s. m.** : ducat. [1 ; vers 562]. \*Ro. *ducat* « ducat (monnaie) » ; fr. « ducat » ; prov. et lg. *ducat*.

**duchesa, ae** : voir **duchessa, ae**.

**duchessa, ae, s. f.** : duchesse. [3 ; vers 286, 336, 742]. \*Ro. *duquessa* « duchesse » ; fr. « duchesse » ; prov. *duchesso* ; lg. *duchessa*.

**duqus, i, s. m.** : duc. [1 ; vers 655]. Hapax. Corruption du ro. *duc* « duc, guide » ; fr. « duc » ; prov. et lg. *duc*.

**duto, as, are, v.** : douter. [3 ; vers 868, 1928, 2212]. Lat. *dubitare* « douter ». \*Ro. *duptar* « douter ; redouter » ; fr. « doubter » ; prov. *douta* ; lg. *doutar, dobtar*.

## E

**effarso, as, are**, v. : ruiner. [1 ; vers 2143]. \*Ro. *esfassar* « effacer » ; fr. « effacer » ; prov. *eiffaça* ; lg. *esfaçar*.

**(s')effreho, as, are**, v. : s'effrayer. [1 ; vers 1445]. Lat. *efferrare* « rendre farouche ». \*Ro. *esfreyar* « effrayer » ; fr. « effrayer » ; prov. *efraia* ; lg. *esfrayar*.

**effreolatus, a, um**, adj. : effaré. [2 ; vers 2078, 2304]. Hapax, probablement par épenthèse d'*efferratus*. Formes lexicales : lat. *efferrare* « rendre farouche » ; ro. *esfreyar* « effrayer » ; fr. « effrayer » ; prov. *efraia* ; lg. *esfrayar*.

**(s')eforso, as, are**, v. : s'efforcer. [1 ; vers 221]. \*Ro. *s'esforsar* « s'efforcer, faire effort » ; fr. « s'efforcer » ; prov. *s'efourça* ; lg. *s'esforçar*.

**embayssator, oris**, s. m. : ambassadeur. [2 ; vers 169, 2322]. \*Ro. *ambassador*, *embaichador* « ambassadeur, envoyé » ; fr. « ambassadeur » ; prov. *embassadour* ; lg. *embaissador*.

**embrasso, as, are**, v. : prendre dans ses bras, investir. [1 ; vers 661]. \*Ro. *embrassar* « embrasser » ; fr. « embrasser » ; prov. *embrassa* ; lg. *embraçar*.

**embriago, as, are**, v. : s'enivrer. [1 ; vers 1866]. Lat. *ebriacus* « ivre » ; ro. *enebriar* « enivrer ». \*Prov. *embriaga* ; lg. *embriagar*.

**empachamentum, i**, s. n. : obstacle. [1 ; vers 212]. \*Ro. *empachamen* « empêchement » ; fr. « empeschement » ; prov. *empachamen* ; lg. *empachament*.

**empacholo, as, are**, v. [1 ; vers 1324]. Hapax. Développement par épenthèse du v. *empacha*. Formes lexicales : ro. *empachar* « empêcher » ; fr. « empescher » ; prov. *empacha* ; lg. *empachar*.

**emperayrus, i**, s. m. : empereur. [2 ; vers 735 et *explicit*]. \*Ro.

*empereire* « empereur » ; fr. « empereur » ; prov. et lg. *empereire*.

**imperium, ii**, s. n. : empire. [1 ; vers 1630]. Lat. *imperium* « pouvoir suprême ». \*Ro. *emperi* « empire » ; fr. « empire » ; prov. et lg. *empèri*.

**en**, prép. : en. [1 ; vers 450]. \*Fr.

**entreprise, ae**, s. f. : entreprise. [2 ; *incipit* et vers 33]. \*Ro. *entre* « entre » + *presa* « prise » ; fr. « entreprinse » ; prov. *entrepriso* ; lg. *entreprise*.

**entrepriza, ae** : voir **entreprise, ae**.

**eraudus, i**, s. m. : héraut. [1 ; vers 1116]. \*Fr. « herault » ; prov. *eraud* ; lg. *herault*. Du Cange donne la forme *heraldus*.

**esbahitus, a, um**, adj. : sidéré. [1 ; vers 523]. \*Ro. v. *esbair* « ébahir » ; fr. adj. « esbahi » ; prov. et lg. adj. ou part. pass. *esbahi*.

**escalar, v.** : escalader. [1 ; vers 2136]. Lat. *scala* « échelle ». \*Ro. *escalar* « escalader, échelonner » ; fr. « escalader » ; prov. *escala* ; lg. *escalar*.

**escampo, as, are**, v. : laisser aller. [1 ; vers 873]. Lat. *ex capere* « prendre le large ». \*Ro. *escampar* « verser, répandre » ; fr. « eschapper » ; prov. *escampa* ; lg. *escampar*.

**escandaliso, as, are**, v. : alarmer. [1 ; vers 2257]. Gr. *Σκανδαλίζειν* et lat. *scandalizare* « causer du scandale, scandaliser ». \*Ro. *escandalizar* « scandaliser » ; fr. « scandaliser » ; prov. *escandalisa* ; lg. *escandalizar*.

**escapo, as, are**, ou **scapo, as, are**, v. : échapper, réchapper. [2 ; vers 496, 2262]. Lat. *ex capere* « prendre le large ». \*Ro. *escapar* « échapper, s'échapper » ; fr. « eschapper » ; prov. *escapa* ; lg. *escapar*.

**escaramussa, ae**, s. f. : escarmouche. [2 ; vers 589, 1651]. \*Ro. *escarmussa* « escarmouche » ; fr. « escarmouche » ; prov. *escaramusso* ; lg. *escaramossa*.

**escaramusso, as, are**, v. : faire une escarmouche. [2 ; vers 272, 2052]. \*Ro. s. f. *escarmussa* « escarmouche » ; v. fr. « escarmoucher » ; prov. *escaramoucha* ; lg. *escaramossar*.

**escarramussa, ae** : voir **escaramussa, ae**.

**escartayro, as, are**, v. : écarteler. [1 ; vers 1252]. \*Ro. *esquartelar* « écarteler, briser en quatre » ; fr. « esquarteler » ; prov. *escartaira* ; lg. *escartairar*.

**escarto, as, are**, v. : s'écarter, prendre le large. [3 ; vers 530, 996, 2076]. \*Fr. « escarter » ; prov. *escarta* ; lg. *escartar*.

**eschalfo, as, are**, v. : échauffer. [1 ; vers 749]. \*Ro. *escalfar* « échauffer, chauffer » ; fr. « eschauffer » ; prov. *escalfa* ; lg. *escalfar*.

**esclauus, i**, s. m. : esclave. [1 ; vers 2160]. \*Ro. *esclau* « esclave ; brigand, pirate » ; fr. « esclau » ; prov. et lg. *esclau*.

**escondo, is, ere**, v. : rentrer la tête. [1 ; vers 1511]. \*Ro. *escondre* « cacher, renfermer » ; prov. et lg. *escondre*.

**escopeto, as, are**, v. : tirer à l'escopette, canarder. [3 ; vers 262, 604, 1618]. Lat. *scloppus* « pof ! pan ! » (onom.). \*Ro. *escopir* « cracher » ; s. f. fr. « escopette » ; prov. *escopeto* ; lg. *escopeta*. Arena crée le v. à partir du s.

**escrimo, as, are**, v. : s'époumonner. [1 ; vers 75]. \*Ro. *escrimir* « escrimer, exercer, garantir, échapper, soustraire » ; fr. « s'escrimer » ; prov. *s'escrima* ; lg. *s'escrimar*.

**esmenda, ae**, s. f. : amende. [2 ; vers 1248, 1922]. Lat. *emendare* « amender ». \*Ro. *esmenda* « amende pécuniaire » ; fr. « amende » ; prov. *esmendo* ; lg. *esmenda*.

**esmerilho, onis**, s. m. : émerillon. [1 ; vers 1617]. \*Ro. *esmerillo* « émerillon, petit rapace » ; fr. « esmerillon » ; prov. *esmerilhou* ; lg. *esmerilh*. Le terme désigne, au sens premier, une variété de petit rapace.

**esmeruelho, as, are**, v. : interloquer. [1 ; vers 688]. \*Fr. « émerveiller ».

**esagnolus, a, um** ou **spagnolus, a, um**, s. et adj. : espagnol. [10 ; vers 31, 184, 484, 884, 956, 960, 975, 1178, 2054, 2068]. Lat. *hispani* « habitants de l'Hispanie ». \*Ro. *espanhol* ; fr. « espagnol » ; prov. *espagnou* ; lg. *espagnol*.

**espanolus, a, um** : voir **esagnolus, a, um**.

**espargno, as, are**, v. : épargner. [6 ; vers 590, 1062, 1184, 1460, 1538, 2071]. Lat. *parcere* « épargner, ménager ». \*Ro. *espargnar* « épargner, favoriser » ; fr. « espargner » ; prov. *espargna* ; lg. *espargnar, esparnhar*.

**esparno, as, are** : voir **espargno, as, are**.

**espasa, ae**, s. f. : épée ; autorité. [5 ; vers 967, 1038, 1138, 1277, 1509]. Gr. *σπάθη* « épée large et plate » ; lat. *spatha* « épée longue ». \*Ro. *espaza* « épée » ; fr. « espee » ; prov. *espaso* ; lg. *espasa*.

**espauanto, as, are**, v. : épouvanter. [1 ; vers 625]. Lat. *expavere* « craindre, redouter ». \*Ro. *espavantar* « effrayer, épouvanter, alarmer, effaroucher » ; fr. « espouanter » ; prov. *espavanta* ; lg. *espaventar*.

**espauorditus, a, um**, part. pass. : épouvanté. [1 ; vers 1045]. Lat. *expavere* « craindre, redouter ». \*Ro. *espavordi* « effrayé, épouvanté » ; prov. *espavourdi* ; lg. *espavordi*.

**espaza, ae** : voir **espasa, ae**.

**especiae, arum**, s. f. pl. : espèces monétaires. [1 ; vers 1220]. \*Ro. *especia* « espèce (division du genre) » ; fr. « espece » ; prov. *especio* ; lg. *especia*. Dans toutes ces langues, le s. désigne une « sorte », parfois les épices et plus rarement l'argent.

**espelunca, ae**, s. f. : grotte. [1 ; vers 819]. Lat. *spelunca* « caverne, grotte ». \*Ro. *espelunca* « caverne » ; prov. *espelunco* ; lg. *espelunca*.

**esperono, as, are**, v. : éperonner, mettre ses éperons. [2 ; vers 1466, 1828]. \*Ro. *esperonar* « éperonner (piquer le cheval) » ;



fr. « esperonner » ; prov. *esperouna* ; lg. *esperonar*.  
**espia, ae**, s. f. : espie, espion. [3 ; vers 1793, 1989, 2023]. \*Ro. *espia* « espion » ; fr. « espie » ; prov. et lg. *espia*.  
**espius, ii**, s. m. : espie, espion. [1 ; vers 2036]. Hapax. Le lat. tardif ne connaît que *espia, ae* (f.), donnant « espie » (f.) en fr. de la Renaissance. Mais Estienne mentionne également « espion », qu'Arena aura latinisé ici *espius*.  
**espitalum, i** : voir **espitalum, i**.  
**espitalum, i**, s. n. : hospice. [2 ; vers 131, 2279]. \*Ro. *espital* « hôpital » ; fr. « espital » ; prov. et lg. *espital*.  
**esquarto, as, are** : voir **escarto, as, are**.  
**esquina, ae**, s. f. : dos. [1 ; vers 805]. \*Ro. *esquina* « échine, dos » ; fr. « eschine » ; prov. *esquino* ; lg. *esquina*.  
**esquino, as, are**, v. : éreinter, briser l'échine. [1 ; vers 349]. \*Ro. s. f. *esquina* « échine, dos » ; v. fr. « eschiner » ; prov. *esquina* ; lg. *esquinar*.  
**establum, i**, s. n. : étable. [1 ; vers 915]. Lat. *stabulum* « étable ». \*Ro. *estable* « étable, écurie » ; fr. « estable » ; prov. et lg. *estable*.  
**estandardus, i**, s. m. : étendard. [2 ; vers 140, 1817]. Lat. *extendere* « étendre ». \*Ro. *estandard* « étendard » ; fr. « estendart » ; prov. *estandard* ; lg. *estandard, estendard*.  
**estandardt**, s. f. : étendard. [1 ; vers 1907]. \*Fr. « estendart ».  
**esto, as, are**, v. : être. [5 ; vers 461, 523, 543, 993 et *explicit*]. \*Fr. « estre ».  
**estocata, ae**, s. f. : estocade. [1 ; vers 1040]. Gr. *στίζειν* « piquer ». \*Ro. *estoc* « épée » ; fr. « estoc » ; prov. *estoucado* ; lg. *estocada*.  
**estono, as, are**, v. : effrayer. [2 ; vers 803, 2259]. Gr. *θαυμάζειν* « s'étonner » ; lat. *ex tonare* « frapper avec le tonnerre ». \*Ro. *estonar* « étonner, frapper, ébranler » ; fr. « estonner » ; prov. *estouna* ; lg. *estonar*.

**estranglo, as, are**, v. : étrangler. [1 ; vers 1752]. Gr. *στραγγαλίζειν* ou *στραγγαλοῦν* « étrangler » ; lat. *strangulare* « étrangler ». \*Ro. *estranglar* « étrangler » ; fr. « estrangler » ; prov. *estrangla* ; lg. *estranglar*.  
**estrasso, as, are**, v. : déchirer. [1 ; vers 1928]. \*Ro. *estrassar* « déchirer, détacher » ; prov. *estrassa* ; lg. *estraçar, estrassar*.  
**estre**, v. : être. [2 ; vers 551, 2039]. V. \*prov. et lg. *estre* « être ». Arena utilise ici l'indicatif présent 3<sup>e</sup> personne du sing. *es* et l'indicatif futur 3<sup>e</sup> personne du pl. *seran*.  
**ethicus, a, um**, adj. : fiévreux. [2 ; vers 1681, 1684]. Gr. *ἐκτικός* et lat. *hectica* « continu, hectique ». \*Ro. *ethiq* « étique (maigre), hectique » ; fr. « etique » ; prov. *etic* ; lg. *ethic*. Le fr. « hectique » est devenu par la suite « étique ».  
**excumenio, as, are**, v. : excommunier. [1 ; vers 65]. Lat. *excommunicare* « excommunier ». \*Ro. *escomeniar* « excommunier, réprouver » ; fr. « excommunier » ; prov. *Escoumenia* ; lg. *escumenjar*.  
**expargno, as, are** : voir **espargno, as, are**.  
**expauorditus, a, um** : voir **espauorditus, a, um**.  
**expelhandratus, a, um**, adj. : en haillons. [1 ; vers 142]. \*Prov. et lg. *espelhandrat*.  
**experono, as, are** : voir **esperono, as, are**.  
**extrauago, as, are**, v. : faire une digression. [1 ; vers 733]. Lat. *extra vagare* « errer ». \*Ro. *estravagar* « extravaguer, être sans voie tracée » ; fr. « extrauaguer » ; prov. *estravaga* ; lg. *estravagar*.

## F

**fabrus, i**, s. m. : forgeron. [1 ; vers 1659]. Lat. *faber* « artisan ». \*Ro. *fabre* « forgeron, ouvrier » ; prov. et lg. *fabre*.



**facheria, ae**, s. f. : contrariété, discorde. [3 ; vers 8, 330, 1226].

\*Fr. « fascherie » ; prov. *facharie* ; lg. *facharia*.

**facho, as, are**, v. : fâcher, désoler. [4 ; vers 30, 201, 1682, 2100].

\*Fr. « fascher » ; prov. *facha* ; lg. *fachar*.

**fachosus, a, um**, adj. : fâcheux. [1 ; vers 1008]. \*Fr. « fascheux » ; prov. et lg. *fachous*.

**fagotus, i**, s. m. : fagot. [1 ; vers 1523]. Gr. *φάκελος* et lat. *fascis* « fagot ». \*Ro. *fagot* « fagot » ; fr. « fagot » ; prov. et lg. *fagot*.

**faire**, v. : faire. [2 ; vers 693 et 1151]. \*Fr. Arena donne l'indicatif présent « fet » et le pass. simple « fit ».

**faire**, v. : faire. [1 ; vers 404]. \*Prov. En provençal moderne, la troisième personne du singulier de l'indicatif présent est *fai*.

**falhio, is, ire**, v. : faillir ; manquer. [2 ; vers 1040, 2008]. Lat. *fallere*. \*Ro *falhir* « faillir » ; fr. « faillir » ; prov. *fali* ; lg. *falhir*.

**falotus, a, um**, adj. : joyeux. [1 ; vers 548]. Gr. *φαλός* « brillant, étincelant ». \*Fr. « falot ». L'ancien fr. « falot » signifie principalement « brillant » ; ce mot a pris le sens contraire dans la langue contemporaine. Quant aux dictionnaires dialectaux, ils ne sont pas unanimes : Garcin, *farot* « qui joue l'homme important » ; Boucoiran, *falot* « plaisant, grotesque, imbécile » ; Azaïs, *falourd* « falot, étourdi, à moitié fou, qui a peu de jugement, sot » ; Alibert, *falord* « falot, étourdi, un peu fou, sot » ; seul Mistral mentionne *falot* « falot, plaisant, gaillard ».

**faminia, ae** ; s. f. : famine. [1 ; vers 1371]. Lat. *fames* « faim ». \*Ro. *famina* « famine » ; fr. « famine » ; prov. *famino* ; lg. *famina*.

**fantastica**, v. : ensorceler. [1 ; vers 1889]. Hapax. *Fantastico* est la troisième personne du singulier de l'indicatif présent d'un verbe prov.-lg. *fantastica(r)* qu'Arena crée à partir de

l'adjectif *fantastic*.

**fatiga, ae**, s. f. : travail, peine. [5 ; vers 3, 83, 415, 1468, 1528].

Lat. *fatigare* « épuiser, harasser, fatiguer ». \*Ro. *fatiga* « fatigue » ; fr. « fatigue » ; prov. *fatigo* ; lg. *fatiga*.

**fauconelus, i**, s. m. : fauconneau. [1 ; vers 1616]. Lat. *falco* « faucon ». \*Ro. *falco* « faucon » ; fr. « faucon » ; prov. et lg. *faucounèu*.

**fauta, ae**, s. f. : faute. [3 ; vers 121, 2383 et *explicit*]. \*Ro. *fauta* « faute » ; fr. « faute » ; prov. *fauto* ; lg. *fauta*.

**fesso, as, are**, v. : frapper. [2 ; vers 155, 1581]. \*Fr. « fesser » ; prov. *fessa* ; lg. *fessar*.

**festegio, as, are**, v. : faire fête. [2 ; vers 292, 1608]. \*Ro. *Festegar* « fêter, festoyer, faire fête » ; prov. *festeja* ; lg. *festejar*.

**fiable**, adj. : fiable. [1 ; vers 2018]. \*Fr. « fiable » ; prov. et lg. *fiable*.

**fidellus, i**, s. m. : fidèle. [1 ; vers 732]. Lat. *fidelis* « fidèle » ; ro. *fizel*, *fiel*. \*Fr. « fidele » ; prov. et lg. *fidèl*.

**fierus, a, um**, adj. : orgueilleux. [1 ; vers 107]. \*Fr. « fier » ; prov. et lg. *fièr*.

**fifrum, i**, s. n. : fifre. [3 ; vers 424, 568, 1607]. \*Fr. « fifre » ; prov. et lg. *fifre*.

**filhus, i**, s. m. : fils. [1 ; vers 685]. Lat. *filius* « fils ». \*Ro. *filh* « fils » ; fr. « filz » ; prov. et lg. *filh*.

**finus, a, um**, adj. : rusé. [2 ; vers 401, 1121]. \*Ro. *fin* « fin, pur, fidèle, sûr » ; fr. « fin » ; prov. et lg. *fin*.

**flacto, as, are** : voir **flatto, as, are**.

**flategio, as, are**, v. : flatter. [1 ; vers 2268]. \*Ro. *aflata* « flatter » ; fr. « flater » ; prov. *flateja* ; lg. *flatejar*.

**flatteria, ae**, s. f. : flatterie. [1 ; vers 1128]. \*Ro. *flataria* « flatterie » ; fr. « flaterie » ; prov. *flatarié* ; lg. *flataria*.

**flatierus, a, um**, adj. : flateur. [1 ; vers 1348]. \*Ro. *flataire* « flateur » ; fr. « flateur » ; prov. *flatié* ; lg. *flatierà*.

**flatto, as, are**, v. : flatter. [2 ; vers 1124, 2233]. \*Ro. *aflatar* « flatter » ; fr. « flater » ; prov. *flata* ; lg. *flatar*.

**flouta, ae**, s. f. : flûtet. [1 ; vers 1906]. \*Ro. *flauta* « flûte » ; fr. « fleute » ; prov. *flauto* ; lg. *flauta*. Les dictionnaires mentionnent les radicaux *flaut-*, *fluit-*, *fleit-*, *flut-* ; et *flouta* pour le verbe « flotter, surnager ». Arena forme donc ce substantif pour désigner très spécifiquement la flûte à trois trous.

**focus, i**, s. m. : feu. [4 ; vers 1144, 1159, 1392, 1902]. Lat. *focus* « foyer ». \*Ro. *foc* « feu » ; fr. « feu » ; prov. et lg. *foc*.

**foeto, as, are**, v. : fouetter. [3 ; vers 151, 266, 1647]. \*Ro. *fouetar*, *fuetar* « fouetter » ; fr. « fouetter » ; prov. *foueta* ; lg. *foetar*.

**fogo, as, are**, v. : étinceler, fulminer. [4 ; vers 970, 1278, 1654, 1846]. Gr. *φώγειν* ou *φῶζειν* « faire rôtir, faire griller ». \*Ro. *afogar* « enflammer » ; prov. *fouga* ; lg. *fougar*.

**foletus, i** : voir **folletus, i**.

**folletus, i**, s. m. : esprit follet. [2 ; vers 714, 1126]. \*Ro. *follet* « esprit follet, lutin » ; fr. « fol » ; prov. *foulet* ; lg. *folet*.

**follesia, ae**, s. f. : paroles folles. [1 ; vers 164]. Gr. *φαῦλος* « défectueux » ; lat. *follis* « fou ». \*Ro. *follensa* « folie » ; fr. « folies » ; prov. *foulie* ; lg. *folia*.

**follius, a, um**, adj. : insensé. [1 ; vers 195]. Gr. *φαῦλος* « défectueux » ; lat. *follis* « fou », le fou étant comparé à une chose gonflée de vent. \*Ro. *folh* « fou, insensé, étourdi » ; fr. « fol » ; prov. *folh* ; lg. *fol*.

**forço**, s. f. : force. [1 ; vers 551]. \*Prov. *forço* ; lg. *força*.

**forestus, i**, s. m. : forêt. [2 ; vers 815 et *explicit*]. \*Ro. *forest* « forêt » ; fr. « forest » ; prov. *fourest* ; lg. *forest*.

**forfontus, i**, s. m. : charlatan. [1 ; vers 111]. Hapax. Formes lexicales : prov. *fourfant* ; lg. *farfant*, *farfantaire*. L'édition italienne propose *forfantus*, mais, pour Du Cange, ce terme signifie *crimen, delictum*...

**fornio, is, ire**, v. : garnir, fournir, approvisionner. [4 ; vers

1637, 2323, 2334, 2345]. \*Ro. *fournir* « fournir, garnir » ; fr. « fournir » ; prov. *fourni* ; lg. *fornir*.

**forouio, as, are**, v. : idée de contourner, passer en dehors. [1 ; vers 1440]. \*Ro. *forviar*, *foraviar* « égarer, aller hors du chemin, fourvoyer » ; prov. *fouravia* ; lg. *foraviar*.

**forragium, ii**, s. n. : fourrage, ravitaillement. [3 ; vers 511, 649, 997]. Lat. *farrago* « mélange de grains pour les bestiaux ». \*Ro. *fouratge* « fourrage (au sens de pillage) » ; fr. « fourrage » ; prov. *ferrage* ; lg. *ferratge*.

**forsa, ae**, s. f. : force. [10 ; vers 304, 397, 668, 887, 1179, 1570, 1644, 1696, 1960, 2199]. Lat. *fortia* « force » ; ro *fortia*, *forcia* « force ». \*Fr. « force » ; prov. *forso* ; lg. *forsa*.

**forsatus, i**, s. m. : forçat. [2 ; vers 265, 1623]. \*Fr. « forçat » ; prov. et lg. *forçat*.

**forso**, s. f. : voir **forço**.

**forso, as, are**, v. : forcer ; épuiser. [4 ; vers 564, 785, 1376, 1987]. \*Ro. *forsar* « forcer, contraindre, renforcer » ; fr. « forcer » ; prov. *fourça* ; lg. *forçar*, *forsar*.

**fort**, adv. : très, fort, beaucoup. [24 ; vers 16, 296, 356, 494, 778, 803, 977, 1087, 1107, 1114, 1182, 1286, 1367, 1408, 1459, 1546, 1598, 1627, 1678, 1827, 1905, 2059 deux fois et *explicit*]. \*Fr. « fort » ; prov. et lg. *fort*.

**fortalessa, ae**, s. f. : forteresse. [3 ; vers 1600, 1646, 2133]. \*Ro. *fortalessa* « forteresse » ; fr. « forteresse » ; prov. *fourtalesso* ; lg. *fortalesa*.

**fortalicium, ii**, s. n. : forteresse. [1 ; vers 2126]. Le s. \*b. lat. *fortalicium* apparaît à la fin du XII<sup>e</sup> siècle pour caractériser un type de position forte. D'une manière générale, en matière de fortifications, on peut établir l'échelle suivante : 1<sup>o</sup> *domus fortis*, « maison forte », demeure particulière très peu ouverte sur l'extérieur et munie d'organes défensifs ; 2<sup>o</sup> *fortalicium*, lieu fortifié qui garde un point stratégique, soit simple

donjon, soit donjon entouré d'une petite enceinte ; 3° *castellum*, petit château fort consistant généralement en un donjon entouré d'une enceinte fortifiée renfermant une garnison armée, voire d'une bourgade défendue par une seconde enceinte ; 4° *castrum*, château seigneurial, plus important que le *castellum* et auquel peut être associée une ville fortifiée. Le terme *fortalicium* désigne aussi, parfois, l'espace fermé par un rempart autour du château, dans lequel on trouve des maisons, l'église et son presbytère. Le mot a été popularisé par un ouvrage de piété qui connut un grand succès dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, composé par Alphonse de Spina, le *Fortalitium fidei contra fidei christianae hostes* (1/Strasbourg, Johannes Mentelin, 1470, in-2 ; puis plusieurs éditions jusqu'en 1525).

**fortallessa, ae** : voir **fortallessa, ae**.

**forte**, adv. : fort, fortement, très, beaucoup. [28 ; vers 17, 106, 180, 193, 260, 266, 332, 490, 533, 599, 658, 787, 947, 974, 1021, 1162, 1376, 1429, 1521, 1527, 1607, 1628, 1641, 1679, 1849, 1917, 2074, 2087]. \*Fr. « fort » ; prov. et lg. *fort*.

**fortum**, adv. : fort, fortement. [1 ; vers 1657]. \*Fr. « fort » ; prov. et lg. *fort*.

**fortum, i**, s. n. : fort. [1 ; vers 446]. \*Ro. *fort* « forteresse » ; fr. « fort » ; prov. et lg. *fort*.

**fouragium, ii**, s. n. : affaires, provisions. [2 ; vers 1365, 1425]. \*Fr. « fourrage ».

**foygo, as, are**, v. : fouir, fouiller, fureter. [5 ; vers 450, 490, 762, 936, 1331]. Lat. *fodere* « creuser, fouir ». \*Ro. *foire* « fouir, fouiller, bêcher » ; fr. « fouir » ; prov. *fouiga* ; lg. *foire, fouire*.

**foyra, ae**, s. f. : chiasse. [2 ; vers 640, 642]. Gr. *φορτός* « ordures, saletés » ; lat. *foria* « colique, diarrhée ». \*Fr. « foire » ; prov. *fouiro* ; lg. *foira*.

**foyriosus, a, um** : voir **foyrosus, a, um**.

**foyrosus, a, um**, adj. : craintif. [2 ; vers 377, 2114]. Lat. *foriolus* « qui a la diarrhée ». \*Fr. « foireux » ; prov. *fouirous* ; lg. *foiros*.

**fracasso, as, are**, v. : démolir. [2 ; vers 373, 2055]. \*Prov. *fracassa* ; lg. *fracassar*. Le mot apparaît en fr. dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle.

**Francesus, i**, s. m. : Français. [8 ; vers 281, 349, 599, 710, 1349, 1863, 2154, 2333]. \*Ro. *Francés* « Français » ; fr. « françois » ; prov. et lg. *francés*.

**frapo, as, are**, v. : frapper, cogner. [1 ; vers 2282]. \*Ro. *frapar* « frapper » ; fr. « frapper » ; prov. *frapa* ; lg. *frapar*.

**frepo, as, are**, v. : frapper, cogner. [8 ; vers 38, 270, 590, 974, 1021, 1986, 2064, 2296]. Hapax. Formes lexicales : ro. *frapar* « frapper » ; fr. « frapper » ; prov. *frapa* ; lg. *frapar*.

**frere**, s. m. : frère. [1 ; vers 165]. \*Fr.

**fretaria, ae**, s. f. : ébullition. [1 ; vers 775]. Hapax. Formes lexicales : gr. *φρύγειν* « faire griller, faire rôtir » ; lat. *frigere* « faire griller » ; fr. « friture » ; prov. *frituro*.

**friandus, a, um**, adj. : fringant, alerte, délicieux. [4 ; vers 124, 724, 1122, 1469]. \*Fr. « friand » ; prov. et lg. *friand*. Seuls Garcin et Mistral mentionnent l'adjectif *friand* « friand, gourmand ».

**frians, tis**, adj. : fringant. [2 ; vers 509, 1537]. Seul Mistral mentionne cet adj. \*prov. en ce sens.

**fringans, antis**, adj. : fringant. [1 ; vers 1451]. Gr. *σφριγᾶν* « éprouver des désirs ardents ». \*Fr. v. « fringuer » ; prov. et lg. adj. *fringant*.

**fringo, as, are**, v. : assaillir. [1 ; vers 1651]. \*Fr. « fringuer » ; prov. *fringa* ; lg. *fringar*.

**frigiter**, adv. : dans la froidure. [1 ; vers 1999]. Hapax.

**friscus, a, um**, adj. : frais. [3 ; vers 29, 1989, 2387]. Lat. *frigidus* « froid, frais ». \*Ro. *fresc* « frais, dispos ; neuf, nouveau,

récent » ; fr. « frez » ; prov. et lg. *fresc*. Arena préfère la forme *friscus* attestée par Du Cange.

**fromagius, i**, s. m. : fromage. [1 ; vers 370]. Lat. *forma* « moule ». \*Ro. *formatge, fromage* « fromage » ; fr. « fromage, fourmage » ; prov. *froumage* ; lg. *fromage, formatge*.

**fronda, ae**, s. f. : fronde. [1 ; vers 965]. Gr. σφενδόνη « fronde » ; lat. *funda* « fronde ». \*Ro. *fronda* « fronde » ; fr. « fronde » ; prov. *frondo, froundo* ; lg. *fronda*.

**froto, as, are**, v. : frotter, étriller, rosser. [8 ; vers 588, 660, 1140, 1167, 1579, 1628, 2052, 2250]. Lat. *fricare* « frotter » ; ro. *fretar* « frotter » ; prov. *freta* ; lg. *fretar*. \*Fr. « frotter ».

**fruchum, i**, s. n. : fruit. [1 ; vers 1608]. Lat. *fructus* « fruit ». \*Ro. *frucha* « fruit, production des arbres fruitiers » ; fr. « fruit » ; prov. et lg. *fruch*.

**furnio, is, ire** : voir **fornio, is, ire**.

**furno, as, are**, v. : fouiller. [4 ; vers 761, 1173, 1329, 1514]. \*Prov. *furna* ; lg. *furnar*.

## G

**gabella, ae**, s. f. : gabelle. [1 ; vers 2327]. \*Ro. *gabella* « gabelle, impôt » ; fr. « gabelle » ; prov. *gabello* ; lg. *gabèla*.

**gadagno, as, are** : voir **gasagno, as, are**.

**gaffa, ae**, s. f. : gué. [1 ; vers 1571]. \*Ro. *ga* « gué » ; fr. « gué » ; prov. *gafo* ; lg. *gafa*.

**gafo, as, are**, v. : mettre la main sur. [1 ; vers 1053]. \*Ro. *gafar* « accrocher avec une gaffe » ; prov. *gafa* ; lg. *gafar*.

**gagno, as, are**, v. : gagner. [7 ; vers 60, 534, 1761, 1983, 2104, 2155, 2281]. \*Ro. *gaaniar* « gagner » ; fr. « gaigner » ; prov. *gagna* ; lg. *gagnar, ganhar*.

**gaihus, a, um** ou **gayhus, a, um**, adj. : gai. [4 ; vers 199, 286, 336, 448]. Gr. γαίων « fier de sa force ». \*Ro. *gai* « gai, joyeux,

riant » ; fr. « gay » ; prov. et lg. *gai*.

**galantis, is** ou **galantus, a, um**, adj. : galant, noble. [2 ; vers 1704, 2129]. \*Fr. « gallant » c'est-à-dire « fin, spirituel, beau » ; prov. et lg. *galant*.

**galera, ae**, s. f. : galère. [17 ; vers 261, 263, 275, 566, 857, 1179, 1253, 1421, 1439, 1621, 1623, 1627, 1630, 1637, 1985, 2251, 2347]. \*Ro. *gallera* « galéace, galère » ; fr. « galère » ; prov. *galèro* ; lg. *galèra*.

**galhardus, a, um**, adj. : robuste. [6 ; vers 787, 1703, 1833, 1869, 2051 et *explicit*]. \*Ro. *galhart* « hardi, vigoureux » ; fr. « gail-lard » ; prov. et lg. *galhard*.

**galopo, as, are**, v. : galoper. [2 ; vers 153, 2087]. Gr. κάλλι « trot, galop ». \*Ro. *galaupar* « galoper, mettre au galop » ; fr. « galoper » ; prov. *galaupa, galoupa* ; lg. *galopar, galaupar*.

**gamba, ae**, s. f. : jambe. [4 ; vers 334, 964, 980, 1041]. Gr. καμπή « flexion, articulation » ; lat. *gamba* « jarret des quadrupèdes ». \*Ro. *camba* « jambe » ; prov. *gambo, cambo* ; lg. *gamba, camba*.

**garagara, interj.** : gare ! [1 ; vers 755]. \*Fr. « gare » ; prov. *ga-ro* ; lg. *gara*.

**garberia, ae**, s. f. : meule. [1 ; vers 366]. \*Ro. *garbier* « gerbier, amas de gerbes » ; fr. « gerbe » ; prov. *garbiero* ; lg. *garbie-ra*. *Garberia* est une métathèse de *garbiera*.

**garbugius, ii**, s. m. : querelle, dispute. [2 ; vers 177, 1225]. \*Fr. « grabuge » ; prov. et lg. *garbugi*.

**garda, ae**, s. f. : garde. [2 ; vers 800, 1631]. \*Ro. *garda* « garde, protection, garantie, défense » ; fr. « garde » ; prov. *gardo* ; lg. *garda*.

**gardo, as, are**, v. : garder ; instruire. [7 ; vers 457, 482, 1181, 1195, 1229, 1596, 1632]. \*Ro. *gardar* « regarder, prendre garde, garder, garantir » ; fr. « garder » ; prov. *garda* ; lg. *gardar*.

**garniso, onis**, s. f. : garnison. [2 ; vers 1105, 1108]. \*Ro. *garniso* « équipement, armure ; garnison, troupe » ; fr. « garnison » ; prov. *garnisoun* ; lg. *garnison*.

**garnitus, a, um**, part. pass. : garni, plein de. [5 ; vers 635, 777, 800, 1053, 1623]. Participe passé des v. \*ro. *garnir* « garnir, équiper, parer, fortifier » ; fr. « garnir » ; prov. *garni* ; lg. *garnir*.

**garroto, as, are**, v. : garrotter. [1 ; vers 1917]. \*Fr. « garroter » ; prov. *garrouta* ; lg. *garrotar*.

**garsa, ae**, s. f. : fille de joie. [1 ; vers 525]. \*Fr. « garce » (éventuellement aussi f. de « gars ») ; prov. *garso* ; lg. *garça*.

**gasagno, as, are** ou **gadagno, as, are**, v. : gagner ; soumettre. [2 ; vers 1103, 1836]. \*Ro. *gazagnar* « gagner, acquérir » ; prov. *gasagna* ; lg. *gasagnar, gasanhar*.

**gasconus, i**, s. m. : Gascon. [2 ; vers 1354, 1867]. \*Ro. *gasc, gasco* « Gascon » ; fr. « gascon » ; prov. et lg. *gasc, gasco*.

**gasto, as, are**, v. : gâter. [4 ; vers 365, 605, 908, 1208]. Lat. *vastare* « détruire ». \*Ro. *gastar* « gâter, ravager, gaspiller » ; fr. « gaster » ; prov. *gasta* ; lg. *gastar*.

**gastum, i**, s. n. : le dégât. [3 ; vers 359, 408, 409]. \*Ro. *gast* « dévastation, désert, solitude » ; fr. « gast » ; prov. et lg. *gast*.

**gauta, ae**, s. f. : joue. [1 ; vers 1004]. Gr. γνάθος ou γένυς « joue ». \*Ro. *gauta* « joue » ; fr. « ioue » ; prov. *gauto* ; lg. *gauta*.

**gayhus, a, um** : voir **gaihus, a, um**.

**gendarma, ae**, s. m. ou f. : gens d'armes. [20 ; vers 113, 359, 385, 425, 541, 566, 1029, 1032, 1069, 1167, 1346, 1403, 1499, 1550, 1558, 1776, 1806, 2246, 2250, 2283]. \*Fr. « gendarme » ; prov. *gendarmo* ; lg. *gendarma*. Les « gens d'armes » sont les soldats de profession. Le mot apparaît vingt fois dans la *Meygra Entrepriza*, mais à quinze reprises il n'est pas accompagné d'une épithète ou d'un attribut permettant de préciser exactement son genre : si, au vers 541, *gendarma* est

légitimement accompagné de l'adj. m. *nullus*, en revanche, au vers 425 on lit *tantas gendarmas* et au vers 1032 *unam gendarmam*. Arena utilise également à deux reprises (vers 113 et 1069) le m. pl. *gendarmos*, appartenant à la deuxième déclinaison.

**gendarmaria, ae**, s. f. : ensemble des gens d'armes. [1 ; *explicit*]. \*Fr. « gendarmerie » ; prov. *gendarmario* ; lg. *gendarmaria*.

**gensdarme**, s. m. : gens d'armes. [1 ; vers 1025]. \*Fr.

**gentes**, s. f. pl. : les gens. [1 ; vers 839]. Gr. γένος « race, nation, peuple » ; lat. *gens* « race, souche, peuple ». \*Ro. *las gens* « les gens » ; fr. « les gens » ; prov. *li gènt* ; lg. *las gents*.

**gentifalotus, a, um**, adj. : bon gaillard. [1 ; vers 273]. Hapax. Mot composé fr. : adj. « gentil » + adj. « falot ».

**gentigalantis, is**, adj. : élégant. [1 ; vers 1864]. Hapax. Mot composé fr. : adj. « gentil » + adj. « galant ».

**gentilhomo, inis**, s. m. : gentilhomme. [5 ; *incipit* et vers 187, 429, 1451, 1835]. \*Ro. *gentil homme* « gentilhomme » ; fr. « gentil homme » ; prov. et lg. *gentilome*.

**gentus, a, um**, adj. : gent, gracieux, doux. [2 ; vers 742, 2292]. Lat. *genitus* « bien né ». \*Ro. *gent* « gent, joli, agréable, gracieux » ; fr. « gent » ; prov. et lg. *gent*.

**gesta, ae**, s. f. : contenance. [1 ; vers 79]. Lat. *gestus* « attitude du corps ». \*Ro. *gesta* « chronique, histoire, manière » ; prov. *gesto* ; lg. *gest*.

**geynetus, i**, s. m. : genet. [1 ; vers 787]. \*Fr. « genet » ; prov. et lg. *ginet*. Le genet est un cheval d'Espagne entier.

**gibaceria, ae**, s. f. : gibecière. [1 ; vers 2331]. \*Fr. « gibbeciere » ; prov. *gibaciero* ; lg. *gibaciera*. *Gibaceria* est une métathèse de *gibaciera*.

**gibbaceria, ae** : voir **gibaceria, ae**.

**gieto, as, are** : voir **gito, as, are**.



**ginolhus, i**, s. m. : genou. [1 ; vers 309]. Gr. γόνυ et lat. *genu* « genou ». \*Ro. *ginolh* « genou » ; fr. « genouil » ; prov. *ginoul* ; lg. *ginolh*.

**Ginouesus, i**, s. et adj. : Génois, de Gênes. [1 ; vers 854]. Origine inconnue.

**gipono, as, are**, v. : faire un mauvais sort. [1 ; vers 1182]. Hapax. Réduire à mauvais sort, comme Jean Gipon.

**giponus, a, um**, adj. : gipon. [4 ; vers 31, 759, 1789, 2300]. \*Fr. « gipon » ; prov. *gipo* ; lg. *gipou*. Voir pages 91-93.

**girba, ae**, s. f. : panier. [1 ; vers 1524]. \*Ro. *guirbia* « cassette » ; prov. *girbo*, *guirbo* ; lg. *guirba*.

**gito, as, are** ou **gieto, as, are**, v. : jeter, rejeter. [10 ; vers 102, 191, 369, 750, 919, 965, 1519, 1583, 1611, 1807]. Lat. *jacere* « jeter » et son fréq. *jactare* « jeter souvent ». \*Ro. *gitar* « jeter, lancer, chasser, exclure, rejeter, vomir » ; fr. « getter » ; prov. *gita* ; lg. *gitar*.

**gitto, as, are** : voir **gito, as, are**.

**gleysa, ae**, s. f. : église. [8 ; vers 338, 706, 891, 915, 921, 1172, 1391, 1526]. Gr. ἐκκλησία et lat. *ecclesia* « assemblée ». \*Ro. *gleiza* « église (bâtiment, assemblée religieuse) » ; fr. « église » ; prov. *glèiso* ; lg. *glèisa*.

**gleysia, ae** : voir **gleysa, ae**.

**gleyso**, s. f. : église. [1 ; vers 1357]. \*Prov.

**gonela, ae**, s. f. : femme. [1 ; vers 1331]. \*Ro. *gonela* « gonelle, robe, tunique » ; prov. et lg. *gonela*. Le terme a d'abord désigné le vêtement f. Il a ensuite désigné des personnes de manière péjorative : homme efféminé (Honnorat, Mistral), femme ou fille qui a l'air niais (Azaïs, Mistral), femme sotte ou homme lâche (Alibert).

**gorra, ae**, s. f. : démonstration, réjouissance, raillerie. [3 ; vers 39, 293, 2086]. Hapax rappelant le Gr. γαῦρος « joyeux » et le fr. « gorrier : vêtu délicatement ». Dans les langues médi-

terranéennes, on trouve *gorri* « goret, petit cochon » et *gorro* (prov.) ou *gorra* (lg.) « livrée d'une épousée ou d'une noce ». Frédéric Mistral traduit, au vers 39 : *fasèn tripet* (danse) ; au vers 293 : *fara grand noço* (noce) ; au vers 2086 : *emé grand trufo* (gausserie, moquerie).

**gouerno, as, are**, v. : gouverner. [1 ; vers 1941]. Gr. κυβερνᾶν « diriger, conduire » ; lat. *gubernare* « diriger un navire ». \*Ro. *governar* « gouverner, guider, diriger » ; fr. « gouverner » ; prov. *gouverna* ; lg. *governar*.

**gouernum, i**, s. n. : gouvernement. [1 ; vers 689]. Lat. *gubernum* « gouvernail ». \*Ro. *govern* « gouverne, gouvernement, administration » ; fr. « gouernement » ; prov. *gouvern* ; lg. *govern*.

**grafigno, as, are**, v. : égratigner. [1 ; vers 1428]. \*Ro. *grafinar* « égratigner » ; fr. « grafigner » ; prov. *grafigna* ; lg. *grafignar*.

**gram** ou **gran**, pl. **grans** : grand. [20 ; vers 9, 39, 44, 47, 136, 293, 759, 773, 944, 1369, 1433, 1513, 1600, 1857, 1937, 1983, 1992, 2014, 2153, 2175]. Lat. *grandis* « grand (en général) ». \*Ro. *gran* « grand, large » ; fr. « grand » ; prov. et lg. *gran*, *grand*.

**gran** : voir **gram**.

**grandius, a, um**, adj. : grand. [1 ; vers 1829]. Hapax. Du Cange attestant *granditus* et *grandus*, Arena a imaginé cet adj. intermédiaire pour les besoins de la métrique : le vers devient alors un hexamètre.

**grandus, a, um**, adj. : grand. [12 ; vers 8, 86, 106, 459, 1135, 1424, 1457, 1540, 1717, 1728, 1777, 1856]. Lat. *grandis* « grand (en général) ». \*Ro. *gran* « grand, large » ; fr. « grand » ; prov. et lg. *gran*, *grand*.

**grassus, a, um**, adj. : opulent, gras, rémunérateur. [11 ; vers 92, 729, 860, 1233, 1248, 1292, 1357, 1838, 1921, 2329, 2381]. Lat.

*crassus* « gras ». \*Ro. *gras* « gras, fertile » ; fr. « gras » ; prov. et lg. *gras*.

**grauella, ae**, s. f. : fléau. [1 ; vers 106]. \*Ro. *gravel* « gravier, sable » ; fr. « gravelle » ; prov. *gravello* ; lg. *gravella*. Ce s. apparaît dans le lat. médiéval aux sens de : 1. gravelle, calcul rénal ou vésical ; 2. sable, gravier. Le fr. de la Renaissance et le provençal connaissent « gravelle » et *gravello* pour désigner la terrible « maladie de la pierre » touchant la vessie. Arena utilise ici le mot dans un sens un peu plus large, comme synonyme de « fléau ». C'est également l'interprétation de Frédéric Mistral qui a traduit le lat. *gravella* par le prov. *grelo*, « grêle, garnement, fléau ».

**graueta, ae**, s. f. : sérieux. [1 ; vers 741]. Lat. *gravitas* « pesant, dignité ». \*Ro. *gravitat* « gravité, pesanteur, difficulté » ; fr. « gravité » ; prov. *graveta* ; lg. *gravitat*.

**greuo, as, are**, v. : culpabiliser. [1 ; vers 874]. Lat. *gravare* « apesantir, aggraver ». \*Ro. *grevar* « accabler, peiner, grever, aggraver » ; fr. « grever » ; prov. *greva* ; lg. *grevar*.

**grignoto, as, are**, v. : grignoter. [7 ; vers 413, 646, 1292, 1357, 1407, 1410, 1515]. \*Fr. « grignoter » ; prov. *grignouta* ; lg. *grignoutar*.

**grisius, a, um**, adj. : gris. [1 ; vers 1200]. \*Ro. *gris* « gris, irrité, vieux » ; fr. « gris » ; prov. et lg. *gris*.

**grobis, e**, adj. : personnage important. [1 ; vers 1188]. \*Fr. Pour Littré, l'expression « gros bis » désigne un pain fait avec une farine grossière et, métaphoriquement, un homme qui fait l'important. Pellas seul mentionne : *domine grobus* « Romina grobis, Ramina grobis ».

**gromando, as, are**, v. : être friand. [1 ; vers 1283]. \*Fr. « gourmander » ; prov. *groumandeja* ; lg. *groumandegear*.

**gropo, as, are**, v. : grouper, saisir. [2 ; vers 1687, 2293]. \*Prov. *groupa* ; lg. *gropar*. Ce v. apparaît en fr. au XVII<sup>e</sup> siècle.

**gropo, as, are** : voir **gropo, as, are**.

**gros**, adj. : grand. [1 ; vers 170]. \*Fr.

**guagno, as, are** : voir **gagno, as, are**.

**guarbugius, ii** : voir **garbugius, ii**.

**gueregio, as, are** : voir **guerregio, as, are**.

**guerra, ae**, s. f. : 1. guerre ; 2. troupe, armée, soldatesque. [75 ; vers 3, 30, 35, 81, 85, 126, 135, 218, 300, 331, 340, 344, 414, 424, 463, 497, 514, 530, 558, 596, 614, 654, 660, 692, 709, 732, 754, 766, 779, 828, 841, 845, 890, 900, 952, 959, 978, 1016, 1022, 1044, 1074, 1087, 1094, 1114, 1278, 1331, 1343, 1345, 1360, 1364, 1433, 1474, 1516, 1528, 1584, 1594, 1669, 1692, 1699, 1734, 1754, 1758, 1761, 1802, 1834, 1986, 2060, 2104, 2120, 2123, 2141, 2143, 2296, 2308, 2374]. \*Ro. *guerra* « guerre » ; fr. « guerre » ; prov. *guerro* ; lg. *guerra*.

**guerregio, as, are**, v. : faire la guerre. [3 ; vers 702, 1776, 2264].

\*Ro. *guerreiar* « guerroyer, combattre » ; fr. « guerroyer » ; prov. *guerreja* ; lg. *guerrejar*.

**guerregiantus, a, um**, adj. : guerroyant. [1 ; vers 6]. Hapax. Construction sur le v. *guerregiare*, attesté par Du Cange.

**guerro, as, are**, v. : faire la guerre. [13 ; vers 55, 57, 147, 182, 271, 416, 573, 1065, 1424, 1663, 2011, 2169, 2339]. \*B. lat. : Du Cange ne cite que deux occurrences.

**guyere**, adv. : guère. [1 ; vers 108]. \*Fr. « guere, guaire ».

## H

**haclapo, as, are**, v. : cacher. [1 ; vers 758]. \*Ro. *aclapar* « amasser, entasser » ; prov. *aclapa* ; lg. *aclapar*.

**harditus, a, um** : voir **arditus, a, um**.

**hayme** ou **ayme**, interj. : pauvre de moi !, hélas ! [2 ; vers 1715, 1887]. \*Espagnol.

**heli**, interj. : hélas ! [2 ; vers 1909 deux fois]. Origine inconnue.

**ho**, pr. dém. : cela. [1 ; vers 257]. Lat. *hoc* « cela ». \*Ro. *ho* « le, cela » ; prov. *hou* ; lg. *ho*.

**home**, s. m. : homme. [1 ; vers 1516]. Lat. *homo* « homme ». \*Ro. *home* « homme, pronom indéfini “on” » ; fr. « homme » ; prov. et lg. *home, ome*.

## I

**i**, pr. adverbial : y. [1 ; vers 2390]. \*Fr. « y ».

**iamayssum**, adv. : jamais. [1 ; vers 2099]. Lat. *jam magis*. \*Ro. *jamais* « jamais » ; fr. « iamais » ; prov. et lg. *jamai*.

**Iannes, i**, s. m. : Jean. [3 ; vers 225, 759, 1186]. Lat. *Ioannes*. \*Fr. « Jean ».

**Iannus, i**, s. m. : Jean. [3 ; vers 31, 1789, 2049]. Lat. *Ioannes*. \*Fr. « Jean ».

**iappo, as, are**, v. : japper. [1 ; vers 2350]. \*Ro. *japar* « japper, aboyer » ; fr. « iapper » ; prov. *japa*, lg. *japar*.

**Iaque**, s. m. : Jacques. [1 ; vers 1516]. Prénom \*prov. *Jaque*.

**iardinus, i**, s. m. : jardin. [1 ; vers 486]. \*Ro. *jardin* « jardin » ; fr. « iardin » ; prov. et lg. *jardin*.

**iazo, as, are**, v. : bavarder, jacasser. [5 ; vers 50, 105, 311, 1128, 2349]. \*Fr. « iaser » ; prov. *jas*.

**ibrognas**, s. pl. : ivrognes. [1 ; vers 448]. Lat. *ebrius, ebriacus* « ivre ». \*Ro. *ibre* « ivre, ivrogne » ; prov. *ibrougno*, lg. *ibrogne*. Augmentatif *ibrognas*.

**illa, ae**, s. f. : île. [1 ; vers 1419]. Gr. νῆσος et lat. *insula* « île ». \*Ro. *illa* « île » ; fr. « isle » ; prov. *ilo* ; lg. *illa*.

**imbassum** : voir **bassus, a, um**.

**imbayssator, oris** : voir **embayssator, oris**.

**imboscata, ae**, s. f. : embuscade. [1 ; vers 597]. Hapax. Construction *in* + *bosc* « dans le bois ». Formes lexicales : ro. *emboscar* « embusquer » ; fr. « embuscade » ; prov. *embuscado*.

**indupero, as, are** : voir **indupero, as, are**.

**imperayrus, i** : voir **emperayrus, i**.

**imperelactor, oris**, s. m. : empereur. [3 ; vers 333, 896, 1848]. Hapax par épenthèse.

**imperelator, oris**, s. m. : empereur. [12 ; *incipit* et vers 32, 929, 1409, 1628, 1686, 1741, 1876, 2019, 2078, 2085, 2105]. Hapax par épenthèse.

**imperialista, ae**, s. m. : soldat de l'Empire. [1 ; vers 2057]. Hapax.

**impostam** : voir **posta, ae**.

**in**, prép. : en. [8 ; vers 74, 176, 361, 1014, 1208, 1236, 1978, 2240]. Prép. lat. gouvernant l'abl. ou l'acc., mais employée ici avec le sens \*fr. « en ».

**(se) inartilho, as, are**, v. : se cabrer. [1 ; vers 791]. Hapax. Le \*prov. et le lg. connaissent deux v. réfléchis : *s'enarquilha(r)* et *s'enarta(r)* « se cabrer » (pour un cheval).

**incaroegratus, a, um**, adj. : englué, pris au piège. [1 ; vers 679]. V. \*Prov. *encarougna*, lg. *encaronhar*. Du prov. *carougna-do* « charogne ».

**indupero, as, are**, v. : régner sur. [2 ; vers 736, 1401]. \*B. lat. : construction tardive sur *induperator*.

**infantataria, ae** : s. f. : infanterie. [1 ; vers 793]. Hapax formé par épenthèse sur le fr. « infanterie ».

**inferno**, s. m. : enfer. [1 ; 1654]. \*Italien.

**ingrayssso, as, are**, v. : nourrir. [1 ; vers 368]. Lat. *incrassare* « engraisser ». \*Ro. *engraissar* « engraisser » ; fr. « engraisser » ; prov. *engraissa* ; lg. *engraissar*.

**insegna, ae**, s. f. : enseigne. [1 ; vers 569]. \*Ro. *enseigna* « marque, indice, constellation, enseigne, bannière » ; fr. « enseigne » ; prov. *ensegno* ; lg. *enseigna, ensenha*.

**interesse, is**, s. n. : intérêt. [1 ; 327]. \*Ro. *interesse* « intérêt » ; fr. « interest » ; prov. et lg. *interès*.

**interprendo, is, ere**, v. : entreprendre. [2 ; vers 1571, 2015].

\*Ro. *entreprendre* « entreprendre, assaillir, poursuivre » ; fr. « entreprendre » ; prov. et lg. *entreprendre*. Arena préfère ici le préf. lat. *inter-*.

**intreprendo, is, ere** : voir **interprendo, is, ere**.

**inuentariso, as, are**, v. : inventorier. [1 ; vers 859]. \*Ro. s. m. *inventari* « inventaire » ; fr. v. « inuentorier » ; s. m. prov. et lg. *inventari*. Les langues romanes et les dialectes du Midi ne connaissent que le s. *inventari* « inventaire » mais le v. est attesté par Du Cange.

**inuergognatus, a, um**, adj. : couvert de honte. [1 ; vers 2142]. V. \*ro. *envergonhir* « vergogner, humilier, rougir », prov. *envergougna* et lg. *envergonhar*.

**Ioppus, i**, s. m. : Job. [1 ; vers 189]. Dans les traductions lat. de l'Ancien Testament (*Vulgate*), ce personnage est toujours nommé *Iob*, traduit en fr. « Job ». Arena transcrit ici la forme \*italienne *Giobbe*. Quelques dictionnaires anglais-latin mentionnent *ioppus* au sens de « fou », par exemple GALFRIDUS, *Promptorium parvulorum*, volume I, page 265, colonne 1 : « IOPPE, or folte. *Joppus*. In North Britain, a lazy-looking fellow is called a Jupsie. » ; ou encore MARTIN, *The Record interpreter*, page 266, colonne 2 : « *joppus* : — a fool. »

**iornus, i**, s. m. : jour. [1 ; vers 1115]. \*Ro. *jorn* « jour, clarté, lumière » ; fr. « iour » ; prov. et lg. *jorn*.

**ioxta, ae**, s. f. : joute. [1 ; vers 1836]. \*Ro. *josta* « joute, assaut » ; fr. « ioustes » ; prov. *justo* ; lg. *justa*.

**ioyha, ae**, s. f. : joie. [2 ; vers 1810, 2130]. \*Ro. *joia* « joie, présent, cadeau, joyau » ; fr. « ioye » ; prov. *joio* ; lg. *joia*.

**irisso, as, are**, v. : se hérissier. [1 ; vers 1814]. \*Ro. *irissar* « hérissier » ; prov. *irissa* ; lg. *irissar*.

**iro, as, are**, v. : irriter. [1 ; vers 12]. Hapax. Construction sur le s. lat. *ira* « colère ». Le lat. class. ne connaît que *irasco* ou

*irascor*.

**iugo, as, are**, v. : jouer. [1 ; vers 80]. Lat. *jocari* « plaisanter, badiner ». \*Ro. *jogar* « jouer, s'amuser » ; fr. « iouer » ; prov. *juga* ; lg. *jugar, jogar*.

**iuramen, inis**, s. m. : serment. [1 ; vers 2213]. Lat. *juramentum* « serment ». \*Ro. *iuramen* « serment » ; fr. « iurement » ; prov. *iuramen* ; lg. *iurament*.

**iusticio, as, are**, v. : condamner, prononcer, exécuter. [7 ; vers 850, 1192, 1271, 1367, 1508, 1726, 1842]. Lat. *justitia* « justice ». \*Ro. *justiziar* « justicier, punir, supplicier » ; prov. *justicia* ; lg. *justiciar*.

**iustitio, as, are** : voir **iusticio, as, are**.

**iusto, as, are**, v. : jouter. [1 ; vers 1850]. \*Ro. *jostar* « ajuster, assembler, jouter » ; fr. « iouster » ; prov. *justa* ; lg. *justar*.

## L

**l'**, art. déf. m. sing. : l'. [20 ; vers 131, 140, 223, 307, 621, 799, 805, 807, 943, 1049, 1116, 1181, 1347, 1419, 1630, 1721, 2036, 2233, 2279, 2348]. \*Fr.

**la**, art. déf. f. sing. : la. [33 ; vers 125, 149, 150, 361, 447, 488, 501, 530, 813, 825, 853, 870, 873, 1121, 1141, 1242, 1321, 1323, 1338, 1836, 1867, 1873, 1891, 1909, 1932, 1973, 2051, 2092, 2195, 2269, 2281, 2359, 2364]. \*Fr.

**la**, art. déf. f. sing. : la. [5 ; vers 1226, 1240, 1291, 1700, 2172]. \*Italien.

**lansa, ae**, s.f. : lance. [6 ; vers 59, 601, 1833, 1850, 2057, 2068]. Lat. *lancea* « lance ». \*Ro. *lansa* « lance » ; fr. « lance » ; prov. *lanso, lanço* ; lg. *lansa, lança*.

**lansacanetus, i** ou **-quanetus** ou **-quenetus**, s. m. : lansquenet. [6 ; *incipit* et vers 795, 1149, 1865, 2081, 2242]. \*Prov. et lg. *lansacanet*.

**lansaquanetus, i** : voir **lansacanetus, i**.

**lansaquenetus** : voir **lansacanetus, i**.

**lardo, as, are, v.** : torturer. [1 ; vers 763]. \*Ro. *lardar* « barder de lard, faire du lard » ; fr. « larder » ; prov. *larda* ; lg. *lardar*.

**largo, as, are, v.** : déployer, libérer, lancer. [3 ; vers 569, 1502, 1614]. \*Ro. *largar* « larguer, lâcher, relâcher » ; prov. *larga* ; lg. *largar*.

**largo, as, are** : voir **largo, as, are**.

**las, art. déf. f. pl.** : les. [5 ; vers 827, 839, 1519, 2063, 2256]. \*Ro. *las* « les » ; prov. et lg. *las*.

**laugierus, a, um, adj.** : léger. [1 ; vers 787]. Lat. *levis* « léger ». \*Ro. *leugier* « léger » ; fr. « legier » ; prov. *laugié* ; lg. *laugier*, *leugier*.

**layro, onis, s. m.** : voleur. [1 ; vers 1024]. Gr. *λάτρις* « serviteur, mercenaire » ; lat. *latro* « voleur, bandit, brigand ». \*Ro. *laire* « larron, voleur, frippon » ; fr. « larron » ; prov. et lg. *laire*.

**laysso, as, are, v.** : laisser, délaissé. [15 ; vers 43, 227, 371, 379, 501, 509, 529, 945, 1104, 1384, 1778, 2004, 2186, 2244, 2269]. Lat. *laxare* « lâcher ». \*Ro. *laiszar* « laisser, délaissé, permettre, s'abstenir » ; fr. « laisser » ; prov. *laissa* ; lg. *laiszar*.

**le, plur. les, art. déf.** : le, les. [29 ; vers 101, 159, 165, 273, 432, 459, 537, 593, 603, 649, 686, 999, 1001, 1164, 1199, 1257, 1357, 1447, 1593, 1665, 1835, 1857, 2049, 2039, 2043, 2059, 2061, 2134, 2385]. \*Fr.

**legionari, s. m.** : légionnaire. [1 ; vers 603]. Lat. *legionarius* « soldat d'une légion ». \*Fr. « legionnaire » ; prov. *legiounari* ; lg. *legionari*.

**lengua, ae, s. f.** : langue. [1 ; vers 1761]. Lat. *lingua* « langue, langage ». \*Ro. *lengua* « langue, langage, idiome » ; fr. « langue » ; prov. *lenguo* ; lg. *lengua*.

**letra, ae** : voir **lettra, ae**.

**letrutus, a, um, adj.** : lettré. [1 ; vers 1283]. Lat. *litteratus* « instruit, savant ». \*Ro. *letrat* « lettré » ; fr. « lettré » ; prov. et lg. *letrut*.

**lettra, ae, s. f.** : lettre, document. [7 ; vers 290, 441, 1233, 1281, 1927, 1944, 2384]. Lat. *littera* « lettre, missive ». \*Ro. *lettra* « lettre, épître » ; fr. « lettre » ; prov. *letro* ; lg. *letra*.

**li, pr. pers. sing.** : lui. [2 ; vers 1582, 1728]. \*Ro. *li* « lui » ; prov. et lg. *li*.

**liansa, ae, s. f.** : attachement. [1 ; vers 315]. \*Ro. *aliansa* « alliance » ; fr. « alliance » ; prov. *alianço, alianso* ; lg. *aliança, aliansa*. *Liansa* n'est attesté que par Honnorat comme aphérèse d'*allianca*.

**limassonus, i, s. m.** : escargot. [1 ; vers 963]. Gr. *λείμαξ* = « lieu humide, jardin » ; lat. *limax, limacea* « limace, escargot ». \*Ro. *limassa* « limace, limaçon » ; fr. « limaçon » ; prov. *limaço* ; lg. *limaça*.

**lo, art. déf. m. sing.** : le. [13 ; vers 233, 359, 757, 797, 844, 1195, 1219, 1265, 1349, 1726, 1919, 2005, 2077]. \*Lg.

**loggatenens, entis ou loggatenentus, i, s. m.** : lieutenant. [4 ; vers 1265, 1275, 1447, 2247]. Hapax. Formes lexicales : ro. *loctenent* ; fr. « lieutenant » ; prov. *lutenent, liotenent, lioctenent* ; lg. *loctenent*.

**loggatenentus, i** : voir **loggatenens, entis**.

**lombardus, i, s. m.** : Lombard. [2 ; vers 788, 1352]. \*Ro. *lombart* « Lombard » ; fr. « lombard » ; prov. *loubbard* ; lg. *lombard*.

**lorcho** : voir **torcho lorcho**.

**lordaudus, a, um, adj.** : lourdaud. [1 ; vers 34]. Gr. *λορδός* « courbé, penché en avant » ; lat. *lordus* « boiteux ». \*Fr. « lourdault » ; prov. *lourdau* ; lg. *lordas*.

**lordus, a, um, adj.** : lourd. [1 ; vers 2131]. Gr. *λορδός* « courbé,



penché en avant » ; lat. *lordus* « boiteux » ; ro. *lot* « lent, indolent, lourd ». \*Fr. « lourd » ; prov. *lourd* ; lg. *lord*.

**lou**, art. déf. m. sing. : le. [10 ; vers 58, 376, 423, 838, 840, 1154, 1159, 2076, 2132, 2312]. \*Prov.

**loubus, i**, s. m. : loup. [2 ; vers 417, 1097]. Gr. *λύκος* « loup » ; lat. *lupus* « loup ». \*Ro. *lop* « loup » ; fr. « loup » ; prov. *loub* ; lg. *lop*.

**lumbardus, a, um** : voir **lombardus, a, um**.

**lutherus, i**, s. m. : luthérien. [1 ; vers 927]. \*Fr.

## M

**ma**, pr.-adj. poss. f. sing. : ma. [1 ; vers 328]. \*Fr.

**madama**, s. f. : madame. [2 ; vers 1539, 1540]. \*Fr. « madame » ; prov. *madamo* ; lg. *madama*.

**magagna, ae**, s. f. : fourberie. [1 ; vers 1841]. Gr. *μάγανον* « sortilège, enchantement ». \*Ro. v. *magagnar* « blesser » ; s. f. prov. *magagno* ; lg. *magagna, maganha*.

**magagnozus, a, um**, adj. : fourbe. [1 ; vers 1123]. Gr. *μάγανον* « sortilège, enchantement ». \*Ro. v. *magagnar* « blesser » ; adj. prov. *magagnous* ; lg. *magagnous, maganhos*.

**maigrus, a, um** : voir **maygrus, a, um**.

**mala**, adj. f. : mauvaise. [2 ; vers 1139, 1700]. \*Italien.

**maladus, a, um**, adj. : malade, de malade. [6 ; vers 143, 331, 698, 806, 1436, 1679]. \*Fr. « malade ».

**male**, s. n. : le mal. [1 ; vers 4]. Lat. *malum* « le mal ». \*Ro. *mal* « le mal » ; fr. « mal » ; prov. et lg. *mal*.

**malenconiter**, adv. : tristement. [1 ; vers 1906]. Hapax.

**malencoulicus, a, um**, adj. : mélancolique. [1 ; vers 10]. Lat. *melancholicus* « causé par la bile noire ». \*Ro. *malencolic* « mélancolique, triste » ; fr. « melancholique » ; prov. *malencoulic* ; lg. *malancolic*.

**maletostensum** ou **male tostensum**, s. n. : refroidissement. [2 ; vers 838, 2132]. \*Prov. *maou-toustèn, mautoustemps, mau-toustèms*. Le latin *maletostensum* (vers 838) ou *male tostensum* (vers 2132) rend le substantif typiquement provençal *mau-toustèms* que Mistral définit : « Mal incurable ; mal que l'on gagne pour longtemps, à la suite d'un refroidissement ; éternité de maux, malheur ». Au vers 838, Arena utilise ce substantif avec un sens très fort, pour désigner ce qu'il pouvait y avoir de pire : or, la plus terrible maladie de ce temps était la peste, souvent considérée comme une punition divine, notamment la peste noire qui décimait les populations en tuant une personne sur deux.

**malhora, ae**, s. f. : malheur. [1 ; vers 2099]. Lat. *mala hora*. \*Ro. *malahur* « malheur » ; fr. « malheur » ; prov. *malhou-ro* ; lg. *malur*.

**malis, e**, adj. : mal, mauvais. [4 ; vers 58, 772, 1958, 2076]. Lat. *malus* « mauvais ». \*Ro. *mal* « mal, méchant, mauvais » ; fr. « mal » ; prov. et lg. *mal*.

**mallanum, i**, s. n. : mauvaise année. [1 ; vers 1139]. Lat. *malus annus*. \*Fr. « mal an » ; prov. et lg. *malan*.

**maluaysus, a, um**, adj. : mauvais. [1 ; vers 832]. \*Ro. *malvais* « mauvais » ; fr. « mauvais » ; prov. *mauvais* ; lg. *malvais*. Le prov. connaît plutôt l'adj. *marrit*.

**maluransa, ae**, s. f. : malheur. [2 ; vers 189, 403]. \*Prov. *maluranço* ; lg. *malaurança*.

**malurum, i** : voir : **malurus, i**.

**malurus, i**, s. m. ou **malurum, i**, s. n. : malheur. [4 ; vers 713, 1705, 1977, 2042]. \*Ro. *malahur* « malheur » ; fr. « malheur » ; prov. et lg. *malur*.

**mancha, ae**, s. f. : manche d'un habit. [1 ; vers 1895]. Lat. *manica* « manche d'habit ». \*Ro. *mancha* « manche, bracelet, poignet » ; fr. « manche » ; prov. *mancho* ; lg. *mancha*.

**manco, as, are**, v. : manquer. [2 ; vers 382, 1373]. \*Ro. *man-car* « manquer, faire défaut » ; fr. « manquer » ; prov. *man-ca* ; lg. *mancar*.

**mandrictus, i**, s. m. : coup d'épée. [1 ; vers 1039]. \*Italien : *mandiritto* ou *mandritto* « coup donné de la main droite ». De l'italien *mano* « main » et *diritta* « droite ».

**mangeho, as, are** : voir **mangio, as, are**.

**mangio, as, are**, v. : manger. [4 ; vers 760, 833, 1097, 1746]. Gr. *μασᾶσθαι* « mâcher, manger » ; lat. *manducare* « mâcher ». \*Ro. *manjar* « manger, dévorer, ronger » ; fr. « manger » ; prov. *manja* ; lg. *manjar*.

**marcho, as, are**, v. : marcher. [16 ; vers 129, 147, 237, 245, 253, 299, 1328, 1395, 1805, 1854, 1913, 1991, 2031, 2075, 2091, 2107]. \*Ro. *marcar, marchar* « marquer, « imprimer un pas » ; fr. « marcher » ; prov. *marcha* ; lg. *marchar*.

**marmalha, ae**, s. f. : petit peuple. [2 ; vers 755, 955]. \*Prov. *marmalho* ; lg. *marmalha*.

**marquesus, i** ou **marquisus, i**, s. m. : marquis. [3 ; vers 683, 1549, 2247]. \*Ro. *marques, marquis* « marquis » ; fr. « marquis » ; prov. et lg. *marques, marquis*.

**marquio**, s. m. : marquis. [1 ; vers 717]. Provençalisation du \*fr. « marquis ».

**marquisatus, i**, s. m. : marquisat. [1 ; vers 686]. \*Fr.

**marquisus, i** : voir **marquesus, i**.

**mascaro, as, are**, v. : saloper. [1 ; vers 1196]. \*Ro. *mascarar* « mâchurer, barbouiller » ; prov. *mascara* ; lg. *mascarar*.

**massa, ae**, s. f. : masse d'armes. [1 ; vers 2056]. Gr. *μάσσειν* « pétrir ». \*Ro. *massa* « masse d'armes » ; fr. « masse » ; prov. *masso* ; lg. *massa*.

**masselum, i**, s. n. : abattoir. [1 ; vers 1383]. \*Ro. *mazel* « boucherie » ; prov. et lg. *masel, mazel*.

**matablo, as, are**, v. : écraser. [1 ; vers 2125]. \*Prov. *matabla* ;

lg. *matablar*.

**matinus (um), i**, s. m. ou n. : matin. [1 ; vers 154]. Lat. *matutinum* « matin ». \*Ro. *mati* « matin » ; fr. « matin » ; prov. et lg. *matin*.

**maygrus, a, um**, adj. : maigre. [6 ; vers 243, 376, 650, 773, 1408, 1606]. Gr. *μακρός* « long en hauteur » ; lat. *macer* « maigre ». \*Ro. *maygre* « maigre, aride, sec » ; fr. « maigre » ; prov. et lg. *maigre, magre*.

**mayius** : main. [1 ; vers 1079]. Mot inconnu, probable corruption du fr. *mayns* « mains ».

**maymonus** : voir **quattus maymonus**.

**maynagium, ii**, s. n. : équipement de la maison, barda des soldats. [3 ; vers 512, 539, 634]. \*Prov. et lg. *mainage, mainagi*.

**maysonis, is**, s. f. : maison. [6 ; vers 515, 579, 761, 1173, 1330, 1519]. Lat. *mansio* « habitation ». \*Ro. *mayson* « maison, demeure » ; fr. « maison » ; prov. et lg. *maisoun*.

**megensanus, a, um**, adj. : moyen. [1 ; vers 1616]. Gr. *μέσος* « situé au milieu » ; lat. *medius, medianus* « du milieu ». \*Ro. *mejancier* « moyen » ; prov. et lg. *mejancier*.

**mementum, i**, s. n. : prière. [1 ; vers 1711]. Hapax. Le *memento* est une partie du rituel de la messe durant laquelle on prie pour les vivants et les morts.

**menassa, ae**, s. f. : menace. [3 ; vers 99, 749, 2349]. Lat. *minaciae* « menaces ». \*Ro. *menassa* « menace » ; fr. « menace » ; prov. *menaço* ; lg. *menaça, menassa*.

**menasso, as, are**, v. : menacer. [1 ; vers 1142]. \*Ro. *menassar* « menacer, gourmander » ; fr. « menacer » ; prov. *menaça, menassa* ; lg. *menaça, menassa*.

**mennat battani** : mener battant, presser. [1 ; vers 1909]. L'expression idiomatique \*prov. *mena batènt* est attestée par Frédéric Mistral dans sa traduction de la *Meygra Entrepri-*

za mais pas dans son *Tresor* ; elle équivaut à l'expression fr. « mener tambour battant ».

**meno, as, are, v.** : mener, conduire, manier, amener. [10 ; vers 683, 719, 773, 781, 1037, 1360, 1730, 1806, 1818, 2027]. Lat. *minare* « chasser devant soi ». \*Ro. *menar* « mener, conduire, emmener » ; fr. « mener » ; prov. *mena* ; lg. *menar*.

**mercadantus, i, s. m.** : marchand. [1 ; vers 1336]. Lat. *mercator* « marchand ». \*Ro. *mercadans* « marchand » ; fr. « marchand » ; prov. et lg. *mercadan*, *mercadié*.

**mercesse** : merci. [3 ; vers 1029, 1065, 2217]. Lat. *merces* « salaire ». \*Ro. *merces* « merci, grâce » ; fr. « merci » ; prov. et lg. *merces*, *merce*. Arena utilise l'expression *a mercesse* « à merci ».

**merchando, as, are, v.** : marchander. [1 ; vers 647]. \*Ro. *mercadar* « marchander » ; fr. « marchander » ; prov. *merchanda* ; lg. *merchandar*.

**merdegolo, as, are, v.** : souiller d'excréments. [1 ; vers 1196]. Hapax. Augm. du prov.-lg. *merdeja(r)*.

**merdicino, as, are, v.** : soigner. [1 ; vers 728]. Hapax. Formes lexicales : lat. *medicare* « soigner » ; ro. *medicinar* « médiciner, médicammenter, traiter » ; fr. « medeciner » ; prov. *medicina* ; lg. *medicinar*. Le radical dans toutes ces langues étant *medicin-*, *merdicinabat* fait entendre ici une note scatologique...

**se merfondo, is, ere, v.** : se morfondre. [1 ; vers 2067]. \*Fr. « morfondre » ; prov. *se merfondre* ; lg. *se marfondre*.

**merfundutus, a, um, adj.** : épuisé. [1 ; vers 1545]. \*Fr. « morfondu » ; prov. et lg. *marfoundu*.

**meruelho, as, are, v.** : émerveiller, interloquer. [2 ; vers 1885, 2231]. \*Ro. *meravelhar* « émerveiller, étonner » ; prov. *meravilha* ; lg. *meravelhar*.

**meruelhusamentum, adv.** : merveilleusement. [1 ; vers 35].

\*Ro. *meravilhosamen* « merveilleusement » ; fr. « merveilleusement » ; prov. *meravilhousamen* ; lg. *meravilhosament*.

**mespriso, as, are** : voir **mespriso, as, are**.

**mespriso, as, are, v.** : mépriser. [2 ; vers 74, 916]. \*Ro. *mesprezar* « mépriser, dédaigner » ; fr. « mespriser » ; prov. *mespresa* ; lg. *mesprisar*.

**mestrisia, ae, s. f.** : maîtrise. [1 ; 460]. \*Ro. *maestria* « maîtrise, habileté, science » ; fr. « maistrise » ; prov. *mestriso* ; lg. *mestrisa*.

**mestrus, i, s. m.** : maître. [6 ; vers 459, 495, 1457, 1459, 1518, 1857]. \*Ro. *mestre* « maître, savant, expert dans un art » ; fr. « maistre » ; prov. et lg. *mestre*.

**meysantus, a, um, adj. ou s.** : méchant. [4 ; vers 214, 715 deux fois, 1841]. \*Fr. « meschant » ; prov. *meissant* ; lg. *meichant*.

**migna, ae, s. f.** : menée, minauderie, grimace. [4 ; vers 247, 627, 708, 1974]. \*Prov. *migno* ; lg. *migna*.

**minuta, ae, s. f.** : minute. [1 ; vers 1932]. Lat. *minutum* « petite chose ». \*Fr. « minute » (acte notarié) ; prov. *minuto* ; lg. *minuta*.

**miserius, a, um, adj.** : pauvre. [1 ; vers 371]. Lat. *miser* « malheureux ». \*Ro. *miserios* « misérable, malheureux ». Le prov. et le lg. ne connaissent que *miserable*.

**moco, as, are, v.** : se moquer, moucher. [2 ; vers 60, 2086]. Gr. *μωκᾶν* « railler » ; lat. *mucus* « morve ». \*Ro. *mochar* « moquer » ; fr. « mocquer » et « moucher » ; prov. *(se) mouca* ; lg. *(se) mocar*.

**molinus, i, s. m. ou molinum, i, s. n.** : moulin. [2 ; vers 373, 1375]. Lat. *molina* « moulin ». \*Ro. *molin* « moulin » ; fr. « molin » ; prov. *moulin* ; lg. *molin*.

**mon, pr.-adj. poss. m. sing.** : mon. [2 ; vers 165, 170]. \*Fr.

**mondus, i, s. m.** : monde. [2 ; vers 101, 895]. Lat. *mundus* « monde ». \*Fr. « monde » ; prov. *mounde* ; lg. *mond*, *monde*.

**monesto, as, are**, v. : avertir. [1 ; vers 2171]. Lat. *monere* « avertir ». \*Ro. *monestar* « avertir » ; prov. *amounesta* ; lg. *monestar*.

**monialis, is**, s. f. : moniale. [1 ; vers 1393]. \*Ro. *monja* « religieuse » ; prov. *mounjo* ; lg. *monia, monja*.

**monina, ae**, s. f. : guenon. [1 ; vers 707]. \*Prov. *mounino* ; lg. *monina*.

**monitio, onis** : voir **munitio, onis**.

**montagna, ae**, s. f. : montagne. [4 ; vers 439, 827, 1829 et explicit]. Lat. *mons* « montagne ». \*Ro. *montagna* « montagne » ; fr. « montaigne » ; prov. *mountagno* ; lg. *montagna, montanha*.

**monteria, ae**, s. f. : hauteur. [1 ; vers 825]. \*B. lat. Cf. p. 281.

**monticulosus, a, um**, adj. : montueux. [2 ; vers 451, 836]. \*B. lat.

**monticulozus, a, um** : voir **monticulosus, a, um**.

**monto, as, are**, v. : monter. [5 ; vers 1828, 1903, 1904, 1907, 2251]. \*Ro. *montar* « monter, s'élever » ; fr. « monter » ; prov. *mounta* ; lg. *montar*. Au vers 1907, impératif présent *montate* ; impératif présent dialectal *montas* (vers 1903) et *monto* (vers 1904).

**morio, is, ire**, v. : mourir. [6 ; vers 24, 404, 861, 954, 2037, 2138]. Lat. *mori* « mourir ». \*Ro. *morir* « faire mourir, tuer, détruire, ravager » ; fr. « morir » ; prov. *mouri* ; lg. *morir*. Infinitif présent prov. *mouri* (vers 2037) et lg. *morir* (vers 404).

**morrada, ae**, s. f. : coup sur le museau. [1 ; vers 1003]. \*Ro. *morrada* « coup sur le museau » ; prov. *mourrado* ; lg. *morrada*.

**morrata, ae** : voir **morrada, ae**.

**mortalagium, i**, s. n. : massacre. [1 ; vers 1513]. \*Prov. *mortalage* ; lg. *mortalagi, mortalatage*.

**morterus (um), i**, s. m ou n. : moulin. [1 ; vers 637]. Lat. *mortarium* « mortier, vase à piler ». \*Ro. *mortier* « mortier » ; fr. « mortier » ; prov. *mourtié* ; lg. *mortier*.

**mortus, a, um**, adj. : mort. [5 ; vers 723, 1010, 1741, 2081, 2278]. Lat. *mortuus* « mort ». \*Ro. *mort* « mort » ; fr. « mort » ; prov. et lg. *mort*.

**mossurus, i**, s. m. : monsieur. [1 ; vers 1199]. Hapax. Formes lexicales : prov. *moussu* ; lg. *monsén*.

**mostardarius, a, um**, adj. : à moutarde. [1 ; vers 637]. \*Ro. *mostarda* « moutarde » ; fr. « moustarde » ; prov. *moustar-dié* ; lg. *mostardier*. Toutes ces langues ne connaissent que le s. f. « moutarde » ou masculin « moutardier ».

**mostra, ae**, s. f. : revue militaire. [1 ; vers 559]. \*Ro. *mostra* « revue des troupes » ; fr. « monstre » ; prov. *mostro* ; lg. *mostra*.

**mourus, i**, s. m. : Maure. [1 ; vers 2160]. Lat. *maurus*. \*Prov. *moure* ; lg. *more*.

**moy**, pr. pers. : moi. [1 ; vers 751]. \*Fr. « moi ».

**moyns**, adv. : moins. [1 ; vers 2134]. \*Fr. « moins ».

**munitio, onis**, s. f. : provision. [1 ; vers 1333]. \*Fr. « munition » ; prov. *municioun* ; lg. *munition*.

**muralha, ae**, s. f. : muraille. [2 ; vers 537, 1479]. Lat. *murus* « mur, rempart ». \*Ro. *muralh* « muraille, mur » ; fr. « muraille » ; prov. *muralho* ; lg. *muralha*.

**muso, as, are**, v. : muser, s'attarder. [1 ; vers 1573]. \*Ro. *musar* « muser, attendre en vain » ; fr. « muser » ; prov. *musa* ; lg. *musar*.

**musula, ae**, s. f. : petite muse. [1 ; vers 462]. Hapax. Dim. du lat. *musa* « muse ».

**se mutino, as, are**, v. : se mutiner. [2 ; vers 1974, 2239]. \*Fr. « se mutiner » ; prov. *se mutina* ; lg. *se mutinar*.

**mygna, ae** : voir **migna, ae**.

## N

**nego, as, are**, v. : noyer, se noyer. [2 ; vers 1567, 1734]. Lat. *ne-care* « faire périr ». \*Ro. *negar* « noyer, se noyer » ; fr. « noyer » ; prov. *nega* ; lg. *negar*.

**nettegio, as, are**, v. : déménager. [1 ; vers 770]. Lat. *nitidare* « rendre brillant, laver ». \*Ro. *netejar* « nettoyer, rendre propre, purifier » ; fr. « nettoyer » ; prov. *neteja* ; lg. *netejar*.

**nicenus, a, um**, adj. : niçois, de Nice. [1 ; vers 881]. \*B. lat. *nicoenus* « de Nicée ».

**nientum**, adv. : rien. [3 ; vers 73, 2119, 2299]. \*Ro. *nient* « néant, rien » ; prov. et lg. *nient*.

**nissardus, a, um**, adj. : Niçois, de Nice. [1 ; vers 853]. \*Prov. *niçard*.

**noblessa, ae**, s. f. : conduite noble. [1 ; vers 2149]. Lat. *nobilitas* « noblesse, excellence ». \*Ro. *noblessa* « noblesse, distinction, grandeur » ; fr. « noblesse » ; prov. *noublesso* ; lg. *noblessa*.

**nos**, adj. poss. pl. : nos. [1 ; vers 1067]. \*Fr.

**nostrus, a, um**, adj. poss. : notre. [2 ; vers 316, 2392]. \*Fr. « nostre ».

**notarus, i**, s. m. : greffier, celui qui écrit. [2 ; vers 325, 1321]. Lat. *notare* « marquer, écrire ». \*Ro. *notari* « notaire » ; fr. « notaire » ; prov. *noutari* ; lg. *notari*.

**nouela, ae** : voir **nouella, ae**.

**nouella, ae**, s. f. : nouvelle. [7 ; vers 29, 1009, 1795, 1989, 2024, 2253, 2353]. Lat. *novella* « choses nouvelles ». \*Ro. *novella* « nouvelle, bruit, rumeur » ; fr. « nouvelle » ; prov. *nouvel-lo* ; lg. *novèla*.

**noyro, is, ere**, v. : nourrir [1 ; vers 685]. Lat. *nutrire* « nour-

rir ». \*Ro. *noyrir* « nourrir, alimenter » ; fr. « nourrir » ; prov. *nouri* ; lg. *noyrir*.

## O

**oblido, as, are**, v. : oublier. [1 ; vers 2353]. Lat. *oblivisci* « oublier ». \*Ro. *oblidar* « oublier » ; fr. « oublier » ; prov. *oubli-da* ; lg. *oblidar*.

**officio, as, are**, v. : remplir son office. [1 ; vers 1288]. \*Ro. *officier*, le s. mais pas le v ; \* v. fr. « officier », prov. *oufficia*, lg. *oficiar*.

## P

**pacis, is**, s. f. : patène. [1 ; vers 923]. Gr. *πατάνη* « assiette, plat » ; lat. *patena* « plat creux ». \*Prov. et lg. *pas*.

**paga, ae**, s. f. : paye. [1 ; vers 1338]. \*Ro. *paga* « paie, paiement, solde » ; prov. *pago* ; lg. *paga*.

**pagamentum, i**, s. n. : paiement. [1 ; vers 561]. \*Ro. *pagamen* « paiement, rétribution » ; fr. « payement » ; prov. *pagamen* ; lg. *pagament*.

**pagga, ae** : voir **paga, ae**.

**pagius, ii**, s. m. : page. [1 ; vers 2303]. Gr. *παιδίον* « enfant, jeune serviteur ». \*Fr. « page » ; prov. *pagi* ; lg. *page*.

**pago, as, are**, v. : payer. [3 ; vers 1515, 1838, 2384]. Lat. *pacare* « faire la paix ». \*Ro. *pagar* « payer » ; fr. « payer » ; prov. *paga* ; lg. *pagar*.

**palhardisa, ae**, s. f. : paillardise. [1 ; vers 716]. \*Fr. « paillardise » ; prov. *palhardiso* ; lg. *palhardisa*.

**palhardus, i**, s. m. et adj. : paillard. [5 ; vers 705, 1250, 1271, 1503, 1771]. Lat. *palea* « paille ». \*Fr. « paillard » ; prov. et lg. *palhard*. Étymologie : « qui couche sur la paille ».



**pallafrinerus, i**, s. m. : palefrenier. [1 ; vers 368]. \*Prov. et lg. *palafrenier*. Le fr. ne connaît que « parefrenier ».

**panno, as, are** : voir **pano, as, are**.

**pano, as, are**, v. : voler. [1 ; vers 1353]. Gr. πανουργεῖν « être fourbe, commettre des méfaits ». \*Ro. *panar* « voler, ravir, dérober » ; prov. *pana* ; lg. *panar*.

**paquetus, i**, s. m. : paquet. [1 ; vers 805]. \*Fr. « paquet » ; prov. et lg. *paquet*.

**parado, s. f.** : parade. [1 ; vers 2208]. \*Prov. *parado* ; lg. *parada*.

**parelho, as, are** : voir **parello, as, are**.

**parello, as, are** ou **parelho, as, are**, v. : apprêter. [2 ; vers 573, 1606]. \*Ro. *parelhar* « apparier, assortir » ; prov. *parelha* ; lg. *parelhar*.

**parerius, ii**, s. m. : égal. [1 ; vers 628]. Lat. *par* « semblable ». \*Ro. *parier* « égal, pareil, semblable » ; fr. « pareil » ; prov. et lg. *parier*. *Parerius* est une métathèse de *parierus*.

**parlamentum, i**, s. n. : parlement. [3 ; vers 531, 1191, 1207]. \*Ro. v. *parlamentar* « parlementer » ; s. m. fr. « parlement » ; prov. *parlamen* ; lg. *parlament*.

**parlo, as, are**, v. : parler. [20 ; vers 54, 161, 191, 302, 351, 462, 531, 552, 680, 741, 1010, 1359, 1685, 1730, 1840, 1885, 1977, 2028, 2123, 2270]. \*Ro. *parlar* « parler, dire » ; fr. « parler » ; prov. *parla* ; lg. *parlar*.

**parola, ae**, s. f. : discours. [1 ; vers 2267]. Gr. παραβολή et lat. *parabola* « parabole, discours allégorique ». \*Ro. *paraula* « parole, discours, loi, commandement » ; fr. « parole » ; prov. *parolo, paraulo* ; lg. *paraula*.

**Parrhisius, a, um**, adj. : Parisien. [1 ; vers 2284]. \*Fr.

**particcolerium**, adv. : particulièrement. [1 ; vers 1267]. Hapax. Formes lexicales : ro. *particularment* ; fr. « particulièrement » ; lg. *particularament*.

**participo, as, are**, v. : participer. [1 ; vers 1724]. Lat. *participare* « faire participer, partager ». \*Ro. *participar* « participer » ; fr. « participer » ; prov. *participa* ; lg. *participar*.

**partio, s. f.** : partie. [1 ; vers 1323]. \*Ro. *partia* « part, partie, portion » ; fr. « partie » ; prov. *partio* ; lg. *part, partia*.

**partitus, i**, s. m. : parti. [1 ; vers 71]. \*Fr. « parti » ; prov. et lg. *partit*.

**pasca, s. f.** : Pâques. [2 ; vers 1139, 1700]. Ce mot est ici utilisé à deux reprises dans l'expression \*italienne *la mala pasca*. Il est également présent dans l'aire linguistique franco-méditerranéenne : lat. *pascha* « Pâques » ; ro. *pasca, pascha* ; fr. « pasque » ; prov. *pasco, pascho* ; lg. *pasca, pascha*.

**passagium, i**, s. n. : passage. [2 ; vers 1592, 1596]. Lat. *passus* « pas ». \*Ro. *passatge* « passage, détroit » ; fr. « passage » ; prov. *passage, passagi* ; lg. *passatge*.

**passauolantum, i**, s. n. : catapulte. [1 ; vers 1614]. Du \*b. lat. *passavolantus* désignant une petite machine de guerre à lancer des traits. Dans les langues du Midi, le *passo voulan* ou *passa-voulant* est un profiteur, un parasite ; ou bien encore un homme qui, sans être enrôlé dans une troupe, figurait dans une revue pour faire nombre.

**passauolo, as, are**, v. : mitrailler. [1 ; vers 2198]. Hapax d'après le s. *passauolentum*.

**passo, as, are**, v. : passer, passer par. [17 ; vers 254, 291, 298, 301, 363, 513, 605, 1040, 1059, 1551, 1591, 1602, 1938, 1944, 2137, 2187, 2325]. \*Ro. *passar* « passer, traverser, dépasser » ; fr. « passer » ; prov. *passa* ; lg. *passar*.

**patacco, as, are**, v. : donner des coups. [1 ; vers 1868]. du Gr. πατάσσειν « battre, frapper ». \*Prov. *pataca* ; lg. *patacar*.

**paufico, as, are**, v. : ficher. [1 ; vers 1003]. Mot composé \*ro. : s. *pal* « pieu » + v. *fica* « ficher » ; prov. *paufica* ; lg. *pauficar*.

**pauilhonis, is**, s. m. : pavillon, tente. [2 ; vers 633, 1884]. Lat. *papilio* « pavillon, tente ». \*Ro. *pavaillo* « pavillon, tente » ; fr. « pauillon » ; prov. *pavilhoun* ; lg. *pavilhon*.

**pauma, ae**, s. f. : paume. [1 ; vers 150]. Gr. *παλάμη* « paume de la main » ; lat. *palma* « paume ». \*Ro. *palma* « paume, plat de la main » ; fr. « paulme » ; prov. *paumo* ; lg. *pauma*.

**pauretus, a, um**, adj. : pauvre. [1 ; vers 187]. Lat. *pauper* « pauvre ». \*Ro. *pauret* « pauvre » ; fr. « pouret » ; prov. et lg. *pauret*. Dim. de « pauvre ».

**payha, ae**, s. f. : paie. [1 ; vers 125]. \*Ro. *paya* « paie, paiement, solde » ; prov. *paio* ; lg. *paia*.

**paysan**, s. m. : paysan. [1 ; vers 1073]. \*Fr. « paisant ».

**paysanus, i**, s. m. : indigène, autochtone, campagnard, villageois. [22 ; vers 947, 957, 961, 976, 999, 1005, 1007, 1016, 1021, 1027, 1048, 1055, 1058, 1061, 1066, 1081, 2069, 2072, 2084, 2088, 2140 et *explicit*]. Lat. *paganus* « population civile, par opposition aux soldats » ; ro. *pages* « villageois, vilain, par opposition aux clercs ». \*Fr. « paisant » ; prov. et lg. *païsan*. Ce s. dérive de *paysus*, en vieux fr. « païs », désignant le terroir environnant les villes : le *paysanus* est ainsi un habitant d'un terroir, un campagnard, mais pas nécessairement un « paysan » au sens moderne du mot, c'est-à-dire un agriculteur. *Paysanus* s'oppose seulement à *ciuis*, « habitant d'une ville, d'une cité », terme qu'Arena emploie à deux reprises pour désigner les habitants d'Aix et ceux d'Arles ; ou à *villanus*, « habitant d'une villa, d'un domaine agricole ».

**payssanus, i** : voir **paysanus, i**.

**payssus, i** : voir **paysus, i**.

**paysus, i**, s. m. : pays, État. [32 ; vers 38, 43, 246, 319, 339, 354, 374, 413, 533, 703, 775, 883, 896, 909, 1002, 1051, 1110, 1339, 1437, 1625, 1874, 1963, 1988, 2020, 2093, 2103, 2107, 2133, 2186, 2191, 2264, 2354]. Lat. *pagus* « bourg, village ».

\*Ro. *pays, pais* « pays, région » ; fr. « pays » ; prov. et lg. *pays, païs*.

**peada, ae**, s. f. : pied. [1 ; vers 2173]. Gr. *πέζα* « plante du pied ».

\*Ro. *pezada* « empreinte, trace de pied » ; prov. *peado, pesado* ; lg. *peada*.

**pego, as, are**, v. : calfater. [1 ; vers 776]. Gr. *πίττα* « poix » et *πιττοῦν* « poisser » ; lat. *picare* « enduire de poix ». \*Ro. *pegar* « poisser, goudronner, enduire » ; prov. *pega* ; lg. *pegar*.

**pellicia, ae**, s. f. : manteau de fourrure. [1 ; vers 881]. Lat. *pel-lis* « peau ». \*Ro. *pellicia* « pelisse, fourrure » ; fr. « pelice » ; prov. *pelisso* ; lg. *pelissa*.

**peloto, as, are**, v. : malmener. [1 ; vers 2090]. V. \*fr. « peloter » : jouer à la paume. Pellas et Mistral citent le v. *pelouta*.

**penata, ae** : voir **rata penata, ae**.

**penchino, as, are**, v. : ratisser. [1 ; vers 579]. \*Ro. *penchenar* « peigner » ; prov. *penchina* ; lg. *penchinar*.

**pendo, is, ere**, v. : pendre. [2 ; vers 1251, 2220]. B. lat. *pendere* « pendre à la potence ». \*Ro. *pendre* « pendre » ; fr. « pendre » ; prov. et lg. *pendre*.

**pendutus, i**, adj. : pendu. [2 ; vers 1077, 1272]. \*Ro. *pendut* « pendu » ; fr. « pendu » ; prov. et lg. *pendut*.

**pensamentum, i**, s. n. : embarras, soucis. [2 ; vers 3, 15]. \*Ro. *pensamen* « pensée, peine, tourment, souci » ; fr. « pensément » ; prov. *pensamen* ; lg. *pensament*.

**penso, as, are**, v. : penser. [25 ; vers 37, 84, 181, 199, 251, 297, 358, 379, 442, 517, 541, 624, 665, 699, 722, 867, 1102, 1446, 1545, 1587, 1604, 1923, 2215, 2281, 2373]. \*Ro. *pensar* « penser, imaginer, rêver » ; fr. « penser » ; prov. *pensa* ; lg. *pensar*.

**peonerius, i**, s. m. : pionnier. [1 ; vers 443]. \*Ro. *peon* « piéton, fantassin » ; fr. « pionnier » ; prov. *piounié* ; lg. *peon*.

**peramo, as, are**, v. : aimer extrêmement. [1 ; vers 1071]. Hapax. Mot composé lat. : préf. *per* + v. *amare* « aimer ».

**perbondo, is, ire**, v. : caracoler. [1 ; vers 1831]. Hapax. Mot composé : préf. lat. *per* + v. fr. « bondir ».

**perbraggo, as, are**, v. : se divertir extrêmement. [1 ; vers 1585]. Hapax. Mot composé : préf. lat. *per* + v. prov. *bragare*.

**perda, ae**, s. f. : perte. [1 ; vers 388]. Lat. *perdere* « faire une perte ». \*Ro. *perda* « perte » ; fr. « perte » ; prov. *perdo* ; lg. *perda*.

**perdegayno, as, are**, v. : dégainer complètement. [1 ; vers 1509]. Hapax. Mot composé : préf. lat. *per* + v. fr. « dégainer ».

**perdo, onis**, s. m. : pardon. [1 ; vers 872]. \*Ro. *perdo* « pardon, indulgence, absolution » ; fr. « pardon » ; prov. *perdoun* ; lg. *perdon*.

**perdonansa, ae**, s. f. : pardon. [3 ; vers 1035, 1234, 1931]. \*Ro. *perdonansa* « pardon, indulgence, absolution » ; prov. *perdounanço* ; lg. *perdonansa*.

**perdubito, as, are**, v. : redouter. [2 ; vers 288, 1156]. Hapax. Mot composé lat. : préf. *per* + v. *dubitare* « douter ».

**perfrustro, as, are**, v. : priver totalement. [1 ; vers 2106]. Hapax. Mot composé lat. : préf. *per* + v. *frustrare* « frustrer, tromper ».

**perilhosus, a, um**, adj. : périlleux. [1 ; vers 2136]. Lat. *periculosus* « dangereux ». \*Ro. *perilhos* « périlleux, dangereux » ; fr. « périlleux » ; prov. *perilhous* ; lg. *perilhos*.

**periuuo, as, are**, v. : porter une grande assistance. [1 ; vers 28]. Hapax. Mot composé lat. : préf. *per* + v. *juvare* « aider, seconder ».

**perpromptus, a, um**, adj. : très prompt. [1 ; vers 1285]. Hapax. Mot composé lat. : préf. *per* + adj. *promptus* « prompt ».

**perremigo, as, are**, v. : conduire à toutes rames. [1 ; vers 1622]. Hapax. Mot composé lat. : préf. *per* + v. *remigare* « ramer ».

**persecuto, as, are**, v. : persécuter, harceler. [2 ; vers 2048, 2358]. Lat. *persequari* « poursuivre sans relâche ». \*Fr. « per-

secuter » ; prov. *persecuta* ; lg. *persecutar*.

**pertremolo, as, are**, v. : ébranler. [1 ; vers 1640]. Hapax. Mot composé : préf. lat. *per* + v. lg. *tremolare* « trembler ».

**petarata, ae**, s. f. : détonation. [1 ; vers 2118]. \*Ro. v. *petar* « péter » ; s. f. prov. *petarrado* ; lg. *petarrada*.

**petardus, a, um**, adj. : pétaradante. [1 ; vers 1653]. \*Ro. *petar* « péter » ; fr. « peter » ; prov. *petarda* ; lg. *petardar*. Ces langues ne connaissent que le v., à partir duquel Arena crée l'adj. « pétarde ».

**petitus, a, um**, adj. : petit. [1 ; vers 809]. \*Ro. *petit* « petit, faible » ; fr. « petit » ; prov. et lg. *petit*.

**peto, as, are**, v. : péter. [2 ; vers 1639, 1815]. \*Ro. *petar* ; fr. « peter » ; prov. *peta* ; lg. *petar*.

**peyra, ae**, s. f. : pierre. [2 ; vers 1523, 1815]. Gr. πέτρα et lat. *petra* « rocher, roche ». \*Ro. *peyra* « pierre » ; fr. « pierre » ; prov. *peiro* ; lg. *peira*.

**pietrus, a, um**, adj. : minable. [1 ; vers 187]. \*Fr. « pietre » ; prov. et lg. *pietre*.

**pilho, as, are**, v. : piller, capturer. [3 ; vers 209, 578, 1007]. Lat. *pilare* « piller ». \*Ro. *pilhar* « piller, dérober » ; fr. « piller » ; prov. *pilha* ; lg. *pilhar*.

**piqua, ae**, s. f. : pique. [1 ; vers 133]. \*Ro. *piqua* « pique, pioche » ; fr. « pique » ; prov. *piquo* ; lg. *piqua*.

**piquerus, i**, s. m. : piquier. [1 ; vers 794]. \*Fr. « piquier » ; prov. *piquié* ; lg. *piquiaire*.

**plaggia, ae**, s. f. : plage. [1 ; 1622]. Lat. *plaga* « étendue, région ». \*Ro. *playa* « plage » ; fr. « plage » ; prov. *plajo* ; lg. *plaja*.

**plam** : voir **plan**.

**plan**, s. inv. : plaine. [2 ; vers 631, 1902]. Gr. πλατύς « large et plat » ; lat. *planum* « plaine ». \*Ro. *plan* « plaine, plateau » ; fr. « plain » ; prov. et lg. *plan*.

**plaserum, i**, s. n. : plaisir. [1 ; vers 1861]. Lat. *placere* « plaire ». \*Ro. *plazer* « plaisir, joie, contentement » ; fr. « plaisir » ; prov. et lg. *plaser*.

**plassa, ae**, s. f. : place. [1 ; vers 125]. Lat. *platea* « place publique ». \*Ro. *plassa* « place, lieu, endroit » ; fr. « place » ; prov. *plasso* ; lg. *plassa*.

**playdegio, as, are**, v. : plaider. [1 ; vers 2000]. \*Ro. *plaidejar* « plaider, tourmenter, poursuivre » ; fr. « plaider » ; prov. *plaideja* ; lg. *plaidejar*.

**plus**, adv. : plus. [8 ; vers 89, 419, 531, 747, 867, 1760, 2276, 2318]. \*Fr.

**plusque**, adv. : plus que. [1 ; vers 356]. \*Fr.

**poblum, i**, s. n. : peuple. [2 ; vers 1844, 2248]. \*Ro. *poble* « peuple, foule, multitude » ; fr. « peuple » ; prov. et lg. *poble*.

**pocum**, adv. : peu. [1 ; vers 2282]. Lat. *paucus* « peu nombreux ». \*Ro. *pauc* ; fr. « pauc » ; prov. et lg. *pauc*, *poc*.

**podritus, a, um**, adj. : pourri. [1 ; vers 1441]. \*Espagnol *podrido*. Cf. aussi : lat. *putrere* « être pourri » ; ro. *putrid* « putride, pourri » ; fr. « pourri » ; prov. *pourri* ; lg. *poiri*.

**polalha, ae**, s. f. : volaille. [3 ; vers 644, 1292, 1510]. \*Ro. *pol-lat* « poulet » ; prov. *poulalho* ; lg. *polalha*.

**polastrus, i**, s. m. : gros poulet. [1 ; vers 41]. \*Ro. *pollat* « poulet » ; prov. *polastre* ; lg. *polastre*. Augm. de *polet*.

**poletus, i**, s. m. : poulet. [1 ; vers 1513]. Gr. *πῶλος* « jeune animal » ; lat. *pullus* « poulet ». \*Ro. *polet* « poulet » ; fr. « poulet » ; prov. *poulet* ; lg. *polet*.

**pollicia, ae**, s. f. : police. [1 ; vers 1367]. Gr. *πολιτεία* et lat. *politia* « gouvernement ». \*Ro. *pollisia* « police » ; fr. « police » ; prov. *polici* ; lg. *poliça*, *policia*.

**poltronus, i**, s. m. : lâche. [1 ; vers 2227]. \*Fr. « poltron » ; prov. et lg. *poultroun*.

**polso, as, are**, v. : pousser avec force, attaquer. [5 ; vers 961, 1629, 1662, 1731, 2073]. Lat. *pulsare*. \*Ro. *pulsar*, *polsar* « pousser, frapper, choquer » ; prov. *poussa* ; lg. *polsar*.

**pontus, i**, s. m. : pont. [1 ; vers 1552]. Lat. *pons* « pont ». \*Ro. *pont* « pont » ; fr. « pont » ; prov. et lg. *pont*.

**populare, is**, s. n. : popolo, le populaire. [3 ; vers 30, 160, 1114]. \*Ro. *popular* « le populaire, peuple » ; prov. *populo* ; lg. *popular*.

**porta, s**, f. : porte. [1 ; vers 2256]. Lat. *porta* « porte ». \*Ro. *porta* « porte » ; fr. « porte » ; prov. *porto* ; lg. *porta*. Nb : le mot *portas* pourrait tout aussi bien être l'acc. pl. du lat. *porta* mais on peut le compter ici dans une forme romano-provençale car il est précédé de l'art. *las*.

**portallus, i**, s. m. : porte. [1 ; vers 457]. Lat. *porta* « porte ». \*Ro. *portal* « portail » ; fr. « portail » ; prov. *pourtal* ; lg. *portal*.

**posta, ae**, s. f. : carrosse, position. [8 ; vers 239, 341, 438, 500, 1328, 1467, 1793, 2033]. \*Fr. « poste » ; prov. *posto* ; lg. *posta*. Aux vers 1328 et 1467, *impostam* pour *in postam*, « en carrosse » : l'abl. *in posta* eût été plus correct.

**potentus, a, um**, adj. : puissant. [3 ; vers 92, 1702, 2256]. Lat. *potens* « qui peut, puissant ». \*Ro. *potent* « puissant » ; prov. *poutent* ; lg. *potent*.

**potronus, i** : voir **poltronus, i**.

**pottagius, ii**, s. m. : potage. [1 ; vers 729]. \*Fr. « potage » ; prov. *poutage* ; lg. *potage*, *potatge*.

**pour, is**, s. m. : pauvre. [1 ; vers 2279]. Lat. *pauper* « pauvre ». \*Ro. *paure* ; fr. « pauvre, poure » ; prov. et lg. *paure*.

**poyssa, ae**, s. f. : puissance. [1 ; vers 1804]. Hapax. Syncope de *poyssansa*.

**poyssansa, ae**, s. f. : puissance. [7 ; vers 141, 1862, 1992, 2016, 2194, 2298, 2309]. \*Ro. *poyssança* « puissance » ; fr. « puis-



sance » ; prov. *puissanço* ; lg. *poissança*.

**poyssantis, e** ou **poyssantus, a, um**, adj. : puissant. [6 ; vers 183, 592, 957, 1852, 1874, 2007]. \*Ro. *poyssans* « puissant » ; fr. « puissant » ; prov. *puissant* ; lg. *poissant*.

**prego, as, are**, v. : prier, supplier. [6 ; vers 70, 726, 1396, 1473, 2268, 2373]. Lat. *precare* « prier ». \*Ro. *pregar* « prier, supplier, adresser des prières » ; fr. « prier » ; prov. *prega* ; lg. *pregar*.

**preguo, as, are** : voir **prego, as, are**.

**prendre**, v. : prendre. [2 ; vers 158, 1170]. \*Ro. *prendre* « prendre » ; fr. « prendre » ; prov. et lg. *prendre*.

**prepoyntus, i**, s. m. : pourpoint. [1 ; vers 1186]. \*Ro. *perpoing* « pourpoint » ; prov. *prepoin, prepoun* ; lg. *perpont, perpoing*. À la suite du ro. le radical est *perp-* ; seul le provençal présente la métathèse *prep-*.

**presonis, is**, s. f. : prison. [1 ; vers 2000]. \*Ro. *preso* « prison » ; fr. « prison » ; prov. *presoun* ; lg. *preson*.

**prestus, a, um**, adj. : preste, rapide. [1 ; vers 804]. \*Ro. *prest* « prêt, disposé » ; fr. « prest » ; prov. et lg. *prest*.

**pricidens, entis**, s. m. : président. [2 ; vers 1199, 1257]. Hapax. Formes lexicales : lat. *praesidens* « qui a la préséance, président » ; ro. *president* ; fr. « président » ; prov. et lg. *president*.

**princis, is**, s. m. : prince. [1 ; vers 1491]. Lat. *princeps* « prince ». \*Ro. *prince* « prince » ; fr. « prince » ; prov. et lg. *prince*.

**prinsus, i**, s. m. : prince. [1 ; vers 888]. Lat. *princeps* « prince ». \*Ro. *prinsi* « prince » ; fr. « prince » ; lg. *prinsi*.

**prisa** : voir **prendre**.

**prisonerius, ii**, s. m. : prisonnier. [3 ; vers 617, 1089, 1914]. \*Ro. *preisonier* « prisonnier, détenu » ; fr. « prisonnier » ; prov. *prisounié* ; lg. *prisonièr*.

**priza, ae**, s. f. : prise. [1 ; vers 1008]. \*Ro. *prisa* « prise, capture, proie » ; fr. « prinse » ; prov. *priso* ; lg. *prisa*.

**prizo, as, are**, v. : fixer un prix. [1 ; vers 2299]. \*Ro. *prezar* « priser, apprécier, évaluer, avoir du prix » ; fr. « priser » ; prov. *prisa* ; lg. *prisar*.

**pro**, prép. : pour, afin de. [36 ; *incipit* et vers 43, 101, 130, 169, 175, 182, 209, 216, 254, 371, 413, 429, 498, 573, 614, 762, 764, 914, 938, 953, 1025, 1121, 1224, 1328, 1454, 1470, 1471, 1479, 1495, 1634, 2082, 2113, 2127, 2369, 2382]. La prép. lat. gouvernant l'abl. rend ici le \*fr. « pour ».

**processus, us**, s. m. : procès. [2 ; vers 1219, 1919]. B. lat. *processus* « action judiciaire ». \*Ro. *proces* « procès » ; fr. « proces » ; prov. *proucès* ; lg. *procès*.

**prodomia, ae**, s. f. : probité. [1 ; vers 1085]. \*Ro. *prodomia* « probité » ; prov. *proudoumié* ; lg. *prodomia*.

**profecta, ae**, s. m. : prophète. [1 ; vers 1777]. Hapax.

**promeno, as, are**, v. : se promener. [2 ; vers 1831, 1973]. \*Fr. « promener » ; prov. *proumena* ; lg. *proumenar*.

**propenso, as, are**, v. : repenser. [1 ; vers 2184]. Hapax. Construction latine avec le préf. *pro* + le v. *pensare* « peser ».

**prosperito, as, are**, v. : prospérer. [1 ; vers 2170]. Hapax. Fréq. de *prosperare*.

**Prouensa, ae**, s. f. : Provence. [23 ; vers 223, 241, 244, 253, 422, 720, 734, 836, 862, 877, 880, 1101, 1230, 1355, 1370, 1381, 1689, 1894, 1926, 2083, 2100, 2287 et *explicit*]. Lat. *Provincia* « Provence ». \*Ro. *Proensa* ; fr. « Provence » ; prov. *Prouvenço* ; lg. *Provença*.

**prouensal, ale**, ou **prouensalus, a, um**, s. et adj. : Provençal, de Provence. [5 ; vers 242, 1873, 2018, 2039, 2263]. Lat. *provincialis* « provençal ». \*Ro. *proensal* ; fr. « provençal » ; prov. *prouvençau* ; lg. *provençal*. Outre le nominatif neutre *prouensale genus* (vers 242), Arena utilise le nominatif pluriel *les prouensales* (vers 2039) et l'ablatif pluriel *de prouensalis* (vers 1873, 2018, 2263).



**prouo, as, are**, v. : tenter. [1 ; vers 2134]. Lat. *probare* « faire l'essai, éprouver ». \*Ro. *proar* « prouver, démontrer, éprouver » ; fr. « prouver » ; prov. *prova* ; lg. *provar*.

**publum, i** : voir **poblum, i**.

**pulchrans, tis**, adj. : beau. [1 ; vers 1397]. \*B. lat. : part. présent adjectivé du v. *pulchrare*.

**putto**, s. f. : putain. [1 ; vers 1903]. \*Ro. *puta* « fille, putain » ; fr. « putain » ; prov. *puto* ; lg. *puta*.

## Q

**qualque ou calque**, adj. : quelque. [6 ; vers 387, 1126, 1520, 2024, 2318, 2387]. \*Ro. *qualque* « quelque » ; fr. « quelque » ; prov. et lg. *qualque*. Cet adj. n'est décliné qu'au vers 2387 : acc. f. *qualquam*.

**quaquetum, i**, s. n. : caquet. [1 ; vers 85]. \*Fr. « caquet » ; prov. et lg. *caquet*.

**quattus maymonus**, s. m. : singe. [1 ; vers 707]. Gr. μῑμώ « gue non » ; lat. *cattus* « chat ». \*Prov. *cat-mimoun*. Cette expression n'est attestée que par Garcin (*gamimoun*) et Mistral (*cat-mimoun, gat-mimoun*).

**quinze**, adj. num. : quinze. [1 ; vers 2207]. Lat. *quindecim* « quinze ». \*Ro. *quinze* « quinze » ; fr. « quinze » ; prov. *quinge* ; lg. *quinze*.

**quoquinus, i** : voir **coquinus, i**.

## R

**rabalho, as, are**, v. : emmener, ratisser. [2 ; vers 377, 1355]. \*Prov. *rabalha* ; lg. *rabalhar*.

**rabino, as, are**, v. : rôtir. [1 ; vers 1714]. Gr. γράβιον « torche ». \*Prov. *rabina* ; lg. *rabinar*.

**ragius**, adv. : avec grande rage. [1 ; vers 1542]. Hapax : comparatif d'adv. lat. formé sur le prov. *ragi*. Formes lexicales : lat. *rabies* « rage » ; ro. *ratje* ; fr. « rage » ; prov. *ragi* ; lg. *rage*.

**ramparo, as, are**, v. : remparer. [1 ; vers 1599]. \*Fr. « remparer » ; prov. *rampara*.

**ramparus, i**, s. m. : rempart. [2 ; vers 449, 1547]. \*Fr. « rempar » ; prov. et lg. *rampar*.

**ransono, as, are**, v. : rançonner. [3 ; vers 361, 622, 1074]. \*Ro. *ransonar* « rançonner » ; fr. « ranssonner » ; prov. *ransouna* ; lg. *ransonar*.

**rapino, as, are**, v. : rapiner. [3 ; vers 761, 1328, 1872]. Lat. *rapina* « rapine ». \*Ro. *rapinar* « rapiner, ravager » ; fr. « rapiner » ; prov. *rapina* ; lg. *rapinar*.

**rasinus, i**, s. m. : raisin. [1 ; *explicit*]. Gr. ράξ « grain de raisin » ; lat. *racemus* « grappe de raisin ». \*Ro. *rasain* « raisin » ; fr. « raisin » ; prov. et lg. *rasin*.

**rassa, ae**, s. f. : race. [1 ; vers 2154]. Gr. ρίζα et lat. *radix* « racine ». \*Ro. *raza* « race » ; fr. « race » ; prov. *rasso* ; lg. *rassa*.

**rata penata, ae**, s. f. : chauve-souris. [1 ; vers 1512]. \*Ro. *ratapenada* ; prov. *ratopenado* ; lg. *ratapenada*. À la suite du roman, les dialectes du Midi ont tous le radical *penad-* : Arena reprend ici l'adjectif latin *pennatus*.

**rauba, ae ou roba, ae**, s. f. : ce qui est volé, ce qui est caché. [5 ; vers 541, 762, 878, 1356, 1362]. \*Ro. *rauba* « robe, vêtement, dépouille » ; fr. « robbérie » ; prov. *raubo* ; lg. *rauba*. Le s. *rauba* désigne aussi bien ce qui est dérobé à la vue (caché) que ce qui est dérobé par un voleur (emporté).

**raubo, as, are ou robo, as, are**, v. : dérober, piller. [23 ; vers 115, 117, 152, 396, 402, 579, 583, 647, 785, 856, 859, 874, 879, 1024, 1171, 1332 deux fois, 1333, 1347, 1361, 1362, 1390, 2283]. \*Ro. *raubar* « voler, dérober, ravir » ; fr. « robber » ;

prov. *rauba* ; lg. *raubar*. Arena tire *robare* du fr. « robber » et *raubare* du prov.-lg. *rauba(r)*.

**raynardus, i**, s. m. : renard. [1 ; vers 2192]. \*Ro. *raynart* « renard » ; fr. « renart » ; prov. et lg. *raynart*.

**razono, as, are**, v. : entretenir. [1 ; vers 1471]. Lat. *ratio* « raison ». \*Ro. *razonar* « raisonner, exposer, argumenter » ; fr. « raisonner » ; prov. *razouna* ; lg. *razonar*.

**rebatto, is, ere**, v. : rabattre, trouver. [1 ; vers 1322]. \*Ro. *rebatre* « rabattre » ; fr. « rebattre » ; prov. et lg. *rebatre*.

**se rebecco, as, are** : voir **se rebeco, as, are**.

**se rebeco, as, are**, v. : se rebéquer. [2 ; vers 1110, 1429]. \*Fr. « se rebecquer » ; prov. *rebeca* ; lg. *rebecar*.

**rebilo, as, are**, v. : raccommoder. [1 ; vers 1580]. \*Fr. « rabiller ». Prov. *rebilha* ; lg. *rebilhar*. Mot composé : préf. *re* + v. *bilha* aphérèse pour *habilha*.

**reboffo, as, are**, v. : refouler. [1 ; vers 2118]. \*Prov. *rebufa* ; lg. *rebofar*.

**rebrasso, as, are**, v. : menacer. [1 ; vers 75]. \*Fr. « rebrasser » ; prov. *rebrassa* ; lg. *rebrassar*.

**recampo, as, are**, v. : rassembler. [3 ; vers 375, 1801, 2245]. \*Prov. *recampa* ; lg. *recampar* ; étymologiquement : ramener des champs.

**recato, as, are**, v. : cacher. [1 ; vers 1352]. \*Prov. *recata* ; lg. *recatar*.

**(se) recomando, as, are**, v. : (se) recommander. [4 ; vers 290, 1715, 2271, 2355]. \*Ro. *recomandar* « recommander » ; fr. « recommander » ; prov. *recoumanda* ; lg. *recomandar*.

**recompensa, ae**, s. f. : compensation. [1 ; vers 387]. Lat. *recompensatio* « compensation » ; ro. *recompensatio* « récompense, compensation ». \*Fr. « recompense » ; prov. *recoumpenso* ; lg. *recompensa*.

**reconto, as, are**, v. : mentionner, raconter. [3 ; vers 619, 1541,

1796]. \*Ro. *recomtar* « raconter » ; fr. « raconter » ; prov. *recounta* ; lg. *recontar*.

**recrido, as, are**, v. : appeler de nouveau. [1 ; vers 1274]. \*Ro. *cridar* « crier » ; prov. *recrida* ; lg. *recridar*.

**recroco, as, are** : voir **croco, as, are**.

**reculho, is, ire**, v. : recevoir. [1 ; vers 2130]. Lat. *recolligere* « rassembler ». \*Ro. *reculhir* « recueillir, récolter, donner l'hospitalité, recevoir » ; fr. « recueillir » ; prov. *reculhi* ; lg. *reculhir*.

**reculo, as, are**, v. : reculer, faire reculer. [9 ; vers 212, 796, 1082, 1182, 1554, 1870, 1910, 1992, 2286]. Lat. *culus* « cul ». \*Ro. *recular* « reculer, repousser » ; fr. « reculer » ; prov. *recula* ; lg. *recular*.

**redoto, as, are**, v. : redouter, vénérer. [2 ; vers 484, 704]. \*Ro. *redotar* « redouter » ; fr. « redoubter » ; prov. *redouta* ; lg. *redotar*.

**redreysso, as, are**, v. : remettre debout. [1 ; vers 1049]. \*Ro. *redressar* « redresser, rétablir, relever » ; fr. « redresser » ; prov. *redreissa* ; lg. *redreissar*.

**redus, a, um**, adj. : rude. [1 ; vers 1040]. Lat. *rigidus* « raide ». \*Ro. *rede* « roide » ; fr. « roide » ; prov. et lg. *rede*.

**reforso, as, are**, v. : renforcer. [3 ; vers 1131, 1595, 2001]. \*Ro. *reforsar* « renforcer » ; fr. « renforcer » ; prov. *renfourça* ; lg. *renforçar*.

**regardo, as, are**, v. : examiner. [1 ; vers 1939]. \*Ro. *regardar* « regarder » ; fr. « regarder » ; prov. *regarda* ; lg. *regardar*.

**regreto, as, are**, v. : regretter. [2 ; vers 494, 1792]. \*Fr. « regretter » ; prov. *regreta* ; lg. *regretar*.

**reiohire**, v. : se réjouir. [3 ; *incipit* et vers 768, 1990]. \*Fr. « reiohir » ; prov. *rejoui* ; lg. *rejouir*.

**reiohyre** : voir **reiohire**.

**relasso, as, are**, v. : relâcher le ventre. [1 ; vers 642]. À la suite

du lat. *relaxare* « relâcher », il existe trois v. dans les langues du Midi : *relacha*, *se relassa*, *relaxar*. Pour Azaïs, ils sont synonymes mais les autres dictionnaires, s'ils donnent à *relacha* et *relaxar* des sens identiques « relâcher, laisser aller, desserrer », s'accordent à réserver au v. pronominal *se relassa* le sens plus spécifique de « se faire une hernie ». Arena, quant à lui, n'utilise que ce v. et au sens de « relâcher le ventre ». \*Ro *relachar* et *relaxar* « relâcher, desserrer » ; fr. « relascher » ; prov. *relassa* ; lg. *relassar*.

**relaxum, i**, s. n. : relaxe. [1 ; vers 1323]. \*Ro *relaxi* « relâche, répit » ; fr. « relasche » ; prov. *relache*, *relacho*.

**remarihagium, ii**, s. n. : remariage. [1 ; vers 176]. Hapax. Mot composé : préf. *re* + s. *mariagium*. À défaut de ce s., toutes les langues romano-méridionales connaissent le v. (*se*) *remarida(r)*.

**remeno, as, are**, v. : ramener, renvoyer. [4 ; vers 999, 1188, 1314, 1804]. \*Ro. *remenar* « ramener, remonter, rebrousser » ; fr. « ramener, remener » ; prov. *remena* ; lg. *remenar*.

**remonstro, as, are**, v. : exposer. [2 ; vers 53, 2262]. \*Ro. *remonstrar* « remontrer, représenter » ; fr. « remonstrer » ; prov. *remoustra* ; lg. *remonstrar*.

**remonto, as, are**, v. : réconforter. [1 ; vers 912]. \*Ro. *montar* « monter » ; fr. « remonter » ; prov. *remounta* ; lg. *remontar*.

**remostro, as, are** : voir **remonstro, as, are**.

**remudo, as, are**, v. : faire main basse. [1 ; vers 1346]. Gr. ἀμείβω « échanger » ; lat. *mutare* « déplacer ». \*Ro. *remudar* « remuer, bouger » ; prov. *remuda* ; lg. *remudar*.

**renardus, i**, s. m. : renard. [1 ; vers 240]. \*Fr. « renart » ; prov. et lg. *renard*.

**rendo, is, ere**, v. : rendre. [15 ; vers 110, 889, 912, 934, 1082, 1116, 1117, 1136, 1590, 2003, 2165, 2191, 2211, 2217, 2367].

Lat. *reddere* « rendre ». \*Ro. *rendre* « rendre, redonner, restituer » ; fr. « rendre » ; prov. et lg. *rendre*.

**renego, as, are**, v. : renier. [4 ; vers 26, 405, 1978, 2240]. Gr. ἀρνείσθαι « nier » ; lat. *negare* « nier ». \*Ro. *renegar* « renier, dénier, nier, refuser » ; fr. « renier » ; prov. *renega* ; lg. *renegar*.

**reno, as, are**, v. : grogner, gronder. [4 ; vers 130, 1012, 1612, 1641]. \*Ro. *renar* « grogner, se fâcher, se montrer hargneux » ; prov. *rena* ; lg. *renar*.

**renum** : rien. [2 ; vers 130, 1048]. \*Ro. *re, ren, res* ; prov. et lg. *ren*.

**repausum, i**, s. n. : repos. [1 ; vers 821]. Gr. παύσις « cessation, fin » ; lat. *pausa* « cessation, arrêt ». \*Ro. *repaus* « repos, calme » ; fr. « repos » ; prov. et lg. *repaus*.

**repenso, as, are**, v. : penser. [1 ; vers 249]. \*Ro. *repensar* « repenser, réfléchir » ; fr. « repenser » ; prov. *repensa* ; lg. *repensar*.

**replicca, ae**, s. f. : réponse. [1 ; vers 1324]. Lat. *replicare* [sens juridique] « répliquer ». \*Ro. *replica* « réplcation, réitération, redoublement » ; fr. « replique » ; prov. *replico* ; lg. *replica*.

**repolso, as, are**, v. : repousser. [1 ; vers 1678]. \*Ro. *repolsa* « refus, opposition » ; prov. *repoussa* ; lg. *repossar*.

**reportator, oris**, s. m. : rapporteur. [1 ; vers 1279]. Terme spécialisé du langage juridique pris dans le \*b. lat.

**rescampo, as, are** : voir **rescapo, as, are**.

**rescapo, as, are**, v. : réchapper. [2 ; vers 146, 2266]. \*Ro. *escapar* « échapper, s'échapper » ; fr. « reschapper » ; prov. *rescapa* ; lg. *rescapar*. Au vers 146, la forme *rescampant*, pour *rescapant*, peut créer une confusion car le prov. connaît également le v. *recampa* (rassembler).

**resemblo, as, are**, v. : ressembler. [1 ; vers 1847]. \*Ro. *res-*

*semblar* « ressembler, représenter » ; fr. « ressembler » ; prov. *ressembla* ; lg. *ressemblar*.

**resenblo, as, are** : voir **resemblo, as, are**.

**respiolo, as, are**, v. : espionner. [1 ; vers 2038]. Hapax. Mot composé b. lat. : préf. *re* + v. *spiare* « épier ».

**resta, ae**, s. f. : va-tout. [1 ; vers 181]. \*Ro. *resta*, seulement aux sens de « pause, repos » ; fr. « reste » ; prov. *resto* ; lg. *resta*.

**retalho, as, are**, v. : mettre en pièces. [1 ; vers 1002]. \*Ro. *retalhar* « retailer » ; fr. « retailer » ; prov. *retalha* ; lg. *retalhar*.

**retiro, as, are**, v. : retirer. [19 ; vers 281, 372, 456, 664, 762, 1089, 1148, 1256, 1284, 1378, 1648, 1705, 1738, 1896, 1908, 1988, 2046, 2094, 2186]. \*Ro. *retirar* « retirer, enlever » ; fr. « retirer » ; prov. *retira* ; lg. *retirar*.

**retorno, as, are**, v. : chambouler, s'en retourner. [4 ; vers 677, 1677, 1793, 2185]. \*Ro. *retornar* « retourner, revenir, ramener » ; fr. « retourner » ; prov. *retourna* ; lg. *retornar*.

**retrecta, ae**, s. f. : retrait, retraite. [4 ; vers 1166, 1897, 1898, 2045]. \*Fr. « retraicte » ; prov. *retreto* ; lg. *retreta*.

**retrencho, as, are**, v. : trancher. [1 ; vers 1174]. \*Ro. *retronchar* « retrancher, couper » ; fr. « retrencher » ; prov. *retrancha* ; lg. *retranchar*.

**retruco, as, are** : voir **truco, as, are**

**reuelho, as, are**, v. : réveiller. [2 ; vers 5, 2077]. \*Ro. *revelhar* « réveiller, éveiller » ; fr. « reueiller » ; prov. *revelha* ; lg. *revelhar*.

**reuersa, ae**, s. f. : renversement des alliances. [1 ; vers 687]. \*Ro. *revers* « revers, rebours, envers » ; fr. « renverse » ; prov. *reverso* ; lg. *reversa*.

**reuiro, as, are**, v. : tourner, rabrouer. [3 ; vers 1375, 1642, 1647]. \*Ro. *revirar* « tourner, retourner » ; prov. *revira* ; lg. *revirar*.

**reuiso, as, are**, v. : inspecter. [1 ; vers 559]. \*Ro. *reveser* « re-viser » ; fr. « reuisiter » ; prov. *revisa* ; lg. *revisar*.

**rey**, s. m. : roi. [1 ; vers 1181]. \*Fr. « rei ».

**reyrius, a, um**, adj. : arrière. [1 ; vers 800]. \*Lat. *retro* « par derrière, derrière ». \*Ro. *reire* « arrière » ; prov. et lg. *reire*.

**rialha, ae**, s. f. : éclat de rire. [1 ; vers 1916]. \*Prov. *rialho* ; lg. *rialha*.

**rialmum, i**, s. n. : royaume. [1 ; vers 1993]. \*Prov. et lg. *rialme*.

**ribaldus, a, um**, s. et adj. : dépravé, voyou. [13 ; vers 67, 679, 701, 877, 917, 1146, 1251, 1269, 1357, 1389, 1693, 1887, 1904]. \*Ro. *ribaut* « ribaud, goujat, libertin » ; fr. « ribauld » ; prov. et lg. *ribaud*. Cette épithète peu amène désigne aussi, au vers 917, les luthériens.

**richamentum**, adv. : richement. [1 ; vers 1827]. \*Ro. *ricamen* « puissamment, richement » ; fr. « richement » ; prov. *richamen* ; lg. *richament*.

**richus, a, um**, adj. : riche. [4 ; vers 17, 998, 1588, 2389]. \*Ro. *ric* « riche » ; fr. « riche » ; prov. et lg. *riche*.

**riem** : voir **rien**.

**rien**, adv. : rien. [4 ; vers 868, 1544, 2038, 2104]. \*Fr.

**rigolo, as, are**, v. : rigoler. [2 ; vers 944, 1470]. \*Fr. « se rigoler » ; prov. *rigola* ; lg. *rigolar*.

**roba, ae** : voir **rauba, ae**.

**robina, ae**, s. f. : ravine. [1 ; vers 1564]. \*Prov. *roubino*. Lg. *robina*.

**robo, as, are** : voir **raubo, as, are**.

**rocassum, i**, s. n. : roche, roc. [1 ; vers 816]. \*Ro. *roca* « roche » ; prov. et lg. *rocas*. *Rocassum* est un augm. de *roco* et désigne un « gros rocher ».

**roggius, a, um**, adj. : rouge. [1 ; vers 572, 1190]. Lat. *rubeus* « rouge, roux ». \*Ro. *rog* « rouge, de couleur rouge » ; fr. « rouge » ; prov. et lg. *roge*.

**rollus, i**, s. m. : rôle. [1 ; vers 80]. Lat. *rotulus* « petite roue ». \*Ro. *rolle* « rôle, écrit » ; fr. « roole » ; prov. et lg. *role*, *rolle*.  
**rondelio, as, are** : voir **rondello, as, are**.  
**rondello, as, are**, v. : faire des rondeaux. [2 ; vers 2121, 2122]. Hapax. Construction verbale sur le s. *rondel*.  
**rossignolus, i**, s. m. : rossignol. [1 ; vers 645]. \*Ro. *rossignol* « rossignol » ; fr. « rossignol » ; prov. *roussignol* ; lg. *rossignol*.  
**roy**, s. m. : roi. [2 ; vers 165, 2151]. \*Fr.  
**roygo, as, are**, v. : mâcher, saigner. [3 ; vers 639, 2328 et *explicit*]. \*Prov. *rouiga* ; lg. *rouigar*.  
**roylhosus, a, um**, adj. : rouillé. [1 ; vers 967]. Hapax. Formes lexicales : prov. *rouillous* ; lg. *roulhous*.  
**ruo, as, are**, v. : ruer. [2 ; vers 1832, 2067]. \*Fr.  
**ryem** : voir **rien**.

## S

**s'**, pr. pers. : se. [11 ; vers 221, 473, 530, 532, 803, 973, 996, 1445, 1577, 1861, 2076]. \*Fr.  
**sa**, pr.-adj. poss. f. sing. : sa. [5 ; vers 141, 886, 941, 951, 2217]. \*Fr.  
**sacada, ae**, s. f. : coup, offensive, réplique. [3 ; vers 251, 577, 2131]. \*Prov. *sacado* ; lg. *sacada*.  
**sagessa, ae**, s.f. : sagesse. [2 ; vers 463, 1575]. \*Ro. *savieza* « sagesse » ; fr. « sagesse » ; prov. *sagesso* ; lg. *sagessa*.  
**saggius, a, um** : voir **sagius, a, um**.  
**sagius, a, um** ou **saius, a, um**, adj. : sage, réfléchi. [8 ; vers 461, 543, 952, 1197, 1259, 1399, 1625, 2044]. Gr. σοφός « prudent, sage » ; lat. *sapiens* « intelligent, sage ». \*Ro. *sage*, *savi* « sage, prudent, savant » ; fr. « sage » ; prov. *sage* ; lg. *sage*, *savi*.

**saldatus, i**, s. m. : soldat. [15 ; vers 119, 602, 995, 1007, 1067, 1071, 1081, 1087, 1095, 1335, 1425, 1738, 1887, 1957, 2215]. Hapax. Formes lexicales : ro. *soldier* ; fr. « soldat » ; prov. *souldat* ; lg. *soldat*. Du Cange mentionne *saudaderi* « soldats ».  
**salhio, is, ire**, v. : sortir. [1 ; vers 458]. Lat. *salire* « sauter, bondir ». \*Ro. *salhir* « saillir, sortir, élaner, jaillir » ; fr. « saillir » ; prov. *salhi* ; lg. *salhir*.  
**samblo, as, are** : voir **semblo, as, are**.  
**sapientus, a, um**, adj. : avisé, sage. [4 ; vers 195, 842, 1462, 2137]. Lat. *sapiens* « intelligent, sage ». \*Ro. *sapient* « sage, savant » ; prov. et lg. *sapient*.  
**saquada, ae** : voir **sacada, ae**.  
**saquegio, as, are**, v. : mettre à sac. [15 ; vers 116, 514, 876, 890, 998, 1091, 1150, 1330, 1370, 1381, 1426, 1444, 1588, 2248, 2284]. \*Prov. *saqueja* ; lg. *saquejar* ; aux sens de « mettre à sac » quand il s'agit d'un lieu et de « dévaliser, dépouiller » quand il s'agit de personnes.  
**sarro, as, are** : voir **serro, as, are**.  
**sassino, as, are**, v. : assassiner. [1 ; vers 785]. \*Ro. s. m. *assassin* « assassin » ; v. prov. *assassina* ; lg. *assassinar*. Aphérèse de *assassinare*.  
**Satanasse**, s. m. : grand Satan. [1 ; vers 2096]. Augm. \*prov. francisé du lat. *satan* « Satan ».  
**saudanus, i**, s. m. : sultan. [1 ; vers 899]. \*Bas lat. *soldanus* « sultan ».  
**saius, a, um** : voir **sagius, a, um**.  
**Sauoyardus, a, um**, adj. : de Savoie, Savoyard. [1 ; vers 199]. \*Fr. « savoyard ».  
**sauto, as, are**, v. : sauter. [3 ; vers 1507, 1830, 1985]. Lat. *saltare* « danser (avec gestes et pantomime) ». \*Ro. *sautar* « sauter » ; fr. « saulter » ; prov. *sauta* ; lg. *sautar*.  
**scadro, onis**, s. m. ou **squadra, ae**, s. f. : escadron, troupe. [2 ;



vers 781, 981]. \*Fr. « squadron ». Aphérèse de « esquadron ». **scadrula, ae**, s. f. : petite troupe. [1 ; vers 1152]. Hapax. Dim. de *squadra*.

**scapo, as, are** : voir **escapo, as, are**.

**secorsus, i**, s. m. : secours. [6 ; vers 23, 103, 421, 953, 1423, 1481]. Lat. *succurre* « secourir ». \*Ro. *secors* « secours, aide » ; fr. « secours » ; prov. *secours, secous* ; lg. *secors*.

**secretàri**, s. m. : secrétaire, celui qui connaît les secrets. [2 ; vers 550, 2385]. Lat. *secretarius* « sacristain, gardien du trésor d'une église ». \*Ro. *secretari* « secrétaire » ; fr. « secretaire » ; prov. et lg. *secretari*.

**secreto, as, are**, v. : cacher, se cacher, gérer. [3 ; vers 535, 549, 2385]. Hapax. Le v. *secreta(r)*, en prov. et lg., n'existe qu'au sens de « sécréter ».

**secretum, i**, s. n. : cachette. [1 ; vers 542]. Lat. *secretum* « lieu écarté, retraite ». \*Ro. *secret* « secret » ; fr. « secret » ; prov. et lg. *secret*.

**segno, as, are**, v. : saigner. [1 ; vers 1258]. Lat. *sanguinare* « saigner, être sanglant ». \*Ro. *sagnar* « saigner, perdre du sang, tirer du sang » ; fr. « saigner » ; prov. *sauna, sanna* ; lg. *sagnar, saunar*. Voir la note du vers 1258 dans le texte latin.

**segnoria, ae**, s. f. : la noblesse, groupe de seigneurs. [2 ; vers 2259, 2335]. \*Ro. *senhoria* « seigneurie » ; fr. « seigneurie » ; prov. *segnourié* ; lg. *segnoria, senhoria*.

**segnorius, i** : voir **segnorus, i**.

**segnorus, i**, s.m. : seigneur. [3 ; vers 273, 1135, 1853]. Lat. *senior* « ancien ». \*Ro. *senhorat* « seigneur, maître » ; fr. « seigneur » ; prov. *segnour* ; lg. *segnor, senhor*.

**semblo, as, are**, v. : ressembler, sembler. [16 ; vers 25, 399, 570, 635, 656, 705, 707, 737, 776, 1161, 1520, 1562, 1811, 1829, 1880, 1975]. Lat. *similare* « être semblable ». \*Ro. *semblar*

« ressembler, sembler, paraître » ; fr. « sembler » ; prov. *sembla* ; lg. *semblar*.

**senescalus, i**, s. m. : sénéchal. [2 ; vers 1625, 2047]. \*Ro. *senescal* « sénéchal » ; fr. « seneschal » ; prov. et lg. *senescal*.

**sens**, prép. : sans. [2 ; vers 302, 474]. Lat. *sine* « sans ». \*Ro. *sens* « sans » ; fr. « sans » ; prov. et lg. *sens*.

**sensa**, prép. : sans. [14 ; vers 104, 154, 642, 979, 1040, 1048, 1708, 1918, 1928, 1987, 2099, 2104, 2212, 2282]. Prép. \*prov. *sense* ou lg. *sensa*, ici assortie de l'abl.

**sercho, as, are** : voir **cercho, as, are**.

**serco, as, are** : voir **cerco, as, are**.

**sergens, entis**, s. m. : sergent. [1 ; vers 1505]. \*Fr. « sergeant » ; prov. et lg. *sergent*.

**serquo, as, are** : voir **cerco, as, are**.

**serrasinus, a, um** ou **serraynus, a, um** : s. ou adj. : sarrasin. [2 ; vers 2157, 2162]. Gr. Σαρακηνοί « Sarrasins » ; lat. *Saracenus* « Sarcènes (peuple d'Arabie) ». \*Ro. *sarrasin* « sarrasin » ; prov. et lg. *sarrasin*.

**serraynus, a, um** : voir **serrasinus, a, um**.

**serro, as, are**, v. : serrer, resserrer, fermer, renfermer. [5 ; vers 287, 515, 985, 2075, 2091]. Gr. σείρά « lien corde » ; lat. *serare* « fermer ». \*Ro. *serrar* « serrer, enfermer, rétrécir, embarrasser » ; fr. « serrer » ; prov. *serra* ; lg. *serrar*.

**seruantinus, i**, s. m. : chargé d'un office, serviteur. [2 ; vers 1221, 1526]. \*Ro. *servent* « serviteur, valet, sergent » ; fr. « servante » ; prov. et lg. *servent*.

**Seruantini**, s. m. : les Servantins ou Observantins. [1 ; vers 1395]. \*Fr.

**seruellum, i** : voir **ceruellum, i**.

**seruicium, ii**, s. n. : service. [1 ; vers 2175]. \*Ro. *servisi* « service » ; fr. « service » ; prov. et lg. *servici*.

**ses**, pr.-adj. poss. pl. : ses. [1 ; vers 113]. \*Fr.

**sexcentum**, adj. num. : six cents. [1 ; vers 593]. Hapax. Le lat. class. ne connaît que le pl. *sescenti*, *ae*, *a* « six cents ».

**siblo**, **as**, **are**, v. : siffler. [1 ; vers 1906]. Lat. *sibilare* « siffler ».

\*Ro. *siblar* « siffler » ; fr. « siffler » ; prov. *sibla* ; lg. *siblar*.

**sieta**, **ae**, s. f. : assiette. [4 ; vers 429, 467, 469, 1635]. \*Ro. *Asieta* « assiette, état » ; fr. « assiette » ; prov. *sieto* ; lg. *sieta*. Aphérèse de *assieta*.

**siro**, s. m. : sire. [1 ; vers 2390]. Gr. *κόριος* « qui a autorité » ; lat. *senior* « ancien ». \*Ro. *sire* « sire » ; fr. « sire » ; prov. et lg. *siro*.

**siuita**, **ae**, s. f. : avoine. [1 ; vers 367]. Hapax. Formes lexicales : lat. *cibaria* « aliments, nourriture » ; ro. *sivada* « avoine » ; prov. *civado* ; lg. *civada*.

**soeto**, **as**, **are**, v. : souhaiter. [1 ; vers 1277]. \*Fr. « souhaiter » ; prov. *soueta* ; lg. *souhetar*.

**sofletus**, **i**, s. m. : claque. [1 ; vers 1003]. \*Ro. v. *sofflar* « souffler » ; s. m. fr. « soufflet », prov. *soufflet*, lg. *soflet*.

**Sohicius**, **ii**, s. m. : Suisse. [1 ; vers 1869]. \*Fr. « Suisse » ; prov. *Souïsse* ; lg. *Suisse*.

**solleriensis**, **e**, s. ou adj. : de Solliès, Solliésin. [1 ; vers 825]. Mot formé sur le \*b. lat. *Solleris* « Solliès ».

**somo**, **as**, **are**, v. : sommer, intimier l'ordre. [1 ; vers 1115]. \*Fr. « sommer » ; prov. *souma* ; lg. *somar*.

**son**, pr.-adj. poss. m. : son. [2 ; vers 210, 1847]. \*Fr.

**sopo**, **as**, **are**, v. : souper. [1 ; vers 293]. \*Ro. *sopar* « souper » ; fr. « souper » ; prov. *soupa* ; lg. *sopar*. Le souper était le repas du soir, auquel on mangeait généralement la soupe.

**sorela**, **ae**, s. f. : petite sœur. [1 ; vers 334]. Hapax. Dim. de *soror*. Formes lexicales : prov. *soreto* ; lg. *soreta*.

**sorto**, **is**, **ire**, v. : sortir. [4 ; vers 145, 909, 1621, 2109]. \*Ro. *sortir* « sortir, bondir, sauter » ; fr. « sortir » ; prov. *sourti* ; lg. *sortir*. Au vers 1621, *sorterunt* est une forme abrégée pour

*sortiverunt*.

**soterro**, **as**, **are**, v. : enterrer. [1 ; vers 757]. \*Ro. *soterrar* « enterrer, inhumer » ; prov. *souterra* ; lg. *soterrar*.

**sotiza**, **ae**, s. f. : sottise. [1 ; vers 285]. \*Fr. « sotise » ; prov. *sou-tiso* ; lg. *sotisa*.

**soto barbata**, s. f. : coup sous le menton, *uppercut*. [1 ; vers 974]. \*Prov. et lg. *soubarbau*, *soubarbo*.

**sottus**, **a**, **um**, adj. : sot, sotté. [5 ; *incipit* et vers 34, 128, 627, 1375]. \*Fr. « sot » ; prov. et lg. *sot*.

**sotus**, **a**, **um** : voir **sottus**, **a**, **um**.

**soyha**, **ae**, s. f. : soie. [1 ; vers 571]. Lat. *saeta* ou *seda* « soie » ; ro. *seda*. \*Fr. « soye » ; prov. *soyo* ; lg. *soya*.

**spagnolus**, **a**, **um** : voir **espagnolus**, **a**, **um**.

**spendo**, **is**, **ere**, v. : dépenser. [1 ; vers 1484]. \*B. lat. *spendere*, aphérèse de *despendere*, qui connaît les formes lexicales ro. *despendere* ; fr. « despenser » ; prov. et lg. *despendre*.

**speransa**, **ae**, s. f. : espérance, espoir. [1 ; vers 1683]. \*Lg. ; aphérèse de *esperança* attestée par Honnorat.

**squadra**, **ae** : voir **scadro**, **onis**.

**stendarus**, **i** : voir **estandardus**, **i**.

**sua**, pr.-adj. poss. f. sing. : sa. [2 ; vers 1226, 1240]. \*Italien.

**subiorno**, **as**, **are**, v. : séjourner. [1 ; vers 1574]. \*B. lat. *subjornare*, *subjurnare* « séjourner ».

**sufrio**, **is**, **ire**, v. : souffrir. [3 ; vers 403, 1841, 2359]. Lat. *sufferre* « supporter ». \*Ro. *sufrire* « souffrir, tolérer, supporter, consentir » ; fr. « souffrir » ; prov. *soufri* ; lg. *sufrire*.

**superuexo**, **as**, **are**, v. : tyranniser. [1 ; vers 1566]. Hapax. Mot composé lat. : préf. *super* + v. *vexare* « persécuter ».

**suplico**, **as**, **are**, v. : s'incliner pour saluer. [1 ; vers 298]. Lat. *supplicare* « prier, supplier ». \*Ro. *supplicar* « s'humilier, supplier, adresser des prières » ; fr. « supplier » ; prov. *suplica* ; lg. *suplicar*. Arena utilise plutôt ce verbe dans le pre-

mier sens que lui donne Du Cange : « s'incliner pour saluer quelqu'un ».

**sus**, prép. : sur. [1 ; vers 1516]. \*Ro. *sus* « sur, dessus » ; fr. « sus » ; prov. et lg. *sus*.

**suzo, as, are**, v. : transpirer, suer. [1 ; vers 750]. Lat. *sudare* « suer ». \*Ro. *suzar* « suer, transpirer » ; fr. « suer » ; prov. *suza* ; lg. *suzar*.

## T

**taffatafium, ii**, s. n. : taffetas. [2 ; vers 571, 1452]. \*Fr. « taffetas » ; prov. et lg. *tafatas*.

**talha, ae**, s. f. : taille, impôt. [1 ; vers 2327]. \*Ro. *talha* « incision, taille, impôt » ; fr. « taille » ; prov. *talho* ; lg. *talha*.

**talho, as, are**, v. : tailler, trancher. [2 ; vers 1041, 1178]. \*Ro. *talhar* « tailler, couper, trancher, amputer » ; fr. « tailler » ; prov. *talha* ; lg. *talhar*.

**tamborinum, i** : voir **tamborinus, i**.

**tamborinus, i**, s. m. ou **tamborinum, i**, s. n. : 1° tambourin, 2° joueur de tambourin. [4 ; vers 423, 568, 1607, 1905]. \*Ro. *tamborin* « tambourin » ; fr. « tabourin » ; prov. *tambourin* ; lg. *tamborin*. En organologie le terme désigne le couple instrumental flûtet-tambourin : le flûtet, n'étant percé que de trois trous, se joue d'une seule main et l'autre est utilisée à battre le tambourin. — Le musicien qui joue ces instruments est nommé « tabourin » en fr. médiéval, puis « tambourin » par la suite : il ne faut surtout pas traduire *tamborinus* par « tambourinaire », francisation du prov. *tambourinaire*, terme d'apparition plus tardive (xix<sup>e</sup> siècle) et qui désigne spécifiquement le joueur du couple galoubet-tambourin, instruments identitaires de la Provence félibréenne.

**tapisarium, ii**, s. n. : tapisserie. [1 ; vers 1193]. Gr. *τάπης* « ta-

pis » ; ro. *tapi*. \* Fr. « tapisserie » ; prov. *tapissarié* ; lg. *ta-pissaria*.

**tappa, ae**, s. f. : bande, meute. [1 ; vers 845]. \*Prov. *tapado* ; lg. *tapada*. En fr., le s. « tapée », au sens de « grande quantité », est attesté au xviii<sup>e</sup> siècle.

**tartauello, as, are**, v. : se tracasser. [1 ; vers 306]. \*Lg. *tartavelar*. V. attesté seulement par Alibert.

**tartuga, ae**, s. f. : tortue. [1 ; vers 1511]. Lat. *testudo* « tortue ». \*Ro. *tartuga* « tortue » ; fr. « tortue » ; prov. *tartugo* ; lg. *tartuga*.

**tassa, ae**, s. f. : tout vase pour boire. [3 ; vers 924, 1289, 1728]. \*Ro. *tassa* « tasse » ; fr. « tasse » ; prov. *tasso* ; lg. *tassa*.

**tauerna, ae**, s. f. : taverne. [4 ; vers 448, 524, 650, 1520]. Lat. *taberna* « échoppe, cabane ». \*Ro. *taverna* « taverne, boutique » ; fr. « taverne » ; prov. *taverno* ; lg. *taverna*.

**tayso, as, are**, v. : se taire. [1 ; vers 268]. Lat. *tacere* « se taire ». \*Ro. *taiser* « taire » ; fr. « taire » ; prov. *taisa* ; lg. *taiser*.

**tempesta, ae**, s. f. : tempête. [1 ; vers 226]. Lat. *tempestas* « tempête ». \*Ro. *tempesta* « tempête » ; fr. « tempeste » ; prov. *tempesto* ; lg. *tempesta*.

**tenda, ae**, s. f. : tente. [2 ; vers 633, 1883]. Gr. *τείνειν* et lat. *tendere* « tendre ». \*Ro. *tenda* « tente » ; fr. « tente » ; prov. *tendo* ; lg. *tenda*.

**terignonus, i**, s. m. : carillon. [2 ; vers 1151, 1163]. \*Prov. *terignoun* ; lg. *terignon*. Étymologiquement : sonnerie à trois cloches.

**terrados**, part. pass. : terrassé. [1 ; vers 1435]. Hapax. Formes lexicales : lat. *terra* « terre » ; v. ro. *terrassar* « jeter à terre », prov. *terrassa*, lg. *terrassar*.

**terrayronus, i**, s. m. : terrassier. [1 ; vers 1543]. Hapax. Formes lexicales : lat. *terra* « terre » ; ro. *terraire* « terroir » ; prov. *terraioun* ; lg. *terralhaire*.

**testa**, s. f. : tête. [2 ; vers 1226, 1240]. \*Italien.

**testa**, ae, s. f. : tête. [37 ; vers 4, 62, 78, 112, 118, 120, 149, 185, 196, 330, 447, 451, 461, 657, 676, 678, 694, 750, 797, 810, 961, 973, 1041, 1076, 1200, 1261, 1262, 1475, 1511, 1583, 1684, 1813, 1866, 1884, 1889, 1973, 2195]. Lat. *testa* « crâne ». \*Ro. *testa* « tête, crâne » ; fr. « teste » ; prov. *testo* ; lg. *testa*.

**testegio**, as, are, v. : s'entêter. [1 ; vers 1692]. \*Prov. *testeja* ; lg. *testejar*.

**Tholonensis**, e, s. ou adj. : de Toulon, Toulonnais. [1 ; vers 1177]. Mot formé sur le \*b. lat. *Tholo* « Toulon ».

**tiro**, as, are, v. : tirer, retirer, emporter. [19 ; vers 126, 223, 280, 766, 855, 856, 966, 1034, 1075, 1178, 1264, 1522, 1610, 1615, 1630, 1998, 2209, 2301, 2330]. Lat. *trahere* « tirer ». \*Ro. *tirar* « tirer, traîner, entraîner » ; fr. « tirer » ; prov. *tira* ; lg. *tirar*.

**to**, adv. : tout. [1 ; vers 2134]. Origine indéfinie.

**toccacenum**, i, s. n. : tocsin. [1 ; vers 1154]. \*Prov. *tocosen* ; lg. *tocasenh*. Du ro. *tocar* « toucher » et *sin* « cloche ».

**toco**, as, are, v. : battre le tambour ; toucher. [9 ; vers 423, 568, 1190, 1607, 1892, 1905, 1918, 2159, 2246]. Gr. *θιγγάνειν* « toucher ». \*Ro. *tocar* « toucher, battre, jouer d'un instrument » ; fr. « toucher » ; prov. *touca* ; lg. *tocar*.

**tombo**, as, are, v. tomber. [2 ; vers 452, 1158]. Lat. *titubare* « chanceler ». \*Ro. *tombar* « tomber, faire la cabriole » ; fr. « tomber » ; prov. *toumba* ; lg. *tombar*.

**toquo**, as, are : voir **toco**, as, are.

**torcho**, as, are, v. : faire le ménage ; clouer le bec. [3 ; vers 595, 2030, 2059]. \*Ro. *torcar* « torcher, nettoyer » ; fr. « torcher » ; prov. *tourca* ; lg. *torcar*.

**torcho lorcho** : expression intraduisible. [1 ; vers 2058]. Voir la note du vers 2058 dans la traduction française. Origine inconnue.

**tortum** : tort. [3 ; vers 57, 665, 879]. \*Ro. *tort* « tort » ; fr. « tort » ; prov. et lg. *tort*. Le composé *atortum* est employé à trois reprises pour rendre l'expression fr. « à tort ».

**tostensum** : voir **maletostensum**.

**toupatata patatou**, onom. imitant le galop du cheval. [1 ; vers 1905]. Prov. et lg. *patata*, *patatou*.

**trabalho**, as, are, ou **traualho**, as, are, v. : travailler, être tourmenté, tourmenter. [8 ; vers 533, 657, 1123, 1247, 1459, 1538, 1891, 2102]. Lat. *tribulare* « tourmenter ». \*Ro. *trebalhar* « tourmenter » ; fr. « trauailler » ; prov. *trabalha* ; lg. *traballar*.

**trafigo**, as, are, v. : s'agiter. [1 ; vers 1521]. \*Prov. *trafiga* ; lg. *trafigar*.

**trahire**, v. : trahir. [1 ; vers 1124]. Lat. *tradere* « transmettre ». \*Ro. *trahir* « trahir, livrer » ; fr. « trahir » ; prov. *trahi* ; lg. *trahir*.

**tramblo**, as, are, v. : trembler. [3 ; vers 493, 521, 2135]. Gr. *τρέμειν* « trembler » ; lat. *tremere* « trembler ». \*Ro. *tremblar* « trembler, frissonner, frémir » ; fr. « trembler » ; prov. *trambla* ; lg. *tramblar*.

**tranblo**, as, are : voir **tramblo**, as, are.

**trapegio**, as, are, v. : fouler, piétiner. [2 ; vers 928, 1970]. Lat. *trepidare* « s'agiter ». \*Ro. *trepejar* « trépigner » ; prov. *trapeja* ; lg. *trapejar*.

**trappegio**, as, are : voir **trapegio**, as, are.

**trato**, as, are, v. : traiter. [1 ; vers 878]. Lat. *tractare* « traiter quelqu'un ». \*Ro. *tractar* « traiter, s'occuper de, s'appliquer à » ; fr. « traicter » ; prov. *trata* ; lg. *tratar*.

**traualho**, as, are, voir **trabalho**, as, are.

**trauco**, as, are, v. : percer. [2 ; vers 537, 2197]. Gr. *τέτραυκα* parfait de *τρᾶν* « trouer ». \*Ro. *traucar* « percer » ; fr. « trouer » ; prov. *trauca* ; lg. *traucar*.

**trauerso, as, are**, v. : traverser. [1 ; vers 1589]. \*Ro. *traversar* « traverser, mettre en travers, transpercer » ; fr. « trauerser » ; prov. *traversa* ; lg. *traversar*.

**trayno, as, are**, v. : transporter. [2 ; vers 634, 703]. \*Ro. *trainar* « traîner, faire languir » ; fr. « trainer » ; prov. *traina* ; lg. *trainar*.

**trayso, onis**, s. f. : trahison. [2 ; vers 1604, 1645]. Lat. *traditio* « action de transmettre ». \*Ro. *traicio* « trahison, trahison » ; fr. « trahison » ; prov. *trahisoun* ; lg. *traïson*.

**traytus, a, um**, s. et adj. : traître. [6 ; vers 683, 696, 1063, 1251, 1888, 2003]. Lat. *traditor* « traître, celui qui transmet ». \*Ro. *traytor* « traître, perfide » ; fr. « traistre » ; prov. et lg. *traite*.

**tremolo, as, are**, v. : trembler. [4 ; vers 39, 1747, 1798, 1886]. Gr. *τρέμειν* « trembler » ; lat. *tremere* « trembler ». \*Ro. *tremolar* « trembler, frémir, frissonner » ; prov. *tremoula* ; lg. *tremolar*.

**trencho, as, are**, v. : trancher. [1 ; vers 2063]. Lat. *truncare* « tronquer, amputer ». \*Ro. *trenchar* « trancher, tailler, couper » ; fr. « trencher » ; prov. *trencha* ; lg. *trenchar*.

**trente**, adj. num. : trente. [1 ; vers 2312]. \*Fr.

**trento**, adj. num. : trente. [1 ; vers 1899]. Gr. *τριάνκοντα* et lat. *triginta* « trente ». \*Ro. *trenta* ; fr. « trente » ; prov. *trento* ; lg. *trenta, trente*.

**tres**, adv. : très. [8 ; vers 136, 595, 643, 839, 1286, 1698, 2007, 2383]. \*Fr.

**treua, ae**, s. f. : trêve. [1 ; vers 1129]. \*Ro. *treua* « trêve, repos » ; fr. « treues » ; prov. *trevo* ; lg. *treva*.

**treyno, as, are** : voir **trayno, as, are**.

**tribolassonis, is**, s. f. : tribulation. [1 ; vers 1536]. Lat. *tribulatio* « tribulation, tourment ». \*Ro. *tribolacio* « tribulation » ; fr. « tribulation » ; prov. *tribulacioun* ; lg. *tribolacio*.

**tripa, ae**, s. f. : tripaille. [1 ; vers 643]. \*Fr. « tripes » ; prov. *tripo* ; lg. *tripa*.

**trippalha, ae**, s. f. : tripaille. [1 ; vers 1735]. \*Prov. *tripalho* ; lg. *tripalha*.

**tritrac** : expression intraduisible. [1 ; vers 2058]. Voir la note du vers 2058 dans la traduction française. Origine inconnue.

**trobbo, as, are** : voir **trobo, as, are**.

**trobo, as, are** ou **atrobo, as, are**, v. : trouver. [15 ; vers 93, 235, 283, 307, 413, 541, 922, 930, 935, 1112, 1161, 1658, 1679, 1757, 2035]. \*Ro. *trobar* « trouver, inventer, composer » ; fr. « trouuer » ; prov. *troba* ; lg. *trobar*.

**trocto, as, are** : voir **troto, as, are**.

**trompa, ae**, s. f. : trompette. [2 ; vers 1145, 1817]. Gr. *στρόμβος* « coquillage, conque marine ». \*Ro. *trompa* « trompe, trompette » ; fr. « trompe » ; prov. *troumpo* ; lg. *trompa*.

**trumpa, ae** : voir **trompa, ae**.

**trompeta, ae**, s. m. ou f. : trompette, joueur de trompette. [5 ; vers 455, 505, 791, 1115, 1119]. \*Ro. *trompeta* « trompette » ; fr. « trompette » ; prov. *troumpeto* ; lg. *trompeta*.

**tronpeta, ae** : voir **trompeta, ae**.

**trompo, as, are**, v. : sonner avec la trompe. [4 ; vers 507, 1897, 2045, 2255]. \*Ro. *trompar, trumpar* « trompeter, publier au son de la trompe » ; prov. *troumpeta* ; lg. *trompar*.

**trompo, as, are**, v. : induire en erreur. [5 ; vers 248, 1123, 1141, 2234, 2285]. \*Fr. « tromper » ; prov. *troumpa* ; lg. *troumpar*.

**tronno, as, are**, v. : tonner, gronder. [2 ; vers 771, 1612]. Lat. *tonare* « tonner ». \*Ro. *tronar* « tonner » ; fr. « tonner » ; prov. *trouna* ; lg. *tronar*.

**trono, as, are** : voir **tronno, as, are**.

**trop** ou **troppum**, adv. : trop. [2 ; vers 693, 1646]. \*Ro. *trop* « trop » ; fr. « trop » ; prov. et lg. *trop*.

**troppa, ae**, s. f. : troupe. [4 ; vers 280, 983, 984, 1551]. \*Fr.



## V

« troupe » ; prov. *troupo* ; lg. *troupa*, *tropa*.

**troppum** : voir **trop**.

**troto, as, are**, v. : trotter. [2 ; vers 151, 1467]. Gr. *τρέχειν* « courir ». \*Ro. *trotar* « trotter » ; fr. « troter » ; prov. *trouta* ; lg. *trotar*.

**trouo, as, are** : voir **trouuo, as, are**.

**trouuo, as, are**, v. : trouver. [1 ; vers 833]. \*Fr. « trouuer » ; prov. *trouva* ; lg. *trouvar*.

**truandus, a, um**, adj. : de truand. [1 ; vers 1360]. \*Ro. *truand* « truand, vilain, gueux, fripon, mendiant, coquin » ; fr. « truand » ; prov. et lg. *truand*. La langue romane et les dialectes méridionaux ne connaissent que le s.

**truco, as, are**, v. : frapper. [3 ; vers 1868, 2064]. \*Ro. s. m. *truc* « choc » ; v. prov. *truca* et lg. *trucar*.

**truffo, as, are**, v. : se gausser. [4 ; vers 751, 1997, 2122, 2310]. Gr. *τρυφᾶν* « être arrogant, hautain ». \*Ro. *truffar* « railler, plaisanter, moquer » ; fr. « truffer » ; prov. (se) *trufa* ; lg. (se) *trufar*.

**trumpeta, ae** : voir **trompeta, ae**.

**trumpo, as, are** : voir **trompo, as, are**, « induire en erreur ».

**trunpo, as, are** : voir **trompo, as, are**.

**tua**, pr.-adj.poss. : ta. [1 ; vers 2172]. \*Italien.

**tudescus, a, um**, adj. : tudesque, teuton, allemand. [3 ; vers 781, 913, 927]. \*Ro. *ties* « tudesque » ; fr. « tudesque » ; prov. *tudesc* ; lg. *ties*.

**tuo, as, are**, v. : tuer. [22 ; vers 42, 77, 98, 146, 824, 849, 1014, 1031, 1062, 1066, 1073, 1088, 1106, 1404, 1512, 1602, 1753, 1771, 2070, 2288, 2303, 2320]. \*Ro. *tuar* « tuer » ; fr. « tuer » ; prov. *tua* ; lg. *tuar*.

**Turcus, i** ou **Turgus, i**, adj. : Turc. [4 ; vers 840, 905, 1983, 2229]. \*Fr.

**valatus, i**, s. m. : fossé, tranchée. [2 ; vers 239, 445]. \*Ro. *valat* « fossé » ; prov. et lg. *valat*.

**valentus, a, um**, adj. : vaillant, valeureux. [13 ; vers 272, 346, 482, 1113, 1177, 1407, 1450, 1551, 1594, 1774, 1829, 2060, 2068]. Lat. *valens* « fort, robuste ». \*Ro. *valen*, part. prés. du v. *valer* « valoir, avoir du prix, du mérite, de la valeur » ; fr. « vaillant » ; prov. et lg. *valent*.

**valetus, i**, s. m. : valet. [1 ; vers 1518]. \*Ro. *vallet*, *vaslet* « varlet, jeune homme » ; fr. « valet » ; prov. et lg. *valet*.

**valhventus, a, um** : voir **valentus, a, um**.

**valhventesa, ae**, s. f. : exploit. [2 ; vers 1187, 1671]. \*Fr. « vaillantise » ; prov. *valhventiso* ; lg. *valhventisa*.

**valhventis, e**, adj. : habile, vaillant. [3 ; vers 143, 601, 609]. Lat. *valens* « fort, robuste ». \*Ro. *valen*, part. prés. du v. *valer* « valoir, avoir du prix, du mérite, de la valeur » ; fr. « vaillant » ; prov. et lg. *valhent*.

**(se) vanto, as, are**, v. : (se) vanter. [1 ; vers 91]. \*Ro. *vantar* « vanter » ; fr. « se vanter » ; prov. *se vanta* ; lg. *se vantar*.

**varalho, as, are** : v. : rôder. [1 ; vers 995]. \*Prov. *varalha* ; lg. *varalhar*.

**varletus, i**, s. m. : serviteur. [1 ; vers 2380]. \*Fr. « varlet » ; prov. et lg. *varlet*.

**vbroy, is, ere**, v. : ouvrir. [1 ; vers 516]. Lat. *aperire* « ouvrir ». \*Ro. *ubrir* « ouvrir » ; fr. « ouvrir » ; prov. *ubri* ; lg. *ubrir*.

**velho, as, are**, v. : veiller. [1 ; vers 990]. Lat. *vigilare* « veiller, être éveillé ». \*Ro. *velhar* « veiller, ne pas dormir » ; fr. « veiller » ; prov. *velha* ; lg. *velhar*.

**velutum, i**, s. n. : velours. [1 ; vers 1055]. Lat. *villosus* « velu ». \*Fr. « veloux » ; prov. *velut* ; lg. *velous*.

**venguda, ae**, s. f. : venue. [1 ; vers 224]. Lat. *venire*, « venir ».

\*Ro. *venguda* « venue, arrivée » ; prov. *vengudo* ; lg. *venguda*.  
**venguta, ae** : voir **venguda, ae**.  
**vento, as, are, v.** : balancer (dans le vent). [1 ; vers 931]. Lat. *ventus* « vent ». \*Ro. *ventar* « jeter au vent » ; fr. « venter » ; prov. *venta* ; lg. *ventar*.  
**venuta, ae, s. f.** : venue. [5 ; vers 343, 1445, 1605, 2319, 2338]. Lat. *venire* « venir ». \*Fr.  
**venutus, part. pass.** : venu. [1 ; vers 1799]. \*Fr.  
**(pro) veraiho** : à la vérité, pour sûr. [1 ; vers 101]. Lat. *verum* « le vrai ». \*Ro. *verai* « vrai, sincère, véritable » ; prov. et lg. *verai*.  
**vergogna, ae, s. f.** : honte. [3 ; vers 723, 1553, 2138]. Lat. *verecundia* « honte ». \*Ro. *vergonha* « vergogne, honte, pudeur » ; fr. « vergongne » ; prov. *vergougno* ; lg. *vergonha*.  
**verinum, i, s. n.** : poison. [1 ; vers 1719]. Lat. *venenum* « poison ». \*Ro. *veri* « venin, poison » ; fr. « venim » ; prov. et lg. *verin*.  
**veyrerius, i, s. m.** : vitrier. [1 ; vers 656]. Lat. *vitarius* « verrier ». \*Ro. *veirier* « vitrier » ; fr. « voarrier » ; prov. *veirié* ; lg. *veirier*. *Veyrerius* est une métathèse de *veyrierus*.  
**vielhus, a, um, adj.** : vieux. [4 ; vers 15, 526, 785, 1525]. Lat. *vetus* « vieux ». \*Ro. *vielh* « vieil, vieux » ; fr. « vieil » ; prov. et lg. *vielh*.  
**vieures, s. m. pl.** : vivres. [1 ; vers 360]. \*Ro. v. *vieure* « vivre, se repaître » ; s. m. fr. « vivres », prov. et lg. *vieure*.  
**vigna, ae, s. f.** : vigne. [2 ; vers 1567 et *explicit*]. Lat. *vinea* « vigne ». \*Ro. *vinha* « vigne, lieu planté de vignes » ; fr. « vigne » ; prov. *vigno* ; lg. *vinha*.  
**viguerius, ii, s. m.** : viguier. [2 ; vers 1296, 2065]. Lat. *vicarius* « remplaçant ». \*Ro. *viguer, viguier* « viguier » ; prov. *viguié* ; lg. *viguier*. *Viguerius* est une métathèse de *Viguietus*.

**vihagium, i, s. n.** : voyage. [1 ; vers 2346]. \*Ro. *viatge* « voyage, route, direction » ; fr. « voyage » ; prov. et lg. *viage, viagi*.  
**vilhacus, i, s. m.** : poltron. [2 ; vers 39, 625]. \*Prov. *vilhaco* ; lg. *vielhaca*.  
**villanus, i, s. m.** : vilain, habitant d'une villa, campagnard. [3 ; vers 1063, 1067, 2289]. Lat. *villa* « village, bourg ». \*Ro. *vilan* « villageois, vilain, rustre » ; fr. « vilain » ; prov. et lg. *vilan*.  
**villens, s. m. pl.** : vilains. [1 ; vers 1079]. \*Fr.  
**vin, s. m.** : vin. [1 ; vers 1287]. Lat. *vinum* « vin ». \*Ro. *vin* « vin » ; fr. « vin » ; prov. et lg. *vin*.  
**vintenus, i, s. m.** : vingtain, impôt du vingtième. [1 ; vers 2327]. Lat. *viginti* « vingt ». \*Ro. *vinten* « vingtième, impôt » ; prov. *vinteno* ; lg. *vintena*.  
**viro, as, are, v.** : tourner. [7 ; vers 182, 374, 638, 1000, 1260, 1376, 1884]. Lat. *gyrare* « faire tourner ». \*Ro. *virar* « tourner » ; fr. « virer » ; prov. *vira* ; lg. *virar*.  
**viseria, ae, s. f.** : visière. [1 ; vers 962]. Lat. *visere* « voir attentivement ». \*Fr. « visière » ; prov. *visiero* ; lg. *visiera*. *Viseria* est une métathèse pour *visiera*.  
**vitohalha, ae, s. f.** : victuailles. [1 ; vers 416]. Lat. *victualia* « vivres ». \*Ro. *vitoalha* « victuaille, nourriture » ; fr. « victuailles » ; prov. *vitualho* ; lg. *vitoalha*.  
**viuanderus, i, s. m.** : vivandier. [1 ; vers 649]. \*Fr. « viuandier » ; prov. *vivandié* ; lg. *vivandier*.  
**ultracudansa, ae, s. f.** : outrecuidance. [1 ; vers 119]. \*Ro. v. *ultracuidar* « extravaguer, outrecuider » ; s. f. fr. « outrecuidance » et prov. *outrocuidança*.  
**vng, art. ind.** : un. [5 ; vers 715, 1097, 1115, 1309, 2151]. Lat. *unus* « un ». \*Fr. « ung ».  
**vogo, as, are, v.** : ramer, voguer. [4 ; vers 264, 1253, 1292, 1528]. \*Ro. *vogar* « voguer » ; fr. « voguer » ; prov. *voga* ; lg. *vogar*.

**voguo, as, are** : voir **vogo, as, are**.

**volguesso**, v. : vouloir. [1 ; vers 257]. Subjonctif présent du v.  
\*lg *voler* « vouloir, désirer ».

**volta, ae** ou **voulta, ae**, s. f. : mouvement en tournant. [1 ; vers 629]. Lat. *volutare* « rouler, faire rouler ». \*Ro. *volta* « volte » ; prov. *volto* ; lg. *volta*.

**volto, as, are**, v. : faire le tour, se balader. [2 ; vers 1860, 2077].  
Lat. *volutare* « rouler, faire rouler ». \*Ro. *voltar*, seulement au sens de « fredonner » ; prov. *vouta* ; lg. *voltar*.

**vostre**, adj. poss. : votre. [1 ; vers 2363]. \*Fr.

**voulta, ae** : voir **volta, ae**.

**vsclatus, a, um**, adj. : incendié. [1 ; vers 1107]. Lat. *ustulare* « brûler ». \*Ro. *usclar* « griller, rissoler, brûler » ; prov. *us-cla* ; lg. *usclar*.

## **TROISIÈME PARTIE**

### **DOCUMENTS**

**Notice de Guillaume Colletet**

***La Maigro Entre-presso* de Frédéric Mistral**

## NOTICE DE GUILLAUME COLLETET <sup>1</sup>

**Antonius de Arena**

**1520**

Je commence l'abrégé de la vie de ce poète par ce nom plus connu en latin qu'en français, et qui s'appelait véritablement en notre langue Antoine du Sable, du Sablé, ou des Arennes ; car plusieurs l'ont nommé ainsi et lui-même s'est joué sur son nom en ces trois ou quatre manières<sup>2</sup>. Cependant comme celui qui serait obligé de traiter à fond de la nature de l'homme ou de celle de la femme, venant à faire réflexion à l'état bizarre de l'hermaphrodite, ne saurait d'abord sous quel sexe le ranger, sur ce qu'il n'est en effet ni femme ni homme, et qu'il participe toutefois de l'un et de l'autre, ainsi dans le dessein que je me suis proposé d'écrire les vies des poètes français, et de les distinguer des poètes latins, connaissant que celui-ci n'est ni l'un

---

<sup>1</sup> Notice copiée du manuscrit NAF 3073 de la Bibliothèque nationale de France, folios 19-21 recto et verso. Le texte est ici donné dans les formes exactes de l'original : seuls les accents ont été correctement restitués et quelques coquilles manifestes corrigées. L'apparat appartient entièrement à cette édition.

<sup>2</sup> Réflexion surprenante : dans les éditions de ses œuvres poétiques et juridiques publiées de son vivant, Arena s'est toujours présenté sous son patronyme latinisé...



ni l'autre, et qu'il tient néanmoins de tous les deux ensemble, je suis en doute si je dois parler de lui, ou si je le renverrai à ceux qui ont fait la vie des poètes latins. Toutefois puisque nos bibliothécaires l'ont mis au catalogue de nos auteurs en langue vulgaire, que sa poésie latine ne respire qu'un air français, et qu'elle a toutes les phrases, et tous les caractères de notre langue, je me résous enfin de le naturaliser, et de lui donner d'ici le rang qu'il mérite.

Il naquit en la ville de Soleriis en Provence comme je l'apprens du titre de son livre<sup>3</sup>, d'une de ses épîtres, et de celui de ses épi-grammes, où il se nomme *Antonius de Arena Solerensis* ; ses parens qui étaient assez accomodés des biens de fortune, prenant le soin de son institution l'envoyèrent faire ses études d'humanité et de philosophie en la ville d'Avignon, où par la gentillesse de son esprit et par ses travaux assidus, il releva l'éclat de son nom, déjà connu en Provence.

César de Notredame fait mention d'un premier consul de Marseille nommé des Arens, et d'un autre gentilhomme de condition et de grand mérite portant le nom de cette noble famille, desquels il est à présumer que soit descendu celui dont il est question. Néanmoins comme ce n'est ici qu'une conjecture, je ne voudrais pas la faire passer pour une vérité incontestable.

Après le cours de ses lettres humaines, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la jurisprudence, et dans cette nouvelle passion, il n'y eut pas un jurisconsulte ancien et moderne, ni texte ni glose, ni loix civiles, ni droit canon qu'il ne lût attentivement et avec une grande contention d'esprit de sorte qu'il n'est pas jusqu'à ses diverses et galantes poésies qui ne se sentent un peu trop de ces profondes et sérieuses lectures ; et ses

<sup>3</sup> Colletet cite ici le premier poème d'Arena, *Ad suos compagnones studentes*.

préfaces même sont si parsemées de loix et de gloses, qu'il paraît bien que cette science utile et honorable tout ensemble lui tenait fort au cœur, et que comme il en faisait son principal, il ne regardait les autres que comme un accessoire. Ce n'est pas comme son esprit était capable de tout, et se portait naturellement aux gentilleses, qu'à l'exemple de ce grand juriconsulte de France et d'Italie André Alciat<sup>4</sup>, que quelques-uns, mais ce me semble sans aucun fondement solide, ont voulu faire passer pour son maître, il ne quittât quelquefois l'étude de la jurisprudence pour s'attacher à la poésie.

Entre les poètes dont les écrits lui plurent davantage, soit qu'il [eût] l'esprit naturellement comique et bouffon, soit qu'il fût du sentiment de ces philosophes qui tiennent que le propre de l'homme était de rire, il advint que les folâtres écrits de Merlin Cocaye furent ses délices ordinaires, et même comme on dit que le grand Erasme à force de lire les œuvres de Lucian<sup>5</sup>, si j'ose me servir de ce mot « lucianisa » lui-même, je veux dire qu'il fit raillerie de tout ; celui-cy à force de se plaire au style macaronique et burlesque de ce fantasque poète de Mantoue, traça plusieurs vers macaroniques à son exemple, puisque ce fut en ce genre d'écrire qu'il composa les nouvelles de la guerre de Rome, la description de la guerre de Naples, celle de Gênes, celle d'Avignon, et plusieurs autres gentilleses comiques et amoureuses, qui furent universellement approuvées des beaux esprits de France et d'Italie.

<sup>4</sup> André Alciat a effectivement laissé un recueil d'*Emblemata* ou petits poèmes associés à des images (1/ Augsburg, Heinrich Steyner, 1531).

<sup>5</sup> Lucien de Samosate (Λουκιανὸς ὁ Σαμοσατεύς, né ca 120, mort ca 180), écrivain grec inventeur du dialogue humoristique et auteur d'un conte facétieux narrant les aventures d'un personnage voyageant sur la Lune.

Comme il avait en cela marché très dignement sur les pas de Merlin Cocaye, il advint aussi que le plus naïf, et peut-être l'un des plus sages de tous nos poètes du dernier siècle, Remy Belleau<sup>6</sup>, ne dédaigna pas de marcher sur les siens, lors qu'à son imitation, il composa son gentil et fameux *Dictamen metrificum de bello huguenotico, et Reïstrorum pigllamine ad soldates*<sup>7</sup> que le sieur Martin docteur en médecine fit imprimer à Paris l'an 2649<sup>8</sup> in 4° en suite de son *Echole de Salerne*, traduite du latin de Jean de Milan médecin, et dédié à Guy Patin aussi médecin de la faculté de Paris.

Il commence :

tempus erat quo Mars rubicundam sanguine  
spadam ficcarat, crocco, permutaratque botilla  
Ronflabatque super lardum. &c.<sup>9</sup>

Ainsi cet excellent maître en ces matières gaies, eut l'honneur d'avoir un excellent disciple, mais comme ses œuvres sont entre les mains de tous les écoliers et de tous les maîtres mêmes, je ne sai si j'en dois parler davantage, puisque quelque bonne opinion que je puisse avoir de mon livre, j'ai peine à me persuader qu'il fasse davantage connaître le sien. Je dirai seulement qu'il

<sup>6</sup> Guillaume Colletet a rédigé une très longue notice sur Rémy Belleau, qui a été reproduite intégralement dans le premier volume de l'édition de ses *Œuvres complètes* établie par Aristide Gouverneur et publiée en 1867.

<sup>7</sup> Le titre de ce poème est plus exactement : *Dictamen metrificum de bello huguenotico et reïstrorum pigllamine, ad sodales*.

<sup>8</sup> Erreur manifeste pour : 1649.

<sup>9</sup> La transcription plus exacte, prise dans les *Œuvres complètes*, volume I, page 123, est :

Tempus erat quo Mars rubicundam sanguine spadam  
Ficcarat crocco, permutaratque botilla,  
Ronflabatque super lardum, [...].

le publia dès l'an 1519 étant encore jeune et dans les premiers bouillons de son âge ; que cette première édition fut suivie d'une infinité d'autres<sup>10</sup> mais toutes fautives, que la meilleure à mon gré et la plus correcte, est celle de Paris in 8° imprimé l'an 1575 dont voici le titre :

*Antonius de Arena Provincialis de bragardissima villa de Soleriis, ad suos compagnones, qui sunt de persona friantes, bassas dansas, et branlos practicantes nouellas, de guerra romana, néapolitana, et gennuirsî nandat. Una cum epistola ad falotissima suam garsam Janam Rosa'am propassando tempus*<sup>11</sup>. Ce qu'il accompagne d'une épître burlesque et facétieuse à ses compagnons d'étude en l'université d'Avignon, et de quelques vers véritablement latins à son oncle Antoine Vialle docteur en médecine en la ville d'Ausche<sup>12</sup> en Languedoc, et à plusieurs autres encore, entre lesquels il s'en trouve un de son nom et de sa famille, à qui il donne le titre de tabellion et qui apparemment n'était pas un homme ignorant dans les bonnes lettres<sup>13</sup>. Comme aussi de certains discours en prose, et en forme

<sup>10</sup> D'après l'inventaire de François Pic, l'édition du poème *Ad suos compagnones studentes* parue à Lyon chez Clément Petit en 1649, soit à peu près à l'époque où Guillaume Colletet achevait son ouvrage, était déjà la quarante et unième !

<sup>11</sup> Dans cette édition de 1575, le titre est plus précisément : *Antonius de Arena, Provincialis, de bragardissima villa de Soleriis. Ad suos compagnones, qui sunt de persona friantes, bassas dansas, & branlos practicantes, nouellas de guerra Romana, Neapolitana & Gennuensi, mandat. Una cum epistola ad falotissimam suam garsam, Ianam Rosaeam pro passando tempus*.

<sup>12</sup> Aujourd'hui : Auch (Gers).

<sup>13</sup> Les éditions de Claude Nourry ne contiennent pas une telle épître en vers... à moins qu'il n'y ait eu une confusion sur la macaronée préliminaire adressée par Louis Raynier à son neveu Alexandre Ripert qualifié *tabellio* et aux trois frères d'Arena.

de prologomènes sur le sujet des danses de son tems, où il en rapporte les différentes espèces, et l'utilité que l'on en peut retirer<sup>14</sup>. Parmi plusieurs gentillesse innocentes, il eût bien pu se passer d'y glisser de certains traits hardis picquants et libertins, qui témoignent assez, comme dit le bon Ronsard

qu'en vérité

il ne logeait chez lui trop de sévérité<sup>15</sup>.

Après tout voici le commencement de son premier poème qui est en vers élégiaques comme tous les autres :

O deus omnipotens, fortunam quando tuabis,  
qu'a fuit in guerra nunc ininuca mihi,  
Perdere garsetas omnes fecitque cavallos,  
in campo Roma quando batailla fuit.  
atque ego pensabam personam perdere charam.  
sed bene gardavit tunc mea membra deus.  
Nam christam dominum de grandio corde pregabam,  
Et sanctam matrem fortiter atque suam,  
omnes et sanctos et sanctas de Paradiso :  
grandus devotus atque fidelis eram<sup>16</sup>.

<sup>14</sup> L'ouvrage contient en effet une préface en deux parties sur la nécessité de l'étude de la danse et sur sa définition.

<sup>15</sup> RONSARD, *Responce* : « Je di le mot pour rire, & à la verité / Je ne loge chés moy trop de seuerité », folio Diiij.

<sup>16</sup> ARENA, *Ad suos compagnones studiantes*, vers 1-10. La copie manuscrite est quelque peu corrompue ; le texte plus exact, pris dans l'édition de Lyon, 1538, Pierre de Sainte-Lucie successeur de Claude Nourry, est :

O Deus omnipotens fortunam quando tuabis  
Que fuit in guerra nunc inimica mihi.  
Perdere garsetas omnes fecitque caualos  
In campo rome quando batalha fuit.  
Atque ego pensabam personam perdere charam

Et un peu après parlant de la chaleur du combat voici comme il en fait la description naïve :

non espagnabant ullos de morte ferire :  
quem non blessabant, ille beatus erat.  
*alassaut, alassaut* semper trompeta sonabat  
Coragium cunctis grande tocando dabat<sup>17</sup>. &c.

Et le reste où il justifie assez qu'il est tout à fait macaronique, style qui selon la pensée de Merlin Coccaye est d'autant plus excellent et plus agréable, quand il est *saginat*, *grossus*, *rudis*, et *rusticanus*<sup>18</sup>, par ces premiers vers, il paraît assez qu'il croyait en Dieu et à ses saints contre l'opinion commune de quelques-uns qui l'accusaient de n'avoir pas les vrais sentiments de la religion<sup>19</sup>, ce qui procédait peut-être de ce que j'ai déjà remarqué, je veux dire de ces pendus<sup>20</sup> un peu trop libres dont il a rempli les pages de son livre.

Sed bene gardavit tunc mea membra deus.  
Nam christum dominum de grandio corde pregabam  
Et sanctam matrem fortiter atque suam.  
Omnes et sanctos et sanctas de paradiso  
Grandus deuotus atque fidelis eram

<sup>17</sup> ARENA, *Ad suos compagnones studiantes*, vers 23-25. Le texte exact de l'édition de Lyon, 1538, est :

Non espagnabant vllos de morte ferire  
Quem non blessabant ille beatus erat.  
A lassaut a lassaut semper trompeta sonabat  
Coragium cunctis grande tocando dabat.

<sup>18</sup> *Saginat*, *a, um*, « gras » ; *grossus*, *a, um*, « épais, lourd » ; *rudis*, *is*, « grossier, brut » ; *rusticanus*, *a, um*, « rustique, populaire ».

<sup>19</sup> La littérature connue concernant Arena ne fait pas état d'une telle accusation. Colletet évoque probablement quelque propos tenu en son temps...

<sup>20</sup> Ce mot est ici incompréhensible dans la phrase, manifestement tronquée.

Il vivait l'an 1530 et je croi qu'il n'a pas passé cette année puisqu'on ne trouve rien de lui, et que personne n'en a parlé davantage ; cependant il est certain qu'il a composé des vers français, ou pour mieux dire moins latins que les premiers, témoin ce rondeau qui se rencontre parmi quelques autres à la fin de ses vers macaroniques, du moins dans les dernières éditions. C'est un amant qui parle à sa maîtresse, mais d'un style de pédant, et pourtant assez juste et raisonnable pour le tems :

Adjunna me et me fay cette grace  
Que je te peusse en secret face à face  
dire et conter l'amour et grand ardeur  
que j'ay en toy, pour le bien et honneur  
Que j'y ay veu et cognu sans fallace,  
Je ne te voy ny en lieu ni en place,  
et devant toy je ne passe et repasse  
que je ne die, et profère en mon cœur

Adjunna me.

Cent fois le jour et voire en peu d'espace  
Je te regrette et ne scay que je fasse  
tant suis [esprins] de ta grande rigueur,  
dont je crains bien de tomber en langueur,  
Et pourtant donc, avant que je trepasse,  
Adjunna me.

<sup>21</sup> Ces deux poèmes français, dont la transcription est ici très corrompue, n'apparaissent pas dans les quatre éditions de Claude Nourry ; ils ont été publiés à la fin de l'ouvrage dans l'édition de Lyon, 1538, Pierre de Sainte-Lucie successeur de Claude Nourry :

Rondeau.

Lamant.

Adiuua me & me fais ceste grace  
Que ie te puisse en secret face à face

La réponse qu'il fait faire par sa maîtresse est d'une force pareille, et j'en trouve la cheute assez naturelle, il commence :

Si vous voulez, je vous fais à sçavoir  
que je suis preste à vous faire plaisir,  
Et pour complaire à nostre bon désir  
je mettray peine à faire mon devoir. &c. <sup>21</sup>

Dire & conter la mour & grand ardeur  
Que iay en toy pour le bien & honneur  
Que y ay veu & congneu sans fallace.  
Ie ne te voy ne en lieu ne en place  
Et deuant toy ie ne passe ou repasse  
Que ie ne dye & profere en mon cueur

Aduuisa me.

Cent foyz le iour voire en peu despace  
Ie te regrette et ne scay que ie fasse  
Tant suis esprins de ta grande rigueur  
Dont ie crains bien de tomber en langueur  
Et pourtant donc auant que ie trepasse

Aduuisa me.

Rondeau.

Lamye.

Si vous voulez ie vous faitz assauoir  
Que ie suis preste a vous faire plaisir  
Et pour complaire a vostre bon desir  
Ie mettray peine a faire mon deuoir.

Pensez y doncques & ne faictes que veoir  
Quant vous vouldrez car ie suis de loisir

Si vous voulez.

Des deux partis lung vous fault recepuoir  
Prendre ou laisser cest a vous a choisir  
Vostre refuz me seroit desplaisir  
Car a toute heure vous me pourrez auoir

Si vous voulez.

Il est vrai que, dès l'année 1528, apparurent des contrefaçons ou des éditions plus ou moins corrompues et fantaisistes ayant augmenté le texte d'Are-

Josias Simlerus dans son *Epitome* de la bibliothèque latine de Conrad Gesner, aussi bien que Gesner lui-même dans le corps de sa *Bibliothèque* ont fait honorable mention de lui, et tous les deux ajoutent qu'il avait encore fait la description de la guerre de Marseille<sup>22</sup> que je n'ai jamais vu ni rencontré et que je ne croi pas qu'il ait fait imprimer aussi, puisqu'elle ne se trouve en aucunes impressions de ses œuvres, et qu'il est bien à croire qu'on l'avait<sup>23</sup> mis au rang des autres, si on l'avait pu recouvrer ; La Croix du Maine, et l'auteur de la *Guide des arts et du promptuaire des livres*<sup>24</sup> ne l'ont pas semblablement oublié dans leur Bibliothèque des auteurs français, et je suis fort surpris que César de Nostredame qui dans son *Histoire de Provence* a tant exalté les poètes provençaux, n'ait pas dit un seul mot de celui-ci, dont les écrits tout bizarres et extraordinaires qu'ils sont, ont rendu leur auteur néanmoins si célèbre puisqu'il avait parlé de quelques-uns du même nom.

---

na de différents ajouts ; mais Pierre de Sainte-Lucie ayant méticuleusement poursuivi l'œuvre de Claude Nourry, ce poème français doit pouvoir être attribué à Antonius Arena avec quelque certitude.

<sup>22</sup> Il ne peut s'agir que de la *Meygra Entrepriza*.

<sup>23</sup> Coquille pour « l'aurait ».

<sup>24</sup> MARESCHAL (Philibert), *La Guide des arts et sciences*, page 249 : à vrai dire, cet ouvrage ne fait que mentionner le poème *Ad suos compagnones studentes* dans ses toutes premières éditions.



**FRÉDÉRIC MISTRAL**  
**LA MAIGRO ENTRE-PRESSO \***  
**DE L'EMPERAIRE CATOULI**  
**Traducho dou latin d'Antonius Arena**

*La soto entre-presso  
De l'empeaire di Lansaquenet, gentilome  
De l'un e l'autre dre, Qu'Antòni Arenò mando  
Au crestianissime Francés, rèi di Francés,  
Pèr s'alegra e rejouï.*

Noste bon rèi de Franço, o Francés triounflant,  
Que faguè Rèi — de Diéu la santo gràci,  
Vous douno de fatigo, de pensamen, la guerro,  
E vous fai veni souvènt mau de tèsto ;

---

(\*) *L'Aiòli*, 4<sup>e</sup> année, seize livraisons, du n° 113, samedi 17 février 1894, au n° 128, mardi 17 juillet 1894.

Le texte provençal a été transcrit dans sa forme exacte, avec correction de quelques coquilles typographiques. Frédéric Mistral a compris différemment quelques mots ou expressions : pour la rigueur du contenu, se reporter au texte original et à sa traduction française.

La numérotation ajoutée aux vers est celle du poème latin, donnée pour permettre au lecteur de rapprocher le texte provençal des vers d'Arena : en effet, à quelques reprises, Frédéric Mistral a traduit deux vers latins en un seul vers provençal.

Au lié, subran, dins la niue vous reviho : 5  
 Un ome que guerrejo pòu gaire bèn dormi.  
 Li Rèi prenon pas tóuti li soulas, se n'en manco :  
 Un grand Rèi, éu, a proun de gròssi facharié.  
 Que fague dounc grand chèro, cargant ges de soucit :  
 Degun de malancòni pòu viéure forço tèms. 10  
 Rèi que noun brago e sèmpre noun s'alègro  
 Desplais au Crist, pèco e ié vèn en òdi.  
 Pèr Vautre soulamen noun vous creè Naturo :  
 Dins lou mounde lou Crist fai li Rèi pèr lou pople.  
 Li pensamen fan veni l'ome vièi : 15  
 Es, lou travai de tèsto, forço marrit e grèu.  
 Sias forço riche, sabès pas ço qu'avès :  
 La Franço sèmpre a mai-que-mai d'argènt.  
 De la justico tenès voste bon dre ;  
 Dins vòsti causo tóuti li dre ajudon. 20  
 E a, vosto puissanço, vuei d'innoumbràbli gènt  
 Que voulountié sèmpre vous óubeisson,  
 E toujours lou faran, en vous dounant secours ;  
 Jamai degun rebuto de mouri pèr la Franço ;  
 E nosto Franço sèmblo pas à sant Pèire 25  
 Que vouguè renega tres cop Diéu pèr soun mèstre.  
 Adounc emé lou Crist vous fau recounfourta,  
 Qu'éu-meme, Diéu, sèmpre ajudo à la Franço.  
 Mai vole vous pourta, vuei, de nouvello fresco  
 De tóuti aquéli guerrou que fan facha lou pople. 30  
 Lou rèi d'Espagno (aquéu Jan-Gipoun, aro),  
 Voulènt avé lou noum d'emperadou,  
 Avié fa contro vous uno grando entre-presso,  
 Soto, lourdaudo, e que devié rata.  
 Meravihousamen poussè la guerrou avans, 35  
 La santo Biblo ourdouno d'escrèure aquéu miracle,

Pensant vous prene ansin, vous e vòstis enfant,  
 E tóuti li païs, e sènso cop feri.  
 Fasènt tripet, fasié tremoula li poutroun :  
 Pèr tout lou mounde déjà soun renoum volo. 40  
 Fai de gràndis alarmo, en blessant li poulastre ;  
 Nòsti galino éu-meme fai tua,  
 E pèr metre couva nous n'en laisso pas uno !  
 O grand daumage ! chasco femo cridavo.  
 Lou Papo entendeguè doulènt vòsti debat 45  
 E vouguè vitamen bouta 'no bono pas,  
 Emai lou grand Cardinau de Lourreno, ami  
 De touto Franço, que toujours bèn vous amo  
 E bèn deviso emé li libre e 'mé li damo :  
 Pèr bèn jasa i'a res que lou vencigue, 50  
 E lou mounde pèr Papo desiro de l'avé ;  
 Iéu voulountié ié dounariéu ma voues.  
 À l'Empereire, fan de jùsti remoustranço,  
 E i'an parla 'mé de bòni resoun.  
 Éu n'a ges de resoun aro de guerreja 55  
 Contro la Franço, e la causo es bèn claro.  
 « Contro Vous fai la guerrou à tort, tóuti cridavon,  
 Lou mau pecat meno perdre souvènt ;  
 Vau miés faire l'acord que de roumpre de lanço ;  
 Tau pènso de gagna que souvènt es mouca. 60  
 Es tout lou mounde, aro, en maligno rumour :  
 Quand dòu la tèsto, lis autri mèmbe dolon.  
 Quau vai contro la Franço, noun prouspèro jamai ;  
 Meme pòu pas viéure long-tèms.  
 S'escoumenjon aquéli que lèvon guerrou injusto 65  
 Au rèi di Franc : ansin lou vòu lou dre divin. »  
 Quand Jèsu-Crist vòu puni li ribaud,  
 D'abord ié lèvo lou sèn e l'esperit.

Faguèron, pèr bouta la pas, tout soun poussible,  
 E que-noun-sai de fes Papo Pau lou preguè. 70  
 Éu vouguè prene pamens ges de partit.  
 Faire l'acord, acò ié desplasié.  
 Touto la Franço, l'estimo coume rèn ;  
 La mespresant de-longo, n'en fasènt ges de cas,  
 S'escrimo, juro, fai d'estrambord, brassejo ; 75  
 Dins sa bravuro éu se fai reteni ;  
 Dóu tron de Diéu qu'avié tuavo Carmentran ;  
 Mai qu'un demòni, sa tèsto lou bravavo.  
 Tout en grimacejant, éu fasié bono morgo ;  
 Tout en cridant, éu jougavo soun role. 80  
 Contro Vous vòu avé guerro mourtalo ;  
 Emé grand fùri bramo aquésti prejit :  
 « Aro cerco, la Franço, de me douna fatigo,  
 Pensant me trouva toujours bon ;  
 Mai ié farai pausa, pèr guerro, lou caquet ; 85  
 Contro iéu es que trop superbo, i'a long-tèms.  
 S'avié dóu tèms ancian bono memòri,  
 De tant de bono gràci qu'avian envers elo,  
 Noun s'òcuparié pas de nous tant douna d'obro,  
 E sèmpre voudrié 'mé iéu avé la pas. 90  
 E 'm'acò se vantavo, parlant à touto zuerto,  
 Amor que iéu Cesar ère gras e poutènt.  
 Dins un mouloun de libre se trovo escri, de iéu,  
 Que de touto la terro sarai, iéu soulet, Prince.  
 Siéu lou Segnour dóu mounde, ai lou poudé dóu glàsi, 95  
 E pèr mi lèi es gouverna tout ome.  
 Perdouna li soumés, refrena li superbe,  
 Tua li marrit rèi, vès-aquí ma coustumo. »  
 Noun poudriéu recita, vès, tóuti li menaço  
 Qu'emé furour sa babiho vous trais. 100

À l'entèndre, lou mounde au-jour-d'uei cren plus qu'éu,  
 Chascun ié jitarié de bounetado,  
 Emai ié prestarien secours de touto part,  
 Quand sa boursou fuguèsse meme sèns denié.  
 Emé si gròssi brego de-longo bravejavo. 105  
 Èro forço ourgueious : fuguè 'no fièro grelo !  
 Ome auturous, despichous e fierous,  
 Lis àutris ome, noun li presavo gaire.  
 Enjusquo sus Paris voulié marcha  
 E rèndre siéuno lèu-lèu touto la Franço. 110  
 Mèste Antòni de Lèvo, farfanto mort-peleto,  
 I'avié fa crèire e mes tout acò 'i tèsto.  
 À si Gendarmo avié fa baia lou butin  
 De touto Franço, e de Diéu li relicle.  
 Ai ! las ! ço qu'a rauba, lou saup que trop Prouvènço ! 115  
 La destruiguè, la saquejè.  
 Éu s'èro di de vous rauba vosto courouno,  
 E sus la tèsto pièi de se la metre.  
 Avié, à si sòudard, di uno òutro-cujanço  
 Que falié que chascun en tèsto la noutèsse : 120  
 De-bon i'avié avança que, sèns fauto,  
 Dins l'afaire d'un mes, de dous lou mai,  
 Dintre Paris, l'incoumparablo vilo  
 (Vilo friando, qu'a tant de bèn, de gènt)  
 I'apaiarié la Plaço dis Alo pèr coucha, 125  
 E que d'aquí la guerro tirarié de bèu sòu.  
 Es pas possible de se teni dóu rire,  
 En vesènt, en ausènt de tant sòti paraulo.  
 Iéu n'en jure lou Crist : à Paris se marchèsse,  
 Pèr bourbouia vo faire rèn que vaie, 130  
 Li belitre soulet — que l'espitau gouvernon  
 E que cercon sa vido pèr l'amour dóu bon Diéu,

Rèn qu'en aussant si crosso, en maniero de pico,  
 E li bastoun que regisson si mèmbe,  
 Fasènt la guerro emé si crosso e berenguiero, 135  
 I' aurién chascun douna de famous cop.  
 L'aurien tant charpina pèr lou cors, lis auriho,  
 Qu'aurié ges de barbié pouscu lou repara.  
 Èro, lou Capitani, preste à roumpre li crosso  
 E à leva dins l'èr soun estandard. 140  
 Tèn, sa puissanço, dous cènt milo couquin  
 Espeiandra, e bèn que li nourris.  
 Que soun valènt à contro-faire li malaut,  
 Cercant de pan e souvènt cridant Diéu.  
 Voulié à la campagno, éu, li tóuti sourti. 145  
 N'escapo ges, de quau la belitraio tuo.  
 Marchant d'à péd, aurién guerreja sèns chivau ;  
 N'i'aurié agu, de plago e d'apoustemiduro !  
 I'aurien miéus fa bounda la tèsto  
 Que noun fan li jouvènt, quand jogon à la paumo. 150  
 Lou bourrèu, quand li fouito, noun fai pas tant troua  
 Li laire que nous raubon nòsti bèn  
 Coume l'aguèsson fa galoupa éu à rèire  
 De bon matin, sènso dina en-liò.  
 E n'i'aurien tant ficha, pertout, sus lis auriho, 155  
 Que soun cors à jamai n'en sarié 'sta doulènt.  
 Paris soulet fourmarié cènt legioun :  
 Lou Diable, cresès-lou, noun poudrié lou prendre.  
 Lou grand Paris, acò 's lou paradis  
 D'aquesto mounde ; tèn tout lou poupulàri. 160  
 Éu diguè mai de causo que voudriéu pas vous dire,  
 Mai de secrèt, n'en garde ges pèr vous.  
 Desvergougna pèr l'iro, à tout lou pople  
 Conto de grand foulié pèr se glourifica :

« Moun frai lou rèi de Franço vèn de me cerca reno : 165  
 Pamens ignore pèr que resoun lou fai.  
 Avié proumés qu'à iéu jamai levarié guerro ;  
 E'm'acò déjà vòu defauta sa proumessò.  
 Mandè d'embassadour pèr prepausa la pas  
 Qu'à noste gros daumage éu cercavo de faire. 170  
 Ço que vòu, iéu lou vole ; ço que noun vòu, noun vole.  
 Sian d'acord, e pamens la pas es pas poussiblo.  
 Iéu voudriéu l'Itali, éu l'Itali demando :  
 Me la vòu pas donna, iéu à-n-éu la refuse.  
 I'ai vougu, pèr avé la pas, douna ma sorre 175  
 En mariage, qu'acò me plasié que-noun-sai.  
 Éu travaio que mai à nous douna garbuge ;  
 Me menaço de-longo, preparant sa miliço ;  
 Mai, vès, ié jure iéu ma grandò fe de prince  
 Que, se boulego, dur vai se vèire chouca ; 180  
 E que pènsè, à l'après, de jouga tout soun rèsto,  
 S'à la guerro pèr iéu la carte viro bèn.  
 Iéu-meme sarai sèmpre lou puissant rèi de Franço,  
 E noun pas soulamen Rèi Espagnòu soun fraire.  
 Pièi ié metrai, iéu, la tèsto tant basso 185  
 Que se n'en souvendra, la Franço, dins si libre.  
 Mai piètre, mai pauret que ges de gentilome  
 De soun reiaume entié — pèr forço lou rendrai.  
 Es à peno s'aguè, Jo, tant de maluranço  
 Coume aquéli que van, se viéu, ié toumba subre ! » 190  
 ●  
 Parlant, jitavo ansin tant d'àutri bravejado,  
 Mai n'i'a proun, vole rèn vous rapourta de mai,  
 Que vous fariéu veni lou tèdi.  
 Ai vergougno d'escrèure ço que l'amour me dito...  
 Noun èro sage, éu, de dire tau foulige, 195

Sa tèsto n'avié plus, d'aquéu moumen, soun sèn.  
 Quand fau veni au fa, noun baston li paraulo,  
 E n'es pas tout de dire « La Franço rèsto nòstro ! »  
 Pensavo à soun Amigo, la gaio Savouiardo :  
 Souvènt pèr l'amourouso arribo la batèsto. 200  
 Quau facho uno mestresso, Amour lèu forniss d'armo ;  
 La douleur douno d'armo à quau es en coulèro ;  
 Ges de travi alasso jamai li calignaire :  
 Suporton tout, quand la femo i'agrado.  
 Tout amoureux, esclau d'un amour soubeiran, 205  
 Es avugle, tant que plais éu-meme à sa dono.  
 Noun i'a rèn de secrèt ni d'escoundu sus terro,  
 Ni meme fa de-niue, que noun lou sache un ome.  
 De-segur, éu cresié piha touto la Franço  
 E meme, à soun avis, éu deja la tenié. 210  
 L'aurié presso, se res noun l'avié repoussa ;  
 Mai un empachamen lou faguè recula,  
 Car sèmpre emé lou ferre la sabès proun defèndre,  
 Vous, contro li meichant, quand volon nouire.  
 Despendès voste argènt, tout noste argènt, 215  
 Pèr la sauva, quand acò 's necessàri.  
 Chivalié que travaio demando pagamen  
 E sènso li denié la guerrou noun vau rèn.  
 À bataio mourtalo vouguè vous desfisa,  
 E fuguè mai-que-mai sanglènto la bataio. 220  
 Pièi s'esfourcè de vincre, en pertout, lou reiaume.  
 Pèr mar, pèr terro, levè guerrou terriblo.  
 Proumié, l'armado tirè contro Prouvènço.  
 Pèr bèn-vengudo chascun l'a saluda  
 Coume eiçò : « Jan, tant-pis pèr quau cerco bataio : 225  
 Carrejes la tempèsto, de gros tron toumbaran ;  
 Ié leissaras argènt e gènt ; toun tèms perdras ;

Emé de marrit biou laboures lou terraire. »  
 Tóuti s'estounon que d'eici siegue vengu.  
 De dre, noun pòu teni nosto patriò. 230  
 À Vous pèr testamen apartèn la Prouvènço,  
 E rèn, mai justamen, pòu èstre de la Franço.  
 E lou Piemount tout entié depènd d'elo,  
 Car lou Piemount ressort de la justico d'Ais.  
 Acò se trovo à jabo dintre nòstis archiéu : 235  
 Escri demoron sèmpre e paraulo s'envolon.  
 S'èro esta sage, aurié marcha pas tant avans :  
 Quand vèn, toujours la Franço lou repoussa ;  
 E s'enfugis en posto, sautant de gros valat :  
 Un reinard, vous proumete, noun poudrié lou prene. 240  
 Lou counèis proun, coume es fidèlo la Prouvènço ;  
 La raço prouvençalo es gaire chanjadisso ;  
 Fara rèn, contro nautre, sa maigro poutesta.  
 •  
 E zóu ! toumbo en Prouvènço l'armamen dóu Cesar.  
 Mai en Franço pamens coume voulié marcha 245  
 E pèr aquéu païs prene sa routo,  
 La Franço noun pousquè counèisse à tèms la mino :  
 Li que volon troumpa, se saup que dissimulon ;  
 N'en dison uno, au contro n'en repènsen uno autro ;  
 Vuei tout lou pople saup fabrica lou mau. 250  
 Basto, pensant nous ficha 'no ensacado,  
 Éu acampo uno armado e vitamen la drèisso.  
 Vouguè marcha pèr la Prouvènço poudèrouso,  
 Passant à Niço, pèr revèire sa Damo.  
 E avié proun resoun, s'estènt counseia 'n tóuti, 255  
 Car la mar e si barco èron pèr l'ajuda ;  
 E se (Diéu lou vouguèsse !) éu perdié la bataio,  
 Per mar èro segur de pousqué se sauva.



Contro Antibio dounè proumieramen l'alarmo ;  
 La vilo, en se batènt bravamen, lou repousso. 260  
 Doria ié mandè, pièi, cinq galèro armado :  
 Vènon au port, en tirant sus lis ome.  
 À velo e rèin camino chascuno di galèro,  
 Gaiardamen touto la chourmo vogo.  
 I fourçat i'a lou Come que garço d'anguielado, 265  
 Mai qu'un bourrèu li fouito dur.  
 Boumbardon lou castèu, pèr uno grand bounaço :  
 Tout se teisavo, l'oundo e lou flot de la mar,  
 Quàuqui pedoun en terro fai descèndre,  
 E contro li muraio de gros boulet tabasson. 270  
 La vilo, en s'aparant, n'en bouto à mort plusiour.  
 Cadun èro valènt pèr escaramoucha.  
 E lou segneur d'Antibo, qu'èro un gai cambarado,  
 Se defènd bèn e bèn se bat :  
 Si boumbardo de brounze, en choucant li galèro, 275  
 Lèu dins la mar n'en fan profunda dos.  
 La bando es pièi fourçado de leissa lou casteu ;  
 Lou vincedou secuto e lou vincu fugis ;  
 Fuguè pas mai poussible aqui de resista :  
 Tiro trop contro nautre uno troupo malino. 280  
 Fugisson li Francés à Grasso ; se retiron  
 Pièi vers Brignolo, pièi vers Ais.  
 Vrai que poudien pas trouva meior counsèu :  
 Fugi, pèr quau a pòu, i'a rèin de plus segur.  
 Mai fau que Vous remèmbre peréu uno soutiso 285  
 Que la gaio Duquesso de Savoio faguè,  
 En se tenènt sarrado dins lou castèu de Niço,  
 Aguènt pòu de la Franço e pleno d'aprensioun.  
 Ecriéu à l'Empereire, entre saupre que vèn,  
 Pèr letro mai-que-mai se recoumando à-n-éu, 290

Que noun manque, en passant, de vesita Madamo,  
 Que vèngue à Niço, que lou festejara :  
 Fara grand noço, ié dounant à soupa,  
 Emai ié countara forço nouvello ;  
 Se plagneira de tres cènt milo causo, 295  
 Qu'es fort contro la Franço encourroussado.  
 Mai éu, mal avisa, noun pensant gaire à-n-elo,  
 Passè pèr Niço, sèns la supli.  
 S'arrestant pas, vouguè faire camin :  
 Mourtàli guerro lèvon tóuti li joio. 300  
 Quand elo saup acò, qu'ansin avié passa  
 Sèns rèn dire, alor sèns respèt  
 E pas countènto — carguè la maliço  
 E l'aurié charpina, s'aguèsse agu la forço.  
 Lou seguis en plourant e crèbo de mourbin : 305  
 La femo tartavello souvènt crido.  
 Atrouvè, l'endeman, l'armado à Sant-Laurèns,  
 E 'n lou vesènt cridè : « Salut, Cesar ! »  
 Se bouto en terro, d'ageinouiou, pecaire,  
 E ié voulié subran beisa li man. 310  
 En jasant ié faguè de gràndi plagnitudo  
 E ié diguè coume seguis, bouniasso :  
 « Te salude Segneur dóu mounde — de tout cor ;  
 Moun dre iéu te demande, emé justico brèvo.  
 Sabes proun coume es grand, tu, nosto liesoun : 315  
 T'ame, Cesar, e t'amo tambèn noste marit.  
 Noun ignores pamens ço que nous fai la Franço :  
 Nous a pres la Savoio e lou Piemount ensèn.  
 Sian descassa : nous tèn tóuti nòsti païs.  
 Iéu aro te demande resoun emai justico : 321  
 Fai-me justico, lèu, iéu te n'en prègue, e bono !  
 Reclame pèr temouin, aqui, touto l'armado.

Escoutas, vous supplique, mi noutàbli paraulo.  
 Fau que se n'en prengue ate : arribas lèu, noutàri ! 325  
 E que ma clamo, coume se dèu s'escrigue.  
 Au noum de mi daumage-interès iéu proutèste,  
 Emai pèr ma persouno qu'es en tribulacioun.  
 Elo pòu plus dansa, de-niue repauso gaire,  
 E porto dins sa tèsto de gràndi facharié. 330  
 Lou Rèi emé si guerroy la fai veni malauto...  
 Lou vèntre emé la maire deja me fan proun mau. »

•

— « O douço amigo, respond l'Emperadou,  
 O sorre, aubouro-te, lèvo li cambo, lèvo,  
 Restaras pas long-tèms descounsoulado : 335  
 Te farai grand, gaio Duquesso, chut !  
 Car iéu te jure Diéu, li sant emai li santo  
 E tout ço qu'a valour o poudé pèr li glèiso,  
 Que tóuti, emé ma guerroy, te restituïrai  
 Li païs tiéu, emai de meiour n'i'apoundrai. 340  
 Aro m'envau en posto prene touto la Franço :  
 L'aurai facilamen, es deja touto miéuno.  
 Deja li gènt fugisson, cregnènt nosto vengudo ;  
 Tout desbanco : la guerroy aro m'es en favour.  
 Tout ome cren nosto ousbro en aquest mounde, 345  
 Iéu siéu lou grand Cesar, un valènt ome,  
 N'agues pas pòu de Franço, noun cargues de doulour :  
 Iéu te restaurarai, 'mé mai de bèn encaro.  
 Li Francés, li rebelle, iéu li vole esquina :  
 Siéu lou Segnour dóu mounde, e n'en sarai lou mèstre. 350  
 Farai, pèr tout lou mounde, parla de toun marit :  
 Sarai lou proumié Prince, éu sara lou segound. »

•

Mai vesès ço qu'a fa, n'a di que de messorgo,

E noun a pas pouscu ié rendre si païs,  
 E jamai lou fara : Franço lis aura sèmpre, 355  
 Car forço bèn, mai que bèn ié counvènon.  
 Mai vole vous cita quaucarèn d'amirable  
 Que jamai noun a vist, pènsè, un ome crea.  
 Vòsti gendarmo, quand faguèron lou degai  
 Dóu viéure pèr lis ome e peréu dóu bestiari, 360  
 En fugissènt li cop e rançounant li gènt,  
 Soufriguè, la patriò, tóuti li mau dóu mounde,  
 Dins tóuti lis endré mounte devié passa,  
 Meichanto, furiously, l'armado de l'Espagno.  
 Aqui, en tout brulant, gastèron gran, farino, 365  
 Li garbiero de blad, tóuti li fenassiéu,  
 E tóuti li paiero, e peréu li civado  
 Que lou palafrenié n'engraisso li chivau.  
 Pèr sòu jítavon meme nòsti vin delicious,  
 Li car-salado emé li bon froumage, 370  
 I pauri gènt, pèr viéure, ié leissant rèn de tout,  
 Quand meme noun pousquèsson se retira deforo.  
 Esclapèron li four e tóuti li moulin.  
 Restè dins lou païs ges de molo viranto.  
 Recampèron li cabro e tóuti li troupèu. 375  
 Lou capitani arrapo jusquo lis ase maigre.  
 Rabaion de davans porc e vaco fouirouso,  
 Pèr li restituï à si mèstre jamai.  
 Pensés pas qu'à l'arrié leissèsson de chivau :  
 Pèr la patriò, rare fuguè ço que soubrè. 380  
 Tout ço que pòu servi à l'enemi, lou lèvon,  
 Pèr qu'au pulèu ié manque tout ço qu'es necessari.  
 Lou pople, estoumaga, mai-que-mai se lagnavo,  
 Dins tóuti li vilage se vesié que ploura.  
 Li gendarmo disien au pople : « Anen, paciènci, 385

Counfourtas-vous un pau lou cor !  
 Lou Rèi vous dounara proun quauco recoumpènso  
 Pèr arnor de la perdo que chascun fai pèr éu.  
 La Franço, de tout tèms, dóu rèsto a graciouosa  
 Quau pèr lou Rèi a perdu forço. » 390

•

« Ah ! respoundié lou pople, quento paciènci duro !  
 Sabèn pas quau poudrié autant pati de mau.  
 Digas-nous, se vous plais, dequ'avèn fa, nous-autre,  
 Pèr que nous faugue perdre ansin tout noste bèn !  
 Emé de màli peno l'avian, nautre, acampa, 395  
 E la guerro, vaqui que nous lou raubo tout !  
 Pèr forço nous fau meme quita nòsti vilage  
 E sènso argènt lèu patuscla deforo.

Semblan, ansin pèr orto, de bandit miserable  
 Que la court de justiço a bandi pèr un crime, 400  
 O de bómian, courrènt pèr li climat dóu mounde,  
 Dounant la bono fourtuno emai raubant !  
 E'm'acò fau soufri aquéli maluranço ! »

•

N'i'aguè que de doulour o de fam mouriguèron.  
 En blasfemant, n'i'avié que renegavon Diéu. 405  
 Quand quaucun perd soun bèn, dison que perd soun sèn.  
 Degun poudrié jamai counta li plagnitudo  
 Que la patrio entiero traguè pèr aquéu *gast*.  
 Mai quand a vist perqué la Franço a fa lou *gast*,  
 Desempièi elo a pres paciènci e de bon cor : 410  
 A couneigu que tout s'èro fa pèr lou miés.  
 Talo resoulucioun sacrado a pres la Franço  
 Pèr que l'Emperadou 'mé sa marrido guerro  
 Pèr grignouta trouvèsse rèn en-liò,  
 E qu'ansin noun pousquèsse nous fatiga long-tèms, 415

Coume s'avié trouva de vitaio au païs.  
 La grando fam coursejo dóu bos tóuti li loup :  
 Aqui, fin de pasturo, i'a res que posque viéure.  
 Dins lou champ ié plòu plus, la benesido mauno,  
 E lou cors vòu avé de pan emai de car. 420

Nous es manda lèu-lèu un grand secours.  
 Nosto Prouvènço, la Franço toujours l'amo.  
 Pèr Franço quatecant lou tambourin touquè,  
 Au son di long fifre se cridè la guerro,  
 E s'atrouvè bèn tant de legioun, de gendarmo, 425  
 Que ma muso jamai noun lou poudrié retraire.  
 Eici lèu vouguerias establi voste camp,  
 Pèr que miés un chascun pousquèsse teni pèd.

E, pèr chausi l'assieto e respicha lou rode,  
 Après, Vous manderias de gentilome à-z-Ais, 430  
 Qu'eisaminèsson bèn e de sis iue veguèsson  
 En aquéu liò d'aquí se poudié se campa.  
 E lou Prince de Mèu, qu'es Estève Coulouno,

E Mountejan e peréu Bono-Vau,  
 Veguèron pan pèr pan tóuti li terradou 435  
 Qu'envirounon e tèn la richo vilo d'Ais.

Se prenguè dounc entre éli aquesto counclusioun  
 (Que Vous-meme pèr posto avès certificado)  
 Que, subre li mountagno de Barret, de la Torso,  
 Poudié la Franço aqui plaça soun camp. 440

Pèr letro entre Vous èstre adounc entendu 'm' éli,  
 Pensant que touto causo èro bèn coume acò,  
 Manderias tout-d'un-tèms milo valènt piounié,

Pourtant bravamen sa bandiero,  
 Que feson lou terren, cavon de gros valat 445  
 E bastisson un fort bèu muni de boumbardo.  
 Bon vin e bono bourso fan canta la cigalo

E la gaio taverno fai de gros ibrougnasso.  
 Faguèron, en fouigant lou sòu emé l'eissado,  
 Plusiour rampar bèn fort emé de balouard 450  
 Amount sus lou testau dóu Barret mountihous,  
 Que, se noun toumbon, soun pèr teni long-tèms.  
 Pièi de la part dóu Rèi se faguè crido en vilo  
 Que chascun, dins lou pople, aguèsse à teni pèd.  
 Se troumpetè, souto de gròssi peno, 455  
 Que degun noun anèsse se retira deforo  
 Lou Conse fai garda tóuti li pourtau d'Ais  
 Pèr que deforo res posque sourti soun bèn.  
 Lou Grand-Mèstre de Franço, pièi, aquéu que tèn,  
 Pèr lou voulé dóu Rèi, la beilié dóu reiaume, 460  
 Memouransin lou Sage  
 (Es aquéu de quau parlo aro nosto museto),  
 Dintre tóuti li guerro gardant grando sagesse,  
 Fasènt justico en tóuti emai bono,  
 Vai travaia de tèsto pèr mena touto causo 465  
 Coume se dèu, emé resoun.  
 Vèn vèire, à-z-Ais, se l'assieto dóu camp  
 Aqui vai bèn o noun, espinchant de pertout.  
 Recouneissènt qu'aqui l'assieto èro pas bono :  
 « Aquéu liò noun vau rèn, diguè, pèr faire un camp. » 470  
 Counvèn chanja d'avis, quand la causo lou vòu.  
 Nouvèl afaire demandò avis novèu.  
 E coume s'aprouchavo déjà lou camp d'Espagno  
 De la vilo de-z-Ais, sèns trop se repausa,  
 Coumandè de cessa lèu-lèu touto besougno 475  
 Au mount Barret qu'èro bèn fort.  
 « Vers Avignoun, diguè, iéu plaçarai lou camp :  
 Change d'avis, quand acò 's necessari. »  
 E vouguè soulamen defèndre la ciéuta,

Fasènt emé de terro fourtifica li bàrri. 480  
 Lou valènt Mountejan, que tenié sièis milo ome,  
 La gardara coume se dèu.  
 Aquest a bèn proumés d'apara bèn la vilo  
 Contro lis Espagnòu — que noun redouto en rèn.  
 E faguè tout-d'un-tèms demouli li bourgado, 485  
 Rasa li bèu jardin, li sant tèmple de Diéu ;  
 Faguè 'mé la destrau coupa tóuti lis aubre  
 Près de la vilo, causo que faguè forço peno.  
 Fouiguèron lou poulit clouchié de Sant-Jan d'Ais  
 En recavant si fundamento. 490  
 Veguère roumpre, iéu, plusiour martèu de ferre,  
 Quand lou voulié jita pèr sòu.  
 Iéu lou vesiéu déjà, quàsi, tremoula au vènt,  
 E tout lou pople lou regretavo forço.  
 Mai s'aguè pas lou tèms de n'en veni à bout. 495  
 Es ansin qu'escapè, pèr l'ajudo de Diéu,  
 Car destourbè lou Mèstre l'armadasso enemigo  
 Venènt vers Ais pèr faire de malur.  
 Déjà, de vers Brignolo, ounte i'avié bataio,  
 Courrien d'avans-courrière cridant pèr camin : Vèn ! 500  
 Adounc éu leissè pièi fourtifica la vilo,  
 Car avien tout-bèu-just lou tèms,  
 E pièi faguè subran cessa toute besougno,  
 E coume acò la vilo restè sèns defènso.  
 E pèr caire e cantoun sounè mai la troumpeto ; 505  
 De i'avé tant de crido, fuguè coume uno farço.  
 Dins Ais lou troumpetaire vai pèr li caire-fourc,  
 Avertissènt lou pople de sa voues tremoulanto :  
 Que quau voudra quita Ais, la frianto vilo,  
 Pòu fugi tout-d'un-tèms, gagna mounte voudra ; 510  
 Que dins sièis jour, soun meinage, si fòurre,

Soun blad, si bèsti, emporton tout deforo ;  
 Qu'autramen, li sièis jour escoula o passa,  
 La Franço emé la guerro ié vai tout saqueja.  
 Sarron dounc sis oustau, li gènt, barron boutigo ; 515  
 Duerbon si caisso, pèr tout leva de davans.  
 Te pos pensa, pèr pau que siegues pietadous,  
 Coume èro mau-countènt tout particulié d'Ais.  
 Ai ! quéntis escaufèstre ! quento desesperanço !  
 Que ràbi, o ciéutadan ! que furour ! que doulour ! 520  
 Tremoulavo cadun, tout acò souspiravo,  
 E pèr-dessus, degun sabié que faire.  
 Iéu vesiéu tout lou pople aqui coume esbahi.  
 Ges de taverno dounavo à banquetta.  
 Plus ges de danso ; res caligno li garço. 525  
 La luno vièio vau rèn pèr l'amourous.  
 Pèr soun amour avugle lis amant tourmenta,  
 En se desseparant, sentien crussi soun cor,  
 E li desesperavo de leissa sis amigo :  
 Fau s'escarta, quand vèn la guerro. 530  
 Lou Parlamen noun parlo plus de crime :  
 S'enfujon li Moussu, quand vèn talo furour.  
 Li càrri, li carreto, pèr païs, dur travaion,  
 E gagnavon d'argènt en carrejant lou viéure.  
 Se cavavo peréu de secrèto dins terro, 535  
 Dins li croto de vin, dins li tèmples de Diéu.  
 Traucavon li paret, d'autre, vo li muraio ;  
 E dins li grand oustau se n'enterravo proun.  
 Lou pople, dins li trau, escoundié soun meinage,  
 Ço que poudié pas carreja deforo 540  
 Pensant aqui sa raubo à l'abri di gendarmo  
 E que de la secrèto degun la tirarié.  
 Un ome sage, Milan Rissi,

Emé soun fraire Bartoumiéu,  
 Fabre, Oulivié, Dalbis, lou pichoun Coutarèu, 545  
 Vitalis, Silvi, emé Daugèri,  
 Bourrèlli, Clàri, Dalbèrtis, Pelicot,  
 Juliànis, Pons, e Floto lou galoi,  
 Apremien pèr tout Ais à faire d'escoundudo :  
 Acò 's d'ome secrèt, que sabon bèn cava. 550  
 ●  
 Nous es forço, enca mai, de tout escudela,  
 En parlant veramen, se la Muso vòu bèn.  
 Iéu dise rèn de faus, creiounant la bataio  
 Que l'enemy a mougu contro Franço.  
 À rèire perqué fau retournà moun recit ? 555  
 Pér fin que rèn de bon rèste noun menciouna.  
 Veici dounc qu'à Frejus lou camp d'Espagno arribo ;  
 En grando poumpo triounflo aqui la guerro.  
 Cesar fai la revisto éu-meme de si bando,  
 Comto si bon pedoun, ié douno de counsèu, 560  
 E sa bourso acoumenço un pichot pagamen.  
 Ié baio en chascun un ducat.  
 Prenguè de beskiue dur, que fan roumpre li dènt  
 En quau li mord, quand forço trop,  
 Emé tant-e-pièi-mai de farino à la floto 565  
 E, dins chasco galèro, d'armo pèr si gendarmo.  
 Ié dreissè soun armado e si bando valènto,  
 E, toco, tambourin, acoumpagna di fifre !  
 L'armado triounflanto largo si blanc drapèu,  
 Grand, que semblavo acò de blànqui velo 570  
 De mar : pèr lou mitan avien uno crous roujo  
 De tafata o, s'amas miés, de sedo.  
 Éu apareio tout ço qu'es necite en guerro  
 E pauso pèr lou camp touto causo dins l'ordre.



Pièi contro Grasso, que li gènt abandounon, 575  
 Marchon li fantassin e vèn touto la bando.  
 Courron contro Brignolo, pèr la metre à bassa :  
 Sènso defènso, lèu fuguè pihado.  
 La penchinon, raubant à-de-rèng lis oustau.  
 Au pople rèsto rèn ; de pertout jais lou paure. 580  
 A vougu pièi vers Ais tira camin.  
 Gagno Sant-Meissemin emé Marsiho,  
 Car voulié rauba santo Madaleno  
 Qu'au mounde elo fuguè de Diéu la douço amigo.  
 Vers Brignolo, pas liuen dóu castèu de Gaiet, 585  
 Dins lou plan, uno bando pamens lis aplantè.  
 Aqui la Franço ié dounè 'n bèl escaufèstre,  
 Lis escarpinè, ié fretè lis os.  
 Di nostre, aqui, valènto fuguè l'escaramoucho ;  
 Noun s'espargnavon pas de pica coume fau. 590  
 À la tèsto de cènt puissant chivau de guerrou,  
 Mountejan èro aqui ; Boissy i'èro peréu.  
 Avié, lou borgne Vèrtis, sièis-cènts ome d'à pèd,  
 Emé La Molo e Bòvis, assoucia pèr ensèble.  
 La Molo avié 'n courage de la maladioun, 595  
 E pèr la guerrou èro un bon capitani.  
 De-niue, Ferrand dreissè pièi d'embouscado,  
 Cercant d'enviouna li Francés lou matin.  
 Mai dur, à la campagno, li Francés lou repousson ;  
 Lou camp d'Espagno èro tout plen de sang. 600  
 Aurias vist de valènt roumpre si lanço  
 Contro de grand souldard que lis arquebusavon.  
 Li legiounari, queourniguè la Prouvènço,  
 Fan soun devé, gaubejant l'escoupeto.  
 Enfin li roumpeguèron, de cavalié, passant 605  
 Au mitan de la bando, quand fuguè necessari ;

E cridon quàuquis-un : « Vivo, vivo la Franço ! »  
 Adounc, i plus valènt la vitòri demoro,  
 De-bado que chascun la vouguèsse pèr éu. 610  
 Basto, emai la fourtuno nous ague defauta,  
 À l'Espagno, d'acò ié revèn pas grand glòri.  
 La Franço avié manda milo ome soulamen  
 En descuberto, à l'endavans de l'enemi.  
 Nous an fa presounié pedoun emai chivau 615  
 Que lèu an destroussa, desvalisant si bourso.  
 Arrapèron Mountejan,  
 Boissy, La Molo e Vèrtis de Turin,  
 E plusiour àutri — que ma muso noun raporto.  
 •  
 Quand vai mau uno causo, n'ï'a milo que seguisson. 620  
 L'Espagno aqui, fau dire, ié faguè bono guerrou :  
 Li rançounè, sènso ié faire mau.  
 Lou furious Cesar se rejouïs en Diéu,  
 Pensant deja teni sa Franço :  
 Bravejo, sauto, esfraio li poutroun, 625  
 Au quatrèime cèu la glòri lou mando,  
 Menaço lou pople de si simagrèio,  
 E crèi que degun siegue soun parié.  
 Après, vers Ais coumenço à prene vòuto.  
 Tout acò part e tiro sus Marsiho. 630  
 Planto si tèndo pièi au Plan d'Aiano,  
 Ounte lou flume Lar toujours aboundo en aigo.  
 Establis si cabano, si pavaïoun, si tèndo ;  
 Tirasso soun meinage em' elo chasco troupo.  
 Semblavo uno grand vilo, acò, bèn prouvesido : 635  
 Senoun de pan, rèn ié mancavo.  
 Moulien lou blad emé de moulin à moustardo,  
 Virant la molo à bras poulidamen ;

E bèn tant banquetavon en rouigant de rasin  
 Que pèr tout lou camp li tenié la fouiro. 640  
 Res demandavo ges, pèr soun quiéu, de cristèri :  
 La fouiro, sènsò abouticàri, li relacho.  
 Vau mai pèr la tripaio un bon e dous caga  
 Que noun au cors uno bono poulaio.  
 Noun fasié que de merdo de roussignòu, l'armado : 645  
 Quau noun grignoto, noun pòu forço caga.  
 Tóuti fan li marchand, ço qu'an rauba revèndon ;  
 Se saup que dins un camp noun fau douta de rèn.  
 Li vivandié de-longo carrejon de fourrage,  
 E la maigro taverno fai grand chereverin. 650  
 Lou vil es carestious ; lou carestious se douno ;  
 À soun pres veritable se ié vèi rèn presa.  
 Avié, Cesar, em' éu adu plusiour catau  
 Que formon soun counsèu de guerro :  
 Lou gibous de Savoio, pèr amor de sa femo. 655  
 Emé sa gibo, lou Du, sèmblo un vitrié.  
 De-niue, de-jour, la tèsto de-longo ié travaio ;  
 Contre Vous subre-tout es forço endoulenti,  
 Car touto la Savoio la Franço i'a 'mpougna,  
 E l'a freta, la guerro, à grand cop de boubardo ; 660  
 E i'a 'mbrassa tout lou Piemount,  
 Touto la Bresso i'a fa siéuno,  
 E 's pas fini, que cerco aro de prene Niço  
 Emai de recoubra sa Terro Novo.  
 Mai que res pènsè qu'à tort lou Rèi l'a fa : 665  
 Es un castigamen que lou Du s'amerito.  
 Tu sabes qu'à la Franço avié fa proun daumage,  
 E n'i'aurié fa bèn mai, s'aguèsse agu la forço.  
 Van mau li causo, quand femo porto li braio :  
 Un bon counsèu, la femo es rare que lou doune. 670

I'a rèn ounte la femo noun mete la garrouio,  
 Quand pèr la vano-glòri es foutimassejado.  
 Pòu destruire, uno femo, plusiour nacioun, souleto,  
 Se ié coumplais en touto causo soun marit.  
 Noun i'a coulèro subre la coulèro di femo : 675  
 Pèr rèn de tout viron la tèsto.  
 Quand a fa ço que vòu, la femo viro frèso,  
 E souvènt lou marit sus la tèsto a de bano.  
 N'i'a proun d'encarougna dins la ribaudarié  
 Qu'assas n'en parlo vuei la renoumado. 680  
 De nòsti tèms soun raro li dono vertuouso ;  
 Pèr tout lou mounde éli volon braga.  
 ●  
 Em' éu i'avié tambèn lou Marqués de Saluço,  
 Un traite, que l'avié trop bèn trata la Franço.  
 Coume si pròpri fiéu lou Rèi l'avié nourri, 685  
 Meme i'avié baia soun marquesat :  
 Contro la Franço après se revirè,  
 Talamen que lou mounde entié n'es espanta.  
 Souvènt i'avié douna, lou Rèi, tout lou gouvèr ;  
 Èro quàsi lou rèi de tout lou camp, de-longo : 690  
 « Iéu vole, iéu coumande, fai lèi ma voulounta »,  
 D'aquéu tèms poudié dire ; la guerro lou cregnié.  
 Souvènt lou trop bèn èstre fai descounèisse l'ome  
 E la soto cresènço ié fai perdre la tèsto.  
 Après, Vous remandè l'ensigne de voste Ordre : 695  
 D'un tau presènt lou traite noun se sentié pas digne.  
 Que jamai noun lou Crist ié doune sauvamen  
 E, quand sara malaut, que mai-que-mai languigue !  
 E, tant que sian en vido, que n'ague pas lou tèms  
 De pensa que la Franço laisso impuni lou mau. 700  
 ●

I'avié peréu Antòni de Lèvo, un ribaud  
 Qu'emé la lengo saup bravamen se batre.  
 Éu se fai tirassa pèr païs, coume un sant :  
 Tau qu'un relicle l'Espagno lou redouto ;  
 Porton aquéu paiard coume li Vertu santo 705  
 I proucessioun di Rouguesoun.  
 Dirias un cat-mimoun o bèn uno mounino :  
 Grimacejo coume éli, en parlant.  
 Apren l'Espagno à guerreja pèr ruso,  
 E contro li Francés ié douno de counsèu. 710  
 Souvènt dóu rèi d'Espagno éu gouverno l'armado,  
 N'es lou cervèu e lou bon counseié.  
 Es un paure sourcié, devinant que malur ;  
 Tout-dóu tèms de la guerro, jito que marrit sort.  
 Un meichant ome n'en cerco de meichant, 715  
 Noun sounjo e fai que paiardiso.

•

I'a lou Du de Baviero, Ferrand marqués dóu Gast,  
 E lou Du d'Aubo, que tambèn l'acoumpagnon.  
 Forço àutris ome menavo soun armado,  
 Mai pèr Prouvènço la terro lis aclapo. 720  
 Cesar dins nòsti terro leissè bèn vint milo ome  
 Que bèn pensavon nous vincre quatecant ;  
 E, mort emé vergougno, si cadabre  
 Regalèron après li chin emai li loup.  
 Aquí ges de campano ié sounavo si clars, 725  
 E res que ié preguèsse pèr soun repaus eterne ;  
 Degun que li sougnèsse en ié fènt de caresso,  
 E ges de medecin pèr li « merdicina » ;  
 Ges d'ami ié mandavo de bon poutage gras :  
 Quand peris la fourtuno, ges d'ami noun demoro. 730  
 Uno armado jamai dor sus li plumo molo ;

Fidelamen la guerro amo de coucha au sòu.  
 Mai vole remembra, sènsò estravaga mai,  
 Ço que, pèr la Prouvènço, d'aquéu tèms se faguè.  
 L'Empereire, en venènt vers nautre, bravejavo, 735  
 Pensant de coumanda 'n tóuti lis ome :  
 Ié semblavo deja qu'avié vincu lou mounde  
 E que Diéu dins lou cèu avié pòu d'éu.  
 Deja 'n tóuti li Sant éu gravamen parlavo,  
 Ié demandant secours enterin dins soun cor ; 740  
 E tèn, parlant i gènt, soun grand serious,  
 Coume fai de Savoio la gentilo Duquesso.  
 De tant de gravita noun s'enchau lou bon Papo,  
 Pau Tres, aquéu bounias papo de Roumo.  
 Mai éu, contro la Franço encourroussa que mai, 745  
 Disié : « Farai milo e milo malur,  
 E noun ié restara pèiro sus pèiro.  
 Fau qu'aclape, disié 'n jurant, touto la Gaulo ! »  
 S'escaufavo, en fasènt aquéli grand menaço,  
 E sa tèsto susanto jitavo de degout. 750  
 Mai es vrai pamens, noun lou dise pèr trufo,  
 Que d'en-proumié chascun lou cregnié forço.  
 Tout acò tremoulavo, quand courreguè lou brut  
 Que pèr touto la Franço venié la malo guerro.  
 « Garo, garo, fugen ! cridavo la marmaio, 755  
 Leven lèu de davans tóuti nòsti bagage.  
 Dins li trau de muraio o sousterra dins terro,  
 Que chascun, de soun miés, aclape bèn ço qu'a !  
 Car dins la Franço arribo aquéu grand Jan-Gipoun  
 Que manjo d'alabardo emé de fèrri dur. 760  
 Furnant dins lis oustau, cerco, rapino tout,  
 E fousigo la terro pèr avé li besougno.  
 Lardo li gènt que noun revèlon li secrèto,

Quand meme de-segur sache que sabon rên.  
Is ome, ié derrabo li glòri o genitòri, 765  
Bèn talamen li cordo, en tèms de guerro, tiron ! »  
E mai que d'un plouravon sus lou paure reiaume.

•

Tau que n'a ges d'argènt, pòu pas se rejouï.  
Noun pousquèron li gènt, pamens, tout empourta.  
Degun pòu neteja lis oustau, quand soun plen. 770  
Menon pas tant de brut, lou trounèire quand trono,  
Ni la mar ni lou vènt, quand lou tèms es marrit,  
Coume aquéu que menavo en fasènt sis esbroufe.  
Dóu negre Lucifèr noun es piro la poumpo.  
Pèr éu, i'avié pertout un brave fretadis ! 775  
Semblavo, acò, li barco, quand li volon pega.  
Soun camp èro clafi de touto meno d'armo,  
Forço bèn equipa d'afust, e tout plen d'ome  
Qu'avien long-tèms trima dins plusiour guerro ;  
Pèr se bèn batre, n'i'avié ges de couard. 780  
Adusié d'innoumbràblis escarrado Tudesco  
Que ié faguè pas pòu, jamai, la malo mort.  
Pèr brafa, noun s'es visto jamai gènt tant crudèlo ;  
Lou Diable éu-meme noun li pòu ressacia.  
Assassinon lou pople, raubon, forçon li vièio, 785  
Ai ! las ! ges de pieta ! tóuti li mau coungreion.  
Em' éu avié de mai si chivau : de *ginet*  
Lóugié, 'scarrabiha, 'mé peréu de loubard  
Qu'aurias di que di pèd toucavon pas la terro.  
Uno lèbre, tout-just s'aurié pouscu li vincre. 790  
S'enarquihavon, quand sounavo la troumpeto,  
E 'mé si dènt mourdien li gènt.  
I'avié d'arquebusié 'no enfantarié terriblo,  
Em' un triounfle de piquié,

Pèr lou camp bravejavon pièi li lansaquenet 795  
Que pèr lou vin jamai recuelon ;  
E zóu de béure, *dringo*, aquéu dous vin qu'entèsto :  
Quau bèn noun chourlo, noun pòu guerreja.  
Soun avans-gàrdi èro bravamen forto,  
E bèn garnido èro sa rèire-gàrdi. 800  
Avié pièi uno grosso e grandò artiharié  
Qu'en desparrant menavo un chafaret dóu diable.  
En cregnènt sa furour, lou pople espaventa  
Jougavo lèu, pèr lou fugi, di cambo,  
Subre l'esquino pourtant de gros paquet. 805  
Pèr fugi, se vesias, tout malaut vèn gaiard.  
I'a l'Ouncle Viau, un mège, que disié :  
La pòu engèndro de gròssi vertu.  
Vesias li maire pourta sis enfantoun,  
Tenènt emé si bras li brès dessus la tèsto. 810  
Li femo prens, pendènt long-tèms,  
Faguèron sis enfant pèr draio e pèr camin :  
La bailo, fugidisso, li venié pas secourre.  
La mort, sènso batisme, n'empourtavo de bèu.  
Anavon pèr li mount, recercant li fourèst, 815  
Li baumo escuro emé lis aut roucas ;  
Gagnavon li bouscas tenebrous, li coulet,  
Ounte pèr l'ome i'a ges de carreiroun.  
Uno cauno de laire aqui venié à prepaus :  
Souvènt lou pire vèn à poun pèr lou bèn. 820  
Emé li bèsti bruto aguènt grand gau de jaire,  
À si costo la terro prestavo soun lié dur.  
Enduravon vènt, plueio, emai li gròssi fre ;  
Lou fais de la pauriero souvènt pièi li tuavo.  
Aquéli de Souliés tabousquèron i Mauro, 825  
Uno fourèst escuro qu'apartèn à la vilo.

S'envan pèr li mountagno en cercant de caverno :  
 En tèms de guerro, plason li cros de roco.  
 Noun cregnon li tempèsto, ni fre ni caud ni plueio,  
 Ni li senglié, ni lou fèran. 830  
 I liò que soun li mai escalabrous — s'escalo ;  
 Cadun vòu abita li plus marridi colo.  
 S'atrovon, manjon ; se noun : « Paciènci ! » dison.  
 Fasès coume poudès, quand i'a necessita.  
 Noun i'a ges, dins lou mounde, de rode mai sòuvage ; 835  
 Se saup que la Prouvènço es mountagnouso proun.  
 Mai vos que te lou digue ? noun fugissien sèns causo ;  
 Degun vòu prene lou *mau-toustèms*,  
 Car trato forço mau li gènt, e li retrato :  
 Ié fai pas tant de mau lou Turc. 840  
 Dins touto guerro a la vitòri,  
 Car éu es mai urous que sage.  
 Ai ! las ! tout ço qu'acroco, degun poudrié lou dire.  
 A d'arpo longo mai qu'aquéli dóu Diable.  
 Pèr éu li mau, en tèms de guerro, 845  
 Jogon de-longo à mouloun-crèisse.  
 Noun se veguè jamai tant perverso canaio,  
 Qu'elo, noun cregnènt Diéu, coumet tout crime.  
 Tant de mal-adoubat s'ameriton la mort :  
 Fau lèu justicia li marrit sujèt, 850  
 Que lou scelerat, rèn lou mouraliso.

●

De crime, n'en fasien meme contro naturo.  
 Pèr la rapino venguèron de Niçard  
 Emé de Genouvés (de bràvi gènt, se saup) :  
 À Gèno, à Niço, tirèron noste viéure. 855  
 Pèr mar, pèr terro, Niço péu-tiro e raubo.  
 Li Genouvés, emé si barco e si galèro,

Peréu empourtèron tout ço que poudien.  
 Fasien ges d'inventàri, quand raubavon lou nostre,  
 Sènso travi croucant un gras butin. 860  
 Mai, siegon bèn segur, autant que de mouri,  
 Que la Prouvènço un jour li punira.  
 L'a di, Vergéli : au founs dóu cor rèsto rejoun,  
 Paris, toun jujamen ! quau soufris, noun perdouno.  
 La fourtuno ris pas de-longo pèr li meme, 865  
 Souvènt meme se viro contro aquéli-d'aqui.  
 E que se pènsion bèn qu'acò pòu pas tarda.  
 Li giblaren, noun fau douta d'acò.  
 Pèr la tèsto e li costo lis escarpinaren  
 Jusquo à la mort, e restituïran. 870  
 Auran bèu à crida : « Perdouno-nous, Prouvènço !  
 Te demandan perdoun, prene tout ço qu'avèn ;  
 Laisso-nous escapa la persouno, o la vido :  
 Nous grèvo à mort d'agué rauba ço qu'èro tiéu. »  
 Mai alor respoundra nosto Prouvènço 875  
 Que fuguè saquejado e blessado que trop :  
 « Tas-te, ribaudo Niço ! vuei, carrejan toun viéure,  
 Te vai mena, Prouvènço, coume tu l'as tratado.  
 Que te raube o te blèsse, à tort noun lou fara,  
 Car tu, de la Prouvènço, noun tènes que de bèn. » 880  
 Noun te fagues pelisso, se dis, de gènt de Niço,  
 Que te tendrié gaire caud.  
 Tout lou mau que faguè lou Rèi dis Espagnòu  
 Pèr tout païs, ma muso noun poudrié lou retraire.  
 Noun s'amerito gaire lou noum d'Emperadou 885  
 E sara, se 'n-cop mor, crounica coume fau.  
 Dèu counquista pèr forço la terro touto entiero,  
 Un que vòu èstre Prince dóu sant Empèri,  
 E dèu se rèndre mèstre valentamen dóu mounde,



Pèr guerro justo, sènso rèn saqueja ; 890  
 Crèisse la Fe, defèndre li glèiso counsacrado,  
 Ousserva subre-tout li mandamen de Diéu.  
 « Raubaras pas, nous canton li precète divin,  
 De tout toun cor amaras toun vesin ».  
 L'a pas mau óusserva, tout acò, l'Empereire, 895  
 En anant coume fai, vuei, à travès lou mounde !  
 Lou reiaume de Tùnis, enemì de la Fe,  
 E plusiour vilo e castèu óupulènt  
 Que contro nautre lou Soudan poussedis,  
 Éu lis avié counquist pèr l'ajudo de Diéu. 900  
 E'm'acò pièi vouguè ié rèndre soun reiaume,  
 E li leissè mai viéure coume de maufatan.  
 D'un tau chin tourna-mai éu se faguè l'ami.  
 Uno fedo gastado gasto tout lou troupèu.  
 I Turc estimè mai impausa de tribut 905  
 Que de faire grana la santo fe dóu Crist.  
 O bello santo fe, que lou Crist te gouverne !  
 Te degaion, aquéli que devrien t'apara.  
 Acò vai mau, quand lou fum sort d'aquéli  
 Que nous devrien faire bèu lume. 910  
 Maladit fugue l'ome que descounèis lou Crist  
 E qu'es ingrat, quand lou Crist lou remounto !  
 Aquelo furiously armadasso Tudesco  
 Que, pèr mau-faire, éu tirassavo après,  
 Fan, li fenat, un estable di glèiso, 915  
 o, se trufant de Diéu, n'en fan de cagadou.  
 Li ribaud noun s'enchaion d'ausi la santo messo,  
 Noun reputant pèr bon li sant óufice  
 E jitant pèr lou sòu lou cors dóu Crist.  
 Pèr Diéu, fausso canaio, soun pire que jusiòu. 920  
 Dins la grand glèiso de Sant Sauvaire d'Ais

Éli trouvèron tóuti li vas sacra,  
 Tóuti li reliquàri, li cors sant e li pas  
 E li tasso d'argènt, un einorme butin,  
 Emé la benurouso custòdi dóu bon Diéu 925  
 E que i'avié dedins l'òsti santo dóu Crist :  
 Veici qu'un luterian de la nacioun Tudesco  
 Souto si pèd au sòu la trepejè.  
 Mai l'Empereire, après, lou faguè pendoula  
 Pèr lou còu, quand aguè sachu lou crime. 930  
 Iéu-meme lou veguère, alor, venta pèr l'auro,  
 La tèsto emé li costo regido pèr la cordo.  
 Faguè cerca l'Archevesque d'Ais,  
 Voulènt ié rèndre soun argentarié  
 Qu'avié, parèis, trovado escoundudo o rejouncho 935  
 En fousigant la glèiso emé de fèrri.  
 Noun s'enchau de la crosso : éu voudrié la mitro  
 Qu'èro, pèr Diéu, cuberto de pèiro preciouso.  
 Demandè tambèn li bèus anèu d'or  
 Qu'i det met lou prelat quand celèbro la messo. 940  
 Avié peréu envejo de sa benedicioun  
 E qu'en se counfessant ié remetèsse tout.  
 Voulié l'Archidiacre, pièi, de Sant Sauvaire  
 Que fai bono chéro en se rigoulant.  
 Leissè li sant relicle, pamens, quand s'enanè. 945  
 Es escri au couvènt, acò, de Santo Claro.  
 •  
 Mai aro fau parla di païsan valènt  
 Que ié faguèron proumte uno guerro crudèlo.  
 Car, entre qu'arribè dins aquèsti païs  
 Lou Rèi d'Espagno, en tóuti fasènt de mau tant-que, 950  
 Li pèd-terrous tenguèron lèu-lèu sa sinagogo ;  
 En tèms de guerro, tout lou mounde èro sage.

Aro à la Franço touti volon douna secours,  
 Pèr lou Rèi Franc touti volon mourir  
 Pèr amor de soun Rèi, la doulènto pauriho 955  
 Voulountié pren lis armo contro lis Espagnòu.  
 Tóuti li païsan vigourous, valerous,  
 Que vous soun estaca, Sire, de tout soun pitre,  
 Entrinèron, dreissèron uno guerro mourtalo,  
 Uno implacablo guerro contro lis Espagnòu. 960  
 Lou païsan, éu, pouso avans, tèsto beissado ;  
 Éu baïso la vesiero e regardo plus rên.  
 Éu s'amoulouno pas coume uno cacalaus :  
 Arrisco si cambo, soun cors emai tout.  
 Emé si bôni foundo jitavon de caïau 965  
 E 'mé li man trasien de pèiro.  
 Cadun pourtavo fièr uno espaso rouïous  
 Qu'enjusqu'aro jamai n'avié vist lou soulèu.  
 Emé sis arquebuso souvènt fasien bugado,  
 Car fai, lou pèd-terrous, bèn fougueja lis armo. 970  
 Fauto d'armo, di poung e di pèd besougnavon  
 E, dins si charpinado, triounflavon souvènt.  
 Fichavon pèr la tèsto de bràvi chifarnèu  
 E de souto-barbado, zôu ! en tabassant ferme.  
 Voulié pas, l'Espagnòu, crida : Vivo la Franço ! 975  
 Mai lou païsan ié fasié proun dire.  
 S'arriscavon tant-que, sèns cregne la mort :  
 Es d'ome qu'an pas pòu, eicèlènt pèr la guerro.  
 Sèns chivau, aventuravon si persouno,  
 Éli amant mai courre emé si pròpri cambo. 980  
 La Prouvènço fourmè milo escadroun valènt  
 Qu'envirounavon l'enemi.  
 Pèr gràndi troupo soulèn s'acoumpagna ;  
 De troupo de sièis-cènt o de milo pedoun.

Sarrant li rèng, segound lou tèms o lis afaire, 985  
 Tóuti avien de-longo bon courage.  
 S'èron jura que res soun coumpagnoun leissèssè :  
 De sôci à sôci s'èron douna paraulo.  
 Anavon pèr li mount, pèr li bos, li coulet ;  
 De-niue, de-jour, sis iue vihavon. 990  
 Avien pèr champ toujours l'auriho drecho,  
 Dins si fielat esperant lou gibié.  
 Tenien d'à ment, d'agachoun, sèns quinquinca,  
 Pèr, se poudien, n'en destroussa quaucun.  
 Quand varaiavon, foro d'ou camp, qu'auqui s'oudard 995  
 O qu'un pau s'escartavon de-niue coume de-jour,  
 O bèn que pèr famino anèsson fourraja,  
 En saquejant nòsti bastido richo,  
 Li reviravon lèu à la diablesco  
 Nòsti païsan, de mourre-bourdoun ; 1000  
 Di baus li derroucavon, quand poudien,  
 Bèn countènt lou païs qu'ansin li retaièsson.  
 Ié pauficavon de soufflet, de mourrado,  
 Que li gauto e lou mourre devien ié faire mau.  
 Li païsan destrousson de pertout, quau que fugue : 1005  
 Degun dins la patriò alor èro segur.  
 Quand pihavon, li païsan, qu'auqui s'oudard,  
 Ço qu'es pire que tout, ié levavon la vido.  
 Ansin riscavon pas de l'ana dire is autre.  
 Jamai un ome mort emé la bouco parlo. 1010  
 Voulèn amassoula tóuti lis Espagnòu  
 Que fan que bourbouia, renous, contro la Franço.  
 Mai presavon, mai que lis ome, li chivau ;  
 De chivau, n'en tuavon autant pau que poudien.  
 Avié bèu, l'enemi, ié crida douçamen 1015  
 « O fraire païsan, luchen à bono guerro !

O coulègo, o vous-àutri bràvis enfant dóu Crist,  
 Espargnas-nous un pau, que Diéu meme l'ourdouno !  
 Bon que nous destroussés, coume lou vòu lou dre :  
 Mai pièi, après l'enràbi, res dèu tua lis ome. » 1020  
 Adounc, en baelant, li pacan respoundien :  
 « Parlas de bono mort, noun pas de bono guerro !  
 Quau vous mandè prene nòsti galino ?  
 Noun sias que de larroun, quand raubas noste bèn...  
 Van à l'armado, li gendarmo, pèr mouri : 1025  
 Emé l'espaso, fau que vous coupèn la goulo ! »  
 « À mort, à mort ! » cridavon tóuti li païsan.  
 Volon coupa lou còu en tóuti emé l'espaso.  
 À merci — noun vouldien ges prene de gendarmo :  
 Lèu li mandavon vèire Diéu. 1030  
 Dounavon milo cop de coutèu, quand tuavon  
 Un gendarmo : èro uno pieta.  
 Après se partissien entre éli grand butin :  
 Aurias vist cadun péu-tira sa part.  
 Aqui rèn ié fasié, ni pieta, ni aquéli 1035  
 Que cridavon perdoun o la mort au pulèu.  
 Sabon gaubeja touto meno d'armo.  
 Cadun au coustat a 'no longo espaso.  
 D'un cop o d'un revès de mandre vous refèndon ;  
 Vous porton, sèns fali, de rédis estoucado ; 1040  
 Taion tèsto e bras, li man e li cambo.  
 Res ausavo plus parla de pieta.  
 Ah ! n'espargnèron gaire, de sòudard, bèn segur !  
 Lou pacan, à la guerro, escouto pas quau prègo.  
 Èron, lis Espagnòu, bèn tant espavourdi 1045  
 Que quàsi ié coulavo la merdo pèr li braio.  
 Au camp, li païsan, jusquò dins si cabano  
 Venien, sènso rèn cregne, arrapa li pedoun.

Avié de bèu, l'Espagno, mai redreissa li four  
 E li moulin — pèr ié mòurre si blad, 1050  
 Lou pacan lis esclapo, zòu mai, crudelamen,  
 E tóuti lis óutis, en li mandant au diable.  
 Agafavon souvènt de bourso bèn garnido,  
 Que pèr lou cors ié dounavon grand gau.  
 Porton, li païsan, lou vièsti de velout : 1055  
 Li pèd-terrous sèmlon tóuti de noble.  
 Certo, nosto Prouvènço, s'alor faguè barnage,  
 À nòsti païsan la glòri n'en revèn.  
 Quau vòu passa, se duerb camin emé l'espaso ;  
 Aquéu counèis lou mau, que saup lou bèn. 1060  
 « Tu, cridavo l'Espagno, fai coume li pacan,  
 N'espargnes ges, quand li poudras tua !  
 Ensuco, ensuco li vielan, traita canaio ;  
 Ges de perdoun pèr éli, au noun de Diéu !  
 N'en fau prene à merci, dins la guerro, pas un ! 1065  
 Zòu, despietous, tuas tóuti li païsan !  
 Quand podon, li vielan, prene nòsti sòudard,  
 Éli nous mandon quatecant vèire Diéu,  
 Volon prene à rançoun jamai ges de gendarmo ;  
 Es pas besoun em' éli de parla de pieta. » 1070  
 Li sòudard amon mai tua que tout au mounde ;  
 Mai qu'au bourrèu lou carnage ié plais,  
 Li païsan, pamens, tuavon pas togjour ;  
 Lou mai que fasien guerro èro pèr rançouna.  
 Dóu vèntre ié tiravan, de-fes, li genitòri ; 1075  
 Ié liavon la tèsto emé de bòn cordo ;  
 Pèr li pèd li tenien pendoula dins li pous ;  
 O au fiò ié cremavon, pièi, la planto di pèd.  
 D'entre man di vielan que Diéu nous empreserve :  
 Amassolon li gènt e n'an ges de resoun. 1080

Se me cresès, sòudard, cregnès li païsan !  
 E quau pòu recula, que jamai se ié rènde.  
 D'aquest tèms noun se pòu coumta sus sa paraulo ;  
 Vuei, emé li sòudard roumpon toujours si pache.  
 La prudoumié, li vièi l'an empourtado em' éli 1085  
 En paradis : lou mounde es aro tout catiéu.  
 Bono guerro, fau dire, regnavo entre sòudard ;  
 La furio passado, i'avié res de tua.

Pèr presounié s'enmenavo lis ome,  
 Quand, principalamen, èro d'ome valènt. 1090  
 Mai tóuti, sènso manco, éli se despuia von  
 De tout lou bagage que i'avié de bon.

Pièi chascun à soun camp tournavo quand voulié.  
 L'Espagno, d'abitudine, fai pertout bono guerro,  
 E se me demandas perqué li siéu sòudard 1095  
 Fan perdoun, en dous mot vai respondre ma muso :  
 Un loup jamai noun manjo pèr champ lis àutri loup ;  
 Lou meichant amo li meichant, lou bon li bon.

•

Mai aro anas ausi, leitour, ço que, plus tard,  
 Faguè nosto fidèlo patriò pèr soun Rèi. 1100  
 Quand lou Rèi Espagnòu intrè dins la Prouvènço,

En se cresènt de l'avé pèr toujours,  
 Uno fes qu'avié pres uno pichoto vilo,  
 Pas-pulèu la leissavo, zòu ! venié mai rebello ;  
 E, se ié metié quauco garnisoun, 1105  
 La vilo lèu n'en fasié 'n chaple.

Sant-Meissemin, pecaire, que i'avien mes lou fiò,  
 À sa garnisoun dounè 'no fretado.  
 Ansin pousquè jamai teni li vilo en pas.  
 Lou païs de-countùni contro éu se rebecavo. 1110  
 Toujours nosto Prouvènço vòu èstre de la Franço ;

En-liò trouvarié Franço talo fidelita.  
 Dirai ço que faguè Souliés, vilo valènto,  
 Qu'a 'no poupulacioun bounico pèr la guerro.  
 Un jour, uno troumpeto subran soumè la vilo 1115  
 De se rèndre au pulèu, coume disié l'eraut.

Respoundeguè lou pople que noun se rendrié  
 E qu'eu amavo miés mouri pèr la patriò,  
 Pau après, en sounant revèn lou troumpetaire,  
 Soulicitant lou pople em' un dous paraulis. 1120

Oh ! que finocho qu'èro pèr countourna li gent !  
 Sa langueto friando fasié de bèu discours ;  
 L'Espagno magagnouso voulié troumpa la Franço,  
 Lis Espagnòu flatejon, quand volon vous trahi,  
 E quand parlon, toujours la serp s'escound dins l'erbo. 1125

Quauque foulet i'a fa sa lengo.  
 Pèr avé ço que volon, prenon lou teta-dous ;  
 Dison si flatarié 'mé lou verin au cor.

Demandon la trèvo, quand podon pas vincre,  
 Que volon machina vo fabrica lou mau. 1130  
 Alor se fourtificon d'escoundoun, se reforçon,  
 E pièi après — sa lengo vous engano tant-que.  
 Tout ome es messourguié, canton lis Evangèli.

L'Espagno es un païs, acò, de bràvi gent :  
 Ié proumeteguè au pople « que sarié grand segnour 1135  
 Quau que se rendeguèsse de bono voulounta ».

Mai nous-àutri, cadun tenènt en man l'espaso,  
 Subrau emé furio ié respoundeguerian :  
 « Sables-ti ço que cerques ? malan o malo Pasco...  
 E, ve, se noun finisses, crèi-lou, saras freta. » 1140  
 Pièi, pèr troumpa la vilo, l'eraut countournejava,

En nous menaçant que sarian brula :  
 « Cridas à l'istant meme, pople, vivo l'Espagno,

O sara voste endré tout mes à fioc e sang. »  
 « Vivo la Franço ! avèn respoundu au troumpetaire, 1145  
 Ta ribaudo d'Espagno, elo, devrié pas viéure ! »  
 En cregnènço pamens se tenguè mai counsèu  
 Pèr que li gènt se retirèsson.  
 Arribo un gros rai de Lansaquenet,  
 Voulènt saqueja li gènt e la vilo. 1150  
 Entre vèire veni l'escarrado, amoundaut  
 Un grand trignoun vaqui que pico  
 Em' enràbi : din ! don ! sounavon li campano,  
 E la plus grosso clocho batié lou toco-san.  
 D'ausi talo sounado tóuti li cor fernisson, 1155  
 Tout acò cour, doutant quauco malemparado.  
 Au martèu di campano tout lou mounde s'eigrejo ;  
 Bèn tant se precipiton que toumbon pèr lou sòu.  
 Aurias di qu'à la vilo i'avié deja lou fiò  
 E que de l'amoussa noun èro plus poussible 1160  
 O que se poudié pas, semblavo, trouva d'aigo.  
 E la campano sono en couchant cop sus cop,  
 Mai li trignoun, se manco que fuguèsson alègre,  
 Doulènt coume èro alor lou campanié.  
 Ausias ressouna tóuti li clouchié, 1165  
 Coume quand sonon, subran, la retirado.  
 La vilo fretè bèn quàuqui gendarmo  
 E n'en tuè, 'n se defendènt, bèn quàuquis-un.  
 Mai fuguè pas poussible de gagna la bataio :  
 E malurousamen fuguè presso pèr forço la vilo de Souliés. 1170  
 Aqui se raubè tout, se saquejè la vilo,  
 Emai la santo glèiso, à la fàci de Diéu.  
 Furnèron ma meisoun, e me pihèron tóuti  
 Mi mobile : lou Demòni ié trenquèsse lou còu !  
 De-longo noun retèn, tóuti, pèr sa douçour 1175

Lou sòu natau, e vòu que jamai l'oubliden.  
 •  
 Li Toulounen, qu'es uno valerouso bregado,  
 Contro lis Espagnòu tiron à l'armo blanco.  
 Pèr forço dins soun port n'intro ges de galèro,  
 Que noun sa tourre la trauque e la prefoude. 1180  
 Dóu Rèi contro l'armado la vilo bèn se gardo,  
 E l'estrihè pas mau, quand reculè.  
 Mai Andriéu Doria, ié dounant sa favour,  
 L'a facho espargna de proun de maniero.  
 Tambèn, l'on se demando que venguè faire eici 1185  
 Jan Perpoun emé si bravado !  
 Pèr li valentiso qu'eici venguè faire,  
 Falié pas que restèsse en grupo coume acò.  
 À-z-Ais brulè lou bèu palais dóu Rèi :  
 La flamo roujo toco lis estello dóu cèu. 1190  
 Brulè tóuti li banc ounte dóu Parlamen  
 Se sèi la Court sacrado, quand rènd la justïço ;  
 E li cadiero verdo e li tapissarié  
 Qu'adornon la Chambro Burello ;  
 La Chambro — e li proucès que i'a sus lou burèu, 1195  
 L'a mascarado, l'a touto enmergoulido.  
 Après, demando ounte es lou Parlamen,  
 Que vòu se counseia de sa sagesso.  
 Demando Chassanée, Moussu lou Presidènt,  
 En quau l'estùdi a fa la tèsto griso, 1200  
 Que li libre de lèi de-longo fuietejo :  
 Es un autre Bartolo e saup tóuti li Dre.  
 Éu a 'scri de voulume inmourtau, sènso pres,  
 Pèr sa dóutrino soun nom s'enauro is astre.  
 Viéura toujours ; sus l'atahut la vertu viéu : 1205  
 La mort noun pòu tua li lausenjo d'un ome.



Dounc, li demando tóuti, Messiés dóu Parlamen  
 Que perisson li libre, à forço d'estudia :  
 D'Aubo, Senas, D'Oupedo emai Soumat,  
 Salo, Mazan, Glandevo e Fàbri, 1210  
 Durand e Rouland d'Avignoun,  
 Barras e Santo-Margarido,  
 Dounaud, Rascas emé Bagàrris.  
 Ié voudrié prene counsèu.  
 Doutavo que sa causo fuguèsse pas trop bono ; 1215  
 Tóuti li dre dóu mounde soun pas pèr lou defèndre.  
 Cerco d'avé pèr éu la justico en favour ;  
 L'oufice dóu juge pòu forço ajuda.  
 Voudrié sus lou burèu depausa lou proucès ;  
 Iè pagarié bèn de làrgis espèci. 1220  
 Minucious, nòsti juge fan regna la resoun :  
 La Chambro Burello li tèn embarra.  
 An tant d'obro, pecaire, à faire pèr li gènt,  
 À faire pèr tóuti la bono justico !  
 Sabon tóuti li grèuge e garbuge dis ome ; 1225  
 E vèi, sa tèsto, li gràndi facharié ;  
 E 'mai fagon lou dre, coume lou Dre coumando,  
 Noun podon plaie en tóuti dins lou mounde.  
 Mai Garsounet que gardo, éu, lou sagèu dóu Rèi,  
 La renoumado lou reputo en Prouvènço. 1230  
 Vuei, gràci à-n-éu, triounflo nosto Cancelarié ;  
 Éu la mestrejo bèn coume se dèu.  
 Pèr acusacioun grasso i'ague-ti d'encupa,  
 Sabès que lou fautible vòu toujours soun perdoun :  
 Coume lou capelan nous perdouno en counfèssio 1235  
 Nòsti pecat, segound l'ordre de Diéu,  
 Ansin Garsounet, qu'aro sagello pèr lou Rèi,  
 Souvènt paupo li crime di pàuris acusa.

Inteligentamen éu gouvernarié tóuti ;  
 Sa tèsto a de sèn que-noun-sai. 1240  
 Iéu de-longo lou porte aqui souto moun pitre,  
 E la mort risco pas d'esvali noste amour.  
 Jupitèr longo-mai ié reserve d'annado,  
 E lou bon Diéu supplique en tóuti si souvèt !  
 L'Empereire vòu vèire, pièi, Moussu de Pioulenc, 1245  
 Proucurour dóu Rèi, que cerco li crime.  
 Aquéu proucuro bèn, travaiant pèr lou Rèi,  
 E saup poustula de gràssis emendo.  
 Countinualamen éu crido e s'encourrouso  
 Contro li paiard que sèmpre mau-fan : 1250  
 Li traite e li ribaud, que li pènjon i fourco !  
 Que s'escartèire lou marrit assassin,  
 O que vagon pèr mar rema sus li galèro,  
 Aguènt toujours i pèd uno bono cadeno !  
 •  
 L'Empereire demando li Mèstre Raciounau 1255  
 Que retiron, éli, li denié dóu Rèi :  
 Moussu de Vènço, lou President di Comte,  
 Que, tout en lou benesissènt, sauno lou pople ;  
 Lou sage Arbaud, tant renouma pèr sa vertu,  
 Que saup de cor li libre de l'archiéu ; 1260  
 Moussu Vitàlis, qu'a deja la tèsto blanco  
 Pèr la dóutrino que dins sa tèsto caup.  
 Aquèsti tres regisson aqui li dre dóu Rèi,  
 Counservon lou Doumaine e tiron li denié.  
 Demando Guerin, lou Liò-tenènt Generau, 1265  
 Que voudrié bèn se counseia d'éu.  
 Particulieramen vòu Moussu de Bèu-Mount  
 Qu'emé resoun toujours saup decreta ;  
 Lou proucurour Tadiéu, que cerco li ribaud :

Utile au fisc, amant lou bèn dóu Rèi. 1270  
 « Li paiard, toujours crido, que fugon justicia !  
 Li gusas, que li pènjon à la fourco à dos bano ! »  
 Apello tambèn lou juge Blaiard  
 Que jujo tout sus mar, coume Netune.  
 Demando après Gaufridi, lou dòute Liò-tenènt 1275  
 De Fourcauquié ; crido Germàni.  
 Desiro avé l'espaso dóu grand juge Meiran,  
 Tout fiò pèr li lèi coume pèr la guerro.  
 Guerin lou rapourtaire, noste ami,  
 Lou fai recerca pèr touto la vilo : 1280  
 Quand es questiou de letro de la Cancelarié,  
 Es éu que li fai bono, sapiènt juristo qu'es.  
 Es pratician letru, dins lou dre se delèito,  
 Mai saup retra l'argènt e lou ploumb.  
 Pèr regala si sòci, dison qu'es toujours lèst, 1285  
 E forço voulountié chimo l'eicelènt vin.  
 Guerin sèmpe demando à béure de vin bon ;  
 Sacrificio à Bacus, tout en óuficiant.  
 Quand iéu me trove em' éu, fau auboura la tasso,  
 E d'aigo, n'en met gaire, ço que m'agrado proun. 1290  
 Jouïsse, quand iéu vese fuma la siéu cousino,  
 Qu'après pièi grignoutan, zóu ! la poulaio grasso.  
 Viéure emé li coulègo es vido benurado ;  
 Viéure emé li coulègo, alongo, acò, la vido !  
 •  
 Reclamavo peréu Remusat, Ferro-porto, 1295  
 D'Escàlis lou vièi e lou viguié Pèquis,  
 Li Seguiran, de Còrmis e Bouié,  
 E Pèire Jànnis e Ferrié Miloun ;  
 Reclamavo Moussu de Mèslis e Courboun,  
 Emé La Resvarié, pèr avé soun avis ; 1300

Li Peirounet, Reinaud, Miquèu Meigroun,  
 Li demandavo, emai lou clerc Aufred ;  
 Becàris e Coulounjo, Pignòlis e Rafèlis,  
 Lou coulègo Maurèu e Pòntis,  
 Emé Nicoulau Fàbri, qu'es noste car ami, 1305  
 Clafi d'engèni, asciença dins lou dre ;  
 E li Deidié, Brunèu emé Dounzèu,  
 E Mevouiou emé Durand ;  
 E Talamèu, qu'es pas un calamèu,  
 Mai qu'esclargis li lèi en li calamelant ; 1310  
 Silvi, Dasòlis, Albi, e Fàbri e Bugado,  
 Vitàlis, Bùssi, e Salo e lou vièi Melho,  
 Vincènti, Alìci, Cauvin emé Dounaud,  
 Tardiéu, que saup remena tard ;  
 Pougant, Genèsi, Fresquiero au su pela, 1315  
 Counsoulat, Bèsi e Lermite,  
 Audric e Dràgui, Pont-Evès, Talamèu,  
 Astié 'mé Rùfi, Blagié lou vigilant.  
 Mai tóuti, pèr la Franço se demoustrant fidèu,  
 S'èron leva, Diéu-merci, de davans. 1320  
 « I'a defaut à la Court ! » lou matin lou Noutàri  
 Cridavo à-z-auto voues, mai res ié respoundié.  
 Demandavo coungiet, la partido, o relache ;  
 Mai pèr replico, degun ié metié empache.  
 À la lèsto avien tóuti abandouna la vilo ; 1325  
 E fuguè, quand aguèron desbanca, triste à vèire.  
 E quand saup, l'Empereire, qu'avien tóuti fugi,  
 Éu marchò en posto, pèr rapina soun bèn.  
 Furnè, de founs en cimo, la dòuto vilo d'Ais,  
 Saquejant tóuti li meisoun. 1330  
 Fousiguè lis oustau, pèr cerca li gounello ;  
 Raubè tout, e 'nca mai aurié vougu rauba.

Faguè meme rauba la municion d'ou pople,  
 S'apropriant pèr éu l'argènt.  
 Vendie bèn caramen lou pan à si s'oudard : 1335  
 Èro un marchand bèn espert dins soun art.  
 L'argènt que ié levavo, i s'oudard, n'ï'en fasié  
 Restitucion, quand vèn la pago.  
 E ié dounavo, pèr païs, tout lou butin,  
 Quand dins sa bourso i'avié plus ges de sòu. 1340  
 Eiçò, fau que se lause dins li siècle futur,  
 Es li grand-fa de l'Empereire.  
 Eiçò, n'es plus de guerro, que se fai au-jour-d'uei,  
 Ges de biblo nous mostro de semblàbli milico.  
 Li guerro noun soun plus, vuei, que de larrounice 1345  
 E t'outi li gendarmo, vuei, volon tafura.  
 Abladouiro, l'Espagno piho lou mounde entié ;  
 Acò 's de gènt que n'an que flatacion.  
 N'osti Francés n'emporton que lou moble :  
 Quand l'an pres, meton pas l'oustau dessus-dessouto. 1350  
 Li mau, de sa naturo, soun moubile e divers,  
 Li Loumbard, au-jour-d'uei, farien recata Diéu.  
 De-longo, la Gascougno pano tout ço que pòu :  
 Es rare qu'un Gascoun, pèr l'amour de Diéu, cerque.  
 La Prouvènço rabaio, quand es vitouriouso : 1355  
 Pèr mar, pèr terro, saup acrouca lou viéure.  
 Uno grasso ribaudo manjo li bèn de glèiso,  
 E la porto es barrado pèr li paure d'ou Crist.  
 Barrabas fuguè laire, dis la Passion d'ou Crist :  
 N'en meno proun, de Barrabas, la sacro guerro ! 1360  
 Acò 's un mau coumun, vuei t'outi li gènt raubon,  
 E vuei degun n'a raubo, se noun lis a raubado.  
 Lou Crist n'avié que dous larroun,  
 Mai li guerro, au-jour-d'uei, n'an de milo e de milo,

E quand perd si f'ouire, lou pople se plang, 1365  
 E se desespèro, quand vèi soun daumage.  
 Fau justicia ! metès une forto poulico :  
 Quau fara justico, sara benesi.  
 Or au Crist l'Empereire faguè grand desplei,  
 En saquejant nosto Prouvènço ; 1370  
 E mandè dins soun camp uno famino amaro.  
 Degun viéu forço, quand patis la goulo.  
 Ié manco blad, ié manco farino, car e vin,  
 E d'ou cèu, Jupiter noun ié mando ges d'aigo.  
 Emé li bèsti soto fan vira li moulin, 1375  
 Lis ome soun fourça, z'ou, de vira la molo.  
 E se plagnien lis ome, cridant à voues soumessos,  
 En se recoumandant, pious, au Segneur Diéu :  
 « Douno-nous, o bon Crist, noste pan quoutidian !  
 Ajudo-nous, peccaire ! veses nosto besoun. 1380  
 Nous repentèn d'avé saqueja la Prouvènço :  
 Perdouno-nous, qu'avèn fa tout lou mau !  
 Eici, noste Empereire qu'au masèu nous menè  
 Nous laisso t'outi aro peri de fam. »  
 Vènnon pèr li peccat, li redoutàbli flèu ; 1385  
 L'Ounnipoutèn punis e destruis li meichant.  
 Diéu, qu'eilamount gouverno lou soulèu e la luno,  
 Èro sourd, ié negant tout ço que demandavon.  
 Éu noun v'ou aiuda ni ausi li ribaud  
 Que ié pihon soun pople e ié rouinon si tèmple. 1390  
 À-z-Ais, avien destrui plusiour glèiso sacrado  
 E meme à la vilo v'oulien bouta fiò.  
 De Santo Claro li religi'ousi mounjo,  
 Que degun p'ou li vèire, uno fes enclastrado,  
 Emé li Servantin, marchant à pèd descaus, 1395  
 Que jamai noun cesson de bèn prega Diéu,

De Nazaret li bèlli Damisello  
 Que cridon, niuech e jour, si kyrié eleison,  
 Emé sa casteta, si figuro angelico,  
 (Que noun li subrarien, Junoun, Minervo, Vènus) 1400  
 À forco de preguiero an vincu l'Empereire,  
 Qu'autramen de-segur la vilo èro cremado  
 E li gendarmo cridon : « Dounas-nous pèr manja,  
 Cesar, nàutri mourèn, aquelo fam nous tuo :  
 Vèntre à jun, voulountié, noun boustigo lis armo, 1405  
 E i'a rèn, franc la mort, de pire que la fam.  
 Degun sara valènt, se noun grignoto à jabo,  
 E l'ome maigre n'a pas grand vertu. »  
 L'Empereire respond : « Que noun cercas de viéure !  
 Degun grignoto sènso un pau de travai. 1410  
 Anas-vous-en à Rougno, à Seloun, Lourmarin,  
 Alen, i Baus, Pertus e Jouco,  
 À Gramboues, à Peirollo o à Bouniéus,  
 À Tres, à Làuris, à-z-At o bèn à Gréus ;  
 Metès à sa e à bassa Rians, 1415  
 Meirargo, lou Pue 'mé Pourriero,  
 Cadenet, Berro emai Manosco,  
 Cucuroun, Sant-Canat e Bou,  
 Sant-Chamas, Fos e l'Ilo dóu Martegue,  
 E Miramas e la Tourre de Bou. 1420  
 Enterin Doria vendra 'mé si galèro,  
 Vous adusènt de bescue, d'argènt nòu :  
 En guerrejant sus mar, nous vai donna secours,  
 E grandamen... N'ai la fermo esperanço. »  
 Adounc li sódard van mai au fourrage, 1425  
 E lèu se creson de saqueja li vilo.  
 Zóu ! contro li castèu rounson de grands assaut ;  
 Grafignon lis aut bàrri en s'acroucant i pèiro.

Mai nòsti Prouvençau contro éli se rebècon,  
 Li repousson, e volon ges ié douna de viéure. 1430  
 Aurien avala Troio, aurien begu lou Zante.  
 La sacro fam de l'or meno en tóuti li crime.  
 La guerro, elo, desbausso li grands anniversàri,  
 Ié contro-virant li pèd d'aut en bas.  
 Pèr champ, se n'enterravo souvènti-fes de bèu ; 1435  
 Pèr milié 'mé li crosso anavon li malaut.  
 Lou païs n'en fasié 'no boucharié, un chaple ;  
 Lou sang courrié coume l'aigo que coulo.  
 Pamens, au port d'Ensen venguè pièi li galèro,  
 Proche Marsiho, mai en passant en foro, 1440  
 Pourtant de bescue, dur emai pourri,  
 Pichot recàti pèr tant e tant de gènt.  
 Vouguè pièi, l'Empereire, prene Arle, la poumpouso  
 Ciéuta ; fasié asaut que la saquejarié.  
 E tóuti s'esfraiavon en cregnènt sa vengudo, 1445  
 Pensant qu'anavon perdre tout ço qu'avien de bon.  
 Entandóumens, Moussu lou Liò-tenènt Arlèri,  
 Que destribuïs la justico au pople,  
 Que tèn lou gouvèr, en pas coume en guerro,  
 Un ome sciencious pèr tout libre de dre, 1450  
 E pièi li gentilome óupulènt e fringant,  
 Que fan au tafata souvènt de coupaduro,  
 D'un cor ardit dounèron en tóuti lou courage,  
 Parlant coume seguis, pèr li recounfourta :  
 « Que vous fague pas pòu aquel alant d'Espagno ! 1455  
 Pèr Crist, soun ourgueianço lou perdra.  
 Lou Grand-Mèstre de Franço, aquéu que regis tout,  
 Nous vai douna counsèu emai ajudo :  
 Valerous, éu de-longo travaio pèr lou Rèi,  
 E s'espargno pas, quand vèn la bataio. 1460

Coume un autre Aristido, subre-nouma lou Juste,  
 Es un ome sapiènt e d'eicelènt counsèu ;  
 De soun sèn clar nous prestara l'apiejo :  
 Que vouldoutié douno soulas, quand pòu. »  
 Après, lou Pretour d'Arle cavauco pèr la vilo, 1465  
 Aguent caussa si boto, esperouna si pèd ;  
 E part, fasènt trouta vitamen soun chivau ;  
 E sènso pauso, infatigable,  
 Gagno vers Avignoun, Avignoun la friando  
 Que tèn, pèr rigoula, de bèlli dono. 1470  
 Éu arribo aquí pèr arresouna  
 Lou Grand-Mèstre de Franço, en disènt ço que fau,  
 E ié fasènt entendre que lou pregavo Arle  
 De veni vesita la vilo — pèr la guerro.  
 Lou Mèstre i'a proumés de veni au pulèu 1475  
 E que, pèr l'ajuda, farié tout soun poussible.  
 Ço que diguè, faguè, tenènt bèn sa proumesso,  
 Car saup jamai defauta sa paraulo.  
 Venguè dounc tout-d'un-tèms pèr vèire li muraio,  
 Qu'a resseguì pertout, eisaminant li bàrri. 1480  
 « Tant que pode, diguè, vous dounarai secours,  
 Autant lèu que de bouco vous ajudant de fa :  
 Enterin, defendès coume fau vosto vilo ;  
 Se dèu rèn espargna, quand acò 's necessàri.  
 Arle pòu forço : es richo, sa terro, mai-que mai, 1485  
 Talamen que fuguè lou sèti d'un reiaume.  
 O, Arle, a passa tèms, avié soun Rèi ;  
 I'a dins li libre forço escri que n'en parlon.  
 Que res redoute, dounc, de perdre la vido :  
 Vous defendra, la Franço, mai que bèn. 1490  
 Pèr vous guida, laisse dins vosto vilo  
 Lou prince de Mèu, un fidèu dóu Rèi

Que sa barbo blanco i'eirisso la fàci,  
 Emé Bono-Vau : ajudas-lèi bèn...  
 E se quicon vous manco pèr vous fourtifica, 1495  
 Mandas-lou dire : noste bon Rèi vous dara tout. »  
 D'ausi tàli paraulo la vilo s'espoumpis,  
 Cadun a lou courage pire que d'un lioun.  
 La vilo es pièi lèu pleno de gendarmo arrogant  
 Qu'an touto afoundra la Court de Justiço. 1500  
 Vouguèron demouli meme li fort croutoun,  
 E s'alarguè subran li maufatour.  
 Pèr éli, li paiard reclamon la justiço  
 E contro éli-meme n'i'a ges que la vogon.  
 Coupavon lis auriho tóuti longo i sarjant, 1505  
 Emai ié dounavon proun cop pèr li costo.  
 Tambèn lou carcerié sauté de la fenèstro,  
 Quand veguè coume acò justicia si coulègo.  
 Avien toujours espaso e coutèu desgueina.  
 Lou jouvènt s'alandris, quand la poulaio es bono. 1510  
 Ié fan i tartugo escoundre la tèsto  
 E tuon de-niue li rato-penado.  
 Ai vist grand mourtalage e chaple de poulet.  
 Pèr li galinié furno l'ome abile.  
 Degun pago ço que pèr la vilo grignoton : 1515  
 La guerro, acò 's l'usage, viéu sus Jaque Bon-Ome.  
 Degun n'èro plus rèn alor dins soun oustau ;  
 Souvènt èro un varlet lou mèstre de la caso ;  
 Jitavon tout pèr li fenèstro ;  
 Chasco meisoun semblavo uno marrido turno. 1520  
 Pèr tout Arle lou pople noun fai que trafica ;  
 N'an plus ges de repaus, li gènt : niuech e jour tiron  
 De terro, de tepo, de pèiro, de fusto,  
 De fagot e de bos de touto meno ;

Jusquo li capelan, lis enfant e li vièi, 1525  
 Jusquo la santo Glèiso que dounavo si mouine.  
 Tóuti li noble, dur, pèr la Franço travaion ;  
 En tèms de guerro, grosso fatigo vogo ;  
 E règnon li tristesso, li mourtàli doulour,  
 Li plang, li gème e lou marrit plourun. 1530  
 Dequé i'a de plus triste que la guerro, tempèsto  
 Bandido pèr lou mounde, sus lis oustau deluge !  
 Flèu que tuo lis ome, desoundro lis autar,  
 Que despaplo li vilo e qu'arrouino li champ !  
 Quau fai la guerro e quau seguis li camp, ai ! paure 1535  
 Quant de tribulacioun e quant de mau suporton !  
 Mancavo pas de damo en capeiroun galant  
 Que noun s'espargnavon pèr bèn travaia.  
 Madamo de La Vau e Madamo d'Alen,  
 Emé la grando Madamo de Bèu-Jo, 1540  
 E plusiour àutri richo, que mi vers noun menciounon,  
 Fasien tripet pèr carreja  
 Pourtavon de banasto emé de terreiroun  
 Clafi de terro, sèseo rèn se plagne.  
 E creigues pas que ges fuguèsse marfoundudo : 1545  
 Lou femelan saup fort bèn s'apara.  
 La vilo faguè faire, pièi, diversis emparo  
 E de fort balouard, à si frès e despèns.  
 Adounc s'avancè d'Arle, pièi, lou Marqués dóu Gast,  
 Pèr l'assieja 'mé si gendarmo. 1550  
 Passè 'mé sa troupo pèr lou Pont de Crau,  
 Qu'avié, lou Pont de Crau, si porto uberto,  
 Ço que fuguè pèr Arle uno grosso vergougno,  
 Car uno simplio porto l'aurié tengu 'n respèt.  
 Pièi eisaminè 'n pau, de liuen, touto la vilo, 1555  
 Voulènt saché coume èro defendudo.

Mai éu, quand la veguè tant bèn fourtificado,  
 Pleno de gendarmo e de bon guerrié,  
 Tóuti preste à douna sa vido pèr la Franço  
 Pulèu que de vióula sa fe sacrado, 1560  
 Quand veguè tant d'aigo et tant un grand flume,  
 Qu'en tóuti acò semblavo èstre la mar,  
 D'estang, de clar, de font, de foussat, de palun,  
 De gràndi roubino, que i'a toujours l'aigo,  
 E lou flume dóu Rose, que travèso la vilo 1565  
 E que fait tant de mau, quand subre-verso,  
 Negant li blad pèr champ, li vigno e li cabano,  
 Souvènt inondant touto la Camargo,  
 Que Arle, pèr sis aigo, es uno isclo imprenablo  
 (Pèr forço jamai noun Cesar l'aurié agudo), 1570  
 Adounc noun ausè pas entre-prene la gafo  
 Ni rèn bourbouia contro aquelo vilo.  
 Sènso musa, retournè lèu à rèire ;  
 Sejourne pas, vesènt de tant grand bàrri.  
 Mai faguè sajamen, te dirai, d'acò faire, 1575  
 Car la vilo i'aurié ficha milo badafro :  
 Se s'aprouchèsse en barco, tron de Diéu,  
 I'aurié perdu si gènt emai soun tèms ;  
 E ié sarié, crèi-lou, esta bèn tant freta  
 Que jamai medecin noun l'aurié rebiha, 1580  
 E n'i'aurien talamen fitru sus lis auriho  
 Que se n'en sarié recourda toustèms.  
 Pèr tèsto lis aurié, la vilo, jita au Rose :  
 Sarié 'sta pèr éli sa darriero guerro.  
 Arle, vilo d'amour, en amour sèmpe brago... 1585  
 Vivo Arle, e que Diéu bèn-astrugue soun pople !  
 De Tarascoun, Cesar, cresié prene la vilo



E saqueja la richo Santo-Martò.  
 Pèr barco voulié pièi, éu, travessa lou Rose  
 E rèndre siéu lou Lengadò. 1590  
 Per terro voulènt passa dins l'Espagno,  
 Demando lou passage pèr tourna à soun oustau.  
 Mai lou capitani, qu'es de Sant-Roumié,  
 Qu'en guerro fuguè sèmpre un valènt ome,  
 Reparo lou castèu, reforço bèn la vilo 1595  
 E gardo lou passage, sènso cregne la mort.  
 D'agarri Tarascoun l'autre s'engardè bèn,  
 Car, lou couneissènt proun, cregnié lou capitani.  
 Éu-meme, Robasdangi, fourtifico Bèu-Caire ;  
 Li dous castèu an de grand fourtaresso. 1600  
 De-long dóu Rose es toujours en alerto :  
 Éu-meme, se voulié passa, lou tuarié.  
 •  
 Vouguè pièi abourda la fidèlo Marsiho  
 E pèr trahisoun pènso de la prene.  
 Mai entre que la vilo a sachu sa vengudo, 1605  
 I'alestis, poudès crèire, de banquet meigrinèu.  
 Faguè clanti li fifre emé li tambourin,  
 E lou festejè 'mé de frucho duro.  
 Lèu, à cop de boumbardo, ié mandè si salut  
 E vous ié tirè milo canounado. 1610  
 Jupitèr, aurias di, ié jitavo si foudre,  
 Coume quand, renous, trono dins lou cèu.  
 Lou *Baseli* mandavo d'amount de gros boulet,  
 Li *passo-voulant* lançavon de pèiro.  
 Ausias tira li double e li simple canoun, 1615  
 Li *mejansano* e li bon *faucounèu*,  
*Esmerihoun*, *bastardo* e *couloubrino* ;  
 E zóu d'arquebusado emai d'escoupetado !

Cesar, proche di bàrri, noun auso naseja ;  
 I'a ges de rode ounte fugue segur. 1620  
 Foro dóu port pièi sorton li galèro,  
 Pèr remeja vers la plajo d'Aren.  
 De galèro, la Franço n'a toujours pèr la mar,  
 Garnido de fourçat, que carrejon de tout.  
 Glaude, comte de Tendo, senescau dóu païs, 1625  
 Qu'es famous pèr la guerro e sage que-noun-sai,  
 Subran de si galèro fai rounfla li boumbardo  
 E largo à l'Empereire uno rudo fretado.  
 Lou baroun Sant-Blancard, éu tambèn, pouso dur,  
 E tóuti li galèro tiron contro l'Empèri. 1630  
 Nosto-Damo de la Gàrdi, tant poudèrouso,  
 Gardo Marsiho e la preservo :  
 Ablasigo pèr terro e prefoundo pèr mar,  
 Elo, tóuti aquéli que vènon pèr mau-faire.  
 Adounc l'Emperadou, pièi, espinchant l'assieto 1635  
 De Marsiho, e vesènt si bàrri fourmidable,  
 Si balouard fourni e si galèro,  
 E tant de gènt qu'èu noun pòu li noumbra,  
 E 'n vesènt peta tant d'artiharié  
 Que fai reboumba lou cèu e la terro, 1640  
 S'escandalisè fort, e'm'acò tout renous  
 Contro Marsiho qu'ansin lou reviravo,  
 À si troupo diguè : « Avèn proun vist Marsiho ;  
 Degun pèr forço noun poudrié la prene,  
 Aro, se noun venié de quauco trahisoun... 1645  
 A de trop bòn fourtaresso.  
 E fau revira brido, en fouitant li chivau,  
 E vitamen vers Ais nous retira.  
 E nous fau pas chauma pèr li carrairo,

Que nous cousseguirien li marsihés catiéu. 1650  
 En foro, éli an pouscu faire d'escaramoucho  
 Brihanto, mai vers éli i'a res que posque intra.  
 Es l'isclo dóu boucan, aquelo petardiero  
 De Marsiho, es la bouco de l'infèr atubado !  
 Lou petardié de Franço, éu que pren d'arrestat 1655  
 Que li poudrien signa Pau, Bartolo e Sinus,  
 Éu que travaio dur e sèmpre pèr lou Rèi  
 E que lou Rèi trovo bon soun avis,  
 E lou fabre Vulcan, que dóu cèu trais li foudre  
 E mostro lis uiau, quand fai trouna, 1660  
 Noun poudrien abra tóuti li fiò cremant  
 Qu'an bandi sus iéu li gènt de Marsiho.  
 Basto, is ome de guerrou tout ço qu'es necessari,  
 La vilo poumpouso de Marsiho — l'a.  
 Contro iéu fan bèn soun devé 1665  
 Li capitàni Barbèri e Mount-Pezat.  
 Iéu, à Diéu l'ai proumés, tournarai jamai vèire  
 Marsiho — qu'es trop bèn fourtificado. »  
  
 Dins la guerrou Marsiho a toujours la vitòri :  
 Jamai Cesar noun poudrié la vincre. 1670  
 An fa, li Marsihés, bèn tant de valentiso  
 Que de Vergéli alassarien la muso.  
 E quand meme lis ague enaura jusquo is astre  
 Lucan, en coumtant si vertu,  
 Li fau tourna lausa, car meriton lausour : 1675  
 Lou Crist nourris ges d'ome coume éli pèr lis armo.  
 Mai quand retourno de Marsiho la bragardo,  
 Fort mau-countènt de n'èstre repoussa,  
 A trouva bèn malaut Don Antòni de Lèvo  
 En quau la mort terriblo preparo un triste lié. 1680

La secarié lou trosso pèr li costo, e soufris !  
 De vèire que la causo vai mau, éu vòu plus viéure,  
 Li medecin diguèron : « I'a plus ges d'esperanço,  
 A la tislò en tèsto, n'en fara pas soun proun. »  
 Avans que de mouri, vouguè, pendènt uno ouro, 1685  
 Parla 'mé l'Empereire e ié douna counsèu :  
 « Cesar, sabes l'estrecho amista que nous groupo ;  
 Chascun de nòsti cors es censa qu'a dos amo :  
 Fuge aquelo intrepido Prouvènço, ai ! fuge lèu  
 Sa ribo amaro, e que trop d'ourguei noun te nouigue ! 1690  
 Jamai contro fourtuno lou patroun noun navego  
 E contro la guerrou fau pas s'encara.  
 Aqui noun tèntes plus la fourtuno ribaudo :  
 Aro es pèr li Francés, la Franço la governo.  
 Lou veses bèn, que noun pos vincre lou Francés ; 1695  
 Éu, pèr la forço, degun pòu lou subra.  
 A 'stablì fourtamen soun camp en Avignoun,  
 Qu'a bèn embarra 'mé tres gròssis aigo,  
 E ié tèn proun, aqui, de bons ome de guerrou  
 Pér te douna proun lèu la malo Pasco. 1700  
 Iéu vau mouri, mai tu, meno-te coume fau,  
 E vai, la forto Franço, enveja toun empèri.  
 Aro, ve, contro tu la Franço vai sourti :  
 Agisse coume un sage e coume un galant-ome...  
 Retiro-te, noun vagues espera lou malur... 1705  
 N'ai pas mai à te dire, ami Cesar, adieu ! »  
 Pièi mor enferouni, 'mé la ràbi dins l'amo  
 E sènso envouca Diéu, coume un desespera.  
 Amè mai alor apela si mèstre  
 Dóu negre infèr, si bons ami. 1710  
 E coume la *secrèto* que li capelan dison,  
 Éu parlè coume eiçò, peréu, secretamen :

« O Diéu dóu tenebrous infèr, Plutoun e Diable !  
 Que fas rabina lis amo danado,  
 À vous-àutri, Demoun, tóuti, me recoumande : 1715  
 Ai ! arrapas, vous n'en prègue, moun amo !  
 Iéu siéu dana, segur, pèr un grand crime  
 Qu'ai fa, pèr mi counsèu, faire contro la Franço :  
 Ai fa douna la pousoun au Dóufin.  
 Soun paire l'a ploura, touto la Franço em' éu. 1720  
 Que repause, pecaire, en pas dins l'autre mounde  
 E, 'mé lou Crist, que jagon sis os bèn douçamen !  
 Mai li counsèu de mort, lis ai pas douna soul ;  
 Un autre, que iéu taise, èro participant. »  
 Lou diguè lou comte de Monte-Cuculli 1725  
 Peréu, quand lou bourrèu lou justiciè.  
 Ié dounè dins d'aigo lou mourtau verin,  
 Dins uno grand tasso emé d'elebor.  
 Sus-lou-cop aurias vist, pièi, s'assembla li diable,  
 Que parlon en l'èr, menant grand murmur. 1730  
 Toumbo uno grosso plueio e peto forço tron :  
 D'infèr la campano ié sono si clars ;  
 E talo tempèsto à sa mort trounavo  
 Emé tant d'aigo que neguè quàsi la guerrou.  
 Cesar à Santo-Claro depauso sa tripaio 1735  
 E dins l'Itàli fai carreja lou cors.  
 Li Segnour e li gros Baroun plouron sa mort,  
 E tóuti li sódard volon se retira.  
 Tant-lèu la barco routo, tóuti gagnon la terro :  
 En fugissènt sauve-se quau pourra ! 1740  
 « Crist pietadous ! siéu mort, dis l'Empereire  
 (Car a perdu tout soun courage),  
 N'en sarai ensauma tout lou tèms de ma vido :  
 Éu èro moun mèstre e moun counseié. »

E lou plouro, trasènt de gros plang de soun pitre ; 1745  
 Pòu pas dourmi, e manjo rèr.  
 E rèsto espavourdi, crentous, tout tremoulant,  
 Coume un ome desprouvesi de soun counsèu.  
 De sa memento sèmblo desgounfouna ;  
 L'escoulant crido, quand lou mèstre s'envai. 1750  
 « O malo mort, qu'as pres moun Antòni de Lèvo,  
 L'as estrangla sènsò resoun !  
 Meichanto mort ! aqui m'as tua cént-milo ome,  
 Emai éu pèr la guerrou me valié 'ncaro mai.  
 M'as pres, marrido mort, tout moun counsèu. 1755  
 Aro ma vido fuge, aro peris ma vido.  
 Dins l'univers jamai trouvariéu soun parié,  
 Tant praticous e mèstre pér la guerrou.  
 Siéu destrui : iéu jamai n'aurai plus emé iéu  
 La vitòri ; a peri touto moun esperanço. 1760  
 Éu qu'avié 'mé la lengo gagna tóuti mi guerrou,  
 Que m'èro tant fidèu, vuei la mort me lou pren.  
 Vai s'aclapa l'Empèri, à mens qu'eu ressuscite,  
 Car éu l'avié founda, emprincipia tant bèn !  
 O Antòni de Lèvo, moun dous ami e fraire, 1765  
 À mens que tu nounournes, la doulour, iéu, m'ensuco.  
 Ai ! paure ! de ta mort encaro siéu l'encauso !  
 Saras causo de nosto doulour perpetualo.  
 Dous ami, que destin crudèu es pas lou tiéu !  
 Pèr tu, paure, lou cèu noun a rèr vougu faire... 1770  
 Mai la paiardo mort que t'a tua, pecaire,  
 Posque m'avati iéu, en m'assouciant à tu !  
 O Diéu de Diéu ! quent ome, vuei, avès fa mourri !  
 Èro la flour dis ome aquéu valerous Lèvo !  
 Es éu que nous dounè l'eisèmplo dóu bèn viéure 1775  
 E qu'à bèn guerreja m'aprenguè mi gendarmo.

Adiéu, grand proufêto, antecrist de Lèvo,  
 Me laisses tant triste que n'en mourirai.  
 Sèmpre emé tu saran moun amo e mi voulé,  
 Jamai s'escafara nosto amista perfêto ! 1780  
 Se poudien, li lagremo, te faire reveni,  
 Aro tout sarié plen, o Lèvo, de lagremo.  
 Mai perqué noun se podon esmòure li destin,  
 Que toun noum e toun oundro adaut se rejouïgon !  
 Es vrai que lou cors mourtau retourno en cèndre ; 1785  
 Mai noun sara pamens, aquéu som, eternau :  
 Dins li cors revendran tourna-mai nòsti vido  
 E nòsti membre dins si jougadou. »  
 Plouro e replouro, o Jan-Gipoun, toun Lèvo  
 Que te dounavo courage emai counsèu ! 1790  
 Lagno-te, que jamai li plour laïsson tis iue :  
 Bouto, de bèlli fes tu lou vas regreta.  
 D'Avignoun tout-d'un-cop un espïoun retourno  
 Que tout-d'un-tèms ié conto de novo gaire bono,  
 Ié conto de nouvello que l'an fa mau-countènt. 1795  
 Dóu tèms que l'ome conto, éu es aqui que bado :  
 « Francés, lou venerable Rèi di Gaulo, dis, vèn  
 E fai tremoula déjà cèu e terro,  
 E s'avanço emé tant, emé tant de bravuro,  
 Que res, Cesar, noun poudrié lou vincre ! 1800  
 Aro en Avignoun recampo si gènt,  
 Ourdounant lis aprèst d'uno guerro terriblo.  
 Aquelo grando armado, l'adouba contro vous  
 E vòu tout redurre soute sa puissanço.  
 Quand es arriba au camp, marchant en fort bèl ordre, 1805  
 Tóuti li gendarmo an mena grand fèsto  
 E 'n regardant soun rèi Francés,  
 À pleno peitrino an jita 'n grand crid :

« E vivo la Franço ! » cridavon tóuti.  
 Avien, dóu trop de joio, li lagremo au visage. 1810  
 Ié venié, semblavo, Diéu dóu paradis,  
 Talamen lou camp èro tout alègre !  
 Eirissant subran li péu de sa tèsto,  
 Levavon la tèsto, li bras emai tout :  
 La grosso artiharié, li peirié, tout petavo. 1815  
 De cop d'arquebuso chascun lou saludo.  
 Tóuti lis estendard, bandiero, tambour, troumpo,  
 Menon chereverin, menon joio e grand fèsto.  
 Aurias di, talamen sa poumpo triounflavo,  
 Qu'anavo, entre èstre au camp, d'abord douna bataio. 1820  
 Li cansoun di sódard afourtissien li pitre ;  
 Èro uno meloudio coume i'a 'n paradis.  
 Dóu clanti di troumpeto lis ome se delèiton  
 E n'an jamai proun d'aquéu chafaret.  
 Lou Rèi, de cap à pèd arma coume se dèu, 1825  
 Douno de courage en touto l'armado.  
 Sus un coursié baiard, barda fort richamen,  
 E que n'a pas besoun d'esperoun, éu cavauco.  
 E tant es grand e fort que sèmblo uno mountagno ;  
 E sauto dins lou cèu, tre lou touca dóu pèd. 1830  
 Lou Rèi lou fai boundi, tout en se permanant ;  
 E jamai toumbo au sòu, quand lou fai reguigna.  
 I'a pas, dins lou reiaume, de lanço autant gaiardo  
 Coume lou Rèi Francés : la guerro l'a 'ngendra.  
 De la Franço éu coumbat tóuti li gentilome, 1835  
 E gagno la justo, quand se cour la bago.  
 Es brave pèr lou pople, bon coumpagnoun pèr tóuti,  
 E pago pèr bounta de gras banquet.  
 Es un ome coumun e pas rèn auturous,  
 E parlo toujours emé bono gràci. 1840

Mai noun vòu di meichant, éu, souffri li magagno,  
 E li marrit sujèt, lèu li fai justicia.  
 Vesènt soun valènt Rèi, lou pople es trefouli.  
 Rèn que soun regard acourajo tóuti.  
 I'a peréu lou Dóufin, que tóuti bèn-astrugon ; 1845  
 Nimai es pas bastard, e fai lusi sis armo.  
 Deja, pèr la valour, sèmblo lou Rèi soun paire.  
 Vincra l'Emperadou, car amo Diéu.  
 Bono espèro rènd fort : deja, pèr bataia  
 Dins li justo, degun lou revèssò à la lanço. 1850  
 Franço, pèr amor d'éu, es sèmpre en alegresso,  
 Esperant en éu un rèi pouderos.  
 Après, vesès tóuti li Segnour de Franço,  
 Que, quand lou Rèi marchò, ié fan coumpagnié.  
 Fièr, lou Rèi de Navarro, emé sa forto troupo, 1855  
 De-longo grand ami de la Franço, es aqui.  
 Lou Grand Mèstre de Franço, qu'a lou gouvèr de tout,  
 Se fasènt remarca toujours pèr sa sagesso,  
 Au Rèi mostro li bando que vèn de bouta 'n ordre  
 E fai em' éu la vòuto de soun camp d'Avignoun. 1860  
 Lou Rèi ié pren plesi, risènt e s'alegrant  
 De countempla sa grand puissanço.  
 Li Francés se desplegon en ourdounanço bello :  
 De gènt galant, toujours n'aguè la Franço.  
 Bridò en man, li Lansaquenet menon drihanço, 1865  
 La tèsto embriagado pèr li vin amoureux ;  
 E mai-que-mai bravejo la bando di Gascoun  
 Que *patacon* dur e sabon *truca*.  
 Aurias vist li Souïsse, tout d'oumenas gaiard,  
 Que davans la mort jamai noun recuelon. 1870  
 Uno terriblo bando, èro lis Italian  
 Que rapinarien li vas dóu bon Diéu.

Di Prouvençau peréu la bando fai l'empèri,  
 Car aquest païs a d'ome puissant.  
 La Franço tèn aro cènt milo ome arma, 1875  
 E 'noun cregnènt en rènt l'armado emperialo.  
 Jamai noun s'èro vist, dison, tal armamen :  
 Aurias di que lou mounde èro aqui tout entié.  
 Fasièn gau, autant d'ome crea pèr la naturo :  
 N'i'en dèu pas tant avé, semblavo, au paradis. 1880  
 Mai vau bèn vint milo ome, la presènci dóu Rèi,  
 Car aumento de tóuti l'afecioun, lou courage.  
 Basto i'a tant de tèndo pèr lou camp, de cabano  
 Emé de pavaïoun, que ma tèsto n'en viro ! »  
 D'entèndre aquéu recit l'Emperaire s'espanto, 1885  
 E dis en se lagnant : « Acò fai tremoula !  
 Mi sòudard, qu'es ribaudo, ai ! ai ! ai ! la fourtuno !  
 Pèr iéu, d'aquelo traito i'a rènt à se fisa.  
 Sabe plus dequé faire, ma tèsto pantaiejo,  
 Aquelo Franço me fai perdre lou cervèu. 1890  
 Aro moun esperit danso uno rudo danso...  
 Mai nòsti tambourin tocon mau la mesuro.  
 Que tout lou mounde acampe, e vitamen, sa fardo :  
 La Franço nous ourdouno de leissa la Prouvènço.  
 Que s'emporte de pan pèr cinq jour, dins la mancho, 1895  
 Pèr que res, en se retirant, crèbe de fam. »  
 Quatecant fai souna sa tristo retirado,  
 E d'ausi la retrèto, chascun èro doulènt.  
 S'avias vist desbanca l'armado ! trento diable,  
 Aurias di que voulïen, de-segur, l'arrapa. 1900  
 Aurias vist, brulant si gròssi cabano,  
 Dins lou Plan d'Aiano milo e milo fiò.  
 « *Bouto bast, bouto sello ! à chivau, mountas, puto !*

À chivau, à chivau, mounto ! ribaud cavau ! »  
 Li tambourin fan : tou ! patata ! patatòu ! 1905  
 E lou flahutet rau siblo un èr malancòni.  
 « À l'estandard tandard ! zôu ! mountas à chivau !  
 Que lèu vers l'Itàli nous fau retira.  
*Heli ! heli !* la Franço nous vai mena batènt :  
 O, lèu vers l'Itàli nous fau retira ! 1910  
 À travès tant d'asard, à travès tant d'auvèri,  
 Diéu, crese que nous meno toumba dins li fielat.  
 Aro la Franço marchò, marchò pèr nous chapla,  
 E vòu me faire presounié.  
 Sarié pas veniau moun pecat, se la Franço 1915  
 Poudié m'aganta iéu : sarié 'no bravo riaio !  
 Me garrouarié ferme, en ligant ma persouno,  
 Sènsò touca di pèd lou sòu ;  
 E subre lou burèu moun proucès sarié vite,  
 Que la Court vitamen jujo li maufatan. 1920  
 Pèr iéu sarié jamai trop grasso la sentènci ;  
 l'apoundrien, de juste, uno famouso emendo.  
 La tirarien, aquéli Messiés, dóu dre retort,  
 Car la sacrado Court me n'en dèu proun voulé.  
 Me servirié de rèn, vuei, la Cancelarié : 1925  
 Aquí, dins la Prouvènço, moun afaire es certan.  
 S'aqueu Garsounet vesié mi papié,  
 Lis estrassarié, sènsò pòu de rèn...  
 Me servirié de rèn la Grand Cancelarié  
 Que dins la resoun fai tóuti li causo. 1930  
 E, bèn que la *minuto* fuguèsse bèn couchado,  
 I'aurié ges de perdoun que tenguèsse pèr iéu,  
 Noun, de si pròpri man quand lou Rèi l'escriguèsse  
 E que la signèsse de soun noum, Francés ;  
 E lou Dóufin éu-meme n'en sarié-ti counsènt, 1935

E qu'eu me perdounèsse, noun sariéu trop segur !  
 Antòni Bourgue, qu'es lou Grand Cancelié,  
 La voudrié pas recounèsse.  
 Es ounèste, es prudome autant que circouspèt,  
 E touto la Franço seguís soun counsèu. 1940  
 Gaubejo em' equita, drechamen, la justico,  
 E despachò lou pople, emé l'amour de Diéu.  
 A bèu, lou Rèi, douna 'n *licet*, quand n'i'en demandon :  
 Éu passo ges de letro — que noun agon resoun.  
 Mai lou Rèi, éu, suplis en tóuti li suplico, 1945  
 Es toujours mougu pèr la coumpassioun ;  
 En bounta, de-countùni, lou Rèi es grand prouidigue  
 E, tau que lou Crist, es grand perdounaire.  
 Tóuti li fes que pècon, lis ome, se Jupin  
 Voulié traire si tron, ah ! i'aurié lèu plus res. 1950  
 Mai lou counsèu de Franço, lou Rèi l'aprovo pas,  
 Quand recounès qu'es pas dins la resoun.  
 Pertout li Rèi proumeton de manteni li lèi,  
 Quand lou pople ié douno la courouno sacrado :  
 Iéu qu'ai tant fa de mau, que n'ai fa que-noun-sai, 1955  
 Peréu, jamai la Franço poudra me perdouna...  
 Vaqui perqué, sódard, cresès-me, fau fugi :  
 Quau espèro trop, pièi aura mau tèms.  
 Iéu siéu mau-countènt que se pòu pas dire,  
 Mai me fau pèr forço moustra de courage... 1960  
 N'ai passa d'autre ! Diéu tambèn finira 'quèsti,  
 Que pièi dóu malan sian pas ignourènt ! »  
 Basto, èro forço triste, quand quitè lou païs.  
 Fasié 'n gemissènt de gròssi coumplanchò  
 De noun avé pouscu donna ges de bataio, 1965  
 À mens de s'arrisca de tout perdre à la fes.



E sis iue lagremous ié bagnavon soun pitre,  
 E si plour rajavon, toumbant pèr sa caro.  
 Enfin, de despaciènci, en bramant coume un biòu  
 E trepejant la terro de si pèd, éu tresano : 1970  
 « Acò 's pèr iéu, pauras, uno grosso desgràci !  
 Sabe plus que faire, siéu desounoura. »  
 Se proumeno pertout, en brandussant la tèsto,  
 E fai, se mutinant, de grimaço terriblo.  
 Sèmblo lou Rèi Erode, dins sa desesperanço ; 1975  
 E dins li contro-tèms gardo ges de mesuro.  
 Barrulo en parlant soun e countant soun malur ;  
 E barjo d'ouro entiero pièi en renegant Diéu.  
 Denoumbro li campagno qu'antan pòu avé facho :  
 « Iéu tant vitourious, ansin sariéu vincu ? 1980  
 Tóuti causo, pèr l'ome, tènnon bèn pèr un fiéu,  
 Fau dire, e lou bonur tout-en-un-cop degruno.  
 Ai gagna de bataio tant-que — sus lou Grand Turc ;  
 Ai pres Tùnis, — nous rèsto encaro la Gouleto ;  
 Ai fa de Barbo-Rousso, iéu, sauta li galèro, 1985  
 Que fujon en Argié li turtau de ma guerro...  
 E'm'acò siéu fourça, sènso baia bataio,  
 De me retira 'nsin, subran, à moun païs !  
 Nous vèn, un espïoun, counta de novo fresco  
 Que nous fan, pèr segur, gaire bèn rejouï, 1990  
 Me conto que la Franço aro me marchò contro  
 Em' uno grand puissanço, e me fau recula !  
 Lou Rèi fai adeja marcha tout soun reiaume,  
 La Franço redoutablo vèn segur contro iéu,  
 Vau lèu gagna dóu pèd, fugissènt pèr lou mounde : 1995  
 Aro qu'ai lou tèms, vole desparra.  
 Tóuti li gènt se trufaran de noste Empèri,  
 En vesènt que la Franço me fai tira detras.

Vau mai, aucèu de champ, èstre à la fre  
 Que pleideja trop de tèms en presoun. 2000  
 Lou camp francès de-longo se reforço de mounde,  
 E iéu vau en demens, tóuti mi gènt fugisson.  
 Traito canaio, tóuti se rèndon à la Franço.  
 Me laisson miserable : siéu quàsi tout soulet.  
 Cregne mai que lou diable la furio franceso, 2005  
 Car es encourroussado mai-que-mai contro iéu.  
 En or lou Rèi Francès vuei es tras-que puissant ;  
 Éu, soun pople l'ajudo, quand n'a plus dins sa bourso.  
 Acò 's un autre Achile, es un autre Poumpèi,  
 Un terrible Sansoun, un Annibau ferouge. 2010  
 E, s'en fasènt la guerro, ié rèsto la vitòri,  
 Éu me prendra l'Empèri, e vai èstre Cesar.  
 Vau forço miés pèr iéu de pas douna bataio,  
 Qu'en grand dangié aqui sarié ma vido !  
 Un ome sage noun dèu pas entre-prene 2015  
 Ço que noun pòu acaba sa puissanço.  
 •  
 Fau aro que te conte uno autro grand bravesso  
 Di Prouvençau, gènt fisable pèr tu.  
 L'Empereire vouguè n'en courroumpre plusiour,  
 Quand èro eici, en ié proumetènt forço. 2020  
 Ié voulié douna d'or, d'argènt, de ploumb, de bago,  
 Ié proumetié lou cèu, lou reiaume de Diéu,  
 Pèr servi soulamen d'espïoun contro Franço,  
 E qu'ansin ié venguèsse quauco nouvello bono :  
 Anarien dins lou camp de Franço, en Avignoun, 2025  
 En se boutant la crous blanco de Franço ;  
 E, bèn o mau, saubrien ço que se maniganço,  
 De que i'a, que se dis o que se fai de nòu ;  
 Se la Franço contro éu drèisso uno forto armado,

S'en cas d'estrigoussado, elo aurié lou dessus ; 2030  
 Se lou Rèi dèu veni, se marcha o s'a pòu d'éu,  
 Basto, tóuti li brut que courron pèr lou camp ;  
 E que, despachatiéu, en posto, lèu tournèsson  
 Ié rapourta tout caud ço que la Franço fai.  
 Eh ! bèn, éu noun pousquè trouva ges de couquin 2035  
 Que vouguèsse jamai ié servi d'espïoun.  
 E la pauriho, au champ, estimè mai mouri  
 Que d'espïouna contro la Franço.  
 Li Prouvençau fuguèron e restaran fidèu :  
 Toujours, emé la Franço, volon li flourdalis. 2040

Quand veguè pièi contro éu tant de countràri  
 (Car èro grosso pèr éu la maluranço),  
 Tenguè counsèu, en assemblant li capitàni...  
 « Menen pas brut », diguè tout ome sage.  
 Quand a sachu, la Franço, qu'éu voulié cauto-cauto 2045  
 Se retira de-vers l'Itàli,  
 Subran lou Senescau, qu'es liò-tenènt dóu Rèi,  
 Lou Comte de Tèndo, lèu lou secutè.  
 Éu e lou capitàni Jan-Pau Rance,  
 Que pèr se batre es un Cifèr, 2050  
 Emé soun gaiard mounde lou coussejon en co,  
 E 'n escaramouchant, un pau cadun lou freto.  
 Lou Comte, pas à pas, éu, dounavo l'alarmo  
 Is Espagnòu, se trufant de la mort.  
 Roump e fracasso tóuti lis armet de fèrri, 2055  
 E sa masso ferrenco amassolo li gènt.  
 Revèssò de sa lanço lis Emperialisto....  
*Torcho-lorcho, tri-trac*, si bras de-longo van,  
 E vague de tourcha, blessant lis enemi.  
 En guerro es un bon ome, acò, un valènt ome. 2060

I'avié Grabié Raynaud, tambèn, lou capitàni  
 De Sant-Roumié, veritable cor de lioun,  
 Que fai trenca lis armo, quand es à la bataio,  
 Que truco, que retruco à grand cop, zóu que n'i'ague !  
 Lou Viguié de Marsiho, aquéu Moulan 2065  
 Que pèr sa bounta lou pople lou lauso,  
 Se marfoundié, fasènt reguigna li chivau :  
 Contro lis Espagnòu sa lanço faguè rage.  
 Tóuti li païsan, s'acoumpagnant ensèmble  
 E tóuti d'acord, volon tout tua. 2070  
 Regardavon pas de pica sus la cabesso ;  
 Li pacan, es rare que faguèsson gràci.  
 Envirounant l'armado, cougnavon de pertout :  
 Aquéli pèd-terrous se batien intrepide.  
 Li fasien, vous responde, marcha li rèng sarra. 2075  
 Entre que se n'escarto quaucun, a lou mau-tèms.  
 Éli vòuton lou camp, dins la niue lou revihon,  
 E i'avié l'Empereire qu'èro proun esfraia.  
 Fai bon envahi l'enemi quand dor :  
 Tout ome es pres à l'imprevisto. 2080  
 Pèr lis Espagnòu mort e li Lansaquenet,  
 La patriò, vrai, pudissié qu'empestavo.  
 Foro de Prouvènço, lou comte de Tèndo  
 E nòsti païsan, en fasènt guerro dur,  
 Cassèron e boutèron ansin l'Emperadou. 2085  
 Emé grand trufo chascun d'éu se moucavo.  
 Souvènt galoupavo, pèr orto, à chivau,  
 Que vitamen li païsan lou fasien courre.  
 E 'nsin en Terro Novo, fugènt, se sauvo lèu.  
 Quand l'Espagno fugis, la Franço la peloto. 2090  
 En marchant à l'arrié, l'armado vai sarrado ;  
 À travès la campagno, caminon pavourous.

Tout pregant Diéu devoutamen, noste païs  
 Que lou vèi retira, ié canto aquésti saume :  
 « Que Prouserpino te fague roumpre lou còu, 2095  
 O Satanas ! fugisse, e noun revèngues plus !  
 Li Sorre qu'i mourtau despènsou li destin,  
 Que poscon lèu coupa li fiéu de la tiéu vido !  
 Vai-t'en à la malo ouro, sènso jamai tourna,  
 Qu'as facha la Prouvènço bèn inutilamen ! » 2100  
 Jamai prenguè, la Franço, meiéu resoulucoun  
 Que quand lou leissè se despoudera.  
 Ni vilo, ni païs, ni gènt, perdegùè rèn,  
 E gagnè la guerrou, sènso manda 'n cop.  
 Faguè l'Emperadou se counsuma soulet, 2105  
 E de proun richesso lou descouquihè.  
 Pèr de long païs lou faguè marcha  
 Emé tout-plen de peno e d'anci.  
 Ié faguè sourti mai que d'un péu blanc :  
 Relenquis, la desfacho, e abrèujo li jour ; 2110  
 La joio, elo, counservo, e douno la santa ;  
 L'ome alègre, toujours viéu de lènguis annado.  
 Éu èro vengu prene, censa, touto la Franço  
 Emé nòstis ase e cabro fouirousou ;  
 E'm'acò noun ausè nous douna la bataio : 2115  
 Fuguè 'n ome fla, un ome couard.  
 Pèr nous-autre, èro ni proun ardit ni proun fort :  
 L'a rebufa, la Franço, pèr milo petarrado.  
 Tóuti van, tourna-mai, l'estima mens que rèn,  
 E n'a pèr la guerrou plus ges de vertu. 2120  
 Aro poudra n'en faire, Marot, de gai roundèu :  
 Pòu, en roundelejant, se trufa de sa fugo !  
 Mai veici coume parlon li dóutour de la guerrou,  
 Meme Lucan, aquéu famous pouèto :

En voulènt matabla quau te vèn agarri, 2125  
 As dre de l'embarra dins uno fourtaresso.  
 En Franço èro vengu pèr ié douna bataio,  
 Cujant de la venci pèr sa bravuro...  
 Mai, que noun abourdavo, éu, noste camp galant !  
 La Franço emé joio l'aurié aculi 2130  
 E i'aurié fa douna quauco bono ensacado.  
 Èro segur de prene, aqui, lou mau-toustèms.  
 I fòrti fourtaresso, que i'a dins lou païs,  
 Aurié degu dóu-mens prouva que mouvié guerrou.  
 Mai lou mai que n'a fa, d'assaut, es au bufet, 2135  
 D'escala i bàrri estènt trop perihous.  
 Es esta sage, enfin, d'ana pas mai avans :  
 Vau mai la vergougno que la malo mort.  
 Soulamen, pòu pas dire qu'em'eu a la vitòri,  
 N'aguènt agu bataio qu'emé li païsan. 2140  
 E que noun fague escriéure un mot d'aquesto guerrou,  
 Qu'envergougna sarié de tóuti.  
 L'a pas, aquesto guerrou, gaire farci d'ounour :  
 L'ounour un cop lesa, l'ome éu-meme degruno.  
 E d'abord que noun a vincu ni pouscu vincre 2145  
 La Franço, qu'eu s'envague escoundre soun Empèri !  
 « La niue plòu, lou matin tourna-mai l'espetacle :  
 Cesar a parteja l'empèri 'mé Jupin. »  
 Es lou cop de retraire, eici, uno noublesso  
 Que dins la Crestianta sèmpre ounouro la Franço. 2150  
 Antan, un Rèi de Franço, que n'èro Emperadou,  
 Vouguè faire trachi nosto fe de crestian.  
 Au mounde l'apelavon que lou grand « Charlesmayne ».  
 Coume èro, éu, francés, la raço em' eu triounflo.  
 Counquistè tóuti lis Espagno ; pièi après, 2155

Li counvertiguè tóuti à nosto santo fe.  
 Avans éu, l'Espagno, touto Sarrasino,  
 Noun avié de trevanço rèn qu'emé li Jusiòu.  
 E n'es panca fini, soun pas bateja tóuti,  
 Car manco pas de Mouro e d'esclau à Granado. 2160  
 En Espagno, faudra que tournen bataia,  
 Pèr adurre au Sant Crist li Sarrasin Marran.  
 Acò 's escri, prouva pèr que-noun-sai de libre :  
 Espagno, tu noun pos nega qu'acò 's verai...  
 E tu, de tout acò, liuen de nous rèndre gràci, 2165  
 Voudriés, pèr de grand bèn, nous douna de grand mau.  
 Oh ! l'ingrato nacioun ! pitre crudèu, avugle !  
 Acò 's avé pièi trop d'ingratitude !  
 Te rebelles au contro de la Franço ta Damo.  
 L'ingrat, souvèn-te-n'en, noun prouspèro jamai. 2170  
 Aviso que vas faire : la Franco t'amounèsto,  
 La Franço toujours sara la tiéu maire :  
 À la Franço toujours dèves beisa li piado  
 E l'adoura d'ageinouïoun.  
 Quau dounc poudié te rèndre, digo, un plus grand service 2175  
 Que de la man di diable te despegoula 'nsin ?  
 Res autre que la Franço, au mounde, t'a sauvado,  
 E se te fises d'elo, tu saras bèn toujours ;  
 E, leva d'èstre piro qu'un can o qu'uno serp,  
 Tu noun saras ingrato : lis ingrat, res lis amo. 2180  
 Sian tóuti emé lou Crist, viven tóuti ami !  
 L'Espagno pèr la Franço fuguè facho crestiano.  
 I'a 'n prepaus que pamens restarai pas de dire,  
 Que, quand ié pense, i bouco lou rire me n'en vèn.  
 En fugènt, quand l'armado se retornavo à tras, 2185  
 Leissant lou païs, dins sa retirado,

Adounc tóuti li vilo, pèr ounte elo passavo,  
 Se ié defendien, lis armo à la man.  
 À sis ordre degun voulié plus óubeï ;  
 Lou pople reputavo Cesar autant que rèn. 2190  
 Degun dóu païs à-n-éu se rendié,  
 E, tau qu'un reinard, cadun lou couchavo.  
 E coume noun poudié fourça li gròssi vilo,  
 Pas proun pouderos pèr se n'empara,  
 Dóu mau-despié, de la desesperanço, 2195  
 E dóu mourbin que ié crèbo lou cor,  
 Éu souvènt assiejavo li pijounié trauca,  
 E li petardavo emé si boumbardo.  
 E'm'acò n'en pousquè ges prene pèr la forço,  
 O bèn se li prenié, n'èro qu'à vido sauvo. 2200  
 Fourcauqueiret, Castruei, placeto de pau vaio,  
 Pertus e Tres e lou bourg de Rians,  
 Alen, Souliés, la vilo bataiero,  
 La Tourre dóu Muei, bèn fourtificado,  
 Coume fau s'aparèron, emé d'armo, de fusto, 2205  
 E sènsou boumbardo lis aurié pas presso.  
 La Tourre noun avié soulamen que quinge ome,  
 Gènt de parado, qu'acò 'ro un jo pèr éli,  
 Meme ié tirant contro la grosso artiharié.  
 Pamens l'aurié jamai empourtado de forço. 2210  
 « Rendès-vous, ié diguè, vous perdounarai tout ;  
 Tout lou mounde sara, sènsou rèn cregne, sauve. »  
 Pèr juramen sacra counfïermè sa paraulo,  
 E milo e milo cop éu jurè pèr lou Crist.  
 Li sódard, se cresènt que ié disié verai 2215  
 E qu'à sa proumessou noun defautarié,  
 Rendeguèron la tourre, se boutant à merci,  
 E ié remeteguè chascun sis armo...

Après, vouguè plus teni sa paraulo,  
 E subran li faguè pendoula pèr lou còu. 2220  
 Éu l'ousservo pas mau, lou Titre dóu Digèste  
 Sus li pache e la rubrico di sarramen !  
 Dequé i'a de meiour, de plus bèu pèr un ome  
 Que de serva sa fe ! Pòu, aro, plus rèn èstre.  
 Es pire que li bèsti, un que se desparaulo, 2225  
 E, que que fague, noun pòu plus èstre ounèste.  
 Au mèstre desfisa se roumpon li proumesso :  
 Grand desounour pèr l'ome, de se desparaula !  
 Pèr éli lou Grand-Turc noun aurié pas fa pire,  
 E bèn miés : aurié d'éli, iéu crese, agu pieta. 2230  
 Mai d'acò-d'aquí fau pas s'estouna :  
 Saup roumpre, lou sabèn, si pache emé la Franço.  
 L'Espagno, en flatejant, seguis l'avis d'Ouvide  
 Qu'apren à la troumpa, quand la chato dis noun.  
 « Proumete, dis Nasoun ; proumetre costo gaire ; 2235  
 I'a rèn de plus eisa qu'èstre riche en proumesso.  
 Amoundaut Jupiter ris dis amant perjure  
 E laissez empourta au vènt li sarramen que fan. »  
 À Niço malamen se mutinè l'armado,  
 Charpant envers Cesar, tout en renegant Diéu. 2240  
 Quàsi touto l'armado lou leissè, furioso,  
 Lou leissè 'no bando de Lansaquenet,  
 Pèr-ço-que ié dounavo, à-n-éli, ges d'argènt  
 E qu'avien cuja peri de la fam.  
 À Niço, tout-au-mai se recampè dèz milo 2245  
 Gendarmo, emai li gros tambour touquèsson,  
 Que, souto lou Marqués dóu Gast, soun liò-tenènt,  
 Li bandiguè 'n Itàli, tout saquejant lou pople.  
 Éu lis abandonè, redoutant sa furour,

Car lou voulien freta, quasimen, li gendarmo... 2250  
 E, de pòu, quatecant mountè sus li galèro,  
 E pèr mar l'emporto Andriéu Doria.  
 À Gèno la moubilo — vai pourta li nouvello,  
 Qu'èro un ome destrui, qu'èro un ome doulènt.  
 La troumpo lèu sounè l'alarmo pèr la vilo : 2255  
 « Barras li porto ! arribo la Franço poudèrouso ! »  
 Escandaliso ansin, bravamen, tout lou pople :  
 I'a grand rumour, lis ome de touto part tremolon.  
 Touto la Segnourié fuguè forço estounado,  
 Quand lou veguè tant mau-countènt. 2260  
 Éu pièi fai pèr la vilo acampa lou counsèu,  
 E'm'acò ié remostro coume s'es escapa.  
 Countè lis escaufèstre que, dins aquelo guerro,  
 I'avien, pèr lou païs, douna li Prouvençau.  
 Es uno grosso gràci que i'a facho lou Crist, 2265  
 Car degun se pensavo que pousquèsse escapa.  
 Loungamen en paraulo ansin éu li sermouno,  
 Li prègo, li flatejo emé soun teta-dous.  
 En intrant en cadiero, fai lou signe de crous,  
 E'm'acò parlo plus, bono maire de Diéu ! 2270  
 Pièi subran : « À vous-autre, ço dis, me recoumande,  
 Aro entre vòsti man es remesso ma vido.  
 Vous demande l'oumorno, d'abord qu'es necessàri :  
 Ajudas, car poudès, un paure fugitiéu.  
 La Franço m'a fa perdre vuei tóuti mi bagage, 2275  
 E dins ma bourso noun i'a plus ges d'argènt.  
 Pèr long-tèms es destruïcho, aro, ma poutesta,  
 E iéu siéu qu'àsi mort, se vèn ges d'esperanço.  
 À l'espitau di paure la Franço m'a bouta :  
 Counseias-me, sabe plus dequé faire ! 2280

Cresiéu, en pau de tèms, iéu, de gagna la Franço,  
 Vous dise, sènso argènt e sènso cop feri.  
 Pagave mi gendarmo de ço que raubarrien,  
 En tout saquejant enjusquo à Paris...  
 Siéu esta rudamen troumpa dins tout acò, 2285  
 Car es lou Rèi de Franço qu'èu me fai recula.  
 Iéu ai vist la Prouvènço, que nous voulié chapla,  
 E que me n'a blessa e me n'a tua forço.  
 Noun ai pas pouscu vincre soulamen li vielan,  
 Que m'an descassa, crudèlo canaio ! 2290  
 E cercavon fort bèn de prene ma persouno...  
 N'ai agu pòu, vous jure ! qu'èron un bèu mouloun.  
 Se m'aguèsson groupa, me, fasien ges de gràci :  
 Soun pire que bourrèu, tuarien paire e maire !  
 Ai assaja d'avé Marsiho la superbo ; 2295  
 Pèr mar coume pèr terro i'ai tabassa dessus ;  
 A fa ço qu'a pouscu, noste poudé, contro elo :  
 I'ai desplega touto la miéu puissanço ;  
 Mai, mespresous, elo m'a pas vougu ;  
 E me cridavo : *Driho, Jan-Gipoun, driho !* 2300  
 E nous a tira contro bèn tant de canounado  
 Que m'an quàsi fa mau ; at agu pòu pèr iéu.  
 À mis iue, 'no boumbardo m'a tua de mi page...  
 Èro esfraious, de vèire tant de mau !  
 Quand vesiéu boumbarda, iéu me desesperave : 2305  
 Quau a pòu de la mort, vèi plus que farfantello...  
 Mai vous jure li sant, emai tóuti li santo,  
 Qu'à iéu contro Marsiho la guerrou noun vau rèn.  
 Fai deja li dos fes que me ié despoutènte,  
 Li gènt de Marsiho se trufon de iéu. 2310  
 Tambèn noun m'enchau plus de m'abusa pèr elo :  
 Li trento diable i'aurien pas lou dessus.

Mai aro, tant que pode, iéu vous n'en prègue tóuti,  
 Venès à moun ajudo, pèr de bòn resoun !  
 Me vesès desoula, mai que noun pode dire ; 2315  
 La pòu que me counjalo me lèvo lou parla.  
 N'ai plus la mendro espèro, pecaire, de salut,  
 À mens qu'acò me vèngue pèr la gràci de Gèno !  
 Vous reservo, la Franço, uno bravo eidracado :  
 Vous porto encrou, vous vòu tua, 2320  
 Pèr-ço-qu'a pas vougu, Gèno, faire la pas,  
 Coume an rapourta lis embassadour.  
 Adounc fournissès lèu nosto bourso d'argènt,  
 E vous defendrai bèn, se Mars ajudo.  
 Mai davans, en Espagno voudriéu passa subran 2325  
 Pèr la mar peissounous, s'ai lou tèms touto-fes ;  
 E ié metrai de *taio*, de *vinten*, de *gabello*,  
 Rousigarai lou pople, aumentarai si crous.  
 Li prèire gras à lard nous pagaran li dèime,  
 Coume la Franço fai, quand es dins lou besoun. 2330  
 Pièi uno fes urous, la gibassiero pleno,  
 Voulountié pèr vous-autre tournarai leva guerrou.  
 Iéu contro li Francés aurai sèmpre uno armado...  
 Soulamen, vous n'en prègue : fournissès li denàri. »  
 « Vous sias, respoundeguè touto la Segnourié, 2335  
 Lou bèn-vengu ! Qu'ourosso vosto vengudo siegue !  
 Rèn de miés pèr nous-autre poudié nous arriba,  
 E voste avenimen nous rënd tóuti gouvènt.  
 Tout ço que vous faudra pèr countunia la guerrou,  
 N'avès qu'à demanda, Gèno vous dara tout. 2340  
 Tóuti, voulèn pèr vous despèndre nosto vido,  
 Douna nòsti denàri e nòsti cors peréu. »  
 Basto, se councluguè, pèr fini lou counsèu,



Que se ié prestarié lèu-lèu un gros secours,  
 E zóu, la Republico ié fournis li rousseto 2345  
 E l'argènt que ié fau pèr que fague soun viage.  
 Pièi Andriéu Doria armo mai si galèro,  
 E l'emporto pèr mar enjusquo dins l'Espagno.  
 Aro jaso eilalin, fasènt de grand menaço :  
 Mai pòu japa, risco plus rèn de mordre. 2350  
 Prgan lou Segnour Diéu, dóu founs de noste cor,  
 Que jamai éu noun tourne, que quand lou sounaren.  
 Aro, o noste bon Rèi, vole pas óublida  
 Ço que pèr lou païs m'an carga de vous dire.  
 Pèr toujours la Prouvènço se recoumando à vous : 2355  
 En ié fènt tant de bèn, i'avès fa tra de paire,  
 Car l'avès aparado dóu gargai de Faroun  
 Que vouguè dóu bon Diéu persecuta lou pople.  
 Vouguè souffri la mort, lou bon Diéu, pèr lou mounde,  
 Quand lou sauvè, qu'èro dins li tenèbro : 2360  
 Ansin vouguerias vous espasa vosto vido  
 Pèr nous sauva 'mé tóuti nòsti bèn.  
 Vouguerias pas ié metre soulamen lou bèn vostre ;  
 I'avès mes la persouno, sènso cregne la mort.  
 Faguerias vosto causo de nosto mau-parado : 2365  
 Lou sang pòu pas menti d'ama li siéu.  
 Jamai vous poudra trop remercia, la Prouvènço,  
 Pèr tóuti li resoun que vous fan meritous.  
 Vous sufigue pèr aro sa voulounta fisablo  
 D'èstre toujours presto à mourir pèr vous. 2370  
 I'es pas poussible d'èstre, vuei, mai fidèlo au Crist  
 Que ço que l'es à Vous : ço qu'a fa vous lou provo.  
 Vous prègo, elo peréu, que Vous pensés à-n-elo.  
 Amor d'aquelo guerrou, la pauro es vuei pèr sòu.  
 Rendès nous tau, qu'aquéli que desenant van viéure 2375

Dègon glourifica de forço voste noum,  
 E que, dóu founs dóu piés, Vous lausen tóuti nautre,  
 E que la renoumado cride : Vivo Francés !  
 Aquéu qu'a fa pèr Franço, bon Rèi, aqueste libre,  
 Es e demoro en tout voste varlet fidèu. 2380  
 Desirarié pamens, éu, quauque gras óufice,  
 Pèr pousqué banquetta : dounas-ié-lou, vous prègue  
*De tres bon cueur* éu sènso fauto lou prendra...  
 E voudrié rèn paga pèr la Cancelarié :  
 Li reiau Secretàri, qu'an tóuti li secrèt, 2385  
 Demandon rèn pèr éli e volon ges de vin.  
 Autramen, dounas-ié pèr femo quauco Dono  
 Que siegue fresco, sajo, richo, e bello piéucello...  
 Vous restara, se lou fasès pas riche, Arenò :  
*Avisez-y, Sire ; sara proumte à prene ;* 2390  
 E pièi cantara : longo-mai visqués,  
 Noste bon Rèi de Franço e patròun ! à-Diéu-sias.

*Scribatum, estando cum galhardis paysanis, per boscos, montagnas, forestos de Provensa, de anno MILLE CCCCXXXVI, quando Imperayrus d'Espagna, et tota sua Gendarmaria, pro faulta de panibus, per vignas roygabat, rasinos et post veniebat fort bene a cambram sine cresteris et candeletis d'Apoticaris, in villa de Aquis.*

FIN

## **BIBLIOGRAPHIE**

- ABBONDANZA (Roberto), « Vie et œuvre d'André Alciat », *Pédagogues et juristes*, actes du congrès du Centre d'études supérieures de la Renaissance de Tours, été 1960, Paris, librairie philosophique J. Vrin, 1963, in-8°, 272 pages.
- ACHARD (Claude-François), *Dictionnaire de la Provence et du Comté-Venaissin*, Marseille, Jean Mossy imprimeur et libraire, 1785-1787, in-4°, quatre volumes, XVIII-2-732, VII-654, XVI-536 et VIII-523 pages.
- ALIBERT (Louis), *Dictionnaire occitan-français d'après les parlers languedociens*, Toulouse, Institut d'études occitanes, 1965, in-4°, 702 pages.
- ALIONE (Giovan Giorgio), *Poésies françoises de J. G. Alione composées de 1494 à 1520*, publiées pour la première fois en France par Jacques-Charles Brunet, Paris, chez Silvestre librairie, 1836, in-8° ; notice de 51 pages suivie de la publication des poésies par reproduction de l'édition originale de 1521 non paginée.
- ANTIBOUL (Pierre), *Tractatus de muneribus*, « Traité des impôts », Lyon, Jacques Mallet, 1493.
- ARENA (Antonius), *Ad suos compagnones studentes*. Antonius Arena a publié à Lyon, chez Claude Nourry, un texte progressivement enrichi d'événements nouveaux. 1/ *Antonius Arena Solerensis ad suos compagnones studentes qui sunt de persona friantes bassas dansas in galanti stilo compositas. Cum guerra Romana causa solatii mandat*, Lyon, Claude Nourrit, sd [1528], petit in-octavo, 16 feuillets non paginés, caractères gothiques. — 2/ *Antonius Arena provincialis de bragardissima villa de Soleris ad suos compagnones studentes qui sunt de persona friantes bassas dansas de novo bragarditer augmentatas in gallanti stillo bisognatas cum guerra Romana totum ad longum sine require et cum guerra Napolitana et cum revolta Genuensi et guerra Avenionensi*

*et Epistola ad falotissimam garsam et de novo aiustatis pro passando lo tempus alagramentum mandat*, Lyon, Claude Nourrit, 8 février 1529, 40 feuillets non paginés, caractères gothiques ; avec une introduction en prose. — 3/ *Anthonijs Arena provincialis de bragardissima villa de Solerijs ad suos compagnones studiantes qui sunt de persona friantes bassas dansas in gallanti stillo bisognatas : et de novo per ipsum correctas et ioliter augmentatas cum guerra Romana totum ad longum sine require : et cum guerra Napolitana : et cum revolta Genuensi : et guerra Avenionensi : et Epistola ad falotissimam garsam pro passando lo tempus alagramentum mandat*, Lyon, Claude Nourry, 1531, 40 feuillets non paginés, caractères gothiques. — Quant à la quatrième édition, de 1533, la dernière qui ait été publiée par Claude Nourry, elle est absolument identique à la troisième. — Le successeur de Claude Nourry, mort en 1533, Pierre de Sainte-Lucie poursuivit l'œuvre de son prédécesseur et réimprima l'*Ad suos compagnones studiantes* en 1535, 1538 et 1543, soit du vivant d'Arena. L'ouvrage connut le succès pendant plus de deux siècles puisque François Pic dénombre quarante éditions publiées de 1535 à 1758. — L'édition française la plus récente est : ARENA (Antonius), *Ad suos compagnones studiantes...* 1531, Paris, Honoré Champion éditeur, collection « Textes littéraires de la Renaissance » n° 9, 2012, petit in-8°, 224 pages, édition bilingue, texte latin traduit, annoté et commenté par Marie-Joëlle Louison-Lassablière, repris de l'édition italienne publiée à Milan en 1984 qui a malheureusement réécrit le poème en notation moderne et l'a complété par une ponctuation contemporaine.

ARENA (Antonius), *Meygra Entrepriza catoliqui imperatoris quando de anno Domini mille ccccc, xxxvj veniebat per provensam bene corrossatus impostam prendere fransam cum*

*villis de provensa, propter grossas et menutas gentes reiohire per A. Arenam bastifausata*, Avignon, 1537, petit in-8°, 76 feuillets non paginés, caractères gothiques. Dollieule signale cinq réimpressions, plus ou moins réussies, de l'édition de 1537. — La *Meygra Entrepriza* a été traduite du latin en provençal moderne par Frédéric Mistral et publiée en seize livraisons dans le feuilleton de *L'Aiòli*, 4<sup>e</sup> année, du n° 113 (samedi 17 février 1894) au n° 128 (mardi 17 juillet 1894).

ARÈNE (Anthoine), *SEnsuyent les Taux moderations sallaires & emolumens des greffiers du parlement des aduocatz procureurs & greffiers des lieutenans des iuges ordinaires des huissiers & sergens avecques le grand arrest donne par nostre treschrestien Roy de France touchant la confirmation de la Justice et ordonnances de ce present pays de Prouence et la moderation des Amendes de douze Vingt liures en cas derreur & de mises aux premieres ordonnances de ce parlement de Prouence. Avec les villes & chasteaulx de Prouence extraictes par maistre Anthoine Arena*, 1/ Aix-en-Provence, 24 mai 1540, 22 feuillets non numérotés, caractères gothiques ; 2/ Lyon, Denys de Harsy, 1545, in-4°, 32 feuillets non numérotés, caractères gothiques.

ARÈNE (Anthoine), *Articles de lestil & instructions nouvellement faictz par la souueraine Court de Parlement de Prouence a la requeste de messieurs les gens du Roy, sur labbreuiation des proces & playderies utilz & necessaires a tous officiers de Iustice & a tous Aduocatz & Procureurs de ladicte Court de Parlement & daultres Cours inferieures publiees a Laudience le quatorsiesme Iour du moys de Feburier Lan Mil D.xliij*, Aix-en-Provence, Vas Cavallis, 1542, 16 feuillets, caractères gothiques ; 2/ Lyon, Denis de Harsy, 1545.

ARTEFEUIL (Charles d'), *Histoire héroïque et universelle de la noblesse de Provence*, Avignon, veuve Girard imprimeur-

libraire, 1757-1759, deux tomes en deux volumes in-4°, 8-XIV-545 pages et 4-608 pages. — *Histoire héroïque et universelle de la noblesse de Provence, avec huit grandes cartes armoriales*, Avignon, François Seguin imprimeur-libraire, 1776-1786, trois tomes en trois volumes in-4°, 6-XIV-549-2-607 pages, 352 pages de planches ; tomes premier-troisième et supplément.

AVRIL (Joseph-Toussaint), *Dictionnaire provençal-français, suivi d'un vocabulaire français-provençal*, Apt, Édouard Cartier imprimeur-libraire, 1839, in-8°, x+482+152 pages.

AZAÏS (Gabriel), *Dictionnaire des idiomes romans du Midi de la France*, Montpellier, au bureau des publications de la Société pour l'étude des langues romanes, 1877-1881, in-8°, XVJ-687 + 695 + 827 pages.

656

BAILLET (Adrien), *Jugemens des sçavans sur les principaux ouvrages des auteurs*, Paris, Antoine Dezallier, 1685-1686, in-12, quatre tomes en neuf volumes.

BARCILON DE MAUVANS (Joseph Scipion de), *La Critique du nobiliaire de Provence* [de Robert de Briançon], manuscrit inédit, bibliothèque d'Aix, début XVIII<sup>e</sup> siècle (ca 1700).

BELLEAU (Rémi), *Œuvres complètes de Remy Belleau*, Paris, librairie A. Franck, collection « Bibliothèque elzévirienne » n° 67, 1867, in-16, trois volumes, portrait ; nouvelle édition publiée d'après les textes primitifs avec variantes et notes par Aristide Gouverneur.

BÈZE (Théodore de), *Epistola magistri Benedicti Passavantii responsiua ad commissionem sibi datam à venerabili D. Petro Lyseto, nuper Curiae Parisiensis praesidente : nunc verò Abbate sancti Victoris, prope muros*, sl, 1553, in-16, non paginé.

BOUCHE (Honoré), *La Chorographie ou description de Provence et l'Histoire chronologique du mesme pays*, Aix, Charles David

imprimeur, 1664, in-folio, deux volumes, pièces liminaires + 938-16-30-36 pages et VIII-1073-14 pages.

BOUCHE (Charles-François), *Essai sur l'histoire de Provence, suivi d'une notice des Provençaux célèbres*, Marseille, de l'imprimerie de Jean Mossy père et fils imprimeurs-libraires, 1785, in-4°, deux volumes, 2-XXXIX-1-452 pages et 2-566 pages.

BOUCOIRAN (Louis), *Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux*, Nîmes, imprimerie Roumieux, 1875, in-4°, 1344 pages.

BRANTÔME (Pierre de Bourdeille, seigneur de), *Œuvres du seigneur de Brantôme*, nouvelle édition, volume IV, Paris, Jean-François Bastien, 1787, in-16, 476 pages.

BREGHOT DU LUT (Claude), *Nouveaux Mélanges biographiques et littéraires, pour servir à l'histoire de la ville de Lyon*, Lyon, imprimerie de J.-M. Barret, 1829-1831, in-8°, XII-482 pages.

BRUNET (Jacques-Charles), *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, 5/ entièrement refondue et augmentée d'un tiers par l'auteur, Paris, librairie de Firmin Didot frères, fils et C<sup>ie</sup>, 1860-1865, in-8°, six volumes.

657

CAPELLE (Pierre), *La Clé du Caveau à l'usage de tous les chansonniers français*, 3/ Paris, Hanry éditeur de musique, sd, in-8° oblong, 500 pages.

CATON (Dionysius Cato), *Disticha moralia*, Louvain, Rutgerus Velpius, 1577, in-8°, 79 folios.

CHASSANÉE (Barthélemy de), *Catalogus gloriae mundi*, (1/ 1529), 2/ Lyon, Antoine Vincent, 1546, in-folio, pièces liminaires + index + 330 folios.

CHAUDON (Louis-Mayeul), *Nouveau dictionnaire historique portatif, ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom*, 8/ Lyon, Bruyset aîné, an XII [1804], treize volumes in-8°.

CHORIER (Nicolas), *L'Estat politique de la province de Dauphiné*, Grenoble, Robert Philippes imprimeur et marchand libraire, 1671-1672, in-12, quatre volumes.

CICÉRON, *Œuvres complètes de Cicéron*, Paris, Firmin Didot frères, fils et C<sup>ie</sup> libraires, collection des auteurs latins, in-8°, 1868-1869, quatre volumes ; édition critique avec traduction française publiée sous la direction de Désiré Nisard.

CLAPIERS-COLLONGUES (Balthasar de), *Chronologie des officiers des cours souveraines de Provence*, Aix-en-Provence, typographie et lithographie B. Niel, édition de la Société d'études provençales, 1904, in-8°, xx-396 pages ; publication annotée et augmentée par Charles-Eugène-Joseph de Boisgelin.

CLÉMENT (David), *Bibliothèque curieuse, historique et critique, ou Catalogue raisonné de livres difficiles à trouver*, Göttingen et Leipsic, Jean Guillaume Schmid, 1750-1760, in-4°, neuf volumes.

COLLETET (Guillaume), « Antonius de Arena 1520 », Bibliothèque nationale de France, manuscrit NAF 3073, ca 1650, folios 19-21 recto-verso.

CORONELLI (Vincenzo), *Biblioteca universale sacro-profana, antico-moderna*, Venise, Antonio Tivani, 1701-1706, in-folio, sept volumes.

COTGRAVE (Randle), *A Dictionarie of the french and english tongues*, London, Adam Flip, 1611, non paginé.

CRESCIMBENI (Giovan Mario), *Dell'Istoria della volgar poesia*, Venise, presso Lorenzo Basegio, 1731, pièces liminaires + 564 pages.

DANTE (Alighieri), *Rimes de Dante*, Paris, Victor Lecou libraire-éditeur, 1848, in-12, 324 pages ; traduction François Fertiault.

DEBURE (Guillaume-François, le Jeune), *Bibliographie instructive ou Traité de la connoissance des livres rares et singu-*

*liers*, Paris, Guillaume-François de Bure le Jeune libraire, 1765, sept volumes in-8°.

DEBURE (Guillaume, l'aîné), *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le duc de La Vallière, première partie, contenant les manuscrits, les premières éditions, les livres imprimés, dont la vente se fera dans les premiers jours du mois de décembre 1783*, Paris, Guillaume De Bure, fils aîné libraire, 1783, in-8°, quatre volumes dont un supplément LXIV-602, 758, 388-376-92 et x-90 pages.

DEBURE (Guillaume, l'aîné), *Catalogue des livres rares et précieux de M. Mel de Saint-Céran*, Paris, Guillaume de Bure, fils aîné, 1780, in-8°, xvi-312 pages. Paris, Guillaume De Bure l'aîné libraire, 1791, in-8°, xii-290-42 pages.

DEDEKIND (Friedrich), *Grobianus et Grobiana. De morum simplicitate, libri tres*, Francfort, Christianus Egenolphus, 1554, in-8°, 96 folios.

DELEPIERRE (Octave), *Macaronéana ou mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe*, Brighton, G. Gancia libraire, 1852, viii-387 pages.

DES ESSARTS (Nicolas-Toussaint Le Moyne dit), *Les Siècles littéraires de la France ou Nouveau Dictionnaire, historique, critique, et bibliographique, de tous les écrivains français, morts et vivans, jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Nicolas-Toussaint Des Essarts imprimeur-libraire, 1800 (an VIII)-1803 (an XI), sept volumes, in-8°.

DOLLIEULE (Frédéric), *Antoine Arène, poète macaronique et jurisconsulte : sa vie et ses œuvres*, Marseille, Victor Boy libraire, 1886, in-8°, 80 pages.

DRÜMEL (Johann Heinrich), *Lexicon manuale latino germanicum et germanico latinum*, Ratisbone et Leipzig, Jean Paul Kraus, 1781, in-4°, deux volumes, pièces liminaires et 6618 + 2061 colonnes.



DU BELLAY (Martin et Guillaume), *Mémoires*, Paris, librairie Jules Renouard, H. Laurens successeur, 1908-1919, quatre volumes ; mémoires publiés par Victor-Louis Bourrilly et Fleury Vindry.

DU CANGE (Charles du Fresne, sieur), *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*, 1/ Paris, 1678, trois volumes in-folio. Il est d'usage de préférer l'édition nouvelle augmentée de Léopold Favre, Paris, Librairie des sciences et des arts, 1937-1938, dix volumes.

DU MONIN (Jean- Édouard), *Nouvelles œuvres, contenant discours, hymnes, odes, amours, contramours, églogues, élégies, anagrammes & épigrammes*, Paris, Jean Parant, 1582, in-12, pièces liminaires + 278 pages.

DU MOULIN (Charles), *Traicté de l'origine, progrès et excellence du royaume & monarchie des François, & couronne de France*, Lyon, à la Salamandre, rue Mercière, 1561, in-8°, XII-100 pages.

DU ROURE (Auguste-François-Louis-Scipion de Grimoald-Beauvoir), *Analectabiblion ou Extraits critiques de divers livres rares, oubliés ou peu connus*, Paris, Techener, 1836-1837, in-8°, deux volumes, IV-470 pages chacun.

DU VERDIER (Antoine), *La bibliothèque d'Antoine du Verdier seigneur de Vauprivas*, Lyon, Barthélemy Honorat, 1585, in-folio, XXVIII-1236 pages.

DUPINEY DE VOREPIERRE (Jean-François-Marie-Bertet), *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle*, Paris, Michel Lévy frères libraires, 1860-1864, deux volumes in-4°, 1328 et 1376 pages.

ENNIUS (Quintus), *Annales* ; in WARMINGTON (Éric Herbert), *Remains of old Latins*, Cambridge, Harvard University press, « The Loeb classical library », 1935, volume I « Ennius and

Caecilius », in-8°, XXXIII-600 pages.

ESTIENNE (Robert), *Dictionnaire françoislatin, autrement dict les Mots françois, avec les manieres d'user diceulx, tournez en latin*, édition corrigée et augmentée, Paris, imprimerie de Robert Estienne, 1549, in-folio, 676 pages.

FABRE (Augustin), *Antonius Arena, notice historique et littéraire*, Marseille, librairie provençale de Victor Boy, 1860, in-16, 56 pages ; daté à la fin, « Marseille, juin 1860 ».

FELLER (l'abbé François-Xavier de), *Dictionnaire historique ou Histoire abrégée*, nouvelle édition revue, corrigée, abrégée et augmentée, Augsburg, Matthieu Rieger fils imprimeur-libraire, 1781-1783, six volumes in-8°.

FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie) *Bibliothèque historique de la France*, nouvelle édition revue, corrigée & considérablement augmentée, Paris, de l'imprimerie de Jean-Thomas Hérisant, 1768-1778, in-folio, cinq volumes.

FILELFO (Francesco), *Epistolarum familiarium libri xxxvii*, Venise, les frères Jean et Grégoire de Gregoriis, octobre 1502, index + 266 folios.

FOLENGO (Teophilo), *Merlini Cocai poetae mantuani liber macaronices libri XVII*, 1/ Venise, Alexandre Paganini, janvier 1517, petit in-8°, 12-248 pages. 2/ *Macaronea. Merlini Cocai poetae mantuani macaronices libri XVII*, Venise, Cesar Arrivabene, janvier 1520, in-8°, CXVIII folios ; même édition que la précédente, avec de nombreuses corrections.

FOLENGO (Teophilo), *Macaronicorum poema, Baldus, Zanitannella, Moschaea, Epigrammata*, Venise, Petrus Bosellus, 1555, in-12, IV-267 folios.

FOLENGO (Teophilo), *Histoire maccaronique de Merlin Coccaïe*, Paris, Adolphe Delahays libraire-éditeur, 1859, LI + 452 pages avec des notes et une notice par Gustave Brunet.

FREY (Janus Cäcilius), *Recitus veritabilis super terribili esmeuta païsanorum de Ruellio*, slnd, in-8°, 8 pages.

GACHI DE CLUSES (Jean), *Triologue nouveau contenant l'expression des erreurs de Martin Luther*, sl, Wigang Koeln, 1524, petit in-4°, 35 folios, caractères gothiques.

GAFFIOT (Félix), *Les Grand Gaffiot, dictionnaire latin français*, nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de Pierre Flobert, Paris, librairie Hachette, 2001, in-8°, XLII-1766 pages.

GALFRIDUS (le frère), *Promptorium parvulorum sive clericorum : lexicon anglo-latinum princeps*, Harleian, ms 220, ca 1440. Édition moderne par Albert Way, deux volumes, London, 1843-1853, in-4°.

GARAVINI (Fausta) et LAZZERINI (Lucia), *Macaronie provenzali*, Milan et Naples, Riccardo Ricciardi éditeur, collection « Documenti di filologia » n° 24, 1984, in-8°, LV-364 pages.

GARCIN (Étienne), *Nouveau dictionnaire provençal-français*, Marseille, imprimerie de M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Roche, octobre 1823, 385 pages. 2/ Draguignan, Fabre imprimeur-libraire, 1841, in-8°, deux tomes en un volume, 560+530 pages.

GAUFRIDI (Jean-François de), *Histoire de Provence*, Aix, imprimerie de feu Charles David, 1694, in-folio, deux volumes, pièces liminaires + 861 pages. 2/ Paris, Charles Osmont libraire-imprimeur, 1723, deux volumes in-folio, III-442-5 pages et pages 443-861-64 pages. Précédé de l'éloge de l'auteur par M. de Gourdon.

GERMAIN (Jean), *Historia bravissima Caroli Quinti imperatoris a provincialibus paysanis triumphanter fugati et desbifati. Quaeque in provincia illo existente novissime gesta fuere macaronico carmine recitans per I. V. D. Joan. Germanum*

*in sede Forcalquieri advocatum composita*, Lyon, apud François Juste, 1536 [pour 1537], in-8°, 18 ff., caractères ronds.

GESNER (Conrad), *Bibliotheca universalis, sive Catalogus omnium scriptorum locupletissimus, in tribus linguis, latina, graeca et hebraica, extantium et non extantium, veterum et recentiorum in hunc usque diem, doctorum et indoctorum, publicatorum et in bibliothecis latentium*, Zurich, Christoph Froschauer, septembre 1545, in-folio, pièces liminaires et 631 folios.

GIOVIO (Paolo), *Histoire de Paolo Iovio sur les choses faites et avenues de son temps en toutes les parties du monde*, 1/ 1550 ; 2/ 1570 ; 3/ Paris, chez Gilles Beys, 1581, deux tomes en un volume in-folio, pièces liminaires + 435-650 pages ; traduites du latin en français par Denis Sauvage.

GIRAUD (Charles), *Notice sur la vie de C.-A. Fabrot doyen des professeurs en droit de l'université d'Aix*, Aix, Aubin libraire, 1833, in-8°, 212 pages.

GOUJET (l'abbé Claude-Pierre), *Supplément au grand dictionnaire historique généalogique, géographique, &c de M. Louis Moreri, pour servir à la dernière édition de l'an 1732 et aux précédentes*, Paris, Jacques Vincent, 1735, deux volumes in-folio, 504-295 pages et 549 pages.

GODEFROY (Denis), *Authenticae seu Novellae Constitutiones Dn. Justiniani*, Lyon, B. Honorat, 1585, in-4°, pièces liminaires + 554 pages.

GRANVELLE (Antoine Perrenot de), *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, Paris, imprimerie royale [puis nationale], « Collection de documents inédits sur l'histoire de France, première série, histoire politique », 1841-1852, neuf volumes in-8° ; publiés sous la direction de Charles Weiss.

GRÉGOIRE IX, *Decretales*, Venise, Baptiste de Tortis, 1496, v-303 folios.

GRINGORE (Pierre), *Œuvres complètes*, Paris, Pierre Jannet libraire, 1858-1877, deux volumes in-16 ; œuvres réunies pour la première fois par Charles d'Héricault et Anatole de Montaiglon.

GRINGORE (Pierre), *Les Folles Entreprises*, Paris, Pierre Le Dru imprimeur-libraire, décembre 1505, petit in-8° gothique, 64 folios.

HENRICY (Antoine), *Notice sur l'ancienne Université d'Aix*, Aix, imprimerie de Pontier fils aîné, 1826, in-8°, 40 pages.

HOËFER (Jean-Chrétien-Ferdinand), *Nouvelle biographie universelle*, Paris, Firmin-Didot frères éditeurs, 1852-1866, in-8°, trente-sept volumes.

HONNORAT (Simon-Jude), *Projet d'un dictionnaire français-provençal ou dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne*, Digne, Jean-Baptiste-Étienne Repos imprimeur-libraire, 1840, in-8°, 80 pages.

HONNORAT (Simon-Jude), *Dictionnaire provençal-français ou Dictionnaire de la langue d'oc, ancienne et moderne, suivi d'un Vocabulaire français-provençal...*, Digne, Jean-Baptiste-Étienne Repos libraire-imprimeur, 1846-1847, trois volumes in-4°.

HOTMAN (François), *Matagonis de matagonibus decretorum baccalaurei*, Genève, Eustache Vignon, 1575, in-8°, 77 pages.

HOTMAN (François), *Strigilis Papirii Massoni*, Genève, Eustache Vignon, 1575, in-8°, 32 pages.

HOTMAN (Jean), *Anti-Choppinus, imò potius Epistola congratulatoria M. Nicodemi Turlupini de Turlupinis ad M. Renatum Choppinum de Choppinis, S. Vnionis hispanitalogallicae aduocatum incomparabilissimum in suprema curia Parlamenti Parisius*, Carnuti, anno a Liga nata septimo, et secundum alios quintodecimo calculo gregoriano 1592, in-8°, IV-116 pages.

JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Douze Livres du Code de l'empereur Justinien*, Metz, Frédéric-Guillaume-Henri Behmer éditeur, 1807-1810, in-4°, quatre volumes ; traduction française de Pascal-Alexandre Tissot.

JUSTINIEN I<sup>er</sup>, *Les Cinquante Livres du Digeste ou des Pandectes de l'empereur Justinien*, Metz, Frédéric-Guillaume-Henri Behmer et Claude Lamort imprimeurs-libraires, 1803-1805, in-4°, trente-cinq volumes ; traduction française de M. Hulot et M. Berthelot.

JUVÉNAL, *Satires*. Voir : *D. Junii Juvenalis Sexdecim Satirae*, Paris, Nicolas-Éloi Lemaire, 1823, trois volumes, XVI-698, 674 et 727 pages.

LA CROIX DU MAINE (François Grudé, sieur de), *Premier Volume de la bibliothèque du sieur de La Croix du Maine*, Paris, Abel L'Angelier libraire, 1584, in-folio, pièces préliminaires, 558 pages et 5 pages d'errata.

LADVOCAT (l'abbé Jean-Baptiste), *Dictionnaire historique portatif, contenant l'histoire des patriarches, des princes hébreux, des empereurs, des rois et des grands capitaines, des dieux, des héros de l'antiquité païenne... des Papes, des SS. Pères, des évêques... des historiens, poètes... et mathématiciens, etc., avec leurs principaux ouvrages et leurs meilleures éditions ; des femmes savantes, des peintres... et... de toutes les personnes illustres... de toutes les nations du monde*, nouvelle édition corrigée et augmentée, Paris, veuve Didot libraire, 1760, in-16, deux volumes, XLII-9-835, 1003 pages.

LALANNE (Ludovic), *Curiosités littéraires*, Paris, Paulin, collection « Bibliothèque de poche » n° 1, 1845, in-16, VIII-471 pages. 2/ Paris, Adolphe Delahays libraire-éditeur, 1857, in-8°, VIII-440 pages.

LAMBERT (Gustave), *Histoire de Toulon*, Toulon, imprimerie du Var, 1886-1892, quatre volumes in-8°.

LAROUSSE (Pierre), *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, administration du Grand dictionnaire universel, volume X, 1873.

LAUDUN D'AIGALIER (Pierre de), *L'Art poétique françois, divisé en cinq livres*, Paris, Anthoine Du Brueil, 1598. — *L'Art poétique français, édition critique*, Genève, Slatkine reprints, 1969, in-8°, 168 pages ; précédé d'essai sur la poésie dans le Languedoc de Ronsard à Malherbe par Joseph Dedieu ; réimpression de l'édition de Toulouse, au siège des facultés libres, 1909, thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la faculté de Bordeaux.

LE LONG (Jacques), *Bibliothèque historique de la France, contenant le catalogue de tous les ouvrages, tant imprimez que manuscrits, qui traitent de l'histoire de ce royaume ou qui y ont rapport, avec des notes critiques et historiques*, Paris, Gabriel Martin, 1719, in-folio, pièces liminaires + 1100 pages.

LEBEUF (Jean), *Traité historique et pratique sur le chant ecclésiastique*, Paris, Jean-Baptiste Hérissant libraire-imprimeur, 1741, in-8°, pièces liminaires + 290 pages + table.

LENGLET DU FRESNOY (l'abbé Nicolas), *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane, ecclésiastique et civile, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1775*, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée par Jean-Louis Barbeau de La Bruyère, Paris, les frères de Bure libraires, 1778, deux volumes in-8°, xx-ccxxxii-625 et xvi-872 pages.

LENIENT (Charles), *La Poésie patriotique en France dans les temps modernes*, Paris, librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, 1894, deux volumes in-16 viii-464 et 492 pages. Volume I, xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles ; volume II, xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles.

LUCILIUS, *Satires*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française, seconde série », 1845, petit in-8°, 287 pages ; fragments revus, augmentés, traduits et annotés pour la première fois en français par Étienne-François Corpet. — Des trente livres écrits par l'auteur il ne subsiste aujourd'hui que 1378 vers.

MARESCHAL (Philibert), *La Guide des arts et sciences, et Promptuaire de tous livres, tant composez que traduits en françois*, Paris, François Jaquin imprimeur, 1598, in-8°, viii-491 pages.

MARTIN (Charles Trice), *The Record interpreter*, 2/ London, Stevens and Sons Ltd, 1910, in-8°, xvi-464 pages.

MAYNIER DE SAINT-MARCEL-FRANCFORT (Balthasar), *Histoire de la principale noblesse de Provence*, Aix-en-Provence, Joseph David imprimeur-libraire, 1719, in-4°, 10-298-6 pages.

MAROT (Clément), *Œuvres complètes de Clément Marot*, nouvelle édition, volume III, Paris, Rapilly libraire-éditeur, 1824, 605 pages.

MARTIN, *L'Eschole de Salerne en vers burlesques*, Paris, Jean Henault, 1650, in-4°, pièces liminaires + 76 pages.

MICHAUD (Louis-Gabriel), *Biographie universelle ancienne et moderne*, nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée Paris, A. Thoissier Desplaces éditeur, 1843 sqq, quarante-cinq volumes in-4°.

MISTRAL (Frédéric), *Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne*, Aix-en-Provence, veuve Remondet-Aubin libraire-éditeur, sd [1878-1886], deux volumes in-folio ; volume I, A-F, viii-1196 pages ; volume II, G-Z, iv-1166 pages. — Le *Tresor* n'a pas été publié d'emblée en édition complète mais, selon une habitude courante à cette époque, en livrai-



sons successives de quarante pages chacune (cinq feuilles in-4°). D'après les annonces des *Armana* des années 1879-1887, la chronologie de la publication a été la suivante : 1<sup>re</sup> livraison novembre 1878, 6<sup>e</sup> livraison novembre 1879, 15<sup>e</sup> livraison octobre 1880, 24<sup>e</sup> livraison octobre 1881, le volume I (trente livraisons) achevé au début de l'année 1882 ; fin 1883, lettre O ; fin 1884, lettre P ; fin 1885, achèvement des vingt premières livraisons du second volume (G-R) ; 1886, achèvement du volume II.

MOLIÈRE, *Le Malade imaginaire, comédie meslée de musique, & de danse*, Paris, Christophe Ballard, 1673, in-4°, 36 pages.

MONLUC (Blaise de), *Commentaires et Lettres de Blaise de Monluc maréchal de France*, Paris, M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Jules Renouard, 1864-1872, cinq volumes in-8° ; édition revue sur les manuscrits par Alphonse de Ruble.

MORERI (Louis), *Le Grand Dictionnaire historique, ou le Mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, 3<sup>e</sup> édition corrigée et divisée en deux tomes et quatre parties, Lyon, Jean Girin et Barthélemy Rivière, 1683, in-folio.

NAUDÉ (Gabriel), *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le cardinal Mazarin, depuis le sixième ianvier, iusques à la déclaration du premier avril mil six cens quarante-neuf*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1650, in-4°, 718-4 pages. Ouvrage plus connu sous le titre de *Mascurat*, nom d'un des personnages du dialogue.

NICOT (Jean), *Thresor de la langue francoyse, tant ancienne que moderne*, Paris, David Douceur libraire juré, 1606, in-2, IV-668 pages.

NODIER (Charles), *Du langage factice appelé macaronique*, Paris, Techener, 1834, in-8°, 12 pages. Extrait du *Bulletin du bibliophile* n° 10.

LOUDIN (Antoine), *Curiositez françoises*, Paris, Antoine de Somerville, janvier 1640, pièces liminaires + 616 pages.

OVIDE, *Héroïdes*. Voir : *Œuvres complètes d'Ovide*, volume I, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1834, in-8°, XL-424 pages ; traduction française de V. H. Chappuyzi.

OVIDE, *Pontiques*. Voir : *Œuvres complètes d'Ovide*, volume X, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1836, in-8°, VIJ-458 pages.

OVIDE, *Tristes*. Voir : *Œuvres complètes d'Ovide*, volume IX, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1834, in-8°, 424 pages.

PANSIER (Pierre), *Histoire du livre et de l'imprimerie à Avignon du XIV<sup>me</sup> au XVI<sup>me</sup> siècle*, Avignon, librairie Aubanel frères imprimeurs-éditeurs, 1922, in-8°, trois volumes, VI-207 + 190 + 207 pages.

PAPE (Guy), *Decisiones Parlamenti Dalphinalis*, Lyon, 1541, index + 267 folios ; édition d'Antoine Rambaud et Jean de Gradiibus, additions d'Henri Ferrandat.

PAPON (Jean-Pierre), *Histoire générale de Provence*, Paris, Nicolas-Léger Moutard libraire-imprimeur, 1776-1778-1784-1786, quatre volumes in-4°, xxxvi-689-4 pages et 7 planches, IV-xvi-630-2-c pages et 7 planches, IV-xvi-683-LXXX-14 pages et six planches, 4-xvi-864-2 pages.

PEIGNOT (Gabriel), *Amusements philologiques ou Variétés en tous genres*, 1/ 1808 ; 3/ revue, corrigée et augmentée, Dijon, Victor Lagier libraire-éditeur, 1842, in-8°, XII-558 pages.

PELLAS (Sauveur André), *Dictionnaire provençal et françois dans lequel on trouvera les mots provençaux et quelques phrases & proverbes expliquez en françois. Avec les termes*

*des arts libéraux et mécaniques. Le tout pour l'instruction des Provençaux qui n'ont pas une entière intelligence ni l'usage parfait de la langue française, et pour la stupéfaction des personnes des autres provinces de France qui désirent apprendre l'explication des mots et des phrases provençales*, Avignon, François Sébastien Offray, 1723, in-4°, 326 pages.

PIC (François), « Essai de bibliographie des œuvres imprimées d'Antonius Arena poète provençal macaronique du xvi<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de l'Europe classique et néolatine*, n° 4, 1998, pages 37-109.

PITTON (Jean-Scholastique), *Histoire de la ville d'Aix capitale de la Provence*, Aix, Charles David imprimeur, 1666, in-folio, pièces liminaires, 684 pages et la table.

QUÉRARD (Joseph Marie), *Les Supercheries littéraires dévoilées*, Paris, l'auteur, 1847-1853, in-8°, cinq volumes. 2/ considérablement augmentée publiée par MM. Gustave Brunet et Pierre Jannet, Paris, P. Daffis, 1869-1870, in-8°, trois volumes, VII-1278-1323-1298 colonnes.

RABELAIS (François), *Pantagruel, roy des dipsodes, restitué à son naturel ; plus Les merueilleuses nauigations du disciple de Pantagruel, dict Panurge*, Lyon, chez Estienne Dolet, 1542, in-16, 350 pages.

RABELAIS (François), *Gargantua*, [Lyon, François Juste, ca 1534], in-24, non paginé.

RABELAIS (François), *Tiers Livre des faictz et dictz héroïques du noble Pantagruel*, Paris, Chrétien Wechel, 1546, in-16, VIII-358 pages.

RAYNOUARD (François-Just-Marie), *Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours*, Paris, librairie Silvestre, 1838-1844, in-8°, six volumes.

REBOUL (Robert-Marie), *Anonymes, Pseudonymes et Supercheries littéraires de la Provence ancienne et moderne*, Marseille, Marius Lebon, 1878, in-8°, 447 pages. Facs Marseille, Laffitte, 1973, in-8°, 445-85 pages.

RÉGNIER (Mathurin), *Les Satyres*, édition revue et augmentée, Paris, Toussaint du Bray, 1609, pièces liminaires + 134 pages.

RHODIGINUS (Ludovicus-Cælius), *Lectionum antiquarum libri XXX*, Lyon, Sébastien Honorat, 1562, trois volumes, pièces liminaires, index, 748-779-715 pages.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), *Les Bibliothèques françaises de La Croix du Maine et de Du Verdier*, nouvelle édition, Paris, Charles Saillant et Jean-Luc Nyon libraires, 1772-1773, in-4°, six volumes. Tomes I et II : bibliothèque française de François Grudé, sieur de La-Croix-du-Maine (1552-1592). Tomes III à V : bibliothèque française d'Antoine Du Verdier, sieur de Vauprivas (1544-1600). volume VI : Suppléments.

RIOTOR (Léon), *Les Arts et les Lettres*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1901, in-12, 465 pages ; 1<sup>re</sup> série.

ROBERT DE BRIANÇON (l'abbé Dominique), *L'État de la Provence*, 2/ Paris, Pierre Aubouin libraire et imprimeur, in-12, 1693, trois volumes.

RONSARD (Pierre de), *Responce de P. de Ronsard gentilhomme vandomois, aux iniures & calomnies, de ie ne sçay quels predicans, & ministres de Geneue*, Toulouse, Jacques Colomies imprimeur de l'université, 1563, in-16, 55 pages.

SÉNÈQUE, *Ad Lucilium epistolae sexdecim (Lettres à Lucilius)*, nouvelle édition, Paris, Félix Alcan éditeur, collection « Bibliothèque classique d'ouvrages philosophiques », 1886, in-16, 120 pages ; avec une notice sur la morale stoïcienne, une notice biographique, des notes et des éclaircissements par Lionel Dauriac.



SIMONDE DE SISMONDI (Jean Charles Léonard), *Histoire des Français*, Paris, Treuttel et Würtz, 1821-1844, in-8°, trente et un volumes.

SOLIER (Jules-Raymond de), *Rerum antiquarum et nobiliorum Provinciae libri V*, 1577, manuscrit autographe latin, Aix-en-Provence, bibliothèque Méjanes, in-folio, 266 pages.

STRAUSS (Emanuel), *Dictionary of european proverbs*, London et New York, Routledge, 1994, in-8°, volumes I-II [18]-1232 pages, volume III v-789 pages.

TABOUROT (Étienne), *Cagasanga Reystro-Suyssu-Lansquenetorum per magistrum Joan. Baptist. Lichiardum recatholicatum spaliporcinum poetam. Cum responso, per Joan. Cransfeltum, Germanum*, Paris, Jean Richer, 1588, in-12, 11 feuillets. — Nouvelle publication par DELEPIERRE (Octave), *Macaronéana andra, overum Nouveaux mélanges de littérature macaronique*, Londres, N. Trübner, 1862, in-8°, 179 pages.

TABOUROT (Étienne), *Les Bigarrures du Seigneur des Accordz*, Paris, Jehan Richer, 1583, in-16, pièces liminaires + 219 folios.

TABOUROT (Étienne), *Les Touches du Seigneur des Accords*, Paris, Jehan Richer, 1585-1588, cinq parties en deux volumes in-12.

TEDESCHI (Niccolo, dit Panormitanus), *Abbatis Panormitani commentaria primae partis in secundum librum Decretalium*, volume III, Venise, Juntas, 1588, 130 folios.

THOMAS D'AQUIN, *Scriptum divi Thomae Aquinatis super primo-quarto libro sententiarum*, Venise, Bonetus Locatellus, 1498, quatre volumes.

UBALDI (Baldo degli), *Consiliorum sive responsorum*, volume III,

nouvelle édition, Venise, Dominicus Nicolinus et C<sup>ie</sup>, 1580, 142 folios.

VALBELLE (Honorat de), *Histoire journalière*, Aix-en-Provence, Université de Provence, service des publications, 3<sup>e</sup> trimestre 1985, in-16, xxxiv-337 et 624 pages. volume I, traduction française ; volume II, texte provençal et notes. Texte établi et annoté par Victor-Louis Bourrilly, traduction française par Lucien Gaillard, sous la direction de Charles Rostaing.

VAPEREAU (Gustave), *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, 1876, xvi-2096 pages. Contient : I, des notices sur les écrivains de tous les temps et de tous les pays ; II, la théorie et l'historique des différents genres de poésie et de prose ; III, la bibliographie générale et particulière.

VENETTE (Jean de), *Chroniques*. Voir : *Chronique latine de Guillaume de Nangis, de 1113 à 1300, avec les continuations de cette chronique, de 1300 à 1368, par Jean de Venette* ; nouvelle édition, revue sur les manuscrits, annotée et publiée pour la Société de l'histoire de France par Hercule Géraud, Paris, Jules Renouard et C<sup>ie</sup>, collection « Société de l'histoire de France », 1843, deux volumes, in-8°, cxxiv-436 et lxx-459 pages.

VILLENEUVE (Christophe de), *Statistique du département des Bouches-du-Rhône avec atlas*, Marseille, Antoine Ricard imprimeur, 1821-1826, in-4°, quatre volumes + un atlas.

VILLIERS DE SAINT-ÉTIENNE (Cosme de), *Bibliotheca carmelitana*, Aurelianis [Orléans], Jean Rouzeau-Montaut et Martin Couret de Villeneuve, 1752, deux volumes in-folio.

VIRGILE, *Œuvres complètes*, Paris, Charles-Louis-Fleury Panckoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1833-1835, in-8°, quatre volumes ; traduction nouvelle par

MM. Mathieu-Guillaume Villenave, Jean-Pierre Charpentier,  
Valentin Parisot et Antoine-Laurent Fée.

VORMUS (E.), *Grand dictionnaire national illustré d'histoire et  
de géographie*, Paris, S. Lambert et C<sup>ie</sup> éditeurs, DL 1879, in-  
4°, 480 pages. De A à Bavière, incomplet.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b>	7
---------------------	---

### **PREMIÈRE PARTIE**

Chapitre premier. Biographie d'Anthoine Arène	13
Chapitre II. L'invasion de la Provence en 1536	59
Chapitre III. La <i>Meygra Entrepriza</i>	89
Chapitre IV. Burlesque et macaronique	125
Chapitre V. Le latin macaronique d'Arena	147

### **DEUXIÈME PARTIE**

Texte latin et traduction française	185
Index des personnages cités	409
Index des lieux cités	437
Glossaire des termes non latins	445

### **TROISIÈME PARTIE**

Notice de Guillaume Colletet	561
Frédéric Mistral : <i>La Maigro Entre-presso</i>	573

<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	651
----------------------	-----



Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre notamment à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire de la Provence et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime le site Internet *jean-aicard.com* qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873* et dirige la revue numérique *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'Académie du Var (30<sup>e</sup> fauteuil) et membre du Félibrige.

Originaire de Solliès (Var), Antonius Arena a laissé des poèmes macaroniques, langue factice mêlant latin, français et idiomes régionaux pour un effet comique.

Sa *Meygra Entrepriza* raconte l'invasion de la Provence par les troupes de l'empereur Charles Quint et offre un inventaire de la langue provençale en 1536.

Lecture et téléchargement sur le site Internet  
**[www.la-mauriniere.com](http://www.la-mauriniere.com)**

ISBN 979-10-92535-08-2